



DECL

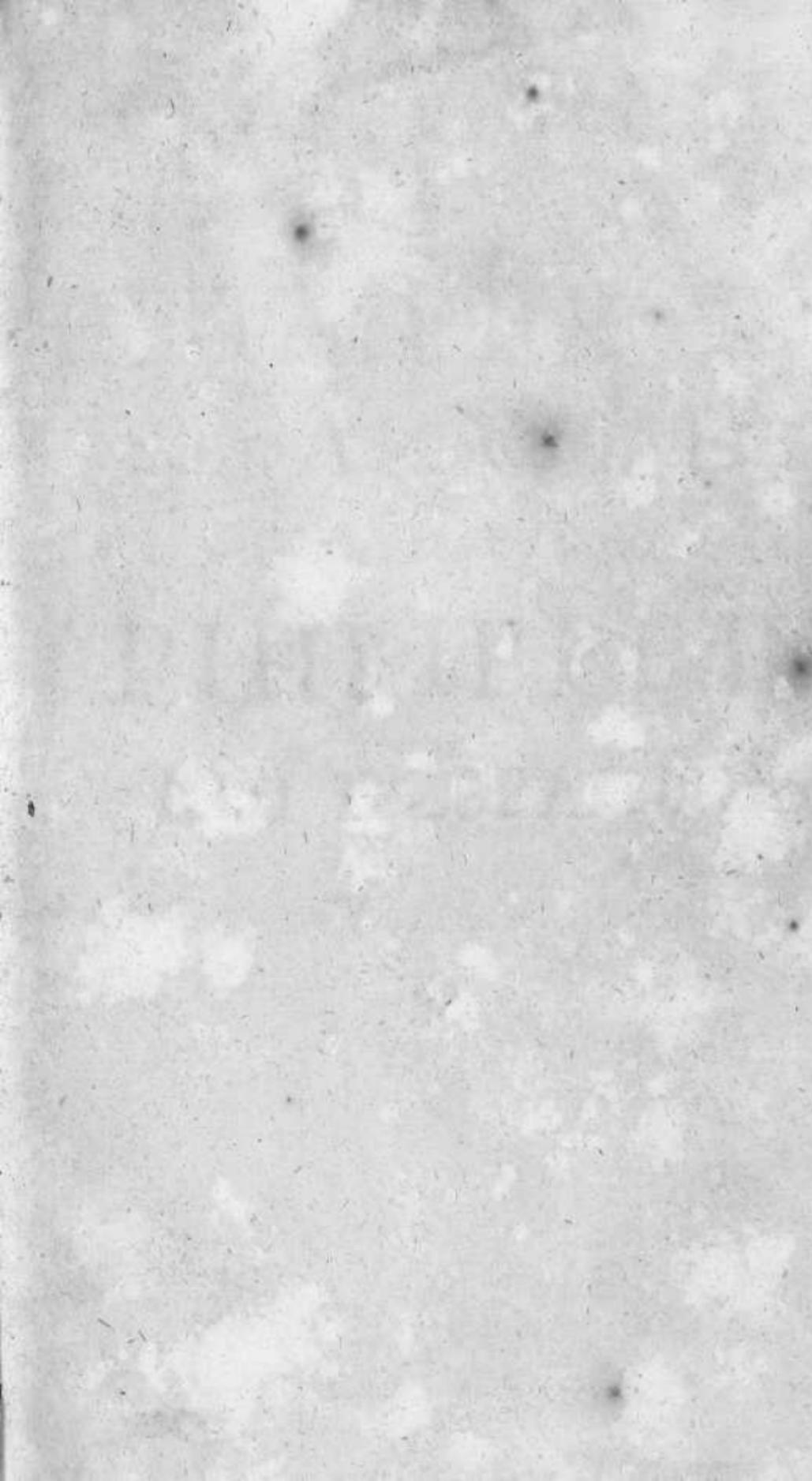
A

(V.4)

CB 1157301

2.125940







R. 95263

L A V I E

D E

PHILIPPE II.

ROI D'ESPAGNE.

L. A. V. E.

D. E.

PHILIPPE II.

ROI D'ESPAGNE



LA VIE

DE

PHILIPPE II.

ROI D'ESPAGNE,

TRADUITE DE L'ITALIEN

DE

GREGORIO LETI

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,  
Chez PIERRE MORTIER.  
MDCCLXXXIV.

L A V I E

D E

P H I L I P P E II

R O I D' E S P A G N E

T R A D U I T E D E I T A L I E N

D E

G R E G O R I O L E T I

T O M E Q U A T R I È M E



A A M S T E R D A M  
C H E Z P I E R R E M O R T I E R  
M D C C X X I V



LA VIE  
DE  
PHILIPPE II.  
ROI D'ESPAGNE.



SECONDE PARTIE.

LIVRE I.

---

ARGUMENT

DU LIVRE PREMIER.

*Dessins des confédérez rompus. Mort de Pie V.  
L'Amiral de Coligni veut persuader la rup-  
ture avec l'Espagne. Raisons qu'il allé-  
gue. Le Duc de Guise s'y oppose. Le Roi y con-  
sent. Traité avec les Huguenots pour atta-  
quer l'Espagne. Bruits répandus à ce sujet.  
Soupçons d'une intrigue avec le Grand-Duc.*

Tome IV.

A

Sen-

## 2 VIE DE PHILIPPE II.

*Sentiment d'Adriani sur ce dernier fait. Opinion plus vraisemblable. Prise de Mons par les Huguenots. Négociation du mariage du Prince de Navarre avec Marguerite de France. Obstacles qui traversent cette affaire. Mort de la Reine Jeanne. Orgueil & grande sécurité de l'Amiral. Paroles remarquables à ce sujet. Noces du Roi de Navarre. L'Amiral blessé d'un coup de pistolet. Démarches du Roi à cette occasion. Délibération pour massacrer les Chefs des Huguenots. Conseil d'Albert de Gondi. Vrai motif de cette conspiration. Massacre de la St. Barthelemi. Basseffe de l'Amiral. D'autres Chefs tuez dans son hôtel. Dans le Louvre même. Massacre des Huguenots dans Paris. Conduite du Prince de Condé & du Roi de Navarre. Nombre des morts dans Paris. Suite du massacre dans les Provinces du Royaume. Outrages faits au cadavre de l'Amiral. Démarches du Roi auprès des Princes étrangers. Chagrin & conduite de la Reine Elizabeth. Joye du Roi d'Espagne. On résout de reprendre Mons. Combat & perte des Huguenots. Entrée du Prince d'Orange dans les Pays-Bas. Il reçoit la nouvelle du massacre de Paris. Son trouble & sa retraite. Mons se rend au Duc d'Albe. Cruauté de ce Général & de son fils. Effets du massacre des Huguenots. Election de Grégoire XIII. Conduite de Philippe & des Vénitiens pour la guerre contre les Turcs. Séjour de Don Juan à Messine. Son refus de joindre les Vénitiens. Il accorde quelques galères. Uluzzali se met en mer. L'Armée Chrétienne part de Corfou. Mouvements des deux Armées. Don Juan*

PARTIE II. LIVRE I. 3

reçoit ordre de joindre les confédérez. Qui sans l'attendre attaquent les Turcs. Perte de part & d'autre. Fonction de Don Juan. Force & mouvement de l'Armée. Elle va à la rencontre des ennemis. Les Généraux se séparent. Voyage de Colonne en Espagne. Chagrin de Philippe. Ses ordres & ses démarches pour la continuation de la ligue. Situation des Vénitiens. Discours du Doge Mocenigo au Sénat. Conclusion de la paix entre les Vénitiens & les Turcs. Le Roi d'Espagne se résout à continuer la guerre. Entreprise d'Afrique. Expéditions des Espagnols. Nouvelle forteresse bâtie par Don Juan. Naissance d'un Infant. Don Juan aspire à se faire Roi de Tunis. Le Duc d'Albe sort des Pays-Bas. Sentimens des Protestans à ce sujet. Du Prince d'Orange. Diversité d'opinions entre les Catholiques. Le Duc d'Albe est bien reçu en Espagne. Jugement à cet égard. Sa prison. Diversité de sentimens sur ce fait. Qui sont réfutez. Cause véritable de cette disgrâce. Constance de ce Duc. Affaires de France. Demandes du Duc d'Alençon. Intrigue pour le rendre maître des Pays-Bas. Tranquillité de Philippe à ce sujet. Conseils donnez au Duc d'Alençon. Traité de ce Prince avec les Huguenots. Leurs vues dans ce projet. On découvre cette intrigue. Le Duc & d'autres Seigneurs arrêtez. Grande piété de Philippe. Etablissement d'un collège de Jésuites à Cusco. Couvent superbe bâti à Madrid. Couvent de St. Deserto. Autres bâtimens faits par ordre du Roi d'Espagne. Ses libéralitez au St. Sepulcre de Jérusalem.

## 4 VIE DE PHILIPPE II.

1572.

Dessins  
des confédérés  
rompus.

PRE's la défaite des Turcs, Philippe paroissoit dans le dessein de poursuivre avec chaleur les heureux succès de la ligue, non seulement avec les forces qu'on avoit déjà sur pié, mais encore avec une augmentation considérable. Les Vénitiens étoient dans les mêmes idées, & renforçoient leur Flotte avec toute la diligence possible, en attendant la dernière résolution des confédérés. Mais au moment qu'on étoit prêt à conclure les préparatifs de la campagne suivante, divers incidens autant imprévus qu'étranges firent échouer cette œuvre si sainte, & qui devoit avoir des suites si avantageuses pour la Chrétienté. Comme la principale ressource de la ligue consistoit dans les secours du Roi d'Espagne, qui se chargeoit de la moitié de la dépense, cet appui manquant, tout manquoit à la fois. C'est ce qui arriva, ce Monarque vit les affaires disposées de façon, à devoir craindre une entreprise sur ses propres Etats; & contraint de pourvoir à leur sûreté même avec précipitation parce que le péril étoit prochain, cette nécessité pressante le força, sinon de se détacher de la ligue, au moins de suspendre pour un tems les mesures qu'il avoit déjà concertées, pour tirer les plus grands avantages de la bataille de Lepante.

Mort  
de Pie V.

Pour surcroit de disgrâce, Pie V. mourut le 1. de Mai de cette année. Cette mort fut très funeste à la Chrétienté, le zèle infatigable de ce Souverain Pontife pour la gloire & le soutien de la Religion Chrétienne

tienne avoit formé l'union contre les Infidèles, & toute l'espérance de la soutenir dans sa première vigueur étoit attachée au fil de sa vie. En effet cette perte refroidit la chaleur que le Roi Catholique avoit fait éclater avec tant de succès, & il tourna toutes ses pensées à éteindre le feu de la revolte qui commençoit de se rallumer dans les Pays-Bas, & à parer les coups dont il étoit menacé par la France.

Cette Couronne venoit de conclure une ligue offensive & défensive avec l'Angleterre. A la faveur de cette circonstance, qui paroïssoit si avantageuse aux Réformez, l'Amiral de Coligni, oubliant les sujets qu'il avoit de se méfier de semblables démarches de la Cour, & aveuglé du seul but de remplir ses vastes desseins, ne songea qu'à profiter de cette circonstance, pour se mettre au degré de puissance où son ambition le portoit, sans consulter l'état présent de ses affaires. Dans cet esprit, il se rendit à la Cour, accompagné d'un nombre des plus considérables de son parti, & il tâcha de persuader au Roi la nécessité de rompre avec l'Espagne, jusqu'à contraindre presque son Souverain à prendre ouvertement sous sa protection les Princes de Nassau, & les autres Seigneurs rebelles déclarez du Roi Catholique. La Reine Mère parut entrer dans ce sentiment. Du moins les Écrivains l'assurent, quoique ce fait se trouve nié par Adriani. Mais quelque parti qu'ait pris cette Princesse, tout le monde convient d'une circonstance bien remarquable à ce sujet. Dans le même tems que l'Amiral venoit d'arriver à la Cour, pour

L'Amiral de Coligni veut persuader la rupture avec l'Espagne.

## 6 VIE DE PHILIPPE II.

1572.

y suivre son projet , le Comte Louis de Nassau , Genlis & la Noue s'étoient transportez sur les frontières de Picardie , où ils rassemblerent fort secrètement quantité de Gentilshommes & une grosse troupe de soldats Huguenots , pour faire une tentative sur Mons capitale du Hainaut , une des Provinces des Pays-Bas. Cette entreprise se faisoit par ordre de l'Amiral , qui au moyen de cette hostilité comptoit faire rompre de force la paix avec les Espagnols.

Raisons  
qu'il al-  
légue.

Le principal fondement de la proposition que ce Chef de parti s'efforçoit de faire agréer au Roi Très-Chrétien , étoit pris de cette maxime que Caton exposa à la République Romaine , que par raison d'Etat il devenoit indispensable d'occuper à des guerres étrangères une nation fière , belliqueuse , & d'un courage bouillant , si l'on ne vouloit pas courir le risque de la voir tourner ses armes contre elle même. „ La malheureuse paix ,  
„ dit l'Amiral sur ce principe , que le Roi  
„ Henri votre père fut contraint de faire  
„ avec l'Espagne , est la source de tous les  
„ malheurs dont ce Royaume a été depuis  
„ accablé. La quantité de Princes du sang  
„ & d'autres Princes de Maisons étrangères  
„ qui remplissent cette Cour , doit faire  
„ craindre la continuation de tant de disgraces.  
„ Les tenir oisifs est un conseil dangereux , il faut amuser leur ambition & leur  
„ humeur guerrière à des conquêtes sur les  
„ pays voisins. En un mot il faut leur présenter la gloire de battre les ennemis naturels de l'Etat , ou se résoudre à les voir  
„ former des factions , tirer l'épée les uns  
„ contre

„ contre les autres , & déchirer leur patrie  
 „ par des haines personnelles ”. Par ces mo- 1572.  
 tifs il concluoit qu'il falloit déclarer la guer-  
 re au Roi d'Espagne , attaquer ses Etats ,  
 principalement le Duché de Milan , d'où l'on  
 auroit la facilité de fondre sur le Royaume  
 de Naples.

Le Duc de Guise , informé de ce dis- Le Duc  
de Guise  
s'y oppose.  
 cours , connut sans peine que , dans l'exposi-  
 tion de ce grand projet , il n'y avoit rien  
 moins qu'un zèle véritable pour la gloire de  
 la Couronne , & que l'unique but de l'Amiral  
 étoit , à la faveur d'une guerre de cette im-  
 portance , d'avancer à la Cour ses intérêts  
 particuliers , & de consacrer son crédit & sa  
 puissance à mettre son parti dans le plus  
 haut degré de fortune. Rien ne pouvoit  
 être plus à craindre pour la Maison de Lor-  
 raine , maitresse depuis longtems du gou-  
 vernement. Le Duc combattit la proposition  
 de son rival par toutes les raisons qu'il crut  
 propres à la faire rejeter. Il insista parti-  
 culièrement sur le reproche légitime de la  
 plus odieuse ingratitude qui rejailliroit sur le  
 Roi , s'il attaquoit un Prince auquel il étoit  
 uni par les liens de la plus proche parenté ,  
 un Prince qui tant de fois l'avoit aidé de  
 toutes ses forces à soumettre ses ennemis  
 dans son propre Royaume , & qui depuis  
 douze ans observoit avec tant de fidélité une  
 paix , qu'Henri , que François , que Sa Ma-  
 jesté même , avoient jurée d'une manière si  
 solennelle. A ces prétextes de bienfiance ,  
 le Duc ajouta l'intérêt propre & les maxi-  
 mes d'Etat. Il fit sentir au jeune Monarque  
 que par cette voye il élèveroit au plus haut

## 8 VIE DE PHILIPPE II.

1572. point de grandeur l'Amiral , Chef de ses Sujets rebelles , & qui s'étoit rendu tant de fois coupable des plus graves offenses envers son Souverain. Pour appuyer ces idées effrayantes, il exagéra les forces & les ressources des Huguenots, leur confédération avec les Calvinistes des Pays-Bas, leur étroite correspondance avec les Protestans d'Allemagne. Enfin, ce qui paroissoit décisif, il représenta que, rendre les ennemis de l'Etat, ou pour parler plus exactement les rebelles, aussi puissans & aussi fiers de leur pouvoir, seroit jeter Sa Majesté dans l'affreuse servitude de dépendre des caprices de leur ambition, & de les voir maitres de sa personne & de son autorité.

Le Roi y consent. Ces remontrances, quoique fondées sur les plus saines maximes de la politique, ne firent aucune impression sur l'esprit de Charles IX., qui ne crut pas devoir écouter de pareils conseils, sortis de la bouche du plus mortel ennemi de l'Amiral & de toute la Maison de Montmorenci. D'autres Historiens rapportent au contraire que le Roi convint de la vérité de ce que le Duc de Guise avançoit, mais que, pour mieux tromper l'Amiral, ce Monarque avoit feint d'entrer dans les vues de ce Chef des Religioneux, & de prendre la résolution de déclarer la guerre aux Espagnols. Quoi qu'il en soit, le traité fut conclu secrètement aux conditions suivantes.

Traité avec les Huguenots pour attaquer l'Espagne.

„ Qu'après la conquête des Pays-Bas, le  
 „ Roi de France annexeroit à sa Couronne  
 „ toutes les Provinces qui sont coupées par  
 „ le Rhin, & que, par droit de conquête

„ &

» & en considération de ses services , le 1572.  
 » Prince d'Orange garderoit en toute sou-  
 » veraineté les Provinces d'Hollande , de  
 » Zélande , de Frise , le pays d'Utrecht ,  
 » & toutes les terres depuis le Rhin jus-  
 » qu'à l'Océan.

» Que le susdit Prince d'Orange léveroit  
 » une Armée en Allemagne, & le Roi de  
 » France en fourniroit une autre à sa sol-  
 » de , que le Duc d'Alençon son frère pui-  
 » né commanderoit en chef , & sous lui  
 » l'Amiral en qualité de son Lieutenant  
 » Général ».

On rencontre sur la vérité de ce fait beaucoup d'incertitude dans les Histoires, on voit même que la plupart semblent assurer qu'il n'est pas vrai que Charles IX. ait jamais souscrit un traité de cette nature. Cependant il n'y avoit alors que trop de quoi soupçonner ce Monarque de soutenir les ennemis du Roi Catholique & les bannis des Pays-Bas, à la vue de la ligue conclue avec la Reine d'Angleterre dans le tems de cette intrigue. Ce qui autorisoit encore les bruits de cette intelligence du Roi Très-Christien avec les Calvinistes de son Royaume & ceux de Flandres, pour déclarer la guerre à l'Espagne, fut que par son ordre Philippe Strozzi alla aux environs de la Rochelle avec un nombre considérable de vieilles troupes. On publia que la commission de ce Général étoit de s'embarquer sur des vaisseaux qui l'attendoient dans ce port, & de faire voile pour les mers des Pays-Bas, que les confédérés de ces Provinces tenoient avec beaucoup d'avantage.

Bruits  
répandus  
à ce sujet.

## 10 VIE DE PHILIPPE II.

1572.

Soupons  
d'une in-  
trigue avec  
le Grand-  
Duc.

Enfin ce projet d'attaquer les Etats de la Monarchie Espagnole parut confirmé par la nouvelle, qui se répandit d'une négociation secrète auprès du Grand-Duc de Toscane, pour détacher ce Prince du parti de l'Espagne. C'est ce qu'assurent quelques Historiens, entre autres Monluc. Mais je les crois dans l'erreur, sans avoir pu découvrir sur quel fondement ils ont rapporté cette intrigue. Car il n'est pas même vraisemblable que le Roi de France eût tenté de corrompre la fidélité d'un Prince tel que le Duc Côme, qui de l'aveu de tout le monde effaçoit tous les Souverains de l'Europe par sa sagesse & sa prudence. Il n'auroit jamais souffert dans son voisinage l'invasion des Etats d'un Roi, au père duquel & à lui-même en particulier il se reconnoissoit redevable de toute la grandeur de sa Maison. Sentiment qu'il auroit alors d'autant plus soutenu, que Philippe étoit fort revenu du chagrin qu'il avoit fait paroître à l'occasion de la nouvelle dignité de Grand-Duc, comme je l'ai dit en son lieu.

Sentiment  
d'Adriani  
sur ce der-  
nier fait.

Cependant Adriani tient cette intrigue pour certaine, & il affirme deux choses. La première, que cette négociation fut un coup de la politique du Grand-Duc, qui étoit bien aise qu'on la crût sérieuse à la Cour d'Espagne, parce que, sachant Philippe extrêmement aigri par rapport à son nouveau titre, jusqu'à le menacer de lui faire la guerre, (ce fait est absolument faux) il comptoit suspendre les effets de la colére de ce Monarque, à la vue de son intelligence avec les François, qui seroient intéressés à lui four-  
nir

nir de prompts & puissans secours. La seconde circonstance alléguée par cet Ecrivain est que, pour engager ce Prince à entrer dans la ligue contre le Roi Catholique, le Roi Très-Chrétien avoit envoyé à Florence Jean-Galéas Fregose, qui autrefois avoit été au service de Côme, d'où il étoit passé à celui de France, & qui possédoit toute la confiance du Prince d'Orange, de l'Amiral, & de tous les Chefs du parti Huguenot. Après ce récit, l'Auteur cité assure, par des preuves incontestables qu'il prétend donner, que Sa Majesté Très-Chrétienne avoit donné les mains au projet de faire irruption dans les Pays-Bas. Il ajoute que, quoiqu'on traitât cette affaire avec tout le secret imaginable, quoique Fregose fût incognito à Florence, l'imprudence de l'Ambassadeur du Grand-Duc donna lieu à celui du Roi d'Espagne de pénétrer toute l'intrigue.

L'autorité de cet Historien ne peut pas prévaloir sur ce que les conjonctures des affaires de ce tems offrent de vraisemblable, au défaut de certitude. Par l'état de la Cour de France, par les événemens qui ont suivi de près, on doit croire que tout ce manège ne fut qu'une feinte de la part de Charles IX. En effet Philippe Strozzi avoit été envoyé aux environs de la Rochelle, non pour transporter des troupes au secours des confédérés des Pays-Bas, mais pour se rendre maître de cette ville importante, aussitôt que les desseins résolus dans le Conseil du Roi seroient parvenus à une parfaite maturité.

Pendant que toutes ces choses se passoient, les Huguenots s'étoient rendus mai-

Opinion  
plus vrai-  
semblable.

Prise de  
Mons par  
les Hu-  
guenots.

## 12 VIE DE PHILIPPE II.

1572. tres de la forte ville de Mons, & sans attendre d'autre déclaration de guerre, ni même d'autres ordres, ils s'étoient mis en marche avec beaucoup d'éclat, pour aller au secours de leurs confédérez les mécontents des Pays-Bas. Au bruit de ces hostilitéz commises par des soldats François, l'Ambassadeur du Roi Catholique, persuadé qu'elles se faisoient du consentement de Sa Majesté Très-Chrétienne, sortit avec une précipitation extraordinaire non seulement de Paris mais encore du Royaume, & il se retira en Flandres. Cette retraite, ou plutôt cette fuite, choqua extrêmement Charles IX., & lui fit prendre le parti d'écrire en secret à Philippe, pour l'assurer de la droiture de ses intentions à son égard.

Négociation du mariage du Prince de Navarre avec Marguerite de France.

Il y avoit en même tems à la Cour de France une négociation importante, le mariage de Madame Marguerite sœur du Roi avec le Prince de Navarre. On avoit représenté à Charles IX. que cette alliance étoit le seul moyen de rendre la tranquillité à son Royaume, parce qu'elle ne manqueroit pas de détacher ce jeune Prince du parti de l'Amiral, qui se prévaloit avec tant de succès du grand nom des Chefs des Huguenots, sous l'autorité desquels il gouvernoit absolument cette grande faction. Circonstance, ajoutoit-on, qui renversoit sans ressource ce pouvoir si énorme que l'Amiral avoit acquis en France, & qui étoit parvenu au point que toute la puissance du Roi n'étoit pas capable de le réduire à de justes bornes.

Obstacles qui traversent.

On eut deux grands obstacles à surmonter. Le premier fut le refus que fit le Pape d'ac-

d'accorder la dispense , par le scrupule , à la vérité fort à contretens , de ne vouloir en aucune manière permettre le mariage d'une Princeſſe Catholique avec un Prince Proteſtant. Mais dans l'intervalle ce Pontife vint à mourir , & ſon ſucceſſeur tint une conduite contraire. La ſeconde difficulté , qui n'étoit pas moindre , vint de la part de la Reine Jeanne mère du Prince. Cette Princeſſe , le principal appui des Huguenots , avoit ce mariage en horreur , par les maux qu'elle prévoyoit pour ce parti , qui en recevroit un coup mortel. Sur cette crainte elle faiſoit tous ſes efforts pour faire épouſer à ſon fils quelque Princeſſe d'une Maiſon Proteſtante d'Allemagne , & elle avoit bien avancé un traité de mariage avec la fille du Comte Palatin. Cette intrigue fut découverte par le Roi de France & la Reine ſa mère , & dès ce moment il fut réſolu de preſſer la concluſion du mariage de Marguerite. La mort délivra encore la Cour de cet embarras , elle enleva dans ces entrefaites la Reine Jeanne à Paris.

Cette Princeſſe mourut empoifonnée. Au moins cet accident fut trop ſubit & trop imprévu , pour ne pas faire ſouſçonner aux Huguenots que cette mort n'étoit pas naturelle. La Cour inſtruite de ces murmures voulut les détruire ; le Roi , qui ſavoit que toute la force du poiſon n'avoit attaqué que le cerveau , fit ouvrir le cadavre en public , & l'on en trouva toutes les parties très ſaines. Mais on ne toucha pas à la tête , dans un eſprit de piété & de reſpect pour la défunte. Ainſi le rapport des médecins & des

## 14 VIE DE PHILIPPE II.

1572.

chirurgiens fut publié, & l'on crut avoir suffisamment prouvé que la malignité de la fièvre avoit emporté cette Reine, morte par conséquent d'une mort naturelle. Toutes ces mesures n'effacèrent pas les préventions, & l'on fut toujours convaincu que la Princesse avoit été empoisonnée par une paire de gands parfumez qu'on lui présenta, circonstance qui se répandit depuis. Immédiatement après ses funérailles, Henri son fils prit le titre & les armes de Roi de Navarre, mais cette lugubre cérémonie fit différer de quelques jours les noces de ce Prince, pour ne pas mêler l'allegresse avec le deuil. Cependant ce mariage eut des suites bien funestes.

Orgueil  
& grande  
sécurité de  
l'Amiral.

L'Amiral vit cet événement avec une tranquillité extraordinaire, & il vivoit à la Cour dans une entière confiance. Ce Seigneur, ébloui d'une faveur apparente, se croyoit au comble de la fortune, & maître sans concurrent de la personne & de l'autorité de son Souverain. Il s'applaudissoit d'avoir par sa prudence & une conduite raffinée captivé les bonnes graces du Roi, & plein du rôle éclatant qu'il alloit jouer, il se regardoit déjà comme l'oracle & l'arbitre de la France. Bien loin qu'il crût devoir craindre la haine de ses ennemis, son imagination les lui présentoit abattus sous ses piez, son pouvoir alloit renverser sans peine tous leurs desseins; leurs pratiques, leurs tentatives alloient échouer & devenir l'instrument de leur ruine. Enfin, si ce que Davila rapporte est véritable, on lui entendit dire plusieurs fois, que ni Alexandre, ni Pompée, ni César, ne pouvoient lui être comparez pour

la

la force du génie, la fermeté, l'étendue de la politique. Pour prouver cette ostentation, il disoit que ces trois grands hommes avoient toujours eu la fortune favorable, & qu'ainsi leurs victoires obtenues sans peine n'avoient rien qui dût donner tant d'éclat à la haute réputation, que des préjugez peu réfléchis leur avoient acquise. Qu'à son égard, après quatre batailles perdues, il jouissoit de la gloire de s'être toujours tiré de ses pertes, en dépit du fort ennemi, par une grandeur de courage à l'épreuve des plus cruelles adversitez, par sa prudence, par les ressources d'un esprit supérieur, plus redoutable & plus terrible à ses ennemis. Que dans le tems qu'il paroissoit réduit à ne pouvoir sauver sa vie que par une fuite honteuse, & à errer dans le monde, il avoit su contraindre ses ennemis à lui accorder non seulement la paix, mais même des conditions telles qu'un vainqueur auroit pu les prétendre.

Tant de sécurité, au milieu d'une Cour conjurée à la ruine des Huguenots, déplaisoit à tous les Chefs du parti, qui employèrent inutilement jusqu'aux menaces pour le faire sortir de son aveugle confiance. Un jour un Capitaine nommé Langoiran résolut de se retirer dans sa Province, après avoir passé sa vie au service. Il alla prendre congé de l'Amiral, qui lui demanda pourquoi il songeoit à la retraite, dans le tems que tout rioit au parti, par l'état de grandeur & de puissance où la fortune le plaçoit lui qui en étoit le Chef, & qui se voyoit en situation d'élever ses amis au faite des honneurs.

Paroles  
remarquables à ce  
sujet.

» C'est,

## 16 VIE DE PHILIPPE II.

1572. » C'est , lui répondit couragement le Gen-  
 » tilhomme , c'est que je vois qu'on nous fait  
 » trop de caresses. Je fais un proverbe Ita-  
 » lien qui dit , Qui te fait accueil contre sa  
 » coutume, ou il t'a déjà trompé, ou il son-  
 » ge à te tromper. Quant à moi , j'aime  
 » mieux me sauver avec les fous , que de  
 » périr avec ceux qui se croient trop sa-  
 » ges". Véritablement cet Officier fut prophète , & il semble que sa bonne fortune lui inspira cette résolution , puisque peu de jours après il auroit été enveloppé dans le sort funeste de l'Amiral.

Noces  
 du Roi de  
 Navarre.

Enfin arriva le jour des noces de Marguerite de France & du Roi de Navarre. A cette fin ce Prince s'étoit rendu à Paris , avec le Prince de Condé , & tous les principaux Seigneurs du parti des Huguenots. Ces deux époux furent conduits à la Cathédrale par le Cardinal de Bourbon le 18. d'Aout , & le Roi les y accompagna suivi de toute sa Cour. La nouvelle Reine resta seule à l'entrée du chœur , où elle alla se mettre à genoux devant l'autel , sous un dais préparé pour cette cérémonie. Le Roi de Navarre , le Prince de Condé , l'Amiral , & les autres Seigneurs Huguenots , se retirèrent pour ne pas entendre la Messe. Le service fini , le Maréchal de Damville alla les querir , & le même Cardinal de Bourbon acheva la solennité du mariage , que plusieurs circonstances rendent très remarquable. On passa quatre jours consécutifs en festins & en réjouissances , le Roi y fut toujours présent , & donna un tournoi , dont il voulut être un des tenans avec les Ducs d'An-

d'Anjou & d'Alençon ses frères , enfin tout se passa dans un joye extraordinaire , & à la satisfaction des deux partis qui paroissoient avoir oublié leurs anciennes averfions. 1572.

Cette réconciliation feinte ne fut pas de longue durée , dès le lendemain on eut les avant-coureurs du coup terrible qu'on avoit résolu de porter aux Huguenots. Pendant que le Roi jouoit à la paume avec le Duc de Guise & Teligni , l'Amiral , qui l'y avoit accompagné , vit jouer durant quelque tems , & se retira. Comme il retournoit en son hôtel , suivi de plusieurs personnes , & qu'il marchoit lentement parce qu'il lisoit un papier , il reçut un coup d'arquebuse qu'on tira de la fenêtré d'une maison sur son passage , & il fut blessé à la main droite & au bras. Sur le champ ceux de sa suite enfoncèrent la porte de la maison d'où l'on vit sortir la fumée , & l'on n'y trouva que l'arme à feu que l'exécuteur de cet assassinat y avoit laissée sur une table. Le meurtrier s'étoit sauvé à cheval à toutes jambes , & l'on assura qu'il se nommoit Maurevel, quoique peu d'autres le chargent de ce crime.

Piles alla porter la nouvelle de cet accident au Roi , qui jouoit encore , & qui entra dans une extrême colére. Cependant l'Amiral fut emmené à son hôtel , & visité aussitôt par ses médecins & chirurgiens , qui déclarèrent que les blessures n'étoient pas mortelles. Mais comme on avoit tout lieu de craindre que les balles n'eussent été empoisonnées , on appliqua d'abord les remèdes propres à prévenir les effets du poison. Au bruit de cet attentat , ses plus intimes amis

L'Amiral  
blessé d'un  
coup de  
pistolet.

Démarches du  
Roi à cette  
occasion.

## 18 VIE DE PHILIPPE II.

1572.

amis accoururent auprès de lui. Le Roi même, ses frères, la Reine mère, vinrent lui rendre visite, tâchèrent d'adoucir son chagrin par les plus vives protestations de leur amitié, & le Roi lui promit de faire chercher l'assassin avec toute la diligence possible, de faire faire les plus exactes recherches des auteurs du coup, & de tirer des coupables une vengeance signalée. Ce Monarque alla même jusqu'à offrir au malade de le faire conduire dans son palais du Louvre, où il l'assura qu'il seroit pansé & gardé avec tout le soin imaginable. L'Amiral s'excusa de recevoir cette offre, sur ce que les médecins lui avoient défendu le mouvement, pour ne pas irriter ses playes.

Délibération pour  
massacrer  
les chefs  
des Hu-  
guenots.

Pour donner de justes idées de la cruelle exécution que je vais décrire, il est indispensable de bien éclaircir quelques circonstances qui la précédèrent. Il faut savoir avant toutes choses, que la Reine mère & le Roi même, choquez de voir l'Amiral décider en maître des affaires les plus importantes de la Couronne, & porter avec une hauteur insupportable la faction des Huguenots au plus haut degré de puissance, avoient résolu par le conseil des Guises de se défaire, non seulement de l'Amiral, mais même de tous les Chefs des Huguenots. Dans ce dessein, & pour d'autres vues secrètes, la Cour s'étoit déterminée à conclure le mariage de Madame Marguerite avec le Roi de Navarre. Comme l'Amiral étoit trop redoutable par son courage, par son crédit, & par ses lumières, on crut néces-  
faire

faire de commencer le massacre par ce Chef, dans la crainte qu'eut le Conseil que tant qu'il seroit en vie & en liberté d'agir, il ne trouvât aisément le moyen de se mettre en sureté, lui & les autres Seigneurs de son parti.

Mais la principale cause de cet arrangement fut l'avis d'Albert de Gondi, Florentin & favori de la Reine mère. Ce Seigneur, qui étoit admis dans les délibérations de l'Etat, dit dans le Conseil, que le massacre de tous les Huguenots à la fois lui paroïssoit aussi facile que juste, mais qu'il croyoit convenable de sauver les apparences, de rendre cette action moins odieuse, & d'en disculper la Cour s'il étoit possible. Qu'il n'y avoit d'autre moyen de la mettre à couvert de tout reproche, que de faire assassiner l'Amiral seul, d'autant qu'alors il n'y auroit personne qui ne mît ce coup sur le compte de la Maison de Guise. Que les Huguenots, animez à la vengeance, ne manqueroient pas de courir aux armes avec la dernière fureur, & de faire insulte aux Princes de Lorraine. Qu'il faudroit disposer les choses de manière que les Parisiens & tout le parti Catholique seroient prêts à prendre la défense de ces Princes, & qu'ainsi il n'y avoit aucun doute que les Huguenots, enfermés dans les murs de la capitale comme dans un filet, ne fussent facilement accablez. Que moyennant ces mesures, on exécuteroit ce grand dessein sans risque, & que toute la noirceur en retomberoit sur la Maison de Guise qu'on savoit être ennemie déclarée de celle de l'Amiral, circonstance qui ne permet-

## 20 V I E D E P H I L I P P E I I.

1572. mettroit pas même de soupçonner que la Cour y eût la plus petite part.

Vrai motif de cette conspiration.

Mais, sur quelque motif que l'affaire ait été conçue & arrêtée, autant que j'ai pu pénétrer le vrai au travers de tant d'opinions différentes que j'ai lues dans les Histoires, il est certain que le Roi, ou, pour parler plus exactement, la Reine mère, persuadée que le Royaume ne jouiroit jamais du repos, tant qu'on ne détruiroit pas la source des troubles, résolut de faire périr les Huguenots, au moins leurs principaux Chefs, pour ôter à ce parti toute sa force, & délivrer la Cour de ses plus redoutables ennemis. On pressa même avec d'autant plus d'ardeur l'exécution de ce cruel projet, que le bruit se répandit alors que les Huguenots avoient tramé une conspiration contre le Roi & la famille royale. Sur ce soupçon, le Conseil se hâta de prévenir leur dessein, & il choisit le tems de la solemnité des noces du Roi de Navarre, pour mieux les endormir & les attirer à Paris sur un prétexte aussi peu susceptible de méfiance. En effet il ne paroïssoit pas vraisemblable qu'ils imaginassent un complot de cette nature caché sous une alliance qui annonçoit la réunion des deux partis, & que les réjouissances d'un mariage entre Princes de la Maison royale dussent être terminées par l'effusion du sang d'une partie des Sujets.

Massacre de la St. Barthelemi.

Il fut donc déterminé (& le sentiment général est que les conseils du Roi d'Espagne eurent grande part dans cette résolution) que la nuit entre la veille & le jour de la St. Barthelemi 24. du mois d'Aout, pendant que tout

tout le monde ne songeroit qu'à célébrer la solemnité du mariage & la fête du Saint, on massacreroit tous les Huguenots qui se trouveroient dans Paris, & sur tout leurs Chefs, excepté le Roi de Navarre & le Prince de Condé. On confia la conduite de cette sanglante exécution aux Ducs de Guise & d'Aumale, qui par le ministère du Prévôt des marchans firent mettre sous les armes deux mille hommes, qui portoient une manche blanche au bras gauche & une croix de même couleur au chapeau, pour mieux se reconnoitre.

Enfin, l'heure fatale arrivée, ces Ducs Bassesse de l'Amiral. bien accompagnés allèrent d'abord vers minuit à l'hôtel de l'Amiral, & après avoir assommé les soldats de sa garde & ses domestiques, ils pénétrèrent jusques dans sa chambre. Au bruit qui se faisoit, ce Seigneur en demanda la cause à Cornasson un des Gentilshommes de sa suite & son favori, qui lui répondit, Nous sommes tous morts, Monseigneur : Dieu nous appelle à lui, & il y apparence que nous comparoîtrons bientôt en sa présence. Mais au lieu de rester auprès de son maître, il s'enfuit, pendant que les meurtriers au nombre de six entrèrent dans la chambre. A leur vue l'Amiral fut si épouvanté, que s'étant mis à genoux, il leur demanda la vie avec toute la bassesse imaginable. Bien différent de lui-même dans cette occasion, il perdit jusqu'à l'idée de cette grandeur d'ame, de cette fermeté de courage, par laquelle il avoit toujours eu l'ambition d'immortaliser sa mémoire dans les siècles les plus reculez. On ne put pas re-  
con-

1572.

connoître à ce dernier trait de sa vie un grand homme Chef redoutable d'un parti ennemi de son Souverain , un habile Général dont la constance fut toujours inébranlable aux plus grands revers de la fortune , & qui dans ses plus terribles adversitez avoit coutume de dire qu'un homme de cœur dans ses malheurs devoit avoir devant les yeux une victoire entière , une paix assurée , ou une mort glorieuse. Il reçut le premier coup de la Bêsmé Allemand , autrefois domestique du Duc de Guise , les autres l'achevèrent , & quand il fut mort jettèrent son corps par la fenêtre. Ce cadavre fut d'abord traîné dans une écurie voisine , & peu après réservé aux plus indignes outrages , par lesquels les Parisiens assouvirent la haine qu'ils lui portoient depuis longtems , qu'ils auroient voulu le voir mort à cause de l'extrême aversion qu'il témoignoit pour la Religion Catholique.

D'autres  
chefs tuez  
dans son  
hôtel.

Dans le même hôtel furent massacrez avec l'Amiral , Teligni son gendre , Guerchi Lieutenant de sa compagnie de Gendarmes qui se fit tuer en combattant son manteau passé autour de son bras , les Colonels de Montamal & Rouvrai , le fils du Baron des Adrets , en un mot aucun de ceux qui composoient sa cour n'échapa.

Dans le  
Louvre  
même.

Aussitôt le Roi passa dans l'appartement de la Reine sa mère , où il apprit ce qu'on avoit fait à l'Amiral. Sur quoi il fit venir dans son cabinet le Roi de Navarre & le Prince de Condé , qui furent saisis de frayeur lorsqu'ils virent qu'aucun de leurs officiers & domestiques n'avoit la liberté de les servir. Dans le même tems le Mestre de camp de

de la garde du Roi faisoit passer l'un après l'autre tous les Seigneurs Huguenots, qui se trouvèrent alors au Louvre, & à mesure qu'ils entroient dans la cour, ils y étoient assommez par des soldats que le Duc de Guise avoit fait aposter sur deux longues files. De cette manière périrent le Comte de la Rochefoucaut, le Marquis de Renel, Piles qui avoit défendu St. Jean d'Angeli avec tant de bravoure, Pontbreton, Pluviaut, Baudiné, Francourt Chancelier du Roi de Navarre, Pardaillan, Lavardin, & divers autres jusqu'au nombre de plus de deux cens.

Non seulement ceux que Charles IX. avoit chargez de cette sanglante exécution, sacrifioient les Huguenots à la vengeance de ce Monarque, avec une fureur qui alloit peut-être beaucoup au delà de leurs ordres, mais encore tout le peuple de Paris avoit été mis sous les armes par les Capitaines de la bourgeoisie. Les Catholiques avoient allumé des flambeaux aux fenêtres, pour se faire distinguer, & ainsi on couroit dans toutes les maisons qui n'avoient pas cette marque, & l'on y faisoit les plus horribles exécutions. La barbarie fut poussée à un excès, que tous les soins des Commandans ne put arrêter, tant étoit implacable la haine du peuple contre les Huguenots. Par tout où les Catholiques savoient qu'il y en avoit, avides de leur sang ils alloient les assommer & les massacrer, sans distinction d'âge, de sexe, & de condition. Dans ce desordre il se trouva même quantité d'innocens immolez, soit par méprise, ou par la main de leurs

1572.

Massacre des Huguenots dans Paris.

## 24 VIE DE PHILIPPE II.

1572. leurs ennemis particuliers, & ainſi il en cou-  
ta la vie à pluſieurs Catholiques ſous des  
prétextes imaginez. Nombre de leurs mai-  
ſons furent même ſaccagées & pillées, ſans  
autre raiſon que celle d'être plus riches &  
mieux pourvues de toutes choſes qu'aucune  
des Calviniſtes. Entre les Catholiques que  
leur malheur enveloppa dans ce maſſacre,  
on remarque Denis Lambin & Pierre Ra-  
mus, fameux dans la République des Lettres  
par leur doctrine & leurs ouvrages.

Conduite  
du Prince  
de Condé  
& du Roi  
de Na-  
varre.

Pendant tout le jour les portes du Louvre  
furent fermées. Le Roi & la Reine mère  
n'eurent d'autre occupation que de raffurer  
le Roi de Navarre & le Prince de Condé.  
Ils proteſtèrent avoir été contraints de  
faire à l'Amiral, ce que ce Sujet rebelle  
avoit tant de fois tenté, & que même,  
ſ'il n'avoit pas été prévenu, il étoit ſur le  
point d'exécuter ſur ſon Souverain & toute  
la famille royale. Au ſurplus ils dirent qu'en  
faveur de leur âge & des liens du ſang, ils  
avoient réſolu de leur faire grace de la vie,  
avec promeſſe de les traiter à l'avenir avec  
toute la tendreſſe qu'ils pouvoient ſouhai-  
ter, ſ'ils vouloient ſe diſpoſer à rentrer &  
à vivre dans le ſein de la Religion Romaine.  
On dit que le Roi de Navarre prit le  
parti de céder au tems, & de ſeindre ce  
qu'il n'eſt pas permis aux hommes de diſſi-  
muler, réſolu dans le cœur de ſe reſerver  
à des conjonctures moins périlleuſes. Il ré-  
pondit avec ſoumiſſion, qu'il étoit prêt à  
obéir aux ordres de Sa Majeſté. Pour lui  
marquer une entière ſatiſfaction de ſon re-  
tour, Charles IX. accorda à ſes prières la  
vie

vie au Duc de Grammont & à Monsieur 1572.  
 de Duras , qui de leur côté promirent au  
 Roi une fidélité & un attachement inviola-  
 bles. Le Prince de Condé au contraire , ne  
 pouvant se défaire au milieu des plus grands  
 dangers de cette fierté qu'il avoit reçue de  
 ses ancêtres avec le sang , répondit avec har-  
 dieffé qu'il ne trahiroit jamais sa conscience.  
 Sur quoi le Roi , transporté de la plus fu-  
 rieuse colére , l'accabla d'injures , & le trai-  
 ta de traître , de rebelle , d'opiniâtre , d'en-  
 ragé. Invectives qui furent suivies de la me-  
 nace de le faire mourir , si dans trois jours  
 il ne changeoit de Religion , & s'il ne  
 donnoit des marques d'un repentir sincère  
 de sa conduite passée. Cependant on lui  
 donna des gardes , de même qu'au Roi de  
 Navarre.

A l'égard du nombre des personnes qui  
 périrent dans cette sanglante journée & les  
 suivantes, les Historiens ne sont pas d'ac-  
 cord. Mais autant que j'ai pu approfondir la  
 vérité dans les Histoires les plus véridiques,  
 je trouve qu'il y en eut dix mille. Aussitôt  
 que le bruit fut répandu de l'exécution fai-  
 te à Paris , les Catholiques exercèrent les  
 mêmes actes de cruauté dans les autres lieux  
 du Royaume. L'effusion du sang Chrétien  
 fera toujours mise au rang des actions barba-  
 res & inhumaines , quand il est répandu par  
 le général, parce que le peuple en ce cas  
 ne se guide que par la fureur , à la diffé-  
 rence de ses Chefs qui peuvent avoir des rai-  
 sons particulières d'État , pour en venir à de  
 pareilles extrémités. Leurs vues remplies ,  
 leur haine cesse : c'est ce qui arriva en cette

Nombre  
 des morts  
 dans Paris.

1572. rencontre. Charles IX. fut bientôt pénétré jusqu'au fond du cœur de voir une telle boucherie, qui lui enlevait une si grande quantité de ses Sujets, il envoya par tout des ordres de faire cesser le carnage, & fit publier une amnistie générale, avec défenses sur peine de la vie de tremper davantage ses mains dans le sang des Huguenots.

Suite du massacre dans les Provinces du Royaume.

Cet Edit ne fut pas également exécuté dans toutes les Provinces, il y eut bien des endroits où l'animosité des Catholiques ne pouvoit se rassasier du sang & des dépouilles des ennemis de leur Religion. Orléans, Toulouse, Rouen, Lion, Meaux, Troyes, Bourges, se signalèrent entre toutes les autres villes, il s'y fit un massacre épouvantable, de même que dans les lieux où les pauvres Huguenots étoient les plus foibles, ils y furent inhumainement passés au fil de l'épée. En un mot, aussitôt qu'on eut avis de ce qui se passoit à Paris, tout le Royaume à l'exemple de cette capitale devint le théâtre de la plus sanglante tragédie. Au reste le nombre de dix mille morts que j'ai marqué ci-dessus ne doit s'entendre que pour la seule ville de Paris, & parmi tant de malheureuses victimes on compte jusqu'à cinq cens Seigneurs ou Gentilshommes titrez, qui avoient possédé les charges les plus éminentes. Quant à ceux qui furent immolez dans les Provinces, la liste montoit à plus de quarante mille.

Le cadavre de l'Amiral, qu'on avoit jeté dans une écurie, en fut tiré par la populace furieuse, qui, après lui avoir fait mille outrages, transportée par la haine qu'elle avoit

voit pour le nom seul de ce Seigneur, lui 1572.  
 coupa la tête & les mains, & dans cet état le traina par les rues jusqu'à Montfaucon, lieu où d'ordinaire on exécute les malfaiteurs. Elle y laissa ce corps mutilé, qu'elle pendit par un pié à une des fourches patibulaires, & quelques jours ensuite elle y revint, dansant, sautant, faisant des cris de joye & des acclamations extraordinaires, elle alluma du feu dessous ces restes échappés à sa rage, & ils en furent presque entièrement consumés. Enfin il n'y eut sorte d'indignité que le peuple animé par sa vengeance ne commît contre les misérables parcelles de ce Chef si détesté, jusqu'à ce que deux domestiques du Maréchal de Montmorenci les enlevèrent de nuit, pour les transporter à Châtillon, où elles furent ensevelies très secrètement.

Après cette funeste exécution, Charles IX. voulut mettre sa réputation à couvert du reproche de cruauté & de barbarie, qu'il paroïssoit s'être justement attiré. Il écrivit sur le champ à toutes les Puissances de la Chrétienté, pour se disculper d'un massacre aussi odieux dans toutes ses circonstances, en leur exposant les motifs, les raisons d'Etat, les intérêts personnels qui l'y avoient contraint. Son apologie ne fut pas reçue par tout, les Princes Protestans d'Allemagne eurent horreur d'une perfidie, aussi contraire à l'humanité & aux loix du Christianisme. D'ailleurs la conformité de sentimens contre la Religion Romaine les unissoit trop étroitement aux Calvinistes de France, pour ne pas prendre toute la part

## 28 VIE DE PHILIPPE II.

1572. qu'ils devoient à leur triste sort, & ils en firent faire les plus vives plaintes à Sa Majesté Très-Chrétienne.

Chagrin  
& conduite de la Reine Elizabeth.

Il n'y en eut point qui parussent plus touchés & plus aigris, que la Reine Elizabeth le fit d'abord connoître. Cependant les conjonctures l'obligèrent de se plaindre avec un ménagement, que la politique rendoit nécessaire. Sa première réponse au Roi marquoit qu'à son égard il ne lui étoit pas possible d'imputer une action, qui ne pouvoit être jugée que très inhumaine, aux ordres précis de Sa Majesté, qu'elle croyoit très éloignée d'avoir consenti à un massacre aussi barbare. Mais dans la suite, mieux informée des motifs de cette cruelle résolution par le détail que lui en fit l'Ambassadeur de France qui résidoit auprès de sa personne, elle récrivit à Charles IX. que sur la relation de son Ministre à Londres, elle trouvoit qu'on avoit fait périr avec justice quelques-uns des Chefs des Calvinistes, coupables du crime de Léze-Majesté. Que cependant cette vengeance, due au repos de l'Etat & à la fureté du Souverain, n'auroit eu rien que de très légitime, si on ne l'avoit pas portée à des extrêmités trop rigoureuses, jusqu'à y envelopper un si grand nombre d'innocens. Ces reproches adoucis cachotent les véritables mouvemens de cette Reine, elle ressentoit un déplaisir mortel du massacre de la St. Barthelemi, & en effet ses intérêts personnels l'obligeoient d'en être pénétrée. Elle n'avoit d'autre attention que d'assurer sur sa tête la Couronne d'Angleterre; sa plus solide ressource étoit dans  
les

les secours des Religioneux ; le nombre en diminuant dans les Etats voisins , cette circonstance ne pouvoit pas manquer d'affoiblir les forces de ceux de son Royaume. Quelque nécessité, qu'il parût de faire éclater son ressentiment, plusieurs raisons d'Etat la forcèrent au silence, la ligue qu'elle venoit de conclure avec la France, & la crainte de s'attirer à dos cette Couronne, que la ruine des Huguenots rendoit redoutable.

Si les Puissances ennemis de Rome témoignoiēt tant d'horreur de la sanglante journée de la St. Barthelemi, en revanche le Roi Catholique en conçut une joye qui ne peut s'exprimer. Ce Monarque, ennemi juré par tempérament de tous les Protestans en général, & des Calvinistes de France en particulier par maxime d'Etat, perdit en cette rencontre ce flegme naturel, qui le faisoit paroître également insensible aux revers & aux faveurs de la fortune. Il reçut par un Courier, que le Duc de Guise lui dépêcha sans doute par ordre de Charles IX. , la première nouvelle du massacre des Huguenots. Après avoir fait à l'Exprès un présent de cent ducats, il donna un libre essor aux mouvemens de son ame, & en présence de ses favoris il se laissa aller à tous les excès d'une joye immodérée. Bien plus, il ne craignit pas de la faire connoître en public, il voulut que les Ambassadeurs & autres Ministres étrangers vissent le complimenter en cérémonie, ce qu'ils firent par complaisance. Il marqua au Roi Très-Chrétien la satisfaction

Joye du  
Roi d'Es-  
pagne.

1572.

que cet événement lui donnoit, mais sans lui donner lieu d'appercevoir que son intérêt le faisoit parler, il rapportoit ses expressions exagérées à la part qu'il prenoit au rétablissement du repos de la France. Entre autres pensées que sa lettre renfermoit, il y disoit que la mort de l'Amiral avoit ajouté au pouvoir du Roi un quatrième degré qui lui manquoit. Qu'à l'égard du massacre on ne devoit avoir d'autre regret que d'en avoir différé la résolution, qu'on auroit dû prendre & exécuter bien des années auparavant. Que jamais la puissance & les forces de Sa Majesté n'auroient pu paroître aussi formidables, qu'elles l'étoient réellement depuis qu'on lui voyoit quarante mille ennemis de moins dans son Royaume.

On résout  
de reprendre  
Mons.

Philippe envisageoit dans cet événement de grands avantages, pour se conserver la possession des Pays-Bas. Nous avons vu Mons succomber sous les armes des Huguenots, perte à laquelle le Duc d'Albe avoit été d'autant plus sensible, que cette forte place étoit une des plus importantes de son gouvernement. Il résolut de la reprendre avec toute la diligence, qu'exigeoit la nécessité d'en être le maître avant l'arrivée du Prince d'Orange, qu'il savoit en marche à la tête d'une Armée pour faire une seconde irruption en Flandres. Dans ce dessein il envoya Frédéric son fils, accompagné de Vitelli, avec quatre mille hommes d'infanterie & huit cens chevaux, pour investir la ville, en attendant qu'il amenât en personne le reste de ses troupes. Genlis, trop rempli de confiance en son

cou-

courage & sa réputation, voulut tenter de la secourir, sans écouter le conseil qu'on lui donnoit d'attendre le Prince d'Orange, pour exécuter plus sûrement son entreprise. Il prit la route de Picardie, & s'avança en diligence vers le Hainaut, persuadé qu'il jetteroit sans obstacle du secours dans la capitale de cette Province.

Au premier avis de sa marche, Frédéric, qui avoit déjà reçu un renfort assez considérable, prit le parti par le conseil de Vitelli d'aller au devant des François, & de les combattre avant qu'ils missent le pié dans les Pays-Bas. A la vue de l'ennemi, Genlis fit tout ce qu'il put pour éviter le combat, Frédéric par ses manœuvres ne lui en donna ni le tems ni le moyen, il fallut se résoudre à en venir aux mains, & le Général Huguenot s'y disposa le mieux qu'il lui fut possible. La fortune ne lui fut pas favorable, du premier choc ses troupes furent mises en desordre, & peu après dans une déroute si complete, qu'on en fit une terrible boucherie, dont elles songèrent à se garentir par la fuite. Cette ressource n'eut pas plus de succès, les payfans des environs en firent un carnage encore plus grand que les Espagnols. Une multitude de gens de cette frontière s'étoit mise à la fuite du camp des Catholiques, & lorsque la victoire fut déclarée, ils fondirent de toutes parts sur les François, dont un très petit nombre échapa à leur fureur, qu'irritoit le desir de se vanger pleinement des dégats que ces étrangers avoient faits en arrivant.

1572.

Combat  
& perte  
des Hu-  
guenots.

## 32 VIE DE PHILIPPE II.

1572. niers & des morts les Historiens ne s'accordent pas, comme il arrive toujours en pareille rencontre. Lorada ne met que quinze cens hommes tuez, & six cens prisonniers. D'autres en comptent beaucoup davantage. Il est vrai que Bentivoglio suit ce sentiment, puisqu'il assure que, de sept mille hommes d'infanterie & mille chevaux qui composoient le détachement de Genlis, il n'en resta pas la troisième partie, le reste ayant été taillé en pièces, ou pris avec tous les drapeaux & étendards.

Entrée du Prince d'Orange dans les Pays-Bas.

Le Prince d'Orange, bien loin de perdre courage lorsqu'il apprit cette fâcheuse nouvelle, n'en parut que plus animé à réparer ce malheur; & rempli d'espérance de prendre sa revanche, il pressa ses préparatifs, résolu de renouveler la guerre dans les Pays-Bas. Bientôt après il entra dans le Brabant à la tête de six mille chevaux & d'onze mille fantassins, dans le dessein de passer en Hainaut au secours de Louis son frère. En chemin il signala sa marche par les traces sanglantes qu'il laissa dans tous les lieux qui se trouvèrent sur son passage, il prit les uns, saccagea ceux qui lui firent résistance, d'autres se garentirent du pillage par des sommes considérables. Il arriva enfin à la vue de Mons, que le Duc d'Albe assiégeoit en personne, & dont il essaya de forcer les retranchemens pour faire entrer du secours dans la place, ce qu'il ne put tenter sans en venir à quelques escarmouches de peu d'importance.

Il reçoit la nouvelle du massacre de Paris.

Pendant qu'il s'occupoit à ces petits combats, il entendit un soir sur la brune dans le

le camp des Espagnols des réjouissances extraordinaires, une triple décharge de la mousqueterie, le bruit des tambours & des trompettes, & il apperçut de grands feux qu'on y alluma dans tous les quartiers. Impatient de savoir le sujet de cette fête, il envoya ses espions, qui lui rapportèrent qu'on célébroit par ces cris de joye la nouvelle de l'horrible massacre, que Charles IX. avoit fait faire à Paris des Huguenots, principalement de Coligni & de tous les Chefs de ce parti.

Abattu d'un événement aussi inopiné que funeste à ses desseins, il n'y vit que des circonstances qui lui annonçoient un malheureux succès de son entreprise. Il jugea aisément qu'il ne devoit plus espérer d'être soutenu par le Roi de France, qu'une exécution aussi sanglante déclaroit ouvertement l'ennemi des Calvinistes, & que la mort de Coligni & des autres Chefs de la faction lui enlevoit sa plus solide ressource. Dans cette accablante perplexité, il résolut à quelque prix que ce pût être de présenter la bataille au Duc d'Albe, avant que le bruit de ce fatal accident, & qui devenoit d'une si grande conséquence, se répandît dans son Armée. Mais le Duc étoit trop expérimenté dans le métier de la guerre, pour accepter le défi, il se tint clos & couvert dans ses retranchemens qu'il avoit extrêmement fortifiés, & d'où il battoit la ville en toute sûreté. Ainsi le Prince, voyant qu'il lui étoit impossible, ou de forcer le camp des ennemis, ou de les attirer hors de leurs lignes, craignit que les Com-

Son trouble & sa retraite.

## 34 VIE DE PHILIPPE II.

1572.

mandans des Huguenots, qui étoient dans son Armée & qui en faisoient la principale force, ne l'abandonnassent aussitôt qu'ils fauroient le détail de la St. Barthelemi. Sur cette crainte, il manda à son frère de céder à la nécessité présente, & lui-même, après avoir été attaqué vers le milieu de la nuit par un corps d'infanterie Espagnole, qui pénétra jusqu'à sa tente, & qui lui tua plus de quatre cens hommes, il décampa à la pointe du jour, fit de grandes journées, traversa le Rhin, & se retira à Delft dans la Province de Hollande.

Mons se rend au Duc d'Albe.

D'un autre côté Louis de Nassau, encore plus consterné que son frère de la perte de l'Amiral de Coligni, qui lui avoit conseillé de se mettre sous la protection du Roi de France, avec assurance du secours & de la sincérité de ce Monarque, rendit Mons à des conditions honorables, & se retira à Dilenbourg capitale du Comté de Nassau. Le Duc d'Albe fit son entrée dans sa nouvelle conquête avant la fin du troisieme mois de ce Siège, & la réduction de cette forteresse, que nous avons vu précédée de la retraite du Prince d'Orange qui tenoit bloquez les assiégeans mêmes, entraîna le recouvrement de tout ce que les confédérez avoient pris dans la Flandre & dans le Brabant.

Cruauté de ce Général & de son fils.

Son expédition ne se fit pas sans donner de nouvelles marques de sa cruauté. Entre plusieurs villes qu'il livra à la fureur du soldat, Malines fut un exemple redoutable de la vengeance de ce Général. Cette malheureuse ville, si belle & si riche, fut abandon-

bandonnée trois jours de suite à la discrétion & au pillage de l'Armée Espagnole, parce que peu auparavant elle avoit porté volontairement ses clez au Prince d'Orange. Tant de rigueur rendit le Duc exécrationnable aux Flamans, & dans la vue de prévenir les suites de leurs murmures, ce sévère conquérant publia un manifeste, par lequel il crut se disculper de la barbarie de cette exécution militaire, en rejettant la cause de ce sac sur la perfidie des habitans, qu'il accusoit d'avoir refusé une garnison des troupes du Roi, pour se faire dans la suite le prétexte de suivre le parti des rebelles. Mais rien n'égala les inhumanitez que Frédéric son fils exerça sur la ville de Narden, il y fit passer au fil de l'épée tout le monde sans distinction, femmes, vieillards, & enfans, les murailles furent rasées, les maisons réduites en cendres après avoir été pillées. Horrible châtement qui passa à juste titre pour le comble de la cruauté, & qui inspira dans toute la Hollande moins de terreur & d'épouvante, qu'une haine implacable, non seulement contre le Duc d'Albe & son fils, mais contre la nation Espagnole en général. Le Duc revint triomphant à Brusselles, où il reçut des lettres du Roi son maitre, qui lui témoigna dans les termes les plus flatteurs sa reconnoissance, d'avoir délivré une seconde fois les Pays-Bas des Armées de ses ennemis.

Véritablement Philippe eut tout lieu de connoître en cette occasion les avantages réels, qu'il tiroit du massacre fait en France des Huguenots, car il dut les derniers

Effets du  
du massa-  
cre des  
Hugue-  
nots.

## 36 VIE DE PHILIPPE II.

1572.

succès de ses armes dans les Pays-Bas, moins à la valeur, à l'expérience, aux cruelles exécutions du Duc d'Albe & de Frédéric son fils, qu'à cette circonstance qui ôtoit toute ressource aux Flamans confédérez. En effet, suivant toutes les apparences, il paroïssoit assez difficile aux Espagnols de se débarasser de leurs ennemis, qui agissoient en Flandres tant par terre que sur mer avec quatre Armées considérables. Par mer le Comte de la Marck Seigneur de Lumai portoit la terreur dans les Provinces maritimes, le Comte de Nassau se faisoit craindre sur les frontières de France, aux extrêmités voisines de l'Allemagne le Comte de Bergue étoit en état de faire des conquêtes, & le Prince d'Orange au centre se voyoit déjà maître d'une bonne partie du pays. Immédiatement après la nouvelle de la St. Barthelemi ils se virent tous à la fois contraints de se retirer. Par cette révolution imprévue ils perdoient leurs plus solides espérances, la force & le nerf de la ligue, le plus ferme appui des mécontents des Pays-Bas, qui n'avoient entrepris la guerre qu'à la sollicitation des Calvinistes de France, engagez à les secourir de tout leur pouvoir. Ainsi par la ruine de ces puissans allies, la vigueur & le courage manquèrent au Prince d'Orange & aux autres Chefs de cette faction. De là vint ce qu'on dit depuis, que par le carnage de tant d'Huguenots le Roi de France avoit détruit son Royaume, & conservé les Pays-Bas à la Couronne d'Espagne.

Election  
de Gré-  
goire XIII.

Mais il est tems de revenir à ce qui se pas-

passa après la mort de Pie V. J'ai dit au commencement de ce Livre que la perte de ce Souverain-Pontife fut la cause du ralentissement des Puissances unies contre les Turcs, à continuer les préparatifs convenus par le traité de leur confédération. Il est vrai qu'on se flatta que Grégoire XIII., qui devoit son élévation au crédit des Espagnols, soutiendrait avec zèle les engagements de son prédécesseur. En effet il répondit d'abord à l'attente des Princes liguez, en confirmant l'union contre les ennemis des Chrétiens, mais peu après il ralentit l'ardeur de ses premières démarches.

A l'égard de Philippe, ce Monarque, toujours rempli de la guerre contre les Infidèles, avoit renvoyé Don Juan avec des forces au moins égales à celles de la campagne précédente. Cependant il ordonna à ce jeune Prince de suivre les conseils du Duc de Sessa, qu'il mit auprès de sa personne pour modérer son feu martial, par la froideur que ce Ministre flegmatique de son tempérament avoit coutume de faire paroître dans les délibérations. Le Roi crut devoir prendre ces mesures avec Don Juan, que les Espagnols accusoient d'avoir hazar-  
Conduite de Philippe & des Vénitiens pour la guerre contre les Turcs.  
 dé la dernière bataille trop inconsidérément, sans faire attention aux suites funestes qu'une déroute auroit eues pour les Etats de Sa Majesté Catholique, qui n'avoit pas à beaucoup près un intérêt aussi pressant que les Vénitiens d'en venir aux mains avec les Turcs. D'un autre côté le Sénat de Venise, que le bien particulier de ses affaires & l'avantage commun de la Chrétienté o-

## 38 VIE DE PHILIPPE II.

1572.

bligeoient de presser vivement la jonction des forces de la ligue, faisoit à cet égard des instances d'autant plus soutenues, qu'il appercevoit chez ses alliez une lenteur affectée à faire leurs préparatifs. Il voulut même leur ôter tout prétexte apparent d'excuser cette conduite : il savoit que Don Juan regardoit Venier de mauvais œil; pour ne laisser aucun sujet de discorde, & se mettre à couvert du reproche de fomenter les causes du trouble & de la division, ce Général fut rapellé, & Jaques Foscarini alla prendre possession du commandement de la Flotte.

Séjour de  
Don Juan  
à Messine.

Une précaution aussi sage n'en avança pas plus les affaires. Don Juan se tenoit avec son Armée dans le port de Messine, à la vérité malgré lui, & pénétré du plus sensible dépit de n'être pas le maître de donner l'essor à son courage, bouillant du noble desir de se frayer le chemin à la gloire par des entreprises d'éclat. Son Conseil, sur tout le Duc de Sessa son Mentor trop incommode, opposoit des difficultez précieuses. Entre autres il prétendit qu'on ne devoit pas engager dans aucune expédition les forces du Roi son maître, pendant qu'on n'étoit pas éclairci des desseins de Sa Majesté Très-Chrétienne, pendant que le Prince d'Orange à la tête d'une Armée formidable menaçoit les Pays-Bas.

Son refus  
de joindre  
les Vénitiens.

Cependant la saison s'avançoit, & les Vénitiens, impatiens de la perte d'un tems propre à pousser leurs avantages, & à recueillir les fruits de leur victoire, envoyèrent à Messine le Provéditeur Soranzo avec  
vingt

vingt cinq galères, pour solliciter auprès de Don Juan la jonction de l'Armée d'Espagne. Ce Prince ne souhaitoit rien avec plus de passion que de se voir en état de commencer la campagne, & de combattre une seconde fois les Infidèles; mais le Duc de Sessa n'y vouloit consentir en aucune manière, & sans s'expliquer ouvertement ne donnoit aucune réponse positive. Soranzo, ennuyé de tant de délais, le somma au nom de la République de prendre une dernière résolution; ce que le Duc fit enfin, ou pour mieux dire fit faire par Don Juan, qui déclara qu'en conséquence des ordres de sa Cour, qui craignoit à tout moment une rupture de la part des François, il ne pouvoit pas s'éloigner des Etats du Roi son maître.

Après ce refus, Soranzo, sans espérance d'engager les Espagnols à joindre leur Flotte à celles de la République & du Souverain-Pontife, tenta d'obtenir au moins quelque secours. Il réussit, mais ce ne fut qu'après avoir essuyé mille faux-fuyans, que le Duc de Sessa imaginoit pour éluder cette proposition. A la fin Colonne interposa ses instances & fit accorder vingt deux galères encore des plus médiocres, & cinq mille fantassins, sous les ordres de Gil d'Andrada Chevalier de Malte, à qui l'on donna le titre de Général du Roi Catholique. Avec ce renfort, Marc-Antoine Colonne, qui en l'absence de Don Juan devoit remplir la charge de Généralissime des forces confédérées, arbora l'étendard de la ligue, & alla joindre l'Armée de Venise. Ainsi

Il accorde  
quelques  
galères.

## 40 VIE DE PHILIPPE II.

1572. la manœuvre de la Cour d'Espagne servit à vérifier le proverbe commun parmi les Turcs, qui ont coutume d'appeller les liguees des Chrétiens contre eux, des balais déliez, par rapport aux diverses raisons de politique qui les empêchent toujours de s'unir tous à la fois contre les ennemis de leur Religion.

Uluzzali  
se met en  
mer.

Pendant que les Puissances confédérées perdoient en disputes un tems précieux, la Porte gaignoit celui de mettre son armement en mer. Uluzzali, à son retour à Constantinople, avoit été comblé des caresses du Grand-Seigneur, qui, à la vue des dépouilles que ce Général avoit prises sur les Chevaliers de Malte, jugea qu'il avoit fait son devoir au combat de Lepante, quoiqu'il eût abandonné presque toute son escadre à la discrétion des Chrétiens. Ainsi Selim, prevenu d'une estime singulière pour la valeur de cet Officier, le nomma Capitan Bacha. Cet Amiral leva l'ancre du port de la capitale avec les plus pompeuses cérémonies, à la tête de plus de cent galères, qui devoient se joindre à cinquante autres commandées par Charazali, parti depuis quelque tems pour infester les domaines que les Vénitiens possédoient dans les mers du Levant. Le but principal de cette course étoit de faire parade de ses forces aux yeux des peuples soumis à l'Empire, que la dernière défaite avoit remplis d'épouvante. On vouloit encore faire sentir aux Chrétiens que les Turcs n'avoient rien perdu de leur puissance & de leur bravoure, en effet Charazali fit de grands ravages  
par

par tout où il se présenta , principalement dans l'Isle de Cerigo. Uluzzali le rapella, & ils formèrent ensemble une Flotte de plus de deux cens soixante bâtimens , tant galères , que galiottes, fustes, & galéasses, avec lesquels ils prirent la route de Malvasia.

Les Généraux de la ligue, à la rade de Corfou, tinrent conseil sur le parti qu'ils avoient à prendre dans les conjonctures présentes. Les Vénitiens vouloient faire marcher sans aucun délai l'Armée vers le Levant, dans la vue de réparer le tems perdu, par une seconde bataille qu'ils étoient d'avis de livrer aux Infidèles. Colonne soutenoit ce sentiment, mais le Général Espagnol, imbu des maximes ordinaires à sa nation, oppoisoit à cette ardeur de combattre des réflexions sur la nécessité de n'agir qu'après avoir pris les plus justes mesures. Enfin, à la suite de plusieurs assemblées, il fut résolu de partir, & l'Armée fit voile dans le dessein de chercher l'ennemi & de l'attirer au combat.

L'Armée  
Chrétienne  
ne part de  
Corfou.

La Flotte Chrétienne étoit composée de cent quarante galères, de vingt trois vaisseaux, de six galéasses, & de trente autres bâtimens de moindre portée. A peine eut-elle pris le large, qu'elle découvrit l'Armée Ottomane, dans le tems qu'elle levoit l'ancre des Dragonnières, mais sans pouvoir en approcher, à cause que les navires avoient le vent contraire, & qu'il ne fut pas possible de se servir à propos des galéasses, qu'on ne peut remuer aisément par rapport à leur pesanteur. Uluzzali de son côté, qui mal-

Mouve-  
mens des  
deux Ar-  
mées.

gré

1572.

gré sa supériorité en nombre de voiles se sentoit plus foible que les Chrétiens pour la bonté des troupes, ne songea qu'à les amuser de manière qu'ils ne pussent rien entreprendre de considérable. Sur ce plan, depuis cet endroit jusqu'à l'Île de Cervi où il vouloit se retirer, il fit toutes les manœuvres d'un habile Capitaine, pour leur donner le change sans se mettre au risque d'une bataille, tantôt faisant mine de fuir dans quelque Île de l'Archipel, tantôt paroissant en disposition de combattre, & par ces stratagèmes, qui lui acquirent une grande réputation, il échappa à leur poursuite.

Don Juan  
reçoit ordre de  
joindre  
les confédérés.

Cependant les Ambassadeurs du Pape & de la République, qui résidoient auprès du Roi d'Espagne, ne cessoient de solliciter ce Monarque par les plus vives instances, de ne pas permettre que Don Juan restât oisif à Messine avec une Armée, qui constituoit la principale force de la ligue. Philippe, importuné par ces Ministres, consentit enfin à expédier exprès une felouque à Messine, portant un ordre au Prince d'aller sans aucun retardement joindre le corps de l'Armée confédérée, pour tenter ensemble quelque entreprise considérable, selon ce qui seroit jugé plus à propos. Sur le champ Don Juan fit partir un Exprès, pour donner avis aux Généraux de la ligue de ce qui se passoit. La barque arriva à Corfou, dans le tems qu'on s'y préparoit à partir, sur la résolution déjà prise de marcher à la rencontre de l'ennemi. On étoit trop avancé pour retarder l'exécution du dessein, il fut réso-

lu

lu de le suivre sans attendre les Espagnols, comme Don Juan le demandoit. Peut-être, flattez de l'espérance d'une victoire, Foscarini & Colonne voulurent-ils en avoir seuls tout l'honneur, que le Généralissime leur auroit enlevé par sa présence.

Ils furent bientôt à la vue des Turcs, & sans leur laisser le tems de se reconnoître, ils firent sonner la charge, & après avoir rangé leur Armée en bataille, ils commencèrent brusquement l'attaque. Uluzzali, déterminé par les raisons que j'ai rapportées à éviter le combat, se mit à fuir vers Cerigo, où les Chrétiens le suivirent de près. Dans cette poursuite on tira plus de mille coups de canon, en escarmouchant sans discontinuer depuis le lever de l'aurore jusqu'à midi. Le dessein de l'Amiral Turc étoit de se garantir de l'approche des gros vaisseaux & des galées des Chrétiens, & de fondre lui-même sur quelque escadre de leurs galères: le Provéditeur Canalé s'apperçut de sa manœuvre, & la rompit sans peine. Les Infidèles avoient un grand avantage sur les confédérés, ils n'étoient pas embarrassés de gros bâtimens, & comme ils n'étoient pas obligés de remorquer, avec leurs galères agiles & propres à se tourner à toutes mains, il dépendoit d'eux d'esquiver ou d'accepter la bataille. Au contraire les Chrétiens se voyoient contraints de trainer à force de bras leurs navires, qui ne pouvoient voguer qu'à la voile, & qui faute de vent devenoient un obstacle insurmontable pour joindre l'ennemi, résolu de ne combattre qu'avec avantage, non contre tout le corps, mais

Qui sans  
l'attendre  
attaquent  
des Turcs.

## 44 VIE DE PHILIPPE II.

1572. contre la plus foible partie de l'Armée Chrétienne.

Perte de  
part &  
d'autre.

La nuit sépara les deux Flottes, celle des Turcs prit le large & disparut à la vue des Chrétiens, qui se retirèrent à Cerigo. Un peu après à l'aube du jour ils apperçurent le jour de la fête de St. Laurent les ennemis au cap Matapan. Le Général Foscarini fit tout possible pour engager l'action, mais inutilement, le tems s'employa de part & d'autre à tâcher de prendre l'avantage du vent, & pendant les manœuvres Uluzzali eut le moyen & la liberté de fuir l'approche des alliez, dont il prévint qu'il ne se tireroit pas avec un meilleur succès que dans la première escarmouche. La perte fut assez égale des deux côtez en cette rencontre. Cependant, si l'on veut croire les relations des Chrétiens, ils ne reçurent aucun dommage, & les ennemis perdirent cinq galères, & en ramenèrent sept autres entièrement hors d'état de servir.

Jon & ion  
de Don  
Juan.

A peine l'Armée de la ligue fut-elle entrée dans le port de Cerigo, qu'elle reçut une fregate détachée par Don Juan, pour donner avis de son arrivée, à dessein de se joindre au corps de la Flotte des conféderez. Ce Prince marquoit en même tems qu'il souhaitoit qu'on vint au devant de lui. Les Généraux trouvèrent cette prétention, non seulement peu fondée & peu assortie à l'état des affaires, mais même très préjudiciable aux intérêts communs; parce que le départ de l'Armée pour aller à Corfou où le Prince avoit pris le parti de l'attendre, rendoit l'ennemi maître de la mer. Il fal-  
lut

lut pourtant remplir le cérémonial exigé par les Espagnols, & l'on alla trouver Don Juan, qui amenoit cinquante cinq galères, trente vaisseaux, & quinze mille hommes d'infanterie.

Par ce renfort les Chrétiens se virent de beaucoup supérieurs. Ils comptoient huit grosses galères, y compris les deux de Florence, deux cens légères, & quarante cinq vaisseaux, dont trente appartenoit à l'Espagne, & quinze à la République. Quelque entreprise qu'on pût tenter avec des forces aussi considérables, on fut bientôt généralement convaincu que de si grands préparatifs n'aboutiroient qu'à faire une pompeuse parade de la puissance des Chrétiens, lorsqu'on vit la lenteur des résolutions, toujours suspendues par le prétexte de ne rien faire que sur des mesures qui assurassent le succès. Telle étoit la conduite dont le Duc de Sessa ne voulut pas permettre qu'on s'écartât, conformément aux ordres que Philippe lui avoit remis. Don Juan d'un autre côté reçut avec froideur les Généraux, malgré les honneurs dont ils le comblèrent, & tous les témoignages éclatans de joye qu'ils firent retentir dans leur Armée. Ce Prince leur favoit très mauvais gré, principalement à Colonne, de ne l'avoir pas attendu pour marcher ensemble contre les ennemis. Tous ces incidens réunis produisoient des incertitudes continuelles, des oppositions, de l'aigreur même dans les conseils; on ne pouvoit rien résoudre. Enfin, après que Foscarini & les autres Commandans eurent fait toutes les démarches imaginables pour re-

Force &  
mouvement de  
l'Armée,

met-

1572. mettre l'esprit de Don Juan, on convint de poursuivre les Infidèles, qui se tenoient dans le port de Navarin, à ce qu'on venoit d'apprendre, & l'on partit de Madone.

Elle va à la rencontre des ennemis.

On étoit parvenu à Strivali, lorsque Don Jean de Cardonne, qui étoit allé à la découverte de la Flotte ennemie, revint & confirma la nouvelle qu'on avoit déjà reçue du lieu de sa retraite. Sur ce rapport, le Conseil assemblé délibéra de faire toute la nuit force de voiles & de rames, pour être avant le jour à la vue des Turcs. Cette résolution fut mieux concertée ; qu'exécutée avec la diligence convenable, on arriva si tard, que les ennemis apperçurent l'Armée Chrétienne, & eurent le tems de se retirer sous la forteresse de Modon. Là, tranquilles & à l'abri de toute insulte, ils virent sans s'émouvoir les manœuvres que les liguez firent, pour les attirer hors de leur asyle & les combattre. Enfin, après bien du tems perdu, les Chrétiens se rabattirent sur le château de Navarin, de peu de défense par lui-même. Le Prince de Parme eut ordre de l'assiéger, mais on lui donna si peu de monde, & il fut si mal soutenu, qu'il échoua devant cette bicoque, qui d'ailleurs avoit l'avantage de recevoir continuellement des secours d'hommes & de provisions du côté de la terre.

Les Généraux se séparent.

Dans ces entrefaites le bruit se répandit que les Espagnols manquoient de pain, ce qui fit assez comprendre que ce n'étoit qu'une excuse pour se retirer avec honneur, & qu'ils avoient pris le parti de finir la

cam-

campagne. Le Général Vénitien crut lever cette difficulté, en leur offrant de son biscuit, mais ils le refusèrent, sous prétexte qu'ils ne le trouvoient pas d'une qualité convenable. On croit que, si les Chrétiens étoient restez dix jours de plus, les Turcs, tenus comme assiégés, & réduits à des extrêmes fâcheuses par la défection des Janissaires qui avoient commencé à se retirer, n'auroient pu se garentir d'une entière défaite. Ainsi le Capitan Bacha, qui se voyoit dans une situation desespérée, dut à la retraite précipitée de ses ennemis la gloire de s'être débarassé sain & sauf de leur poursuite, & il ramena sa Flotte à Constantinople. Don Juan retourna à Messine, & les Vénitiens reprirent la route de Corfou.

1572.

Tel fut le succès de cette fameuse campagne, où l'on ne s'étoit flatté de rien moins que de détruire l'Armée navale des Turcs, succès qui fut si honteux aux Puissances confédérées. Peu après Don Juan passa de Messine à Naples, & Colonne & Doria allèrent en Espagne, rendre compte à Sa Majesté de ce qu'on avoit fait, c'est à dire en peu de mots lui faire le détail des mouvemens infructueux de la Flotte, & de son retour sans autre exploit que de s'être approchée de l'ennemi. Colonne avoit en son particulier une raison de se rendre à la Cour, il vouloit se justifier de quelques mauvais rapports qu'on avoit faits au Roi contre sa conduite; il prouva son innocence, & Philippe, convaincu que l'accusation n'étoit qu'un effet de la malignité de ses envieux, le combla d'honneurs & de

Voyage de  
Colonne  
en Espa-  
gne.

ca-

## 48 VIE DE PHILIPPE II.

1572.

careffes. Il courut pourtant alors un bruit que ce Monarque, ayant vu ces deux Généraux ensemble, laiffa échaper ces mots: Voilà des Messieurs qui ont l'air d'avoir fait un petit tour de promenade. Voulant faire entendre que dans leurs courses de cet Eté, ils n'avoient fait autre chose que prendre l'air de la campagne, fans autre fruit que de s'être promenez.

Chagrin de Philip-  
pe. Mais ce qui causa à Philippe un chagrin sensible, fut d'apprendre que le public & les personnes les plus sensées rejettoient hautement sur les Espagnols la cause de l'inutilité de tant de dépenses, qui n'avoient abouti qu'à tenir en mer une Armée formidable, pour la ramener avec la honte de n'avoir osé rien entreprendre. Il est bien vrai que tout le monde tomboit d'accord, qu'en cette rencontre le Roi ni Don Juan n'avoient pas manqué de zèle, mais que toute la faute devoit être attribuée à cette manie ordinaire du Conseil d'Espagne, de vouloir toujours raffiner sur les mesures, & de ne prendre jamais de résolution fixe, qu'après avoir perdu le tems à convenir des précautions pour ne rien risquer. Telle est en effet la conduite des Ministres de cette Couronne, qui ne pratiquent jamais cette maxime avec moins de réserve, que lorsqu'ils ont à ménager leurs intérêts particuliers.

Ses ordres & ses démarches pour la continuation de la ligue.

Piqué des reproches qui retentissoient par tout, le Roi Catholique, dans la vue de rétablir sa propre réputation & l'honneur de ses Sujets, donna ordre de tenir prêt pour le printems de l'année suivante 1573.

un

un armement beaucoup plus considérable que les précédens, & dans la quantité de vaisseaux & dans le nombre des troupes. Il étoit résolu de faire livrer bataille aux Turcs, & de ne pas se désister de cette guerre, qu'ils n'eussent été vaincus, & mis dans un état d'abaissement, non seulement à ne plus se faire craindre, mais même à ne pouvoir jamais se relever de leurs pertes. Animé de ce grand dessein, il songea à leurs susciter d'autres puissans ennemis. Dans cette vue il sollicita l'Empereur de sacrifier au bien commun les motifs qui l'avoient empêché jusqu'alors de se mettre au nombre des confédérez, & il lui proposa d'attaquer par terre les Infidèles, pendant que la Flotte d'Espagne ravageroit leurs Provinces maritimes. Il fit encore les plus pressantes instances auprès du Roi Très-Chrétien, pour l'attirer dans la ligue. Il espéroit d'autant plus réussir, que ce Monarque marquoit en public une mortification sensible de rester les bras croisez, pendant que les autres Puissances Chrétiennes signaloient avec tant d'ardeur leur zèle pour détruire le cruel ennemi de la Religion de Jésus-Christ. Mais ces protestations n'étoient qu'extérieures, la Cour de France avoit bien d'autres vues que de rompre la paix avec la Porte, auprès de laquelle résidoit continuellement un Ambassadeur de sa part. Aussi Charles IX. se défendit-il d'entrer dans cette guerre, sur le prétexte que les Huguenots continuoient de solliciter le secours des Princes Protestans d'Allemagne, pour renouveler les troubles dans son Royaume.

1573.

Situation  
des Vénitien.  
s.

Pendant que Philippe tâchoit par ces démarches de soutenir la ligue, les Vénitiens flottoient dans une mer d'incertitude & de confusion, par la contrariété des sentimens qui se propofoient dans le Sénat. Les uns béniffoient Dieu de la nouvelle que Barbaro Baile de la République à Constantinople donnoit, des dispositions, même du desir que la Porte marquoit de conclure une paix solide, avec promesse d'accorder des conditions honorables. Les autres fondoient le salut & l'honneur de l'Etat sur les préparatifs du Roi d'Espagne pour la campagne suivante, & ils appuyoient de tout leur crédit les instances qu'il faisoit faire par son Ministre pour la continuation de la ligue, avec l'offre de fournir des forces beaucoup plus considérables que les années précédentes, & plutôt prêtes à agir. Ainsi le Conseil se trouvoit partagé, pour un accommodement, ou pour la guerre, & cette diversité d'avis ne permettoit pas de choisir un parti. Enfin dans une assemblée générale le Doge Mocenigo, qui avoit beaucoup d'autorité, fixa les irrésolutions, par un discours qu'il fit à peu près en ces termes.

Discours  
du Doge  
Mocenigo  
au Sénat.

„ Nous nous trouvons, Messieurs, dans  
„ un labirinte si confus, si embarrassé, que  
„ notre ruine est inévitable, si nous nous  
„ opiniâtrons d'y rester. Nous paroïssons  
„ incertains du parti qu'il nous convient de  
„ prendre, peut-être parce que nous n'avons  
„ pas les yeux assez ouverts, pour connoi-  
„ tre que, dans les conjonctures les plus  
„ cri-

„ critiques, de tout tems l'irrésolution a  
 „ conduit dans le précipice. Les funestes  
 „ incertitudes où je vous vois ne peuvent  
 „ qu'être un obstacle à soutenir vigoureu-  
 „ sement la guerre, & par une suite néces-  
 „ saire elles nous menacent de la nécessité  
 „ prochaine de souscrire une paix honteu-  
 „ se. Il faut ou que nous devenions la pro-  
 „ ye des Turcs, ou que nous nous jettions  
 „ entre les bras des Espagnols. Nous avons  
 „ perdu un Royaume, prétendons-nous le  
 „ reconquérir, quand les forces & les mo-  
 „ yens de le faire nous manquent? Croyez  
 „ moi, Messieurs, c'est sagesse de conser-  
 „ ver les membres qui sont sains, plutôt  
 „ que de s'obstiner à en guérir dont les  
 „ playes sont incurables. Voici la seconde  
 „ fois que nous périfions à l'ombre d'une  
 „ ligue. Il ne convient pas de se plaindre  
 „ de l'inconstance de la mer, quand on  
 „ s'expose en aveugle & de gayeté de cœur  
 „ au péril de faire naufrage. Laisserons-nous  
 „ ravager par les barbares ce qui nous reste  
 „ de Provinces maritimes? Ruinerons-  
 „ nous nos autres domaines par les imposi-  
 „ tions onéreuses, par la dure contrainte  
 „ d'en enlever les habitans, pour les acca-  
 „ bler sous le joug du travail de nos galé-  
 „ res, ou pour les faire périr sous les rui-  
 „ nes inévitables d'une guerre disproportion-  
 „ née?

„ Nous avons épuisé notre Epargne, nous  
 „ avons prodigué le sang des Sujets de l'E-  
 „ tat. Comptez-vous pour rien trois cens  
 „ mille ducats qu'il faut répandre tous les  
 „ mois? Il en coute jusqu'à présent douze

1573.

„ millions, croyez-vous que le Trésor pu-  
 „ blic puisse suffire à cette prodigieuse dé-  
 „ pense? Par les articles de la ligue notre  
 „ contingent ne doit être que de soixante  
 „ & cinq galères, nous en avons entretenu  
 „ plus de cent, outre les galéasses & les  
 „ vaisseaux, & cela sans avoir fait d'expé-  
 „ dition qui puisse, je ne dis pas seulement  
 „ nous dédommager, mais même répondre  
 „ à la force de notre armement. Les dé-  
 „ pensés dont on ne tire aucun fruit, les  
 „ Armées qu'on tient dans l'inaction, ne  
 „ servent qu'à accélérer la ruine d'un E-  
 „ tat, bien loin de contribuer à rétablir ses  
 „ affaires. Quiconque n'a de ressource que  
 „ dans les secours étrangers, trouve une  
 „ impossibilité absolue de résister à un en-  
 „ nemi puissant par lui-même, & qui se  
 „ soutient par ses propres forces. Qui a  
 „ besoin d'aide, & ne peut se soutenir de  
 „ lui-même sur ses piez, vacille, ou tom-  
 „ be au moindre choc.

„ Ajoutons à cette vérité, que depuis trois  
 „ ans qu'on a signé la ligue, nos confédé-  
 „ rez n'ont joint notre Flotte que pendant  
 „ quatre mois, ils paroissent dans le tems  
 „ qu'il faut finir la campagne, & bien loin  
 „ de nous amener des secours utiles, ils  
 „ nous font perdre à les attendre une sai-  
 „ son d'autant plus précieuse, qu'elle dure  
 „ peu & nous échappe presque aussitôt  
 „ qu'elle paroît. Par ces délais nous lais-  
 „ sons fuir loin de nous l'occasion, qui  
 „ nous tourne pour toujours les épaules, si  
 „ nous ne la recevons pas quand elle se  
 „ présente. Elle est d'ordinaire la compa-  
 „ gne

„ gne de la fortune ; la perdre , c'est per-  
 „ dre cette Déesse qu'elle suit. Les confé-  
 „ dérez disparoissent aussi vite qu'un éclair,  
 „ à peine font-ils arrivez , qu'ils s'en re-  
 „ tournent. La première année ils nous  
 „ ont joints au mois d'Aout, la seconde à  
 „ la fin de Septembre, & la troisiéme dans  
 „ le même mois. Nos lenteurs sont les  
 „ vrais fondemens, sur lesquels l'ennemi af-  
 „ sure ses progrès. Toujours éveillé, il fait  
 „ mettre à profit notre engourdissement,  
 „ notre sommeil. Nous nous laissons pré-  
 „ venir, nous sommes battus, nous voyons  
 „ enlever nos domaines. Une guerre tar-  
 „ dive fournira toujours les moyens au plus  
 „ vigilant de faire des conquêtes rapides. Les  
 „ remédes douteux entraînent une mort af-  
 „ surée. Dans les conjonctures présentes,  
 „ puisque nos alliez ne nous assistent que  
 „ foiblement, songeons à prévenir une rui-  
 „ ne entière & inévitable. Il est plus sûr  
 „ de quitter les armes de bonne heure, que  
 „ de succomber tard sous leur poids. A la  
 „ vérité nous gagnerons du tems, en pro-  
 „ longant la guerre avec l'assistance de nos  
 „ confédérez, mais à la fin nous périrons  
 „ seuls, lorsque nous ne ferons plus les  
 „ maitres de prendre de justes mesures ”.

Des remontrances de cette force, pronon- Conclu-  
 cées par un personnage aussi respectable sion de la  
 par sa dignité & par son mérite, firent tant paix entre  
 d'impression sur l'esprit des Sénateurs, que les Véniti-  
 sur le champ l'ordre fut expédié au Baile ens &  
 de conclure la paix. A l'ouverture qu'en les Turcs.  
 fit le Ministre de Venise, la Porte pria  
 l'Ambassadeur du Roi Très-Chrétien d'y

## 54 VIE DE PHILIPPE II.

1573.

paroitre comme médiateur, mais il s'en excusa sur ce qu'il n'avoit point d'ordre de son Souverain, & que de plus la République ne faisoit aucune démarche à cet égard. Enfin quand on eut reçu la nouvelle de la consommation de cette affaire, le Sénat fit venir à son assemblée le Nonce du Pape & l'Ambassadeur de Sa Majesté Catholique, auxquels il communiqua le Traité. Non content de cela, il envoya dans ces deux Cours des Ambassadeurs Extraordinaires, pour mieux se justifier auprès de ces Puissances, principalement auprès de Philippe. Comme ce Monarque n'étoit entré dans la ligue qu'à la prière du Souverain-Pontife, sans aucune vue d'intérêt particulier, sans autre motif que de rendre service aux Vénitiens, les Ambassadeurs n'eurent point de peine à calmer la première émotion qu'il fit paroître à cette nouvelle. Il leur dit même qu'il ne devoit en aucune manière trouver mauvais que la République eût pris à son insu une telle résolution, puisqu'elle y étoit seule intéressée, & qu'elle avoit cru la paix nécessaire au bien de ses Etats. Cette réponse si modérée fait dire à Paruta, que non seulement la Cour d'Espagne fut en cette rencontre retenir les mouvemens de sa colère, mais même que dans la suite elle ne fit jamais éclater, au moins aux yeux du public, aucune marque de son ressentiment.

Le Roi  
d'Espagne  
se résout à  
continuer  
la guerre.

Malgré cet incident qui mettoit Philippe seul aux prises avec les Turcs, ce Monarque voulut par des effets d'éclat faire connoître à toute l'Europe qu'il n'avoit pas besoin

soin d'alliez, pour soutenir une guerre perpétuelle contre les redoutables ennemis du nom Chrétien, & qu'il suffisoit seul pour se défendre contre la puissance exorbitante des Infidèles; bien plus, qu'il étoit en état de porter le fer & le feu dans leurs propres États. Rempli de ce grand projet, il donna ordre de tout préparer pour faire une descente en Afrique, & de faire partir au plutôt sa Flotte, qui étoit déjà appareillée pour l'expédition du Levant, & qui alloit demeurer oisive dans les ports de Naples & de Sicile. Le sujet de cette nouvelle entreprise étoit qu'Uluzzali avoit fait une irruption dans le Royaume de Tunis, d'où il avoit chassé Amida qui y regnoit sous la protection de la Couronne d'Espagne, & que cette alliance avoit rendu odieux aux Turcs, qui ne pouvoient souffrir que les Chrétiens dominassent dans une Province soumise à leur empire. Le Roi Catholique renvoya à Don Juan le Secrétaire, arrivé peu auparavant à la Cour de la part de ce Prince, qui reçut l'ordre de se mettre en état de faire voile sans aucun délai, pour rétablir dans cette partie du Monde l'autorité souveraine des Rois d'Espagne, & remettre sur le Trône de Tunis le Prince feudataire de leur Monarchie.

En conséquence de cet ordre, Don Juan Entreprise d'Afrique. choisit pour l'entreprise de Barbarie les plus forts bâtimens de la Flotte & les meilleures troupes, & congédia une grande partie des galères, quoiqu'elles fussent fournies de toutes les provisions nécessaires pour la campagne. La raison de cette conduite fut qu'on

## 56 VIE DE PHILIPPE II.

1573.

étoit sûr de ne point trouver de résistance, attendu qu'Ulazzali, qui seul pouvoit être à craindre, au lieu de passer en Afrique, avoit tourné dans la mer de la Pouille, pour y ravager les côtes & faire des esclaves, & que par bonheur il s'étoit ensuite retiré dans les ports d'Albanie. Sur ces avis, on mit à la voile. La Flotte étoit composée de cent galères, de quelques navires & vaisseaux de charge, sous les ordres de Don Juan Généralissime, du Duc de Sessa, d'Antoine & de Jean-André Doria. De Palerme ils passèrent à Trapani, & après huit jours d'une navigation heureuse, ils abordèrent à la Goulette.

Expédi-  
tions des  
Espagnols.

Maitres de cette place aussitôt qu'ils parurent, les Espagnols ne virent aucun obstacle à faire des conquêtes sans tirer l'épée, par l'inconstance des Mores & la frayeur des Turcs. Ces derniers, à la première nouvelle de l'arrivée des Chrétiens, abandonnèrent Tunis avec précipitation, & en enlevèrent tous leurs effets, jusqu'aux vivres qui étoient dans la ville. Ainsi les vainqueurs trouvèrent cette capitale presque deserte, & ne conquièrent que des murailles, les Turcs s'étant enfuis dans les bois voisins, pour y mettre en sureté & leurs personnes & ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils n'eurent pas plus de peine à recouvrer Biserte, dont les Mores avoient fermé les portes à un corps de troupes Turques, qui vouloient s'y fortifier. L'intention du Roi étoit qu'on remît Amida sur le Trône: Don Juan fut informé que ce Prince s'étoit rendu souverainement odieux à ses Sujets, cette raison

le

le détermina à mettre en sa place Mehémet son cousin, dont les mœurs plus douces étoient plus capables d'assurer l'obéissance des Mores. A l'égard d'Amida, Don Juan l'emmena à Naples avec quatre de ses fils, (Campana ne fait mention que d'un seul) qui tous se firent Chrétiens, & reçurent le batême avec les solemnitez ordinaires en pareille rencontre. Au reste je dois avertir que Méhémet ne reçut d'autre titre que celui de Viceroy tributaire de la Couronne d'Espagne, suivant les anciens usages, & cela jusqu'à nouvel ordre de Sa Majesté Catholique.

L'expédition finie, Don Juan songea à s'assurer sa nouvelle conquête. Dans l'impossibilité qu'il vit de pouvoir fortifier Tunis, de manière à rendre cette place inaccessible aux ennemis, qui ne manqueroient pas de faire de continuel efforts pour la reprendre, ce Prince fit bâtir entre cette capitale & la Goulette une forteresse défendue par six boulevards, & dans un lieu à portée de fournir du secours à l'une & à l'autre de ces villes. Ces mesures prises, il donna le gouvernement général du pays conquis au Comte Gabriel Serbelloné, sous les ordres duquel il laissa trois mille fantassins Italiens, autant d'Espagnols qui devoient être commandez par André Salazar, une compagnie de cavalerie bien équipée, & un bon nombre de pionniers. Ensuite il reprit la route de Messine, d'où au mois de Novembre il alla à Naples, qui lui fit une réception triomphante. Les peuples célébrèrent sa victoire avec des marques d'allégresse d'autant plus éclatantes, que dans le

Nouvelle  
forteresse  
bâtie par  
Don Juan.

## 58 VIE DE PHILIPPE II.

1573. même tems on reçut la nouvelle de la naissance d'un nouveau Prince d'Espagne, qui au batême fut nommé Don Diego.

Naissance  
d'un In-  
fant.

Don Juan  
aspire à se  
faire Roi  
de Tunis.

Il courut alors un bruit, qui passa chez tout le monde pour une vérité constante. On publia que Don Juan avoit une passion démesurée de se mettre la Couronne de Tunis sur la tête, & d'y ajouter la Libye & la Barbarie. On crut même que dans cette vue il ne voulut pas rétablir Amida, mais qu'il laissa seulement au cousin de ce Roi dépossédé l'autorité souveraine, sous le simple titre de Viceroi, dans l'espérance d'obtenir le consentement de Philippe son frère par le moyen de ses amis. Mais quoi qu'on pût dire à ce Monarque, toutes les sollicitations furent inutiles, il rejetta même avec aigreur ce projet, qu'il n'envisageoit que comme une preuve trop marquée de l'ambition du Prince, quoiqu'il ne présentât rien que de glorieux à la Maison d'Autriche & d'utile à la Chrétienté. Quelques-uns veulent avec plus de vraisemblance, que Philippe ne prit pas ces impressions de lui-même, que les envieux de la gloire de Don Juan inspirèrent des mouvemens de jalousie au Roi, à qui ils firent voir Don Juan ligué avec les Turcs, aussitôt qu'il seroit possesseur du Trône. Jalousie qui a été si funeste aux Etats de Sa Majesté Catholique, à qui rien ne pouvoit arriver de si avantageux, que de voir ces vastes contrées de l'Afrique entre les mains d'un Prince Chrétien, rempli de courage, & belliqueux, tel qu'étoit Don Juan. En effet des ce tems-là il n'y eut personne qui ne convint qu'un Royaume

aussi

aussi étendu, composé de tant de pays si riches & si florissans, ne pouvoit être mieux qu'au pouvoir d'un Souverain instruit dans la Religion Chrétienne, plutôt que d'être assujetti à des maitres barbares, que la force & la tyrannie y soutient, sans qu'on puisse les en déposséder. Triste sort de la Chrétienté, d'être le jouet & la victime de la défiance, de la jalousie, & des discordes de ses Potentats; mal irremédiable, qui la ruine, qui la déchire jusqu'au fond des entrailles ! Quelle honte pour des Princes nourris dans les maximes de l'Évangile, de se faire les uns aux autres pendant des siècles entiers des guerres cruelles, pour la prétention d'un seul château, lorsqu'à la faveur de ces dissensions, le plus déclaré, le plus puissant ennemi de Jésus-Christ démembre à leur vue tant de Royaumes, tant de Provinces de la Chrétienté, qu'il ajoute pour toujours à son Empire !

Cependant Don Louis de Requesens Grand Commandeur de Castille étoit arrivé de Milan dont il étoit Gouverneur, dans les Pays-Bas, seulement avec deux compagnies de cavalerie Italienne, commandées par Mutio Pagan & Pierre Buttos. Le Roi avoit envoyé ce Seigneur pour succéder au Duc d'Albe, sur le refus de Jean de la Cerdà Duc de Medina-Celi, qui n'avoit pas voulu accepter cet emploi, trop épineux pour y soutenir sa réputation dans le cahos affreux où étoient les affaires, dont il aima mieux laisser le fardeau au Duc d'Albe & l'honneur de les débrouiller. Ce dernier résigna le commandement à Requesens, & s'em-

Le Duc  
d'Albe  
fort des  
Pays-Bas.

1573. barqua pour l'Espagne au commencement de Décembre, après avoir gouverné six ans de suite ces Provinces, de la manière que je l'ai rapporté dans le détail des événemens décrits dans cette Histoire.

Sentimens des Procestans à ce sujet. Il sembloit que la haine qu'on avoit généralement pour ce Duc, eût dû inspirer une joye générale à l'occasion de son départ. Cette même haine présenta aux Réformez ce départ, comme un événement très préjudiciable à leurs intérêts, au moins la plus saine partie de cette faction en jugea de même. Si quelques-uns en marquèrent publiquement leur satisfaction, les autres furent fâchez du rapel de ce Général, par plusieurs motifs. Ils se persuadoient que sa bonne fortune, parvenue au plus haut point, étoit prête à tomber par cette vicissitude continuelle des affaires de ce monde. D'ailleurs rien ne leur paroissoit plus propre à répandre dans toutes les Provinces l'esprit de revolte, que cette horreur universelle que ce cruel Commandant s'étoit attirée; d'où ils estimoient que plus il resteroit dans son poste, plutôt ses violences contraindroient les peuples à s'en vanger par la voye des armes. Par la raison contraire, ils prévoyoit les tristes effets de l'arrivée d'un successeur plus doux & plus traitable, la sévérité bannie du nouveau gouvernement effaceroit les impressions de desespoir, il n'y auroit plus de prétexte, au moins dans le général, de se soustraire à une tyrannie insupportable.

Du Prince d'Orange. Le Prince d'Orange connoissoit trop les grandes qualitez du Duc d'Albe, pour former

mer un jugement sur des causes superficielles, & dont le succès dépendoit entièrement de la conduite & de l'habileté d'un Chef. Il haïffoit la personne du Duc, & il le témoignoit en public, mais il rendoit justice au mérite de ce Général, & il l'admiroit dans le fond de l'ame. Sur ce préjugé, il se réjouissoit de n'avoir plus en tête un ennemi aussi redoutable par ses vertus militaires, & qu'il réputoit seul capable de faire échouer ses desseins. Ce Prince raisonnoit en conséquence de ce qu'il avoit éprouvé depuis six ans, que ce grand Capitaine par sa sagesse & la force de son génie avoit ruiné toutes ses entreprises, & lui avoit causé des pertes si considérables.

Les Catholiques mêmes ne s'accordoient pas au sujet de l'abdication du Duc d'Albe. Les uns regardoient son départ comme le plus grand bien qui pût arriver aux Pays-Bas. Ceux ci ne pouvoient lui pardonner d'avoir par ses violences réduit à la nécessité de prendre les armes des Provinces, que la Duchesse de Parme lui avoit remises tranquilles & dans une paix profonde & solide. Ils lui faisoient un crime d'y avoir jetté le trouble & le desespoir, d'avoir rendu les peuples ennemis irréconciliables du gouvernement, par les rigoureuses exécutions de tant de Noblesse, par tant d'exactions extraordinaires, par tant d'impositions nouvelles. Sur ce fondement, ils craignoient qu'à l'exemple de la Hollande & de la Zélande, que ce prétexte dont on ne pouvoit se disculper avoit enhardies à se revolter, les autres Provinces accablées des mêmes maux, & dans la crain-

Diversité  
d'opi-  
nions en-  
tre les Ca-  
tholiques.

1573. te de pis tant que dureroit le gouvernement

du Duc, ne prissent dans peu le parti extrême de renoncer à l'ancienne Religion, & de se soustraire à l'obéissance légitime de leur Souverain. D'autres, tenant un milieu entre ces idées effrayantes, disoient qu'on devoit penser du Duc d'Albe, ce qu'autrefois on avoit dit d'Auguste, qu'il auroit été avantageux à l'Univers, ou que cet Empereur de Rome ne fût jamais venu au monde, ou qu'il n'en fût jamais sorti. Par allusion à cette pensée, ils soutenoient qu'il auroit été à souhaiter, ou que le Duc d'Albe n'eût jamais mis les piez dans les Pays-Bas, ou qu'il n'eût pas abandonné ces Provinces, dans le tems que les intrigues du Prince d'Orange avoient si fort grossi le nombre de ses partisans, & qu'il étoit à la veille de voir le plein succès de ses entreprises. Pour preuve de ce sentiment, ils assuroient que ce Prince avoit poussé trop loin sa revolte, pour espérer de le faire rentrer dans son devoir par les tempéramens de douceur, & que nul autre n'étoit en état de rompre ses mesures, que celui qui, par son courage soutenu d'une prudence maitresse de la victoire, l'avoit chassé deux fois de ces Provinces, où il étoit entré avec des forces si formidables.

Le Duc  
d'Albe est  
bien reçu  
en Espa-  
gne.

Quoi qu'il en soit, le Duc à son retour en Espagne reçut de la part du Roi son maitre des témoignages si éclatans de bonté & d'affection, qu'il n'auroit pas pu lui-même souhaiter un accueil plus satisfaisant. Il passa l'attente de la plus grande partie de la Cour, & des Flamans qui au contraire comptoient  
de

PARTIE II. LIVRE I. 63

de jour à autre recevoir la nouvelle de sa disgrâce.

1573.

Jugemens à cet égard.

Les personnes instruites du caractère & des maximes de Philippe, ne se laissoient pas éblouir par des apparences aussi trompeuses. Elles savoient parfaitement que la coutume de ce Monarque étoit de soutenir aux yeux du public le crédit & l'autorité de ses Ministres, dans la vue de se débarrasser des persécutions fatigantes & des rapports de ses Courtisans, & leur ôter l'envie de donner l'essor à la haine dont ils sont rongez contre leurs rivaux dans la faveur du Souverain. On lui entendoit souvent dire à ce sujet, que les Princes devoient se vanger des injures qu'ils reçoivent de leurs Ministres, mais qu'ils devoient le faire en tems & lieu, & à cet égard n'agir jamais en conséquence des intrigues & de la passion des Courtisans. Ce fut aussi la conduite qu'il tint en cette rencontre. Rui Gomez, allarmé du retour du Duc d'Albe son concurrent, ne cessoit par ses émissaires de remplir l'esprit du Roi de mille soupçons contre ce Général; lui-même, que son poste mettoit à portée d'entretenir plus souvent ce Prince, laissoit échaper dans l'occasion les traits les plus envenimez. Mais Philippe avec sa prudence ordinaire, bien loin de prêter l'oreille à des accusations aussi malignes, paroissoit les rejeter par des mouvemens de tête qui expriment le mépris & le courroux. Cependant quelques Ecrivains prétendent qu'un jour il s'ouvrit plus particulièrement à Gomez, à qui, disent-ils, il déclara qu'en tems & lieu il feroit sentir

1573. au Duc le poids de sa colere, mais qu'alors il jugeoit convenable d'étouffer en lui-même son ressentiment, parce que les services réels que ce Seigneur avoit rendus à la Couronne, méritoient au moins des caresses dans les premiers instans de son retour.

Sa pri-  
son.

Si cette confiance est imaginée, on peut croire que ce Monarque étoit dans ces dispositions, pour peu qu'on s'arrête aux suites qui vérifièrent cette menace. En effet, cinq ans après le Duc fut relegué dans le château d'Uzeda, avec défense d'en sortir. Cette disgrâce fournit une ample matière aux discours, non seulement en Espagne, mais même dans toute l'Europe; chacun en parla suivant les relations, qui venoient de la part des personnes intéressées ou à justifier ce Général, ou à le noircir.

Diversité  
de senti-  
mens sur  
ce fait.

On publia que le Roi, pleinement éclairci de je ne sais quelles intrigues criminelles de ce Duc, mais d'une espèce qui choquoit la pudeur & la modestie, prit le parti d'exiler ce coupable, pour lui épargner la honte de son forfait, & sauver le scandale que l'éclat auroit fait dans le monde. D'autres croient que le Roi voulut satisfaire la haine des Flamans, qui ne pouvoient souffrir qu'un homme, qui avoit laissé dans leur pays tant de traces sanglantes de sa cruauté, qui avoit répandu le sang des plus illustres familles de leurs Provinces, reçût de Sa Majesté tant de marques distinguées, vrayes ou feintes, de l'estime, de l'affection la plus singulière, & qu'il occupât les premières dignitez de la Monarchie. Il courut encore divers bruits, que je me dispense de rapporter.

Pour

Pour juger de la validité de ces opinions, 1573.  
 il faut, je crois, faire attention aux suites de cette disgrâce, & à la manière glorieuse avec laquelle, comme je le dirai en son lieu, le Roi rendit deux ans après la liberté à cet illustre exilé. Nous aurons de quoi conclure avec certitude que, si l'on excepte cette magnifique statue, trop fastueuse à la vérité, que cet orgueilleux Général fit élever en son honneur dans la citadelle d'Anvers, démarche au reste qui n'étoit pas un crime digne d'une punition aussi rigoureuse, puisque ce monument ne présentait aux yeux du public que des faits réels; nous aurons, dis-je, de quoi affirmer que ce Duc, dans tout le tems de son administration dans les Pays-Bas, ne fit aucune faute qui pût mériter la disgrâce de son Souverain. La preuve en est claire: on sait que ce Gouverneur n'exécuta jamais rien d'importance qu'en conformité des ordres du Roi, ou que si quelquefois il crut nécessaire d'y contrevenir, ce fut toujours dans des cas d'une si petite considération, qu'il n'y avoit pas lieu de lui en faire un crime, ni d'effacer auprès de son maître le prix de ses grands services. Ajoutons à ces remarques une cause tirée du caractère de Philippe; il étoit très difficile de se frayer le chemin aux bonnes grâces de ce Monarque, mais il n'étoit pas moins difficile de les perdre, quand une fois on avoit eu le bonheur de les acquérir.

Mais voici le sujet véritable de l'exil du Duc d'Albe. Frédéric son fils avoit promis d'épouser une des filles d'honneur de la Reine Isabelle, sans avoir demandé le consentement

Qui sont réfutez.

Cause véritable de cette disgrâce.

ment

1573. ment de son père. Lorsqu'il fut question de remplir cette promesse, qu'il avoit faite en présence de la Reine, il refusa de le faire, à moins que le Duc ne l'approuvât. C'étoit une défaite pour rompre un engagement qu'il se repentoit d'avoir pris, il n'avoit pas besoin d'un pareil aveu à son âge, qui le mettoit hors de tutele pour une affaire de cette nature. Cependant le Roi se chargea d'en parler lui-même au Duc, dont la réponse le piqua jusqu'au vif. Il dit froidement, qu'il laissoit à son fils la liberté de se choisir une femme selon son gout, n'étant pas en droit de le contraindre en pareil cas, vû que l'âge de trente ans le délivroit de la dépendance d'un père au sujet du mariage. Ce Monarque, offensé du refus que faisoit le Duc d'interposer son autorité, ne voulut pas souffrir la rupture d'une promesse autentique, où la Reine se trouvoit compromise. Il ordonna à Frédéric de tenir sa parole, & sur l'obstination de ce Seigneur, il le fit conduire dans les prisons de Tordefillas. Le prisonnier trouva le moyen de s'évader, & par un mépris criminel des ordres de son Souverain, il se réfugia en la ville d'Albe, où il se maria avec Marie de Toléde sa cousine germaine, & fille Don Garcias de Toléde Généralissime des Armées navales de la Couronne. Philippe, indigné de cette conduite, déchargea sa colère sur le Duc, qui avoit ménagé cette alliance, & détourné son fils de son premier engagement, & pour le punir il le relegua à Uzeda. Il est bien vrai qu'en expédiant cet ordre ce Monarque laissa échaper ces mots: Qu'un nouveau prétexte de plainte devoit ser-

vir à un Prince, pour se vanger des vieilles offenses de son Sujet. 1573.

Dans cette chute, qui sans doute est la plus accablante qui puisse arriver à un vieux Courtisan, de la plus haute noblesse, du plus grand mérite, & constitué dans les premiers emplois & au faite de la faveur, le Duc fit toujours paroître, contre l'attente de tout le monde, une constance, une grandeur d'ame, une tranquillité merveilleses. Aussi, comme au comble de la prospérité ses vertus éminentes l'avoient mis au rang des plus grands hommes, sa disgrâce servit à relever l'éclat de sa réputation, & semblable au roseau que le vent a couché par terre, il sortit plus glorieux, plus grand, de l'abîme où son malheur paroissoit l'avoir précipité pour toujours. C'est ce que nous verrons en son lieu.

Constan-  
ce de ce  
Duc.

En France, la guerre civile s'étoit renouvelée avec plus de fureur que jamais. Les Huguenots, résolus de vanger la mort de leurs partisans, amis, & parens, péris au massacre de la St. Barthelemi, dans la vue de défendre les restes de leur faction de la fureur des Catholiques, avoient repris les armes dans toutes les Provinces, avec le ferme dessein de ne plus se fier aux promesses de la Cour.

Affaires  
de France.

Cette révolution devint encore plus dangereuse, par un nouveau parti qui se forma au milieu de la Cour. Le Duc d'Alençon, le plus jeune des frères du Roi, en étoit le Chef. Ce Prince, excité par les Seigneurs de cette troisième faction, demanda avec toute la hauteur imaginable à la Reine mé-

Deman-  
des du  
Duc d'A-  
lençon.

re,

## 68 VIE DE PHILIPPE II.

1573.

re, dans le tems que Charles IX. étoit fort malade, la charge de Lieutenant-Général du Royaume. La Reine, fort éloignée de confier l'autorité souveraine à un Sujet de ce caractère, songea à amuser son esprit inquiet d'autres desseins, capables de remplir son ambition, & de lui faire perdre ceux dont on avoit entretenu sa mauvaise humeur. Elle lui promit un Trône, non moins considérable que celui qu'elle avoit procuré à son frère, & elle lui fit voir son mariage conclu avec la Reine d'Angleterre, comme si elle eût été la maitresse absolue de disposer de la personne de cette Souveraine. Et pour le rassurer par rapport aux incidens qui pourroient faire échouer cette négociation, elle s'engagea en ce cas de l'élever à la Souveraineté des Pays-Bas, qui commençoient de secouer le joug de la domination du Roi Catholique.

Intrigue  
pour le  
rendre  
maitre des  
Pays-Bas.

Elle lui tint parole en apparence, par les démarches qu'elle fit aussitôt pour consommer l'une de ces deux affaires. Ce n'est pas qu'elle eût les ressources nécessaires, ni même qu'elle crût trouver jour à pouvoir remplir ses engagements; son unique but étoit d'endormir son fils à l'apât de promesses aussi brillantes, & de le contraindre à vivre en bonne intelligence avec le Roi son frère. Et quoique l'intrigue se conduisît de manière, que le Duc d'Alençon pût être exactement instruit de tous les ressorts qu'on faisoit jouer, cependant on avoit grande attention de prendre toutes les mesures, propres à ôter aux Ministres d'Espagne la connoissance de ce manége. Il ne fut pas possible

sible d'agir avec tant de secret, qu'ils ne le découvrirent, sans pourtant pénétrer les causes qui en rendoient l'exécution impraticable, d'autant qu'ils en croyoient le succès assez facile, pendant que les négociateurs mêmes savoient qu'il n'y avoit aucune espérance de réussir.

Philippe reçut le détail de ce qui se passoit, & l'on ne manqua pas de l'assurer que c'étoit une chose résolue à la Cour de France, de faire tomber les Provinces des Pays-Bas au pouvoir du Duc d'Alençon. A la première lecture ce Monarque fut ce qu'il devoit en penser, il étoit trop bien instruit de la situation des affaires de France, & en particulier de la Maison royale, pour s'allarmer de cette nouvelle. Il vit du premier coup d'œil que ce ne pouvoit être qu'une de ces ruses de Cour, un de ces coups de politique, que les Princes savent mettre en usage dans le besoin, & où il étoit lui-même plus expert qu'aucun autre de son siècle. En un mot il savoit que Charles IX. & la Reine sa mère se trouvoient dans des conjonctures, qui les forçoient de s'embarquer dans de semblables projets, pour suspendre les desseins des mécontents, & flatter leur ambition par des entreprises étrangères, comme un moyen propre à se garentir des troubles domestiques.

Cependant le Duc d'Alençon communiqua les promesses de la Reine mère au Roi de Navarre, & aux Maréchaux de Cossé, de Momtmorenci, & de Damville, Chefs de la nouvelle faction qu'on nommoit le parti des mécontents. A l'égard du Roi de Navarre,

Tranquillité de Philippe à ce sujet.

Conseils donnez au Duc d'Alençon.

1573.

varre, sa situation le rendoit attentif à tous les mouvemens de la Cour, dans la vue de mettre à profit les occasions qui se présente-roient de se procurer une fortune convenable à sa naissance. Ce Prince se trouvoit réellement prisonnier auprès de sa belle-mère & du Roi son beau-frère, d'ailleurs il avoit lieu d'être fort mécontent de la Reine son épouse. Il crut la conjoncture propre à rompre ses fers, & à s'ouvrir le chemin à un éta-blissement digne de son rang & de son am-bition, deux objets qu'il avoit extrêmement à cœur. Mais comme il ne pouvoit y par-venir qu'à la faveur de quelque révolution, il ne manqua pas de donner au Duc d'Alençon des conseils, qui tendoient à bouleverser & la Cour & le Royaume.

D'un autre côté les trois Maréchaux, ci-dessus nommez, embarassoient de soupçons & de craintes l'esprit foible & borné de ce Prince. A la vue de son incapacité, ils comptoient se rendre maitres de ses volon-tez, & que lui-même, inhabile à soutenir le poids des affaires, seroit contraint de leur en abandonner la conduite, d'où ils se flat-toient de monter au même degré de puissan-ce dans le parti, que l'Amiral avoit eu pen-dant la minorité des Princes de Bourbon. Ainsi ils dissuadèrent le Duc d'Alençon de se fier aux promesses de la Reine sa mère, qu'ils disoient n'avoir d'autre but que de lui présenter un apât, qui pût lui faire souffrir sans murmure la diminution du pouvoir qu'il étoit en droit de prétendre.

Pour le convaincre du piège qu'on lui ten-doit, ils lui firent voir un moyen & plus facile

facile & plus sûr d'obtenir la Souveraineté des Pays-Bas. Ce fut celui de se résoudre à recevoir sous sa protection le parti des Huguenots, qui par cette démarche seroient intéressez à pousser un dessein capable d'assurer contre la haine de leurs ennemis & leurs personnes & leur Religion. Sur ce plan ils ne manqueroient pas d'attirer les suffrages des Calvinistes des Pays-Bas, qu'on savoit alors ne chercher rien avec plus d'empressement que l'occasion de secouer le joug des Espagnols, & de se donner un Souverain qui pût les gouverner par lui-même, au lieu de les soumettre à l'autorité de ses Ministres. Outre l'appui & la soumission des Flamans, on assura le Prince du concours unanime des Puissances Protestantes d'Allemagne. Après bien des intrigues & des conférences, le Duc leur remit le soin de conclure les conditions du Traité, dont voici les principaux articles.

I. „ Que le Duc d'Alençon prendroit toutes les mesures nécessaire pour s'évader secrètement de la Cour, & que pour assurer sa retraite, les Huguenots tiendroient avec le plus de secret qu'il seroit possible quelques compagnies de cavalerie, qui viendroient au devant de ce Prince & lui serviroient d'escorte.

Traité de  
ce Prince  
avec les  
Hugue-  
nots.

II. „ Que les Maréchaux de Montmorenci & de Cossé seroient toujours à sa suite, en qualité de premiers Ministres chargez sous son autorité de la conduite des affaires.

III. „ Que deux jours après sa fuite, le Roi de Navarre & le Prince de Condé se  
„ sau-

1573.

» fauveroient pareillement, pour aller join-  
 » dre le Duc.

IV. » Que, quelques jours avant l'exécu-  
 » tion de ce projet, le Maréchal de Dam-  
 » ville Gouverneur de Languedoc se retire-  
 » roit dans cette Province, pour s'y rendre  
 » maitre de toutes les places par son crédit  
 » & ses intelligences, & pour y rassembler  
 » le plus de Noblesse qu'il pourroit. Et que  
 » ce Seigneur tâcheroit d'exciter une pareil-  
 » le révolution dans la Guyenne & les Pro-  
 » vinces circonvoisines, par le moyen du  
 » Vicomte de Turenne son neveu & du Duc  
 » de Vantadour son beau-frère, afin que les  
 » Princes, immédiatement après leur éva-  
 » sion, trouvaissent des troupes prêtes & des  
 » places de retraite, pour se soutenir contre  
 » les forces de la Cour.

Leurs

vues dans  
ce projet.

A la teneur de cette confédération, Davi-  
 la ajoute que les plus intimes confidens du  
 Duc d'Alençon, par cet esprit d'égarement  
 & de fureur dont la jeunesse n'est que trop  
 susceptible, formèrent la résolution d'em-  
 ployer la voye des maléfices & du sortilège,  
 pour avancer les jours du Roi. Depuis quel-  
 que tems ce Monarque étoit accablé d'indis-  
 positions qui faisoient craindre pour sa vie,  
 cependant il paroïssoit alors se rétablir, &  
 de jour en jour ses forces & sa santé reve-  
 noient. L'espérance des conjurez étoit,  
 qu'après la mort de Charles IX. & dans l'é-  
 loignement du Roi de Pologne son héritier  
 immédiat, il n'y auroit point de peine à fai-  
 re tomber la Couronne sur la tête du Duc  
 d'Alençon. Telle fut la diversité des vues,  
 tels furent les fondemens sur lesquels on bâ-  
 tit

tit une conjuration dont l'objet étoit de faire naître l'occasion de prendre les armes. Les Huguenots restoient fermes dans l'opinion que de ces deux Souverainetez l'une ne pouvoit échaper au Duc d'Alençon, & que peut-être on pourroit les réunir l'une & l'autre en sa personne. Il est vrai que l'idée de cette affaire frappoit l'esprit des plus simples, mais aussi comme ils faisoient le plus grand nombre, la passion qu'ils marquoient de contribuer au succès méritoit quelque réflexion. Les plus clairvoyans jugeoient que les Chefs du parti, sur tout le Roi de Navarre, le Prince de Condé, & tous leurs partisans n'avoient d'autre but que de troubler le repos de la Cour, à la faveur de la revolte du Duc d'Alençon, pour se mettre eux-mêmes à couvert des dangers où ils se voyoient tous les jours exposez de la part des Catholiques.

Cette intrigue fut aussi mal concertée que mal conduite, elle n'eut point d'exécution, & ces grands projets échouèrent dès leur naissance. Les incertitudes, les irrésolutions perpétuelles qui agitoient sans cesse l'esprit variable du Duc d'Alençon, plus que cela son incapacité naturelle pour toutes les affaires, ne lui permirent pas de soutenir le poids d'un complot, qui demandoit toute la prudence, toute l'adresse d'un homme d'Etat. Ce Prince par ses démarches imprudentes fit naître quelque soupçon, & la Reine mère, attentive à tout, plus pénétrante que personne de son siècle, plus habile à découvrir les secrets les plus impénétrables, mit en usage les artifices ordinaires pour savoir la ten-

On découvre cette intrigue.

1573.

neur du Traité fait par son fils avec les Huguenots. Pendant qu'elle faisoit ses recherches, l'impatience des Huguenots, ennuyez de si longs délais, acheva de mettre au grand jour la conspiration. Avertis que le Duc d'Alençon étoit résolu de se sauver avec le Roi de Navarre & le Prince de Condé, pour se retirer dans les Provinces de leur parti, & s'y déclarer le protecteur de leur Religion & des mécontents du Royaume, sans attendre des instructions plus assurées & des ordres positifs, ils parurent brusquement le jour du Mardi-gras au nombre de deux cens cavaliers armez sous la conduite du Seigneur de Guitri aux environs de St. Germain, où la Cour étoit alors, dans la vue d'escorter les Princes qui devoient en sortir secrètement.

Le Duc  
& d'au-  
tres Sei-  
gneurs ar-  
rêtez.

A la nouvelle de leur arrivée imprévue, le Duc d'Alençon & ses amis furent entièrement déconcertez. Ils n'avoient pas encore pris toutes les mesures nécessaires, & d'ailleurs l'escorte ne leur parut pas assez nombreuse pour hazarder leur fuite; ainsi ils ne furent à quoi se résoudre, & après avoir perdu beaucoup de tems à délibérer, ils ne firent aucun mouvement. L'éclat que les Huguenots venoient de faire confirma les soupçons du Roi & de la Reine, qui prirent le parti de se retirer en toute diligence dans les faubourgs de Paris. En même tems ils firent arrêter le Duc d'Alençon, le Roi de Navarre, les Maréchaux de Montmorenci & de Cossé, avec nombre des principaux conjurez. Le Prince de Condé & Monsieur de Thoré trouvèrent le moyen

moyen d'échaper, ils se retirèrent d'abord dans les terres du Prince en Picardie, d'où sans autre délai ils se réfugièrent auprès des Princes Protestans d'Allemagne. On instruisit le procès des prisonniers, qui avouèrent que le projet étoit de faire le Duc d'Angeon Souverain des Pays-Bas, même de placer ce Prince sur le Trône de France après la mort de Sa Majesté Très-Chrétienne; mais ils nièrent d'avoir jamais eu l'intention d'ôter la vie au Roi.

Philippe étoit exactement informé de toutes ces brouilleries, & au détail qu'il en recevoit il ne répondoit autre chose, sinon que la main de Dieu lui fourniroit tous les secours nécessaires pour la défense de la cause commune. C'est par cette aveugle confiance au bras du Tout-Puissant, que ce Monarque comptoit faire éclater aux yeux du public sa piété & sa Religion. Il ne s'entint pas à ces apparences extérieures, il voulut, suivant sa maxime favorite, faire connoître par des monumens effectifs son zèle, sincère ou feint, pour la gloire de Dieu & l'affermissement de son culte. Dans cette vue, il donna ordre d'exécuter divers projets d'édifices sacrez, qu'il avoit déjà commencez, ou simplement résolu de faire bâtir.

Entre ces bâtimens, qui font encore aujourd'hui l'admiration de l'Univers, & dont la magnificence devoit rendre son nom précieux à la postérité, par les marques éclatantes qu'ils présentent de la singulière dévotion qui animoit toujours ce Monarque; entre ces superbes monumens, on remarque sur tout la fondation qu'il fit cette année à

Grande  
piété de  
Philippe.

Etablis-  
sement d'un  
collège de  
Jésuites à  
Cusco.

1573.

ses frais d'un Collège de Jésuites à Cusco, capitale du Pérou. Il est vrai que ces Pères abusèrent avec une hardiesse inconcevable de sa condescendance. Dès ce tems cet Ordre faisoit connoître qu'il y regnoit l'ambition, non seulement de se rendre maîtres absolus des volontez & de la conscience des Souverains, mais même de s'approprier les biens de tout le monde. Ils inspirèrent d'abord à Philippe le dessein de fonder un Collège, mais ils ne lui demandèrent qu'une maison médiocre, & simplement pourvue des commoditez nécessaires, pour y loger les Religieux de leur communauté naissante, qui devoient être chargez dans le nouveau Monde de convertir les Payens à la foi de l'Evangile, par la régularité de leur vie & la force de leurs prédications. Le Roi, qui ne cherchoit que les moyens de signaler son ardente piété & son zèle pour l'accroissement de la Religion, embrassa avec chaleur cette entreprise, & donna ordre qu'à ce sujet on suivît en tout le plan du Père Legala ci-devant son Confesseur, qui sollicitoit cette grace de tout son crédit. Mais le bon Religieux, muni de ce pouvoir illimité, ne songea à rien moins qu'à faire bâtir un Monastère commun, il fit élever un Palais, qui, avant que d'être dans sa perfection, coutoit deux cens mille écus. Lorsque Philippe vit les comptes du Trésorier, surpris d'une si prodigieuse dépense qu'il n'avoit pas eu intention de faire, il s'écria, „ Les Jésuites m'ont trompé, „ pour rendre sous mon nom la gloire de „ Dieu plus éclatante”. Il n'en fut pas encore quitte pour les frais du bâtiment, ces

Pères

Pères modestes & desintéressez prétendirent des revenus proportionnez à la vaste étendue de l'édifice, où ils promettoient d'entretenir soixante Missionnaires; & le Roi, au grand dépit des Gouverneurs de cette Province, ne balança pas à leur assigner un fonds convenable pour la subsistance de ce nombre, quoiqu'il n'y en ait jamais eu quarante.

1573.

Un des faubourgs de Madrid fut encore orné d'un superbe Monastère, qu'on bâtit cette année par l'ordre de ce Monarque, & en grande partie à ses dépens, pour les Pères Carmes Déchauffez. La Reine Anne, sollicitée par son Confesseur qui étoit de cet Ordre, pria le Roi son époux d'accorder cette faveur à ces Religieux. Philippe qui, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, n'avoit pas de plus violente passion que d'avoir en main les moyens de faire éclater son empressement à faire des œuvres de piété, dans la vue de mieux surprendre l'estime & la vénération de ses Sujets, & des Ministres des Puissances étrangères; Philippe, conduit par ce motif, n'eut aucune peine à suivre des mouvemens qui n'avoient pour objet qu'un acte de charité. Non content même de remplir les desirs de la Reine par les sommes considérables qu'il fournit de son Epargne, il engagea encore Jeanne Princesse de Portugal, l'Impératrice Marie, & quantité de Grands de sa Cour, à contribuer aux frais de cette fabrique. Avec de si grands secours on bâtit en effet un Couvent d'une magnificence vraiment royale, & il n'y en a point dans Madrid qui puisse lui être comparé. On l'a enrichi de cloîtres,

Couvent  
superbe  
bâti à Ma-  
drid.

1573.

de corridors, de jardins, & de fontaines; il est sur tout remarquable par une superbe Eglise, à laquelle Philippe fit présent d'une épine de la Couronne de Jésus-Christ, relique que le Pape Pie V. lui avoit envoyée. A la translation de ce précieux dépôt, il y eut une procession générale, à laquelle le Roi assista à pied, & suivi de toute sa Cour.

Convent  
de St.  
Deserto.

Ce Monarque fit encore la plus grande partie de la dépense pour la construction du Couvent de St. Deserto de Bolarca, où l'on mit une communauté des mêmes Carmes Déchauffez. Dans ce dessein, Philippe chargea de la conduite de cet ouvrage Don François de Contreras, Conseiller d'Etat, dans la suite Président du Conseil royal, & Grand Commandeur de Léon, qui se transporta sur les lieux avec une fort grosse somme d'argent. Le Roi choisit ce Ministre, parce que c'étoit un Sujet distingué par son penchant à se porter aux actions pieuses, d'ailleurs très entendu dans l'Architecture, qualité nécessaire pour cette entreprise, d'autant qu'il falloit faire sauter par la mine ou le ciseau une grosse masse de rochers, dans le terrain où l'on devoit jeter les fondemens de l'édifice. Ce Monastère de fondation royale a l'honneur d'être sous la protection des Rois d'Espagne, dont on voit les Armes en plusieurs endroits. Le Président, dont je viens de parler, fit avec la permission de Sa Majesté bâtir dans un des angles du corps de logis un très bel appartement, qui est héréditaire dans sa famille, avec une Chapelle qui lui est particulièrement annexée; quoi-

quoique dans l'Eglise, qui est d'une structure admirable, les Religieux ayent réservé une sépulture à perpétuité pour les descendans & héritiers de ce Président. 1573.

Au village de l'Escorial Philippe fonda encore l'Eglise de Saint Barnabé Apôtre, dans laquelle il fit bâtir une Chapelle particulière pour les Officiers & autres domestiques des Rois d'Espagne, qui souhaiteroient y avoir leur sépulture. En effet de son vivant il y fit enterrer plusieurs personnes, non seulement de sa maison, mais même quelques autres auxquels il vouloit donner une marque singulière de son affection. De ce nombre furent divers excellens ouvriers de toutes les nations, qui moururent pendant qu'ils étoient employez à la construction du magnifique Palais de St. Laurent. Les Pères de St. François lui ont aussi l'obligation du beau cloître, qui se voit en leur Couvent de Notre-Dame de bonne espérance, dans le voisinage d'Ocanna; & dans l'enceinte de ce même Monastère il fit élever, pour l'usage des Rois Catholiques, un somptueux Palais, qu'il orna de jardins & de galeries remarquables par leur magnificence. Autres bâtimens faits par ordre du Roi d'Espagne.

Mais aucun de ces actes de piété ne peut être comparé à la dévotion, qu'il fit paroître pour le St. Sepulcre de Jérusalem. Il ne borna pas son zèle à acheter divers lieux saints qui étoient au pouvoir des Turcs, pour assurer aux Pelerins du Christianisme la liberté d'y exercer sans trouble un culte, que leur foi rend à ces précieux monumens de la mission de Jésus-Christ. Il enrichit le St. Sepulcre en particulier de fondations & de

Ses libéralitez au St. Sepulcre de Jérusalem.

1573.

présens considérables, entre autres d'une aumône annuelle assignée sur les revenus de sa Couronne. Nombre de Religieux ont été les dépositaires de ses sentimens à cet égard, ils lui ont entendu dire plusieurs fois qu'il se sentoît intérieurement animé d'une ardeur irrésistible à combler de biens ce saint lieu, pour le recouvrement duquel il étoit disposé à faire un sacrifice de tous ses trésors. Il est vrai qu'on ne peut lui refuser le témoignage authentique d'avoir, par des effets éclatans, manifesté à tout l'Univers une passion qui sembloit lui être propre, de rendre à ce lieu sacré la splendeur convenable à un endroit où s'est commencé l'ouvrage de notre rédemption. En effet, afin que les Religieux, qui en font les gardiens, pussent se soutenir avec l'aissance nécessaire, il leur assigna de revenus proportionnez, outre les aumônes qu'ils reçoivent des Pelerins de quelque considération. Ainsi ces Pères subsistent avec une grande liberté au milieu des Infidèles : liberté au reste aussi étendue qu'on peut l'avoir sous la qualité de Sujets du Grand-Seigneur, contraints qu'ils sont à la vérité de vivre d'une manière fort retirée, quoiqu'ils puissent paroître en public sans aucun empêchement. Privilège qu'ils acquièrent au moyen de leur exactitude à payer les tributs ordinaires; joint à cela que, comme ils ne manquent point d'argent, ils s'assurent la protection des Gouverneurs par les présens qu'ils leur font, & la facilité qu'ils ont de payer les contributions que ces avides ennemis du nom Chrétien leur imposent assez souvent.

*Fin du Livre I.*

LA



LA VIE  
DE  
PHILIPPE II.  
ROI D'ESPAGNE.



SECONDE PARTIE.

LIVRE II.

---

ARGUMENT

DU LIVRE SECOND.

*Arrivée d'un Envoyé de la Porte à Venise. Son discours au Sénat. Réponse du Doge. Replique & départ de l'Envoyé. Avis que la République donne au Roi d'Espagne. Résolution de Selim de reconquérir Tunis. Portraits de Sinan Bacha & d'Uluzzali Généraux des Turcs. Force de leur Armée. Ils arrivent*

## 82 VIE DE PHILIPPE II.

devant Tunis. Siège vigoureux de la Gou-  
 lette. Sa prise, & carnage des Chrétiens.  
 Prise du Fort & prison de Serbelloné. Per-  
 te des Turcs, & leur conduite après l'expé-  
 dition. Générosité du Baile de Venise. Le  
 Fort de l'Etang rendu par Sinogbera. Mou-  
 vemens de Philippe à ces nouvelles. Affai-  
 res de Flandres. Secours envoyé à Middel-  
 bourg. Conduite du Prince d'Orange. Dé-  
 faite de la Flotte Espagnole. Prise de Mid-  
 delbourg. Grande réputation de Mondragon.  
 Le Comte Louis amène une Armée dans les  
 Pays-Bas. Il est attaqué. Et entièrement  
 défait. Mort de ce Prince. Butin que  
 font les Espagnols. Joye de Philippe à cet  
 avis. Eloges que ce Monarque donne à la  
 fidélité du Duc d'Albe. Mutinerie des Es-  
 pagnols. Suites de cette affaire. Perte de  
 trente vaisseaux. Mort de Charles IX.  
 Etat déplorable de la France. Chagrin du  
 Roi Catholique au sujet de la mort de Char-  
 les IX. Henri Roi de Pologne succède à la  
 Couronne de France. Promesse qu'il fait aux  
 Huguenots. Sans exécution. Détail de cet-  
 te intrigue. Siège de Leyde. Situation de  
 cette ville. On rompt les digues pour inon-  
 der le pays. Secours reçu dans la ville.  
 Prodigieux efforts des Espagnols. Ils lèvent  
 le Siège. Avanture remarquable de Chacon.  
 Sédition dans l'Armée d'Espagne. Pasqui-  
 nade sur la perte de Tunis. Jugement des-  
 avantageux au Roi Catholique. Expédition  
 du Roi de Portugal contre les Mores. Son  
 retour & la perte qu'il fait. Discours sé-  
 ditieux d'un Espagnol. Acte d'humanité &  
 de clémence de Philippe. Grandes brouille-  
 ries

## PARTIE II. LIVRE II. 83

ries dans Gènes. Le Grand-Chancelier procure un accommodement. Continuation des troubles. Entremise de Sa Majesté Catholique. Le Cardinal Moroné envoyé par le Pape à Gènes. Impossibilité d'un accommodement. Don Juan d'Autriche paroît à la vue de Gènes avec une Flotte. Soupçons au sujet de l'arrivée de ce Prince. Sa conduite. Sentimens sur les desseins de Philippe. Ambassadeurs de l'Empereur & de France à Gènes. Don Juan passe à Naples. Résolution de faire la guerre. Le Grand-Duc assiste les nouveaux Nobles. Expéditions des anciens Nobles. Dispute sur le titre de Protecteur de la République de Gènes terminée en faveur de Philippe. On donne des otages & l'on entre en traité. L'Empereur s'entremet pour un accommodement dans les Pays-Bas. Protestation de Philippe. Congrès de Breda. Philippe ordonne de continuer la guerre. Entreprise sur l'Île de Soharwen. Autres expéditions remarquables. Armée navale préparée en Espagne. Siège de Ziricxée. Mariage du Roi de France. Guerre en Pologne pour l'élection d'un Roi. Semences de guerre en Afrique. Furieuse peste en Italie. Maladie & paroles remarquables du Pape. L'Infante Marguerite se fait Religieuse. Don Diégué de la Madriz créé Archevêque.


 ES les premiers jours de l'année 1574. on vit arriver à Venise Salomon Juif, qui étoit parti de Constantinople, chargé par le Grand-Seigneur de la commission expresse de

1574.

Arrivée d'un Envoyé de la

## 84 VIE DE PHILIPPE II.

1574.

Porte à  
Venise.

Son dis-  
cours au  
Sénat.

conclure avec le Sénat quelques négociations particulières & de la dernière importance. Après avoir représenté ses lettres de créance, il demanda une audience secrète, qui lui fut accordée sur le champ, & il exposa le sujet de son voyage.

Il dit „ que l'Empereur Selim, porté d'in-  
„ clination à embrasser les moyens de con-  
„ courir de tout son pouvoir à la grandeur  
„ de la République, (quoique toutes ses dé-  
„ marches démentissent une pareille protes-  
„ tation) avoit eu un empressement extraor-  
„ dinaire à l'envoyer vers elle, pour lui of-  
„ frir de sa part toutes les forces de son Em-  
„ pire. Que le Sultan avoit alors une puis-  
„ sante Armée navale, prête à porter le fer  
„ & le feu dans les Etats du Roi d'Espagne.  
„ Que la République devoit regarder ce  
„ Monarque comme son plus implacable  
„ ennemi, par la jalousie qu'il entretenoit  
„ dans son cœur de l'indépendance des Vé-  
„ nitiens, qu'il avoit sans doute l'ambition  
„ de réduire sous son joug, pour étendre sa  
„ domination en Italie, & se rendre l'uni-  
„ que arbitre, le maître absolu de cette con-  
„ trée qui tenoit un rang si considérable dans  
„ l'Europe. Que cette vue ambitieuse ne  
„ s'étoit que trop manifestée dans les secours  
„ que Philippe avoit fournis au Sénat; que  
„ malgré toutes les supplications, toutes les  
„ instances de la République, les Flottes  
„ d'Espagne n'avoient jamais paru qu'à la fin  
„ des campagnes, ce qui n'avoit servi, com-  
„ me les Vénitiens en avoient fait la triste  
„ expérience, qu'à les accabler sous le poids  
„ d'une guerre ruineuse, bien loin de leur  
„ don-

„ donner le plus médiocre avantage sur leurs  
 „ ennemis. Que le dessein de ce Roi étoit  
 „ visible, ou du moins devoit l'être aux yeux  
 „ des Souverains dans le voisinage de ses  
 „ Etats, qu'il n'aspiroit qu'à opprimer les  
 „ Princes Chrétiens les uns après les autres,  
 „ pour remplir le projet qu'il avoit formé de  
 „ se faire la plus vaste Monarchie de l'Uni-  
 „ vers, projet que Sa Hauteſſe étoit résolue  
 „ de traverser de toute sa puissance. Qu'elle  
 „ offroit sur le champ au Sénat toutes les  
 „ forces de son Empire, s'il vouloit se dé-  
 „ terminer à tirer une pleine vangeance des  
 „ injures qu'il avoit reçues de la Maison d'Au-  
 „ triche, dans tous les tems & sur tout pen-  
 „ dant la dernière guerre, & par cette gé-  
 „ néreuse résolution se mettre en état de rom-  
 „ pre toutes les barrières, que la puissance  
 „ exorbitante de ces Princes opposoit de-  
 „ puis si longtems à l'agrandissement &  
 „ aux prétentions légitimes de la Républi-  
 „ que.

Le Doge Mocenigo, après avoir fait à l'Envoyé les plus affectueux remerciemens des offres de Sa Hauteſſe, promit de rapporter cette affaire au Sénat. Au bout de trois jours Salomon revint prendre la réponse, qui fut „ que la République, accoutumée à ré-

Réponse  
du Doge

„ régler toutes ses actions sur les loix les plus  
 „ rigides de la Justice & du Droit naturel,  
 „ ne trouvoit alors aucun prétexte raisonnable  
 „ de rompre avec un Prince Chrétien,  
 „ qui jusqu'alors ne lui avoit donné que les  
 „ témoignages les plus éclatans d'une amitié  
 „ sincère. Que l'union entre des Puissances  
 „ d'une même Religion ne devoit pas se

1574. „ rompre à la légère. Que le Sénat avoit  
 „ toute la reconnoissance imaginable de la  
 „ confiance que Selim lui marquoit, & que  
 „ de son côté il ne feroit rien au préjudice  
 „ du précédent Traité, résolu qu'il étoit d'en-  
 „ tretenir inviolablement la paix avec la  
 „ Porte”.

Replique  
 & départ  
 de l'En-  
 voyé.

Quelque équitable, quelque prudente que  
 fût cette réponse, elle ne satisfit pas l'Envoyé,  
 surpris qu'on se mît en garde contre les ma-  
 nèges de la Porte, qui ne fait traiter avec les  
 Puissances étrangères que par des détours ar-  
 tificieux, & dans la vue de les rendre dupes  
 de ses ruses. Piqué de n'avoir pu surprendre  
 les lumières & la sagesse du Sénat, Salomon  
 repliqua au Doge, „ que sa déclaration ne  
 „ pouvoit pas manquer d'être fort mal re-  
 „ çue du Grand-Seigneur; que la Républi-  
 „ que devoit recevoir les offres de l'Empe-  
 „ reur avec d'autant plus d'empressement,  
 „ que les conjonctures ne lui permettoient  
 „ pas de les rejeter; qu'un refus de cette  
 „ nature à des avances aussi généreuses pé-  
 „ nétreroit Sa Hauteffe jusqu'au fond du  
 „ cœur”. Il ajouta ensuite tous les motifs  
 qu'il crut les plus propres à vaincre la ferme-  
 té du Sénat; toute son éloquence, toute  
 son adresse furent inutiles, & après avoir mis  
 en vain toutes sortes de ressorts en usage,  
 il prit son congé, & partit avec les présens  
 ordinaires.

Avis que  
 la Répu-  
 blique  
 donne au  
 Roi d'Es-  
 pagne.

Ce ne fut pas sans raison que le Sénat fer-  
 ma l'oreille à des témoignages d'amitié si  
 flatteurs en apparence; on découvrit le vé-  
 ritable but de cette Ambassade. Selim avoit  
 résolu de reconquérir la Goulette, & tout

ce que les Espagnols avoient pris en Afrique l'année précédente. Sur ce dessein, il voulut engager la République, sinon à joindre ses forces aux siennes, du moins à lui faire promettre qu'elle ne fourniroit aucun secours au Roi d'Espagne, & qu'elle demeureroit dans une exacte neutralité. Ou, si l'on veut, ce Sultan ne cherchoit qu'à pénétrer les intentions de cette Puissance, qu'il crut éblouir par ses demandes captieuses & les protestations d'une amitié feinte. Sur le champ le Sénat expédia à Philippe un courier, pour lui donner avis de la proposition du Grand-Seigneur, & de la réponse que le Doge y avoit faite au nom & par ordre de la République. Cette démarche fut très agréable à Sa Majesté Catholique, qui en marqua la plus vive reconnoissance.

A peine l'expédition de Tunis & de la Goulette fut répandue dans le monde, que l'épouvante remplit tout l'Empire Ottoman. On n'entendoit parler à Constantinople que des armes victorieuses du Roi d'Espagne, tout y retentissoit de la valeur de Don Juan, chacun y voyoit d'avance l'Afrique inondée de troupes Espagnoles, & réduite sous le joug des Chrétiens. Ces murmures & l'importance des places enlevées aux Mahométans ne permettoient pas à Selim de voir avec tranquillité ces conquêtes; cet Empereur, alarmé des suites funestes qu'elles pouvoient avoir, convoqua le Divan, avec ordre d'y déterminer les mesures convenables dans une pareille conjoncture. Ce Conseil suprême reconnut que la perte du Royaume de Tunis étoit, par elle-même & par les conséquences

Résolution de Selim de reconquérir Tunis.

1574.

quences qu'elle faisoit craindre , beaucoup plus considérable , que l'acquisition de l'Île de Chipre dont la Porte prétendoit tirer tant d'avantage. Sur cette décision, il fut arrêté qu'il falloit chasser d'Afrique les Chrétiens à quelque prix que ce fût, & qu'il ne seroit plus permis au Sultan de se glorifier de la conquête du Royaume de Chipre, tant qu'il laisseroit celui de Tunis entre les mains des ennemis de sa Religion.

Portraits  
de Sinan  
Bacha &  
d'Uluzza-  
li Géné-  
raux des  
Turcs.

Dans ce Divan on ne se contenta pas de résoudre l'entreprise, on désigna les Généraux qui devoient commander les forces Ottomanes, & l'on choisit Sinan Bacha pour conduire en chef les troupes du débarquement, & Uluzzali pour celles de mer. Le premier avoit une férocité, qui étouffoit en son ame toutes les lumières de la raison; l'autre, de mœurs plus adoucies, connoissoit & étoit capable de suivre les loix de l'humanité. Sinan étoit Albanois d'extraction, & l'on rapporte qu'il ressembloit si parfaitement au Cardinal Granvelle, que tout le monde se seroit trompé à les voir ensemble vêtus d'un habillement pareil, & qu'il auroit été impossible de les distinguer. Il se rendit recommandable à la Porte par l'expédition qu'il fit contre les Arabes rebelles, qu'il eut le bonheur de soumettre. Son orgueil le rendoit insupportable, & il portoit si loin la présomption de lui-même, que souvent on l'entendoit se vanter d'être en état de réduire toutes les Puissances Chrétiennes sous la domination des Empereurs Turcs, dans l'espace de moins de quinze jours. Uluzzali (ce nom signifie Ali le renegat) avoit reçu la naissance dans

la

la Calabre Province du Royaume de Naples, où il eut l'emploi de Sus-comite, ou plutôt de Commandant de galère. Lorsque Dragud Rais alla faire le dégât sur ces côtes, Uluzzali fut du nombre des esclaves que ce pirate emmena, & qui le mit à la chaîne. Un jour il prit querelle avec un esclave Chrétien, qui lui donna un soufflet. Il se plaignit à son maître, & lui demanda de faire punir celui qui l'avoit frappé; mais n'ayant pu obtenir justice, il se fit Turc, pour avoir sa liberté & se vanger de son patron. En peu de tems il fit connoître son habileté dans la marine, on lui donna le commandement d'une galère, & après s'être signalé avec beaucoup de succès dans plusieurs entreprises de conséquence, il étoit parvenu par degrez au Généralat des Armées navales de l'Empire. Au reste il ne traita jamais les Chrétiens avec cette cruauté, que la haine inspire d'ordinaire aux Mahométans, quoique par devoir il se crût souvent obligé d'exercer contre eux les brigandages usitez par les corsaires.

Ces deux Généraux furent donc chargez de faire les préparatifs nécessaires pour l'expédition résolue. Ils y firent travailler avec toute la diligence que les circonstances purent leur permettre, & la Flotte leva l'ancre du port de Constantinople, au nombre de cent soixante galères, de trente vaisseaux, & d'une quantité considérable d'autres bâtimens inférieurs de toutes les espèces. Les troupes qu'on embarqua ne montèrent qu'à quarante mille hommes, quoique le Divan en eût destiné soixante mille. Ce qui donna lieu

1574.

lieu à cette diminution, fut le ravage que la peste faisoit alors à Constantinople; on ne put rassembler plus de soldats, & d'ailleurs ce triste incident retarda l'arrivée des autres qui se trouvèrent en état de faire la campagne. Ainsi l'Armée fit voile beaucoup plus tard qu'on ne s'y étoit attendu, mais elle ne fut que trop tôt prête pour le malheur de la Chrétienté. On remarque qu'il y avoit sur la Flotte quatre mille Juifs, de ceux qui avoient été chassés d'Espagne avec les Mores. Ces pros crits, quoique d'une nation sans courage & ennemie de la guerre, prirent parti plutôt par fureur que par bravoure, animez d'un esprit de vengeance qu'ils crurent avoir occasion de remplir, avec toute la rage que leur inspiroit la haine qu'ils avoient contre Philippe.

Ils arrivent devant Tunis.

Après une navigation heureuse, les Turcs arrivèrent en peu de jours devant Tunis, & débarquèrent leur monde sans aucun obstacle. Aussitôt Sinan fit attaquer à la fois Tunis & la Goulette, pour diviser les forces des Chrétiens, & par cette manœuvre trouver moins de résistance de leur part dans les places attaquées. D'un autre côté les Généraux Espagnols jugèrent inutile & même impraticable de conserver Tunis & quoique Don Juan eût expressément recommandé à Gabriel Sebelloné de la défendre, au premier avis du débarquement des Turcs, ils retirèrent la garnison de cette capitale, & la firent entrer dans le Fort. Pour être plus en état de soutenir le Siège de cette dernière place qui faisoit toute leur ressource, ils firent travailler sans relâche aux réparations  
des

des murailles, & nettoyer les fossés. Mais, comme ils ne purent avoir à tems la quantité de matériaux nécessaire, & que d'ailleurs ils ne trouvèrent pas toutes les commoditez & tous les secours convenables pour avancer l'ouvrage, on fut contraint de se renfermer dans l'intérieur de la forteresse, & de laisser le reste imparfait. Cependant, malgré ce défaut qui donnoit tant d'avantage aux ennemis, & ôtoit aux Chrétiens le moyen de faire une vigoureuse défense, on jugea les fortifications dans un état à pouvoir s'y maintenir longtems. C'étoit tout ce qu'on pouvoit faire de mieux, dans l'espérance qu'on avoit de recevoir bientôt un puissant secours, ou par Don Juan en personne, ou par quelque autre Général, que Serbelloné comptoit devoir être incessamment envoyé, suivant la promesse positive qui lui avoit été faite.

Sur cette attente, ce Commandant résolut encore de ne pas abandonner le Fort, & d'employer toutes ses troupes à la défense de la Goulette, ce qui fut approuvé par tous les Officiers. L'événement fit voir que ce parti fut très préjudiciable aux Chrétiens. Les Barbares, après avoir pris Tunis, tournèrent toutes leurs forces contre la Goulette, & dès les premiers assauts les Espagnols en trop petit nombre se virent presque accablés de la multitude des assiégeans. Il est vrai que dans le commencement ils soutinrent les efforts des ennemis avec toute la valeur, toute l'intrépidité qu'on pouvoit en attendre. Mais une mine ayant crevé fit sauter la muraille, le bastion fut démantelé, le rempart entièrement renversé, & ce monceau de ruines servit

1574.

Siège vigoureux de la Goulette.

1574. servit d'échelle aux Turcs, qui, sans donner le tems de les transporter, y grimperent avec une promptitude surprenante, & parurent aussitôt à l'ouverture de la brèche, où ils rendirent avec toute la bravoure imaginable un combat des plus opiniâtres. Il fut soutenu longtems par le courage des assiégés, il s'y répandit beaucoup de sang, & les uns & les autres revinrent plusieurs fois à la charge avec une fureur égale. Mais enfin le Commandant de la place, & les autres Officiers, contraints de céder à la force, ne trouvèrent plus de ressources pour ranimer la valeur épuisée de leurs soldats, & dans un instant la fortune changea, & les Chrétiens ne virent plus d'espérance de résister aux Infidèles. Sinan, animé par l'ambition de vaincre à cette attaque, paroissoit à la tête des Janissaires, le sabre à la main, les menaçant, les exhortant, les priant, les excitant à ne se pas démentir dans cette rencontre, à ne pas tromper l'attente de l'Empereur leur maître, qui avoit une extrême impatience d'apprendre les exploits de ces braves soldats, dont la force & le courage n'avoient jamais trouvé rien d'impossible. A ces remontrances il ajoutoit que les récompenses étoient préparées à ceux, qui par leurs belles actions soutiendroient l'honneur & la réputation de ce corps si fameux, & que la lâcheté seroit rigoureusement punie.

Sa prise  
& carnage  
des Chré-  
tiens.

Ces discours firent toute l'impression, que ce Général, avide de gloire & qui donnoit l'exemple, pouvoit se promettre. Les Janissaires redoublèrent leurs efforts, résolus de ne point abandonner l'attaque qu'ils ne fussent

fussent maîtres de la place. Enfin, après être revenus tant de fois à la charge, que les assiégés, à qui ils ne laissoient aucun relâche, tomboient de fatigue & d'épuisement sous leurs coups, ils entrèrent par la brèche le 23. du mois d'Aout. Le carnage répondit à leur barbarie irritée par une longue résistance, ils passèrent tout au fil de l'épée sans distinction, à la réserve de trois cens hommes d'infanterie, sains & robustes, qu'ils n'épargnèrent que pour les mettre à la chaîne. Du nombre des esclaves furent encore Portocarrero, l'Infant de Tunls, & le fils du Roi Amida.

Sans perdre de tems, Sinan mena son Armée victorieuse à l'attaque du Fort, où Serbelloné s'étoit enfermé. Dès le moment que les batteries furent dressées, elle ne cessèrent de tirer jour & nuit, les ennemis creusèrent par tout des mines; des souterrains ouverts de toutes parts, la sappe, en un mot tout ce qu'il y a de plus terrible à la guerre fut mis en usage, pour réduire la forteresse en peu de tems. Malgré tant de foudroyantes machines, secondées du bras des assiégeans continuellement aux mains avec leurs ennemis, il fallut donner divers assauts, dans lesquels les Turcs perdirent plusieurs milliers de soldats. Résistance qu'on ne doit attribuer qu'au courage intrépide, à l'expérience, à la sage conduite de Serbelloné & des autres Officiers, qui en faisant des prodiges de valeur trouvoient les moyens de rendre inutiles les efforts redoublez des Infidèles. A la fin ils furent contraints de céder faute de défenseurs; lorsque la Goulette fut

1574.

Prise du  
Fort & pri-  
son de Ser-  
belloné.

1574.

fut prise, il ne restoit dans le Fort que mille hommes, ce petit nombre diminueoit tous les jours dans les actions, de manière qu'après tant de combats il ne fut plus possible de faire tête à la multitude des assaillans. Les Turcs se virent maitres de la place le 12. du mois de Septembre, deux mois jour pour jour après qu'ils eurent mis pied à terre en Afrique. Serbelloné fut pris vif par la barbe, & conduit au Bacha, devant lequel on le força de se prosterner à genoux, & de faire les actes de soumission les plus vils, pour relever l'éclat du triomphe de cet orgueilleux vainqueur. Les barbares coupèrent la tête à Pagavin Doria, parce qu'ils le trouvèrent blessé à mort, & ils immolèrent à leur rage tous ceux qui n'étoient pas en état de servir de forçats sur les galères, comme ils avoient fait à la Goulette.

Perte des  
Turcs &  
leur con-  
duite  
après l'ex-  
pédition.

Ainsi fut reconquise l'Afrique en si peu de tems. Il est vrai que cette conquête coûta cher aux Turcs, dont on fit monter la perte à vingt mille hommes. Mais qu'est-ce que ce nombre pour une nation qui ne connoit pas l'usage des mariages légitimes, & qui ne limite le commerce des femmes que sur son penchant à la volupté, & l'inconstance de ses desirs? Immédiatement après que l'expédition fut achevée, Sinan fit raser jusqu'aux fondemens toutes les fortifications, travail auquel il condamna tous les Chrétiens ses captifs, sans excepter Serbelloné & Portocarrero, & il se donna le plaisir barbare de les voir la hache à la main faire cette triste & pénible fonction. Il ne faut pas être surpris d'une manœuvre qui

qui parmi nous paroît contraire aux règles de la saine politique, les Turcs ne font pas confister la sûreté de leurs États dans le nombre des forteresses. Maxime que dans l'Europe Chrétienne on voit aussi observée par les Suisses, qui prétendent qu'il n'y a point de forteresses plus sûres dans un pays que la fidélité des habitans & le courage des milices, les places fortes, selon eux, n'ayant que le dangereux usage que de servir d'asyle aux rebelles & aux mauvais compatriotes que le desespoir anime. Ensuite Uluzzali prit possession de Tunis, & après avoir laissé les ordres nécessaires pour le gouvernement & la conservation de ce Royaume, il se rembarqua avec Sinan, & fit voile vers Constantinople. Ce fut un spectacle pompeux de voir l'entrée de ces Généraux dans la capitale de l'Empire, jamais on n'y avoit entendu de décharge de canons plus continue, ce qui fut ordonné dans la vue d'avertir, par ce bruit non interrompu, les peuples circonvoisins de la victoire remportée sur les ennemis de la Loi de Mahomet. Aussi vit-on aussitôt arriver de toutes parts une foule innombrable de Turcs, qui vouloient prendre part en personne à la réjouissance publique, & par leur présence relever l'éclat d'un triomphe aussi glorieux.

Barbaro, Ambassadeur, ou comme on l'appelle communément, Baile de Venise à la Porte, n'eut pas plutôt appris que Serbelloné & Portocarrero étoient du nombre des esclaves pris à l'expédition d'Afrique, qu'il se transporta sur les galères où l'on avoit mis à la chaîne ces infortunez Seigneurs. Il leur

Généralité  
du  
Baile de  
Venise.

marqua

1574

marqua dans les termes les plus touchans la part qu'il prenoit à leur disgrâce, & sans borner ses soins charitables à de simples paroles, il leur fournit abondamment les secours dont ils avoient besoin dans le misérable état où le sort des armes les avoit réduits. Trois jours après l'arrivée de la Flotte victorieuse, Sinan & Uluzzali furent amenez à l'audience publique du Grand-Seigneur, à qui ils présentèrent avec la plus fastueuse parade les dépouilles & les esclaves. Selim combla des plus grands éloges la bravoure de ces Généraux, & pour les animer à entreprendre des exploits plus considérables la campagne suivante, il éleva Sinan à un des premiers postes de la guerre, & Uluzzali reçut de sa main un cimetière garni de pierreries de là valeur de deux mille sultanins.

Le Fort  
de l'étang  
rendu par  
Sinoghera.

On a oublié une circonstance qui fait partie de la conquête des Turcs. Après la réduction de la Goulette & du Fort, il restoit encore la Tour surnommée de l'étang, qui étoit avantageusement située sur une hauteur entre Tunis & la Goulette, extrêmement fortifiée, & munie de toutes les provisions de guerre & de bouche pour soutenir un long Siège. Don Jean Sinoghera commandoit dans cette place, pourvue d'une garnison de trois cens cinquante soldats: & quoiqu'il eût tous les moyens de la défendre, il ne jugea pas à propos de laisser avancer l'Armée ennemie, & la rendit sans essuyer un coup de canon. Ce fut l'effet de son épouvante à la vue de la prise des autres forteresses, il ne considéra alors que ce qu'il étoit en état de faire, le nombre & les ressources des  
vain-

vainqueurs, l'impossibilité de soutenir long-tems leurs attaques, le peu d'espérance qu'il avoit d'être secouru, ces réflexions effrayantes lui firent perdre courage, dans la crainte de subir le triste sort des autres. Ainsi il envoya offrir au Général Turc de se rendre, & Sinan, qui avoit une extrême impatience de retourner à Constantinople, fut ravi qu'on lui épargnât la peine de s'arrêter à un nouveau Siège, & consentit aisément à un pourparler. La condition fut que toute la garnison sortiroit avec ses armes & tous ses effets : ce qui fut ponctuellement exécuté, contre l'attente de tout le monde. Sinoghera de retour ensuite en Sicile avec les siens, fut le premier qui apporta la triste nouvelle de la perte des Chrétiens, qui jetta la consternation en Espagne. La Cour sur tout en eut un sensible déplaisir, & fit un crime à Sinoghera de sa précipitation à capituler; il y fut très mal reçu, & regardé généralement comme un lâche. Mais il fut justifier si bien sa conduite, qu'il se garentit des punitions que sa faute paroïssoit avoir méritées.

Philippe fut extraordinairement affligé de cette perte. Il ne cacha pas même sa douleur en public, mais comme il avoit l'ambition de faire croire que les plus grandes disgrâces, les victoires les plus éclatantes ne le touchoient, qu'autant qu'elles intéressoient la Chrétienté, il ne manqua pas de protester que cet intérêt seul le rendoit sensible à la perte de l'Afrique, qui devenoit si préjudiciable aux Puissances Chrétiennes, par les avantages qu'elle donnoit aux ennemis de leur

Mouvements de Philippe à ces nouvelles.

1574.

Religion. Le véritable motif des plaintes de ce Monarque étoit l'intérêt particulier qu'il avoit de conserver sa conquête, autant par rapport à la gloire qu'il recevoit d'étendre sa domination dans des climats étrangers, que par la honte qui sembloit résulter d'avoir laissé perdre en si peu de tems un Royaume, dont l'acquisition lui avoit couté des sommes considérables. Ajoutons à cela le secret dépit de devenir la risée de l'Univers, aux yeux duquel il avoit fait parade de sa puissance, & voulu faire connoître qu'il suffisoit seul pour rabattre l'orgueil des Ottomans.

Affaires  
de Flan-  
dres.

Ce revers le pénétra d'autant plus vivement, qu'au commencement de cette année il en essuya dans les Pays-Bas, qui lui étoient d'une bien plus grande conséquence. Les mécontents y firent une conquête importante, & dont je vais raconter succinctement le détail.

Secours  
envoyé à  
Middel-  
bourg.

Ils avoient réduit aux dernières extrémités la ville de Middelbourg, capitale non seulement de l'île de Walcheren où elle est située, mais encore de toutes les îles qui composent le Comté de Zélande. Christophe Mondragon, qui commandoit dans cette place, donna avis qu'il seroit bientôt contraint de capituler aux conditions les plus avantageuses qu'il lui seroit possible d'obtenir, s'il ne recevoit pas promptement du secours. A cette nouvelle Requesens, nouveau Gouverneur des Pays-Bas, résolut de mettre tout en usage pour ne point souffrir, sous ses yeux & dès son arrivée, l'affront de laisser perdre une place, qu'il importoit si fort aux affaires du Roi de conserver. Il fit en toute diligence équiper

équiper deux escadres, l'une sous les ordres de Don Sanche d'Avila, l'autre sous la conduite du Mestre de camp Julien Romero. Mais cette seconde fut entièrement défaite auprès de Berg-op-Zoom par une puissante Armée navale des mécontens, avec perte de sept cens hommes, entre autres de Glimes Vice-Amiral, & du Capitaine Diego Gargia d'Acugna.

1574.

Le Prince d'Orange, informé de la résolution de Requesens, suivit son plan, & prit ses mesures pour opposer des forces aux deux Généraux qui devoient secourir Middelbourg. Pour cet effet il divisa l'Armée qu'il commandoit, se tint en personne avec une partie à l'ancre à la vue de la ville assiégée, pour en empêcher l'approche à d'Avila, & Louis Boifot Amiral de Hollande conduisit l'autre moitié de la Flotte vers l'Île de Tolen, pour être à portée de combattre Romero & Glimes.

Conduite  
du Prince  
d'Orange.

Boifot étoit un des plus habiles hommes de mer de son tems, & d'un courage éprouvé dans plusieurs actions d'éclat. Rempli du desir de soutenir en cette rencontre sa réputation, & de faire voir au Prince d'Orange & à d'Avila toute l'étendue de son savoir & de sa valeur, à peine eut-il découvert les Espagnols à l'entrée du port de Berg-op-Zoom, qu'il fit force de voiles, & fondit sur eux avec toute la furie imaginable. Le premier choc ne fut pas heureux pour lui, & fut très meurtrier, il y perdit d'abord un œil d'un coup de mousquet, le pilote de son Amirale, & plusieurs de ses soldats. Mais comme les Zélandois avoient des vaisseaux

Défaite de  
la Flotte  
Espagnole.

1574. beaucoup plus grands & en plus grand nombre, & que d'ailleurs ils entendoient beaucoup mieux la manœuvre, ils enfermèrent l'Armée royale. Alors le combat devint inégal, Glimes ayant été tué, & Romero ayant eu beaucoup de peine à se sauver sur un esquif, après avoir vu une partie de sa Flotte à sec sur le sable, & l'autre consumée par les feux des ennemis. Enfin la victoire fut complète, & Requesens eut la douleur de voir d'une levée de Bergop-Zoom le malheureux succès de cette bataille.

Prise de  
Middel-  
bourg.

Il fut suivi de la réduction de Middelbourg, qui étoit la seule ville de la Zélande qui fût sous l'obéissance du Roi. Mondragon, comblé de gloire par la brave défense qu'il avoit faite, acquit encore dans la manière de rendre la place un honneur, dont peut-être l'Histoire ne fournit point d'exemple. Un des articles de la capitulation fut que les soldats, les matelots, les Ingénieurs avec toutes leurs machines de guerre, les Religieux & le Clergé avec les vases sacrez & les autres ustenciles qui servent au service divin & à l'ornement des Eglises; que tout ce monde en un mot sortiroit & emporteroit tous ses meubles & ses bagages, & qu'à cet effet on lui fourniroit des vaisseaux de Zélande, pour être conduit en sûreté dans les Provinces voisines. A condition que lui Mondragon engageroit Requesens à renvoyer dans l'espace de six mois Ste. Aldegonde qui étoit prisonnier, & trois autres Officiers au choix de ce même Seigneur. Et en cas que cette négociation ne pût pas réussir,  
Mon-

Mondragon promettoit de se remettre entre les mains des ennemis. 1574.

Le Prince d'Orange ne fouhaitoit rien avec autant de passion que de voir Ste. Aldegonde en liberté, & il avoit tant de confiance en la parole de Mondragon, qu'il ne fit aucune difficulté de remplir les engagements du traité, sans exiger aucune espèce d'ôtage, comme on le pratique toujours en semblable rencontre. Ce n'étoit pas seulement dans l'esprit du Prince que Mondragon avoit acquis une si haute réputation de probité, l'estime qu'on faisoit de ce Colonel étoit si générale, que personne ne douta qu'il ne vînt se rendre en prison, si Requesens refusoit d'accorder sa demande. Alors les ennemis comptoient être suffisamment dédommages par la détention de cet Officier, qui de leur aveu valoit plusieurs Aldegondes. Mais l'affaire se passa à la satisfaction commune, le Gouverneur consentit à tout, Ste. Aldegonde fut sur le champ remis en liberté, & avec lui Simionsen, Pettin, & Citadella qu'il désigna. Les habitans de Middelbourg se rachetèrent du pillage, moyennant trois cens mille florins, conformément à la capitulation. De plus le Prince d'Orange tira plus d'un million, d'une taxe qu'il mit sur les marchandises des pays étrangers.

Peu de tems après on apprit que le Comte Louis de Nassau avoit levé en Allemagne une Armée de six mille hommes d'infanterie & de trois mille chevaux, & qu'il étoit en marche dans le dessein de passer la Meuse, & d'entrer dans le Brabant. En effet il parut

Grande réputation de Mondragon.

So II  
supra

Le Comte Louis amène une Armée dans les Pays-Bas

1574.

rut bientôt aux environs de Maeftricht. Requesens, résolu de rompre à quelque prix que ce fût les mesures de ce Prince, fit en toute diligence un détachement de son Armée, moins considérable par le nombre, que parce qu'il étoit composé de l'élite de ses troupes, & il l'envoya à la rencontre des ennemis sous la conduite de Don Sanche d'Avila. Ce Général répondit parfaitement à l'attente du Gouverneur, il suivit sans relâche les Allemans, & les fatigua avec tant d'activité, que ces milices nouvelles & nullement aguerries faisoient tous les jours des pertes assez grandes. Entre autres actions, il y eut le 18. du mois de Mars une escarmouche, dans laquelle on leur tua plus de sept cens fantassins & de trois cens cavaliers.

Il est  
attaqué.

De son côté Guillaume frère du Comte Louis marchoit à grandes journées pour le joindre. D'Avila, averti de ce mouvement, & voyant qu'il seroit de beaucoup inférieur aux ennemis, s'il leur laissoit le tems de réunir leurs forces, prit la résolution de combattre le Comte, avant que le Prince d'Orange fût arrivé. Après avoir fait toutes les manœuvres nécessaires, pour mettre les Allemans hors d'état de refuser la bataille, il les attaqua le 15. d'Avril auprès du village de Mook, dans le tems qu'ils marchaient vers Bommel, où ils devoient trouver les Flamans confédérez.

Et entiè-  
rement  
défait.

Il fondit sur ces troupes avec tant d'impétuosité, qu'il n'y eut presque point d'intervalle entre l'attaque & leur entière défaite. Enfin pour ne pas ennuyer le lecteur d'un détail

détail que je crois superflu , je passerai sous silence plusieurs particularitez de cette sanglante action. Je me borne à dire que les Espagnols combattirent avec une espèce de desespoir , & firent un horrible carnage , animez par le souvenir trop récent de leur dernière déroute sur mer , dont ils vouloient réparer l'affront d'une manière éclatante. En moins de trois heures le Comte de Nassau perdit toute son Armée , dont une partie fut passée au fil de l'épée , l'autre demeura prisonnière.

Entre les morts on compta les trois Chefs , savoir , Louis de Nassau , Henri son frère , & Christofe de Bavière fils de l'Electeur Palatin. Au moins on ne put savoir ce qu'ils étoient devenus , leurs corps n'ayant jamais été trouvez , soit qu'ils eussent péri dans la mêlée , soit qu'ils eussent été foulez aux piez des chevaux , ou qu'ils se fussent perdus dans les marais. Quelques-uns ont écrit que le Prince Louis s'étant trainé comme il avoit pu jusqu'à la Meuse , pendant qu'il y lavoit ses playes , il étoit survenu quelques paysans de la contrée , qui , après l'avoir dépouillé , l'avoient inhumainement massacré , & ensuite jetté dans la rivière. Triste fin pour un Prince , qui méritoit de finir ses jours d'une manière plus glorieuse , quoique les Ecrivains de son parti assurent qu'il ne pouvoit pas souhaiter un sort plus honorable , que celui de perdre la vie en combattant pour la défense de sa Religion. Soit. Je me contenterai d'ajouter ici son portrait. Il étoit grand Guerrier , excellent Capitaine , qui joignoit à la science de la guerre cette éloquence mar-

Mort de  
ce Prince.

1574.

tiale , maitresse du courage & de la confiance des soldats. Mais il avoit le malheur d'être inquiet , violent & téméraire ; & quoiqu'il fût frère du Prince d'Orange , il lui étoit fort inférieur du côté de la prudence.

Butin que font les Espagnols.

On fit une si grande boucherie des Alle-mans , qu'on assure qu'il y eut de tuez jusqu'à quatre mille hommes d'infanterie , & six cens de cavalerie. Les Espagnols demeurèrent maitres du champ de bataille , des drapeaux , du canon , du bagage , & de toutes les munitions des ennemis. Mais cette victoire importante devint un sujet de dispute entre les vainqueurs ; comme leur Armée étoit composée de nations différentes , il fut très difficile de faire le partage des dépouilles selon la part qu'elles avoient au succès , chacune s'attribuant l'honneur & la gloire du gain de la bataille.

Joye de Philippe à cet avis.

Sur le champ Requesens fit partir Don Jean Oforio d'Ulloa , pour aller porter cette heureuse nouvelle à la Cour d'Espagne. On ne sauroit exprimer la joye que Philippe en ressentit , il commença par gratifier le courier d'un diamant de la valeur de deux mille écus. On vit la sérénité répandue sur le visage de ce Monarque , il parut dans toutes ses actions que son esprit étoit entièrement débarrassé des cruelles inquiétudes , que lui avoit données la perte qu'il avoit faite peu auparavant sur mer. Enfin autant avoit-il été agité à la vue des conséquences terribles , qu'il envisageoit dans la ruine de son Armée navale , autant conçut-il de la nouvelle victoire les plus brillantes espérances.

Peu

Peu après il renvoya Osorio , avec un ordre pour le Gouverneur de mettre à profit la supériorité qu'il venoit d'acquérir sur les rebelles , & de ne s'en servir qu'à prendre , avec l'adresse dont il étoit capable , tous les moyens que sa prudence & les conjonctures lui suggéreroient de rétablir le calme dans les Pays-Bas. Moyens que présentoit un événement aussi avantageux , attendu que les peuples atterrez de cette défaite s'empresseroient de recourir à la clémence de leur Souverain , & recevroient avec les sentimens de la plus vive allegresse & de la plus sincère reconnoissance l'amnistie générale que Sa Majesté leur accordoit. Philippe ajoutoit , que dans ce pardon il vouloit bien sacrifier tous ses autres intérêts quels qu'ils fussent , pourvû que ses Sujets répondissent à cette grace par un prompt retour à l'obéissance de l'Eglise Romaine & de sa Couronne , ce qui étoit alors l'unique objet de ses desirs.

Avant que de renvoyer Osorio , le Roi tint Conseil pour délibérer au sujet de l'amnistie , dont il vient d'être fait mention. Voici une particularité remarquable , & qui fait connoître jusqu'où Philippe portoit son estime pour le Duc d'Albe. Quelques-uns de ses Ministres lui représentèrent les inconvéniens de permettre que ce Seigneur assistât à cette assemblée , parce que , indigné comme il étoit contre Requesens , qui avoit fait abattre sa superbe statue , que j'ai décrite dans un autre endroit , il ne pourroit s'empêcher de suivre les mouvemens de sa vengeance , & de donner un conseil pro-

Eloges  
que ce  
Monarque  
donne à  
la fidélité  
du Duc  
d'Albe.

1574.

pre à embarrasser son successeur. Mais le Roi, bien assuré que le Duc étoit incapable de sacrifier son devoir & les intérêts de son Souverain à sa passion, répondit séchement à ceux qui vouloient lui rendre suspecte la fidélité de ce Seigneur, que l'attachement du Duc d'Albe à son service lui étoit suffisamment connu.

Mutinerie des Espagnols.

Cependant la joye que la dernière victoire avoit répandue dans le parti du Roi, fut bientôt troublée par l'insolente mutinerie des troupes Espagnoles, à qui l'on devoit plusieurs montres. Toute l'autorité de Requesens, tout le crédit des autres Officiers, rien ne fut capable de calmer les esprits, circonstance qui fit perdre entièrement le fruit de la défaite des mécontents. Les mutins s'en allèrent à Anvers, où, après avoir fait quelque desordre, ils contraignirent, en partie les habitans, en partie le Commandeur qui engagea sa vaisselle d'argent & quelques pierreries, de trouver les sommes qu'ils demandoient. Avant qu'ils fussent satisfaits, d'Avila par ordre du Gouverneur s'étoit présenté à eux, & avoit fait tous ses efforts pour les ramener à leur devoir, mais il les avoit trouvez si aigris, qu'effrayé de leurs menaces, dans la crainte d'être lui-même la victime de leur fureur, il fut obligé de se retirer. Après cette députation sans succès, Requesens fit une nouvelle tentative par le ministère du Père Trigose Espagnol de la Compagnie de Jésus, auquel ils répondirent froidement, qu'avant toutes choses il falloit leur compter de l'argent, & qu'en suite

suite il les trouveroit disposez à entendre ses remontrances.

1574.

Aussitôt qu'ils eurent reçu les arrérages de leur solde, ils rentrèrent sur le champ sous l'obéissance de Requesens, qui leur pardonna, & fit publier une amnistie pour tout ce qui s'étoit passé. Mais ce Général, jugeant qu'il n'étoit pas de la prudence de se fier davantage en la fidélité de ces soldats rebelles, les envoya au Siège de Leide que le Duc d'Albe avoit commencé l'année précédente. Par ce moyen il se délivra des craintes & de l'inquiétude, où il avoit mis les habitans d'Anvers, & où il s'étoit jetté lui-même, par l'imprudence qu'il avoit eue de se promettre trop de la soumission de ses troupes. A moins qu'on ne prétende, comme quelques-uns l'ont écrit, que cette revolte fut un stratagème imaginé pour avoir de l'argent des peuples, au défaut du Trésor royal qui se trouvoit alors dans la dernière disette. Quoi qu'il en soit, Requesens retint ces troupes quelque tems à Brusselles, jusqu'à ce qu'après avoir fait assembler les Etats-Généraux, il fit publier l'abolition générale que le Roi avoit envoyée. Cette publication se fit à la vérité avec moins de faste, que le Duc d'Albe ne l'avoit faite auparavant; mais aussi le Souverain marquoit dans la dernière plus de bonté pour ses Sujets, qu'il recevoit en grace sous des conditions beaucoup plus douces & plus favorables. Néanmoins celle-ci fut également infructueuse, parce qu'elle ne vint pas à tems. Ensuite les Espagnols retournèrent au Siège de Leide, sous la conduite de François Valdes,

Suites  
de cette  
affaire.

1574.

& ils y firent paroître plus de courage, qu'ils n'eurent de bonheur.

Perte  
de trente  
vaisseaux.

Il semble que cette année la fortune prit plaisir à accabler le Roi Catholique par des pertes considérables & consécutives. Pendant que les troupes mutinées étoient à Anvers, il arriva un malheur qui fut d'un extrême préjudice aux affaires de ce Monarque. Il y avoit dans le port de cette ville une escadre d'environ trente gros vaisseaux de ligne en bon état, on leur fit lever l'ancre & ils prirent le large, dans la crainte que les séditieux ne s'en rendissent les maîtres & ne les pillassent, ce qu'ils auroient fait, comme ils avouèrent depuis que c'étoit leur dessein. Ces bâtimens ne furent pas plutôt hors de la vue d'Anvers, que les Zélandois, qui rodoient toujours dans les environs, les prirent sans peine, ou les ruinèrent : & l'on crut qu'ils exécutèrent ce coup, par la trahison de quelques-uns des Commandans de la Flotte même, avec lesquels ils avoient intelligence. Le Vice-Amiral qui commandoit en chef fut fait prisonnier, on passa au fil de l'épée un grand nombre de ses soldats, & les vainqueurs emmenèrent en triomphe quinze de ces vaisseaux dans les ports de Zélande, après avoir coulé à fond les autres, ou les avoir mis hors d'état de jamais servir. Ce defastre fit d'autant plus de tort au Roi, qu'il rompit entièrement la résolution prise en son Conseil de réduire cette année par la force sur terre & sur mer tous les Calvinistes des Pays-Bas, qui refuseroient d'accepter l'amnistie. Dans cette vue même Philippe avoit fait

fait équiper en Espagne une Flotte, qui 1574.  
 devoit se joindre à celle de Flandres, que  
 les mécontens, comme je viens de le di-  
 re, enlevèrent au Commandeur, qui fon-  
 doit les plus grandes espérances sur ce se-  
 cours.

La mort de Charles IX. Roi de France, Mort  
 arrivée le 30. de Mai, fut encore un acci- de Char-  
 dent très sensible au Roi Catholique. Cet les IX.  
 événement ne pouvoit survenir dans des  
 conjonctures plus tristes, & il toucha d'au-  
 tant plus Philippe, que ce Monarque com-  
 mençoit à connoître les moyens propres,  
 non seulement à arrêter les progrès des Hu-  
 guenots, mais même à détruire leurs forces  
 & leur crédit. Charles IX. laissoit son  
 Royaume dans le plus affreux desordre. Ou-  
 tre la confusion horrible qu'y causoient trois  
 factions ennemies, on n'y voyoit aucune  
 forme de gouvernement; la foiblesse de la  
 Cour, ses incertitudes, son peu d'autorité,  
 tout annonçoit le renversement total de la  
 Monarchie, ou du moins rendoit fort incer-  
 taine la succession à la Couronne. L'héritier  
 légitime se trouvoit absent, & dans un pays  
 fort éloigné, contretens qui ôtoit toute la  
 ressource capable de rétablir l'ordre dans  
 l'administration des affaires, je veux dire la  
 présence du Souverain naturel, dont le nom  
 toujours respectable auroit pu, dans ce tems  
 de trouble & de calamité, calmer l'agitation  
 des esprits, contraindre à l'obéissance, ou  
 pour le moins suspendre le cours d'une révo-  
 lution prochaine. En effet c'étoit l'unique  
 remède aux maux extrêmes qui desoloient la  
 France, dans un tems que tous les droits de

## 110 VIE DE PHILIPPE II.

1574.

la domination légitime paroïſſoient dans un anéantiſſement voiſin de leur ruine totale, & que tous les reſſorts, qui dans des con jonctures ordinaires tendent à la conſervation des États, alloient à précipiter le boule verſement de ce malheureux Royaume. Le ſucceſſeur incontestable au Trône vacant étoit ſéparé de ſes Sujets par une vaſte diſtance de pays; on retenoit priſonniers comme coupables de crimes du premier ordre le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre, qui par leur qualité de premiers Princes du ſang devoient être Chefs du Conſeil pendant l'inter regne. Pour comble d'allarmes le Prince de Condé, jeune à la vérité, mais autant par ſes propres faits que par l'éclat du nom de ſes ancêtres parvenu à cette réputation, qu'on n'accorde communément qu'aux vieux Capitaines, étoit fugitif dans les Cours des Princes Proteſtans, où il s'apprétoit à revenir dans ſa patrie à la tête d'une Armée d'étrangers, pour y renouveler la guerre civile.

Etat  
déplora-  
ble de la  
France.

Ajoutons à ce détail la déplorable ſitua tion de tous les Ordres du Royaume. Tout y préſentoit les derniers malheurs. Le ſou lèvement général des Huguenots, ouverte ment occupez dans toutes les Provinces à ſe rendre maîtres, par toutes les intrigues qu'ils pouvoient imaginer, des villes principales & des meilleures fortereſſes. Les Grands les plus conſidérables de la Cour & du Royau me aliénez du ſervice du Roi, les uns à dé couvert, les autres en ſecret. Presque tous ces Seigneurs retirez ſur leurs terres & dans leurs gouvernemens, où ils ſe fortifioient;

&

PARTIE II. LIVRE II. III

1574.

& ce qui causoit les plus sérieuses inquiétudes, c'étoient ceux qui avoient le plus d'expérience dans les affaires, le plus de crédit auprès des peuples, le plus de réputation, le plus d'autorité parmi les gens de guerre. Pour surcroit de détresse le Trésor royal étoit entièrement épuisé par une longue suite de guerres, la Noblesse ruinée sans ressource & hors d'état d'agir, les troupes du Roi réduites à rien sans force & sans vigueur, le peuple accablé de misère & dans la plus horrible desolation. Malgré cet anéantissement égal de tous les partis, on n'avoit jamais vu les haines plus animées, prodigieux effet des discordes de Religion, qui servoit de prétexte à la jalousie, aux inimitiez des plus puissantes maisons du Royaume.

Philippe, qui connoissoit exactement toutes ces circonstances, en concevoit les plus vives allarmes, il les avoit toujours présentes, il en faisoit sa principale affaire, & il paroissoit moins sensible à ses propres pertes, qu'à la déplorable situation où il voyoit la France. Quoique toutes les Puissances de la Chrétienté marquassent une extrême douleur de la mort de Charles IX., il n'y en eut point qui en parût plus affligé que le Roi Catholique. Le motif des regrets de ce Monarque étoit moins celui de perdre un proche parent, qui lui étoit uni par les liens du sang les plus étroits, que de voir manquer un Prince qu'il regardoit comme l'ennemi le plus implacable des Huguenots. Cette haine, qu'il avoit un soin tout particulier d'entretenir & d'animer dans toutes les occasions,

Chagrin  
du Roi  
Catholi-  
que au  
sujet de  
la mort  
de Char-  
les IX.

Il est  
de l'ou-  
vre  
de la

1574.

fions, lui faisoit espérer qu'avec de la persévérance dans le dessein de détruire dans son Royaume l'hérésie jusqu'à sa racine, dessein qu'il apelloit une œuvre méritoire, sainte, & pieuse, Charles IX. moyennant de l'adresse & de justes mesures, parviendroit enfin à se délivrer pour toujours des partisans de la nouvelle doctrine. Nous avons assez vu que cet objet faisoit presque l'unique point de vue de la politique de Philippe, qui ne souhaitoit ardemment l'extinction des Calvinistes en France, qu'autant qu'il avoit lieu de craindre leur union avec ceux des Pays-Bas. Comme il se persuadoit que Charles IX. mettroit tout en usage pour abattre la puissance des Huguenots, & même pour les exterminer s'il lui étoit possible, aussitôt qu'il auroit atteint l'âge propre à agir par lui-même; il estimoit très funeste à ses intérêts la mort de ce jeune Roi, qu'il prévoyoit devoir être suivie d'un effet contraire. Pour ne rien négliger dans des conjonctures aussi délicates, il envoya sur le champ à Paris le Sieur de Sorgas, comme un Ministre intelligent & consommé dans le manège des intrigues, pour aider de ses soins & de ses conseils son Ambassadeur Ordinaire, & celui qu'il venoit de faire partir extraordinairement pour faire à la Reine mère les complimens de condoléance. Sorgas étoit chargé d'instructions, que le Roi son maître avoit jugé le mieux assorties à ses inquiétudes & à l'état des affaires.

Henri Roi  
de Polo-  
gne suc-  
cède à la

A peine Charles IX. eut les yeux fermez, que Catherine de Médicis fit partir un courier, pour en porter la nouvelle à Henri son fils

alors

alors Roi de Pologne. Elle lui marquoit de <sup>1574.</sup> sortir de son Royaume sans perdre de tems, ce qu'il ne pouvoit exécuter qu'avec un se-  
cret capable de tromper la vigilance des <sup>de France.</sup> Polonois, qu'on favoit résolu de ne pas souffrir qu'il les abandonnât, pour aller recueillir une Couronne si éloignée de leur pays. Au premier avis, Henri trouva les moyens de se sauver, parti qu'il prit d'autant plus aisément, qu'il connoissoit la différence qu'il y a entre le Trône de France & celui de Pologne, c'est-à-dire entre une Couronne élective & une Couronne héréditaire. Il fit la traite incognito jusqu'à Venise, où le Doge & les Sénateurs le reçurent avec la magnificence & l'éclat, conformes à la générosité & à la grandeur d'ame de ces illustres Administrateurs de la République, qui n'épargnèrent rien de ce qui pouvoit répondre au mérite & à la dignité de leur hôte.

De Venise ce Monarque se rendit à Turin. Le Maréchal de Damville, sur la parole du Duc de Savoye, vint trouver son nouveau Souverain dans cette capitale, pour l'informer de la part des Huguenots des raisons que ce corps avoit eues de prendre les armes & de continuer la guerre, savoir, la vue de s'assurer le libre exercice de sa Religion. Henri reçut gracieusement ce Seigneur, qu'il renvoya avec assurance qu'il se trouveroit toujours disposé à préférer la paix & le repos de ses peuples à tous ses intérêts particuliers, & qu'il engageoit sa parole de confirmer aux Calvinistes de son Royaume

Promesse  
qu'il fait  
aux Hu-  
guenots.

me

1574. me tout ce que le feu Roi son frère leur avoit promis.

Sans  
exécution.

Cette promesse n'eut point d'exécution. Ce Prince ne craignit pas de violer un engagement qu'il avoit pris avec tout le corps des Huguenots, pour se vanger d'une insulte qu'il prétendoit avoir reçue de quelques particuliers de cette Religion. Une troupe de ce parti avoit enlevé une partie de son bagage lorsqu'il passa par le Dauphiné, cet attentat réveilla toute sa haine pour les Huguenots, & il ne fut pas plutôt arrivé à Lion, où la Reine Catherine sa mère & les principaux Officiers de la Couronne vinrent le recevoir, qu'il ordonna de poursuivre la guerre à toute outrance.

Détail  
de cette  
intrigue.

Il ne se seroit jamais déterminé si promptement à une résolution aussi violente, s'il n'y avoit été contraint par les conseils de la Reine mère, & par les remontrances des Ministres du Roi Catholique, qui ne lui donnèrent aucun relâche suivant les ordres qu'ils avoient reçus. Tel étoit l'objet de la politique de la Cour d'Espagne. Dans l'état où se trouvoient alors les affaires des Pays-Bas, Philippe ne cherchoit qu'à parer les coups qu'il avoit lieu de craindre de la part de la France, au moyen des forces que les Huguenots pouvoient fournir à ses Sujets rebelles. D'autres ont écrit qu'Henri n'en vint à cette extrémité, que sur l'avis qu'il reçut que le Prince de Condé reconnu Chef des Huguenots, & plusieurs des principaux de ce parti, étoient passez en Allemagne, pour engager le Prince Palatin & les autres Sou-  
verains

verains de la Religion Protestante à renouveler la guerre contre la France, & que même ils faisoient de grands préparatifs. A cette nouvelle le Roi avoit résolu de prévenir ses ennemis, & d'abattre les Calvinistes de son Royaume, avant qu'ils eussent reçu les secours d'Allemagne. Quelque nécessité qu'il y eût en pareille conjoncture de se mettre en état de donner la loi, il est certain qu'Henri n'auroit jamais consenti à violer sa parole, par l'impossibilité absolue de soutenir la guerre, vû que l'Espagne étoit entièrement vuide. Le Roi d'Espagne leva cet obstacle, & il fit entendre que, lorsqu'il s'agiroit de dompter les hérétiques, il fourniroit toute l'assistance imaginable, en conseils, en argent, ou en soldats. En effet dès ce moment il offrit trois mille hommes & quatre cens mille écus, & promit de faire dans la suite de plus grands efforts.

Pendant que le feu de la guerre se rallumoit en France, les Espagnols la pouffoient vivement dans les Pays-Bas. Ils continuoient le Siége de Leide avec toute la vigueur possible, dans la résolution que Requesens avoit prise de chasser les ennemis de ce poste important. Déjà même la place étoit réduite à une telle extrémité, qu'un jour que les assiégés devoient donner un assaut général, il y eut un soulèvement du peuple qui menaça la garnison, enforte qu'on fut contraint de promettre d'envoyer des députés pour convenir des articles de la capitulation. Les Hollandois du voisinage, qui faisoient jouer tous les jours de nouveaux ressorts pour faire entrer du secours dans cette ville, instruits  
du

1574. du misérable état où elle se trouvoit, ne connoissant plus de ressource après avoir tenté sans succès toutes sortes de moyens, en imaginèrent un que le desespoir seul peut suggérer. Voici cet expédient extraordinaire.

Situation de cette ville.

Tout le territoire de Leide & les campagnes des environs sont entrecoupez de quantité de ruisseaux & de canaux, qui se traversant en différens endroits, font nombre de tours & de détours qui enveloppent pour ainsi dire tout ce terrain. Le Rhin même fleuve si célèbre passe au travers de la ville, & s'y divise en plusieurs coupures qui l'y répandent en diverses parties. D'ailleurs l'Issel & la Meuse, quoiqu'éloignez par leur cours naturel, la dernière de ces rivières coulant vers Rotterdam, l'autre du côté de Gouda, s'approchent néanmoins de Leide, par le moyen de nombre de saignées qui attirent ces eaux étrangères dans son voisinage. Pour empêcher les inondations, qui seroient inévitables toutes les fois que tant de rivières, & tant de canaux qui en font les branches, s'enflent des eaux de la mer qui les gonflent avec violence; pour garentir les terres des déluges dont la fureur de l'Océan menace à tout moment, l'industrie des paysans, ou plutôt la science des Ingénieurs, a élevé dans certains lieux convenables des remparts, qui mettent des bornes à l'impétuosité du torrent, qu'on voit se briser contre la force impénétrable de ces digues.

On rompt les digues pour inonder le pays.

Voici la résolution desespérée que prirent les Hollandois, qui, comme je l'ai dit, n'avoient alors d'autre pensée que de secourir Leide. Après avoir averti les assiégez de leur

leur dessein , par le moyen de quelques pigeons auxquels ils attachèrent des billets sous les ailes , ils rompirent ces fameuses digues , qu'ils n'avoient construites qu'avec des dépenses incroyables & un travail de nombre d'années. Ainsi par la destruction de ces prodigieux ouvrages , destinez à mettre le pays en sureté contre les débordemens des fleuves & de la mer , ils donnèrent une libre entrée dans les campagnes à la Meuse , à l'Iffel , à l'Océan même , qui servirent en cette occasion à transporter un secours inopiné. Pour remplir cette unique vue , ces fiers défenseurs de leur liberté & de leur Religion ensevelirent sous les eaux leurs propres héritages & tous les villages circonvoisins. Dans ce généreux sacrifice de leurs biens , dont la perte ne fut pas estimée moins que de trois cens mille écus Romains , ils n'avoient d'autre but que de noyer dans leur camp les Espagnols qui assiégeoient Leide , & après avoir fait à leurs vaisseaux une nouvelle route sur la terre , de porter aux assiégez par l'espace de quarante milles des vivres & des troupes. Chose qui passe l'imagination des hommes , & qui dans les siècles à venir paroitra incroyable. Il est certain que la vue de cette nouvelle mer , qu'on vit naître inopinément parmi les arbres & les villages , & de cette multitude de vaisseaux qui sembloient sortir des toits & des forêts , auroit pu donner un spectacle agréable aux Espagnols , & tel qu'autrefois ils l'auroient eu sur les théâtres de Rome , s'ils avoient été dans cette superbe capitale du monde spectateurs de pareils miracles , qui présentoient

subi-

1574.

subitement aux yeux le merveilleux changement des bois en mers, sur lesquelles on livroit des batailles pour le plaisir des peuples. Mais les assiégeans se trouvoient dans un péril trop prochain, pour regarder de sang froid ce prodige, qu'ils savoient n'avoir été mis en usage que pour leur ruine, & ils ne purent qu'être consternez de cet abord imprévu d'eaux, conjurées pour rompre leurs desseins, & leur enlever l'espérance de se rendre maîtres de Leide, par l'arrivée de tant de munitions que ces vaisseaux portoient sans pouvoir s'y opposer.

Secours  
reçu dans  
la ville.

Il seroit difficile de dire le nombre de bâtimens, qui parurent alors chargez de soldats, d'artillerie, & de munitions de toutes les espèces. On peut en juger par la commodité que les Hollandois tiroient de tant de ports, de tant d'Iles qui se trouvent dans ces contrées, où les habitans animez d'un même esprit fournirent à l'envi tout ce qu'ils avoient pour secourir Leide. Dans ce concours unanime on dut reconnoître l'effet de la haine commune contre la Religion Romaine, quelques-uns même se firent une gloire de la témoigner ouvertement par une marque distinctive qu'ils mirent à leurs chapeaux, sur lesquels on voyoit des croissans surmontez de ces mots, *Plutôt le Turc que le Pape.*

Prodi-  
gieux ef-  
forts des  
Espagnols.

On croit que le secours qui entra dans la ville n'étoit pas moindre que de deux mille cinq cens soldats, outre les matelots, & des provisions de toutes sortes. Malgré ce contretens les Espagnols ne perdirent pas courage. Lorsque, par les eaux qui crois-  
soient

soient de moment en moment , ils se voyoient contraints d'abandonner quelques uns de leurs Forts dont l'affiette étoit trop basse , ils se défendoient dans ceux qui étoient plus élevez avec une opiniâreté digne d'admiration. Par un effort inoui de courage ils tentèrent de faire des digues contre la violence des eaux prêtes à les engloutir , & pour se mettre à couvert du feu des ennemis que l'inondation portoit jusques dans leurs retranchemens. L'entreprise étoit d'autant plus glorieuse , que les obstacles paroisoient insurmontables , les Espagnols n'avoient ni hoyaux , ni aucun des outils propres à un travail de cette nature ; l'envie de vaincre suppléa à ce défaut , ils se servoient de leurs poignards & de leurs épées pour remuer la terre , qu'ils transportoient dans leurs casques & sur leurs cuirasses. Nous lisons que les peuples du pays de Tournai , dans les mêmes Provinces des Pays-Bas , firent autrefois la même chose en cas semblable , l'Histoire nous apprend que , pendant qu'ils assiégeoient le camp de Quintus Cicéron , faute d'outils convenables , ils creusoient la terre avec leurs épées , & la portoient sur leurs sayes.

Mais enfin toute l'intrépidité , toute l'industrie , tout le travail des hommes ne pouvoit arrêter le progrès du débordement. Le péril augmentoit d'heure en heure , & devint tout d'un coup d'autant plus pressant , qu'un vent fort du côté de la mer enfla extraordinairement les eaux , qui croissoient à vue d'œil à une hauteur démesurée. Ce fut alors que les pauvres Espagnols , qui effectivement

1574

Ils lèvent  
le Siège.

1574.

vement dans ces tristes circonstances pouvoient se dire assiégés plutôt qu'assiégeans, ne virent d'autre ressource pour leur salut qu'une prompte fuite; & Valdes, réduit à cette fâcheuse extrémité, eut tout le tems de se repentir d'avoir peu auparavant perdu l'occasion de soumettre la ville à force ouverte. Après avoir jetté leur plus grosse artillerie dans les fosses les plus prochaines, de peur qu'elle ne tombât entre les mains des ennemis, les Espagnols levèrent le Siège dans la plus grande obscurité de la nuit, quatre mois après l'avoir commencé. Quelques précautions qu'ils pussent prendre, leur retraite ne put se faire sans effusion de sang. Les Hollandois se mirent à les poursuivre avec des crocs & des harpons, fichés au bout de longues perches, ou attachez à des cordes, qu'ils lançoient de loin, & bleffoient mortellement ceux qui en étoient frappez, quantité même accrochez étoient attirez dans les vaisseaux des ennemis.

Avanture remarquable de Chacon.

A ce sujet on rapporte un événement digne d'admiration, supposé qu'il soit vrai, ainsi que Strada l'assure. Cet Historien nous dit que Pierre Chacon Lieutenant de Borgia, s'étant un peu éloigné des autres à dessein de défendre un pont, pendant qu'il combattoit, une petite barque des ennemis s'approcha de lui, & il fut aussitôt accroché de quatre de ces harpons, par lesquels on l'attira sur le bord du bâtiment. Les Hollandois l'y laissèrent étendu, sans prendre leurs précautions contre un homme qu'ils croyoient mort, & ils s'amuserent à pêcher d'autres Espagnols. Chacon les voyant occupez,

cupez, se leva doucement, & s'étant armé d'une hache qu'il trouva par hazard à ses piez, il fondit sur eux avec tant de force & d'impétuosité, qu'il en tua trois en autant de coups. Les autres, surpris d'une attaque aussi inopinée, & à la vue de leurs compagnons assommés par un homme qu'ils avoient cru mort, se jettèrent dans l'eau. Chacun demeura maître de la barque, qui étoit chargée de blé pour la ville assiégée, & il amena sa proie à ses gens vaincus & réduits à prendre la fuite.

Le malheureux succès du Siège de Leide fut un surcroit de chagrin pour Philippe, qui dans le cours de cette année essuya coup sur coup tant d'autres revers. Celui-ci eut encore de fâcheuses suites, par la nouvelle mutinerie des Espagnols, qui se voyoient privez du pillage de Leide, qu'on leur avoit promis en la place de leur solde. Cette sédition devint presque générale dans l'Armée, par le bruit qui courut que Valdes commandant au Siège avoit reçu de l'argent des habitans de Leide, pour différer l'assaut qui avoit été résolu avant l'inondation. Quoique cette perfidie fût entièrement éloignée du caractère de Valdes, homme d'une fidélité incorruptible, elle trouva tant de croyance parmi les soldats, que la revolte se répandit dans la plus grande partie des troupes. Près de quatre mille soldats se mutinèrent, & après avoir pris & lié Valdes, auquel ils substituèrent un élu pour leur Chef, bien qu'on fût entièrement desabusé de la trahison qu'on avoit imputée à ce Général, ils marchèrent vers Utrecht, & mirent le Sié-

Sédition  
dans l'Ar-  
mée d'Es-  
pagne.

1574. ge devant cette ville. Enfin ils ne revinrent à leur devoir, qu'après que Requesens, sur les instances de Valdes, leur eut envoyé leur solde.

Pasquina- de sur la perte de Tunis. Philippe, déjà accablé de tant de pertes, avoit encore la mortification d'apprendre que toute la Chrétienté continuoit ses murmures sur la perte de Tunis. Pasquin à Rome ne manqua pas d'exercer à cette occasion son esprit satirique, & il dit que la goule du Duc de Sessa, la palette de Don Juan, & la brayette du Cardinal Granvelle, avoient perdu Tunis & la Goulette.

Jugement de l'avantageux au Roi Catholique. Dans le tems de tous ces desastres il en arriva un en Afrique, qui fit beaucoup de bruit en Europe, non à la vérité par la perte qu'on y fit & qui ne fut pas considérable, mais par la honte qu'en remportèrent les Chrétiens, qui échouèrent dans cette entreprise d'une manière peu avantageuse à leur réputation. Le Roi d'Espagne eut encore la douleur de se voir en butte aux discours malins du public, on l'accusoit d'avoir par ses pressantes sollicitations engagé Don Sebastien Roi de Portugal, jeune Monarque plein de feu & d'une inclination guerrière, à entreprendre le voyage d'Afrique. On imputoit à Philippe de s'être servi du ministère du Cardinal Alexandrin, pour mettre en tête à ce jeune Souverain l'ambition d'acquérir contre ces barbares autant & plus de gloire, qu'aucun de ses ancêtres n'en avoit eu à soutenir de semblables guerres. Le Roi Catholique, ajoutoit-on, non content de faire agir ce Prélat, avoit écrit lui-même de fréquentes lettres à ce sujet, non par zèle pour la

la gloire de Sebastien, ni pour l'avantage de la Chrétienté, mais dans des vues d'intérêt qui répandoient sur ses démarches une noirceur odieuse. Dans l'espérance d'ajouter le Portugal à ses Etats après la mort de Sebastien, qui n'avoit d'autre successeur de sa Maison que le Cardinal son oncle hors d'âge de donner des héritiers, on prêtoit à l'ambitieux Philippe le dessein formé de faire périr par quelque voye secrète le jeune Roi, s'il pouvoit se résoudre à passer en Afrique. Enfin on publioit ouvertement que, dans l'impatience d'être maître de ce Royaume, & dans la crainte que Sebastien ne se mariât, & ne fît échouer son attente s'il avoit des enfans légitimes, Philippe fixoit toute son attention à trouver les moyens de perdre de bonne heure ce jeune Monarque.

Ainsi Sebastien, persuadé par les remontrances du Roi Catholique, résolut de se charger en personne de la conduite de l'expédition projetée. Il fit prendre les devans à Don Antoine Prieur de Crato son cousin, mais bâtard, qu'il envoya à Tanger, place alors appartenante à la Couronne de Portugal, & après avoir désigné ce Prince son Lieutenant-Général en Afrique, il lui remit avec toute la solemnité requise l'étendard qu'on a coutume d'arborer dans les guerres contre les Infidèles. Il lui donna quelques troupes, & il voulut le faire accompagner par un grand nombre de Noblesse. Quelques jours après, sans que personne soupçonnât son dessein, il partit suivi de quelques Seigneurs des plus considérables de son

Expédition du Roi de Portugal contre les Mores.

1574-

Royaume, & il alla s'embarquer à Cascais, d'où il passa en Afrique. À son départ il avoit laissé à Lisbonne des ordres pour quantité de Gentilshommes de venir incessamment le trouver, & pour les y engager il avoit écrit plusieurs lettres particulières, remplies d'expressions les plus affectueuses. Quoique le Portugal fût alors très dépeuplé, beaucoup obéirent de bon gré, ou par les injonctions de la Reine & du Cardinal. Il est vrai que cette Princesse & le Cardinal étoient fort affligés du départ imprévu du Roi, mais comme il n'y avoit plus de remède, & qu'il ne leur étoit pas possible de le rapeller, ils ne songeoient qu'à lui fournir les hommes & l'argent, nécessaires pour terminer glorieusement son expédition.

Son retour  
& la perte  
qu'il fait.

Aussitôt que ce Monarque fut arrivé à Tanger, il se mit en campagne, animé de la courageuse résolution d'éprouver les forces des Mores. Il les trouva bien préparés, & qui l'attendoient de pié ferme. Ces barbares virent sans crainte approcher les Chrétiens, & pour leur opposer des forces capables de les vaincre, ils joignirent à leur Armée toutes les garnisons des places du voisinage. Ils furent même les agresseurs, & donnèrent lieu à des escarmouches propres à fatiguer & à affoiblir leurs ennemis. En effet ils eurent par tout l'avantage, & toute l'autorité de Sebastien qui tâchoit de soutenir le courage des siens par sa présence & ses exhortations, toute la valeur de ce jeune Roi qui ne dédaignoit pas de faire les fonctions de simple soldat, rien ne put mettre la victoire du côté des Chrétiens. Tous  
les

les jours ils étoient battus ne pouvant tenir contre la multitude des Infidèles, qui d'ailleurs l'emportoient par leur adresse à manier des chevaux. Ainsi le Roi, allarmé de voir ses troupes continuellement vaincues, fit de sérieuses réflexions sur le danger auquel il avoit exposé sa personne, de qui dépendoit le repos de son Royaume. Ses craintes furent adroitement fortifiées par les remontrances d'un Seigneur de la première considération & d'un grand crédit, qui connoissoit le vrai but de la Cour d'Espagne, qu'il savoit n'avoir conseillé la guerre d'Afrique, que dans l'espoir que la fortune, par des événemens extraordinaires, lui feroit naître un sujet légitime de faire valoir ses prétentions sur la Couronne de Portugal. Sebastien prit donc le parti de s'en retourner. Ce Prince auroit mieux fait de ne plus penser à la conquête de l'Afrique, mais Philippe plus rusé que lui trouva le secret de l'engager une autre fois dans cette même entreprise, où il perdit la vie, comme je le dirai en son lieu.

Tant de pertes, tant d'intrigues qui jetoient Philippe dans des dépenses extraordinaires, mirent son Conseil dans la nécessité de surcharger les peuples d'une nouvelle taxe, qui ne pouvoit pas manquer de leur être fort à charge; c'étoit le dixième de tous les biens. Aussitôt que l'Edit en fut passé, les Commissaires du Roi commencèrent à en faire la levée, mais avec tous les ménagemens, avec toute l'adresse qu'il convenoit d'avoir dans des conjonctures semblables. Marc Predillos, Gentilhomme de la ville de

Discours  
séditieux  
d'un Es-  
pagnol.

1574. Ste. Marie del Campo , se mit à murmurer publiquement de cette imposition exorbitante , & pour la rendre plus odieuse à ses compatriotes , il porta ses invectives jusques sur les actions de son Souverain , qu'il noircit des traits les plus capables d'inspirer l'esprit de revolte. Il publioit par tout „ que Philippe n'avoit qu'un zèle extérieur de Religion. Que toutes ses vues se bornoient à soumettre de nouveaux peuples à son Empire , dessein qui le forçoit de rendre ses anciens Sujets misérables. Qu'il affectoit un air de piété & de dévotion , pour mieux tromper ses peuples. Que l'Espagne n'avoit jamais eu de Roi plus fourbe que Philippe. Que s'il avoit fait mourir son propre fils sur de simples soupçons , il ne restoit aucune espérance à ses Sujets de trouver grace auprès de ce Monarque impitoyable. Que par l'augmentation excessive de l'autorité de l'Inquisition , il avoit forgé des chaines pesantes à toute l'Espagne. Qu'il avoit sucé ses Sujets jusqu'aux entrailles , pour remplir son insatiable ambition de dominer sur tout l'Univers. Qu'il n'y avoit point de misère égale à celle de vivre sous la domination d'un Roi , dont les démarches démentoient à tout moment les paroles. Que sa passion démesurée de fonder une Monarchie universelle ne pouvant que croître avec le tems , ses peuples ne devoient s'attendre qu'à le voir devenir le plus cruel des Tyrans. Qu'il devenoit indispensable de secouer le joug d'un tel monstre , à moins que de vouloir abandonner ses biens & ses

„ jours.

jours à sa voracité & à sa barbarie". Comme cet Espagnol étoit favant & très versé dans l'Histoire ancienne & moderne, il ajoutoit divers exemples convenables à ce qu'il avançoit. Il ne manquoit pas d'appliquer à Philippe deux vers Latins, faits autrefois contre un Cardinal de même nom que ce Prince. Voici le sens littéral de ces vers, dont la pointe roule sur les mots *Phi* & *Lippus*, qui joints ensemble forment celui de *Philippus*. *Phi*, dit le poëte, marque ce qu'il y a de plus mauvais en tout genre : un chasteux (*Lippus*) est mauvais en tout tems. *Phi* & *Lippus* sont mauvais. Donc *Philippus* est mauvais en tout & en partie.

On rapporta au Roi les discours emportez de Predillos, qu'on traita de séducteur, qui sans respect pour la Majesté royale donnoit au peuple des impressions de son Souverain, propres à exciter une revolte générale. Déjà même le Conseil, au premier avis de l'insolence de cet homme, avoit donné ordre de le mettre dans une étroite prison, sur le pié d'un criminel de lèse-Majesté. Son procès fut rapporté en présence de Philippe, qui laissa recueillir les voix, & elles allèrent toutes à la mort. Mais ce Monarque ordonna généreusement qu'on rendît la liberté à ce coupable, ajoutant qu'il falloit que ce déclamateur eût entièrement perdu le sens, puisque sans faire réflexion aux malheurs qui pouvoient lui arriver, il étoit assez téméraire pour tenir des discours aussi impudens contre son Souverain & dans son propre Royaume. Le Président insista sur la nécessité de punir ce sé-

Acte d'humanité & de clémence de Philippe.

1574.

ditieux, pour faire un exemple capable d'arrêter une licence aussi dangereuse. Le Roi répondit, „ je veux qu'on mette cet homme hors de prison, parce qu'un Souverain n'est jamais plus à couvert des inventions de ses Sujets, que lorsqu'il leur laisse la liberté d'exhaler leur mauvaise humeur, par le plaisir de donner quelques coups de langue”. Ce Monarque avoit raison, il connoissoit parfaitement que c'est le comble de la tyrannie de priver des malheureux de la satisfaction de se plaindre.

1575.

Grandes  
brouilleries dans  
Gènes.

D'autres affaires étrangères furent encore un sujet d'inquiétude pour Philippe, je veux parler des brouilleries qui agitoient la République de Gènes. C'étoit une querelle fort animée entre l'ancienne & la nouvelle Noblesse de cet Etat, elle avoit commencé l'année précédente, & celle-ci elle se trouvoit poussée à un point, que les deux partis paroissoient disposez à prendre les armes. Le Roi Catholique avoit un intérêt particulier d'entretenir en tout tems cette République à sa dévotion, par rapport à son Duché de Milan, où il lui étoit impossible d'envoyer des troupes dans le besoin, si les Génois ne livroient pas le passage sur leurs terres. Sur ce point de vue, ce politique Monarque avoit eu toujours l'attention de lier les esprits de ces Républiquains avec des chaînes d'or, qui pour toutes les intrigues d'Etat sont plus fortes que celles de fer. D'ailleurs il leur empruntoit souvent des sommes considérables, pour sûreté desquelles il leur donnoit des domaines dans le Royaume de Naples, en Sicile, au Duché de Milan,

&amp;

& dans d'autres Provinces de sa domination. Par ce moyen il se rendoit maître de l'attachement personnel des Grands de cette République, par l'obligation qu'il leur imposoit insensiblement de conserver leurs fortunes & de grands titres qu'il tenoit entre ses mains ; par cette ruse les Génois n'avoient plus la liberté de prendre parti avec d'autres Puissances, contraints par cet intérêt de rester sous la dépendance des Espagnols, comme ils n'y sont encore que trop aujourd'hui.

Je viens au détail de la brouillerie dont il est question. Les nouveaux Nobles de Gènes s'appercevoient depuis longtems que le but des anciens Nobles étoit d'usurper, dans le gouvernement de la République, une autorité plus étendue que les loix ne leur en accordoient, & par ce moyen de s'emparer de tout le pouvoir au préjudice & à la honte des autres, qui ne leur étoient inférieurs ni par la capacité, ni par le zèle pour le bien de la patrie, ni par la noblesse. Allarmez avec quelque sorte de raison des desseins de leurs concurrens, ils tentèrent d'abord toutes les voyes de la douceur pour les ramener au partage égal de la puissance souveraine, conformément aux statuts de l'Etat. Ces démarches pacifiques ayant été inutiles, l'indignation succéda, les nouveaux Nobles prirent les armes, & menacèrent de ne les pas quitter qu'ils n'eussent repris leurs droits légitimes, puisqu'il ne leur avoit pas été possible par leurs remontrances de rétablir l'ordre naturel. Ils avoient pour eux la faveur du peuple, & vraisemblablement il y auroit eu

1575.

Le Grand-Chancelier procure un accommodement.

1575.

une grande effusion de sang , si Mathieu Scarnegia Grand-Chancelier de la République n'avoit pas interposé son crédit entre les deux partis. Cet Officier étoit du corps des nouveaux Nobles , & généralement aimé pour sa sagesse , sa prudence , son dévouement au bien public , en un mot pour un concours de grandes qualitez qu'il réunissoit en sa personne. Il se donna tous les mouvemens imaginables pour calmer les esprits de part & d'autre , dans l'espérance que , soutenu de l'entremise des Princes intéressés au repos de la République , il pouroit trouver jour à faire recevoir un accommodement à la satisfaction commune. Enfin il fit tant & par ses intrigues & par ses discours , qu'il parvint à appaiser cette première fureur. Ce succès ne combla pas entièrement ses desirs , jaloux de la tranquillité de ses compatriotes , il souhaitoit avoir la gloire de finir sans retour cette funeste querelle , & dans cette vue il proposa des conditions , puisées dans les maximes qui doivent constituer la forme du gouvernement des Républiques.

Continuation des troubles.

Les soins de ce zélé citoyen étoient traversés par les intrigues de certains brouillons , qui , comme on l'éprouve ordinairement dans les dissensions civiles , ne cherchoient qu'à souffler le feu de la discorde , & à rendre les partis irréconciliables , pour remplir leurs vues particulières. Peut-être même se trouvoit-il à Gènes de ces personnes , qui auroient voulu faire servir les troubles de la République à troubler la paix dont l'Italie jouissoit depuis si longtems. En effet on rencontre toujours en semblables conjonctur-

jonctures un grand nombre de ces pestes publiques, qui déchirez d'une noire jalousie du bonheur des autres hommes, croient adoucir leur propre misère & leurs chagrins domestiques, s'ils peuvent porter ailleurs le poids insupportable des malheurs pour lesquels ils semblent seuls réservés. Gènes étoit remplie de ces esprits turbulens, qui fomentoient l'aigreur, & offroient leur crédit & leurs personnes, par l'unique motif de se ménager les moyens de chasser ceux qu'ils regardoient comme leurs ennemis.

Philippe, comme le plus intéressé à finir ces troubles, fut le premier à se donner les mouvemens convenables. Don Jean Idiaques son Ambassadeur auprès de la République reçut ordre de suivre de près cette affaire, & de ne rien épargner pour éteindre cet incendie, qui par ses progrès faisoit craindre un embrasement général dans la République, dont il étoit le protecteur déclaré. Ce Ministre voyoit déjà le succès de sa médiation, & l'on avoit tout lieu de se croire à la veille d'une réconciliation durable, puisqu'on avoit consenti de part & d'autre à mettre bas les armes, dans le tems même que les deux partis étoient prêts d'en venir aux mains, & paroissoient le plus animés à leur expulsion du gouvernement. Ces heureuses dispositions n'eurent aucun effet, par la faute d'Idiaques qui ne sut pas prendre d'assez justes mesures pour consommer son ouvrage. Vers la fin du mois de Mars le peuple, plus furieux que jamais, réduisit les choses à des extrémités presque irremédiables, sans considérer que les plus sages des

1575. deux factions avoient promis de desarmer ; & de conclure un accommodement par l'entremise & sous l'autorité du Roi Catholique , au nom duquel Idiaques intervenoit dans le Traité comme Ambassadeur de ce Monarque. La nouvelle Noblesse à la tête du peuple se porta aux dernières violences , & ne parloit que de réformer l'Etat à sa fantaisie , & d'abaisser la puissance des anciens Nobles. En effet cette faction obtint par la force tout ce qu'elle voulut , mais l'ancienne Noblesse ne pouvant soutenir cet affront , sortit de Gènes sous la conduite du Prince Jean-André Doria son Chef.

Le Cardinal Moroné envoyé par le Pape à Gènes.

Cependant le Grand-Chancelier , dont j'ai ci-devant parlé , avoit été envoyé à Rome , pour instruire le Souverain-Pontife des tristes divisions de Gènes. Grégoire , animé du mouvement de la charité chrétienne , & dans la crainte que ces troubles ne missent toute l'Italie en feu , fit partir sur le champ avec le titre de son Légat Apostolique le Cardinal Moroné , l'un des plus illustres membres du Sacré Collège , & des plus capables de remplir une commission aussi difficile. Mais soit que les Génois soupçonnassent quelque dessein caché dans cette députation , soit par quelque autre mal-entendu , ils ne voulurent point entrer en conférence avec ce Ministre. En vain Moroné en écrivit au Pape dans les termes les plus vifs , en vain il se plaignit avec aigreur de l'affront que la République faisoit , non seulement à sa personne & à sa dignité , mais même au St. Siège qu'il représentoit , les Génois demeurèrent fermes à point ne souffrir qu'aucune au-

tre

tre Puissance se mêlât de leurs affaires, que le Roi d'Espagne qu'ils reconnoissoient pour leur légitime protecteur. 1575.

Les Ministres de ce Monarque, malgré cette confiance, ne réussirent pas mieux, ils trouvèrent tant d'obstacles, que l'accommodement leur parut presque impraticable. En effet il n'y eut plus d'espérance, par le parti que prirent les anciens Nobles. Ils s'étoient retirez, les uns à Final, les autres à Acqui: après avoir assemblé des troupes, ils résolurent d'entrer dans Gênes à main armée, & de reprendre par la force leurs premiers emplois & leur ancienne autorité. Jean-André Doria fut élu Général, mais ce Prince, qui étoit alors au service de l'Espagne, ne voulut accepter cette charge, qu'après que Sa Majesté Catholique lui en auroit donné la permission.

Dans ces entrefaites on eut avis que Philippe avoit nommé un nouvel Ambassadeur pour Gênes, qui étoit le Duc de Gandie, sans rapeller l'ancien. On disoit à ce sujet que ce Monarque étoit mécontent de la gestion d'Idiaques, ou que seulement il vouloit lui donner un second, capable de le soulager dans le manège d'une affaire aussi épineuse. Le nouveau Ministre eut ordre d'agir de concert avec son collègue, & de mettre tout en usage pour rétablir la paix dans cette capitale. Quoi qu'il en soit, quelque diligence que le Roi lui eût prescrite, vû l'importance de l'affaire & la nécessité de ne point perdre de tems, il n'arriva qu'après la Flotte que Don Jean d'Autriche amena dans le fort des troubles. Ce Prince, en

Impossibilité d'un accommodement.

D. Juan d'Autriche paroi à la vue de Gênes avec une Flotte.

1575.

conséquence des ordres du Roi son frère ;  
devoit faire voile vers Gènes , & se tenir  
aux environs de cette ville , pour être prêt  
à y porter du secours , en cas que quelque  
Prince se mît en devoir de s'en rendre maître , & d'opprimer la République , à la fa-  
veur de cette guerre intestine. Pour être en  
état de remplir ce dessein , Philippe avoit  
fait embarquer un corps de troupes considé-  
rable , & du côté de la terre il avoit fait ve-  
nir du Milanez deux Régimens Allemans ,  
outre quelques compagnies d'Italiens qui  
avoient été levées à cette occasion.

Soupons  
au sujet  
de l'arri-  
vée de ce  
Prince.

A la vue d'une Armée aussi forte , la  
plupart des habitans de Gènes en conçurent  
les plus vives allarmes , dans la crainte que  
Sa Majesté Catholique n'eût dessein de se  
mettre en possession de cette capitale , sous  
prétexte d'y envoyer des forces pour y ré-  
tablir la tranquillité. Plusieurs même aug-  
mentoient ces soupçons , dans la vue de  
rendre les esprits plus irréconciliables , &  
d'ôter aux Espagnols toute la confiance du  
peuple. Au reste cet armement ne donna  
pas de l'inquiétude aux Génois seuls , les  
Princes voisins en prirent ombrage , dans  
l'impossibilité où ils se voyoient de résister à  
la puissance du Roi d'Espagne.

Sa con-  
duite.

Don Juan , en conformité de ses instruc-  
tions , s'aboucha à la Spezzia avec Jean-An-  
dré Doria & le Gouverneur de Milan. Le  
résultat de cette conférence fut , qu'on em-  
ployeroit tous les moyens propres à terminer  
la querelle qui divisoit la République , &  
que , si l'on ne pouvoit pas faire revenir le  
peuple de son obstination , il seroit permis

aux.

aux anciens Nobles de remettre par la force des armes leur patrie dans sa première liberté, & de la délivrer de l'arrogante tyrannie de la nouvelle Noblesse, enfin de reprendre leur pouvoir & leurs droits primitifs. Cette résolution fut d'autant mieux approuvée par la Cour d'Espagne, que les anciens Nobles offroient de soutenir la guerre à leurs dépens, & ne demandoient autre chose au Roi qu'une permission à Doria d'être leur Général, & de leur fournir les galères qu'il entretenoit à son service.

Généralement tous les Princes d'Italie furent persuadés que Philippe avoit enjoint à Don Juan de suivre pié à pié tous les mouvemens, toutes les variations qui arriveroient dans ces troubles, & d'avoir une extrême attention de se conduire en toutes les conjonctures selon les règles de la plus fine politique. C'est-à-dire que ce Prince avoit ordre de s'assurer de Gènes, s'il voyoit jour à le faire sans risque, mais de ne rien entreprendre qu'avec une pleine certitude de réussir; afin que, si l'on se trouvoit dans la suite dans des circonstances semblables, on ne fût point autorisé à se mettre ouvertement en garde contre les vues ambitieuses de l'Espagne. On eut encore plus sujet de se confirmer dans ce soupçon, lorsqu'on s'aperçut que les conseils de Don Juan tendoient plutôt à la guerre qu'à la paix. Moyen, disoit-on, que ce Prince regardoit comme le seul capable de l'amener à son but, sachant bien que, la guerre une fois allumée entre les deux partis, on ne pourroit pas se dispenser de le prendre pour arbitre.

Sentimens  
sur les des-  
seins de  
Philippe.

1575. bitre. Alors , ajoutoit-on , feignant une exacte neutralité, ou accordant sa protection à l'une des factions ennemies , il ne manqueroit pas de les assujettir l'une & l'autre à force ouverte , après qu'elles se feroient mises hors d'état de défendre leur liberté. Certainement ce ne seroit pas une hérésie en fait de jugemens politiques , de croire que ce projet fût venu dans la pensée d'un Prince , qui étoit dévoré de l'ambition d'étendre les limites de sa Monarchie. Et dans le cas dont il s'agit ce préjugé approche beaucoup du vrai , attendu que Philippe avoit besoin de Gènes , pour la sûreté de son Duché de Milan. D'autres ont assuré que dans cette rencontre , comme en beaucoup d'autres , ce Monarque avoit fait voir une modération , une grandeur d'ame dignes des plus grands héros. Ils disent que Don Juan & le Gouverneur du Milanez le pressèrent de ne pas laisser échapper une si belle occasion d'ajouter à son Empire le domaine de la République de Gènes , & qu'il leur répondit qu'il lui suffisoit d'être le maître , non des murs de Gènes , mais du cœur des Génois , qui supportoient avec plaisir le joug qu'il leur imposoit par l'attrait séduisant de son or , & qu'il ne seroit pas si facile de retenir dans la servitude avec des chaînes de fer.

Ambassadeurs de l'Empereur & de France à Gènes.

Peu de jours après l'arrivée de Don Juan on vit venir le Duc de Gandie , & presque en même tems l'Evêque d'Acqui revêtu du caractère d'Ambassadeur de Sa Majesté Impériale. Comme la République de Gènes est un fief de l'Empire, le droit de connoître

noître de ses querelles domestiques, & de les accommoder, sembloit appartenir à l'Empereur. Plusieurs raisons de politique rendirent cette Ambassade infructueuse. La Cour d'Espagne agissoit depuis le commencement des troubles, & par son entremise, ses soins, & son crédit, l'affaire touchoit presque au point d'être terminée : ainsi pour l'honneur de cette Couronne, il ne convenoit pas de souffrir l'intervention d'autres Puissances. D'ailleurs les Génois avoient refusé la médiation du Souverain-Pontife, & ce prétexte leur paroissoit valable pour ne pas accepter celle de l'Empereur. Ainsi le Prélat Ministre de ce Prince ne fit pas grande figure dans tout le cours de cette négociation. Les Génois tinrent la même conduite à l'égard de la France. Cette Couronne avoit envoyé Mario Birague & Galéas Fregose, dans le même dessein de pacifier les troubles de Gènes. Pour ne point donner au Roi Catholique lieu de se plaindre, Sa Majesté Très-Chrétienne fut remerciée d'une manière convenable des marques généreuses de son affection, qu'elle daignoit donner à la République, qui déclara qu'il ne lui étoit plus possible de remettre à d'autres le soin de lui rendre la paix, après s'être soumis au jugement des Ministres du Roi d'Espagne. A l'égard de cette dernière députation, Philippe, ou pour mieux dire ses Ambassadeurs trouvèrent fort mauvais que le Roi de France eût choisi Fregose, rebelle de la patrie, déclaré tel depuis longtems. On eut même des avis qu'il avoit eu diverses conférences avec les partisans de la Couronne qu'il ser-

voit.

1575. voit. Mais de quelque œil qu'il ait été regardé, on le congédia & son collègue avec tous les honneurs dus au Souverain qui les avoit envoyez.

Don  
Juan passe  
à Naples.

Les longueurs de la négociation ne permirent pas à Don Juan de faire un plus long séjour, par les approches de l'arrière-saison, où il devenoit dangereux de tenir la mer, d'autant qu'il ne vouloit pas faire entrer sa Flotte dans le port de Gênes, de peur d'augmenter les ombrages du peuple. Ainsi, après avoir laissé au Duc de Gandie, au Gouverneur de Milan, & à Doria, les ordres nécessaires pour agir en son absence, il prit la route de Naples, résolu d'attendre dans cette capitale l'événement de ce desordre. Il est certain que sans l'arrivée du Duc de Gandie il auroit eu les plus funestes suites : l'autorité de ce Seigneur parut adoucir les esprits, quoique toute son habileté, toute sa bonne conduite ne pût les amener à un accommodement décisif. Un peu après le départ de Don Juan, arriva d'Espagne Escovedo, que ce Prince y avoit envoyé. Il apportoit des ordres, par lesquels Sa Majesté déclaroit avoir remis à Don Juan un plein pouvoir de résoudre ce qu'il jugeroit à propos, dans tous les cas qui étoient à la décision du Roi. Sur cela Doria se transporta à Naples, pour y conférer avec le Prince, après toutefois que les Nobles de son parti eurent fait toutes leurs provisions, nécessaires pour soutenir la guerre qu'ils voyoient inévitable, attendu que leurs ennemis ne vouloient rien rabattre de leurs prétentions.

Doria.

Doria apprit à Don Juan que , sur divers prétextes sans fondement & entièrement faux , les nouveaux Nobles qui étoient maîtres de la ville refusoient de consentir, comme le seul moyen d'éviter les extrémités d'une guerre , à remettre tous leurs différends sans exception au jugement des Commissaires nommez par Sa Majesté Catholique. A cette nouvelle le Prince expédia un ordre au Gouverneur de Milan de congédier les Allemans & les Italiens , afin que les anciens Nobles pussent les engager à leur service , & réduire à la raison leurs adversaires, qui rejettoient avec tant d'obstination un accommodement raisonnable. Cette résolution prise , Doria revint à Gènes , ou du moins aux environs de cette capitale , & après que les troupes du Milanez eurent été licenciées , il les prit à la solde de son parti. Elles consistoient en quatre Régimens , deux d'Allemans qui montoient à plus de cinq mille hommes , sous les ordres de Don Jean Majoriquez & du Comte Felix de Lodrone , & deux d'Italiens d'environ quatre mille soldats commandez par Sigismond Gonzagues & Hector Spinola.

Les nouveaux Nobles de leur côté prenoient des mesures , pour se mettre en état de ne pas craindre leurs ennemis. Ils levèrent des troupes , & tâchèrent d'engager les Princes d'Italie dans leur querelle. Ils ne les trouvèrent nullement disposez à leur fournir du secours , soit que cette froideur vint de la crainte que cette faction ne se servît de leur assistance , pour entretenir longtems la guerre , soit qu'ils fussent choquez de l'opiniâtreté.

1575

Résolution de faire la guerre.

Le Grand Duc assiste les nouveaux Nobles.

1575.

niâtré qu'elle faisoit paroître, sans aucun motif valable, à refuser de soumettre le jugement de ses prétentions à la justice & à la prudence des Ministres d'un aussi grand Prince que le Roi d'Espagne. Le Grand-Duc de Toscane seul entra, même avec un zèle empressé, dans les intérêts de ce parti, qu'il assista de troupes, d'argent, de vivres, & de tout ce qui pouvoit contribuer à le soutenir contre la puissance de ses concurrents. Cette conduite déplut extrêmement à Philippe, qui voyoit que l'unique motif du Grand-Duc étoit de le braver en quelque manière.

Expéditions des anciens Nobles.

Tout étant disposé de part & d'autre à poursuivre ses droits par la voye des armes, les anciens Nobles se mirent les premiers en campagne. D'abord ils se rendirent maîtres de la ville & du château de Porto Veneré, & sans s'arrêter ils emportèrent Chiavari, Rapallo, & Sestri. Pendant ces hostilités on travailloit à réunir les esprits. Comme il paroissoit que la plus grande difficulté des nouveaux Nobles étoit de s'en remettre à l'arbitrage des seuls Ministres d'Espagne, on convint de part & d'autre que le Légat du Pape & l'Ambassadeur de Sa Majesté Impériale interviendroient dans le jugement. Ces médiateurs furent bientôt troublez dans leurs fonctions : pendant qu'ils cherchoient de concert les expédiens propres à ramener la paix, le peuple en fureur fut sur le point de leur faire violence, & de perdre le respect dû à leur caractère. La sédition alla si loin, qu'ils furent obligez de s'enfermer dans leurs hôtels, & de s'y fortifier pour se garentir des

des insultes de cette populace. On eut même lieu de craindre qu'elle ne se portât à des extrêmités, capables d'allumer un incendie qu'il seroit impossible d'éteindre. L'ancienne Noblesse n'avoit pas interrompu ses expéditions, Jean-Baptiste Spinola fit le Siège de Novi. En vain le parti contraire tenta de faire entrer du secours dans cette place, quatre mille hommes qu'il envoya à cet effet furent défaits avec une perte assez considérable, & les assiégés contraints de capituler obtinrent une honnête composition. Peu après la forteresse de Gavi subit le même sort, quoiqu'elle fût située sur un roc, & pourvue de toutes les munitions nécessaires pour une longue défense.

Les Puissances médiatrices, le Pape, l'Empereur, & le Roi d'Espagne, pressoient leurs Ministres par des dépêches réitérées de mettre l'affaire en état d'être promptement terminée par un accommodement au gré des parties. Enfin ils parvinrent à obtenir ce qu'on souhaitoit avec tant d'impatience, savoir, que les deux factions s'engageroient par écrit à se soumettre au jugement des Commissaires de ces trois Souverains. Mais au moment qu'on dressoit l'Acte, il survint de nouvelles difficultés entre les Ambassadeurs mêmes, celui de l'Empereur ne vouloit pas permettre que Sa Majesté Catholique y fût nommée sous le titre de principal Protecteur de la République. Il soutenoit que c'étoit offenser directement l'Empereur son maître, qui avoit droit de prétendre toute juridiction sur Gènes, comme fief de l'Empire. Au contraire les Ministres d'Espagne

Dispute sur le titre de Protecteur de la République de Gènes terminée en faveur de Philippe.

1575.

gne déclarèrent qu'ils ne paroistroient pas sous d'autre qualité. Ils prétendirent que celle de Protecteur principal de la République étoit due au Roi d'Espagne, par préférence à quelque Souverain que ce fût, attendu que de tout tems les Génois avoient reconnu leur Etat sous la protection immédiate de cette Couronne, dont les Monarques avoient pris ce titre dans toutes les rencontres, & l'avoient soutenu par des effets continuels de leur assistance dans le besoin. Sur cette contestation, il fallut écrire à l'Empereur, qui, peu jaloux de l'honneur qu'on lui disputoit, fit une réponse favorable aux Espagnols. Ainsi l'on reprit les séances, & le compromis fut signé.

On donne  
des ôta-  
ges & l'on  
entre en  
traite.

Immédiatement après que cet Acte fondamental eut été revêtu des formalitez juridiques, on fit publier une suspension d'armes, & peu après les troupes étrangères furent congédiées de part & d'autre. Les Plénipotentiaires choisirent Casal de Montferrat pour le lieu du congrès, & ils s'y retirèrent avec les Députez des factions ennemies. Elles avoient auparavant donné des ôtages, pour sûreté de l'exécution du compromis, qui constituoit Juges en dernier ressort de tous leurs différends sans exception les Ministres ci-dessus nommez. Il faut avertir que la sentence des Médiateurs devoit être exécutée dans tous les points de la querelle, excepté dans ceux qui donneroient atteinte à la liberté de la République, au sujet de laquelle leur pouvoir étoit limité. Les ôtages furent vingt jeunes Gentilshommes choisis dans les deux partis, & on les distri-  
bua

bua dans différentes places , jufqu'à l'entière pacification des troubles. Les Ambassadeurs travaillèrent à ce grand ouvrage avec tout le zèle imaginable , mais , comme les difficultez étoient prefque fans nombre & toutes importantes , comme de plus il s'en formoit à tout moment de nouvelles , ils ne purent finir l'accommodement auffitôt qu'on l'avoit efperé. Ce ne fut qu'au commencement de l'année fuiuante qu'il reçut la dernière main , conformément aux defirs des Princes qui auoient interposé leur autorité , & à la fatisfaction de toute l'Italie , qui y prenoit d'autant plus d'intérêt , qu'elle étoit dans l'attente d'une guerre générale à l'occafion de celle de Gènes.

Si l'Empereur s'entremet avec tant de zèle à pacifier les querelles domestiques des Génois , ce Monarque ne marqua pas moins d'empreflement à chercher les moyens de rétablir le calme dans les Pays-Bas , par quelque Traité qui pût appaifer les troubles caufez par la différence des Religions , & qui de jour en jour s'augmentoient de manière à faire perdre l'efpérance d'une réunion. Vers la fin de l'année précédente ce Prince (par les follicitations fecretes du Roi Catholique) auoit écrit aux Chefs des mécontents de ces Provinces des lettres pleines d'affection , par lesquelles il leur demandoit s'ils vouloient accepter fa médiation auprès de Philippe , pour chercher les expédiens propres à conclure un accommodement agréable aux deux partis. Les confédérez reçurent cette offre avec tous les témoignages de respect & de reconnoiffance , que méritoit le rang du Média-

dia-

1575. diateur, & sur les assurances qu'ils donnèrent de leur disposition à la paix, l'Empereur au commencement du printems envoya Gunter Comte de Schwartzembourg en Flandres, dans l'idée que le choix de ce Seigneur, beau-frère du Prince d'Orange, ne pouvoit pas manquer de dissiper les ombrages & la méfiance des Flamans. Sa Majesté Impériale ne borna pas ses soins à cette simple démarche; remplie du dessein d'assoupir ces dissensions, elle prit toutes les voyes convenables à la dignité de sa Couronne, & entre autres elle fit intervenir auprès du Prince d'Orange & des autres Chefs des Calvinistes les prières & les remontrances de plusieurs Princes d'Allemagne.

Protestation de Philippe.

De son côté Philippe déclara qu'il étoit prêt de consentir à toutes les conditions de paix, qui seroient convenables à la qualité des deux partis. Il ne demandoit autre chose, sinon qu'on eût soin de mettre à couvert son honneur & les droits de sa Souveraineté, sur tout qu'on ne stipulât rien au préjudice de l'obéissance due à l'Eglise Romaine. Par ce dernier article c'étoit dire ouvertement qu'il ne vouloit point d'accocommodement, puisque les Flamans n'avoient les armes en main, que pour secouer le joug des Souverains-Pontifes & se séparer de leur communion. Malgré cet obstacle qui devoit rompre tout traité, Gunter, en conséquence de ses ordres, fit presque l'impossible, pour ajuster les demandes de ces peuples à la satisfaction commune. Ces demandes, que les Auteurs Catholiques nomment extravagantes & hérétiques, se renfermoient

moient à obtenir la liberté de conscience. On juge assez qu'il n'y avoit aucune espérance de vaincre à cet égard les scrupules d'un Roi, qui avoit en horreur jusqu'au nom des Protestans, & que l'on entendoit souvent dire qu'il aimoit mieux n'être pas Roi, que de l'être de Sujets hérétiques. Le Comte médiateur sentoit parfaitement l'impossibilité de rien conclure, néanmoins sans se rebuter d'un incident qui renversoit toutes ses vues, il se borna à remplir la volonté de l'Empereur, & fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Ministre sage & habile, jusques là qu'il fit nommer une place pour les conférences, où de part & d'autre on envoya des Députez.

Breda fut désigné pour le lieu du congrès. Comme cette ville étoit alors au pouvoir du Roi Catholique, qui y entretenoit une forte garnison, les Commissaires de ce Monarque furent obligez d'envoyer quelques ôtages en Hollande. Plusieurs jours se passèrent en propositions & en répliques de la part des députez des Provinces soumises au Roi, & de ceux du Prince d'Orange, qui paroisoient sous le nom de députez des Etats de Hollande, de Zélande, & de leurs alliez. Le Comte de Schwartzembourg en qualité de médiateur recevoit les mémoires des deux partis. Entre les difficultés qu'il falloit applanir, une des plus considérables étoit la déclaration, que firent les Calvinistes (proposition que les Catholiques marquoient être disposez à accepter) de ne vouloir entendre aucune proposition de paix, qu'avant toute chose Sa Majesté n'eût fait sortir du pays

Congrès  
de Breda.

1575. tous les Espagnols, & toutes les troupes étrangères quelles qu'elles fussent. A juger de cette demande d'une manière équitable, elle répugne à la droite raison. Il n'étoit pas permis d'exiger une pareille condition du Souverain, pendant que ses Sujets vouloient rester les armes à la main. Deplus ils protestèrent qu'ils étoient fermement résolus de vivre dans la Religion Calviniste, & à cet effet ils demandèrent qu'on leur en accordât le libre exercice. Ils ne voulurent pas même recevoir le parti qu'on leur offrit de leur accorder le terme de trois années, pour sortir des Etats de Sa Majesté Catholique, & vendre leurs biens, s'ils vouloient se retirer dans des pays soustraits de l'obéissance de l'Eglise Romaine. Sur ces prétentions, qu'il n'y eut pas moyen d'amener à un tempérament de paix, le Commissaire Impérial, à la vue de l'invincible opiniâtreté des uns & des autres à ne se rien céder, rompit l'assemblée, & s'en retourna en Allemagne.

Philippe ordonne de continuer la guerre.

Après qu'on se fut séparé, le Commandeur dépêcha un exprès à Madrid, avec la relation du succès des conférences. Philippe, indigné que ses Sujets eussent l'audace de lui faire de pareilles demandes, écrivit au Gouverneur de se mettre en état de continuer la guerre, & de faire les derniers efforts pour réduire les rebelles, avec promesse de lui envoyer de puissans secours. En conséquence de cet ordre, Requesens mit son Armée en campagne. Elle étoit composée de sept mille hommes d'infanterie & de quatre régimens de cavalerie, & il en donna la con-

conduite à Gilles de Barlaimont. Ce Général fit quelque tems mine d'en vouloir à quelques places du Waterland au Comté de Hollande, & après plusieurs marches pour donner le change aux ennemis, il se rabatit brusquement sur Buren, ville forte sur les confins du Brabant & de la Hollande. Les habitans quoique surpris firent au commencement une très brave résistance, mais les Espagnols battirent la ville si continuellement & avec tant de furie, qu'ils l'emportèrent d'assaut. Peu après le château se rendit à composition, la garnison eut la vie sauve & la liberté de sortir, mais sans armes. Cette conquête fut suivie du sac de la place, les Catholiques la mirent au pillage, & y trouvèrent un butin d'autant plus considérable, qu'elle étoit fournie d'une grande quantité de toutes sortes de provisions, par rapport à sa situation avantageuse qui la rendoit une des plus importantes forteresses des confédérez. Le Prince d'Orange fut extrêmement sensible à la perte de Buren, qui lui appartenoit en propre, du chef de sa première femme qui lui avoit apporté cette ville en dot.

Pour ne pas donner aux ennemis le tems de se reconnoître, Requesens prit sur le champ la résolution de reprendre sur eux l'île de Schowen. Il confia la conduite de cette expédition à Don Sanche d'Avila qui devoit commander les troupes de terre, & à Christofe Mondragon qu'il mit à la tête de celles de mer. Le Commandeur estimoit cette conquête d'une grande conséquence pour les affaires du Roi,

Entre-  
prise sur  
l'île de  
Schowen.

1575.

à cause que la plus grande partie des mécontents, chassés de la terre ferme, y trouvoient une retraite sûre & tranquille. Au sujet de cette entreprise, l'Histoire remarque comme un prodige de valeur, ce que Mondragon fit faire à son corps d'Armée. Ce Général, arrêté, par un bras de mer de la longueur d'un mille, dépourvu de vaisseaux, parce qu'on n'avoit pas encore assemblé ceux qui devoient le transporter; ce Général, sans attendre, ne balança pas à passer à gué ce trajet avec deux mille soldats. Après avoir pris les mesures convenables, & choisi les endroits les plus élevez, il exécuta son dessein sans autre perte que de dix hommes. Cette action, aussi incroyable qu'intrépide, épouvanta tellement les ennemis, que, quoique de beaucoup supérieurs en nombre, ils n'eurent pas le courage de faire tête aux Espagnols, à qui ils abandonnèrent lâchement tous leurs Forts, pour se retirer, ou plutôt pour s'enfuir honteusement en Hollande.

Autres expéditions remarquables.

D'un autre côté le camp volant du Baron d'Hierges ayant été renforcé jusqu'au nombre de trois mille hommes de pié, il en fit d'abord plusieurs détachemens, pour faire croire qu'il vouloit former diverses entreprises en même tems, & enfin, après les avoir tous réunis à propos, il fondit sur Oudewater avant qu'on eût pu soupçonner son dessein. Cette ville est sur les frontières de la Hollande. Les Espagnols l'attaquèrent avec toute la fureur imaginable, & les assiégés soutinrent leurs assauts avec une égale bra-

bravoure. Ceux-ci se portèrent même jusqu'aux railleries insultantes, pour faire connoître qu'ils se moquoient des cruautés de leurs ennemis, ils se faisoient voir sur les murailles en habits de Moines. Ce mépris des choses les plus respectables de la Religion Romaine, anima tellement la rage & l'indignation des assiégeans, qu'ils redoublèrent leurs efforts, & foudroyèrent la place avec tant de violence, qu'elle fut prise d'assaut. Les habitans payèrent cher leurs insultes, les vainqueurs les firent passer tous au fil de l'épée, & non contents de cette barbare exécution, ils mirent le feu aux maisons, pour détruire de fond en comble cette ville impie & sacrilège, selon leurs idées. De là ils allèrent mettre le Siège devant Schoonhoven, où il y avoit une garnison d'environ sept cens hommes, partie François, partie Anglois. Le Seigneur de la Garde, que le Prince d'Orange dépêcha pour y commander, se fit jour l'épée à la main, & entra dans la place à la tête de sa troupe. Dans le commencement il fit mine de vouloir se défendre jusqu'à l'extrémité, mais il ne soutint pas longtems cette bravade, & il capitula sous la condition de sortir avec tout son monde, sans autres marques d'honneur que les armes blanches.

Pendant toutes ces expéditions, le Roi d'Espagne faisoit préparer dans ses ports une Flotte, qu'il destinoit à la conquête de la Hollande, avec une ferme résolution d'employer toute sa puissance à réduire cette Province. Sur ce plan, le Commandeur mettoit toute son application à chercher les

*Armée navale préparée en Espagne.*

1575.

moyens de se rendre maître de quelque port de mer dans ces cantons, où il pût assurer une retraite à l'Armée navale, qu'il attendoit de moment à autre pour l'expédition d'Hollande. Dans cette vue il avoit fait construire avec un secret incroyable jusqu'à trente galères & quelques autres bâtimens, pour transporter les troupes & toutes les provisions nécessaires. Cependant ces préparatifs ne paroissent pas suffisans, pour forcer les passages que les ennemis gardoient avec une Armée beaucoup plus nombreuse. Toute la ressource qu'on espéra dans cet incident capable de faire perdre courage, fut qu'à la faveur du reflux, comme on l'avoit déjà pratiqué deux fois, on pourroit faire passer à gué par les endroits les moins profonds un bon nombre de soldats. On jugea l'entreprise praticable, quoique le bras de mer qu'il falloit traverser eût plus de sept milles de largeur, entre les Iles de Philippland & de Duveland. Le grand projet, après qu'on auroit chassé quelques compagnies qui gardoient cet endroit, étoit de donner à l'Armée de terre que conduisoit d'Avila une plus grande facilité de passer au Siège de Ziriczée. Cette place, qui donne son nom à une petite Ile, étoit fort importante. Mais avant que d'y arriver, il falloit traverser à gué un autre gros canal, moins spacieux à la vérité que le premier, mais qui se trouva beaucoup plus dangereux, & par la hauteur de l'eau, & par la grande quantité de vase qui rendoit ce passage difficile.

Siège de  
Ziriczée.

Cette fameuse expédition, qui fut généralement regardée comme téméraire, atten-

du

du qu'il s'agissoit de passer un bras de mer d'une largeur aussi considérable, s'exécuta sans autre perte que d'environ trente soldats, qui la plupart furent tuez des coups de fusils tirez par les troupes commises à la garde de l'île. Ce qui rendit cette action moins meurtrière, fut qu'elle se passa pendant la nuit, & que les ennemis ne pouvoient frapper qu'au hazard. D'ailleurs les Espagnols parvenus au rivage ne trouvèrent aucune résistance, les confédérez n'osèrent paroître pour les empêcher de prendre terre, quoique le Prince d'Orange les eût envoyez exprès pour défendre ce poste. Ensuite le corps d'Armée d'Avila passa sans obstacle, & après avoir surmonté des difficultez presque sans nombre, il marcha au Siège de Ziriczée. On attaqua cette place par terre & par mer, après que le château de Bommené eut été emporté de force. Cette dernière forteresse étoit importante par sa situation, & par la commodité qu'elle procuroit aux assiégeans de pousser le Siège, qui dura plus longtems qu'ils ne s'y étoient attendu.

Henri III. Roi de France, avant que de prendre aucun parti sur les affaires de son Royaume, résolut de se marier, comme il fit cette année, & il épousa Claude de Vaudemont de la Maison de Lorraine. Philippe envoya à Paris le Duc de Pastrana, pour y faire à ce sujet les complimens de félicitation usitez en pareille rencontre. Ce mariage ne fut pas le principal motif de cette Ambassade, le Duc étoit chargé de faire auprès du Roi les plus vives instances, pour le déterminer à renouveler la guerre contre les Hu-

Mariage  
du Roi de  
France.

1575. guenots. Il paroiffoit que ce Monarque y étoit entièrement difpofé, non feulement par la haine qu'il avoit toujours eue pour cette Religion, mais de plus à caufe de la fuite du Duc d'Alençon, qui venoit de fortir de la Cour par les follicitations des mécontents. Les deux factions réunies avoient choifi ce Prince pour leur Chef, dans le deffein de fe mettre fous fon nom en état de parvenir à leur but, qui étoit d'abaifler les Guifes, & tous les Catholiques que le Roi honnoroit de fa confiance, & dont l'autorité devenoit aux Calviniftes un obftacle pour s'affurer la liberté de confcience. Elizabeth Reine d'Angleterre & les Cantons Suiffes Proteftans envoyèrent auffi leurs Ambaffadeurs à l'occafion des noces de Sa Majefté Très-Chrétienne, & en même tems pour l'exhorter à rendre le repos à fon Royaume, par une paix folide avec fes Sujets de la Religion Réformée. Les Ministres du Roi Catholique ne manquèrent pas de traverser ce confeil de tout leur pouvoir, & Henri, quoique porté à la paix par tempérament, fe rendit aux follicitations de la Cour d'Efpagne, qui fut lui faire peur des demandes exorbitantes des Chefs des Huguenots.

Guerre  
en Polo-  
gne pour  
l'élection  
d'un Roi.

Cette année eft remarquable par les commencemens de guerres, qui dans la fuite caufèrent beaucoup d'embarras à la Maifon d'Autriche. Philippe y prit part, non feulement par rapport à l'intérêt qu'il étoit obligé de prendre à la grandeur des Princes de ce nom, auxquels les liens du fang l'attachoient fi étroitement, mais encore plus parce qu'il

fe

se vit contraint de prendre plusieurs fois les armes à ce sujet, & même de faire les plus grands efforts, pour se mettre en possession d'un Royaume qui lui étoit dévolu par droit d'héritage. La première de ces guerres fut celle qui s'éleva en Pologne, à l'occasion de la vacance du Trône. Après la fuite d'Henri, plusieurs Princes se mirent sur les rangs pour obtenir cette Couronne. Les plus considérables furent, l'Empereur Maximilien, Ernest son fils & Ferdinand son frère Archiducs d'Autriche, Jean III. du nom Roi de Suède, Sigismond son fils Duc de Finlande, Etienne Batori Prince de Transilvanie, Alfonse II. Duc de Ferrare, & Jean-Basile Grand-Duc de Moscovie. Une partie des électeurs donna ses suffrages à l'Empereur Maximilien, l'autre deux jours après proclama Reine Anne Jagellon sœur de Sigismond dernier Roi de cette race, sous la condition qu'elle épouserait Etienne Batori Prince de Transilvanie. Cette double élection, faite sur la fin de l'année, ne put pas manquer d'être la source de grands troubles dans ce Royaume. Les deux concurrens se mirent en possession du Trône, résolus chacun de s'y maintenir, & de chasser son rival par la voye des armes. On juge assez que cette querelle donna lieu à des mouvemens extraordinaires en Europe, elle auroit eu sans doute des suites fâcheuses, si la mort de l'Empereur Maximilien, arrivée peu de tems après, n'avoit pas réuni tous les suffrages en la personne de Batori, qui resta seul maître de la Couronne.

L'autre source de guerre, qui dans la suite Semences

1575. engagea le Roi d'Espagne dans la nécessité de prendre les armes, fut la révolution qu'on vit arriver en Afrique. Voici le précis de ces mouvemens, qui passèrent ensuite en Europe au grand dommage de la Chrétienté. Muley Mehemet Roi de Maroc ne put se résoudre à laisser le gouvernement de ce Royaume à Muley Maluco son oncle, à qui il avoit été remis par la disposition testamentaire de son ayeul. Maluco se jetta entre les bras du Grand-Seigneur, qui le prit sous sa protection, & lui envoya des troupes. Avec ce secours & l'assistance des Mores de son parti, Maluco fit la guerre à son neveu, qu'il vainquit en deux batailles rangées, qui le rendirent maître absolu des Royaumes de Fez & de Maroc. Le Prince vaincu se retira avec un petit nombre de ses partisans dans les montagnes, où il se soutint, non comme Roi, mais comme un voleur & un brigand, uniquement occupé à faire des courses dans le pays, & ne vivant que de ses vols & du pillage de ses anciens Sujets, sur lesquels il exerça toutes les violences que lui inspiroit son tempérament avare & cruel. À la faveur de ces troubles, le Roi de Portugal mal conseillé crut avoir en main l'occasion de faire des conquêtes en Afrique, il y passa en personne rempli de ce dessein, non dans la vue d'aider Mehemet à reconquérir son Royaume. On ne peut voir une expédition plus malheureuse, Sébastien y périt, & avec lui fut éteinte la Maison royale, comme je le dirai en son lieu.

Furieuse Dans le même tems l'Italie étoit affligée  
du

du fléau le plus terrible. Elle se voyoit encore plongée dans les malheurs de la guerre civile de Gènes, lorsqu'elle fut accablée de la plus grande des afflictions, & qui est un signe manifeste de la colère de Dieu. Au milieu des desordres de la guerre, une furieuse peste, & plus maligne qu'elle n'est d'ordinaire, fit d'étranges ravages dans diverses contrées de ce pays. Elle y entra par deux de ses extrémités, Trente où le commerce avec l'Allemagne l'apporta, & la Sicile qui la reçut des vaisseaux que le négoce attire continuellement à Constantinople. Milan & Venise éprouvèrent plus qu'aucun autre endroit toute la desolation que cause cette cruelle maladie, mais les grands secours que ces capitales reçurent, les attentions qu'on y eut à prévenir le progrès du mal, en arrêtèrent bientôt le cours & la violence. La première fut redevable de son salut aux soins & aux charitez de son Archevêque Charles Borromée, (aujourd'hui placé dans le catalogue des Saints) qui se transporta par tout, & distribua ses biens aux malades que la pauvreté privoit des remèdes nécessaires. A Venise Louis Mocenigo, alors assis sur le Trône Ducal de la République, fit tout ce qu'on peut faire humainement pour délivrer les habitans de cette mortalité, & il envoya par tout des Provédateurs chargez d'ordres propres à en garantir l'Etat de terre ferme.

Rome en fut préservée par la vigilance de Grégoire XIII. Ce Souverain Pontife se donna tant de mouvemens, prit de si justes mesures, fit garder si exactement les frontiè-

1575.  
peste en  
Italie.

Maladie  
& paro-  
les remar-  
quables  
du Pape.

## 156 VIE DE PHILIPPE II.

1575.

res des domaines de l'Eglise, que la contagion ne put pas pénétrer dans cette capitale, toujours remplie d'une multitude d'étrangers de toutes les nations. Mais le zèle de ce Pape pour la conservation de ses Sujets, ne put le mettre lui-même à l'abri des infirmités de la nature humaine. Atténué par les fatigues inséparables des pénibles fonctions du gouvernement, il fut saisi d'une fièvre continue, qui fit craindre pour sa vie, & remplit les Romains de la plus vive douleur. Aussitôt les Curez & les Supérieurs des maisons religieuses firent faire dans toutes les Eglises des prières publiques, pour obtenir de Dieu sa guérison. Pendant qu'on imploroit l'assistance du Ciel, le Cardinal Doyen du Sacré Collège alla lui rendre visite, & crut lui donner une grande consolation par le récit de ce qu'on faisoit à Rome; des prières continuelles qu'on avoit ordonnées dans toutes les Eglises pour l'augmentation des jours de Sa Sainteté, enfin du concours extraordinaire des peuples consternés de sa maladie. Preuve certaine, ajouta-t-il, de la satisfaction générale de son gouvernement. „ La conservation de ma  
 „ vie, *répondit le Pontife*, ne doit pas beau-  
 „ coup intéresser l'Eglise. Le Sacré Collé-  
 „ ge lui fournira après ma mort un Chef,  
 „ bien plus digne que moi de la gouverner.  
 „ On devroit plutôt adresser ces prières  
 „ pour la continuation de la santé du Roi  
 „ Catholique, qui est une vraie colonne de  
 „ la Chrétienté”.

L'Infante  
Marguerite

La Princesse Marguerite, cousine du Roi Philippe, prit cette année la résolution de

se

se faire Religieuse de l'Ordre des Carmelites déchauffées, quoiqu'elle ne fût que dans la dix septième année de son âge. Aussitôt que Sa Majesté Catholique fut informée du dessein de sa parente, il la fit venir au Palais, sous prétexte d'avoir avec elle un entretien particulier, pour apprendre le véritable motif de sa vocation. C'étoit une feinte, le politique Monarque n'ignoroit pas la source de ce mouvement, puisqu'il s'étoit servi du ministère de l'Inquisiteur Général de Cuença & de son Confesseur pour l'inspirer à l'Infante, dont il avoit plusieurs raisons d'empêcher le mariage. Mais il vouloit faire connoître à la jeune Princesse la peine & même la répugnance qu'il sentoit à la voir renoncer au monde, & il ne manqua pas de lui représenter tout ce que ce parti avoit d'extraordinaire dans une personne de son âge & de son rang, enfin il lui parla d'une manière à lui ôter tout soupçon des démarches qu'il faisoit sous main pour l'entretenir dans cette pensée. Le résultat fut, qu'après avoir loué sa pieuse résolution, il la mena lui-même par la main à l'Eglise des Pères Carmes, où elle devoit être reçue professe. Ses deux filles, les Infantes Catherine & Isabelle, accompagnèrent la novice, & pendant la cérémonie le Roi fit plusieurs actes d'une dévotion édifiante. Marguerite parut dans les plus riches habits, les cheveux épars sur ses épaules, ce qui lui donnoit une grace infinie. Elle portoit sur la tête, en forme de Couronne, une magnifique guirlande, enrichie de pierres précieuses & ornée de fleurs les plus rares, comme un sim-

## 158 VIE DE PHILIPPE II.

1575. bole de son alliance avec Jésus-Christ qu'elle alloit recevoir pour époux. Philippe fut le parain, & la maraine l'Infante Isabelle. La solemnité finie, ce Monarque fit un présent de deux cens ducats au monastère de la nouvelle Religieuse.

Don Diégue de la Madriz créé Archevêque.

Peu de jours après il nomma à l'Archevêché de Lima Don Diégue de la Madriz, Inquisiteur de Cuença, le même dont je viens de parler, qui sans doute reçut cette dignité comme une récompense des peines qu'il avoit prises à persuader Marguerite de prendre le voile. Pendant qu'on attendoit le retour de l'Exprès envoyé à Rome pour obtenir les Bulles, la Reine Anne voulut que l'Archevêque désigné célébrât la Messe dans sa chapelle. Elle fut si frappée de la contenance grave de ce Prélat, qu'immédiatement après le service elle alla trouver le Roi son époux, & lui dit, „ Comment est il possible „ que Votre Majesté ait pu se résoudre à „ priver l'Espagne d'un aussi grand homme, „ dont la rare modestie peut faire l'édification de votre Royaume ” ? Ces paroles firent une vive impression sur l'esprit de Philippe, qui dès ce moment perdit la pensée d'envoyer la Madriz aux Indes, & dans cette vue il lui donna aussitôt l'Evêché de Badajox. La Madriz répondit parfaitement aux espérances qu'on avoit conçues de son mérite, il se rendit très recommandable, & devint un des plus illustres Chefs de l'Eglise d'Espagne.

*Fin du Livre II.*

LA



LA VIE  
DE  
PHILIPPE II.  
ROI D'ESPAGNE.



SECONDE PARTIE.

LIVRE III.

---

ARGUMENT

DU LIVRE TROISIEME.

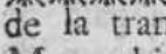
*Mort de Requesens. Son éloge. Causes principales de cette mort. Ordre qu'il laisse en mourant. Résolution de secourir la Reine Marie. Le gouvernement des Pays-Bas remis au Conseil d'Etat. Suites de cette résolution. Passage de Don Juan en Flandres. Les premiers ordres qu'il donne. Les Etats*

Etats font une députation à ce Prince. Con-  
 ditions qu'ils en exigent pour le reconnoitre.  
 Il prend conseil à ce sujet. Sa résolution.  
 Il signe le Traité de Gand. Uluzzali desole  
 les Etats du Roi Catholique. Philippe cher-  
 che les moyens de s'opposer aux Turcs. Dis-  
 pute sur la préséance entre la République de  
 Gênes & l'Ordre de Malte. Mémoire cu-  
 rieux à ce sujet. Amurat déclare la guerre  
 à la Perse. Mesures du Sophi. Il sollicite  
 Philippe à la guerre contre les Turcs. Suc-  
 cès de la guerre de Perse. Favorable au  
 Roi d'Espagne. Qui refuse de se liguier a-  
 vec le Turc. Sa réponse. Diète de Ratis-  
 bonne. Guerre de Religion en France. Ar-  
 mée étrangère au secours des Huguenots. Si-  
 tuation du Roi de France. Traité de paix.  
 Ligue sainte. Démarches de Philippe à ce  
 sujet. Voyage de ce Monarque. Sagesse de  
 son gouvernement. Sa conduite à l'égard  
 de l'Amiral de Naples. Instructions qu'il  
 donne à ses Ministres. Son attention à tout  
 savoir. Trait remarquable au sujet d'un  
 Ministre. Affaires de Flandres. Entrée de  
 Don Juan à Brusselles. Faute qu'il fait en  
 licentiant les Espagnols. Mouvements du  
 Prince d'Orange. Résolution de Don Juan.  
 Il sort de Brusselles. Son stratagème pour  
 se rendre maître de Namur. Démarches  
 des Etats. Leur lettre au Roi contre Don  
 Juan. Celle de ce Prince pour sa justifica-  
 tion. Impressions que Philippe prend contre  
 son frère. Déclaration des Etats contre  
 Don Juan. Ce Prince assemble une Armée.  
 Arrivée du Prince d'Orange à Brusselles  
 & sa réception. Origine d'une nouvelle fac-  
 tion.

tion. Elle élit l'Archiduc pour Gouverneur des Pays-Bas. Départ de ce Prince & son arrivée en Brabant. Lettre de Don Juan à Farnese à ce sujet. L'Archiduc proclamé Gouverneur des Pays-Bas. Muley Mehemet implore le secours de Philippe. Qui le lui refuse. Il a recours au Roi de Portugal. Qui lui accorde sa protection. Craintes de Mehemet. Sébastien n'écoute point les oppositions de son Conseil. Il demande du secours à Philippe. Abouchement de ces deux Monarques. Politique du Roi d'Espagne. Mécontentement réciproque. Imprudence du Roi de Portugal. Trait de prudence du Roi d'Espagne. Dernière résolution de Sébastien au sujet de la guerre d'Afrique. Affaires de Flandres. Lettre de Philippe à l'Archiduc. Réponse de ce Prince. Suites de cette affaire. Assemblée des Etats de Blois en France. Soupçons contre le Roi Henri. Déclaration de ce Monarque aux Etats. Demande qu'il y fait. Réponse des Etats.


 A situation des affaires au commencement de cette année don-  

**L**
 noit lieu de se flatter, au  

 moins en apparence, du retour  

 de la tranquillité dans tous les Etats de la  
 Monarchie Espagnole, principalement dans  
 les Pays-Bas, par les bons ordres que Phi-  
 lippe avoit envoyez par tout. Au moment  
 qu'on s'attendoit à recueillir les fruits d'un  
 arrangement sage, & de la supériorité des  
 armes du Roi dans ces dernières Provin-  
 ces, un incident fit évanouir ces brillantes  
 espérances de prospérité & de repos. Don  
 Louis

1576.

---

 Mort de  
 Reque-  
 sens.

1576. Louis de Requesens mourut dans les premiers jours du mois de Mars, & la mort de ce Gouverneur fut suivie des plus grands defordres.

Son éloge. On ne peut refuser à ce Gentilhomme l'éloge de s'être distingué toute sa vie par un zèle à toute épreuve pour le service de son Souverain. Ce fidèle attachement fut soutenu d'une grande expérience dans la guerre, où il ne faisoit pas moins remarquer son courage, quoiqu'on pût lui reprocher d'agir quelquefois avec trop de lenteur & de circonspection. Pendant qu'il fut chargé du gouvernement des Pays-Bas, il remporta souvent des avantages signalez sur les mécontents, & par ses fréquentes victoires il leur enleva beaucoup de places, & les laissa plus foibles qu'ils n'étoient à son arrivée. Mais il a été fort blâmé de n'avoir pas su prendre d'autres expédiens, pour réprimer les mutineries de ses soldats qui se soulevèrent tant de fois dans le cours de son administration, que celui de mettre les armes entre les mains des Flamans, qui après les avoir prises ne voulurent plus les quitter dans la fuite. Certainement Requesens ne rencontra point de plus grand obstacle à ses progrès que de la part de ses propres troupes, il eut la douleur de voir renouveler quatre fois leurs séditions dans l'espace de deux ans, sous prétexte d'exiger leur solde, ce qu'ils firent avec moins d'injustice que de contretens, les conjonctures rendant alors leur service plus nécessaire que jamais.

Causés  
principales  
de cette  
mort.

Ces fréquentes revoltes non seulement l'em-

l'empêchèrent de recueillir toute la gloire, 1576.  
 que lui préparoient ses travaux & ses exploits, elles furent même la cause de sa mort. Dans le tems qu'il pressoit en personne le Siège de Ziriczée, il fut pénétré du chagrin d'apprendre la nouvelle mutinerie du Corps de cavalerie qu'il avoit laissé dans le Brabant, & qui demandoit les anciennes payes qu'on différoit toujours de leur donner. Dans la crainte que ce tumulte ne gagnât aussi les régimens d'infanterie, il parut en diligence pour appaiser ce desordre & en prévenir un plus grand: mais il s'échauffa tant, qu'il tomba malade en chemin si grièvement, qu'on desespéra de sa vie le lendemain de son arrivée à Bruxelles.

Il connut lui-même sur le champ l'état desespéré de sa maladie, & il employa les momens qui lui restoient à régler les affaires du gouvernement, de manière que sa mort ne devînt pas un sujet de troubles, comme il étoit à craindre. Pour cet effet il déclara le Comte de Barlaimont Gouverneur des Pays - Bas, & Pierre-Ernest de Mansfelt Général des Armées, jusqu'à ce que le Roi en eût autrement ordonné. Cette disposition n'eut point lieu, pendant qu'on dressoit les lettres patentes pour la rendre authentique, le mal de Requesens empira, & il ne put les signer, parce qu'on ne les lui présenta que lorsqu'il alloit rendre le dernier soupir. Sur ce défaut de formalité, on n'eut aucun égard à sa dernière volonté, & suivant l'usage ordinaire en pareille rencontre, l'administration demeura entre  
 les

Ordres  
 qu'il lais-  
 se en mor-  
 rant.

1576. les mains du Conseil d'Etat, en attendant les ordres de Sa Majesté Catholique.

Résolu-  
tion de  
secourir la  
ReineMa-  
ric.

Dans ce même tems il se négocioit en Espagne une affaire d'importance. Monsieur Ormanetto Evêque de Padoue y poursuivoit la conclusion d'un Traité entre le Pape & le Roi Catholique, pour procurer la délivrance de Marie Reine d'Ecosse, qu'Elizabeth retenoit prisonnière en Angleterre. L'entreprise devoit se faire sous le nom du Souverain-Pontife, sans que Philippe parût y avoir part, pour ne point réveiller la haine des Puissances ennemies de la grandeur de ce Monarque. Grégoire avoit de plus nommé Don Juan d'Autriche Général de cette expédition. Dans ces entrefaites on reçut la nouvelle de la mort de Requesens. Aussitôt Sa Sainteté expédia un ordre à son Nonce de solliciter le Roi d'Espagne de sa part, de remettre à Don Juan le gouvernement des Pays-Bas. Les motifs de cette demande étoient, que les Flamans recevroient avec joye ce Prince par la vénération qu'ils conservoient pour la mémoire de l'Empereur Charlequint son père, & que d'ailleurs Don Juan auroit toute la facilité convenable de passer en Angleterre avec la Flotte, & d'achever l'entreprise avec plus de succès qu'aucun autre. Une condition le regardoit en particulier, le St Père lui avoit fait porter parole de lui faire épouser Marie qui lui apporteroit en dot ses droits sur le Royaume d'Angleterre, s'ils plaisoit à Dieu de remettre cette Reine en liberté. C'est ainsi que les Papes sont prodigues à promettre le bien d'autrui.

trui. Quoique le choix de Don Juan pour la conduite de ce projet ne fût pas du gout de Philippe, l'envie qu'il avoit de mettre en train cette affaire, le fit passer par dessus sa répugnance, & il promit au Nonce de se conformer en tout aux desirs de Sa Sainteté. 1576.

Un Flamand nommé Joachim Opper, homme d'une expérience consommée dans le maniement des affaires, résidoit alors à Madrid, avec l'emploi de Secrétaire de Sa Majesté pour le département des Pays-Bas. Le gouvernement des Pays-Bas remis au Conseil d'Etat. Ce Ministre persuada au Roi de laisser le gouvernement de ces Provinces au Conseil d'Etat, sur l'assurance que les Grands du pays, intéressés au repos de leur patrie, auroient & plus d'attention à chercher les moyens de finir les troubles, & plus de ressources à trouver les remèdes convenables aux misères de leurs compatriotes, que ne pourroit faire un Gouverneur étranger quel qu'il pût être. De plus il remontra que Sa Majesté risquoit d'autant moins de suivre son conseil, qu'elle favoit que les principaux de ce Conseil étoient inviolablement attachés à la Religion & à son service.

Sans examiner avec tout le soin nécessaire quelles pourroient être les suites de cette résolution, sans voir si les conjonctures permettoient un gouvernement ainsi partagé entre plusieurs têtes, Philippe jugea à propos de différer quelque tems la commission de Don Juan, malgré les instances que le Nonce faisoit pour le départ de ce Prince. Cette condescendance causa les plus grands desordres. Le peuple, qui se voyoit

Suites de cette résolution.

1576. voyoit délivré de l'administration d'un Gouverneur Espagnol, ne put plus se résoudre à reconnoître l'autorité souveraine transmise à ce nombre de Conseillers, qui ne lui paroissoient pas depuis le changement au dessus de leur première condition. La Noblesse marquoit du mépris pour leurs ordres, parce qu'elle regardoit toujours ces nouveaux Gouverneurs comme ses égaux. De là s'élevèrent des troubles sans nombre, & des séditions continuelles. Enfin la confusion vint à un point, que le Roi fut contraint d'ordonner à Don Juan de prendre la poste, pour aller se mettre en possession de son gouvernement.

Passage de  
Don Juan  
en Flan-  
dres.

Ce Prince obéit sur le champ, & fit son voyage avec tant de promptitude, après avoir traversé la France en habit déguisé, qu'il fut lui-même le porteur de la nouvelle de son arrivée. Il étoit alors dans la fleur & dans la force de son âge, & il jouissoit de la plus brillante réputation, acquise par plusieurs actions d'éclat qui le mettoient au comble de la gloire. Il menoit avec lui Octave Gonzagues, fils de Ferrand Gonzagues si fameux par ses exploits militaires, & qui fut Viceroy de Sicile, ensuite Gouverneur de Milan sous l'Empereur Charlequint. Don Juan passa sur la route pour un des domestiques d'Octave. La diligence qu'il étoit obligé de faire, ne l'empêcha pas de rester inconnu quelques jours à Paris, curieux de voir le Roi sans se faire connoître, comme il fit, en même tems pour s'aboucher avec l'Ambassadeur d'Espagne qui résidoit en cette Cour.

Ar-

Arrivé à Luxembourg, ville de l'obéissance du Roi, il quitta son déguisement, & se découvrit pour la première fois sous son nom & la qualité de Gouverneur Général des Pays-Bas envoyé par Sa Majesté Catholique. Aussitôt qu'il eut appris que les troupes mutinées avoient mis Anvers à sac, & commis les plus horribles cruautés dans cette malheureuse ville, il écrivit au Conseil d'Etat pour lui donner avis de son arrivée, & à Anvers aux Commandans Espagnols pour leur enjoindre de mettre bas les armes. Les Officiers obéirent, mais les Conseillers & les autres députés des Etats furent en balance s'ils recevroient le nouveau Gouverneur, soit qu'ils fussent aigris de l'outrage que les habitans d'Anvers venoient de recevoir, soit qu'ils souffrissent impatiemment de se voir fitôt dépouillés du pouvoir suprême. Dans l'incertitude où ils se trouvoient, leur ressource fut de s'en remettre à l'opinion du Prince d'Orange, qui leur conseilla de ne reconnoître Don Juan que sous certaines conditions, principalement sous celle de ratifier & de souscrire lui-même la confédération de Gand, dont un des principaux articles étoit de faire sortir des Pays-Bas toutes les troupes Espagnoles.

Ce conseil fut généralement approuvé, & sur le champ il fut résolu de faire une députation à Don Juan. Ischius reçut ordre d'aller trouver ce Prince, mais on lui remit des instructions où il y avoit tant de hauteur, & un manque de respect si choquant, que le Conseiller fut longtems incer-

1576.

Les premiers ordres qu'il donne.

Les Etats font une députation à ce Prince.

1576. certain s'il accepteroit cette commission, qu'il prévoyoit ne pouvoir qu'exciter toute la colére, toute l'indignation de Don Juan. Il communiqua même son inquiétude à un de ses amis, qui, à ce qu'on assure, lui répondit qu'il ne devoit pas faire difficulté de se sacrifier lui-même pour le bien de sa patrie, que dans cette occasion il falloit avoir le cœur d'Alexandre & l'épée de César, non pour s'amuser à de simples paroles, mais pour massacrer le traître qui apportoit avec lui la ruine des Pays-Bas. Par cette action généreuse, ajouta le Gentilhomme, vous n'aurez rien à craindre d'un mort, & vous serez assuré de toute la reconnoissance, de toute la faveur des vivans.

Condi-  
tions qu'ils  
en exigent  
pour le re-  
connoître.

Ischius témoigna de l'horreur pour un forfait aussi indigne d'un honnête homme, & ne prenant alors conseil que de lui-même, il se rendit auprès de Don Juan. Ce fut pour exposer à ce Prince le sujet de son Ambassade, ce qu'il fit avec une hardiesse si bien ménagée, si pleine de modération, si fort dans les termes du respect, qu'en même tems il satisfit à son devoir, sans offenser le nouveau Gouverneur. Bien plus, de retour à Brusselles il rapporta avec tant de force tout ce qu'il avoit remarqué de prévenant dans la personne de Don Juan, il fit un portrait si avantageux de ce Prince, il exalta ses grandes qualitez avec tant d'énergie, que ce panégyrique fit impression sur l'esprit d'un grand nombre de Conseillers. Il fit même cet effet, qu'on revint d'un accord unanime à la voye de la douceur, & il fut arrêté qu'on lui feroit une  
se-

seconde députation beaucoup moins fière 1576.  
 que la précédente. On envoya Funckius  
 chargé de propositions plus adoucies, & dont  
 le résultat étoit que Don Juan seroit reçu  
 avec tous les honneurs & toute la soumis-  
 sion convenables, aussitôt qu'il se détermi-  
 neroit à ratifier les articles de la Confédéra-  
 tion de Gand.

Don Juan ne rendit alors aucune répon-  
 se, & prit du tems pour délibérer sur cet-  
 te affaire. Il s'enferma avec Octave Gon-  
 zagues & Escovedo, ses plus intimes con-  
 fidens & les arbitres de ses desseins & de  
 ses pensées les plus secretes, & il leur de-  
 manda, avec une inquiétude qui marquoit  
 son embarras, ce qu'ils lui conseilloient de  
 faire sur une proposition aussi délicate. Ses  
 incertitudes augmentèrent par la contrariété  
 de leurs sentimens. Gonzagues rejetta ab-  
 solument la pensée de faire sortir des Pays-  
 Bas les troupes Espagnoles, pour ne pas  
 rester à la discrétion des Flamans, qui ne  
 manqueroient pas de traiter Don Juan, non  
 comme leur Gouverneur à qui ils devoient  
 l'obéissance, mais comme un Sujet soumis  
 à leurs ordres. Escovedo dit au contraire  
 que la saine raison, à la vue des conjonc-  
 tures, jettoit dans la nécessité d'accorder  
 une demande faite par la nation entière, à  
 moins que le Prince ne voulût mettre en  
 risque sa propre réputation, à retenir mal-  
 gré toutes les Provinces un petit nombre  
 d'Espagnols, trop foibles pour se mettre à  
 l'abri de la fureur des Flamans.

Entre les motifs qui appuyoient cette der-  
 nière opinion, il n'y en eut point qui ser-  
 voit Sa résolu-  
tion.

1576.

vît davantage à déterminer Don Juan que celui-ci. Escovedo soutint que l'opiniâtreté à retenir les Espagnols ne pouvoit produire d'autre effet, que d'allumer la guerre dans les Pays-Bas. Evénement que le Prince devoit éviter de tout son pouvoir, pour exécuter les ordres du Roi son frère, qui sur toutes choses lui avoit prescrit de maintenir la paix dans ces Provinces. Par conséquent donner lieu à de nouveaux troubles, étoit vouloir se rendre coupable auprès de Philippe, qui d'ailleurs, trop facile à concevoir des soupçons, pourroit croire que le Prince, ambitieux de se faire une plus haute fortune, travailloit à s'agrandir par le moyen d'une guerre confiée à sa conduite. Cette raison frappa Don Juan, qui trouvoit encore un intérêt personnel à suivre l'avis de son Secrétaire. Il avoit à cœur l'expédition d'Angleterre, qui lui échappoit s'il se trouvoit embarassé dans une guerre contre les peuples réunis des Pays-Bas.

Il signe le  
traite de  
Gand.

Ce Prince fit donc en particulier les plus sérieuses réflexions sur les suites du parti qu'il alloit prendre, & après avoir considéré qu'il n'y avoit pas assez de tems pour informer la Cour d'Espagne de ce qui se passoit, & recevoir les ordres nécessaires, il se détermina à satisfaire les Etats. Au moyen de cette condescendance il se regardoit comme le pacificateur des Pays-Bas, & rempli de ce titre brillant il soucrivit la Confédération de Gand, & en conséquence il ordonna la sortie des troupes étrangères.

Tel étoit l'état des Pays-Bas. Le desordre

dre qui s'élevoit dans ces Provinces ne fut pas le seul chagrin de Philippe, il eut encore la douleur d'apprendre les déprédations de quelques-uns de ses domaines d'Italie, particulièrement de la Pouille & de la Calabre. Uluzzali dans le cours de cette année y porta le fer & le feu, sans qu'on pût s'opposer à ses brigandages, & maître de la mer avec une puissante Flotte, il ne cessa de ravager ces côtes, & jetta l'allarme jusques dans Messine. Ces hostilités obligèrent de garnir de troupes tous les pays exposés à la fureur des Infidèles, & la Sicile dut sa sûreté à Marc-Antoine Colonne, que le Roi d'Espagne avoit nommé Viceroy de cette Ile, en reconnoissance des grands services que ce Général lui avoit rendus, de même qu'à Sa Majesté Très-Chrétienne, dans la dernière guerre contre les Turcs. Philippe, à la nouvelle de ces ravages, avoit encore donné ordre au Marquis de Ste Croix de courir ces mers avec une escadre de galères, pour faire tête à l'ennemi, & le combattre s'il en trouvoit l'occasion favorable. Mais, comme il étoit trop foible pour attaquer les barbares, il fut réduit à les observer de loin, jusqu'à ce que par leur retraite dans l'Archipel, il eut la liberté d'agir, & il alla saccager la petite Ile de Chierchine en Barbarie, n'étant pas en état de faire d'autre entreprise de plus grande importance.

Malgré le mauvais succès des affaires de Flandres, quoique le Pontife eût fait résoudre l'expédition d'Angleterre, sur le prétexte, à ce qu'il disoit, de remettre en liberté

Uluzza  
desole les  
Etats du  
Roi Ca-  
tholique.

Disposé  
sur la pré-  
tention des  
R. R.  
de Gènes  
& de  
de la

Philippe  
cherche  
les mo-  
yens de  
s'opposer  
aux Turcs

1576.

Marie Reine d'Ecosse; malgré tant d'embarras, Philippe tourna encore ses soins à se mettre en état de tirer vengeance des pirates Mahométans. Ce Monarque chercha tous les moyens d'avoir la campagne suivante une Armée navale, capable d'arrêter les courses que les Turcs faisoient continuellement dans la Méditerranée. Mais un incident traversa son projet. Entre les Princes dont il voulut prendre à sa solde les forces maritimes, il demanda les galères de l'Ordre de Malte, qui ne les lui fournit pas avec cet empressement qu'il étoit en droit d'attendre de la Religion. La raison de cette froideur fut, que les Chevaliers se plaignoient que précédemment ce Monarque avoit, à la sollicitation de Doria, adjudgé l'honneur de la préséance à la République de Gènes, quoiqu'il n'y eût point encore de décision fixe à cet égard. Il est vrai qu'en plusieurs rencontres les Génois avoient joui sans concurrence de cette prérogative, comme en effet elle paroît leur être due, par toutes les maximes d'Etat, sur tout par l'ancienneté de l'établissement de leur domination souveraine. Philippe mit en usage toute son adresse, toute sa politique, pour adoucir le ressentiment de l'Ordre, sans néanmoins préjudicier à la prééminence qu'il accordoit aux Génois, dont il avoit un besoin réel, & pour l'intérêt général, & pour son service particulier.

Dispute  
sur la pré-  
séance en-  
tre la R.  
de Gènes  
& l'Ordre  
de Malte.

Mémoire  
curieux à  
ce sujet.

A l'égard de cette querelle pour le pas, & des prétentions de l'un & l'autre Etats à ce sujet, un de mes amis m'a envoyé il

y a quelques jours un mémoire, qui éclaircit les raisons sur lesquelles les deux Puissances concurrentes se fondent, & dont le droit est encore indécis. Je ne crois pas hors de propos de l'insérer ici tel que je l'ai reçu, dans la pensée où je suis que lecteur y trouvera de quoi satisfaire sa curiosité.

„ La querelle qui vient de s'élever entre la  
 „ sérénissime République de Gènes & l'Or-  
 „ dre très célèbre des Chevaliers de St.  
 „ Jean de Jérusalem, quoiqu'elle paroisse  
 „ née de l'incident arrivé en 1655. & dont  
 „ tout le monde est instruit, tire propre-  
 „ ment son origine de la prétention des  
 „ Chevaliers, qui contestent à la Capitane  
 „ de Gènes l'honneur de la préséance, dont  
 „ cependant cette République a été main-  
 „ tenue en possession dans toutes les ren-  
 „ contres, où les galères des deux partis se  
 „ sont trouvées ensemble dans le cours du  
 „ siècle passé. Cette dispute a pris naissan-  
 „ ce en 1611. à la Cour d'Espagne, lors-  
 „ que, sur la supposition que la coutume  
 „ donnoit le pas aux galères de Malte sur  
 „ celles de Gènes, les Chevaliers obtinrent  
 „ de Sa Majesté Catholique un decret, qui  
 „ les maintenoit dans la jouissance de cet-  
 „ te prérogative. Mais attendu que la fou-  
 „ le toujours uniforme d'exemples au con-  
 „ traire fonde en faveur des Génois une  
 „ décision, à laquelle il n'y a point de re-  
 „ plique, la supposition d'un usage constant  
 „ du côté de Malte tombe, à la vue de la  
 „ préséance déferée incontestablement aux  
 „ Génois dans les expéditions suivantes.

## 174 VIE DE PHILIPPE II.

1576.

„ Dans les années 1539. 1542. & 1548.  
 „ aux entreprises de Lipari, d'Alger, &  
 „ d'Afrique, sous le commandement du  
 „ Prince d'André Doria. En 1565. à Mes-  
 „ sine. En 1567. au secours de Malte mê-  
 „ me, sous les ordres de Don Garcias de  
 „ Tolède. A la bataille navale de 1571.  
 „ Aux célèbres journées de Tunis en 1572.  
 „ & 1575., sous la conduite de Don Juan  
 „ d'Autriche. En 1593. & 1596. sous le  
 „ Prince Jean-André Doria. A l'assemblée  
 „ générale des Flottes, sous le Marquis de  
 „ Ste. Croix en 1607. Enfin dans toutes  
 „ les occasions, où les galères des uns &  
 „ des autres ont servi ensemble, comme  
 „ il est arrivé souvent, attendu que les for-  
 „ ces maritimes de ces Souverains, qu'on  
 „ fait être entièrement à la dévotion de  
 „ l'Espagne, ont souvent grossi les Armées  
 „ navales des Rois Catholiques, qui ont  
 „ eu besoin de ces secours pour exécuter  
 „ les vastes entreprises qu'ils ont formées  
 „ dans tous les tems.

„ Sur ces faits, Sa Majesté Catholique,  
 „ amplement éclaircie de l'état de la ques-  
 „ tion & de la certitude du droit des par-  
 „ ties, c'est-à-dire de l'usage ancien & non  
 „ interrompu qui a adjugé la préséance à  
 „ la République de Gènes, a révoqué de  
 „ la manière la plus authentique l'ordonnan-  
 „ ce de 1611. par deux autres rendues pos-  
 „ térieurement en 1621. & 1622. Il y est  
 „ dit qu'après avoir entendu les défenses  
 „ des Ambassadeurs, qu'à cette fin le Sé-  
 „ nat de Gènes & la Religion avoient en-  
 „ voyez à Madrid, Sa Majesté ordonnoit

„ aux

„ aux Chevaliers de Malte, ou du moins  
 „ à leurs galères, de céder dès lors & à l'a-  
 „ venir la préséance aux galères de la Ré-  
 „ publique, de la même manière qu'elle en  
 „ jouissoit sous le regne de Philippe II.,  
 „ c'est à dire conformément à la déclara-  
 „ tion faite par ce Monarque en 1571.,  
 „ & dans les mêmes circonstances où les  
 „ galères de Gènes avoient jusqu'alors pré-  
 „ cédé celles de la Religion sans aucune  
 „ contestation. Et quoique les Ambassa-  
 „ deurs de Malte alléguassent en leur faveur  
 „ un autre ordre donné par le même Phi-  
 „ lippe II en l'année 1564. à Don Garcias  
 „ de Tolède, & qui étoit presque dans tous  
 „ les chefs semblable au décret de 1611.,  
 „ cependant on y remarquoit le même es-  
 „ prit & le même sens que dans les decrets  
 „ postérieurs, puisqu'il y étoit dit en termes  
 „ formels que le Roi ne prétendoit pas dé-  
 „ roger à ce qui s'étoit toujours pratiqué.  
 „ Depuis 1617. pendant une longue sui-  
 „ te d'années les galères de la Religion &  
 „ de la République ont eu peu d'occasions  
 „ de se trouver ensemble. Peut-être les  
 „ deux Puissances ont-elles eu l'attention  
 „ d'éviter la concurrence, peut-être n'y a-  
 „ t-il eu que de la négligence de part ou  
 „ d'autre, peut-être ont-elles agi par quel-  
 „ que autre motif. Mais il est plus vrai-  
 „ semblable qu'il n'y en a point eu d'au-  
 „ tre que la prétention des Chevaliers, &  
 „ les nouveaux réglemens établis & renou-  
 „ vellez dans la République par tous les  
 „ Conseils, portant défense, sous quelque  
 „ prétexte que ce pût être, à la prière de

1576.

„ qui que ce fût, même dans des cas de  
 „ lîgues, ou en conféquence de traitez de  
 „ ventes, de livrer à aucun Prince les ga-  
 „ lères de l'État, que fous la condition de  
 „ leur donner le pas fur celles de Malte.  
 „ Ces loix furent faites la même année  
 „ 1611., & confirmées en 1634. d'une voix  
 „ unanime dans le Conseil fupérieur. Dans  
 „ le même tems Philippe IV. demanda les  
 „ galères de la République, mais les Gé-  
 „ nois ne voulurent jamais le faire, à moins  
 „ que le Comte-Duc ne promît de les  
 „ maintenir dans la poffeffion de la préé-  
 „ minence fur l'Ordre de Malte. Et le  
 „ Général de la République s'étant apper-  
 „ çu qu'on cherchoit à éluder cette con-  
 „ dition, fe retira en attendant de nouveaux  
 „ ordres du Sénat.

„ Les chofes fe paffèrent depuis fans  
 „ bruit, chacun des concurrens évitant a-  
 „ vec foïn tous les fujets de difpute. Mais  
 „ en 1655. il arriva un cas, qui réveilla la  
 „ querelle avec toute l'animofité imagina-  
 „ ble, & qui contre l'attente de tout le  
 „ monde eut des fuites fâcheufes, & fit  
 „ craindre les dernières extrêmités de part  
 „ & d'autre. Voici le fait. Au mois de  
 „ Novembre la Capitane de Malte, avec  
 „ deux galères de fa fuite, arriva dans le  
 „ port de Gènes vers le midi, & après a-  
 „ voir falué du nombre de coups ordinaire  
 „ la ville, & la Capitane de Sa Majefté Ca-  
 „ tholique qui fe trouvoit alors en cette  
 „ rade, elle s'abftint de faire aucun falut à  
 „ celle de la République. Quelque atten-  
 „ tion que le Sénat eût eue jufques là d'en-

„ tre-

„ tretenir, par toutes les déférences con-  
 „ venables, une étroite amitié avec la Re-  
 „ ligion, cependant il ne put se résoudre  
 „ à passer sous silence un procédé aussi in-  
 „ sultant. Ainsi, dans la vue de mainte-  
 „ nir ses loix dans toute leur force, & de  
 „ se conserver l'ancienne jouissance de sa  
 „ prérogative, il prit la ferme résolution de  
 „ revendiquer son droit, & de ne point  
 „ souffrir dans son propre terrain l'obmis-  
 „ sion d'un salut, qu'il avoit toujours exi-  
 „ gé, & obtenu dans les ports étrangers,  
 „ jusques dans celui de Malte même. Sur  
 „ cette délibération, il chargea le Sergent  
 „ Général, qui étoit alors Étienne Mari,  
 „ de faire rendre le salut en question,  
 „ mais par tous les moyens les plus hon-  
 „ nêtes & les voyes les plus douces; cepen-  
 „ dant d'en venir à la force, si le Com-  
 „ mandant de la Capitane Maltoise refusoit  
 „ opiniâtrément contre toutes les règles de  
 „ la justice de donner une entière satisfac-  
 „ tion à la République. Mari sur le champ  
 „ se mit en devoir d'exécuter l'ordre du  
 „ Sénat, & il fit dire à l'Amiral de la Re-  
 „ ligion de remplir de bonne grace l'obli-  
 „ gation où il étoit de donner le salut, si-  
 „ non qu'il fauroit bien l'y contraindre à  
 „ coups de canon.

„ D'abord les Chevaliers se défendirent  
 „ par diverses raisons, sur lesquelles ils é-  
 „ tablissoient la justice de leur prétention,  
 „ néanmoins dans des termes embarrassés  
 „ & obscurs. Peu après ils abandonnèrent  
 „ cette manière équivoque de soutenir leur  
 „ droit, & en conséquence de sérieuses ré-

1576.

,, flexions sur le fait, ils tâchèrent d'excuser  
 ,, leur conduite par ce prétexte, savoir,  
 ,, que leurs galères avoient été poussées  
 ,, dans le port de Gènes par la violence  
 ,, des vents, sans avoir choisi cet asyle par  
 ,, préférence à tout autre. Par ce fauxfu-  
 ,, yant, & d'autres de pareille nature, ils  
 ,, tâchèrent d'éluder la demande de la Ré-  
 ,, publique, ou plutôt de gagner du tems  
 ,, par des repliques captieuses, dans l'espé-  
 ,, rance que les Chevaliers de l'Ordre qui  
 ,, se trouvoient dans la ville travailleroient  
 ,, à un accommodement. Enfin, voyant  
 ,, que toutes leurs réponses, quelque étu-  
 ,, diées qu'elles fussent, n'étoient pas écou-  
 ,, tées, ils se déterminèrent, par le conseil  
 ,, de quelques Ministres étrangers qui fai-  
 ,, soient l'office de médiateurs, à sauver le  
 ,, pavillon de la République. Ce qui fut  
 ,, exécuté par quatre coups de canon, qui  
 ,, furent rendus en pareil nombre suivant  
 ,, la coutume. Il est bien vrai qu'à leur  
 ,, départ ils exhalèrent leur ressentiment en  
 ,, menaces, & firent une protestation con-  
 ,, tre le salut, qu'ils soutenoient avoir don-  
 ,, né, non en vertu de leur reconnoissan-  
 ,, ce du droit des Génois, mais parce qu'ils  
 ,, y avoient été contraints par violence &  
 ,, par une force majeure. Ils publièrent en-  
 ,, core que leur salut n'avoit pas été adref-  
 ,, sé à la Capitane de la République, mais  
 ,, aux Chevaliers de cette nation qui étoient  
 ,, venus leur rendre visite à leur bord.

,, Cette aventure piqua jusqu'au fond de  
 ,, l'ame les Chevaliers, qui n'attendoient  
 ,, que l'occasion de s'en vanger. Elle se pré-

,, sen-

„ fenta quelques jours après à Civita vec-  
 „ chia, où ils trouvèrent un bâtiment Gé-  
 „ nois, qui appartenoit à quelques particu-  
 „ liers, mais qui arboroit publiquement le  
 „ pavillon de la République. Les Maltois  
 „ le traitèrent de la façon la plus mépri-  
 „ sante, & ils en vinrent même aux insultes  
 „ les plus graves. Ils déchirèrent & mirent  
 „ en pièces le pavillon qui portoit les armes  
 „ de la République, & la passion les porta  
 „ jusqu'à décharger leur colère sur le patron,  
 „ qu'ils accablèrent de coups & d'avanies  
 „ les plus mortifiantes. A cette nouvelle le  
 „ Sénat prit feu, & fit éclater toutes les  
 „ dispositions à tirer une vengeance proportionnée  
 „ à l'injure; il chercha toutes les voyes propres  
 „ à se faire raison, il remplit l'Europe de ses  
 „ plaintes, il tâcha d'intéresser quelques Prin-  
 „ ces dans sa querelle. Ces démarches faisoient  
 „ craindre les dernières extrémités, mais tout  
 „ fut calmé, lorsqu'on apprit à Gènes que le  
 „ Grand-Maitre de la Religion avoit été indigné  
 „ de cette violence, que le Conseil l'avoit desavouée  
 „ & condamnée hautement, enfin qu'il y avoit  
 „ des ordres particuliers pour faire une ré-  
 „ paration convenable.

„ Cet acte de justice n'a pourtant pas rétabli  
 „ la correspondance de ces Souverains, la  
 „ jalousie du pas a laissé un vain d'animosité  
 „ & de discorde, qui les empêche de se réunir,  
 „ comme il seroit à souhaiter, non seulement  
 „ pour leurs intérêts particuliers, mais encore  
 „ pour le bien commun de la Chrétienté. Il n'a

1576.

„ même jamais été possible de trouver la-  
 „ dessus des tempéramens , quelques pro-  
 „ positions qu'on ait pu imaginer. Plusieurs  
 „ Princes, étroitement liez à la Republi-  
 „ que & à la Religion, ont souvent fait  
 „ agir leurs Ministres avec toute l'ardeur  
 „ imaginable: leurs soins, leur adresse, leur  
 „ crédit, la force de leurs remontrances,  
 „ rien n'a été capable d'adoucir l'aigreur  
 „ des esprits, tout a échoué contre la  
 „ délicatesse du point d'honneur. Il est  
 „ bien vrai que journallement l'Ambassa-  
 „ deur d'Espagne met tout en usage pour  
 „ finir cette querelle, & qu'il est en cela  
 „ secondé par les autres, mais les pointil-  
 „ les du pas & de la supériorité peuvent  
 „ difficilement souffrir des accommodemens,  
 „ personne en ce cas ne veut rien rabattre  
 „ de ses prétentions, & chacun se tient a-  
 „ heurté avec cette opiniâtreté, qui ne  
 „ peut paroître raisonnable que lorsque le  
 „ droit n'est pas contesté.

„ Depuis cette dernière rencontre on a é-  
 „ té jusqu'à présent assez tranquille de part  
 „ & d'autre, sans doute parce qu'il n'y a  
 „ point eu lieu de renouveler la dispute,  
 „ vû que les galères ne se sont pas rencon-  
 „ trées ensemble, par la prudence des Sou-  
 „ verains concurrens qui ont toujours évi-  
 „ té les occasions, où la contestation de-  
 „ voit être inévitable. Cependant deux es-  
 „ cadres parurent en 1674. dans la même  
 „ expédition, & au même lieu aux envi-  
 „ rons de Messine, sans qu'il s'y parlât en  
 „ aucune manière de préséance, au moyen  
 „ de certaine expédiens qui furent reçus

„ par les deux nations. L'escade de Mal-  
 „ te avec la Capitane, & une escadre de  
 „ Gènes commandée seulement par la Pa-  
 „ trone, se trouvèrent ensemble pendant  
 „ quelque tems dans le port de Melazzo,  
 „ où elles s'étoient rendues aux instances  
 „ des Ministres du Roi Catholique. C'étoit  
 „ lors de la revolte de Messine, que ce Mo-  
 „ narque vouloit éteindre avec toute la  
 „ promptitude qu'il lui étoit possible, de peur  
 „ que ce premier feu ne causât un incendie  
 „ général, comme en effet il n'embrasa que  
 „ trop toute l'Île à la ruine des habitans.

„ À l'arrivée des galères de Malte qui  
 „ vinrent avant le tems prescrit pour l'as-  
 „ semblée, le Viceroy de Sicile songea de  
 „ bonne heure à prévenir tous les inci-  
 „ dens, qui pourroient faire échouer les  
 „ mesures qu'il avoit prises à l'occasion des  
 „ troubles. Dans la crainte que l'ancienne  
 „ querelle pour le pas ne troublât l'harmoni-  
 „ e si nécessaire entre les alliez, il fit  
 „ diverses propositions à l'Amiral de l'Or-  
 „ dre. Enfin après plusieurs conférences il  
 „ fut convenu que, lorsque les galères de  
 „ Gènes, qu'on attendoit de moment à au-  
 „ tre, seroient arrivées dans le port de Me-  
 „ lazzo, où celles de la Religion se trou-  
 „ voient, les deux escadres seroient incor-  
 „ porées à la galère Patrone de Sicile. Par  
 „ hazard, ou à dessein, cette Commandante  
 „ étoit alors seule de son escadre. On ar-  
 „ rêta qu'elle auroit la préséance en tout  
 „ tems sur les deux Patronnes, qui pren-  
 „ droient successivement leurs rangs de la  
 „ manière suivante. La droite de la Capi-

1576. „ tane de Malte, ensuite la Patrone de Gé-  
 „ nes auroit la gauche après la Capitane,  
 „ la Patrone de Malte la troisième place,  
 „ c'est à dire le côté de la Patrone de Si-  
 „ cile, & ainsi toutes les galères de l'une  
 „ & l'autre escadres l'une après l'autre sui-  
 „ vant cette gradation. Cependant avec  
 „ cette distinction remarquable, que celles  
 „ de Gènes avoient la supériorité sur celles  
 „ de Malte. Au surplus on régla les saluts  
 „ & toutes les formalitez ordinaires avec  
 „ une espèce d'égalité, suivant le stile &  
 „ le cérémonial prescrits par l'usage reçu  
 „ entre les nations.

„ Après ce règlement, les galères de la  
 „ République parurent à la rade de Melaz-  
 „ zo, en conséquence de la disposition é-  
 „ tablée à Gènes de concert avec le Mi-  
 „ nistre de Sa Majesté Catholique. Dans  
 „ le tems que les Génois arrivèrent, l'es-  
 „ cadre de Malte étoit absente, elle étoit  
 „ sortie de ce port un peu auparavant par  
 „ ordre du Viceroy, qui l'avoit chargée de  
 „ transporter des troupes dans quelques pla-  
 „ ces du voisinage, qui en avoient le plus  
 „ besoin. Les saluts donnez au Viceroy,  
 „ à la ville, & aux galères d'Espagne, tou-  
 „ tes les formalitez ordinaires exactement  
 „ remplies, le Commandant de la Républi-  
 „ que vint en personne rendre ses devoirs à  
 „ Son Excellence. Dès la première entrevue  
 „ le Viceroy lui communiqua la négociation,  
 „ qu'il avoit heureusement terminée avec  
 „ le Général des galères de Malte. Le  
 „ Commandant Génois y souscrivit, & tou-  
 „ tes les conditions en furent ponctuelle-  
 „ ment

ment exécutées de part & d'autre, au  
 retour qui suivit de près de l'escadre de  
 l'Ordre à Melazzo. Tout fut tranquille  
 pendant le reste de la campagne, & jus-  
 qu'à la séparation qui se fit le 2. d'Octo-  
 bre suivant, on se rendit réciproquement  
 toutes les déférences propres à entrete-  
 nir un parfait accord. Pour le dire en  
 passant, ces Flottes auxiliaires rendirent  
 peu de service à Sa Majesté Catholique,  
 par rapport à la confusion qui regnoit dans  
 toute l'Île, pour ne pas dire par les intrigues  
 criminelles de quelques Ministres du Roi  
 tant dedans que dehors ce Royaume.

Après cette digression, je reprends le fil  
 de l'Histoire, quoique je sois contraint de  
 m'en éloigner encore un peu, pour entrer  
 dans un court détail des guerres de l'Empire  
 Ottoman. Après la mort de Selim arrivée  
 l'année précédente, sa Couronne tomba sur  
 la tête d'Amurat III. Ce nouvel Empereur  
 eut à peine pris possession du Trône, qu'il  
 forma le dessein de conquérir quelque Ro-  
 yaume voisin. Un certain Prédicateur du  
 Serrail lui rapporta un songe qu'il dit avoir  
 eu la nuit précédente, par lequel il lui pa-  
 roissoit que Sa Hauteffe triomphoit en Per-  
 se. Il ajouta qu'en même tems il avoit vu  
 écrites sur la porte du Divan les paroles sui-  
 vantes, *Feta Agen*, qui veulent dire Con-  
 quérant de la Perse. Ces visions suffirent  
 pour faire réloudre une guerre, que le Sul-  
 tan avoit déjà déterminée dans son Conseil  
 secret. Elle fut proposée au Divan, qui  
 l'approuva d'une commune voix, on la pu-  
 blia dans tout l'Empire, & l'on arbora la  
 queue

Amurat  
 déclare la  
 guerre à la  
 Perse.

1576.

queue de cheval suivant la coutume. Aussitôt on fit tous les préparatifs convenables, on fit amas de vivres, on assembla des troupes, en un mot on se mit en état de poursuivre avec la dernière vigueur une guerre, qui présentoit des obstacles presque insurmontables, tels que l'immense éloignement des deux Etats, la nécessité de traverser de vastes Provinces arides & incultes, l'impossibilité d'y faire subsister une Armée, & tant d'autres inconvéniens où toute la puissance des hommes devoit échouer.

Mesures  
du Sophi.

Le Sophi Thamas, qui regnoit alors en Perse, prit toutes les mesures propres à conjurer cet orage, ou du moins à rendre inutiles les efforts de son ennemi. Il se trouvoit alors dépourvu de forces suffisantes pour faire tête à la formidable Armée des Turcs, aucune de ses places frontières ne se trouvoit en état de les arrêter. Dans cette fâcheuse situation, il prit le parti d'éviter la rencontre de ses agresseurs, & dans cette vue il se fortifia dans l'intérieur de son Royaume, & donna ordre de ruiner le pays voisin des deux Empires, pour ôter aux Ottomans tout moyen de s'y établir & de faire des conquêtes. En effet cette précaution les empêcha de rien entreprendre de considérable.

Il sollicite  
Philippe à la  
guerre  
contre les  
Turcs.

Non content de mettre ses Etats à couvert de l'insulte, Thamas songea, au moyen de quelque puissante diversion, à jeter le Sultan dans la nécessité de défendre les siens propres. Il s'adressa à divers Princes étrangers, principalement au Roi d'Espagne, qu'il voulut engager à se prévaloir de la conjonc-

turs

ture, qui lui offroit la facilité d'attaquer par mer cet irréconciliable ennemi, qu'on voyoit dans toutes les rencontres se faire gloire d'être le fléau de la Monarchie Espagnole. D'où le Persan faisoit appercevoir des conquêtes infaillibles, dans le tems que toutes les forces Ottomanes seroient occupées contre la Perse. Philippe se trouvoit alors occupé à rétablir ses affaires dans les Pays-Bas, & à chercher les moyens de consommer l'entreprise d'Angleterre, non seulement pour remplir la parole qu'il avoit donnée au Souverain-Pontife, mais encore dans la vue de tirer de cette expédition de grands avantages contre les mécontents de Flandres. Malgré ces embarras, ce Monarque ne laissa pas de s'intéresser en faveur du Roi de Perse, il fit solliciter la République de Venise & le nouvel Empereur de faire une irruption sur les terres de l'Empire Ottoman. Mais ni l'une ni l'autre de ces Puissances ne parurent alors disposées à s'engager dans cette guerre, & quant à notre Monarque, il s'en excusa sur le prétexte de celle qu'il étoit obligé de soutenir contre ses Sujets rebelles. Au surplus il ne laissa pas de promettre à l'Ambassadeur de Perse, qu'aussitôt qu'il auroit rétabli la tranquillité dans les Pays-Bas, & terminé avec succès une entreprise d'outremer, il ne manqueroit pas dès l'année suivante au plus tard de fondre avec toutes ses forces sur les Etats de l'ennemi commun.

Thamas, réduit par ces réponses des Princes Chrétiens à n'avoir de ressource que dans ses Sujets, ne songea qu'à pourvoir à

Succès de  
la guerre  
de Perse.

1576. sa défense par tous les moyens que son courage & sa prudence purent lui suggérer. Il réussit avec tant de succès, que les Turcs hors d'état de subsister longtems dans un pays que leurs ennemis avoient eux-mêmes ruiné, furent contraints d'en sortir avec une perte considérable. Aussitôt que le Sophi eut appris leur retraite, il quitta son camp où il s'étoit extrêmement fortifié au centre de son Royaume, & dans lequel il s'étoit tenu pendant tout le tems que l'Armée Ottomane avoit fait des courses dans les Provinces qu'on lui avoit abandonnées. Ce Monarque, à la tête de toutes ses troupes réunies, reprit en peu de tems la ville de Tauris, que les Turcs avoient pillée & saccagée avec la dernière barbarie. Après avoir avec la même rapidité repris tout le pays perdu, il pénétra jusques sur les terres de ses ennemis, & si l'on peut s'en rapporter aux relations de ces tems-là, il défit une grande partie de leur Armée, qui le suivoit pour l'empêcher d'aller plus avant & de faire des conquêtes. Evénement qui prouve ce que l'expérience a toujours fait connoître, savoir, que les guerres entreprises en Perse se terminent d'ordinaire à la ruine des deux parties, plutôt qu'à leur avantage. Les Ottomans ne manquent presque jamais d'envahir dans leurs premiers efforts le pays des Perses limitrophe de leurs domaines, mais ces acquisitions leur coûtent l'élite de leurs troupes, ils se rendent maîtres de la campagne, mais ils y perdent leurs Officiers & leurs soldats les plus braves & les plus consummez dans l'art militaire.

Cet-

PARTIE II. LIVRE III. 187

Cette guerre de Perse fut un coup de <sup>1576.</sup> fortune favorable au Roi d'Espagne. Aussi ce Monarque, trop clairvoyant sur ses intérêts, n'avoit garde de rien faire qui pût la finir promptement, & il n'obmit aucune de ces intrigues secretes qui lui étoient si familières, pour l'allumer de manière à occuper longtems toutes les forces Ottomanes. En effet Amurat, qui n'avoit en tête que son expédition de Perse, songea à se mettre dans une situation tranquille du côté des Princes de l'Europe. Il renouvela avec le nouvel Empereur Rodolfe la trêve pour huit ans, & fit desarmer sa Flotte, qui étoit destinée à porter le fer & le feu dans les Etats maritimes du Roi Catholique, sous les ordres d'Uluzzali. Dans les circonstances où Philippe se trouvoit, il ne pouvoit recevoir une nouvelle plus agréable, contraint comme il avoit été de transporter une partie de ses troupes sur les côtes de ses Royaumes de Naples & de Sicile, pour les mettre à couvert des ravages qu'il y avoit lieu de craindre de la fureur des Infidèles, fiers de leurs dernières expéditions. Rassuré de cette part, ce Monarque se vit maître d'employer contre ses Sujets rebelles des Pays-Bas toutes les forces, qu'il avoit envoyées au secours de ses Etats d'Italie, & de s'en faire une puissante ressource pour l'entreprise projetée d'Angleterre.

Favorable  
au Roi  
d'Espagne.

Amurat ne s'en tint pas à la simple suspension des hostilités contre les Espagnols, <sup>Qui refuse de se li- guer avec le Turc.</sup> il tenta de mettre dans ses intérêts le Roi Catholique, qu'il craignoit plus qu'aucun des

1576. des Princes Chrétiens, parce qu'il le connoissoit plus redoutable qu'un autre par le nombre & la force de ses Armées navales. Comme il favoit par le rapport des Renégats Chrétiens, que ce Monarque n'étoit pas d'humeur à traiter avec les Turcs, il ne voulut pas s'exposer à un affront, s'il envoyoit dans cette vue à Madrid un Ambassadeur, que plusieurs de son Conseil présumoient ne devoir pas être reçu. Ainsi il jugea plus à propos, pendant qu'il avoit à Vienne un Ministre pour conclure le renouvellement de la trêve, de faire agir l'Empereur, dans l'espérance de réussir par l'entremise d'un Prince si intimement lié par le sang & l'intérêt avec Philippe. Cette démarche n'eut aucun succès, Rodolphe ne manqua pas de faire la proposition, peut-être plutôt pour satisfaire le Chiaoux qui lui faisoit cette demande au nom d'Amurat, que flatté de pouvoir réussir: aussi à la première ouverture le Roi Catholique lui fit-il cette réponse.

Saréponse.

„ Que Dieu ne l'avoit commis au gouvernement de tant de peuples Chrétiens, que pour les faire servir à livrer des combats, & non à fournir des forces aux ennemis de la foi de Jésus-Christ. Qu'il aimeroit mieux perdre sa Couronne, que de la profaner par le plus médiocre Traité à l'avantage des Infidèles. Que le titre de Catholique, qu'il estimoit par dessus tout, ne lui permettoit pas d'entrer en alliance avec les Turcs, pour lesquels il avoit une haine invincible. Qu'il préféreroit de mourir simple particulier les armes à  
 „ la

„ la main contre les ennemis du nom de  
 „ Christ, que de porter une Couronne &  
 „ être ami de ces barbares. Que la divi-  
 „ ne Providence lui avoit donné des for-  
 „ ces, capables d'imprimer de la terreur à  
 „ cette même Puissance si redoutable, qui  
 „ n'aspiroit à rien moins qu'à se rendre  
 „ maîtresse de toute la Terre. Et qu'enfin  
 „ il étoit résolu de remplir avec tout le zè-  
 „ le possible le dessein où il étoit de sacri-  
 „ fier sa vie, ses revenus, les plus précieux  
 „ trésors de sa Couronne, à faire une guer-  
 „ re perpétuelle aux persécuteurs de la vé-  
 „ ritable Eglise de Jésus-Christ ".

A la suite de ce détail je me sens obligé  
 de revenir sur mes pas, pour voir ce qui  
 se passa à la Diète de Ratisbonne. Il y fut  
 résolu de fournir à l'Empereur Maximilien  
 de puissans secours d'hommes & d'argent,  
 pour le mettre en état de réduire par la  
 force des armes cette faction de Polonois,  
 qui l'avoit empêché de prendre possession  
 du Trône qu'on lui avoit déferé, comme  
 je l'ai dit, par élection. La mort de ce  
 Prince rompit toutes ces mesures: comme  
 depuis longtems il étoit tourmenté d'une  
 palpitation de cœur, elle le mit au tom-  
 beau pendant la tenue des Etats de l'Em-  
 pire, vers la fin du mois d'Octobre, à l'â-  
 ge de trente neuf ans. Ce fut un Prince  
 très généreux, magnifique, & orné de nom-  
 bre d'autres vertus, qui doivent faire l'apa-  
 nage d'un grand Monarque. De Marie  
 Infante d'Espagne & sœur de Philippe il  
 laissa sept enfans, deux Princesses & cinq  
 Princes, qui lui restoient de quinze que  
 l'Im-

Diète de  
Ratisbon-  
ne.

1576. l'Impératrice lui avoit donnez. Les deux Princeffes furent mariées aux Rois Très-Chrétien & Catholique, celui-ci eut l'ainée, comme je l'ai rapporté en son lieu. Rodolfe l'ainé des mâles fut déclaré Empereur dans la même affemblée.

Guerre de Religion en France.

Philippe de son côté étoit, à son ordinaire, extrêmement attentif à ce qui se passoit non seulement dans les Pays-Bas où le desordre augmentoit de jour en jour, mais encore en France que les Huguenots avoient replongée dans les calamitez de la guerre civile. Les hostilitéz y avoient recommencé, mais dès l'ouverture des troubles le Seigneur de Thoré, un des Chefs du parti des mécontents réuni avec les Religionnaires, avoit été défait par le Duc de Mayenne, & cet échec sembloit avoir réduit la faction dans un état d'abaissement voisin de sa ruine. On la vit néanmoins se relever tout d'un coup aussi puissante qu'auparavant, par le moyen des levées que le Prince de Condé & Jean-Casimir Prince Palatin firent avec une diligence extraordinaire en Allemagne & en Suisse. Sur l'avis de la marche de ces troupes, les Huguenots revinrent de leur première frayeur, & prirent par tout les armes. Ils eurent même toute la facilité de prendre les mesures propres à se soutenir, à la faveur des intrigues des partisans secrets qu'ils avoient dans le Conseil du Roi, lesquels y entretenoient la division & les incertitudes dans les délibérations, pour leur donner le tems de recevoir les forces qu'ils attendoient.

Armée étrangère au secours des Huguenots.

Elles arrivèrent au nombre de dix mille hommes.

hommes d'infanterie de toutes les nations, excepté de l'Italie, de deux mille cavaliers François & huit cens Allemans. Toute cette Armée étoit composée de soldats de toute autre Religion que la Catholique, & par là disposez par leur haine à tout sacrifier pour l'abattre. Ce fut au commencement de cette année que ce secours entra en France, après avoir surmonté les fatigues d'une longue route, que la rigueur de la saison & les difficultez du chemin rendoient fort pénible. Dans leur passage ils desolèrent les Eglises de la Lorraine, & ensuite ils assèrent leur camp sur les frontières du Vivarez, où ils essuyèrent la plus vigoureuse résistance de la part des peuples, qui firent une ligue générale pour se défendre contre les étrangers. Sur ces entrefaites, le Roi de Navarre, qui s'étoit sauvé de la Cour, alla joindre les confédérez, & après avoir terminé à l'amiable quelques différends qu'il eut avec le Prince de Condé au sujet du commandement, il fut enfin établi & reconnu Chef du parti des Huguenots.

Tel étoit le déplorable état de ce Royaume. Il se voyoit en butte aux ravages d'une nombreuse Armée d'étrangers, & pour comble de desastre ses propres habitans contribuoient à l'envi à sa destruction, les uns en qualité d'agresseurs, les autres sous prétexte de leur défense; des deux côtez il se commettoit les plus grands desordres. A la vue de ces tristes circonstances, le Roi Très-Chrétien se trouva dans l'impuissance absolue d'agir contre ses Sujets rebelles, par l'inaction du Roi d'Espagne, qui paroissoit avoir

Situation  
du Roi de  
France.

1576. avoir oublié les vastes promesses qu'il avoit faites dès la naissance des troubles de fournir des secours considérables. Par cette défection apparente le Monarque François se trouvoit sans argent & sans troupes, & pour surcroît de malheur il se voyoit entouré de Ministres, dont il avoit lieu de se méfier, & dont l'infidélité ne lui permettoit de prendre conseil que de lui-même.

Traité de  
paix.

Dans cette fâcheuse extrêmité, il résolut de se rendre le repos par un Traité de paix. Il fut conclu à l'avantage des Huguenots. Non seulement le Prince de Condé & tous les Chefs de son parti furent reçus en grace, le Roi s'engagea encore de payer les troupes étrangères, que les Huguenots avoient appellées à leur secours contre leur Souverain. Cet accommodement fut signé au mois de Mai, & il renfermoit vingt trois articles principaux. Il ne fut pas de longue durée, le Roi d'Espagne & le Souverain-Pontife, par les offres qu'ils firent de puissans & continuels secours, engagèrent à rompre ce Traité, comme trop préjudiciable aux maximes fondamentales du Royaume, à la gloire de Dieu, & à l'honneur de l'Eglise Romaine.

Ligue  
sainte.

En effet les Catholiques en général, mais principalement ceux de cette Religion qui faisoient profession des armes, ne purent soutenir l'affront que tout le Corps recevoit par une paix aussi honteuse. Cette paix leur devenoit insupportable, à la vue de la supériorité qu'elle assuroit aux ennemis de leur foi, qui pour récompense de tant de révoltes, marquées par le ravage & la ruine  
de

de leur malheureuse patrie, acquéroient une liberté sans bornes, le plus haut degré de grandeur pour leur Religion, les premières dignitez à leurs Chefs, des emplois, des domaines, des places de sûreté dans chaque Province du Royaume. Animez de la plus vive indignation, ils songèrent à parer les suites funestes que la puissance de leurs ennemis préparoit à leur parti, & ils crurent se mettre en sûreté par une confédération générale. L'exécution de ce projet commença en Picardie, mais secrettement, & en peu de tems toutes les parties du Royaume l'acceptèrent sur le même plan & la même formule. Enfin il devint public sous le nom de Ligue sainte pour la défense de la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, des droits de la Couronne, de l'autorité des Rois Très-Chrétiens, de la vie, des biens, du repos de toutes personnes soumises à la foi & à l'obéissance de l'Eglise de Rome.

La nouvelle de cette association fit un sensible plaisir au Roi Catholique. Sur le champ ce Monarque envoya des ordres précis à son Ambassadeur de promettre de sa part, non seulement à Henri mais encore à tous les Chefs de la Ligue en particulier, toute sorte de secours & toujours considérable. Ces offres furent acceptées: cependant ce zèle si empressé se rallentit, Philippe ne soutint pas ses engagements avec la diligence que requeroit le besoin des Catholiques, que ce contretens mit hors d'état de prévenir leurs ennemis. Aussi à la faveur de cette inaction, le Prince de Con-

Démar-  
ches de  
Philippe  
ce sujet

1576. dé & le Roi de Navarre eurent tout le tems de se fortifier, de prendre les plus justes mesures pour paroître en situation de ne rien craindre, de surprendre même plusieurs places importantes, sur tout de garnir la Rochelle leur rempart d'une nombreuse garnison. Tous ces mouvemens, avantcoureurs d'une guerre, contraignirent le Roi de convoquer les États-Généraux à Blois, pour chercher des remèdes à des maux aussi violens.

Voyage de  
ce Monar-  
que.

Cette année du regne de Philippe est remarquable par le voyage que ce Monarque entreprit pour visiter toutes les Provinces de l'Espagne. Instruit des desordres qui se commettoient impunément dans toute l'étendue de ce Royaume, il crut rétablir la tranquillité par sa présence, après avoir sans succès mis en usage tous les ressorts que sa sagesse avoit pu lui suggérer, après avoir même compromis l'autorité royale que la licence avoit trop méprisée. Véritablement les peuples virent leur Souverain avec une satisfaction sans égale, le Monarque donnoit audience à toutes sortes de personnes sans distinction, avec cette gravité majestueuse capable d'inspirer le respect, par tout il donna des ordres avec cette bonté, cette attention au bien de ses Sujets qui lui concilioit leurs cœurs. Par la sévérité de ses réglemens il songea à rétablir la sûreté des chemins, & par les plus rigoureuses exécutions il parvint à purger plusieurs Provinces d'une foule de voleurs & de vagabonds qui les infestoient.

Sagesse de  
son gou-  
verne-  
ment.

Pour unir plus étroitement toutes les Mais-  
sons.

sons des différentes parties qui composoient son Royaume, pour lier les familles de liens indissolubles & propres à les entretenir dans une parfaite intelligence, il ménagea des mariages entre la Noblesse de Castille & d'Arragon, de même que celle de Catalogne, de Navarre, de Valence, & d'Italie. Au moyen de ces alliances réciproques, il leur donna un même esprit de zèle & d'amour pour la gloire & la conservation de la Monarchie, par cette affinité ils prirent les mêmes sentimens, les mêmes mœurs, les mêmes intérêts. Il abolit tous les monopoles que les Nobles exigeoient mutuellement sur leurs terres, il mit fin aux discordes qui naissoient des factions entre les Seigneurs, les Gentilshommes, & les vassaux, & par la prison & la voye de la justice il fut prévenir tous les desordres, inséparables des querelles qui s'élevoient tous les jours à l'occasion de ces différends. Il opposa toute sa puissance aux nouveautez, dissensions, disputes, mesintelligencez, qui pouvoient devenir préjudiciables au repos de l'Etat, à la manutention des loix, au pouvoir & à la sûreté du gouvernement. Par tout où il découvroit des esprits inquiets & turbulens, il essayoit de les ramener à leur devoir, par les voyes les plus douces, telles que les remontrances qu'il faisoit faire par les Officiers de justice. Si ces moyens ne réussissoient pas, il employoit d'abord de légères punitions, mais après ces expédiens, les opiniâtres étoient punis de l'exil. Ceci doit s'entendre à l'égard des personnes d'une naissance commune, car

1576.

pour celles d'une illustre extraction, il crovoit plus convenable de s'en défaire par des marques d'honneur, il donnoit aux uns des emplois à la guerre, les autres il les envoyoit gouverner des Provinces éloignées. Par ces traits de prudence il dissipa les haines, l'envie, l'ambition, la perfidie, la légèreté, l'inconstance de tous ses Sujets tant grands que petits. Enfin ce fut un autre Trajan Espagnol, qui acquit sur le Trône la plus sincère reconnoissance de la part de ses peuples, qui s'attira le respect des Grands, qui se fit universellement honorer, qui se rendit redoutable à ses ennemis, qui s'assura l'estimé de tout le monde, & qui inspira de la crainte, plutôt par la vive impression que faisoit l'éclat de ses vertus héroïques, que par l'aspect effrayant de son inflexible févérité.

Sa conduite à l'égard de l'Amiral de Naples.

Voici un exemple de la conduite qu'il tenoit à l'égard des premiers Officiers, dont il n'étoit pas content. Ce trait est remarquable par la manière de faire sentir le poids de sa justice, en leur donnant pendant longtems des espérances de la plus haute faveur, & les réduisant ensuite à la condition de simples particuliers. L'Amiral de Naples, qui d'ailleurs s'étoit distingué par une longue suite de services importants, se trouvant en Catalogne, mit presque toute cette Province en division par son humeur bizarre & turbulente. Philippe, instruit du détail de ce desordre, & connoissant la nécessité d'ôter aux Catalans toute occasion de trouble & de revolte, fit revenir en toute diligence ce Seigneur à la

la Cour. Il l'y entretint l'espace de six ans de l'attente d'un emploi de conséquence, & au bout de ce tems il lui permit de se retirer dans ses terres. L'Amiral, surpris d'une disgrâce dont il n'avoit pas eu le plus léger indice, lui dit avec beaucoup de liberté, qu'il n'auroit jamais cru que Sa Majesté l'eût fait venir à la Cour, pour l'y tenir tant d'années oisif, sans le mettre en situation de continuer ses services de quelque manière que ce fût. Le Roi lui répondit fort plaisamment, qu'il avoit assez mis à l'épreuve son zèle & son habileté, toutes les fois qu'il avoit cru avoir besoin de son service, mais qu'il lui promettoit de le réserver pour des occasions d'une plus grande conséquence. Il ne le congédia pourtant pas sans lui accorder quelques graces, il le combla de caresses avant son départ, & lui promit qu'il se souviendrait toujours de lui.

1576.

A son arrivée dans les villes il faisoit venir en sa présence les Gouverneurs, les Conseillers, & même quand il le jugeoit à propos les Ambassadeurs, Ministres, & autres Officiers commis au gouvernement des Provinces, & chargez de la conduite des affaires d'Etat & des commissions les plus importantes de la Monarchie. C'étoit pour leur donner à tous des instructions générales & particulières, qui peuvent se renfermer dans les maximes suivantes. „ Qu'ils

Instructions qu'il donne à ses Ministres.

„ eussent toujours présente cette considération, que Dieu devoit être le principe & la fin de toutes leurs actions, de tous leurs conseils, de toutes leurs entreprises,

1576.

» de tous leurs voyages. Qu'ils devoient  
 » paroître bons Chrétiens en public, en  
 » particulier, dans toutes leurs démarches,  
 » s'ils vouloient acquérir l'amitié & l'esti-  
 » me de tout le monde. Qu'ils devoient  
 » édifier les peuples par leur assiduité à fré-  
 » quenter les Sacremens de l'Eglise, à as-  
 » sifter aux prières publiques, à entendre  
 » tous les jours la Messe, quoiqu'ils se trou-  
 » vassent sur mer, s'il étoit possible de la  
 » faire célébrer. Qu'ils fussent scrupuleux  
 » observateurs de leurs paroles, & toujours  
 » véridiques dans leurs promesses. Qu'ils  
 » fussent soutenir toute l'autorité, toute  
 » la réputation, tout le crédit, nécessaires  
 » à des Gouverneurs, pour s'assurer le res-  
 » pect & l'obéissance des peuples confiez  
 » à leurs soins. Que plus ils se voyoient  
 » au dessus des autres par la noblesse de  
 » leur extraction, plus ils devoient faire re-  
 » luire dans toutes leurs actions l'éclat des  
 » vertus morales & civiles, puisque de leur  
 » bonne foi dépendoient la sûreté publique,  
 » leur fortune particulière, & leur réputation.  
 » Qu'ils missent en usage les rigueurs  
 » de la justice, ou la voye de la clémence,  
 » en tems & lieu, suivant les conjonctures  
 » & les cas. Qu'ils fussent fermes dans  
 » leurs jugemens. Qu'ils ne marquassent  
 » jamais trop d'ardeur, trop d'impatience à  
 » ordonner eux-mêmes la punition des cou-  
 » pables, & qu'ils prissent bien garde de  
 » ne faire paroître cet empressement à les  
 » punir, que dans la vue de se mettre à  
 » couvert de tout reproche. Qu'une des  
 » obligations les plus essentielles de leurs  
 » char-

„ charges, & qui devoit décider de leur ré-  
 „ putation, étoit de se faire connoître en-  
 „ nemis des flatteurs, sur tout des déla-  
 „ teurs, l'infamie de ces vices odieux ne  
 „ retombant pas seulement sur les miséra-  
 „ bles qui en faisoient profession ouverte,  
 „ mais encore sur ceux qui les autorisoient  
 „ par une protection spéciale. Qu'il leur  
 „ recommandoit l'honnêteté & la bienséan-  
 „ ce dans toutes leurs démarches & dans  
 „ leurs paroles, comme des qualitez dont  
 „ dépendoient en quelque manière la tran-  
 „ quillité publique & le maintien des loix  
 „ & des coutumes. Qu'ils fussent affables,  
 „ civils, & enjouez dans leurs conserva-  
 „ tions familières. Qu'ils eussent un train  
 „ convenable à leur rang, à leurs emplois,  
 „ à leur naissance. Qu'ils alliaffent la gra-  
 „ vité avec la douceur, l'autorité avec la  
 „ modestie: vrais moyens d'acquérir toute  
 „ l'estime des peuples, & de se faire  
 „ une réputation éclatante. Enfin qu'ils  
 „ eussent toujours devant les yeux la crain-  
 „ te de Dieu, leurs engagements à l'égard  
 „ de leurs Souverains, & ce qu'ils se de-  
 „ voient à eux-mêmes”.

Rien n'échappoit à la pénétration de ce  
 grand Monarque, tant la nature l'avoit doué  
 dans un degré éminent du don de la pru-  
 dence. Il vouloit tout savoir, & ne cro-  
 voit pas indigne de la majesté royale d'en-  
 trer en connoissance des plus petites choses,  
 sur cette maxime qu'il prononçoit souvent,  
 savoir, que les Princes qui réputoient au-  
 dessus de leur rang de s'informer des peti-  
 tes choses, ne devoient pas prétendre être

Son atten-  
 tion à tout  
 savoir.

1576.

exactement instruits des grandes. Pour cet effet il entretenoit à la Cour plusieurs personnes, chargées du soin de lui rendre compte de tout ce qui se passoit. Aussi tout le monde veilloit-il sur toutes ses actions, c'étoit une régularité de mœurs édifiante, une attention toujours soutenue à remplir tous ses devoirs, suite nécessaire de la vigilance du Souverain à connoître la conduite de ses Sujets.

Trait remarquable au sujet d'un Ministre.

Un jour Don Christoval de Mora, Gentilhomme de la chambre, pour lequel le Roi avoit une considération singulière, manqua de se trouver au Conseil d'Etat, pour avoir voulu vaquer à quelques affaires qui le regardoient en particulier. Le matin comme il se mettoit en devoir d'entrer dans l'appartement de Sa Majesté, pour s'entretenir avec elle suivant la coutume des affaires courantes, la lenteur avec laquelle il marchoit, parce qu'il étoit alors tourmenté de la goute, donna le tems au Roi qui jettoit les yeux par tout de l'appercevoir avant qu'il fût dans la chambre. Philippe sur le champ cria à haute voix & d'un ton de courroux, Qui va là? Don Christoval répondit avec tout le respect qu'il devoit à son maitre, mais le Roi reprit brusquement la parole, & repliqua, Je demande qui va là, & sans attendre d'autre éclaircissement il lui tourna le dos. Le Ministre, allarmé de cette réception, voulut savoir la cause de cette disgrâce. „ Je trouve fort étrange, reprit le Roi, que, n'ayant pas assisté „ au Conseil d'Etat, vous ayez la hardiesse „ de venir me parler d'affaires, dont vous „ ne

ne pouvez avoir connoissance que sur le rapport d'autrui. Apprenez que rien n'est plus indécent que d'entretenir un Roi sur des matières, qu'on n'a pas approfondies avec tout la réflexion nécessaire pour les discuter à fond".

Dans les Pays-Bas le desordre augmentoit de jour en jour, & la defunion entre le Conseil d'Etat & le Gouverneur menaçoit des dernières extrêmités. Grégoire XIII. apprit avec douleur que les Flamans refusoient de reconnoitre Don Juan, à moins qu'il ne s'engageât par serment d'observer certaines conditions qu'ils lui avoient proposées. Persuadé qu'on y donneroit atteinte à la Religion, ce Souverain-Pontife fit partir avec une diligence incroyable Philippe Sega Gouverneur de la Marche, chargé d'intervenir au Traité sous la qualité de Nonce, pour empêcher qu'il ne se passât rien au préjudice du Siège Apostolique & de l'Eglise Romaine. Ce Ministre avoit ordre encore, aussitôt que l'accord avec les Provinces seroit signé, d'animer le Prince à se mettre en état d'entreprendre l'expédition d'Angleterre, ainsi que Sa Majesté Catholique en étoit convenue avec le St. Père. Mais quelque diligence que le Nonce pût faire, il n'arriva qu'au commencement d'Avril 1577. Tout étoit alors consommé, Don Juan avoit donné son consentement à l'Edit perpétuel. Pour surcroit d'embarras, le Ministre Apostolique trouva les affaires si brouillées, & les esprits si disposez à une rupture prochaine, qu'il n'y avoit aucune apparence de songer à la révolution d'An-

1576.

Affaires de  
Flandres.

1577.

1577. gleterre. Ainsi le Nonce n'eut autre chose à faire dans ces conjonctures, que de donner au jeune Prince des conseils assortis à sa situation. Il lui rendit aussi un service de la dernière importance, ce fut d'obtenir du Pape en sa faveur la remise des sommes destinées à l'entreprise d'outremer. Secours d'autant plus utile & agréable, qu'il étoit triste à un Général tel que Don Juan de se voir sans troupes & sans argent.

Entrée de  
Don Juan  
à Brussel-  
les.

Ce Prince fit son entrée à Brusselles avec une pompe extraordinaire, pendant que les troupes Espagnoles sortoient des Pays-Bas. Don Juan marchoit entre le Nonce & l'Evêque de Liège, & suivi d'un nombre prodigieux de personnes de tous les Ordres du pays. Mais rien ne relevoit davantage la splendeur de ce spectacle, que la bonne mine du Prince. Les Flamans marquoient une joye inexprimable de se voir délivrez par ses ordres des milices étrangères, & remplis de la grandeur de ce bienfait, ils faisoient retentir l'air de leurs acclamations, ils benissoient le jour de son arrivée, ils combloient d'éloges leur nouveau Gouverneur, qu'ils regardoient comme le restaurateur de leur première liberté.

Faute  
qu'il fait  
en licen-  
çant les  
Espa-  
gnols.

Malgré ces applaudissemens, les politiques ne laissoient pas de le taxer, lui & ses Ministres, de la plus grossière imprudence, d'avoir congédié les Espagnols, & de s'être livré avec une confiance aussi mal entendue à la discrétion des Flamans, entre les mains desquels il avoit même fait remettre toutes les fortereſſes des Provinces. Dans cet état, disoit on, si le Prince d'Orange

range venoit l'attaquer, ne feroit il pas <sup>1577.</sup> contraint d'en recevoir la loi, dénué comme il est de toutes ses forces, & réduit même à n'avoir aucun lieu de retraite?

En effet Don Juan ne fut pas longtems à s'appercevoir de la faute capitale qu'il avoit faite, ils s'en repentit, mais ce fut dans un tems qu'il n'étoit plus en son pouvoir de la réparer. Peu après il apprit qu'à l'instigation du Prince d'Orange les Etats avoient envoyé en Allemagne, en France, & en Angleterre, pour y demander du secours, & rendre, s'il étoit possible, la querelle des Flamans commune à toutes ces Puissances voisines. Ces intrigues eurent tout le succès imaginable; la Reine d'Angleterre contribua de son argent, & fit toucher une grosse somme, avec promesse mais en secret de faire dans la suite de plus grands efforts en leur faveur. Du côté de l'Allemagne on travailloit à conclure une étroite alliance avec Jean-Casimir un des Comtes Palatins, & il ne s'agissoit que de lui fournir les deniers nécessaires pour lever des troupes dans son pays, & les conduire en personne dans les Pays-Bas. A l'égard de la France, non seulement le projet étoit de mettre les Huguenots en mouvement; mais on tâchoit encore d'engager les Catholiques de ce Royaume, ennemis de la Cour, à prendre parti sous l'autorité du Duc d'Alençon frère du Roi.

Toutes ces pratiques étoient parvenues à la connoissance de Don Juan, mais ce Prince croyoit ramener les esprits par la patience, il eut la politique de dissimuler ses

Mouvements du Prince d'Orange.

Résolution de Don Juan.

1577. craintes & son ressentiment, & pour ôter tout prétexte apparent aux malintentionnez, il affectoit une exactitude scrupuleuse à faire exécuter tous les articles de l'Edit. Cette conduite eut un effet tout contraire, les mécontens en devinrent plus audacieux, ils ne cherchoient qu'à mortifier le Gouverneur, & à prendre des mesures pour affoiblir son pouvoir, même pour le dépouiller de toute espèce d'autorité dépendante de sa charge. Enfin les choses furent poussées si loin, que Don Juan ne se crut pas en sûreté dans la capitale de son gouvernement. Il fut informé que le Prince d'Orange faisoit de toutes parts amas d'armes, à tout moment les États attentoient à son autorité qu'ils paroissoient avoir résolu d'anéantir, joint à cela qu'il apprit qu'on formoit des complots contre sa vie. A la vue de tant de dangers, il résolut de ne plus faire sa résidence à Brusselles, & de se rendre maître d'une place où il pût se mettre en situation de ne pas craindre ses ennemis, & même de les attaquer à force ouverte, s'il s'y voyoit contraint par les conjonctures. Il s'agissoit de faire choix d'une forteresse convenable à son dessein; Gonzagues, qui avoit visité toutes les villes des Pays-Bas, lui proposa la citadelle de Namur, pourvue de toutes sortes de munitions, forte par son assiette & les fortifications, & commode pour recevoir sans obstacle des troupes étrangères.

Il fort de Brusselles. Sur ces entrefaites le Prince reçut de nouveaux avis de conspirations contre sa personne: alors il prit le parti de précipiter sa

sa fuite, & il s'en alla à Malines, sous pré-  
 texte d'y appaiser quelques différends sur-  
 venus entre les troupes Allemandes & le  
 Trésorier des Etats au sujet du payement de  
 leur solde. Mais ne se croyant pas en su-  
 reté dans cette ville, il y resta peu de tems,  
 toujours déterminé à se saisir de Namur. Il  
 eut alors une occasion qu'il saisit, sans qu'on  
 pût prendre ombrage de ses mouvemens.  
 La sœur du Roi de France étoit en che-  
 min pour se rendre aux eaux de Spa, il  
 prit le prétexte d'aller au devant de cette  
 Princesse, qu'il reçut avec tous les hon-  
 neurs dus à son rang, & qu'il accompagna  
 ensuite à son départ.

Le lendemain il feignit une partie de Son strata-  
 chasse, & poussa jusqu'aux murailles de Na- gémepour  
 mur, dont il admira la situation, la force le rendre  
 & la beauté des ouvrages, & marqua sa maître de  
 surprise du peu de relief que cette place a-  
 voit alors dans le monde. Les enfans de  
 Barlemont Gouverneur de la Province l'in-  
 vitèrent de la voir par dedans, il y entra  
 avec toute sa suite, du consentement de l'Of-  
 ficier qui y commandoit, & aussitôt il s'en  
 rendit maître & changea la garnison. Il fit  
 entendre au Gouverneur qu'il n'avoit rien  
 à craindre, & lui dit que par une pareille  
 surprise ce n'étoit pas s'emparer du bien  
 d'autrui par violence, mais seulement re-  
 prendre celui qui appartenoit au Roi. En-  
 suite se tournant du côté de ses gens, il  
 les exhorta de reprendre courage, & leur  
 dit qu'il ne commençoit que de ce jour à  
 être Gouverneur des Pays-Bas. En même  
 tems il écrivit aux Députés des Etats, pour

1577. les instruire des motifs de sa retraite, & leur faire savoir la forme de gouvernement qu'il prétendoit établir, dans le dessein de rendre son administration plus indépendante & plus honorable.

Démarches des Etats.

Cette nouvelle mit tout le monde dans une agitation inconcevable, les Etats firent retentir les Provinces de leurs plaintes & de leurs murmures. Néanmoins ils firent toutes les démarches propres à persuader qu'ils vouloient la paix, & sur le champ ils députèrent à Namur trois de leurs membres, pour solliciter Don Juan de revenir à Bruxelles, & de ne point écouter des soupçons qu'il avoit conçus sans fondement. Le Prince répondit qu'il n'en feroit rien, à moins qu'il ne fût sûr d'y être reçu avec toute l'autorité convenable à sa charge, & une entière sûreté pour sa personne, & en conséquence de cette demande générale il leur prescrivit certaines conditions particulières. La réplique des Etats fut qu'il n'étoit pas possible de rien résoudre, que Son Altesse ne fût de retour à Bruxelles, où sa présence devenoit absolument nécessaire pour terminer tous les différends. Sur le refus constant du Prince, les Etats à l'instigation du Prince d'Orange se mirent en état de faire la guerre, & levèrent une Armée considérable.

Leur lettre au Roi contre Don Juan.

Cependant, avant que d'en venir à l'éclat, ils écrivirent au Roi leurs griefs contre Don Juan. Ils marquoient „ que ce Prince par „ ses artifices avoit empêché l'ajustement „ pour payer les troupes. Que sur de faux „ prétextes, des calomnies mendiées, des „ fra-

» frayeurs controuvées, il s'étoit transporté à  
 » Namur, & rendu maître de cette forte-  
 » resse par surprise. Qu'il étoit avéré que  
 » Don Juan & son Secrétaire Escovedo  
 » avoient écrit des lettres remplies d'accusa-  
 » tions fausses, & de mille griefs propres à  
 » troubler pour toujours la tranquillité des  
 » Provinces. Que des démarches aussi ma-  
 » lignes manifestoient invinciblement la hai-  
 » ne du Prince contre les Flamans, son in-  
 » tention fixe de ne vouloir pas exécuter le  
 » Traité qu'il avoit fait avec les Etats, enfin  
 » son dessein de porter les choses aux der-  
 » nières extrêmités, & d'allumer une guer-  
 » re cruelle dans les Pays-Bas. Qu'Escove-  
 » do lui avoit inspiré ces sentimens, que le  
 » Prince avoit pris avec toute l'antipatie de  
 » cet Espagnol & de sa nation pour les Fla-  
 » mans. Qu'ils supplioient Sa Majesté de  
 » procéder contre ce brouillon dans toute la  
 » rigueur qu'exigeoit le plus juste ressentiment,  
 » & d'ordonner à Don Juan de rem-  
 » plir avec toute la sincérité, toute la droi-  
 » ture convenable les articles, sans aucune  
 » exception, du Traité qu'il avoit conclu avec  
 » eux. Que faute de recevoir cette justice,  
 » ils se voyoient contraints de protester que  
 » la mauvaise foi de Don Juan les mettoit à  
 » couvert de tout reproche, & qu'il n'y au-  
 » roit pas lieu de les rendre responsables des  
 » troubles & des desordres, qui seroient iné-  
 » vitables, & qui causeroient un préjudice  
 » irréparable à l'autorité du Roi & à la Re-  
 » ligion".

Quoique Don Juan eût déjà envoyé en Espagne Escovedo son Secrétaire & son in-  
 time Celle de ce Prince pour sa

1577.

justifica-  
tion.

time confident, cependant, aussitôt qu'il fut que les Etats avoient écrit au Roi contre sa conduite, il crut nécessaire de se justifier auprès du Roi son frère de toutes les accusations dont on le chargeoit. Ainsi, non content des représentations qu'il avoit ordonné à son Agent de faire à la Cour, il jugea à propos de détruire par une défense particulière les griefs de ses ennemis. Voici à peu près la teneur de sa justification. „ Que la faction du Prince d'Orange avoit seule par ses intrigues excité les troupes Allemandes à se mutiner, dans la vue de les engager au moins une partie à son service. Qu'à son égard il ne s'étoit garenti que par des coups d'une fortune extraordinaire de tant de pièges qu'on lui avoit tendus, de tant de complots qu'on avoit formez contre sa vie, & que contraint de pouvoir à la sûreté de sa personne, il avoit eu des peines infinies à se sauver dans la citadelle de Namur, avec un très petit nombre de personnes attachées à ses intérêts. Que pour les lettres qu'on relevoit avec tant d'aigreur, & qu'on lui attribuoit de même qu'à Escovedo, il falloit ou qu'elles eussent été inventées par les partisans du Prince d'Orange, ou altérées pour rendre son gouvernement odieux. Car enfin, *disoit Don Juan*, quelle preuve plus convainquante de la noirceur de cette calomnie, que la contradiction manifeste qui en résulte, d'avoir fait sortir les Espagnols des Pays-Bas, & dans le tems qu'on étoit sans défense, d'avoir conseillé au Roi de faire la guerre aux Flamans? D'ailleurs qu'il n'y

„ avoit

„ avoit qu'à s'arrêter sur les conjonctures du  
 „ tems où l'on publioit que ce conseil avoit  
 „ été donné , pour se convaincre que ç'au-  
 „ roit été agir contre les lumières les plus  
 „ communes de la raison , contre tous les  
 „ intérêts de Sa Majesté , contre toutes les  
 „ règles de la prudence. Mais qu'au moment  
 „ qu'il écrivoit , il voyoit une nécessité indis-  
 „ pensable de suivre ce parti , qu'il ne con-  
 „ venoit pas même de balancer dans l'état  
 „ où se trouvoient les affaires. Que si Sa  
 „ Majesté n'employoit pas de bonne heure  
 „ la voye des armes , pour prévenir les des-  
 „ ordres qui menaçoient de bouleverser les  
 „ Pays-Bas, elle devoit s'attendre à une re-  
 „ volte générale des Provinces, & qu'après  
 „ qu'elles se seroient soustraites à son obéis-  
 „ sance, il y auroit des obstacles insurmon-  
 „ tables à entreprendre de les reconquérir  
 „ par la force ouverte”.

Les lettres dont je viens de parler , & sur  
 lesquelles les Flamans faisoient tant de bruit ,  
 avoient été interceptées en France par le  
 Roi de Navarre , qui les avoit envoyées au  
 Prince d'Orange , d'où elles étoient parvenues  
 aux États, & ceux-ci pour justifier leurs plain-  
 tes les joignirent au mémoire de leurs griefs.  
 Comme elles étoient produites au Roi, Don  
 Juan se crut obligé d'en détruire la réalité,  
 & ce fut par cette raison qu'il soutint , ou  
 qu'elles avoient été écrites par le Prince  
 d'Orange, ou qu'elles étoient falsifiées, puis-  
 que leur contenu tel qu'on le supposoit ne se  
 rapportoit en aucune manière à ses bonnes  
 intentions, ni aux démarches publiques qu'il  
 avoit faites. La justification de ce Prince  
 ne

Impres-  
 sions que  
 Philippe  
 prend con-  
 tre son  
 frère.

1577.

ne le sauva pas des sinistres préjuges, que Philippe prit contre sa droiture sur l'exposé des Etats; ce Monarque n'étoit que trop susceptible de soupçons à l'égard de son frère, que depuis longtems par des motifs mal entendus il regardoit avec ombrage. Quoi qu'il en soit, à la vue de ces troubles il ne fut à quoi se résoudre, & parut, par les délais de ses réponses, abandonner à Don Juan le soin de chercher, dans les commencemens de ces desordres, les remèdes qu'il jugeroit les plus convenables.

Déclaration des  
Etats contre Don  
Juan.

Dans cet intervalle le Gouverneur se fortifioit dans Namur, pendant que les Etats à la sollicitation du Prince d'Orange couroient aux armes, fermement résolus de chasser Don Juan des Pays-Bas. Sur ces entrefaites, ils découvrirent que ce Prince avoit tenté, mais sans succès, de surprendre la citadelle d'Anvers. Ce fut le signal de la revolte, les Etats furieux prirent la plus violente résolution contre Don Juan, qu'ils déclarèrent rebelle, traître, ennemi du pays, & comme tel banni de toutes les Provinces. Dans le même tems arrivèrent d'Espagne des lettres, que le Nonce Sega avoit vivement sollicitées. Sa Majesté ordonnoit aux Etats de quitter les armes, de ne point recevoir le Prince d'Orange, & de se soumettre aux réglemens de l'Edit perpétuel. Don Juan envoya aux Etats copie de ces ordres, & il les exhorta de songer à eux de bonne heure, & de ne pas se mettre au hazard de ressentir les effets terribles de la juste colère de leur Souverain, qui ne manqueroit pas d'entraîner leur ruine en particulier & celle de leur patrie.

trie. Mais les Etats se moquèrent & des ordres de la Cour & des remontrances du Gouverneur, & ils ne répondirent que par des plaintes & des menaces.

1577

Ainsi le Prince, ayant perdu toute espérance d'adoucir les esprits par la douceur & par l'autorité du Souverain, ennuyé d'ailleurs de se voir sans crédit & en butte à la fureur des rebelles, se détermina à la guerre, qui lui parut préférable à une paix malheureuse & mal assurée. Il rassembla quelques Régimens Espagnols qu'il fit revenir de France, lesquels joints à quelques compagnies de Vallons, du Comté de Bourgogne & d'Alle-mans, formèrent un petit corps d'Armée de quatre mille soldats, très foible à la vérité pour faire tête à l'Armée des Etats, qui comptoit plus de quinze mille hommes.

Ce Prince  
assemble  
une Ar-  
mée.

Ces démarches de part & d'autre rendirent les deux partis irréconciliables, & les Etats ne mettant plus de bornes à leur aigreur, exécutèrent sans délai la résolution qu'ils avoient prise se jeter entre les bras du Prince d'Orange. Ils lui envoyèrent quatre Députez, pour le prier de se rendre à Bruffelles. Ce Prince ne souhaitoit rien avec tant d'empressement, il partit sur le champ en poste, & son entrée dans cette capitale eut plus l'apparence de l'entrée d'un Souverain que d'un simple Général. Le concours du peuple fut si grand, il donna des marques si éclatantes de sa joye, que cette réception fut un véritable triomphe. La multitude impatiente de voir le Prince qu'elle attendoit dans l'enceinte des murailles, fortit de la ville avec une ardeur incroyable, pour aller au devant de

Arrivée  
du Prince  
d'Orange  
à Bruffel-  
les & sa ré-  
ception.

lui.

1577. lui. Elle ne le rencontra qu'à une lieue de Bruffelles, elle l'y amena faisant retentir la campagne de cris d'allegresse, de bénédictions, d'acclamations, & ne lui donnant d'autre titre que celui de père, de protecteur, & de soutien de la liberté Belgique. Dans la ville on ne le combla pas de moins d'honneurs, les applaudissemens & les éloges ne furent pas moins prodiguez.

Origine  
d'une  
nouvelle  
faction.

Des témoignages d'affection si peu mesurez, des acclamations si exorbitantes déplurent à plusieurs des principaux du Conseil d'État, qui, plus clairvoyans que les autres, envisageoient les plus funestes suites dans l'élevation du Prince d'Orange. Pour y opposer une faction capable de prévenir ses desseins, ils se liguèrent pour demander l'élection d'un nouveau Gouverneur. La proposition paroissoit assortie à l'état des affaires, vû que les Catholiques & les Calvinistes étoient d'accord sur l'expulsion de Don Juan. Le Chef de ce nouveau parti étoit le Duc d'Arshot, ennemi & rival du Prince d'Orange, & le prétexte de fortifier celui des Etats par une puissante protection. Sur ce plan unanimement reçu, ils proposèrent la Reine d'Angleterre, le Duc d'Alençon frère de Sa Majesté Très-Chrétienne, & Mathias Archiduc d'Autriche frère de l'Empereur Rodolfe. Les Catholiques exclurent Elizabet à cause de sa Religion, & les Calvinistes ne jugèrent pas convenable de choisir une Souveraine, qui ne pourroit pas venir les gouverner en personne. On rejetta le Duc d'Alençon, par rapport aux inimitiez perpétuelles des Flamans & des François. Ainsi tous les suffra-  
ges

ges se réunirent en faveur de l'Archiduc. On donne deux raisons bien différentes de ce choix. Les uns disent qu'on crut offenser moins le Roi, en établissant un Prince de sa Maison Gouverneur des Pays-Bas : d'autres prétendent au contraire que le but de cette élection étoit de desunir les deux branches de la Maison d'Autriche.

1577.

Quoi qu'il en soit, la nomination faite, le Duc d'Arfchot reconnu Chef de la nouvelle faction envoya sur le champ un Exprès à Vienne, avec toutes les précautions propres à tenir cette intrigue secrète. L'Agent étoit chargé d'instructions, qu'on avoit cru les plus capables de disposer l'esprit de Matthias à accepter l'offre des Etats. Ce Prince n'avoit pas encore vingt deux ans, mais sa fortune ne répondoit pas à la grandeur de son extraction, à cause du nombre de ses frères, qui dans ces tems-là devenoit plutôt à charge à sa Maison, qu'il n'en relevoit l'éclat & la puissance. Mathias ne balança pas à se rendre aux instances de l'Ambassadeur. A cet égard, il n'est pas facile de décider s'il y eut plus d'imprudence de la part de ceux qui faisoient une pareille proposition, ou du côté de celui qui l'acceptoit. En effet on ne pouvoit regarder que comme un attentat téméraire & criminel, la démarche des Nobles, sur le droit prétendu contre la coutume & contre toutes les loix, de donner de leur propre autorité un Gouverneur aux Pays-Bas.

Elle élit  
l'Archiduc pour  
Gouverneur des  
Pays-Bas.

Sans m'arrêter à ces discussions, l'Archiduc sortit de nuit de Vienne avec très peu de suite, les deux Ambassadeurs qu'on lui

Départ  
de ce Prince  
& son

avoit

1577. —  
 arrivée en Brabant.

avoit envoyez en secret lui firent faire tant de diligence, qu'ils arrivèrent dans le Brabant beaucoup plutôt qu'on ne les y attendoit. Le Prince étoit parti à l'insu de l'Empereur son frère, qui à la première nouvelle de son évafion envoya à fa poursuite des gens à cheval, & non content de cette démarche fit ensuite par lettres tous ses efforts pour le détourner de cette entreprise. Malgré ces mouvemens, Rodolfe ne put se mettre à couvert des discours malins du public; on interpréta bien diversément la fuite de Matthias, on publia qu'elle avoit été concertée avec l'Empereur, dans le dessein de se servir l'un & l'autre du prétexte de la protection des Pays-Bas, pour ajouter dans la suite ces Provinces aux domaines de la race de Rodolfe & aux Etats héréditaires de la branche d'Autriche Allemande. Le bruit même se répandit que Barthelemi Porzia, Nonce du Siège Apostolique à la Cour de Vienne, en parla hautement sur ce préjugé. Au défaut d'éclaircissement, tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable, est qu'en pareil cas un projet de cette nature ne peut être réputé que fort ordinaire, si l'on se renferme dans les vues ambitieuses qui font toujours l'objet des démarches de Princes de cette volée.

Lettre de Don Juan à Farnese à ce sujet.

Don Juan eut les mêmes idées, il taxa l'Empereur de connivence avec son frère, ne pouvant pas croire qu'une pareille résolution eût pu s'exécuter sans son consentement. Au moins c'est ainsi qu'il s'en expliqua de bouche avec Gonzagues son confident, & l'on voit ses sentimens sur cette révolution dans la lettre qu'il écrivit à Alexandre Farnese,

nese, à peu près en ces termes. „ J'ai re-  
 „ çu hier, *dit-il*, un courier qui m'a remis  
 „ des lettres de l'Empereur, par lesquelles  
 „ il me donne avis du départ de l'Archiduc  
 „ son frère, qu'il soupçonne, m'assure-t-il,  
 „ avoir pris la route des Pays-Bas. Il pro-  
 „ teste de plus que ce voyage s'est fait à  
 „ son infu & sans son consentement. Tout  
 „ ce que je puis dire est que j'ai toutes les  
 „ raisons du monde d'être extrêmement of-  
 „ fensé d'une semblable démarche. Car,  
 „ quoique j'aye été averti dès l'année der-  
 „ nière que les Etats avoient pris une pareil-  
 „ le résolution, je n'aurois jamais pu me per-  
 „ suader que l'Archiduc eût pu accepter cet-  
 „ te charge, & que l'Impératrice sa mère  
 „ & l'Empereur son frère eussent été capa-  
 „ bles de donner les mains à cette entrepri-  
 „ se. Ce n'est pas que je ne sois fort tran-  
 „ quille sur le compte de l'Impératrice, je  
 „ crois qu'elle n'a rien su de ce dessein, &  
 „ même je la plains, dans la crainte que la  
 „ légèreté de son fils ne lui cause dans la  
 „ suite les plus sensibles chagrins. A l'égard  
 „ de l'Empereur, je suis encore incertain du  
 „ jugement que je dois en porter, attendu  
 „ qu'ayant eu connoissance du Traité qui se  
 „ tramoit, non seulement il n'a rien fait  
 „ pour en rompre la conclusion, mais même  
 „ il n'a pas eu l'honnêteté d'en avertir le  
 „ Roi, comme toutes les règles du devoir  
 „ & de la bienséance sembloient l'y obliger.  
 „ Quant à moi, aussitôt que j'aurai nouvel-  
 „ le de l'arrivée de l'Archiduc, je prendrai  
 „ les mesures qui me paroîtront convenables  
 „ à l'un & à l'autre. Je ferai tout mon pos-  
 „ sible

1577.

» sible pour l'engager à se désister de cette  
 » entreprise, & à ne pas suivre le parti des  
 » Etats; s'il rejette mes conseils, je me croi-  
 » rai fort autorisé à le poursuivre comme un  
 » ennemi”.

L'Archi-  
 duc pro-  
 clamé  
 Gouver-  
 neur des  
 Pays-Bas.

Cependant l'Archiduc étoit arrivé dans les Pays-Bas. Il s'en fallut beaucoup qu'il n'obtînt tout ce qu'il s'étoit promis: la plus grande partie des membres du Conseil d'Etat, à l'insu desquels le parti s'étoit formé, & dont on n'avoit pas encore demandé les suffrages, formoient des obstacles à la proclamation, & refusoient leur consentement, à moins qu'on ne prît certaines mesures qu'ils propo- soient, & que l'affaire ne se terminât sous certaines conditions. De son côté le Prince d'Orange imaginoit à chaque instant des moyens de délai, pour avoir le tems de déterminer avec les Etats mêmes des restric- tions au pouvoir du nouveau Gouverneur, & de les imposer d'une nature à ne lui pas permettre d'y souscrire. Par ce coup de po- litique il comptoit contraindre Matthias de s'en retourner en Allemagne, & après le re- fus de ce Prince se rendre seul arbitre de la paix & de la guerre. Ce grand dessein é- choua, les articles au nombre de trente deux furent présentez à l'Archiduc, qui dans l'im- patience de se voir en possession de son gou- vernement, les signa sans presque les lire, & sans penser qu'il n'alloit prendre que l'ombre de la puissance souveraine, & qu'il se réduisoit à être soumis comme les simples particuliers à l'autorité des Etats. Le but de cette fameuse convention fut de jeter les fondemens d'un gouvernement populaire, sur le

le modèle de celui des anciens Belges, qu'un partage égal de l'administration entre les Rois & le peuple revêtoit d'un pouvoir qui les mettoit au dessus du Souverain, pendant qu'ils reconnoissoient un maître auquel ils obéissoient en certains cas. Après la signature du Traité, l'Archiduc fut proclamé, d'abord à Anvers, ensuite à Brusselles, Souverain Gouverneur des Pays-Bas, au bruit des acclamations des Flamans, qui solennisèrent cet événement par des fêtes & des réjouissances publiques. Ce fut un coup de foudre pour Don Juan, qui dans les mouvemens de son chagrin eut recours aux plaintes les plus amères, il écrivit à son concurrent dans les termes les plus piquans, jusqu'à le traiter de rebelle à son Roi & de traître à sa Maison.

Quelque triste que soit le récit de cette révolution, je me vois obligé de poursuivre ma narration par un autre événement, qui ne présente pas moins d'objets funestes. Des Pays-Bas je transporte mon Lecteur en Espagne, pour raconter ce qui s'y passa au sujet des affaires d'Afrique. J'ai déjà dit que Muley Mehemet, chassé du Royaume de Maroc par Muley Malucco son oncle, s'étoit retiré dans les montagnes, où il ne subsistoit que de ses brigandages. Ennuyé de cette vie misérable, & rempli du desir de remonter sur le Trône, il prit la résolution d'implorer l'assistance de Philippe. Ce fut par le conseil de quelques personnes qui connoissoient mal avec quelle prudence, avec quelles mesures le Roi Catholique compassoit toutes ses actions, de même que les principes de sa

Muley Mehemet implora le secours de Philippe.

1577.

politique. Les députez de Mehemet le sollicitèrent de prendre en main la défense de leur maitre, & de le rétablir, convaincus par la réputation qu'il avoit d'être le Prince du monde le plus généreux, qu'il ne balanceroit pas à saisir une aussi belle occasion de faire éclater sa grandeur d'ame. Pour le déterminer par des motifs d'intérêt, ils lui offrirent des richesses & des avantages qui devoient relever l'éclat de sa Couronne; suivant la coutume de ceux qui veulent se remettre en possession des domaines, dont ils ont été dépouillez. Entre autres promesses, Muley Mehemet s'engageoit à rendre à perpétuité ses Etats tributaires de la Monarchie d'Espagne, & à payer tous les ans une redevance considérable, sans compter des présents des choses les plus précieuses qu'on tire du Royaume de Maroc.

Qui le lui  
refuse.

Philippe, qui se voyoit embarrassé plus que jamais dans les troubles des Pays-Bas, menacé d'ailleurs de la part d'autres ennemis, ne crut pas devoir éloigner ses forces, sur tout celles de mer. Il avoit d'autant plus besoin de ses vaisseaux, qu'il savoit que le Turc, indigné du refus qu'il avoit fait de conclure un Traité de confédération à l'exemple de l'Empereur, avoit résolu de lui faire la guerre, sinon par les voyes ouvertes & avec toute la puissance de son Empire, au moins par des pirateries dont le bruit couroit que ses Généraux devoient infester les mers de la Calabre. Que ce fût sur ces raisons ou sur d'autres que Philippe agit en cette rencontre, il suffit de savoir qu'il prit divers prétextes pour rejeter la demande du Roi

Roi Maure. Peut-être connoissoit-il assez exactement le caractère du barbare, qui n'avoit pas la plus médiocre qualité pour soutenir une affaire de cette importance ; peut-être étoit-il assez instruit de la nature de la querelle que les violences, les injustices, la tyrannie avoient fait naître ; peut-être encore s'arrêta-t-il sur l'inconstance, l'infidélité des Mores, encore plus sur le peu de troupes que Mehemet pouvoit fournir. Quoi qu'il en soit, il ne jugea pas à propos de compromettre, dans une entreprise de cette nature, la réputation de ses armes & son propre honneur.

1577.

Muley, hors d'espérance d'émouvoir Sa Majesté Catholique, se tourna d'un autre côté, & prit le parti d'aller en personne se jeter entre les bras de Sébastien Roi de Portugal. Il trouva ce Monarque très disposé à prendre sa querelle, & plus prompt à passer en Afrique, qu'il ne l'auroit été s'il avoit pu faire les réflexions que méritoit une affaire de cette importance. Mais ce jeune Prince, trop emporté par son humeur martiale, ne voyoit dignes de lui que les expéditions militaires, où il comptoit acquérir de l'honneur & la réputation d'un conquérant, objet auquel il étoit toujours prêt de tout sacrifier. Plusieurs autres motifs concoururent encore à lui faire embrasser cette entreprise avec plus d'ardeur, l'idée qu'il s'étoit faite que l'intérêt d'Etat imposoit une obligation indispensable à un Roi de Portugal de porter ses armes contre les Mores, ennemis perpétuels de la nation Portugaise. Maxime que l'ambition & l'amour-propre rendoient à ses

Il a recours au Roi de Portugal.

1577. yeux plus précieuse. Les Rois ses prédécesseurs s'étoient dans tous les tems rendus recommandables par un zèle soutenu pour la propagation de la foi de Jésus-Christ en Afrique, il ne vouloit pas leur être inférieur en ce point, jaloux de porter encore plus loin la gloire d'étendre la Religion Chrétienne. Entreprise certainement digne d'un Roi pieux & plein de courage. Sebastien n'écouta que ces nobles mouvemens, & il se détermina à ne pas laisser perdre une si belle occasion d'immortaliser à jamais sa mémoire.

Qui lui  
accorde  
sa protec-  
tion.

Aussitôt que la résolution trop précipitée de ce Monarque fut connue, la Reine Catherine son ayeule & le Cardinal Henri son oncle firent jouer tous les ressorts imaginables pour la lui faire abandonner. Rien ne put l'émouvoir, ni les détails des périls sans nombre que présentoit une guerre de cette nature, ni la bienfiance, ni l'intérêt de sa Couronne & de sa famille, en un mot aucun respect humain, ne fut capable de modérer le feu de ce jeune Roi, qui avoit eu le malheur d'être peu instruit des avantages de la paix, & qui s'étoit fortifié dans le gout des conquêtes & du bruit des armes. Non seulement il rejetta toutes les remontrances, mais même, pour se mettre en pleine liberté de suivre ses propres idées, il écarta de sa personne & de ses Conseils toutes les personnes qui inclinoient à la paix, ou qui vouloient discuter par des réflexions trop approfondies les suites dangereuses de cette entreprise. Enfin il n'admit à sa Cour que des Seigneurs & des Ministres, moins propres à

tem-

tempérer son feu par des représentations pui-  
sées dans les maximes de la prudence, que  
remplis eux-mêmes de vastes projets & du  
desir immodéré de la gloire. Au reste pour  
porter un jugement raisonnable d'une expé-  
dition de cette importance, quelle étoit la  
conduite d'un jeune Roi d'aller combattre  
contre les Mores, au risque de périr, ou du  
moins de tomber entre les mains de ses en-  
nemis, & par l'un de ces deux événemens  
laisser sa Couronne en proie à des étrangers,  
comme il arriva dans la suite? Son malheur  
fut qu'à la vue de son opiniâtreté que nul  
motif ne pouvoit vaincre, chacun ne son-  
gea qu'à se conserver ses bonnes grâces par  
une aveugle condescendance, & crut se  
faire un mérite d'applaudir à son sentiment.

Ainsi ce Monarque embrassa avec avidité  
cette occasion, & promit à Muley, non  
seulement de lui fournir des secours ordina-  
res pour le remettre sur le Trône, mais  
encore de passer en personne à la tête de  
la plus formidable Armée qu'il pourroit as-  
sembler. Ces offres, quelque grandes qu'el-  
les fussent, déplurent à Mehemet. Ce bar-  
bare envisageoit avec crainte le transport  
dans ses Etats de forces aussi nombreuses,  
& malgré l'espérance qu'il pouvoit en con-  
cevoir d'être promptement remis en possession  
de son Royaume, la jalouse inimitié des  
deux nations le fit soupçonner que, la con-  
quête terminée, les Chrétiens ne voulussent,  
ou se rendre maîtres des pays contestez, ou  
le rétablir sous de trop dures conditions. L'u-  
nique but de son voyage n'avoit été que de  
recevoir simplement des troupes auxiliaires,

Craintes  
de Mehe-  
met.

1577.

selon ce qui se pratique en semblable rencontre, & il auroit voulu qu'on ne lui eût accordé que le nombre qu'il demandoit, & même il souhaitoit les joindre aux siennes sous ses ordres & ceux de ses propres Officiers. Il fit tout ce qu'il put pour faire entendre qu'il n'exigeoit rien au delà, mais comme sa situation ne lui permettoit pas de parler trop ouvertement, la nécessité le contraignit d'accepter le parti qu'on lui offroit, & même il fit des promesses proportionnées à la grandeur du service.

Sebastien  
n'écoute  
point les  
opposi-  
tions de  
son Con-  
seil.

Le Roi de Portugal assembla un Conseil extraordinaire, où tous les Grands de son Royaume eurent ordre d'assister. Il y exposa l'intention qu'il avoit de faire la guerre en Afrique, dessein qu'il colora du prétexte éblouissant de l'intérêt public & de l'avantage de la Religion Chrétienne, pour surprendre les suffrages, & cacher les véritables motifs de sa résolution, savoir les offres brillantes de Muley, & sa passion pour tout ce qui lui présentoit les moyens de signaler son courage. Cependant la Reine & le Cardinal avoient prévenu une grande partie de la Noblesse, qui s'étoit engagée à soutenir leur sentiment, c'est à dire à exposer toutes les raisons capables de dégouter le Roi d'une expédition aussi dangereuse. Ainsi le jeune Monarque entendit des discours étudiez, pour le convaincre des suites affreuses de son dessein, les uns parloient dans l'idée de complaire à la Reine & au Cardinal, les autres suivoient leurs propres mouvemens. Tous, quoique dans un esprit différent, ti-  
toient en leur faveur les maximes de la prudence

dence & l'amour du bien public, qui ne leur permettoient pas de consentir qu'un jeune Roi, seul reste de sa Maison, mît en péril & sa personne & ses Etats dans une entreprise éloignée & pleine d'obstacles & de dangers. Toutes les remontrances devinrent inutiles, Sebastien étoit résolu de suivre son plan, non seulement il ne fut pas possible de l'en détourner, on eut même le chagrin de ne pouvoir le déterminer à remettre son voyage à des tems & des conjonctures plus convenables, tant il s'étoit frappé d'un succès infaillible, tant il croyoit marcher à une victoire certaine, fatale prévention qui étouffoit dans son cœur tous ses intérêts les plus précieux.

Il ordonna toutes les levées, tous les préparatifs nécessaires, mais il fut surpris de se voir arrêté par des difficultez sans nombre, qu'il n'avoit ni prévues ni même imaginées. Ainsi retenu contre son attente, & ne trouvant pas dans son Royaume les forces & les ressources sur lesquelles il fondoit l'exécution de son projet, il n'en fut pas moins animé à le poursuivre, & il prit le parti de recourir à des secours étrangers. Il s'adressa principalement au Roi Catholique son oncle maternel; & pour cet effet, aussi bien que pour conclure son futur mariage qui se négocioit depuis quelque tems avec l'Infante Catherine, il fit partir pour la Cour de Madrid Don Pierre d'Alcasceva, revêtu de la qualité d'Ambassadeur. Ce Ministre ménagea avec toute l'adresse imaginable les intérêts de son Souverain, & il fut résoudre Philippe à promettre de se rendre à Guadeloupe, pour y

Il demar-  
de du se-  
cours à  
Philippe.

1577. avoir une entrevue avec le Roi de Portugal, & régler en personnes les affaires qui devoient en faire le sujet.

Abouche-  
ment de  
ces deux  
Monar-  
ques.

Sebastien arriva le premier au rendez-vous avec très peu de suite, pour éviter les embarras qui naissent en pareille rencontre d'un cortége trop nombreux. Trois jours après Philippe s'y rendit, accompagné d'un plus grand nombre de Grands, mais de peu de domestiques. D'abord on mit sur le tapis le mariage projeté, il fut conclu sous les conditions proposées auparavant par Alcasceva, & l'Acte déjà ébauché fut mis au net dans la forme convenable. A l'égard de la guerre d'Afrique, on croit que Philippe fit en apparence tout ce qu'il falloit pour en détourner son neveu, à quoi l'on ajoute qu'il n'insista pas beaucoup, qu'il n'employa que des remontrances très modérées, dans la seule vue de faire croire dans le monde qu'il étoit fort éloigné de concevoir sur la Couronne de Portugal les desseins que le bruit général lui attribuoit. En effet il n'y avoit personne qui ne crût que dès lors ce politique Monarque étoit intéressé à persuader au jeune Roi de poursuivre la guerre d'Afrique, dans l'espérance qu'il y périroit, & que par sa mort, qui arriva effectivement, il auroit lieu de faire valoir ses droits sur le Trône de Portugal, dont il comptoit faire la conquête en peu de tems. Ce qui prouve la réalité de ce projet, est que, pendant qu'il paroissoit n'épargner en public aucun des motifs propres à renverser le dessein de l'expédition d'Afrique, ses Ministres par son ordre parloient au jeune Prince d'une manière différen-

férente , & ne l'entretenoient que de la nécessité d'entreprendre une guerre aussi glorieuse. 1577.

Bien plus Philippe , qui affectoit de se donner tous les mouvemens imaginables , pour dissuader son neveu de s'engager dans l'intérieur de l'Afrique , ne laissa pas que de consentir au projet de tenter pour lors la conquête de Larache , place maritime & d'une assez grande importance. Pour l'animer davantage , il lui offrit cinquante galères & cinq mille hommes d'infanterie , pourvû que l'entreprise se fît dans le cours de cette année , par le ministère de ses Généraux sans qu'il y passât en personne. Mais en même tems il mit une réserve à la promesse de ce secours , ce fut de s'en dispenser , si le Turc se mettoit en devoir d'infester ses Etats d'Italie , comme il l'en menaçoit , parce qu'en ce cas il n'auroit pas trop de toutes ses forces de mer , pour repousser les insultes de ce puissant ennemi. Pour achever le détail de cette conférence , les conseils apparens de Philippe firent tant d'impression sur l'esprit de son neveu , que ce jeune Prince parut avoir entièrement renoncé à sa première résolution. Mais divers accidens , qui survinrent dans la suite , détruisirent l'heureux succès de cette entrevue , & engagèrent Sebastien plus que jamais dans cette malheureuse entreprise.

Quoique dans cette entrevue Philippe mesurât toutes ses démarches , toutes ses paroles sur les règles de la prudence , autant que ses intérêts politiques l'exigeoient alors , les deux Monarques ne purent néanmoins se séparer ,

Politique  
du Roi  
d'Espagne.

Mécontentement  
réciproque.

1577.

parer, sans avoir l'un & l'autre divers sujets assez graves de mécontentement. Celui qui fit le plus d'éclat, fut à l'occasion de ce qui arriva lorsque le Roi de Portugal étoit sur le point de partir pour retourner dans ses Etats. Ce jeune Prince alla sur la brune prendre congé de son oncle, ou si l'on veut de son beau-père, puisque son mariage étoit conclu: Philippe après quelques complimens des plus communs se retira dans son appartement au monastère de St. Jérôme où les deux Rois logeoient, & cela sans faire l'honnêteté à son neveu de lui offrir de l'accompagner le lendemain à l'heure qu'il se mettroit en chemin. Sebastien fut piqué d'un adieu aussi froid & dénué même de la politesse ordinaire, il le regarda comme un affront, & rempli d'indignation & de dépit il se mit à se promener à grands pas, donnant par ses gestes & ses paroles des marques évidentes du plus vif ressentiment, dont les Seigneurs de la Cour n'eurent point de peine à pénétrer le véritable motif.

Imprudence du Roi de Portugal.

Enfin il fut tellement pénétré de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue, que, quoiqu'il n'eût résolu de partir le lendemain qu'au lever du soleil, il donna ordre à tout son monde de se tenir prêt à monter à cheval deux heures avant la pointe du jour. Son dessein étoit d'avancer ainsi son voyage, pour ne plus voir son oncle, & ne lui pas laisser le tems de réfléchir sur le procédé desobligeant qu'il avoit tenu à son égard. Bien plus, dans les mouvemens de fureur où l'emporta la violence naturelle de son tempérament, il s'étoit mis dans la tête, non seulement de

rom-

rompre d'une manière éclatante son mariage avec la Princesse d'Espagne, mais encore d'envoyer porter par un héraut un cartel de défi à Philippe aussitôt qu'il seroit de retour en Portugal. Il auroit certainement suivi sa fougue, il se seroit même porté aux extravagances les plus outrées, si d'Alcasceva, Seigneur d'un âge mur & d'une prudence consommée, n'avoit pas su calmer l'agitation de son esprit, & lui inspirer des sentimens convenables. Sans les conseils de ce sage Ministre, on ne doit presque pas douter que ce jeune Monarque n'eût donné l'effor à l'impétuosité de sa colére, vû que les Cours sont toujours remplies de flatteurs qui applaudissent à toutes les passions des Princes, sur le prétexte de l'intérêt qu'ils prennent à leur gloire. Comme s'il y avoit de l'honneur à précipiter son Souverain dans des démarches violentes par de très mauvais conseils. Tel fut le malheur de Sebastien de se livrer en aveugle aux inspirations de ces dangereux conseillers. Quoi qu'il en soit, d'Alcasceva parvint à lui persuader de ne point faire paroître son mécontentement, au moins jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur les frontières de son Royaume.

Philippe ne manqua pas d'être aussitôt averti de ce qui se passoit par un Courtisan du Roi de Portugal, qui lui étoit affidé par divers motifs de reconnoissance. Sans trop réfléchir sur ce qu'il avoit à faire dans cette rencontre, à la première nouvelle ce sage Monarque, faisant usage de cette prudence supérieure qui ne l'abandonnoit jamais, se leva au milieu de la nuit, & ayant pris

Trait de  
prudence  
du Roi  
d'Espagne.

1577.

un habit de campagne il se transporta dans la chambre de son neveu, suivi de ses gens en équipage de voyageurs. Il entra brusquement sans faire avertir Sebastien, & courant à son lit avant qu'il eût eu le tems d'en sortir, il lui dit, „ Je viens de bonne heure vous éveil-  
 „ ler & vous aider à vous habiller, puisque  
 „ vous êtes résolu de partir”. Le jeune Roi demeura confus de cette démarche galante & généreuse, d'autant plus qu'il ne s'imaginoit pas que Philippe fût instruit de ses plaintes & de son dessein. Ainsi il perdit la pensée d'offenser son oncle dans son propre Royaume & dans son Palais où il l'avoit reçu, & l'heure du départ venue, ils se mirent ensemble en chemin, & s'entretinrent l'espace d'un mille avec tous les témoignages réciproques d'une sincère amitié.

Dernière  
 résolution  
 de Sebastien  
 au sujet de la  
 guerre  
 d'Afrique.

Nous avons vu que les représentations de Philippe avoient fait échouer le projet du rétablissement de Muley : à peine Sebastien eut-il quitté son oncle, qu'il reprit ses premières idées. Cette foule de Courtisans malintentionnez revinrent à la charge, & lui rapellèrent la gloire de l'expédition d'Afrique. Ainsi il se laissa emporter aux conseils de ces gens, qui n'avoient d'autre but que de se frayer le chemin aux honneurs de la guerre, & de se gorger du butin qu'ils envisageoient dans cette entreprise. Ils comptoient parvenir au plus haut degré de la faveur, par cette condescendance aveugle aux volontez de leur Souverain, quoiqu'elles fussent contraires aux maximes de la sagesse; & remplis de leur ambition, ils sacrifioient les plus précieux intérêts de l'Etat & le bien général des

Sujets.

Sujets. Sebastien ramené à sa première résolution, déclara qu'il vouloit suivre le plan formé en Portugal, avant la conférence de Guadaloupe. On a toujours cru jusqu'à présent, que sous main, par ordre de Philippe, Don Jean de Silva son Ambassadeur à la Cour de Lisbonne, & que Sebastien regardoit comme un des plus grands hommes du siècle, mit en usage tous les manéges d'un habile politique, pour renverser le succès de la dernière entrevue par rapport à la guerre d'Afrique. Ce Ministre adroit fut, dit-on, conduire son intrigue avec tant de finesse, que personne ne le rendit responsable du changement de Sebastien. Il tourna l'esprit de ce jeune Monarque de manière qu'il résolut de poursuivre l'expédition de Maroc, convaincu, par les réflexions qu'on lui faisoit faire, que les conseils du Roi son oncle ne partoient que d'un motif de jalousie, qui ne lui permettoit pas de souffrir qu'un Souverain acquît plus de gloire que lui, sur l'article de l'intérêt général de la Chrétienté. Il est certain que Philippe souhaitoit avec passion que son neveu s'embarquât dans cette affaire, comme s'il eût eu un pressentiment que ce Roi y perdrait la vie.

Si Philippe avoit le plaisir d'amener de loin à un heureux succès les vues qu'il se formoit sur le Portugal, il ne souffroit qu'avec un extrême chagrin que l'Archiduc Matthias se fût laissé emporter par l'ambition d'avoir, contre sa volonté & sur les instances de ses ennemis qu'il nommoit ses Sujets rebelles, le gouvernement d'un Etat appartenant à sa Couronne. Non content d'avoir témoigné

Affaires  
de Flan-  
dres.

1577. l'excès de son ressentiment à l'Empereur & à l'Impératrice, dans les lettres qu'il leur avoit écrites en réponse des excuses qu'ils lui avoient faites au sujet de cette démarche, dont ils assuroient n'avoir eu aucune connoissance : non content de se plaindre à la Cour Impériale, il s'en expliqua avec Matthias même, à qui il fit remettre une lettre de la teneur suivante.

## MON COUSIN.

Lettre de  
Philippe à  
l'Archi-  
duc.

„ La résolution que vous avez prise, quoi-  
 „ que l'effet d'une jeunesse imprudente, &  
 „ par là plus digne de compassion que de  
 „ reproche, ne peut cependant pas être to-  
 „ lérée par celui qui a un légitime sujet de  
 „ s'en tenir offensé. Toutes les entreprises  
 „ qui se forment & s'exécutent sans réflexion,  
 „ sans jugement, ne peuvent que tourner à  
 „ la ruine de ceux qui les entreprennent. Je  
 „ suis très mortifié de voir que vos premié-  
 „ res démarches dans le monde se fassent  
 „ sur des fondemens moins solides que la  
 „ plume. Quant à moi, je ne songe pas à  
 „ me vanger de l'injure que vous avez faite  
 „ à ma Couronne, & qui retombe en parti-  
 „ culier sur tous les Princes de notre Mai-  
 „ son, je ne pense pas, dis je, à remplir ma  
 „ juste vengeance, certain que dans peu vo-  
 „ tre faute sera punie comme elle mérite par  
 „ ceux même qui vous ont induit à la com-  
 „ mettre. De bonne foi, quel jugement  
 „ croyez-vous que l'Univers porte d'un at-  
 „ tentat de cette nature? Que peut-on pen-  
 „ ser d'un Prince de la Maison d'Autriche,  
 „ qui

„ qui se déclare le protecteur des Sujets re-  
 „ belles du Roi Philippe ? Je ne vous ferai  
 „ pour l'heure aucun reproche, persuadé que  
 „ je suis qu'à la réception de cette lettre  
 „ vous vous déterminerez à abandonner vo-  
 „ tre dessein, à le reconnoître comme une  
 „ faute de jeunesse, à retourner enfin dans  
 „ votre patrimoine, pour y attendre des oc-  
 „ casions plus légitimes & plus nobles d'ac-  
 „ quérir de la gloire, par des moyens qui ne  
 „ puissent pas vous couvrir de honte & d'in-  
 „ famie comme dans cette rencontre. Ce  
 „ faisant, vous me donnerez lieu de croire  
 „ que vous avez plus de considération pour les  
 „ liens du sang qui nous unissent, que pour  
 „ la criminelle insolence de mes Sujets re-  
 „ belles”.

1577.

Sur cette lettre l'Archiduc fit de sérieuses réflexions, & il ne put s'empêcher de recon-  
 noître qu'il avoit accepté trop légèrement les  
 offres des mécontents, & que Philippe étoit  
 en droit de se plaindre d'une démarche, que  
 lui-même condamnoit après en avoir exacte-  
 ment pesé toutes les circonstances. Dans ces  
 sentimens, il crut n'avoir d'autre parti à  
 prendre que d'abandonner son entreprise,  
 mais en même tems il jugea que son hon-  
 neur exigeoit qu'il prît les expédiens propres  
 à sauver en quelque manière sa réputation,  
 d'autant plus que l'Empereur paroïssoit sou-  
 haiter qu'il donnât satisfaction au Roi d'Es-  
 pagne. Ainsi ils écrivirent de concert à ce  
 Monarque des lettres très honnêtes & rem-  
 plies d'excuses & de témoignages de la plus  
 sincère amitié, dans les termes les plus capa-  
 bles de rétablir une bonne intelligence.

Réponse  
de ce Prin-  
ce.

L'Ar-

1577.

L'Archiduc protestoit „ n'avoir jamais eu  
 „ la pensée d'accepter le gouvernement des  
 „ Pays-Bas , au mépris de l'autorité & des  
 „ ordres de Sa Majesté Catholique. Qu'au  
 „ contraire il n'avoit eu d'autre intention que  
 „ de retenir la fureur des Flamans, qui par  
 „ les instigations du Prince d'Orange me-  
 „ naçoient de se porter aux résolutions les  
 „ plus violentes. Que dans cette seule vue  
 „ il avoit reçu l'invitation des Etats, d'au-  
 „ tant que la plus grande partie de la No-  
 „ blesse l'assuroit qu'il n'y avoit point de  
 „ tems à perdre , qu'on étoit à la veille de  
 „ voir le Prince d'Orange se rendre Souve-  
 „ rain de ces Provinces, que ses intrigues,  
 „ ses intelligences, les forces qu'il tiroit de  
 „ ses alliez, le mettoient en état de parve-  
 „ nir à ses desseins, vû que le peuple le de-  
 „ mandoit avec empressement & le procla-  
 „ moit sous ce titre. Qu'en conséquence  
 „ de ces avis, il avoit cru nécessaire de se  
 „ rendre aux instances des Etats, pour dis-  
 „ siper par sa présence & son autorité cette  
 „ dangereuse faction, & écarter le péril prêt  
 „ à bouleverser les Pays-Bas. Qu'au reste il  
 „ ne s'étoit mis à la tête du parti contraire,  
 „ que sur l'assurance de recevoir de Sa Ma-  
 „ jesté la confirmation de son gouvernement,  
 „ aussitôt qu'elle la jugeroit convenable à  
 „ ses intérêts & à la sûreté de son pou-  
 „ voir”.

Suites de  
 cette affai-  
 re.

De son côté l'Empereur fit agir Philippe  
 Segar, qui de la Nonciature de Flandres étoit  
 passé à celle d'Espagne. Ce Ministre em-  
 ploya à cette Cour toute son adresse, tout  
 son crédit, pour obtenir du Roi Catholique

la.

la confirmation du gouvernement des Pays-Bas en faveur de l'Archiduc. Les Etats pour la même fin envoyèrent à ce Monarque de très humbles remontrances, soutenues de divers prétextes par lesquels ils s'efforçoient de justifier leur conduite, & de faire voir qu'ils n'avoient eu d'autre but que de maintenir les intérêts & l'autorité de leur Souverain. Toutes ces démarches furent inutiles, Philippe tint ferme à exiger que Matthias vînt en Espagne recevoir ses patentes de Gouverneur, & reconnoître qu'il ne les tenoit que du bon-plaisir du Roi, sans prétendre se prévaloir de son installation précédente. Il n'y eut pas moyen de faire accepter d'autre tempérament, le Roi déclara qu'il ne consentiroit jamais à confirmer une élection faite contre toutes les règles du droit & de la justice, puisqu'il n'appartenoit qu'à lui seul de disposer à sa volonté du gouvernement des Pays-Bas.

1577.

En France les troubles continuoient, & causoient à Philippe les plus sérieuses inquiétudes. Ce Monarque avoit coutume d'appeler cette guerre de Religion, qui déchiroit depuis si longtems ce malheureux Royaume, la pierre d'achopement de ses Provinces des Pays-Bas. Henri III. avoit convoqué à Blois les Etats-Généraux, & après y avoir déterminé qu'on ne souffriroit en France que l'exercice public & particulier de la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, on résolut de poursuivre vivement la guerre contre les Huguenots. On jugea nécessaire de faire savoir par des députez au Prince de Condé le résultat de cette assemblée,

Assemblée des  
Etats de  
Blois en  
France.

1577.

blée, afin d'engager ce Chef du parti Calviniste à prendre les tempéramens les plus convenables au repos du Royaume, avant que la Cour poussât les choses à la dernière rigueur. Il faut observer que les députez reçurent leur commission, non du Roi, mais des États-Généraux du Royaume assembléz à Blois. Mais le Prince refusa de recevoir les lettres de créance de ces Ambassadeurs, qu'il ne vouloit pas reconnoître sous le titre d'Agens des États-Généraux de France, attendu qu'il tenoit l'assemblée de Blois pour illégitime. Il dit qu'on ne pouvoit pas donner le nom d'États-Généraux du Royaume, à une simple convocation de quelques membres, où manquoient les députez d'un nombre considérable de villes & de Provinces. Assemblée, ajouta-t-il, où il ne se traitoit que de violer la foi des Traitez, de contraindre les consciences, d'opprimer & de détruire les Princes du sang royal, les droits les plus sacréz de la Couronne, pour remplir les vues criminelles de quelques étrangers, qui ne songeoient qu'à suivre les mouvemens d'une ambition insupportable & de la plus dangereuse conséquence. Sur ces qualifications, il dit qu'il ne pouvoit regarder l'assemblée de Blois que comme un conventicule de quelques hommes, subornez & corrompus par les perturbateurs de la tranquillité publique, & qu'ainsi il ne pouvoit ni ouvrir les lettres des députez, ni leur donner audience. Le Maréchal de Damville, qui avoit reçu une semblable députation, répondit dans le même sens, quoiqu'il eût attention de se servir de termes plus modérez.

Les

Les démarches précédentes d'Henri avoient donné à Philippe & au Souverain-Pontife lieu de craindre, que ce Roi n'eût des sentimens trop favorables aux Huguenots, & qu'il ne fût pas dans la disposition de leur faire la guerre. Le Nonce même & l'Ambassadeur d'Espagne en avoient fait leurs plaintes à ce Monarque, cependant d'une manière à ne le pas choquer, & pour le mettre dans la nécessité de suivre leurs vues, ils avoient engagé le corps des Catholiques à lui faire à ce sujet les plus vives remontrances. Cet expédient réussit, Henri ne voulut pas s'attirer la haine de ces deux Souverains, qui ne manqueroient pas de soulever toutes les Puissances de la communion de Rome, & il prit le parti de ne rien faire que ce qui pouvoit convaincre de son attachement à la Religion de ses ancêtres, & d'éloigner tous les soupçons de son intelligence avec les Huguenots. Un motif bien plus pressant le forçoit de tenir cette conduite, la Ligue des Catholiques qui s'étoit formée d'elle-même sans le concours de l'autorité royale, étoit en état de prendre les armes, & de faire une faction séparée dans l'Etat, sans qu'il pût en arrêter à force ouverte les desseins & le cours. Dans cette situation, par le conseil de l'Evêque de Limoges & de Morvilliers ses principaux Ministres, il résolut de se déclarer Chef & Protecteur de la Ligue, pour réunir à sa personne toute l'autorité, tout le crédit, que les articles de cette confédération attribuoient au Chef au dedans & au dehors du Royaume. Par ce moyen devenu souverain modérateur de l'Union, il espéroit trouver dans

1577.

Soupçons  
contre le  
Roi Hen-  
ri.

1577. la suite des conjonctures favorables pour la rompre sans risque, puisqu'elle étoit directement contraire à ses projets & à son pouvoir.

Déclaration de ce Monarque aux États.

Sur ce plan, il se rendit à Blois, & après l'ouverture de l'assemblée, il déclara aux États l'ardent desir qu'il avoit de voir la faction des Huguenots entièrement éteinte. Il témoigna en public le plus vif ressentiment de la réponse du Prince de Condé, & il fit dans une séance lire, publier, signer, & jurer par tous les assistans cette même Ligue, qui étoit l'ouvrage des Princes de la Maison de Lorraine. Non content de cette approbation autentique, il déclara cette Ligue loi irrévocable & fondamentale du Royaume, il s'en dit Chef & Protecteur principal, avec les protestations les plus étendues d'être dans le dessein de mettre tout en usage, pour réduire tous ses Sujets sous l'obéissance de l'Eglise Romaine. Ces sentimens comblèrent de joye le Nonce & l'Ambassadeur d'Espagne, qui aussitôt en donnèrent avis à leurs Souverains. Cette nouvelle ne fit pas le même effet dans les deux Cours, Philippe, qui n'avoit pas des idées avantageuses d'Henri sur le fait de la Religion, ne put apprendre les protestations outrées de ce Monarque, sans marquer une surprise extraordinaire, peut-être même ne souhaitoit-il pas qu'il eût été si loin. Quelles que fussent ses idées, il ne put s'empêcher de dire à la réception de l'avis, Qui changera conduite à ton égard, ou t'a déjà trompé, ou a dessein de te tromper.

Plusieurs jours de suite Henri affecta de faire

faire paroître en public une intention fixe d'opprimer les Huguenots: peut-être, s'il est permis de me servir des soupçons du Roi Catholique, n'avoit-il d'autre but que d'endormir les Catholiques à l'ombre de ce zèle apparent. Quoi qu'il en soit, il voulut fonder les intentions des députez par un coup d'éclat, capable de mettre leur bonne volonté à l'épreuve. Il fit venir à l'assemblée le Duc d'Alençon son frère & le Duc de Nevers, auxquels il représenta l'état où il se trouvoit, obligé d'entretenir sur pié de puissantes Armées pour la guerre de Religion. Il fit voir les Huguenots en situation de faire la loi, par les forces nombreuses qu'ils avoient, & les secours qu'ils tiroient de tant de Princes leurs partisans; au lieu que les Catholiques, foibles par eux-mêmes, se voyoient encore dénuéz des troupes auxiliaires qui devoient servir en France pour la Ligue, & que Sa Majesté Catholique avoit rapellées dans les Pays-Bas. Sur quoi, dans la nécessité d'avoir des sommes considérables, l'Epargne étant épuisée, il demandoit aux Etats deux millions de ducats, pour subvenir aux dépenses exorbitantes de la guerre. Octroi qu'on ne pouvoit pas lui refuser, puisque, par les articles de la Ligue, chacun s'étoit engagé par serment à contribuer de tous ses biens aux frais de l'entreprise.

La demande faite au nom du Roi fut mal reçue par les députez, & causa dans l'assemblée de grands murmures & une agitation extraordinaire. Aussitôt Jean Bodin, qui présidoit pour le Tiers Ordre en l'absence des députez de Paris, sentant bien que tout le poids

1577.

Demande  
qu'il y  
fait.Réponse  
des Etats.

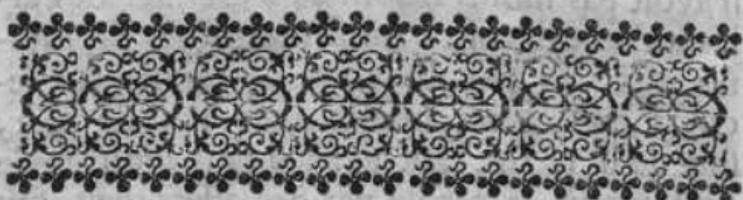
1577.

poinds de cette imposition tomberoit sur le peuple, se leva pour faire ses représentations. Il repliqua, que le Tiers Ordre avoit marqué tout l'empressement à voir l'unité de la foi dans le Royaume, & la réunion de tous ceux qui s'étoient écartez de la voye du salut : mais qu'il n'avoit jamais entendu qu'on prît des moyens violens, & qu'il proposoit encore de le faire sans éclat & sans guerre. Qu'on n'avoit qu'à parcourir les articles de la confédération, pour y voir que l'intention du Tiers Ordre étoit formellement couchée dans les mêmes termes contenus dans son mémoire, & qu'il l'exprimoit en public. Que puisqu'il étoit notoire que le peuple n'avoit pas donné son consentement à la guerre, il n'étoit pas tenu de contribuer à la dépense, pour satisfaire le caprice de quelques-uns des députez, ni de sacrifier ses biens, pour rouvrir les playes encore sanglantes de la France.

Ce discours fut applaudi par presque toute l'Assemblée, & ce qui surprit davantage, le Clergé même soutint avec force l'Orateur du Tiers Etat. La Cour & les partisans de la guerre comptoient sur les suffrages des ecclésiastiques, avec d'autant plus de raison, qu'ils avoient sonné l'allarme, qu'ils avoient les premiers sollicité avec toute l'ardeur imaginable de prendre les armes, qu'ils avoient promis même avec serment de ne rien refuser pour le succès de la guerre. Ce changement inespéré fit voir le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur les engagements de ce corps : mais comme il n'étoit pas moins accablé que les autres des impositions précédentes, il  
n'avoit

n'avoit pas moins besoin de s'exemter de celles qu'on exigeoit. Ainsi malgré ses promesses il ne fit pas difficulté de refuser ces secours qu'il avoit offerts avec tant de zèle, soit qu'il se fût tant avancé sans avoir envie de soutenir sa parole par des effets réels, soit qu'effectivement l'indigence ne lui permît pas de contribuer à la demande de son Souverain. Quoi qu'il en soit, cette première vivacité s'amortit à la proposition de la Cour, & l'on vit par là vérifier le proverbe Italien qui dit, qu'entre dire & faire il y a une distance considérable. Informé de ce refus, Henri ne songea plus à ses engagements, & résolut de prendre une route opposée. Le lendemain il exposa lui-même aux députez que, dans l'impossibilité de suffire aux dépenses de la guerre, il étoit contraint de chercher des expédiens pour faire la paix, sous les conditions les plus avantageuses qu'il seroit possible. Qu'au surplus il ne prétendoit pas être responsable, ni devant Dieu ni devant les hommes, des maux qui pourroient en résulter : protestant qu'il ne manqueroit pas de se conduire d'une manière convenable aux intérêts de sa Couronne & au bien de ses Sujets, deux objets qui lui étoient & qui toute sa vie lui seroient également précieux.

*Fin du III. Livre.*



LA VIE  
DE  
PHILIPPE II.  
ROI D'ESPAGNE.



SECONDE PARTIE.

LIVRE IV.

---

ARGUMENT  
DU LIVRE QUATRIEME.

*Le Roi Sebastien se résout de passer en Afrique. Secours que ce Monarque reçoit du Pape. Duplicité du Roi Catholique. Armée du Roi de Portugal. Embarras & incertitudes de ce Prince. Forces des ennemis. Bataille où il périt. Mort de trois Rois. Comment Philippe reçoit la nouvelle de la*  
*mort*

PARTIE II. LIVRE IV. 241

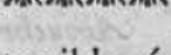
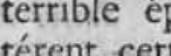
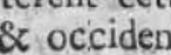
mort de son neveu. Naissance de Philippe III. Nouveau Roi en Portugal. On travaille à désigner un successeur à la Couronne. Le Roi d'Espagne prétend en être le plus proche héritier. Inconvéniens à le déclarer successeur du vivant d'Henri. Conduite & propositions de Philippe. Expédient proposé par les Docteurs Portugais. Le Duc d'Osborne envoyé en Portugal. Ambassadeur du Roi de Maroc à Madrid. Prétendans à la Couronne de Portugal. Préparatifs de Philippe. Il conclut une trêve avec le Grand-Seigneur. Réflexion à ce sujet. Jugement du Pape. Arrivée d'Alexandre Farnese dans les Pays-Bas. Son entrevue avec Don Juan. Arrivée de nombre de Seigneurs & d'un renfort de troupes. Secours d'argent ; & pensions assignées. Fonction des Armées ennemies. Résolution de Don Juan de les attaquer. Sa retraite. Maladie de ce Prince. Il déclare Alexandre Farnese Gouverneur des Pays-Bas. Raisons de ce Prince pour accepter cette charge. Services qu'il rend à Don Juan. Mort de ce Prince. Sa naissance. Commencement de la passion de Charlequint pour Barbe Plombes. Don Juan envoyé enfant en Espagne. Il est élevé dans la maison de Quixiada. Ses exercices dans sa jeunesse. Charlequint le destine à l'état ecclésiastique. Il le déclare son fils à Philippe. Ce Roi va reconnoître Don Juan. Déclaration de Quixiada à ce nouveau Prince. Abouchement du Roi & de Don Juan. Suites de cette reconnoissance. Don Juan rend visite à la Reine. Ordres de Philippe au sujet de

son nouveau frère. Portrait de Don Carlos & d'Alexandre Farnese. Portrait de Don Juan. Jalouſie qu'on porte à ſon mérite. Son départ de la Cour ſans permiſſion. Son retour & ſa réconciliation avec le Roi. Jalouſie de Philippe. Conduite qu'il tient à l'égard de ce Prince. Don Juan demande les honneurs dus aux Infans. Il eſt envoyé dans les Pays-Bas. Le Prince d'Orange augmenté les ſouppçons du Roi contre Don Juan. Maxime de Philippe. Don Juan eſt empoisonné. Diverſes opinions à ce ſujet. Amours de Don Juan. Ce Prince comparé à Charlequint & à Germanicus. Son éloge. Graces qu'il demande en mourant. Il ne fait aucune mention de ſes enfans. Raiſon qu'on allégué de cette conduite. Diſpute pour le droit de porter ſon corps. Sa pompe funèbre. Le corps eſt dépoſé à Namur. Ses obſèques. Lettre de Farnese au Roi. Inquiétudes de ce Prince. Philippe le confirme dans le gouvernement des Pays-Bas. Exécution des dernières volontez de Don Juan. Sentiment à l'égard de ſa mère. Translation du corps de ce Prince en Eſpagne. Deſtinée de ſon frère utérin.

1578.

Le Roi  
Sebaſtien  
ſe réſout  
de paſſer  
en Afri-  
que.



**T**oute l'intrépidité, toute la confiance, tout le flegme que Philippe avoit coutume de faire paroître dans les plus grands revers de la fortune, reçurent une terrible épreuve dans les tempêtes qui agitèrent cette année les parties ſeptentrionales & occidentales de l'Europe. Je veux parler

ler des fameuses révolutions, des Pays-Bas d'une part à l'occasion du soulèvement des Flamans, & de l'autre du Portugal réduit à passer sous une domination étrangère par l'entreprise téméraire de son Roi Sebastien, neveu & gendre de Sa Majesté Catholique. Ce jeune Monarque, trop emporté par l'ardeur de son courage, ne put différer plus longtems le grand projet qu'il avoit formé de porter la guerre en Afrique, & il résolut enfin de le mettre à exécution dans le cours de cette année 1578. Rien ne fut capable de lui faire abandonner ce fatal dessein, il fut sourd aux remontrances de ses plus proches parens, aux conseils de tous ses amis, qui le supplioient de réfléchir sur les périls inévitables auxquels il alloit exposer & sa personne & son Royaume. Pour comble de malheur, la mort de Catherine son ayeule, & tante paternelle de Philippe, arrivée dans les premiers jours de l'année, le mit en pleine liberté de se satisfaire. Cette Princesse, quoique presque sans crédit & sans pouvoir à la Cour, ne laissoit pas au moyen de ses intrigues secrètes de faire naitre des obstacles au voyage de son petit-fils: ils cessèrent à sa mort, & il ne fut plus question que de presser les préparatifs de l'armement. Autre circonstance qui en avança l'exécution, la Flotte des Indes arriva dans le port de Lisbonne, chargée de richesses considérables.

Sebastien s'anima encore davantage par les vives sollicitations que le Souverain-Pontife Secours que ce Monarque reçoit du Pape. faisoit faire sans relâche par son Nonce, avec promesse de fournir des secours d'hommes & d'argent. En cela Grégoire avoit l'ambition,

1578. bition, en qualité de Père commun des Chrétiens, de faire parade d'un zèle ardent pour les intérêts du Christianisme, en procurant les moyens d'étendre la foi de Jésus-Christ dans les Royaumes des Infidèles. D'ailleurs, toujours attentif à saisir les occasions d'accroître la puissance & la souveraineté du Siège Apostolique, il se flatta de l'établir dans des contrées où elle étoit entièrement inconnue. Projet qu'il suivit avec d'autant plus de vivacité, qu'il avoit le chagrin de voir échouer l'entreprise d'Angleterre par la funeste circonstance des troubles des Pays-Bas. Pour réparer ce revers, il résolut d'employer en Afrique les troupes destinées contre Elizabet, & il promit à Sebastien cinq mille soldats Italiens, sous les ordres d'un certain Anglois, qui par les intelligences qu'il avoit dans son pays, s'étoit fait fort de s'y rendre maître sans coup férir de quelques villes, & par ce moyen de faciliter la conquête de sa patrie. Cette espérance manquée, Grégoire tourna ses vues & ses préparatifs à l'expédition d'Afrique. Non content d'y contribuer par ses soldats, il accorda de plus à Sebastien la Croisade, qui est une taxe par tête qu'on impose lorsqu'il s'agit de faire la guerre aux ennemis de la Religion Chrétienne. Cette imposition donna cent mille ducats au Roi de Portugal. Il est vrai que c'étoit un fonds tiré de son Royaume & de la bourse de ses propres Sujets : mais telle est la maxime des Souverains-Pontifes, de faire de grandes largesses aux Princes de leur communion, aux dépens de ces mêmes Princes. Le Prince d'Orange voulut aussi entrer dans  
les

les frais de l'entreprise, il promit un détachement de ses troupes, & en effet il envoya douze cens hommes sous le commandement du Seigneur d'Amberg.

1578.

Il n'est guères possible de désigner sous d'autre titre que celui de fourberie la conduite, que Philippe tint dans cette rencontre. Il souhaittoit avec passion que son neveu s'embarquat dans la guerre d'Afrique, en public il faisoit les démarches les plus éclatantes pour l'en dissuader, en secret il l'y faisoit solliciter par d'autres, jusqu'à se servir du ministère du Pape même. Tant il bruiloit d'impatience de mettre en œuvre les moyens de se rendre maître avant le tems du Royaume de Portugal. Mais ce qui frappa tout le monde, fut qu'après avoir donné sa parole de fournir un secours considérable, comme je l'ai déjà dit, il trouva des prétextes pour s'en dispenser au moment même de l'exécution. Peut-être dans l'espérance que cette défection imprévue, & irréparable dans une conjoncture aussi pressante, précipiteroit la perte du jeune Monarque. Toute l'Europe eut horreur de cette infidélité. Car enfin on savoit que, malgré l'augmentation du desordre des Pays-Bas, Philippe pouvoit envoyer à Sebastien les cinquante galères qu'il avoit promises, sans préjudicier à ses affaires de Flandres, où il étoit plus nécessaire de tenir la campagne que d'avoir des Armées navales. Au moins, pour son honneur & l'éclat de sa puissance, le Roi Catholique devoit-il faire voir que les Flamans seuls n'étoient pas capables d'occuper toutes ses forces, & qu'il en avoit encore de reste pour

Duplicité  
du Roi  
Catholique.

1578. combattre les Infidèles. Il jugea à propos de refuser son assistance, dans le tems que d'autres Princes prenoient part à cette expédition, qui à tous égards les intéresseoit moins que l'Espagne. Mais, je le répète, ses vues personnelles ne lui permettoient pas de mettre son neveu en état d'amener ses desseins à un heureux succès, sa politique au contraire l'engageoit à faire naître les plus grands obstacles, pour avoir plutôt l'occasion de faire valoir ses droits sur le Portugal.

Armée  
du Roi de  
Portugal.

En effet Sebastien étoit si opiniâtrément aheurté à poursuivre son entreprise, qu'il n'eut rien plus à cœur que d'assembler son Armée, dans la présomptueuse prévention qu'il n'auroit qu'à paroître en Afrique, pour répandre l'épouvante dans tout ce Continent. Telle étoit l'aveugle confiance de ce jeune Roi, trop soumis à l'impétuosité de son courage, pour régler ses projets sur les conseils d'une sage & prévoyante modération. Il s'embarqua dans le port de Lisbonne le 24. de Juin sur la Capitane d'une Flotte de huit cens vaisseaux, tant grands que petits. Ce nombre prodigieux de bâtimens a de quoi surprendre, au moins si l'on veut en croire Campana, qui nous apprend de plus qu'ils portoient quinze mille hommes d'infanterie & huit cens chevaux. Sur ce dernier fait cet Historien se trompe, puisqu'il est assuré que le Roi avoit deux mille cavaliers Portugais, outre une nombreuse Noblesse. A moins que Campana n'ait entendu ne faire mention que d'un corps de huit cens chevaux, qui étoient sous la conduite de Mehemet.

met. Après vingt trois jours d'un vent favorable, Sebastien fit débarquer ses troupes à Arzilla, ville qui lui appartenoit. Il y laissa quatre mille fantassins, pour empêcher que les Mores ne reçussent du secours d'Alger. De plus il en envoya quatre mille autres à Mazagan, forteresse dont les Portugais étoient maitres, dans la vue de tenir en échec de ce côté-là une partie des Mores, qui sans doute devoient joindre le corps de l'Armée ennemie.

Embarras  
& incertitudes de  
ce Prince.

On eut alors avis qu'elle étoit très nombreuse. A cette nouvelle tous les Seigneurs Portugais firent tous leurs efforts, pour détourner le Roi de s'engager plus avant; ils n'épargnèrent ni remontrances, ni supplications, ni motifs les plus évidens, pour lui faire prendre le parti de revenir sur ses pas, plutôt que de mettre sa personne & toute son Armée dans un péril manifeste de succomber par une bataille sous les coups d'un ennemi quatre fois plus fort que lui. Sebastien fut ébranlé, & prit même la résolution de se rembarquer sans délai. Sa malheureuse destinée ne lui permit pas de suivre ce mouvement, Mehemet averti de ce qui se passoit fut le ramener à son premier dessein. Il fit entendre au bouillant Monarque qu'il ne seroit pas besoin de combattre, il lui répondit de la défaite de l'ennemi à la vue seule de l'Armée Portugaise, il l'assura que le Roi son rival seroit sur le champ abandonné des siens. C'en fut assez pour changer l'esprit de Sebastien, il donna l'ordre de marcher aux Infidèles, & il s'avança jusqu'auprès d'Alca-

## 248 VIE DE PHILIPPE II.

1578. Car-Quivir, une des principales villes du Royaume de Fez.

Forces  
des enne-  
mis.

Muley Malucco, quoique bien instruit de la supériorité de ses troupes, envoya offrir diverses conditions de paix des plus avantageuses, Sebastien les rejetta avec hauteur, quoi qu'on pût lui dire pour lui persuader de les recevoir. Les deux Armées étoient en présence, on vit que celle des Mores comptoit seize mille fantassins & six mille chevaux. On eut beau attendre qu'ils passassent dans le camp des Portugais, suivant la promesse de Mehemet, personne ne remua, bien plus on apperçut dans la contenance des ennemis qu'ils étoient résolus de combattre pour la cause du possesseur de la Couronne. Il n'étoit plus tems de reculer, la retraite, ou plutôt la fuite, devenoit plus dangereuse que le combat. Sebastien prit courageusement le dernier parti, sans s'effrayer de la multitude qu'il avoit en tête. Ce dessein, que le desespoir rendoit nécessaire, fut applaudi avec d'autant moins de répugnance, qu'il n'y avoit aucun moyen d'échapper à l'ennemi, qu'on voyoit se disposer fièrement, non seulement à soutenir l'attaque des Chrétiens, mais encore à fondre sur eux & leur livrer bataille.

Bataille  
où il périt.

Dans ces circonstances, Sebastien ne voulut pas être prévenu. Le 4. d'Aout il rangea son Armée sur trois lignes, l'une où étoit sa cavalerie commandée par Don Duarte de Menecez, à l'avantgarde de laquelle il se mit lui-même avec les plus considérables Seigneurs de sa Cour & les principaux de sa Noblesse.

Noblesse. Cette ligne formoit le centre, & avoit à ses deux côtez toute l'infanterie partagée en deux corps, dont l'un étoit sous les ordres de Don Antoine Grand-Prieur de l'Ordre de Malte, l'autre obéissoit au Duc d'Aveiro. Cette disposition faite, le Roi attaqua les Mores. Malucco avoit disposé ses troupes en forme de croissant. Les Portugais commencèrent l'action avec tant d'impétuosité & de valeur, que du premier choc toute l'aile droite des Infidèles fut rompue & mise dans une entière déroute. Ils ne soutinrent pas longtems cet avantage, ils furent bientôt entourés d'une multitude, qui accourut de toutes parts au secours des vaincus. Ces troupes fraîches fondirent avec tant de furie sur l'infanterie & la cavalerie Portugaise à la fois, qu'elles firent dans ces deux corps un carnage horrible. Sebastien reçut un coup de mousquet, & son cheval ayant été tué dans le même tems, ce Monarque tomba à terre, où l'on acheva de lui ôter la vie de cinq coups de lance, quoiqu'il criât qu'il étoit le Roi.

Cette journée ne fut pas fatale à ce seul Monarque, les deux Rois Mores, qui se dispuoient la Couronne de Maroc, l'oncle & le neveu, y périrent. Evénement si remarquable, qu'il n'y a point dans l'Histoire d'exemple d'une bataille où trois Têtes couronnées ayent perdu la vie. Le frère de Muley Malucco ordonna de chercher les trois corps, qu'il fit exposer ensemble à la vue de son Armée. Ce fut un spectacle si touchant, que les barbares mêmes ne purent retenir leurs larmes, tant ils croyoient im-

Mort de  
trois Rois.

1578.

possible de ne pas s'attendrir du fort de trois Rois tuez dans un même combat. On assure qu'il resta sur le champ de bataille plus de trente mille Mores, quelques-uns en comptent cinquante mille : ainsi ils achetèrent chèrement leur victoire. Il n'échappa presque personne du côté des Portugais, ils furent tous passez au fil de l'épée, à la réserve de quatre mille qui restèrent prisonniers, & de deux cens seulement qui eurent le bonheur de se sauver dans les bois.

Comment  
Philippe  
reçoit la  
nouvelle  
de la mort  
de son ne-  
veu.

Lorsque la nouvelle de la mort du Roi de Portugal arriva à la Cour d'Espagne, Philippe étoit à St. Laurent de l'Escorial. Il ne manqua pas de donner sur le champ toutes les marques extérieures de la plus grande tristesse, quoique son cœur nageât dans la joye de voir l'occasion si prochaine d'incorporer le Royaume de Portugal à celui de Castille. Il s'enferma pendant une heure dans son Oratoire, & Dieu fait de quelle espèce furent les prières qu'il y fit. Il donna ordre au Prieur du monastère de faire rester continuellement deux Religieux devant le St. Sacrement, qu'il fit exposer. Le jour suivant de grand matin il partit pour retourner à Madrid, après avoir commandé au Duc d'Albe d'aller devant en diligence, & de faire faire dans cette capitale tous les préparatifs du service funébre. La réponse de ce Général en recevant cette commission est remarquable. „ Sire, *dit-il en brave soldat*, il „ seroit bien mieux d'aller remplir cette cé- „ rémonie dans la ville de Lisbonne”. Mais le Monarque si distingué par sa prudence repliqua, „ Le tems vous fera connoître com- „ bien

”bien vos idées font fausses”. Effectivement peu de tems après on apprit que les Portugais avoient prêté serment de fidélité au Cardinal Henri oncle du Roi défunt, ce qui donna lieu à des guerres, & plongea le Portugal dans les plus grandes calamitez.

La révolution de ce Royaume fut suivie de près d'un événement, qui fut pour la Cour d'Espagne & pour Philippe en particulier un sujet réel d'affliction: le Prince Ferdinand mourut dans sa septième année. Dans le cours de celle-ci il parut que la mort alloit moissonner toute cette royale Maison, au moins éprouva-t-elle à plusieurs reprises qu'elle n'étoit pas plus exemte que le commun des hommes de subir cette fatale nécessité de payer le tribut à la nature. L'Infante Marie, sœur du Roi Cardinal, & fille de Léonore sœur de Charlequin, finit ses jours, de même qu'en Italie la Grande-Duchesse Jeanne d'Autriche, sœur de l'Empereur Rodolphe. Mais dans les circonstances de ces deuils, le Roi Catholique eut un motif de faire trêve à tant d'objets lugubres: la naissance d'un nouvel héritier, qui depuis lui succéda sous le nom de Philippe III. fit cesser la tristesse, & l'on ne fut occupé qu'à célébrer par des réjouissances & des fêtes convenables le bonheur d'avoir un Souverain présomptif de la Monarchie.

Je reviens aux affaires de Portugal. Après la perte de Sebastien, mort sans laisser des enfans, le Cardinal Henri fils du Roi Emanuel lui succéda & fut couronné. Ce Prince étoit âgé de soixante & dix ans, engagé de plus dans l'Ordre de Prêtrise, ce qui ne

1578.

Naissance  
de Philip-  
pe III.Nouveau  
Roi en  
Portugal.

1578. lui permettoit pas de contracter de mariage, & par conséquent le rendoit incapable de laisser des héritiers. Cette conjoncture obligea ses Sujets de le supplier de vouloir leur donner la satisfaction de se désigner un successeur, d'autant qu'il ne restoit aucun Prince de la branche régnante; circonstance qui obligeoit de prévenir, par la nomination d'un héritier légitime, les desordres inséparables de la vacance du Trône, sans avoir reconnu celui qui devoit l'occuper par le droit de sa naissance. Henri, convaincu de la justice de cette demande, ordonna une assemblée générale de tous les Nobles du Royaume Chefs de familles, pour y déclarer à qui la Couronne appartenoit légitimement après sa mort, sous la promesse de sa part d'accepter, confirmer, & reconnoître pour son successeur, celui qui obtiendrait les suffrages.

On travaille à désigner un successeur à la couronne.

Don François de Mora apprit aussitôt la résolution que le nouveau Roi venoit de prendre. Ce Seigneur avoit été envoyé en Portugal, revêtu du caractère d'Ambassadeur de Sa Majesté Catholique, pour faire au Roi Henri les complimens de condoléance sur la perte funeste de leur neveu commun, & féliciter en même tems ce Cardinal d'avoir par son avènement à la Couronne ajouté le Sceptre à la Pourpre. Sur le champ de Mora donna avis à sa Cour de ce qui se passoit, & Philippe à la réception de l'Expres fit partir le Cardinal Pacheco, accompagné de plusieurs Jurisconsultes, pour exposer juridiquement & selon les règles du droit la validité de ses prétentions sur le Royaume de Portugal. D'un autre côté Philippe avoit pour

con-

concurrent Don Antoine, Grand-Prieur de l'Ordre des Chevaliers de Malte, & fils naturel de Don Louis frère du Cardinal-Roi. Ce Prince s'étoit sauvé par une espèce de miracle des mains des Mores, à la bataille où Sebastien avoit péri. A son retour, il se mit sur les rangs pour être nommé successeur d'Henri, & il faisoit agir une brigade puissante en faveur de son droit. D'ailleurs il pouvoit compter sur les suffrages du peuple, dont il étoit fort aimé, & qui, rempli de crainte de se voir soumis à la domination d'un Souverain étranger, aimoit mieux obéir à un Roi de la nation & du sang royal, quoiqu'il ne tirât ce dernier avantage que d'une naissance illégitime.

Le Cardinal-Roi étoit d'un tempérament peu décisif, & peu capable de prendre un parti dans les rencontres qui exigeoient une prompte & vigoureuse résolution. Il commit onze Barons du Royaume, des plus versez dans la connoissance de ces sortes de matières, pour décider par une sentence définitive du droit des prétendans, & adju-ger en dernier ressort la Couronne à qui elle seroit légitimement dévolue; après toutefois qu'ils auroient examiné & approfondi les raisons du Roi Catholique, de Don Antoine, & d'autres Princes qui aspiroient à cette succession. La difficulté n'étoit pas de convenir que Philippe excluoit tous ses concurrents par la justice de sa prétention, elle étoit évidente & incontestable. L'embarras étoit de donner aux Portugais un Roi qui ne pourroit pas les gouverner en personne, inconvénient propre à allumer une guerre violente

Le Roi d'Espagne prétend être le plus proche héritier.

## 254 VIE DE PHILIPPE II.

1578. entre les deux nations, ou au moins de perpétuer leur haine réciproque. Crainte au reste fondée sur la répugnance invincible de la nation Portugaise à obéir à des Commandans qui ne seroient pas leurs Souverains, & de plus sur d'anciens différends qui subsistoient entre elle & les Castillans.

**Inconvéniens à le déclarer successeur du vivant d'Henri.** On voyoit encore des suites plus dangereuses à le déclarer du vivant d'Henri successeur immédiat à la Couronne. En ce cas, si par malheur Philippe venoit à mourir avant le Roi-Cardinal, ce qui pouvoit arriver malgré la disproportion d'âge, il faudroit déférer le Sceptre à Emanuel-Philibert Duc de Savoye, qui après le Roi Catholique se trouvoit au plus proche degré, comme fils de la tante maternelle de Philippe, qui n'avoit d'autre avantage sur ce Prince, sinon qu'Isabelle sa mère étoit l'ainée de Béatrix femme de Charles-Emanuel père du Duc. Enforte qu'au défaut de Sa Majesté Catholique, si le Cardinal survivoit, l'hérédité appartiendroit incontestablement à Emanuel-Philibert.

**Conduite & propositions de Philippe.** Pour parer un incident aussi préjudiciable aux intérêts de la Maison d'Espagne, les Ministres de Philippe, le Cardinal Pacheco & de Mora, faisoient jouer tous les ressorts imaginables pour faire déclarer le Roi leur Souverain successeur immédiat & légitime au Trône de Portugal. Leur vue en cela étoit d'assurer cette succession au Prince son héritier, en cas qu'Henri survécût à Philippe : ce qui ne seroit pas, supposé cette mort prématurée, si cette déclaration se faisoit du vivant de Philippe, & si son héritier étoit reconnu pour légitime successeur

feur par le peuple. Car, quoiqu'il n'y eût point d'apparence que Philippe dût mourir avant le Cardinal-Roi, les Espagnols, dans une affaire d'aussi grande importance pour les intérêts de leur Roi, ne vouloient négliger aucune des précautions propres à se mettre au dessus des revers les plus imprévus. On fait assez que la politique de ces habiles négociateurs s'étend jusques sur l'avenir, ils savent prévoir tous les inconvéniens, & les préviennent par les plus justes mesures, ils paroissent même craindre les événemens impossibles, quoiqu'au surplus il ne soit pas fort extraordinaire de voir mourir les jeunes gens avant les vieux.

Il y eut des Jurisconsultes Portugais qui proposèrent de faire précéder le Roi Catholique, & de lui adjuger la Couronne préférentement à tout autre quel qu'il fût, au Cardinal même. En effet suivant le degré de la naissance Philippe étoit le plus proche héritier du défunt Sebastien, attendu qu'il étoit frère de la mère de ce jeune Monarque, au lieu que, comme je l'ai dit, Henri n'étoit que le frère de l'ayeul du Roi mort. Mais Philippe ne voulut en aucune manière se prévaloir de son droit, à la vérité incontestable à suivre la disposition de la loi à la rigueur. En cela il se proposoit de ménager l'esprit d'Henri, & de ne pas se faire un ennemi de ce bon Prince, qui étoit son oncle, & pour lequel il avoit une vénération, un respect, une tendresse singulières; d'autant plus qu'il ne tireroit pas un grand avantage de son exclusion.

Toute sa politique, toutes ses démarches se

Expédient proposé par les Docteurs Portugais.  
Le Duc d'Osung

1578. se bornèrent donc à obtenir par d'autres voyes la succession vacante, c'est à dire, à ne se l'assurer qu'après la mort du Cardinal. A cet effet il tint à Lisbonne un Ministre, chargé de suivre sans relâche cette affaire. Contraint de rapeller le Cardinal Pacheco, dont la présence étoit alors nécessaire en Espagne, il envoya en Portugal Don Pierre Girone Duc d'Offone, le même qui depuis s'est rendu si fameux dans la Viceroyauté de Naples, pour agir continuellement auprès du Roi-Cardinal & du Sénat de Lisbonne. Il ne fut pas longtems à s'appercevoir que les Portugais, en sollicitant la nomination d'un successeur, s'efforçoient de persuader Henri que son héritier présomptif devoit être choisi entre les Sujets du Royaume, & non parmi les étrangers, ou bien d'engager ce Roi à remettre cette décision au jugement du Sénat de Lisbonne. Pour arrêter l'effet de cette proposition, la Cour d'Espagne fut contrainte de prendre d'autres mesures & d'en venir à la voye des armes, résolue de ne pas se laisser enlever cet héritage, dont l'acquisition lui donna plus de peine qu'elle n'avoit cru dans le commencement.

Ambassadeur du Roi de Maroc à Madrid.

Pendant tous ces mouvemens, on vit arriver à Madrid un Ambassadeur de la part du Roi de Maroc, Hamet frère & successeur de Muley Malucco tué à la bataille d'Alcaçar. Ce Prince envoyoit offrir à Philippe de lui rendre le corps du Roi Sebastien son neveu. Sa Majesté Catholique remercia le Monarque More à cet égard, & lui fit savoir qu'il lui seroit plus agréable de recevoir le corps de Don Jean de Silva, qui en qualité

lité de son Ambassadeur étoit passé en Afrique avec Sebastien. Il ajouta qu'il ne se croyoit pas obligé de s'embarasser à recueillir les cendres du Roi de Portugal, qui avoit entrepris cette expédition contre sa volonté; au lieu qu'il ne pouvoit laisser le corps de Silva, qui n'avoit perdu la vie, que pour avoir accompagné le jeune Roi en conséquence des ordres de son Souverain. Philippe envoya de grands présens au Roi More, qui remit le corps du Seigneur Espagnol, & celui du Duc de Barcelos fils du Duc de Bragance.

La mère de ce Duc de Barcelos étoit Catherine, fille d'Edouard, frère du Roi Henri. Par conséquent elle avoit droit de prétendre à la Couronne vacante, & même elle étoit vivement soutenue dans sa prétention par les Portugais, qui paroissoient disposez à ne vouloir pour Roi qu'un Prince de leur nation. Par la même raison, mais avec plus d'apparence de justice à suivre la prérogative de la primogéniture, paroissoit sur les rangs le Prince Ranuce de Parme, fils de Marie fille ainée du même Edouard Duc de Vimarre. Parmi ces concurrens, qui étoient autorisez par la disposition des loix en vertu de leur naissance à demander une si grande succession, on eut lieu d'être surpris de voir la Reine Catherine de Médicis mère du Roi de France se mettre au nombre des héritiers de Sebastien. Cette Princesse fondeoit son titre sur ce qu'elle étoit héritière de sa mère, qui avoit apporté dans sa Maison le droit de prétendre tous les domaines, de quelque nature qu'ils pussent être, que les anciens Comtes

Prétendants à la Couronne de Portugal.

1578.

tes de Boulogne avoient autrefois possédés. Par cette filiation elle soutenoit que le Royaume de Portugal lui appartenoit à cause d'une certaine Mathilde, qu'elle disoit avoir eu des enfans d'Alfonse III. du nom Roi de Portugal, que ce père avoit deshérités, pour laisser sa Couronne à Denis son fils naturel. Mais les Portugais traitèrent cette généalogie de fable, & la prétention de pure chimère.

Préparatifs de Philippe.

De quelque valeur que fussent les droits de tous les compétiteurs, Philippe songea de bonne heure à se précautionner de manière, qu'aucun de ses concurrens ne pût emporter la préférence après la mort du Roi-Cardinal. En cas que les loix ne lui fussent pas favorables, ou que par d'autres motifs on lui donnât l'exclusion, sa résolution étoit prise de s'ouvrir le chemin au Trône de Portugal avec une Armée de cinquante mille combattans. Ainsi pendant que les prétendans se disputoient juridiquement à Lisbonne la succession future, ce Monarque faisoit ses préparatifs, pour agir au moment que le Cardinal auroit les yeux fermez. Ce fut le seul moyen qu'il jugea capable de faire valoir ses droits, en cas que les Juges refusassent de les reconnoître légitimes, & il espérait d'autant mieux réussir, qu'il ne voyoit d'ailleurs aucun obstacle étranger qui dût occuper ses armes, & que la guerre de Flandres, quoique très vive, ne lui donnoit pas beaucoup d'inquiétude à l'égard de la conquête qu'il étoit dans le dessein d'entreprendre.

Il conclut une

Toute sa crainte étoit que le Sultan Amurat

ne

voulût se vanger du refus qu'il avoit fait de conclure une trêve, refus dont il favoit que ce Grand-Seigneur avoit été fort offensé. Ainsi il voulut se mettre à couvert de tout péril de cette part, d'autant plus qu'il étoit informé que ce nouvel Empereur des Turcs balançoit entre deux expéditions qu'il marquoit avoir également à cœur. L'une étoit d'attaquer avec toutes ses forces la Perse pour y conquérir quelques Provinces, l'autre de porter le fer & le feu dans les Etats maritimes du Roi Catholique. Un ennemi aussi puissant ne pouvoit manquer de faire perdre à Philippe l'acquisition du Royaume de Portugal, s'il étoit obligé de défendre ses Etats de Naples & de Sicile, dans le tems de la mort du Cardinal. Il falloit prévenir cet inconvénient, & il n'y avoit point d'autre ressource que de proposer à la Porte la Trêve, qu'il avoit rejettée peu auparavant avec tant de hauteur. C'est le parti qu'il prit, & Amurat s'y montra disposé, par les flateuses espérances qu'il se faisoit d'étendre considérablement les limites de son Empire du côté de la Perse. Ce trait de la politique de Philippe manifeste ses vrais sentimens. On a vu il n'y a pas longtems ce Monarque jurer qu'il aimoit mieux perdre sa Couronne, que de se résoudre à suspendre par quelque Traité que ce pût être la haine qu'il portoit aux Turcs. A présent l'ambition d'augmenter ses titres & ses domaines, la vue de ne pas mettre en risque ses prétentions sur le Royaume de Portugal, le porte à rechercher avec empressement l'amitié de ces mêmes ennemis du nom Chrétien, pour lesquels il venoit

1578.

trêve avec  
le Grand-  
Seigneur.

noit

1578. noit de faire éclater tant de mépris sous le respectable prétexte de la Religion. N'est-on pas fondé à conclure que ce Roi ne régloit ses démarches que sur le desir dominant de regner, & de soumettre tous les peuples à son obéissance?

Réflexion  
à ce sujet.

Ainsi la trêve fut signée pour dix ans par les deux Monarques. Evénement qui devint le sujet des réflexions du public, quoique personne n'ignorât que Philippe n'avoit d'autre but que d'affurer ses droits sur le Portugal, & se rendre faciles les moyens d'écartier ses rivaux par la voye des armes. Quoique cette conduite n'eût rien que de très conforme aux maximes d'une saine politique, cependant par rapport au Roi d'Espagne on ne l'envisageoit pas dans ce point de vue. Tout l'Univers n'y remarquoit qu'une disparate choquante, tantôt une affectation de zèle pour l'honneur de la foi de Jésus-Christ, un moment après pour des intérêts personnels l'oubli du bien général, & la conclusion d'une alliance avec l'ennemi perpétuel du Christianisme. Mais Philippe n'étoit pas plus que les autres Souverains à l'épreuve de la soif d'étendre son Empire : & ce qui doit être soigneusement observé, jamais Prince n'a possédé mieux que lui l'art de masquer ses actions.

Jugement  
du Pape.

Le Souverain-Pontife parut extrêmement scandalisé à la réception de cette nouvelle, & il étoit tellement prévenu que Philippe étoit incapable de varier sur l'article des Infidèles, qu'il eut toutes les peines du monde à croire, comme il s'exprima, que Philippe le Catholique fût devenu Turc par l'ambition

tion de regner. Ces sinistres impressions s'effacèrent bientôt, l'habile Monarque fut couvrir sa démarche de tant de prétextes de nécessité dans les lettres qu'il écrivit à Rome, que Grégoire l'approuva & devint son apologiste. Au reste ce Traité ne fit tant de bruit, & n'exposa Philippe aux discours injurieux de presque toute la Chrétienté, que parce qu'il avoit marqué tant de répugnance à écouter les propositions de paix que la Porte lui avoit fait faire, & qu'à l'occasion de ce refus, il n'avoit étalé aux yeux du public, avec tant de faste, que le seul motif d'une haine religieuse pour les cruels persécuteurs de la Religion Chrétienne.

La principale, on peut dire la continuelle attention de ce Monarque étoit de veiller à la conservation de la tranquillité de ses Etats, & de porter dans la vaste étendue de sa Monarchie les remèdes propres aux maux qui pouvoient l'interrompre. Après avoir assuré ses Provinces maritimes contre les courses des Mahométans, il parut par les préparatifs qu'il ordonnoit n'avoir d'autre projet en tête que l'expédition de Portugal. Cependant rien ne lui tenoit plus à cœur que les troubles des Pays-Bas, & il en faisoit sa plus sérieuse occupation, connoissant mieux que personne de quelle conséquence ces Provinces étoient pour les intérêts de sa Maison. Il avoit donné ordre à Alexandre Farnese Prince de Parme de passer en personne dans les Pays-Bas, afin d'y soutenir par sa valeur les desseins que le courage toujours actif de Don Juan lui inspiroit. Philippe avoit d'autant plus volontiers jetté les yeux sur Alexandre, que

1578.

Arrivée  
d'Alexandre Farnese dans les  
Pays-Bas.

1578. que Don Juan marquoit depuis longtems un empressement extraordinaire à avoir ce Prince pour second dans ses travaux militaires, & que Grégoire, flatté de voir un Souverain vassal du Siège Apostolique combattre contre les ennemis de l'Eglise Romaine, avoit vivement sollicité le Roi Catholique de prendre cette résolution. Farnese ne balança pas à se rendre aux instances de ce Monarque, & il vint en Flandres avec une suite de cent Gentilshommes de ses Etats, & trois cens soldats d'élite pour sa garde.

Son entrevue avec Don Juan.

Don Juan d'Autriche le reçut avec une joye incroyable, il l'embrassa tendrement, & lui dit qu'il avoit ordre de Sa Majesté de lui communiquer toutes les affaires tant de la guerre que de la paix, & de lui assigner mille écus d'or par mois. Cette pension étoit d'autant plus honorable pour le Prince de Parme, que Philippe n'avoit coutume de la donner qu'à ses Vicerois, aux Gouverneurs de ses Provinces, & aux Généraux de ses Armées. C'est aussi ce qui fit conjecturer qu'Alexandre ne manqueroit pas de parvenir au suprême commandement. Mais ce Prince ne voulut recevoir que trois mois de suite ces appointemens, pour répondre de sa part à l'honneur qu'il recevoit, & se rendre recommandable auprès des peuples par ces preuves éclatantes de l'estime singulière, que leur Souverain témoignoît avoir pour sa personne. Au bout de ce tems il remercia le Roi Catholique de cette grace, & lui dit dans sa lettre „ qu'il étoit plus ambitieux de gloire qu'averse d'argent, qu'on ne lui devoit „ point de récompense, qu'il n'avoit encore

rendu

rendu aucun service, & qu'il n'avoit pas  
 besoin d'un semblable aiguillon pour l'ex-  
 citer à devenir utile à Sa Majesté. 1578.

Presque en même tems on vit arriver d'Es-  
 pagne, contre l'attente de tout le monde, un  
 nombre considérable de Seigneurs les plus  
 distinguez & par leur naissance & par leurs  
 emplois. Il y avoit entre autres Don Pierre  
 de Toléde fils du Viceroi de Sicile, Lopez  
 de Figueroa Mestre de Camp d'une Terce de  
 vétérans Espagnols qu'il amenoit d'Italie,  
 Don Alfonse de Léve fils du Viceroi de  
 Navarre à la tête d'une compagnie d'élite de  
 Gentilshommes Espagnols, dans laquelle  
 Sanche son frère servoit en qualité de Lieu-  
 tenant, & Hurtado de Mendoza étoit En-  
 seigne. De plus Gabriel Serbelloné suivit de  
 près. Ce Seigneur étoit revenu depuis peu  
 de Tunis, après avoir été racheté de son es-  
 clavage par le Pape, qui avoit donné en  
 échange tous les prisonniers, que le Siège  
 Apostolique avoit eus pour sa part après la  
 bataille de Lepante.

J'ai dit que Don Juan ressentit l'arrivée  
 d'Alexandre Farnese avec des mouvemens de  
 joye extraordinaires. Quoique l'extrême  
 considération qu'il avoit pour le mérite per-  
 sonnel de ce Prince fût le principal motif de  
 ses transports, il ne pouvoit en refuser une  
 partie au plaisir de recevoir en même tems  
 un renfort de deux mille Italiens, que Far-  
 nese amenoit, & qu'il avoit levez lui-même  
 dans le Duché de Milan. Mais rien ne re-  
 leva plus efficacement le courage de l'Ar-  
 mée, que le retour du Baron de Billi, qui  
 avoit été envoyé en Espagne pour y porter la  
 nou-

Arrivée  
 de nom-  
 bre de  
 Seigneurs  
 & d'un  
 renfort de  
 troupes.

Secours  
 d'argent  
 & pen-  
 sions as-  
 gnées.

1578.

velle de la victoire de Gemblours. Il ap-  
 portoit des secours d'argent, au moins des  
 lettres du Roi, qui assignoit trois cens mille  
 écus par mois pour l'entretien de trente mil-  
 le hommes d'infanterie & de trois mille che-  
 vaux. Il est vrai que Philippe déclaroit ne  
 pouvoir & ne vouloir faire une plus grande  
 dépense pour la guerre des Pays-Bas, &  
 qu'on ne devoit pas attendre davantage de  
 son Epargne. Ce Monarque répandoit en-  
 core ses bienfaits sur plusieurs Officiers gé-  
 néraux. Il confirma la pension du Prince de  
 Parme, & outre ces douze mille écus il lui  
 en assigna deux mille autres pour ses domes-  
 tiques & les soldats de sa garde, avec un  
 ordre absolu à Alexandre de recevoir ces  
 gratifications, & au Trésorier de les lui  
 payer du jour de son entrée en Flandres. Par  
 les mêmes lettres Octave Gonzagues étoit  
 confirmé dans la charge de Colonel général  
 de la cavalerie, aux appointemens de cinq  
 cens écus par mois. Christophe Mondragon  
 & François Verdugo, tous deux Mestres  
 de Camp Espagnols, eurent, le premier  
 huit cens écus par an, l'autre cinq cens,  
 Antoine Olivera trois cens, & le Comte de  
 Mansfeld un présent de douze mille écus.

Jonction  
 des Ar-  
 mées en-  
 nemies.

Ces secours ne pouvoient pas venir plus à  
 propos, & dans la situation où Don Juan  
 se trouvoit, il n'en falloit pas de moindres  
 pour soutenir la valeur des Royalistes, abattus  
 & consternez de la nouvelle qu'ils rece-  
 voient de toutes parts des préparatifs formi-  
 dables que faisoient les ennemis. Il arrivoit  
 couriers sur couriers, avec avis que Jean-  
 Casimir à la tête d'un gros corps de troupes

verfoit la Gueldre, pour joindre à Nimégué l'Armée des Etats & celle du Duc d'Alençon qui marchoit à grands pas vers Mons. Sur ces rapports, Don Juan affembla le Confeil de guerre, où il fut réfolu de furprendre une partie des ennemis, & de les engager à une bataille, avant qu'ils euſſent le tems de ſe réunir. Mais ſoit qu'il ne fit pas toute la diligence convenable pour exécuter ce deſſein, ſoit que les ennemis euſſent précipité leur marche, la jonction ſe fit avant que Don Juan eût pu rasſembler toutes ſes troupes diſperſées dans les garniſons.

Ce Prince n'abandonna pourtant pas ſon premier projet, quoiqu'il eût perdu l'occafion favorable d'attaquer les Conféderez avec avantage. Il rasſembla ſon Confeil de guerre, & tout le monde applaudit à ſon ſentiment, excepté Alexandre Farnèſe, dont l'oppoſition cauſa le plus grand étonnement. Toute l'autorité, toute la réputation de ce Prince, les raiſons ſur leſquelles il fondeoit ſon avis, quelque convaincantes qu'elles paruſſent, ne prévalurent pas ſur la réfolution générale de l'afſemblée, on ſuivit le plan du Gouverneur, qui étoit d'aller forcer l'ennemi dans ſes retranchemens, avant qu'il pût groſſir davantage ſon Armée. Celle du Roi ſe mit en marche, & arriva à la vue du camp des Alliez, mais il ne fut pas poſſible de les attirer au combat, & cette expédition ſe termina, contre l'eſpérance de Don Juan, à quelques eſcarmouches avec peu de perte de part & d'autre.

Ainſi ce Prince, ne voyant aucun jour à remporter une victoire dont il s'étoit flatté,

1578.

fit sonner la retraite, & ses troupes rassemblées marchèrent en bataille du côté de Namur. Don Juan avoit donné ordre de travailler en diligence à la construction d'un Fort, qu'il avoit auparavant désigné aux environs de cette ville, pour y asséoir son camp, dans la vue de se mettre en sûreté contre l'approche des ennemis, s'ils avoient dessein de l'attaquer. La situation avantageuse du lieu qu'il avoit choisi lui donnoit le moyen de se défendre de tous les côtez, & en arrivant il trouva les nouvelles fortifications perfectionnées, par la diligence de Serbelloné à qui il avoit remis la conduite de cet ouvrage. Don Juan avoit pris ce parti, non seulement, comme je viens de le dire, par l'assiette avantageuse de ce poste, mais de plus par imitation de l'Empereur son père, qui en présence de trois puissantes Armées conduites par Henri II. Roi de France, retrancha dans le même endroit le peu de troupes qu'il avoit, & par ce moyen les mit à couvert d'un combat inégal. Dans la même vue le Prince suivit cet exemple, pour attendre sans crainte un gros renfort qu'on lui faisoit espérer, & en conséquence se voir en état de faire tête aux ennemis & de dissiper leurs forces.

Maladie  
de ce Prin-  
ce.

Tels étoient ses desseins, telles étoient alors ses espérances, lorsqu'au moment où il se flattoit de voir ses desirs accomplis, il fut attaqué de la même maladie que Serbelloné avoit depuis quelques jours, & ils se firent transporter à Namur. C'étoit une fièvre de la même nature, avec les mêmes accès & les mêmes redoublemens, mais le pronostic

des

des Médecins fut bien différent pour l'un & pour l'autre. Il y en eut un grand nombre appellez aux consultations, tous assurèrent qu'il n'y avoit aucun danger pour Don Juan, & au contraire que Serbelloné n'échaperoit pas. Ils appuyoient en effet leur jugement par des raisons plausibles, dont la plus forte fut la disproportion d'âge des malades, Serbelloné avoit plus de soixante & dix ans, & Don Juan n'en avoit pas encore trente trois accomplis. Mais que les decrets des hommes sont souvent différens de ceux du Ciel! Le Prince mourut, & le jour même de sa mort fut celui de la convalescence de Serbelloné. Evénement qui donna une grande réputation au Médecin d'Alexandre Farnese nommé Pennoni, qui, contre l'avis unanime de ses confrères, avoit dès le commencement pronostiqué la mort de Don Juan & le rétablissement de Serbelloné.

Don Juan, qui s'appercevoit de l'état dangereux de sa maladie, ne voulut plus s'embarasser du soin des affaires du monde, & remit à Alexandre Farnese le suprême commandement & toute son autorité tant dans la paix que dans la guerre, & en cas qu'il vînt à mourir, il déclara ce Prince Gouverneur des Pays-Bas & Général des Armées, jusqu'à ce que le Roi eût fait savoir sa volonté à ce sujet. Farnese fut quelque tems incertain de ce qu'il devoit faire, à la vue des inconvéniens qui se présentoient à accepter ou à refuser cette charge. D'un côté son refus lui paroissoit blesser toutes les règles de la bienséance & du devoir,

Il déclare  
Alexandre  
Farnese  
Gouver-  
neur des  
Pays-Bas

1578.

dans l'état déplorable où se trouvoient les affaires. De l'autre il étoit à craindre que le Roi n'approuvât pas la disposition de Don Juan, en ce cas l'honneur & la réputation du Prince de Parme seroient compromises, par la honte qu'il y auroit à une personne de sa condition de se voir déposséder d'un emploi qu'il auroit exercé. Après avoir balancé tous les motifs pour & contre, la fidélité qu'il crut devoir à Dieu & au Roi l'emporta, (c'est ainsi qu'il en écrivit à sa mère) il accepta les Patentes que Don Juan fit expédier & lui remit en mains propres. Dans ses lettres à Parme, à la suite de l'exposition des motifs de sa conduite, il protesta qu'il auroit cru mériter le reproche d'infidélité, si, dans le tems que les forces supérieures des ennemis avoient répandu l'épouvante dans les troupes du Roi, qui par la mort de Don Juan étoient sur le point de se dissiper faute d'un Chef capable de les retenir, si, dis-je, dans ces tristes circonstances il avoit abandonné l'Armée, au moment que toutes les Provinces menaçoient de se soustraire à l'obéissance du Roi, & de bannir totalement la Religion Catholique.

Raisons  
de ce Prin-  
ce pour  
accepter  
cette char-  
ge.

Le Duc Octave son père n'approuva pas ces raisons, auxquelles Alexandre ajouta celles-ci. Qu'il avouoit s'être chargé du gouvernement, dans la vue de se mettre à couvert du reproche de ne l'avoir refusé, que par la peur de n'être pas en état de soutenir l'autorité de Sa Majesté Catholique dans les Pays-Bas, ni d'arrêter les progrès des Confédérez maitres de la campagne, &

à la veille de tout faire plier sous l'effort de leurs armes. D'ailleurs il affuroit qu'il s'étoit laissé emporter par l'affection singulière des soldats, qu'on entendoit dire hautement que, quand même Don Juan n'auroit pas déclaré le Prince de Parme son successeur, ils l'auroient nommé eux-mêmes, résolus de ne point obéir à un autre Général, jusqu'à ce que le Roi eût disposé de cette charge. A ces témoignages éclatans d'amitié & de confiance, Alexandre s'étoit cru obligé, par un mouvement de générosité & de gratitude, de mettre à l'écart l'intérêt de son amour-propre & toutes les maximes de la politique, pour répondre aux vœux empressez des troupes.

Malgré les occupations extraordinaires que lui donnoit le détail du commandement, il ne quitta pas le lit de son oncle moribond. Non seulement il le consoloit par ses discours, mais encore il lui rendoit des services essentiels, par les sommes considérables qu'il lui fournit, dans le tems qu'il manquoit d'argent pour payer l'Armée, faute de recevoir les remises que la Cour d'Espagne avoit fait espérer. Son assiduité auprès du malade ne l'empêchoit pas de vaquer aux fonctions de sa charge, tantôt attentif à contenir les soldats dans le devoir, tantôt en action pour découvrir les desseins des ennemis, toujours en un mot vigilant, toujours rempli des engagemens d'un habile Général. En même tems il donnoit soigneusement avis à la Cour de tous les accidens de la maladie de Don Juan, suivant

Services  
qu'il rend  
à Don  
Juan.

## 270 VIE DE PHILIPPE II.

1578. les ordres que le Roi avoit donnez aux Médecins d'en faire un journal exact.

Mort de  
ce Prince.

Mais enfin ce pauvre Prince rendit son ame à Dieu le jour de la fête de l'Evangéliste St. Matthieu, dans le tems qu'il paroïssoit reprendre ses forces, & donner des espérances d'un prochain rétablissement. Il reçut les Sacremens selon l'usage de l'Eglise Romaine, & immédiatement après il entra tout d'un coup dans des rêveries d'un homme plein du métier de la guerre : il rangeoit des Armées en bataille, il apelloit tous les Capitaines par leurs noms, il expédioit des détachemens, il faisoit partir des coureurs, & mille autres manœuvres de cette nature. Quelques jours se passèrent dans ces agitations, & le 1. d'Octobre (non le jour ci-dessus nommé, auquel on le réprouva communément mort, parce qu'il fut toujours dans ce déplorable état de fureur & de la perte de sa raison) il mourut, dans ce même mois où il avoit coutume de renouveler par des fêtes & des réjouissances la mémoire de la bataille de Lepante. Mais à l'occasion de cette mort, je crois que le lecteur apprendra avec plaisir les particularitez de la naissance de ce grand Capitaine, & quelques circonstances remarquables de sa vie.

De sa naissance.

Don Juan d'Autriche naquit à Ratisbonne, une des villes les plus considérables d'Allemagne, en 1545. le 24. de Février, le même jour que l'Empereur Charles V. son père étoit venu au monde la première année de ce siècle. Barbe de Plombes,

De-

Demoiselle de qualité de cette ville, fut la mère de Don Juan. Elle disputoit le prix de la beauté aux plus belles Allemandes de son tems, elle réunissoit en sa personne toutes les graces, tous les agrémens qu'on peut desirer dans le sexe, mais sur tout la nature l'avoit enrichie du don d'une voix si mélodieuse, qu'avec la justesse des régles de la musique qu'elle possédoit en perfection, elle ravissoit les cœurs de tous ceux qui l'entendoient. Elle pouvoit bien enlever les autres hommes, puisqu'elle triompha de toute la tendresse d'un Empereur, & d'un Empereur du caractère de Charlequint, qui affectoit de se donner en public la réputation d'être peu susceptible des traits de l'amour, quoiqu'en secret il ne fût pas moins fragile que le reste des mortels. Jules père de Barbe n'avoit rien plus à cœur que de remplir le monde du bruit des qualitez naturelles & acquises de sa fille, pour cet effet il ne manquoit pas de la produire dans toutes les fêtes publiques, & de l'y faire paroître d'une manière à attirer tous les regards, souvent même il formoit chez lui des parties où il invitoit des Cavaliers de considération à venir entendre l'aimable Plombes.

1578.

Charlequint, après son retour d'Espagne en 1545, passa à Ratisbonne, où il fut reçu & traité par les habitans avec toute la splendeur imaginable. Entre les différentes espèces de fêtes qu'on imaginoit tous les jours pour divertir ce Prince, on s'avisait, à la suite d'un grand festin qu'on lui donna en public, de faire venir la jeune Plom-

Commen-  
cement  
de la pas-  
sion de  
Charle-  
quint pour  
Barbe  
Plombes.

1578.

Plombez, âgée pour lors de dix huit ans, dans la vue d'amuser l'Empereur par les charmes de sa voix, & ainsi de prolonger le tems de manière, que chacun pût à loisir admirer la majesté d'un Souverain aussi fameux par une suite d'actions héroïques. A peine la Demoiselle parut, que Charle-  
 quint, frappé de ses attraits, ne put cacher son trouble, on vit aussitôt dans ses yeux je ne sai quoi de vif & de tendre, qui fit disparoître cette sérénité douce & majestueuse qu'on remarquoit toujours avec admiration. Devenu en un moment épris des charmes de l'adorable Plombez, il ne fut occupé qu'à contempler cette belle personne, dont l'air, le port, les gestes, la contenance, parurent seuls faire son plaisir. Mais ce fut le comble de sa surprise & du triomphe de la belle, lorsqu'elle poussa avec justesse les sons ravissans d'une voix mélodieuse, & il avoua publiquement qu'il n'en avoit jamais entendu qui réunît à un si haut degré toutes les perfections de la nature & de l'art. Pour abréger ce détail, l'Empereur resta si charmé, que souvent il la faisoit venir, sous prétexte de dissiper la mélancolie que lui causoient les soins du gouvernement. Enfin en peu de tems l'aimable Plombez devint maitresse passionnément aimée, & son amant ne chercha plus à se soulager par les agrémens de sa voix, mais par les doux accords d'une tendresse réciproque, & toute la vivacité des embrassemens de l'objet de sa passion.

Don Juan  
 envoyé  
 enfant en  
 Espagne.

Bientôt après il eut le fils dont il est question. Cette intrigue fut tenue si secret-  
 tel,

te, que la renommée publioit qu'il avoit toujours vécu dans la plus exacte continence, depuis la mort de sa femme Isabelle. Malgré ces bruits, il voulut prévenir les incidens qui pouvoient divulguer le mystère, non seulement pour sa propre réputation, mais encore pour sauver l'honneur de la Demoiselle. Dans cette vue, il retira l'enfant, qui n'avoit pas encore un an, des mains de la mère qui le faisoit nourrir fort secrettement. Il le remit à Louis Quixiada Grand-Maitre de sa maison, dont il reconnoissoit par expérience la fidélité, & qui confident de l'intrigue avoit eu toujours la commission de conduire la Demoiselle dans la chambre de l'amoureux Empereur. Ce Seigneur eut ordre de transporter l'enfant en Espagne, pour l'y faire élever par Madelaine d'Ulloa sa femme, illustre par sa piété, la régularité de ses mœurs, & ses vertus. Mais sur toutes choses Charles recommanda de faire en sorte, que personne au monde ne pût découvrir qui étoit le père de l'élève. Quixiada, pour répondre à la bonne opinion & à la confiance de son Souverain, conduisit le jeune Prince à Villagarfia, terre qui lui appartenoit, & où sa femme faisoit sa résidence ordinaire. Il laissa Don Juan entre ses mains, la conjura au nom de leur tendresse d'en avoir un soin tout particulier, sans lui dire autre chose sinon que c'étoit le fils d'un de ses amis à qui il avoit les plus étroites obligations.

Quoi qu'il pût dire, Madame d'Ulloa fut persuadée qu'il étoit le père de l'enfant.

Il est élevé dans la maison de Quixiada.

1578.

Mais, comme elle aimoit tendrement son mari, & qu'elle en étoit auffi tendrement aimée, elle ne poussa pas plus loin sa curiosité, & ne fut que plus empressée à lui donner en cette rencontre une preuve singulière de son amour, par ses attentions auprès de son précieux dépôt. Un jour le feu prit dans un appartement du château, où Madame Quixiada & Don Juan couchoient: Don Louis, qui étoit couché dans une autre chambre, s'éveilla au bruit des flammes, & courut en chemise à celle de sa femme, où il ne songea qu'à enlever l'enfant, & à le mettre en sûreté: cela fait, il retourna au secours de sa femme. Cet empressement, ces inquiétudes parurent à la Dame passer les bornes de l'intérêt qu'un père peut prendre ordinairement à la conservation de son propre fils, & depuis ce tems elle resta convaincue que l'enfant ne pouvoit avoir pour père, qu'une personne infiniment au dessus de son mari. Soupçon qui se confirma, plus Don Juan avançoit en âge; on remarquoit de jour en jour dans ce jeune Prince des qualitez éminentes, & qui attirent le respect & la vénération, un air affable, une générosité, une douceur, des manières graves & élevées, un port majestueux, en un mot tout ce qui pouvoit faire connoître qu'il tiroit sa naissance de la plus illustre origine.

Les exerci-  
ces dans sa  
jeunesse.

Lorsqu'il se trouvoit à jouer avec des enfans de son âge, il prenoit cet air de grandeur & de supériorité, que l'Histoire donne à Cyrus au milieu des bergers. Dans les jeux que les enfans ont coutume d'ima-  
giner:

giner entre eux, Don Juan se faisoit distinguer par ses manières, & il paroissoit le Chef de la troupe, quoiqu'il ne fît que jouer comme les autres. Ensorte que Quixada, à la vue de ses inclinations, résolut de l'élever dans les exercices convenables à un guerrier, dans le dessein de lui faire prendre le gout de la guerre, & le mettre dans un train à suivre de près les traces de son père, & à ne pas se rendre moins fameux par ses exploits. Sur cette idée il lui donna un petit cheval, & tous les maitres des sciences propres à la profession militaire. Non content de cela, pour donner de l'émulation à son jeune élève, il songea à établir dans le pays un Ecuyer, & il engagea les Gentilshommes du voisinage à soutenir son dessein, & à contribuer à cette dépense, dont il voulut payer le tiers pour la part de Don Juan. Tant de soins, tant de distinction, confirmèrent Madame Quixada dans la pensée qu'elle avoit que le jeune homme avoit un père de la plus haute volée. Elle n'eut pas seule ces soupçons, presque tout le monde le regardoit sur le même pié, jusqu'au maitre du manège même, qui lui voyoit faire des progrès si rapides, qu'il laissoit en arriere tous ses compagnons d'exercice.

Charlequint, informé des brillantes dispositions de son fils, & des progrès extraordinaires qu'il faisoit dans ses exercices, ne voulut pas laisser à la Cour de Philippe un Prince, qui par un esprit trop guerrier pût lui donner un sujet de jalousie, comme il

Charle-  
quint le  
destine à  
l'état ec-  
clésiasti-  
que.

1578. arrive d'ordinaire à l'égard des Princes du même sang, capables de se distinguer dans la profession des armes, & par là de parvenir à l'exécution des plus grandes entreprises. Pour prévenir les effets d'une semblable discorde, il ordonna à Quixiada de faire perdre à Don Juan ce gout pour la profession des armes, & de le mettre à des études moins tumultueuses, & qui pussent le disposer à choisir l'état ecclésiastique, à prendre dans le tems les Ordres sacrez, & se frayer le chemin aux premières dignitez de l'Eglise. Mais un changement de cette nature parut difficile à Don Louis, qui connoissoit à fond l'esprit & l'inclination de son élève. L'expérience le convainquit bientôt de cette vérité journalière, qu'il est presque impossible d'effacer, par la voye des conseils & de la persuasion, les premières teintures qu'on a prises dès l'ouverture de la raison: le jeune Prince ne pouvoit se résoudre à abandonner ses exercices militaires. Quixiada, desesperant de remplir la volonté de l'Empereur, résolut de lui écrire ce qui se passoit, & de lui représenter la force du tempérament de Don Juan, qui le portoit d'une manière irrésistible au métier de la guerre, & qui se manifestoit tous les jours avec tant de violence, qu'il n'y avoit point d'espérance de lui inspirer d'autres sentimens. Mais sur le point de mander ces particularitez, il reçut la nouvelle de la mort de Charlequint, en sorte qu'il prit le parti de laisser son élève dans le train de ses premiers exercices, sans lui

lui parler davantage d'études sérieuses, jus- 1578.  
qu'à ce qu'il eût de nouveaux ordres à ce  
sujet.

Quelques jours avant que de mourir, ce fameux Empereur fit venir Philippe son fils pour lui découvrir le mystère qu'il avoit jugé à propos de tenir caché jusqu'alors, & il le lui déclara à peu près en ces termes.

„ Mon fils, je vous ai abandonné de mon  
„ vivant tous mes Royaumes, & pendant  
„ qu'il me reste encore quelques momens  
„ de vie, je veux vous donner un frère.  
„ Je ne doute pas que, comme vous avez  
„ reçu les premiers avec des sentimens de  
„ reconnoissance & d'amour, vous ne re-  
„ ceviez ce dernier présent d'une manière  
„ aussi affectueuse. Apprenez donc que  
„ Don Juan, qu'on élève dans la maison de  
„ Don Louis Quixiada à Villagarfia, est  
„ né du même père que vous, & par con-  
„ séquent que vous êtes tenu de l'aimer a-  
„ vec toute la tendresse que la nature in-  
„ spire à des frères. Je n'ai pas voulu, en  
„ qualité de père, le mettre dans une si-  
„ tuation convenable à sa naissance, pour  
„ ne pas démentir les idées que j'avois con-  
„ çues de votre bon cœur, & rempli de  
„ la confiance que vous ne manqueriez pas  
„ de le pourvoir comme votre frère. Fai-  
„ tes le donc venir à votre Cour, & trai-  
„ tez le avec l'amour d'un père pour un  
„ fils, & la tendre amitié que les liens du  
„ sang exigent d'un frère. Mon penchant  
„ a été de l'avancer dans les Ordres sacrez,  
„ à cet égard je laisse son établissement &

Il le dé-  
clare son  
fils à Phi-  
lippe.

## 278 VIE DE PHILIPPE II.

1578.

„ sa fortune à votre prudence & à vos  
 „ vues particulières. Je n'ai rien à vous  
 „ prescrire là-dessus, à présent que Don  
 „ Juan sera plutôt connu dans le monde  
 „ sous le nom & la qualité de votre frère,  
 „ qu'il n'y sera regardé comme mon fils.  
 „ Aussi tel a toujours été mon dessein, &  
 „ dans cette vue j'ai caché jusqu'à cette  
 „ heure sa naissance, pour le faire paroître  
 „ aux yeux du public sous le titre de frère  
 „ de Philippe, avant qu'on fût qu'il est  
 „ fils de Charles ”.

Ce Roi va  
 reconnoi-  
 tre Don  
 Juan.

Philippe reçut cette déclaration & ces derniers ordres de l'Empereur son père, avec tout le respect & tous les sentimens de tendresse & d'amitié que le moribond pouvoit souhaiter. Cependant il ne voulut pas exécuter sitôt la volonté de son père, pour attendre que Don Carlos son fils fût plus avancé en âge, dans la vue de faire élever ces deux Princes ensemble. Il ne laissa pas, aussitôt après la mort de Charlequint, de recommander à Quixiada de ne pas ralentir ses soins pour l'éducation de Don Juan, mais en même tems il lui enjoignit de garder le secret, comme il avoit fait pendant la vie de l'Empereur. Ce ne fut que deux ans après, qu'un jour sous prétexte d'aller prendre l'air, ou peut-être à la chasse, accompagné d'un grand nombre de Seigneurs, il sortit de Valladolid où il se trouvoit alors, & tourna du côté du Monastère de l'Epine. Il avoit envoyé un ordre à Quixiada d'amener le jeune Don Juan dans cette maison religieuse, avec telle sui-

te

de de Gentilshommes qu'il jugeroit convenable, mais sous prétexte d'une partie de chasse. 1578.

Quixiada, pour se mettre en devoir d'obéir, fit un jour ou deux avant des préparatifs d'une magnificence extraordinaire, pour la chasse dont il avoit répandu le bruit. Le jour marqué, il monta sur un cheval superbement harnaché, & fit suivre le jeune Prince, au milieu d'une grosse troupe de chasseurs qui ignoroient le sujet de cette fête, mais sur un cheval avec un équipage ordinaire. Arrivé aux environs du mont Toros, où la Cour chassoit, à peine eut-il apperçu les gens du Roi, qu'il descendit brusquement de cheval, & d'un ton d'autorité qu'il affecta pour la dernière fois, il dit à Don Juan de faire la même chose. Ce Prince n'eut pas plutôt mis pied à terre, que Quixiada se jeta à genoux devant lui, & proféra ces paroles avec autant de respect que de tendresse. Don Juan, jusqu'à  
 „ présent vous avez vécu avec moi, &  
 „ vous m'avez traité avec la soumission d'un  
 „ fils, en ce moment je vais vous rendre  
 „ les respects qu'un serviteur doit à son  
 „ maître. Jusqu'à cette heure je vous ai  
 „ caché votre naissance, le nom & la qua-  
 „ lité de votre père, je vous déclare à pré-  
 „ sent que vous êtes Prince. Je supplie  
 „ donc Votre Altesse de me donner sa-  
 „ main à baiser. Elle va apprendre de la  
 „ bouche du Roi qui la fait venir ici, le  
 „ sujet du respect que je lui rends. Qu'el-  
 „ le monte sur ce cheval, qui n'a été si  
 „ richement préparé que pour elle.”

1578.

La surprise du jeune Prince fut extrême, & tous les Gentilshommes & chasseurs qui l'environnoient n'étoient pas moins étonnez, ne sachant que dire ni que penser d'une nouveauté aussi extraordinaire. Toute l'assemblée, immobile à la vue d'une merveille de cette nature, attendit l'ouverture de la scène, pour voir le dénouement de cette pièce. Le discours de Quixiada fini, Don Juan d'un air noble & plein de majesté lui donna sa main, qu'il baïsa avec le plus profond respect. Ensuite le Prince monta à cheval avec la grace & l'adresse qui lui étoient ordinaires, & Don Louis prit celui que son illustre élève montoit auparavant. Ils n'eurent pas fait deux cens pas, que le Roi parut, accompagné des chasseurs à cheval. Aussitôt Don Juan, instruit par Quixiada, se jetta aux piez de Philippe, & ayant mis un genouil en terre, il le salua avec toute la soumission & la bonne grace imaginables. Philippe de son côté lui donna la main de la manière la plus tendre, & serrant celle du nouveau Prince, il lui demanda s'il favoit de qui il étoit fils. Don Juan interdit se tourna sans dire autre chose vers Quixiada, par rapport au discours qu'il lui avoit tenu peu auparavant. Mais le Roi, sans attendre d'autre réponse, descendit de cheval, & embrassant le Prince avec toute la tendresse d'un frère: „ Prenez courage, mon cher enfant, „ *lui dit-il*, vous tenez la naissance d'un „ Héros: l'Empereur Charlequint, qui vit à „ présent dans le Ciel, est votre père comme le mien „

Immédiatement après cette déclaration, 1578.  
 Sa Majesté remonta à cheval, suivi de Don Juan. (C'est ainsi que dans la suite je nommerai ce Prince.) Philippe, qui avoit déjà formé sa maison, ordonna à tous les Officiers & domestiques destinez à le servir d'entrer dès ce moment en exercice, de le reconnoître comme leur maitre, & de lui rendre tous les devoirs dus à un Prince du sang d'Autriche & fils de l'Empereur Charles-quin. Il ne s'étoit peut-être pas encore vu d'avanture aussi surprenante, aussi ne vit-on jamais d'étonnement égal à celui que toute cette illustre assemblée fit paroître, & qui en même tems donna l'effor aux mouvemens de la plus vive allegresse. En un moment toute la campagne retentit de cris de joye, d'acclamations extraordinaires, on entendoit de toutes parts un concert de voix, qui relevoient d'éloges les plus flatteurs la bonté, la grandeur d'ame du nouveau Roi, & qui bénissoient le Ciel de la reconnoissance du nouveau Prince. Chacun à l'envi ne paroïssoit occupé qu'à féliciter son Souverain du bonheur qu'il avoit d'acquérir un nouveau frère, ou à faire compliment à Don Juan de l'honneur qu'il recevoit de se voir le frère d'un aussi grand Monarque. Philippe même, touché de cette avanture, se tourna vers ses Courtisans, & leur dit, „ Allons au palais, nous devons être contens de notre chasse, nous avons fait aujourd'hui une prise très considérable ”.

Lorsque le Roi rentra dans Valladolid, où la Cour étoit alors, tout le monde parut

Suites de  
cette re-  
connois-  
sance.

Don Juan  
rend visite  
à la Reine.

1578. rut attentif à admirer la beauté des traits du jeune Prince, qui marchoit à la gauche du Roi, d'un air si noble & si majestueux. Ceux qui ignoroient l'aventure, restoient interdits d'un pareil spectacle, & dans leur étonnement ils demandoient l'explication du mystère. En même tems les Grands, qui étoient restez dans la ville, coururent en foule au devant du nouveau Prince, pour lui rendre leurs respects. Don Juan n'eut pas plutôt mis pied à terre au palais, qu'il se rendit avec le Roi dans l'appartement de la Reine, qu'il salua très respectueusement. Aussitôt Philippe adressa la parole à cette Princesse, pour lui dire d'un air enjoué, „ Madame, j'ai feint une partie de chasse, malgré le peu de gout que j'ai pour cet exercice, mais c'étoit pour faire l'acquisition d'un frère, qui est une proye bien mieux assortie a mon tempérament & à mes idées ”. La Reine, qui étoit elle-même de la Maison d'Autriche, accabla Don Juan de caresses & de marques de bienveillance & de tendresse, qu'elle accompagna du présent d'un cordon de chapeau à l'usage d'Espagne, de la valeur de quatre mille écus.

Ordres de Philippe au sujet de son nouveau frère.

Don Juan bien établi à la Cour, Philippe lui donna pour Gouverneur Quixiada, qui eut ordre de rester sous ce titre auprès de la personne du Prince, jusqu'à ce qu'autrement il en fût disposé. La raison de ce choix fut que ce Seigneur, connoissant le caractère & les inclinations de son élève, étoit plus capable qu'un autre de le mettre dans le gout de l'état ecclésiastique,

fui-

suivant la destination de l'Empereur son père. Mais, puisque Philippe avoit cette vue, il est certain qu'il fit une lourde faute de faire élever Don Juan à la Cour avec l'Infant Don Carlos & Alexandre Farnese. Ce dernier avoit été envoyé à Madrid, pour se former & prendre les instructions convenables par les soins & sous les yeux du Roi son oncle. Ce Monarque même avoit déjà fait les arrangemens longtems auparavant, pour mettre ces trois jeunes Princes ensemble, & leur faire apprendre les exercices assortis à leur naissance.

Son but principal étoit de redresser, si l'on pouvoit y parvenir, les difformitez naturelles, sur tout d'adoucir l'humeur farouche & indocile de Don Carlos son fils en la compagnie & par l'exemple de Don Juan & d'Alexandre Farnese, Princes de son âge & de sa condition. Nous avons vu, dans le détail des actions de Don Carlos, que toutes les vues, toutes les mesures de Philippe échouèrent contre la férocité de son fils. Cet héritier présomptif de la Monarchie ne ressembloit en rien à ses illustres compagnons d'étude, que par la proportion de l'âge. Bien loin de régler ses mœurs & ses inclinations sur le modele qu'il avoit en leurs personnes, son esprit inquiet, sa jalousie mettoit souvent la discorde, & l'empêchoit de faire du progrès dans ses exercices. En effet on ne le voyoit jamais d'accord avec ses deux émules, dans toutes ses actions, dans toutes ses pensées, dans toutes les rencontres il manifestoit autant d'opposition dans ses manières & dans son génie, qu'il

Portrait  
de Don  
Carlos &  
d'Alexan-  
dre Farnese.

1578.

y avoit de disparité dans l'extérieur de sa figure & les traits de son visage. Si l'on excepte la couleur vive de son teint & sa chevelure, il avoit des difformitez choquantes, il étoit venu au monde avec une jambe beaucoup plus courte que l'autre, une de ses épaules avançoit considérablement, ce qui le rendoit bossu & boiteux du même côté. D'ailleurs il avoit pris la mauvaise habitude de ne se servir jamais que de la main gauche, ce qu'il sembloit affecter sur tout dans ses exercices militaires. Défaut qui paroît toujours méséant dans la personne d'un Prince, & qui s'y fait remarquer d'autant plus, quand il se trouve accompagné d'autres défauts du corps plus frappantes, & , ce qui revolte tout à fait, de vices du cœur & de l'esprit. Tel étoit Don Carlos, qui joignoit à un corps mal fait, un naturel opiniâtre, fier & superbe, capricieux, incorrigible, entier dans ses passions & ses volontez. Au contraire Alexandre Farnese étoit doué d'un assemblage de qualitez propres à se rendre maître des cœurs, d'un aspect doux & agréable, d'un port plein de majesté & de modestie, de manières en tout tems affables, polies, & prévenantes. D'une vivacité aimable, on vit chez ce Prince éclatter une inclination martiale, mais qui n'avoit rien de la dureté d'un homme de guerre, & qui étoit tempérée d'une douceur toujours soutenue, & de tout l'empressement imaginable à rendre service. Et, ce qui est plus remarquable, il savoit régler avec tant d'art les mouvemens de son ardeur pour les armes,

mes, il favoit s'en faire honneur si à propos, que dès sa première jeunesse il n'y eut personne qui ne pronostiquât qu'il deviendroit aussi grand Capitaine, qu'il l'a réellement été. Enfin les Espagnols, remplis d'estime & d'admiration, ne pouvoient le voir sans s'écrier, Plût au ciel qu'Alexandre fût fils de Philippe, & que Don Carlos fût celui d'Octave Farnese!

A l'égard de Don Juan, il est certain qu'il étoit au dessus du Prince de Parme en plusieurs choses, & par rapport aux graces du corps, à la finesse de la phisionomie, à la régularité des traits, & pour la douceur & la noblesse des manières. Il avoit le visage beau, mais cette beauté étoit mâle, & distinguée par tout ce qui frappe agréablement les yeux. Il avoit l'œil vif & plein de feu, les cheveux tirant sur le blond, le rire gracieux & doux, en un mot toute sa personne offroit en détail toutes les perfections qui rendent souverainement aimable. Tant de dons de la nature étoient avantageusement relevez par les plus brillantes qualitez de l'ame & de l'esprit. Mais ce qui fut chez lui d'autant plus merveilleux, que rien n'est plus rare, c'est là conduite qu'il tint constamment depuis son élévation. Il n'est rien de plus ordinaire que les hommes, particulièrement les Princes, qui se voyent brusquement portez à une fortune qu'ils n'avoient pas lieu d'attendre, regardent avec mépris ceux que le hazard à mis au dessous d'eux. Comme si c'étoit une honte de se ressouvenir de l'état de médiocrité, où l'on s'est trouvé auparavant. Don Juan  
(tels

Portrait de  
Don Juan.

1578. (tels étoient les principes qu'il avoit reçus de Quixiada) ne sortit jamais des bornes de la modestie, & soutint toute sa vie un caractère de bonté, de douceur, & de prudence. Qualitez qui répandoient d'autant plus d'éclat, qu'elles paroissent en opposition de l'orgueil, de la fierté, des emportemens brutaux du féroce Don Carlos. Véritablement Philippe ne pouvoit pas mieux mettre au grand jour les vices de son fils, que de lui donner pour compagnons deux Princes aussi remarquables par leurs vertus; au moins Don Juan, attendu que Farnese ne devoit vraisemblablement rester à la Cour que quelques années, comme en effet il fut dans la suite rapellé en Italie par son père, comme ej l'ai dit en son lieu.

Jalousie qu'on porte à son mérite. Il est vrai que Philippe s'apperçut bientôt à quel degré les qualitez extraordinaires de l'esprit, la bonté de cœur, la beauté du corps de Don Juan, exposoient de jour en jour dans un plus grand relief les difformitez du Prince héritier de la Couronne, qui par leur monstrueux assemblage n'avoient pas besoin d'un parallele aussi opposé pour le rendre méprisable. Ensorte que plus il devenoit odieux à tout le monde, plus le respect, l'estime, & l'amour du public se tournoient du côté de Don Juan. A la vérité cet illustre Prince ne put faire remarquer tant de dons naturels & acquis, sans se voir en butte à la jalousie d'un nombre de Courtisans, qui ne pouvoient souffrir qu'un bâtard s'attirât tous les suffrages, à la honte & dans la propre maison d'un Infant premier-né de leur Souverain. Pour

dé-

détourner les effets d'une préférence aussi injurieuse à son successeur présomptif, Philippe crut n'avoir d'autre ressource en main, que celle de faire perdre à Don Juan le goût de la profession militaire, & de lui inspirer le dessein d'entrer dans les Ordres sacrez. Tous les ressorts qu'il fit jouer furent inutiles, & il se tint offensé de l'opposition invincible que Don Juan fit constamment paroître à embrasser l'état ecclésiastique, & du penchant qu'il avoit pour la guerre.

A la fin le jeune Prince, fatigué de la contrainte insupportable où il se voyoit tous les jours, par les instances continuelles des surveillans que le Roi avoit mis auprès de sa personne, pour rompre son inclination naturelle, & l'engager à complaire aux desirs de son frère; Don Juan, lassé d'une situation si contraire à son tempérament, résolut de fortir secrètement de la Cour, sans demander la permission du Roi. Après avoir pris les mesures nécessaires pour sa fuite, de concert avec quelques Seigneurs ses confidens, un jour de grand matin ils prirent tous ensemble la poste pour se rendre à Barcelonne. Don Juan avoit alors dix huit ans, & il bruloit d'impatience de se trouver à la guerre de Malte. Une conduite aussi irrégulière mit le Roi dans la plus grande colere, & son indignation fut au comble par la desobéissance du Prince. Au premier bruit de son départ, Quixiada avoit reçu ordre de courir après son élève, pour le ramener. Don Juan sourd à toutes les remontrances refusa de le suivre, & par cette opiniâtreté se rendit plus criminel.

Son départ  
de la Cour  
sans per-  
mission.

1578.

Philippe poussé à bout lui expédia un ordre absolu écrit de sa propre main de revenir sans aucun délai, sous peine d'encourir la disgrâce de son Souverain. A la réception de ce commandement, Don Juan étoit prêt à s'embarquer, il n'osa passer outre, & il prit le parti de retourner avec une diligence incroyable à Valladolid.

Son retour  
& sa ré-  
concilia-  
tion avec  
le Roi.

Quoique Philippe parût satisfait de cette prompte obéissance, il n'oublia pas sitôt entièrement la faute du Prince, que de long-tems il ne regarda plus d'un aussi bon œil qu'il faisoit avant son évafion. Quelque démarche que Don Juan pût faire pour regagner les bonnes grâces du Roi son frère, il le vit toujours dans des termes d'aigreur à son égard, jusqu'à l'occasion que Don Carlos lui présenta d'effacer les sinistres impressions de Philippe par l'importance du service qu'il lui rendit. Nous avons vu ailleurs que l'Infant, rempli de ses desseins, voulut s'associer son oncle, qui pour se remettre dans sa première faveur ne fit aucune difficulté de révéler des secrets, dont l'exécution devoit être si préjudiciable aux intérêts de l'Etat. Philippe, effrayé des conséquences du complot de son fils, se crut obligé de reconnoître le zèle de Don Juan, il lui rendit son amitié, abandonna les vues qu'il avoit de lui faire prendre les Ordres sacrez, & le laissa maître absolu de suivre l'effor de sa passion pour les armes. Non content de ce retour, il le mit lui-même en état de se satisfaire, au moyen du commandement général qu'il lui donna de son Armée contre les Mores rebelles. L'heureux succès

cès de cette expédition lui ouvrit en peu de tems le chemin aux plus grands honneurs, il fut déclaré Généralissime de la ligue contre les Turcs, ensuite le Roi son frère l'envoya conquérir Tunis, où avec ce Royaume il acquit la plus haute réputation.

Si la conquête de cette partie de l'Afrique le combla de gloire, & rendit son nom fameux dans le monde, elle inspira à Philippe la plus vive jalousie. Il est vrai que les grands projets de Don Juan y donnèrent lieu, l'ambition de ce Prince alla jusqu'à méditer de se mettre la Couronne de Tunis sur la tête. Non seulement il la fit solliciter auprès de Philippe par les Seigneurs les plus accréditez en cette Cour, il employa encore l'autorité du Souverain Pontife Grégoire XIII., qui envoya sur cette affaire à son Nonce en Espagne les instructions les plus précises & les plus sérieuses. Ces mouvemens remplirent l'esprit du Roi de soupçons contre son frère, il en conjectura que ce Prince, enfié de tant de victoires consécutives, ne pourroit plus se résoudre à se contenir dans les bornes d'une vie privée, & que, si immédiatement après ses premiers exploits il faisoit tant de démarches pour obtenir des Royaumes, la soif de regner le porteroit avec le tems à en usurper quelqu'un de vive force.

Rempli de cette crainte, Philippe imagina deux expédiens pour se mettre l'esprit en repos. Le premier fut de ne pas se laisser entamer sur la demande du Royaume de Tunis, l'autre de changer toute la maison du Prince. Il ôta d'auprès de sa per-

Jalousie  
de Philip-  
pe.

Conduite  
qu'il tient  
à l'égard  
de ce Prin-  
ce.

1578. sonne tous ceux, dont il soupçonna que les conseils lui mettoient dans la tête des vues si éloignées de la modération, & il mit en leurs places des gens sur la fidélité desquels il crut pouvoir se reposer. Entre ces nouveaux conseillers, il choisit Escovedo pour remplir la charge de Secrétaire de Don Juan. Il eut bientôt lieu de connoître qu'il s'étoit trompé à ce dernier égard, Escovedo ne songea qu'à saisir l'esprit, les inclinations, l'humeur de son maître, & après s'être assuré toute sa confiance, il le fortifia dans ses desseins, il lui en inspira même de plus vastes, bien loin de le ramener à des entreprises convenables à la condition & au devoir d'un Sujet.

Don Juan  
demande  
les hon-  
neurs dus  
aux In-  
fans.

Peu après ce changement, Philippe, qui comptoit en voir un dans la conduite de Don Juan, fut très mortifié d'y appercevoir une fierté qu'il portoit jusqu'à l'orgueil. Lorsqu'il lui eut destiné le gouvernement des Pays-Bas, il le fit venir en Espagne pour recevoir les instructions nécessaires. Le Prince, au lieu de se rendre à la Cour, alla d'abord à la maison de campagne d'Antoine Perez, pour s'informer de ce Ministre si le Roi le feroit asseoir sous le dais, suivant le cérémonial observé à l'égard des Infans. Philippe averti, & qui n'étoit pas alors dans la ville, prit le parti de n'y pas retourner, & de recevoir dehors Don Juan, pour n'être pas en lieu où il seroit contraint sur la demande du Prince de prononcer une décision, qui ne serviroit, ou qu'à augmenter sa présomption, ou qu'à lui donner du mécontentement. Ainsi il le

re-

reçut au Pardo, avec plus de marques apparentes de bienveillance que de pompe. 1578.

Il ne l'y tint pas longtems, Don Juan eut ses ordres de partir, après que le Roi lui eut exagéré, ou pour mieux dire lui eut exposé l'état naturel des affaires des Provinces où il alloit, & la nécessité indispensable d'y envoyer un Gouverneur de son caractère. Et toujours dans la vue de lui ôter tout sujet de nourrir par la voye de la guerre cette ambition qui le dévorait, entre autres instructions qu'il lui donna avant son départ, la principale, & dont il lui recommanda l'exécution d'une manière absolue, fut de mettre tout en usage hors la voye des armes, pour rétablir la paix & la tranquillité dans son gouvernement. Cette injonction n'étoit fondée que sur le soupçon qu'à la tête des Armées, par une suite d'exploits ce Prince ne parvint à acquérir tant de puissance, qu'il deviendroit impossible de l'en dépouiller. Crainte au reste assez légitime, à la vue des manières généreuses & engageantes par lesquelles Don Juan avoit coutume de se rendre maître de l'estime, du cœur, & de toute la confiance des soldats.

Ces soupçons de Philippe furent la vraie source de tous les desordres, que nous avons vu s'élever en Flandres après l'arrivée de Don Juan. Le Prince d'Orange, instruit des dispositions du Roi à l'égard de son frère, ne songea qu'à en tirer avantage pour les affaires de son parti, & le moyen fut de faire courir des bruits capables de perdre sans retour Don Juan dans l'esprit du

Il est envoyé dans les Pays-Bas.

Le Prince d'Orange augmente les soupçons du Roi contre Don Juan.

1578.

jaloux Monarque. Dans cette vue il écrivit en France à plusieurs de ses amis, qui avoient ordre de répandre adroitement dans le public les particularitez qu'il leur mandoit, il leur écrivit, dis-je, que grace à Dieu, les affaires des Flamans Réformez alloient fort bien, parce que le Traité du mariage de Don Juan avec la Reine d'Angleterre étoit très avancé, & que ce Prince avoit promis d'accorder la liberté de conscience dans les Provinces des Pays-Bas. Vargas, Ambassadeur du Roi Catholique à Paris, Ministre habile & attentif à tout ce qui avoit rapport aux intérêts de son Souverain, ne manqua pas d'être informé de ce prétendu mystère, & sans trop approfondir la vérité de cette nouvelle, au premier avis il en informa sa Cour. Elle y fit tout l'effet que le Prince d'Orange en attendoit, savoir de ruiner le nouveau Gouverneur auprès de Philippe. Ce Monarque, emporté par la violence de sa jalousie, crut tout, & frappé des desseins ambitieux de son frère, il résolut de lui ôter tous les moyens de s'agrandir. Pour cet effet il prit le parti de ne lui pas fournir tout l'argent qu'il demandoit pour pousser vigoureusement la guerre, & par une suite funeste de ses préventions il prêtoit volontiers l'oreille aux plaintes que les Flamans envoyoit contre ce Prince, sur le compte duquel il étoit en tout tems plus disposé à recevoir un rapport diffamant, quelque faux qu'il pût être, que d'entendre cent vérités en son honneur.

Maxime  
de Philip-  
pe.

Il est rare, pour ne pas dire impossible,  
de trouver quelque spécifique contre la ja-  
lou-

lousie & les soupçons. Cette dévorante maladie ne peut se guérir que par la suppression totale des objets qui en sont les causes. C'est une vérité qui se prouve tous les jours par une expérience générale, mais qui se fait sentir plus particulièrement chez les Souverains de la plus haute volée. Philippe, plus susceptible qu'un autre de cette contagion, n'avoit pas coutume de la laisser invétérer, & il savoit mieux que personne réduire en pratique cet axiome de Philosophie, qui apprend que la cause ôtée l'effet cesse. En effet il ne faut pas fouiller dans d'autres ressorts, pour être certain que cette maxime redoutable fut la source de la malheureuse destinée d'Escovedo, que ce Roi cruel fit assassiner en Espagne.

Par une suite de conséquences, on fut convaincu dans le monde que la mort violente du Secrétaire précipita celle de son maître. En vain on voulut couvrir cette dernière exécution des effets ordinaires de la fièvre maligne, elle fut l'effet de la violence du poison. On assura que son cuisinier le lui donna dans un ragout, & même les Médecins ne purent entièrement cacher la cause de la mort de ce Prince, dont le corps & le visage furent remplis de taches qui dénotent avec certitude l'empoisonnement. Il est encore incontestable qu'on n'auroit pas pris la rigoureuse résolution de faire périr Escovedo d'une manière si éclatante, d'autant qu'il n'y eut personne qui ne pénétrât la cause & les suites de cet assassinat; on ne peut, dis-je, nier que la Cour ne se seroit pas portée à cet excès,

Don Juan  
est empoi-  
sonné. . .

1578.

si dans le même tems la mort de l'infortuné Don Juan n'avoit été résolue, pour rompre ses desseins ambitieux, & délivrer le Roi de ses inquiétudes. Il ne falloit pas se donner la torture pour apprendre au Roi Catholique à concevoir des soupçons, encore moins pour le déterminer à se défaire des objets de sa jalousie. Et c'est avec raison que Boccacini, dans ses Commentaires sur les Annales de Tacite, rapporte cette particularité remarquable. „ Philippe II. „ dit cet Historien, suivit les mouvemens „ de la plus cruelle vengeance à l'égard de „ son fils, de sa femme, de son frère, & „ d'autres Seigneurs. Mais il sacrifia ces „ victimes de ses soupçons avec tant de „ secret, qu'il y auroit de la témérité à é- „ crire que ce Monarque a fait périr par „ le poison Don Carlos son fils, la Reine „ de la Maison de France, Don Juan, Marc- „ Antoine Colonne, & le Duc d'Osborne”.

Diverses  
opinions à  
ce sujet.

Enfin par une foule d'autoritez il paroît qu'il n'est pas permis de douter que Don Juan ait été empoisonné, presque tous les Historiens l'assurent, les uns en termes positifs, les autres d'une manière couverte. Strada, distingué par un zèle attentif à porter au plus haut point la gloire de la nation Espagnole, écrit que Don Juan mourut d'une noire mélancolie, à laquelle il s'abandonna, & qui le consuma en peu de tems, après avoir reçu la nouvelle de la mort tragique d'Escovedo son confident. Mais cet Auteur ajoute aussitôt : „ Si à cette mala- „ die, qui seule étoit suffisante pour le „ mettre au tombeau, (il parle de la trif-

„ tes-

„ tesse de ce Prince) on veut ajouter une  
 „ cause surnaturelle, en alléguant qu'on a a-  
 „ vancé ses jours par le poison, ainsi que des  
 „ personnes affirmèrent en avoir vu des signes  
 „ manifestes sur le cadavre, c'est ce que je  
 „ ne puis assurer, parce que c'est un fait dont  
 „ il n'y a aucune certitude, & qui ne peut  
 „ s'écrire que sur de simples conjectures. Ce  
 „ que j'affirmerai pour certain, c'est que j'ai  
 „ lu dans les lettres du Prince Alexandre Far-  
 „ nese au Duc Octave son père, qu'il y  
 „ eut plusieurs personnes qui attentèrent plu-  
 „ sieurs fois à la vie de Don Juan. Et l'on  
 „ fait que dans le même mois de la mort  
 „ de ce Prince, on arrêta deux Anglois,  
 „ qui, après avoir été examinez & con-  
 „ vaincus d'une conspiration contre sa per-  
 „ sonne, furent condamnez à mort par le  
 „ même Alexandre son successeur”.

Néanmoins quelques-uns ont attribué la Amours  
 mort de Don Juan aux excès, qu'il avoit de Don  
 faits toute sa vie dans les combats d'amour. Juan.

Il est certain que sur cet article ce Prince  
 ne connoissoit aucune retenue, & il étoit  
 même si avide de cette espèce de plaisir,  
 que, sans avoir égard ni à la naissance, ni  
 à la dignité, ni à tout ce que regarde un  
 homme capable d'attachement, il s'aban-  
 donnoit fort souvent à des bourgeois d'un  
 médiocre étage. Aussi avoit-il dans le mon-  
 de la réputation d'être le plus volage de  
 tous les amans. Ce n'est pas qu'il n'ait eu  
 quelques intrigues moins passagères: on fait  
 qu'il enleva la fille d'un Gentilhomme de  
 Madrid, qu'il aima jusqu'à l'entretenir plus  
 de trois ans. Il en eut une fille qui lui

1578. survécut, & qui à l'âge de quatorze ans fut enfermée dans un monastère de Religieuses, par l'ordre de Philippe qui savoit son histoire. Du reste Don Juan ne songea jamais qu'à satisfaire sa sensualité, & il portoit l'inconstance à un point, qu'il auroit voulu ne plus voir celle qui venoit d'éteindre son insatiable ardeur à courir dans la carrière de Vénus. Sur ce point, d'un caractère bien différent de celui de l'Empereur Charlequin son père, qui, renommé par sa constance dans ses amours, eut peu de maitresses, & toutes d'un sang illustre & recommandables par leur mérite personnel.

Ce Prince comparé à Charlequin & à Germanicus.

A l'exception de cette différence, on peut dire qu'il rassembla en sa personne toutes les grandes qualitez, & qu'il eut la fortune de son père. Tous deux reçurent la naissance un même jour, tous deux entreprirent les mêmes expéditions par terre & sur mer contre les Mores & contre les Turcs. Tous deux conquérans du Royaume de Tunis, Charles pour remettre sur ce Trône Muley Hassem qu'Haradin en avoit chassé, Don Juan pour y établir le cousin d'Amida qu'il ne jugea pas à propos d'y laisser. Pour renfermer en peu de mots ce parallèle, tout le monde croyoit que le fils auroit au moins égalé la gloire de son père, s'il avoit été maître de ses Royaumes. On alloit même jusqu'à dire que la seule victoire de Lepante, par tant de circonstances qui la rendent si fameuse, effaçoit les exploits de l'Empereur tout nombreux qu'ils étoient. D'autres comparoient Don Juan à Germanicus César. Tout leur paroïssoit sem-

semblable dans la vie de ces Princes, la bonne mine, l'âge de trente trois ans, les guerres dont ils ont eu l'un & l'autre le commandement dans les mêmes Provinces des Pays-Bas, les jalousies & les soupçons de leurs Souverains Tibère & Philippe, à la haine desquels le bruit a couru qu'ils avoient été sacrifiez.

Mais à qui que ce soit qu'on veuille com- Son éloge.  
 parer Don Juan, il est certain qu'avant lui peu de Généraux avoient été autant & si généralement regrettez de leurs soldats après leur mort. Aucun dans son Armée ne refusa des larmes à sa mémoire, & le deuil auroit été plus vif, si tout autre qu'Alexandre Farnese lui avoit succédé dans la conduite des troupes; mais la grande réputation de ce nouveau Général assoupit la douleur de la perte qu'on venoit de faire. On doit mettre Don Juan au rang des plus grands hommes de guerre, il réunissoit toutes les qualitez qui forment les grands Capitaines, les graces & la majesté des traits du visage, une vigueur à l'épreuve de la fatigue, toute la vigilance nécessaire à un Commandant, la sagesse dans les plus épineuses difficultés, un courage au dessus des périls les plus effrayans. Tous ces talens étoient relevés par une affabilité qui gaignoit le cœur des soldats, il les apelloit tous par leurs noms, autant qu'il étoit en son pouvoir il ne laissoit pas leurs services sans récompense, & par une générosité digne des plus grands éloges, on l'a vu plus d'une fois ôter son chapeau de sa tête, ou son poignard de son côté, pour leur en faire présent.

## 298 VIE DE PHILIPPE II.

1578.

Graces  
qu'il de-  
mande en  
mourant.

Quelques Auteurs ont écrit qu'avant sa mort Don Juan avoit demandé trois graces au Roi son frère, par une lettre que Farnese écrivit, & que le Prince moribond signa. Ces trois choses étoient, „ d'ordonner „ que ses os fussent déposez auprès du corps „ de Charlequint son père. Qu'il prît sous „ sa protection sa mere qui vivoit encore, & „ un frère utérin qu'il avoit. Qu'il eût la „ bonté d'accorder aux Officiers & domes- „ tiques de sa maison, qu'il avoit si long- „ tems entretenus d'espérances, les gratifi- „ cations dus à leurs services, que sa for- „ tune ne lui avoit pas permis de recon- „ noître de son vivant”.

Il ne fait  
aucune  
mention  
de ses en-  
fans.

Strada ajoute à de détail, qu'il parut à tout le monde surprenant que ce Prince n'eût fait aucune mention de deux filles que cet Historien donne à Don Juan, & qu'il nomme Anne & Jeanne. Voici, d'après lui, les particularitez qui concernent ces Princesses. Anne naquît des amours de Don Juan avec Marie Mendoza, l'autre eut pour mère à Naples Diane Phalanga de la ville de Sorrento. Madelaine d'Ulloa prit soin de la première, qu'elle éieva très secrettement jusqu'à l'âge de sept ans, qu'elle la mit dans un monastère à Madrid. Jeanne passa de même les premières années de son enfance auprès de Marguerite Duchesse de Parme sa tante, qui après la mort de Don Juan d'Autriche l'envoya au couvent des Religieuses de Ste. Claire à Naples, où elle resta vingt ans, au bout desquels elle fut enfin mariée au Prince de Botero en Sicile. A l'égard d'Aune, Philippe la fit trans-  
fé-

féder de Madrid à Burgos dans une maison de Bénédictines, qu'elle gouverna longtems sous le titre d'Abesse perpétuelle. 1578.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir de la postérité de Don Juan. Ce Prince, comme l'on voit, laissa trois filles, dont deux furent forcées par Philippe de prendre le voile, & la troisième fut mariée au Prince de Botero. Il ne me reste plus qu'à développer la raison pour laquelle Don Juan avant sa mort ne voulut pas les recommander au Roi Philippe son frère. Quant à moi, j'avoue que je n'en fais rien, & je suis même persuadé que ce mystère n'a été connu que d'un très petit nombre de personnes. Il est bien vrai que Strada veut que Don Juan ne tint cette conduite, que dans la persuasion qu'on ignoroit à la Cour le secret de la naissance de ses enfans. Fondé en cela sur ce que, conformément à la conduite que son père avoit tenue en cas pareil à son égard, il avoit pris tant de mesures pour les faire élever secretement, qu'Alexandre même, qu'il rendoit le dépositaire sans reserve de ses actions & de ses desseins, ne lui connoissoit d'autre fille que celle qui s'élevoit dans la maison de la Duchesse sa mère. Encore, remarque l'Historien, Don Juan ne lui en avoit-il jamais fait la confidence, & il ne tenoit cette particularité que de Marguerite. D'où l'on peut vraisemblablement conjecturer qu'en écrivant le mémoire que Don Juan lui dictoit, pour demander les dernières graces au Roi son frère, Farnese n'osa pas le faire ressouvenir de parler de cette fille, ou par discrétion

1578.

pour ne pas faire connoître à son oncle moribond qu'il favoit ce mystère qu'il n'avoit pas jugé à propos de lui révéler, ou de crainte qu'on ne lui imputât d'avoir voulu, par un esprit d'avarice sordide, décharger sa mère de la dépense que lui coutoit ce dépôt.

Dispute  
pour le  
droit de  
porter son  
corps.

Le lendemain de la mort de Don Juan, il s'éleva un vive dispute de préséance entre les Colonels des diverses nations qui composoient l'Armée, pour savoir auxquels appartenoit l'honneur de porter le corps de leur Général au lieu de sa sépulture. Les Espagnols prétendoient ce droit, comme Sujets du Roi qui entretenoit les troupes étrangères à sa solde. Les Allemans tiroient avantage de la naissance de Don Juan, qui avoit reçu le jour dans leur pays. & sur ce fondement ils soutenoient conforme à toutes les règles de la justice, d'être mis en possession de la prérogative de porter le corps d'un Prince que l'Allemagne avoit vu naître. Enfin les Flamans alléguoient en leur faveur la circonstance du lieu, le Prince mort sur leurs terres, il étoit incontestable, à ce qu'ils disoient, qu'ils devoient être maîtres de son corps. Comme cette querelle s'échauffoit de manière à faire craindre des suites fâcheuses, Farnese, à qui il appartenoit de décider, la termina de la manière suivante. Il ordonna que les Gentilshommes de la maison du défunt porteroient le corps de leur maître hors de sa tente, qu'ensuite il seroit reçu par les Colonels de la nation qui avoit son quartier plus proche du pavillon du Général, & que ceux-

ceux-ci le remettroient de main en main aux autres prétendans selon leur proximité. 1578.

Ce réglemeut fait, le corps de Don Juan fut transporté du camp à Namur, entre la cavalerie & l'infanterie, rangées en ordre de bataille, les armes renversées, selon la coutume en ces sortes de cérémonies funé-  
 bres. Le Prince étoit revêtu de ses armes, & avoit une Couronne sur la tête, ainsi qu'il se pratiquoit autrefois aux funérailles des Princes de la Maison de Bourgogne. D'autres ont pourtant rapporté une autre cause de cette distinction, si honorable & si singulière pour un particulier. Ils disent que cette marque de souveraineté étoit une récompense de sa modestie, pour n'avoir pas voulu accepter la Couronne d'Irlande, que la Noblesse de ce Royaume lui avoit offerte de concert avec le Souverain Pontife, avant que d'en avoir écrit au Roi son frère, sans l'approbation duquel il renonçoit à cette fortune.

Le cercueil étoit couvert d'un poêle de velours noir, orné de franges d'or mêlées de soye noire, & au milieu paroissoient en relief les armes de la Maison d'Autriche. Il fut porté, comme je viens de le dire, par les Colonels & Capitaines des bataillons devant lesquels il parvenoit successivement les uns aux autres, jusqu'à ce qu'aux portes de Namur les Magistrats de cette ville vinrent le recevoir, & les principaux d'entre eux le portèrent à la cathédrale. Les quatre coins du poêle étoient soutenus par quatre Seigneurs de la plus haute qualité, vêtus de deuil avec une longue queue trainante. C'é-

Sa pompe funébre.

Le corps est déposé à Namur.

1578.

toient Pierre - Ernest Comte de Mansfeld  
 Mestre de camp général, Octave Gonzague  
 Général de la cavalerie, Pierre de To-  
 lède Marquis de Villefranche Commandant  
 des troupes Espagnoles, & Jean de Croy  
 Comte de Rœux aussi Commandant des  
 troupes de Flandres. Devant marchoit un  
 Régiment, les enseignes baissées en terre,  
 & avec toutes les marques de deuil usitées  
 parmi les gens de guerre. La marche étoit  
 fermée par Alexandre Farnese dans le plus  
 grand deuil qu'on puisse imaginer, mais qui  
 par un abattement extraordinaire faisoit voir  
 dans ses yeux & sur son visage la vive tris-  
 tesse dont son cœur étoit pénétré. Il étoit  
 suivi de toute sa maison, placée à la gauche  
 des Officiers & domestiques de Don Juan.

Ses obé-  
 quies.

On fit dans la cathédrale un service so-  
 lemnel, auquel assistèrent une foule innom-  
 brable de peuple & tout le Clergé séculier  
 & régulier, & la Messe dura jusqu'à une  
 heure après midi. Aussitôt que les entrail-  
 les du Prince défunt eurent été inhumées  
 sous le maitre-autel, le Chapitre à la réqui-  
 sition d'Alexandre Farnese retint le corps de  
 Don Juan, qu'il se chargea de garder en  
 dépôt, jusqu'à ce que Sa Majesté envoyât  
 ses ordres à cet égard. Farnese avoit déjà  
 expédié un Exprès à Madrid, pour y don-  
 ner avis, non seulement de la mort de son  
 oncle, mais encore pour remettre au Roi  
 le mémoire des dernières demandes de ce  
 Prince.

Lettre  
 de Farnese  
 au Roi.

On remarque qu'Alexandre dans sa lettre  
 parla peu de sa personne & de la charge  
 que Don Juan lui avoit déferée, comme  
 s'il

s'il eût voulu faire sentir par cette réserve qu'il avoit été plutôt dans la disposition de la refuser que de la recevoir. Il se contenta d'entrer dans le détail de l'état des affaires à la mort de Don Juan, il exagéra sur tout le péril où se trouvoit l'Armée, au moyen de l'entrée des François dans le Hainaut, & des préparatifs que les Etats faisoient pour assiéger les Espagnols dans leur camp. Ces extrémités étoient décrites avec les traits les plus vifs, pour mieux faire connoître au Roi que le seul motif de la fidélité qu'il lui devoit, l'avoit contraint d'accepter le pesant emploi dont on l'avoit chargé; que son courage, plutôt que l'ambition de dominer, l'avoit engagé à prendre le gouvernement dans des tems de calamité, dans des conjonctures presque desespérées, où peut-être on auroit eu bien de la peine à trouver quelqu'un qui eût voulu prendre la conduite des affaires. Telle étoit la vue d'Alexandre dans la description qu'il faisoit à Philippe. Au reste ce n'étoit pas présomption de faire entrevoir l'impossibilité de substituer à Don Juan un Général, capable, non de rétablir les affaires, mais d'en empêcher la ruine: & il est incontestable que dans le desordre horrible où elles se trouvoient alors, il n'y auroit eu aucune ressource, si tout autre que le Prince de Parme avoit été mis à la tête de l'Armée.

Alexandre avoua à plusieurs de ses confidens qu'il ne s'étoit jamais vu dans une aussi grande confusion d'idées, plus embarrassantes les unes que les autres, que lorsqu'il fut

Inquiétude  
des de ce  
Prince.

con-

1578.

contraint d'écrire à Philippe au sujet de la mort de Don Juan, & de la disposition qu'il avoit faite en sa faveur du gouvernement des Pays-Bas. A la vue de l'affreuse extrémité des affaires du Roi, son esprit n'envisageoit que la honte d'y perdre sa réputation, & ce qui l'agitoit le plus, étoit l'incertitude du parti que Sa Majesté devoit prendre. Il craignit que Philippe, toujours rempli de ses idées de paix en conséquence desquelles il avoit ordonné à Don Juan de pacifier les troubles à quelque prix que ce fût, il craignoit que sur ce plan le Roi ne se déterminât à renvoyer Marguerite sa mère, comme seule propre à ramener à l'obéissance les Flamans qui l'adoroient. Mais rien ne l'affligeoit davantage que la crainte de voir confirmer l'Archiduc Matthias dans le gouvernement, sous certaines conditions, comme le bruit couroit que le Traité étoit sur le tapis. Ces soupçons lui paroissoient d'autant plus approchans du vrai, qu'il savoit avoir des ennemis à la Cour, qui pour le mortifier ne manqueroient pas de persuader au Roi la nécessité de l'un de ces deux expédiens.

Philippe  
se confir-  
me dans  
le gouver-  
nement  
des Pays-  
Bas.

Les inquiétudes de Farnese n'étoient que trop fondées, ses envieux avoient représenté avec force ces deux partis sur les raisons les plus spécieuses. Mais Philippe n'écouta personne, & il ne prit conseil que de la connoissance qu'il avoit de la valeur & des grandes qualitez d'Alexandre. Ainsi, toute considération cédant au mérite de ce Prince & aux égards qu'il avoit pour sa sœur, il imposa silence aux courtisans, par

une

une approbation publique, soutenue des plus grands éloges, du choix de Don Juan. Sur le champ il ordonna d'expédier des lettres patentes, par lesquelles il déclaroit Alexandre Farnese Gouverneur général des Pays-Bas & de la Bourgogne, & le revétoit du souverain commandement de ses Armées dans ces Provinces. La même dépêche renfermoit une lettre écrite de sa main, & remplie de témoignages d'affection aussi étendus qu'il est possible d'imaginer. A la suite de ces marques éclatantes de son amitié, il lui donnoit la preuve la plus complète de sa confiance, en lui remettant l'administration absolue des affaires, & recommandant à son courage & à sa fidélité, non seulement le maintien de son autorité dans les Pays-Bas, mais encore le soin de l'honneur de sa Souveraineté & les intérêts de sa Couronne.

A la suite étoit la réponse au mémoire de Don Juan. En peu de mots Philippe mandoit qu'aussitôt qu'il seroit instruit du mérite & des services de chacun de ceux qui composoient la maison de ce Prince, il ne manqueroit pas de leur assigner des récompenses proportionnées : ce qu'en effet il exécuta depuis. Qu'à l'égard de la mère du Prince défunt, il y avoit longtems qu'il lui fournissoit une subsistance honorable, & qu'il promettoit d'en avoir encore plus de soin à l'avenir. Il tint exactement sa parole; dans la même année il la fit venir à Madrid, où il la reçut avec toutes les démonstrations imaginables de bienveillance, elle resta même quelques mois à la Cour

1578.

Exécution  
des der-  
nières vo-  
lontez de  
Don Juan.

avec

1578. avec une suite telle que l'ont les Dames du premier rang. Ensuite sur sa propre réquisition il l'envoya avec un train magnifique à Mayota dans le monastère royal de St. Ciprien, où elle vécut quatre ans, au bout desquels après avoir été en édification aux Religieuses, elle finit saintement sa vie.

Sentiment  
à l'égard  
de sa mère.

A l'égard de la mère de Don Juan, Strada raconte qu'il a entendu dire à une personne de la première distinction de ses amis, que Don Juan ne fut pas fils de Barbe Plombez, comme on l'avoit toujours cru; mais d'une Dame beaucoup plus illustre par son rang & par sa naissance, connue même dans le monde sous la qualité de Princesse. Que pour sauver l'honneur de cette Dame, Charlequint supposa une autre mère en la personne de Barbe Plombez, qui ne fit pas difficulté de mettre sur son compte cette faute, dans l'idée que le nom & la dignité de son amant prétendu ne pouvoient que la rendre honorable. Que Philippe, quoique instruit du mystère, crut devoir entretenir le public dans son erreur, & joua son rôle dans cette pièce par les bienfaits dont il combla Barbe Plombez jusqu'à sa mort sous le titre de mère de Don Juan. Strada ajoute que ce Monarque révéla lui-même ce secret à l'Infante Isabelle, de la bouche de qui il assure que son auteur l'avoit entendu. Si ce fait est constant, il y a de quoi confondre l'orgueilleuse présomption de l'esprit humain, qui ne croit rien d'impénétrable à son adroite sagacité. En effet c'est une chose étonnante de voir qu'un aussi grand Prin-

Prince que Don Juan, aussi habile à fouiller dans le cœur des hommes, aussi accoutumé à découvrir les secrets les plus cachez, ait passé toute sa vie & soit mort dans une ignorance complete de l'affaire qui devoit l'intéresser le plus. Il fut deux fois trompé, & contraint de rendre à deux étrangères les devoirs d'un fils, sans avoir jamais eu le moyen de connoître sa véritable mère.

Quant au corps de Don Juan, le Roi remit à Alexandre le soin de le faire transporter en Espagne, de la manière & par la route qu'il jugeroit à propos. Sur cet ordre, Farnese chargea de cette commission Gabriel Nugno de Zuniga, Mestre de camp dans l'Armée, & auparavant Grand-Ecuyer du Prince mort. Il écrivit en même tems à l'Ambassadeur du Roi Catholique à Paris, d'obtenir un passeport pour quelques domestiques de Don Juan, qui vouloient s'en retourner en Espagne. On ne fit aucune mention du corps, par deux raisons. Pour épargner la dépense considérable, qu'auroit emportée le transport fait avec toutes les cérémonies & la pompe usitées en pareilles rencontres. Circonstance qui de plus obligeoit à éviter les contestations pour la préséance & les droits honorifiques, qui s'élevent d'ordinaire entre le Clergé & les Magistrats dans les villes où passent les Princes vivans ou morts. Pour ne point se jeter dans ces embarras, Zuniga fit courir le bruit que le corps de Don Juan étoit déjà passé par la route de l'Italie, avec une partie de ses Officiers & domestiques.

Translation du corps de ce Prince en Espagne.

1578.

mestiques. Enfin pour ne laisser aucun soupçon, on sépara tous les membres, & l'on remplit trois petites caisses des ossements des bras, des cuisses, des jambes, de la poitrine, de la tête, & des autres parties détachées de leurs jointures. On mit parmi les équipages les trois caisses attachées à la selle d'un cheval, & de cette manière le corps fut transporté en Espagne, avec une suite de quatre vingts personnes. Aussitôt qu'on fut arrivé à Madrid, on rejoignit les os, qu'on attacha dans leurs places naturelles avec du fil de laiton, ensuite on équipa ce squelette des plus riches habits du défunt & de ses armes de bataille, pour le présenter au Roi, debout de toute sa hauteur & appuyé sur son bâton de Général, ensorte qu'il paroïssoit vivant & prêt à donner ses ordres. On le laissa dans cette parure pendant trois jours, pour donner à toute la Cour la satisfaction de le voir, & après il fut porté avec une pompe extraordinaire à l'Escorial, où, selon ses dernières intentions, il fut inhumé auprès de l'Empereur Charlequint son père.

Destinée  
de son  
frère uté-  
rin.

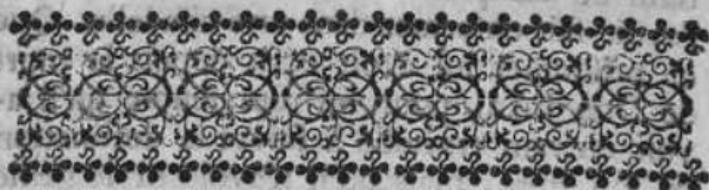
J'ai dit que ce Prince avoit recommandé à Philippe un frère utérin qu'il avoit. Celui qu'on croyoit tel se nommoit Pirame Conrard. Le Roi donna ordre à Alexandre Farnese de s'informer de l'inclination de ce jeune homme, & de le lui mander. Alexandre exécuta cette commission, & écrivit que Pirame avoit été envoyé par Don Juan en Franche-Comté pour y faire ses études, mais que quelque tems après ayant abandonné les lettres, & s'étant livré à un  
train

train de vie plus libre, le Prince son frère 1578.  
 l'avoit fait enfermer dans une citadelle. Que  
 ce prisonnier lui avoit écrit depuis la mort  
 de Don Juan, pour lui représenter qu'il a-  
 voit en vain travaillé à suivre la destination  
 de son frère, mais qu'il n'avoit ni le génie  
 ni les talens propres à l'étude ; & sur cet  
 aveu le jeune homme le supplioit de vou-  
 loir lui rendre la liberté, & le mettre en  
 état d'aller à la guerre. Philippe reçut ce  
 détail avec plaisir, donna à Conrard un  
 emploi dans l'Armée d'Alexandre, sous le-  
 quel il vouloit qu'il fit son apprentissage, a-  
 vec cinquante écus d'appointemens tous les  
 mois.

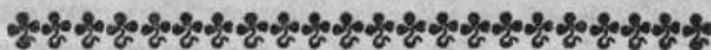
*Fin du IV. Livre.*



310. VIE DE PHILIPPE II.



LA VIE  
DE  
PHILIPPE II.  
ROI D'ESPAGNE.



SECONDE PARTIE.

LIVRE V.

---

ARGUMENT

DU LIVRE CINQUIEME.

*Application d'Alexandre aux affaires de son  
gouvernement. Situation des mécontents. Sié-  
ge & prise de Mastricht. Suite du procès  
pour la succession de Portugal. Fondement  
des prétentions du Pape. Don Antoine pré-  
tend n'être point bâtard. Règlement avant  
la mort du Roi Cardinal. Lenteur du ju-  
ge-*

## PARTIE II. LIVRE V. 311

gement. Mesures de Don Antoine & de la Duchesse de Bragance. Conduite de Philippe. Sa protestation au Roi de Portugal. Démarches des prétendans. Philippe est sollicité par le Pape de secourir les Irlandois. Médaille mystérieuse au sujet des affaires de Flandres. Mort du Cardinal-Roi. Mouvements à cette occasion. Conduite des Gouverneurs du Royaume à l'égard de Philippe. Vives menaces de ce Monarque. Ses démarches auprès des Grands & du peuple. Ses préparatifs pour la guerre. Ses promesses au Duc de Bragance & à Don Antoine. Réflexion sur la conduite des Portugais. Philippe choisit le Duc d'Albe pour l'expédition de Portugal. Réponse de ce Seigneur à cette nouvelle. Ambassadeurs des Portugais à Philippe. Succès de cette députation. Marche de ce Monarque en Portugal. Conditions qu'il offre aux Portugais. Autres offres. Succès de ces démarches. Peste en Portugal. Disposition des Etats à l'égard de Philippe. Fuite des Etats. Revue générale de l'Armée d'Espagne. Diversité sur sa force. Elle entre en Portugal. Sévérité du Duc d'Albe. Ambassadeur de Don Antoine à la Porte. Son discours. Réponse qu'il reçoit. Conduite violente de Don Antoine. Qui se fait proclamer Roi. Philippe déclaré Roi de Portugal. Le Duc d'Albe marche à Lisbonne. Négociations pour la paix. Situation du camp & de l'Armée de Don Antoine. Résolution du Duc d'Albe. Qui attaque les ennemis. Fuite des Portugais. Mouvements de Don Antoine. Sac d'un des faubourgs.

*bourgs de Lisbonne. Prise de cette capitale. Maladie dangereuse de Philippe. Le Duc d'Albe le fait proclamer Roi. Il fait poursuivre Don Antoine. Défaite & fuite de ce Prince. Réflexion sur la conduite des Généraux Espagnols. Séjour caché de Don Antoine en Portugal. Mort de la Reine Anne-Marie. Entrée de Philippe à Elvas. Renonciation du Duc de Bragance à ses droits. Obstination des Iles Tercères. Affaires des Pays-Bas. Le Duc d'Alençon appelé par les mécontents. Succès d'Alexandre. Prison du Comte d'Egmont. Sac de Malines. La Noue fait prisonnier. Proscription au Prince d'Orange. Sa réponse. Contenu de cette Apologie. Suite des troubles de Flandres. Expéditions des deux partis. Médailles curieuses. Arrivée de Marguerite d'Autriche dans les Pays-Bas.*

1579.

Applica-  
tion d'A-  
lexandre  
aux affai-  
res de son  
gouverne-  
ment.

**N** ne sauroit concevoir les transports de joye que l'Armée fit éclater, à la nouvelle de la confirmation d'Alexandre Farnese dans le gouvernement des Pays-Bas.

Les soldats idolatres de Don Juan croyoient voir revivre ce Prince si chéri en la personne de son successeur, qui à la proximité du sang joignoit une parfaite ressemblance avec leur Général défunt, pour le courage, l'expérience, & toutes les qualitez d'un grand homme de guerre. De son côté le Prince, animé par des applaudissemens si glorieux, ne songea qu'à soutenir par sa conduite les grandes espérances que sa réputation avoit fait concevoir, & il se livra  
tout

tout entier au soin des affaires. Les premières mesures qu'il prit, furent de mettre en usage tous les expédiens imaginables, pour ramener les Provinces Vallones à l'obéissance du Roi. Cette idée lui présentoit les plus grands avantages pour les intérêts du légitime Souverain & de la Religion Catholique, de grandes forces, de puissantes ressources dans l'intérieur du pays, des peuples sincèrement attachez à la doctrine de l'Eglise Romaine. Ainsi il commença à faire jouer auprès de la Noblesse tous les ressorts, toutes les intrigues, qu'il crut capables de gagner ce corps puissant par les privilèges particuliers dont il se voit en possession, sur tout par son crédit, qui de tout tems avoit coutume d'entraîner les suffrages du Tiers Ordre dans les assemblées des États-Généraux.

Tout paroïssoit alors concourir au succès de ce dessein. Le Prince Palatin, dégouté des mécontens qui ne lui fournissoient pas les sommes dont ils étoient convenus par leur traité pour l'entretien de ses troupes, étoit dans la disposition de les abandonner, & même il avoit refusé de faire venir de nouveaux secours. Les François auxiliaires n'avoient pas moins éprouvé la disette de leurs confédérez: par la même raison du défaut d'argent leur Général, qui avoit vu échouer les vues qu'il s'étoit formées de se faire Duc de Luxembourg & Comte de Bourgogne, avoit congédié son Armée. Et pour comble de malheur, ses soldats en retournant chez eux avoient laissé des traces sanglantes de leur dépit dans tous les

Situation des mécontens.

1579. lieux de leur passage. Enfin le Duc d'Alençon, parvenu au mois de Novembre sans avoir pu tirer des Flamans autre chose que des promesses, suivit de près ses troupes pour se rendre à la Cour de France.

Siège &  
prise de  
Mastricht.

Dès la fin de l'année dernière Farnese avoit mis le Siège devant Mastricht, qu'au commencement de celle ci il poussa avec la dernière vigueur, & il se rendit enfin maître de cette place importante par assaut. Le soldat victorieux y fit un carnage horrible, & Alexandre eut toutes les peines du monde à arrêter la fureur de ses troupes, qui vouloient vanger la mort d'un nombre considérable de leurs Officiers du premier rang, qui avoient péri dans cette expédition. Pendant que les Espagnols y étoient occupez, les Etats voulurent faire voir qu'il étoient disposez à rétablir la tranquillité: ils firent faire des propositions de paix, non que ceux qui étoient à la tête de ce parti la souhaitassent sincèrement, mais dans la vue de mettre Farnese dans la nécessité d'abandonner son entreprise, en faveur de ces apparences d'une prochaine réunion. Mais ce Prince, trop prudent pour se laisser éblouir par des démarches dont le succès étoit incertain, bien loin de se rallentir redoubla ses efforts, & battit la place avec tant de violence, qu'il la prit d'assaut. Cette conquête eut des suites brillantes, plusieurs villes de considération se soumirent, & ce qui la rendit plus remarquable, les Provinces d'Artois & de Hainaut rentrèrent sous l'obéissance du Roi.

En

En Portugal la fameuse dispute pour la succession de ce Royaume continuoit entre les Prétendans, & ce qui devenoit d'une

conséquence sérieuse, les Juges ne pouvoient s'accorder sur le choix d'un héritier. Il naissoit à tout moment des obstacles à la décision de ce grand procès, sur tout de la part des François & des Anglois, qui faisoient jouer toutes les intrigues imaginables pour empêcher l'union de cette Couronne à celle de Castille, dans la crainte que Philippe n'acquît une puissance trop formidable.

Il y aura sans doute lieu de s'étonner de voir paroître le Souverain-Pontife au nombre des Aspirans; il entra en lice avec les autres, & prétendit qu'après la mort du Roi Cardinal son Royaume appartenoit de droit, à l'exclusion de ses Concurrens, au Siège de l'Eglise Romaine, par deux raisons qu'il alléguoit. La première étoit que la mort du Cardinal mettoit le Siège Apostolique en possession de ses Etats, comme étant la dépouille d'un membre du Sacré Collège, au moyen de l'usage qui adjugeoit à l'Eglise les domaines des personnes ecclésiastiques. Par la seconde, qui paroissoit au moins avoir plus de fondement, il soutenoit que, faute d'héritiers légitimes, le Portugal devoit être réuni à la souveraineté des Papes en vertu d'un ancien droit, dont l'origine étoit que lorsqu'Alfonse premier Roi de Portugal obtint ce titre d'Alexandre III., il promit de payer tous les ans au St. Siège, duquel il se reconnut feudataire, une redevance de quelques marcs d'or. Au défaut d'exécution de cet engagement, il concluoit que le Ro-

1579.

Suite du  
procès  
pour la  
succession  
de Portu-  
gal.

Fonde-  
ment des  
préten-  
tions du  
Pape.

1579.

yaume étoit dévolu à son domaine, comme fief de l'Eglise. Mais toutes ces raisons n'avoient rien de solide, aussi ne furent-elles mises sur le tapis que pour embarrasser la question, & rendre les droits de Philippe moins incontestables par le grand nombre des difficultez. C'étoit plutôt allumer le feu de la guerre; le Monarque Catholique se moquoit de toutes les oppositions, résolu de se faire lui-même justice par la voye des armes, si les loix, ou la brigue, ne prononçoient pas en faveur de son droit.

Don Antoine prétend n'être point bâtard.

Au reste c'étoit peu pour tous les Concurrans étrangers d'avoir à détruire les prétentions les uns des autres, ils avoient en commun un embarras contre lequel il ne paroiffoit guères possible de se pourvoir. Ils voyoient avec la plus vive inquiétude que les plus grands obstacles venoient de la part de la nation: le peuple donnoit hautement ses suffrages à Don Antoine Prieur de Crato; la Noblesse vouloit mettre la Duchesse de Bragance sur le Trône, le Roi Cardinal adjugeoit la préférence à cette Princesse, quoiqu'il n'eût d'autre dessein que d'éloigner un jugement définitif. Don Antoine, dont je viens de parler, étoit revenu en Portugal, après avoir eu le moyen de se délivrer de sa prison chez les Mores, entre les mains desquels il étoit resté, mais par une fortune singulière entièrement inconnu, depuis la funeste bataille d'Alcaçar, où il avoit reçu plusieurs blessures. A son retour il se mit sur les rangs des héritiers de Sebastien, non seulement par une présomption fondée sur la faveur du peuple, mais encore en vertu  
du

du droit de sa naissance. Il prétendoit prou- 1579.  
 ver qu'il étoit né d'un mariage légitime, & même il avoit trouvé des témoignages sur lesquels il constatoit la vérité de ce fait. Mais il n'eut point de plus grand ennemi que le Cardinal Roi, qui le fit déclarer bâtard par une sentence juridique, & pour quelques autres sujets graves de mécontentement le bannit du Royaume, après l'avoir déclaré déchu des privilèges des naturels du pays, & l'avoir dépouillé de tous les biens qu'il y possédoit. En vain le Nonce du Pape & le Souverain-Pontife même sollicitèrent avec vivacité le rétablissement de ce Prince disgracié, le vieux Monarque fut inflexible, & il parut que l'ardeur des patrons de Don Antoine fut ce qui lui porta le plus de préjudice.

Il a été dit ci-devant, que le Cardinal, dans la vue de se débarrasser du soin de prononcer un jugement au sujet de sa succession, avoit commis onze personnes à l'examen des prétentions de chacun des Compétiteurs, dont ils seroient obligez de lui faire le rapport, pour régler de concert auquel par les maximes du droit la Couronne devoit appartenir. Ces mêmes Juges recevoient par ce règlement le pouvoir de rendre seuls, & sans la participation du Roi, une sentence définitive. Mais en même tems Henri avoit statué qu'on procéderoit à l'élection de cinq Grands du Royaume, en qui résideroit l'autorité souveraine, en cas que sa mort arrivât avant la décision du procès, & jusqu'à ce que le successeur légitime fût juridiquement reconnu & instal-

Réglement  
 avant la  
 mort du  
 Roi Car-  
 dinal.

1579.

lé sur le Trône. Il ne voulut pourtant pas consommer cette grande affaire, sans avoir l'approbation des Etats-Généraux : ils furent assemblez, mais il y eut de vives disputes entre eux & le Roi sur l'élection des Administrateurs. Enfin il fut convenu que les Etats nommeroient vingt quatre personnes, du nombre desquelles onze, sous la qualité de Juges en dernier ressort du droit des Prétendans, seroient chargées seules de l'élection du successeur, dont le nom ne se publieroit qu'après la mort du Cardinal. De plus, que les mêmes Etats choisiroient quinze Seigneurs, entre lesquels on dit dans la suite que le Roi en avoit spécialement marqué cinq, de même que les Juges, sur une liste enfermée dans une cassette, dont les clefs furent consignées au Magistrat de Lisbonne, pour l'ouvrir dans le tems qu'il seroit nécessaire de rendre cette disposition publique.

Lenteur  
du juge-  
ment,

Tant de mesures ne précipitèrent pas le jugement d'une affaire, qui devenoit d'une conséquence infinie pour les Portugais : il ne fut pas possible de parvenir à une prompt décision, par les obstacles que faisoit naitre chacun des intéressés, tous mécontents de la forme établie pour prononcer sur leurs droits. Ces incidens faisoient craindre les événemens les plus funestes, & peut-être les plus allarmez de cette lenteur étoient ceux dont les prétentions paroïssent foibles, & qui ne se sentoient pas assez puissans pour emporter la succession par la voye des armes, après la mort du Roi Cardinal. Car enfin il n'y avoit aucun doute que, ce

Mo-

Monarque manquant avant la reconnoissance d'un héritier, ce fameux procès ne dût se terminer par une guerre sanglante, plutôt que par les procédures ordinaires de la justice.

Dans la vue de prévenir ce malheur, Don Antoine & la Duchesse de Bragance mettoient en œuvre tous les ressorts imaginables, pour réduire l'affaire au point d'être promptement décidée, comptant faire valoir leurs droits par les suffrages unanimes de la nation, pendant la vie du Roi. L'avantage de leur naissance les jettoit dans la nécessité de s'unir étroitement pour exclure les étrangers, parce que, quelque éloignée que la Noblesse parût à soutenir les prétentions de Don Antoine, il paroïssoit certain que la nomination de ce Prince, ou celle de la Duchesse de Bragance, seroit appuyée de tous les Ordres du Royaume, qui ne manqueroient pas de se réunir en faveur d'un Roi du pays, quel qu'il fût. D'où il étoit évident que la desunion du Peuple & des Nobles, au sujet de l'un & l'autre de ces Concurrents, (division dont les Ministres du Roi Catholique savoient profiter) affoiblissoit les forces des Portugais & les réduisoit à rien, en comparaison de celles de Philippe. Moyen infallible de mettre ce Monarque en situation de l'emporter sur ses Rivaux, & par la validité de ses droits, & par sa puissance qui lui fournissoit toutes les ressources propres à les faire valoir par la voye des armes. Ces objets frapportoient trop ses Compétiteurs, pour ne les pas engager à prendre tous les expédiens capables d'anéan-

Mesures  
de D. Antoine &  
de la Duchesse de  
Bragance.

1579. tir la justice de sa cause; aussi s'accordoient-ils en ce point d'imaginer des obstacles, convaincus que personne ne pouvoit à plus juste titre que lui se flatter d'obtenir la succession qu'ils contestoient.

Conduite  
de Philip-  
pe.

Philippe de son côté dans tout le cours de cette grande affaire ne perdit pas de vue sa maxime ordinaire, d'éblouir les yeux du public par des démarches éloignées en apparence de tout motif d'ambition. Il voulut en cette rencontre faire connoître que ses poursuites ne procédoient pas de l'avidité de se voir maître du Royaume de Portugal, & d'étendre les limites de sa Monarchie, mais qu'elles n'avoient pour objet que de soutenir des droits légitimes & se faire rendre la justice que toutes les loix lui adjugeoient. Dans cette vue il marqua toute la disposition à vouloir procéder avec cette tranquillité d'esprit, & cette fermeté soutenue d'un motif de piété & de Religion dont il avoit l'art de se prévaloir avec tant d'avantage. Plusieurs Théologiens habiles eurent ordre d'approfondir la question, & de lui rapporter ce qu'ils jugeroient qu'il pût faire sans blesser les règles de la justice, sur tout de voir si, au défaut d'un jugement favorable, il pourroit en sûreté de conscience avoir recours aux armes. Mais comme tous ces Casuistes étoient à la dévotion de l'artificieux Monarque, il n'y en eut pas un qui ne décidât selon ses desirs, que, si les Juges ne prononçoient pas en sa faveur, son droit étoit si incontestable, qu'il ne devoit pas avoir le plus petit scrupule de l'emporter à la tête d'une puissante Armée.

Il ne s'en tint pas à la décision des gens d'Eglise, il voulut avoir celle des plus célèbres Docteurs & des plus fameuses Universitez. Elle ne fut pas différente, & tous, qui pour le dire en passant étoient ses Sujets, lui envoyèrent des preuves tirées des maximes immuables du Droit civil & canonique. Enfin pour écarter tout soupçon contre sa conduite, il écrivit à Venise au haut Conseil des Dix, pour les jugemens duquel il avoit une vénération singulière. Par cette consultation faite dans un pays étranger, il comptoit mettre au plus grand jour la candeur & la droiture de ses intentions, en prenant tous les biais possibles pour n'agir que sur des notions claires & incontestables de la solidité de son titre. Mais en même tems il se persuadoit que le Sénat, si renommé par des traits de sagesse & de prudence toujours soutenues des délibérations les plus réfléchies, ne voudroit pas pour un fait de cette nature déplaire à un aussi puissant Monarque, en lui envoyant une opinion contraire à ses vues. La conduite des politiques Administrateurs de la République ne répondit pas à ses espérances, ils différèrent de donner leur avis, jusqu'à ce qu'ils apprirent son entrée triomphante dans Lisbonne; alors ils lui marquèrent que ses armes, bien plus que les décisions des Juristes, avoient le don de faire reconnoître la justice de ses droits.

Ce Monarque pendant ces mouvemens ne cessoit de répandre dans le public des protestations de la sincérité de son cœur, dans toutes les démarches qu'il se croyoit obligé

Sa protestation au Roi Cardinal

1579.

de faire pour s'assurer un héritage dû à la justice de son titre. Il sollicitoit instamment le Cardinal & le Sénat de Lisbonne de le déclarer successeur immédiat de la Couronne, d'avoir égard à l'équité de ses raisons, à son crédit, à sa puissance: objets qui lui mettoient en main toutes les ressources nécessaires pour combler ses nouveaux Sujets d'une félicité permanente. Il opposoit à ces avantages certains les malheurs, les desordres inévitables, si par une funeste irrésolution l'affaire demeurant indécise à la mort du Roi, les Portugais alors se trouvoient encore dans une aussi déplorable desunion, qui seroit infailliblement suivie de la ruine du Royaume. Henri prévoyoit assez ces tristes événemens, mais il avoit encore plus sujet de craindre les effets d'une semblable déclaration, les mécontentemens, les murmures, la revolte de la nation, en un mot une guerre ouverte avec ses propres Sujets. Circonstance qu'il ne pouvoit entrevoir sans horreur, par rapport à son grand âge qui l'engageoit à fuir toute occasion de trouble, & à se maintenir dans un doux repos, pour ne point troubler par une guerre sanglante le peu de jours qui lui restoient à vivre dans le haut degré de fortune, où le hazard l'avoit placé dans une extrême vieillesse.

Démarches des prétendants.

Les autres Prétendants, qui se sentoient à tous égards moins autorisez à prétendre la préférence après la mort du Cardinal, n'employoient ni la ruse, ni les intrigues, ni la politique. Ils pressoient ouvertement le vieux Roi de se déterminer à un choix, & ils

ils s'opposoient sans ménagement à toutes les résolutions qu'il prenoit contre leurs intérêts. Le Prieur de Crato, qui s'étoit tenu caché quelque tems dans le monastère de St. Just en Castille, revint en Portugal au mépris de son bannissement, & y resta en dépit de son oncle, au moyen de la retraite & des secours que lui fournirent ses partisans. Cette démarche insultante mit le comble à la colère & à l'indignation d'Henri, qui ne crut mieux se vanger de cette faction, qu'en donnant des preuves manifestes de son penchant à reconnoître la validité des prétentions de Philippe. En revanche les Portugais, allarmez des dispositions de leur Souverain, redoubloient leurs efforts pour traverser ses desseins, ce qui irritoit la haine du vieillard & sa faveur pour le Roi Catholique. Il auroit même rempli sa vengeance, si les infirmités d'une vieillesse caduque, augmentées par les chagrins d'un regne moins remarquable par sa courte durée que par ses agitations, ne lui avoient pas causé une maladie mortelle.

Malgré les embarras où Philippe se trouvoit alors, le Pape ne cessoit de le solliciter vivement à fournir un certain nombre de vaisseaux, pour la défense des Catholiques d'Irlande, persécutés par la Reine d'Angleterre. Tout obligeoit ce Monarque à rejeter cette proposition, & il entendoit trop bien ses intérêts pour ne pas prendre ce parti. Soit qu'il connût la difficulté de l'entreprise, soit qu'il se trouvât trop surchargé de la guerre des Pays-Bas; sans doute pour ne point séparer ses forces, dont il pré-

Philippe  
est sollici-  
té par le  
Pape de se-  
courir les  
Irlandois.

1579.

voyoit qu'il auroit besoin pour son expédition de Portugal, en cas que le Roi Henri vînt à laisser par sa mort ce Trône vacant. Pour surcroit de motifs, il ne convenoit pas dans de pareilles circonstances de rompre avec Elizabeth, qui ne s'étoit pas encore déclarée son ennemie, & qui de plus ne donnoit que de très foibles secours aux rebelles de Flandres. Par toutes ces raisons, ou d'autres que peut-être on ignore, il refusa de se rendre aux instances du Souverain-Pontife. Ce refus rabattit beaucoup de l'estime de Grégoire, qui dans la suite resta convaincu que ce grand zèle de Religion dont Philippe affectoit de paroître enflammé, ne se manifestoit que dans les rencontres où il s'agissoit d'avancer ses intérêts. Ce fut à l'occasion des troubles des Pays-Bas. Aussitôt que la Reine d'Angleterre eut pris publiquement le titre de Protectrice des Flamans, du Duc d'Alençon, & du Prince Casimir, le Roi Catholique fit retentir à Rome le nom & la cause de la Religion, sollicita à son tour le Pape d'allumer la guerre, de préparer ses forces pour le secours des Irlandois persécutés, & promit de faire en son particulier des efforts pour le service de la Religion Chrétienne. On ne pouvoit pas s'y tromper, cette grande ardeur se manifestoit dans des circonstances où il n'étoit pas permis de n'en point appercevoir le véritable motif, savoir, de faire une diversion favorable aux affaires des Bays-Bas.

Médaille  
militaire  
se au sujet  
des affaires  
de  
Flandres.

Au sujet de ces troubles, je vais rapporter en passant un fait remarquable. Après quelques mois de séjour à Cologne où l'on s'étoit

s'étoit assemblé pour traiter de la paix, les députez se séparèrent sans avoir pu rien conclure. Immédiatement après la rupture des conférences, les Etats (peut-être par le conseil du Prince d'Orange) firent frapper quelques médailles de cuivre, pour servir d'instruction à leurs partisans. D'un côté paroissoient les corps morts des deux Comtes d'Egmont & de Horn, avec les têtes de ces Seigneurs exposées sur deux pieux. De l'autre on voyoit deux soldats à cheval, bien armés, & ne respirans que le combat, avec deux fantassins, contre lesquels ils se battoient avec tout l'acharnement imaginable. Le sujet de ce choc si animé s'apprenoit par une légende qui présentoit ces mots: IL VAUT MIEUX COMBATTRE POUR LA PATRIE, QUE DE SE LAISSER SURPRENDRE PAR LES AVANTAGES TROMPEURS D'UNE PAIX SIMULÉE. Dans la suite il y eut des ordres pour supprimer ce monument, c'est ce qui les rendit alors assez rares, quoique Alexandre Farnese parût se moquer de cette piquante représentation, lorsqu'on lui apporta une de ces pièces.

Enfin le dernier jour du mois de Janvier de l'année 1580. mourut le Cardinal Henri, après avoir languï plusieurs semaines d'une maladie, que divers accidens rendirent incurable. Il s'étoit même trouvé dans un état si desespéré, qu'on avoit jugé nécessaire de proclamer les Administrateurs, qui, comme je l'ai dit dans le Livre précédent, devoient gouverner le Royaume pendant l'interregne: cependant ils ne commencèrent

1579

1579  
 Mort du  
 Cardinal  
 Henri

1580.

Mort du  
 Cardinal  
 Henri

1580. à prendre possession de l'autorité souveraine qu'après la mort du Roi.

Mouvements à cette occasion.

Ils étoient parfaitement instruits des dernières intentions de ce Monarque, qui leur avoit communiqué, non seulement les dispositions favorables où il se trouvoit à l'égard de Philippe, mais même le dessein qu'il avoit formé de reconnoître ce Roi pour son successeur, & de lui faire prêter serment en cette qualité. Les Ministres d'Espagne, bien informez de la volonté du feu Roi, en sollicitèrent vivement l'exécution auprès des Gouverneurs. Ceux-ci voyoient les affaires dans une situation à ne rien précipiter, & le sage tempérament qu'ils prirent fut de temporiser, & d'entretenir d'espérances les Agens de Philippe. Ce n'étoit pas qu'ils ne fussent convaincus de la nécessité de suivre le plan d'Henri, par l'impuissance absolue de se défendre contre les forces du Roi Catholique, qui paroissoit bien préparé à se faire lui-même justice par la voye des armes. Mais en même tems le peuple marquoit une résolution fixe d'établir un Roi de son gout: ce n'étoit que mouvemens tumultueux, par tout on n'entendoit parler que de l'exclusion des étrangers, sans réfléchir aux funestes conséquences d'une ardeur qu'on n'étoit pas en état de soutenir; enfin il n'y avoit personne qui n'entrât dans ce projet. Les Administrateurs dans cette confusion avoient à prévenir les troubles inévitables; les Portugais se déclaroient pour tout autre que Philippe; ce Monarque au contraire se monroit fermement résolu de se faire mettre la Couronne de Portugal sur la tête, en dépit de

de ses Concurrens & malgré la nation. Et il redoubloit ses instances avec d'autant plus de vivacité, qu'il favoit que les Gouverneurs ne prolongeoient la déclaration publique de son avènement au Trône, que pour favoriser les partisans de Don Antoine, auxquels ces délais donnoient le tems de prendre des mesures, & de faire des préparatifs propres à ne pas craindre les efforts de leurs ennemis.

Ces Administrateurs du Royaume pendant l'interregne étoient, George Almeida Archevêque de Lisbonne, Don Jean Mascaregna, Don François Saa, Don Jean Teglio, & Don Jaques Sofa. Philippe, instruit de leurs vues & du but de la lenteur qu'ils affectoient, ne leur donnoit aucun relâche, & ses Ministres ne cessoient de solliciter un prompt jugement. Ils protestoient devant Dieu & devant les hommes des malheurs qu'on devoit attendre, que les Gouverneurs en seroient seuls responsables, & la cause de la ruine de leur patrie si elle arrivoit. Sur cet aspect effrayant, ils insistoient à soutenir que la seule route capable d'amener au repos, étoit de le mettre en possession de la Couronne, sans chercher de mauvaises chicanes pour tirer l'affaire en longueur. Mais les Administrateurs répondoient avec une modération & un flegme à l'épreuve de la crainte, qu'il falloit au moins laisser aux onze Juges nommez du vivant du Cardinal Roi, le tems de faire un examen mur & réfléchi des titres de tous les Prétendans.

Philippe ne se payoit pas de ces raisons, ou plutôt de ces prétextes; il fit repliquer

Conduite  
des Gouverneurs  
du Royaume à  
l'égard de  
Philippe.

Vives  
menaces  
de ce Monarque.

que

1380.

que son droit étoit trop clair, trop légitime, pour avoir besoin de passer par les formalitez de la justice, que l'aveu du Cardinal défunt suffisoit pour le rendre incontestable aux yeux de ses Sujets; puisqu'en vertu de cette reconnoissance il avoit expressément ordonné de le recevoir pour Souverain, & de lui prêter le serment de fidélité. A cette exception de droit, il ajoutoit que sa dignité & le caractère dont il étoit revêtu ne lui permettoient pas de soumettre ses intérêts civils au jugement de simples particuliers, qu'il étoit Roi absolu & indépendant de toute autre Puissance sur la Terre, où il n'étoit justiciable d'aucun tribunal. Qu'au surplus Dieu lui avoit donné des forces suffisantes pour châtier ceux qui auroient la témérité de lui faire tort, & qu'il ne se sentoît pas d'humeur à laisser de semblables injures impunies. Qu'ils devoient faire de profondes réflexions sur leur état, pendant qu'ils en avoient le tems, parce que, s'ils le laissoient échaper, peut-être ne leur serviroit il de rien de se repentir.

Ses démarches  
auprès des  
Grands &  
du peuple.

Ce Monarque connoissoit trop les préceptes de la politique, pour ne faire jouer que les ressorts des menaces & de la frayeur. Il mit en usage les moyens propres à se concilier l'affection des peuples, il fit offrir aux Portugais tous les avantages publics & particuliers, qu'ils pouvoient attendre de la libéralité d'un aussi grand Roi. Par cette alternative de douceur & de sévérité, il comptoit employer les remèdes capables dans de pareilles conjonctures de vaincre les irrésolutions, de fixer les progrès d'une antipa-

thie,

thie, qu'il falloit étouffer avant qu'elle eût pris de plus profondes racines, avant qu'elle eût acquis assez de forces pour se porter aux plus violentes extrêmitéz. Car il n'ignoroit pas que les Portugais avoient secrettement envoyé des Agens, non seulement en Angleterre & en France, mais même dans les Pays-Bas aux factions qui s'étoient soustraites à l'obéissance de leur Souverain, pour obtenir des secours qui pussent les défendre du joug des Espagnols. De plus le bruit se répandoit (& l'effet le vérifia dans la suite, comme je le dirai en son lieu) qu'ils étoient résolus de solliciter les Turcs de rompre la trêve, & de faire une irruption dans les Etats maritimes du Roi Catholique.

Dans le fond tous ces mouvemens ne causoient aucune inquiétude à Philippe, le besoin des malintentionnez étoit trop pressant, les Puissances dont ils imploroient le secours étoient trop éloignées, pour les garantir du péril qui les menaçoit, à la vue d'une Armée que le Roi avoit déjà fait avancer sur les frontières. Dès la fin de l'année précédente, à la première nouvelle de l'état desespéré de la maladie du Roi Henri, les Barons & Seigneurs Sujets de l'Espagne & dont les terres confinoient au Portugal, avoient reçu ordre d'armer autant de leurs vassaux qu'il seroit possible, & de les tenir prêts à marcher au premier commandement. Outre cela Philippe avoit fait lever en Italie près de dix mille hommes d'infanterie, distribués en trois régimens, sous la conduite de Don Vincent Caraffe Prieur de Hongrie,

Ses préparaifs pour la guerre.

de

1580. de Charles Spinelli, & de Prosper Colonne, tous trois cependant subordonnez à Don Pierre de Médicis Général en chef de ces troupes. Enfin il s'étoit encore pourvu d'un corps de cinq mille fantassins Allemans sous le Comte Jérôme de Lodrone. Toutes ces troupes marchèrent au rendez-vous général, à la vérité à petites journées, suivant l'usage de tout tems pratiqué par les Espagnols.

Ses promesses au Duc de Bragance & à D. Antoine.

Cependant toujours attentif à se faire adju-ger la préférence par les voyes de la douceur, Philippe ordonnoit à ses Ambassadeurs à Lisbonne de mettre en usage tous les expédiens, qu'ils croiroient propres à lui gagner les suffrages des Juges, & des principaux du peuple, parmi lesquels il s'en trouvoit déjà un bon nombre disposé à prendre la défense de ses droits. Pour surcroit d'avantage, Don Antoine ne comptoit dans son parti que très peu de Nobles, tout ce corps portoit plutôt sur le Trône la Duchesse de Bragance, qui n'avoit pas des forces pour se soutenir contre un Compétiteur aussi puissant que le Roi Catholique. Malgré cette supériorité, ce Monarque voulut employer les promesses auprès de ses Concurrents. Ses Ministres firent les derniers efforts pour engager la Duchesse & Don Antoine à recevoir des récompenses, dont la grandeur pouvoit remplir leur ambition, sans se mettre au hazard de faire la triste expérience de la légéreté du peuple & de l'instabilité de sa faveur. Parti qu'ils leur représentoient autant nécessaire qu'honorable, s'ils vouloient tirer de leur concurrence des biens réels & con-

considérables, & ne pas s'exposer aux effets terribles de la juste colére d'un Roi qui alloit devenir leur Souverain. Ces raisons, quelque évidentes qu'elles fussent, ne convainquirent pas le Prince ni la Princeffe; éblouis de l'éclat d'une Couronne, le danger présent ne prévalut pas sur les espérances éloignées de secours, par lesquels ils se flattoient d'obtenir la victoire, sans songer que les forces de leur Rival redoutable étoient à leurs portes, prêtes à agir au premier signal. Dans cet aveuglement, bien loin de donner les mains à une paix avantageuse, ils n'épargnèrent rien pour faire naitre des obstacles à la décision, persuadés qu'à la faveur des délais ils auroient le tems de paroître en état de faire tête aux Espagnols.

On ne peut à ce détail qu'être étonné de la conduite des Portugais. Tous les inconvéniens d'une résistance opiniâtre leur étoient connus, ils savoient assez qu'il n'étoit pas possible de recevoir de longtems les secours étrangers, par conséquent ils se voyoient dans l'impossibilité actuelle de se défendre si la guerre s'allumoit. Malgré les malheurs qu'ils devoient envisager, l'entêtement d'attendre des forces suffisantes de pays séparés par une si vaste distance, cachoit à leurs yeux la fatale desunion qui les divisoit, une disette totale des provisions nécessaires pour se soutenir, pendant qu'à l'aspect du voisinage d'un ennemi puissant ils avoient, pour me servir de ces termes communs, le couteau dans la gorge. Dans des conjonctures où la prudence, la nécessité, les intérêts les plus précieux doivent les contraindre de se

Réflexion sur la conduite des Portugais.

1580.

garentir de defastres inévitables, ils se précipitent en aveugles dans l'abîme, par des démarches qu'ils ne pouvoient jamais réparer sans avoir encouru le titre de rebelles, comme on le verra dans la suite. Tant est véritable la maxime contenue dans le proverbe trivial, qui dit qu'on ne fait aucune estime des avantages de la paix, lorsqu'on n'a pas auparavant éprouvé toutes les horreurs de la guerre; & ceci est une sentence de l'Arioste, ou pour mieux dire du Tasse. Mal commun à tous les peuples, qui courent inconsidérément au précipice, sans prévoir les suites de leurs emportemens.

Philippe  
choisit le  
Duc de  
d'Albe  
pour l'ex-  
pédition  
de Portu-  
gal.

Aussi Philippe, après avoir fait inutilement par le ministère de ses Ambassadeurs, tout ce qu'il croyoit propre à persuader aux Portugais de se résoudre à lui rendre justice par les voyes de la douceur, résolut enfin de se pourvoir par la force, & d'en venir à la rigoureuse extrémité d'une guerre. Les troupes Italiennes & Allemandes, qui étoient en marche pour l'Espagne, où elles arrivoient de jour en jour, reçurent ordre de se rendre sur les confins du Portugal. Pendant que son Armée s'assembloit, il examinoit sur lequel de ses Généraux il jetteroit les yeux, pour lui confier la conduite de cette importante expédition, & après quelques jours de réflexion, il jugea qu'il ne pouvoit mieux faire que d'en charger le Duc d'Albe, qui depuis deux ans étoit exilé à Uzeda. Sur cette résolution, il ordonna à Don Emanuel Henriques de se transporter dans cette ville, & de remettre à ce Seigneur les patentes de Capitaine général pour cette conquête,

quête, avec un ordre précis de partir sur le champ pour se mettre à la tête de l'Armée. 1580.

Henriques exécuta sa commission, & lorsqu'il présenta le brevet, le Duc surpris du choix de Philippe, se tournant du côté de l'Ambassadeur, lui dit, „ Eh quoi! le Roi „ mon maître, pour faire la conquête d'un „ Royaume, est-il réduit à avoir besoin „ d'un Capitaine enchainé”? Réponse orgueilleuse, selon quelques-uns, & peu convenable dans la bouche d'un Sujet disgracié & banni de la présence de son Souverain. Elle ne parut pas telle au Roi, au moins en apparence il la prit pour un trait de plaisanterie, parce que sa maxime étoit de ne s'arrêter qu'aux actions, sans tirer les paroles libres à conséquence. Aussitôt le Duc écrivit au Roi par le même porteur une lettre, pour obtenir la permission de se rendre à la Cour, dans le seul esprit d'y apprendre les sujets de sa disgrâce, & de se justifier des crimes dont on l'avoit noirci. Mais Philippe lui répondit que toute affaire cessant il n'avoit qu'à aller joindre l'Armée, parce qu'il feroit & plus sûr & plus glorieux pour lui de prouver son innocence en Portugal. Il falloit que ce Monarque fût bien convaincu de la fidélité de ce Seigneur, pour ne pas craindre son ressentiment dans une affaire qui intéressoit si fort son honneur & la gloire de sa Monarchie: l'événement fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé dans son choix.

Dans le tems que le Duc d'Albe se rendoit à Cantilana, où étoit le rendez-vous général de l'Armée, Sa Majesté Catholique partit de Madrid accompagnée de toute sa Cour,

Réponse  
de ce Sei-  
gneur à  
cette nou-  
velle.

Ambassa-  
deurs des  
Portugais à  
Philippe.

1580. Cour, pour s'approcher du Royaume de Portugal. A peine ce Monarque fut-il arrivé à Guadaloupe, qu'il y fit célébrer avec une magnificence extraordinaire un service pour le repos de l'ame du défunt Cardinal Roi. Pendant son séjour dans ce bourg, il donna audience à deux Ambassadeurs, que les Portugais lui avoient envoyez, & qui furent Don Gaspar Casalé Evêque de Coimbre & Don Emanuel de Melo. Le sujet de leur commission étoit de supplier ce Monarque de suspendre la résolution qu'il avoit prise de passer en Portugal, jusqu'à ce que les Juges élus par Henri même eussent déclaré l'héritier légitime de la Couronne. Déclaration qu'ils assuroient devoir être faite dans peu de tems, en présence des Etats-Généraux du Royaume.

Succès de  
cette dé-  
putation.

Philippe répondit ,, que son titre étoit in-  
 ,, contestable, que le feu Roi l'avoit tellement  
 ,, reconnu, qu'il s'en étoit expliqué publique-  
 ,, ment en diverses manières. Que ce Prin-  
 ,, ce, sur un mûr examen après s'être con-  
 ,, vaincu que toutes les loix prononçoient  
 ,, en faveur de ce droit, avoit résolu de le  
 ,, reconnoître solennellement son succes-  
 ,, seur, & de lui faire prêter serment de fi-  
 ,, délité par la nation. Qu'il n'avoit diffé-  
 ,, ré cette cérémonie, que dans le dessein  
 ,, d'adjuger des récompenses convenables à  
 ,, quelques-uns des Prétendans pour lesquels  
 ,, il s'intéressoit particulièrement. Que tou-  
 ,, tes ces circonstances étoient parfaitement  
 ,, connues des Portugais, puisque le feu  
 ,, Roi les avoit sollicités de la manière la  
 ,, plus pressante de concourir à ses vues".

A

A ces représentations de faits avérez, il a- 1580.  
 jouta „ qu'il ne convenoit pas à un Roi d'Es-  
 „ pagne, Souverain libre & indépendant de  
 „ toute autre Puissance pour le temporel,  
 „ de soumettre sa cause dont la justice étoit  
 „ manifeste, à un autre tribunal, & à un tri-  
 „ bunal où siégeoient ses Parties plutôt que  
 „ ses Juges. Que de plus c'étoit une erreur  
 „ grossière de croire que l'autorité qu'ils  
 „ avoient reçue d'un Roi vivant, pût être  
 „ valide après sa mort qui anéantissoit son  
 „ pouvoir avec sa personne. Que le de-  
 „ voir des Portugais étoit de se résoudre  
 „ de bon gré à implorer sa faveur & ses  
 „ bonnes graces, sur l'assurance de sa part  
 „ qu'ils éprouveroient les effets d'une clé-  
 „ mence & d'une humanité sans bornes. Au  
 „ lieu que, si par une obstination criminel-  
 „ le ils irritoient sa juste colère, il n'y au-  
 „ roit plus lieu au traitement que doivent  
 „ attendre de fideles Sujets, & qu'il ne pour-  
 „ roit que les regarder comme d'opiniâtres  
 „ rebelles, dignes des punitions les plus ri-  
 „ goureuses”.

Les Ambassadeurs furent congédiés avec  
 cette réponse. Philippe poursuivit son voya-  
 ge vers Badajox, où il comptoit faire as-  
 sembler toute son Armée, que le Duc d'Al-  
 be avoit des ordres très précis de mettre  
 promptement en un corps, de joindre mê-  
 me un renfort aux troupes arrivées d'Italie.  
 Ces préparatifs de guerre ne l'empêchoient  
 pas d'employer les moyens, propres à finir  
 la querelle sans effusion de sang : en fai-  
 sant montre de ses forces & des effets à  
 Craindre de sa vengeance, il continuoit a-  
 vec

Marche  
de ce  
Monarque  
en Portu-  
gal.

1578. — avec toute la vivacité imaginable les négociations pacifiques. Il fit proposer des conditions avantageuses aux Gouverneurs & autres Officiers généraux des Provinces du Royaume, qui étoient alors assemblez à Almerin, pour y rendre dans les Etats une décision sur cette importante affaire. Sur tout il fit remettre quelques articles de faveur, qu'il avoit ci-devant envoyez au Cardinal, qui les avoit fort approuvez, & qui les auroit fait valoir, si la mort n'avoit pas rompu ce dessein. Et dans la vue de faire connoître à tout le monde que ce Monarque mit en usage les voyes de la douceur, contre ce que d'autres Historiens ont écrit que dès le commencement de la querelle il avoit traité les Portugais avec une hauteur & une dureté insupportable, je vais les rapporter en cet endroit. Ils feront un témoignage authentique de sa conduite, & feront connoître les démarches qu'il a faites, avant que de se résoudre à prendre des expédiens qui devoient entraîner la ruine des peuples, qu'il se voyoit contraint de réduire par les armes. Voici ces conditions.

Condi-  
tions qu'il  
offre aux  
Portugais.

» I. Que dès l'instant que les Portugais  
» par leur volonté libre auroient reconnu  
» le Roi Philippe leur légitime Souverain,  
» & sous ce titre l'auroient mis en posses-  
» sion du Royaume, qui dans toutes les ré-  
» gles de la justice lui appartenoit en ver-  
» tu de sa naissance, il promettoit de ne  
» rien changer des privilèges & immunitéz  
» de la nation, soit quant aux loix, soit  
» par rapport à la forme des jugemens,  
s'obli-

„ s'obligeant de maintenir les Etats, tous  
 „ les statuts fondamentaux du Royaume,  
 „ & tous les réglemens au sujet des milices  
 „ du pays.

„ II. Qu'il ne donneroit les magistratures,  
 „ offices, & dignitez, tant ecclésiastiques  
 „ que militaires, avec leurs fruits, revenus,  
 „ & émolumens, qu'aux Portugais naturels.  
 „ Bien entendu que cet engagement aura  
 „ lieu, non seulement pendant tout le tems  
 „ qu'il plaira au Roi faire sa résidence en  
 „ Portugal, mais encore dans le tems de  
 „ son absence quelque éloigné qu'il puisse  
 „ être.

„ III. Qu'il n'exigeroit aucune décime  
 „ des Eglises, & que, suivant la coutume  
 „ des Rois ses prédécesseurs, il conserve-  
 „ roit la Chapelle, ou plutôt la Communau-  
 „ té des Prêtres à Lisbonne, destinez aux  
 „ fonctions du ministère sacré & à l'usage  
 „ du service divin.

„ IV. Qu'il n'accorderoit aucun domai-  
 „ ne, aucune seigneurie dans toute l'étendue  
 „ du Royaume, qu'aux seuls Portugais. Et  
 „ s'il arrivoit que par la mort de quelque  
 „ propriétaire, des domaines tombassent à  
 „ la Couronne, il promettoit de les remet-  
 „ tre sur le champ, & sans en rien réserver à  
 „ son profit, ou aux parens du défunt, ou  
 „ à d'autres naturels du pays dont les ser-  
 „ vices rendus à la patrie seroient restez  
 „ sans récompense.

„ V. Qu'il conserveroit, sans y rien in-  
 „ nover, les Tribunaux de justice établis  
 „ dans le Royaume, les formalitez des pro-

22 cédures, & la manière de juger pratiquée  
22 par les Magistrats.

22 VI. Que les monnoyes qui seroient fa-  
22 briquées à l'avenir auroient la même  
22 empreinte en usage sous les Rois précé-  
22 dens, à moins que ce ne fût des espèces  
22 que Sa Majesté souhaiteroit faire frapper  
22 le jour qu'il prendroit possession du Trô-  
22 ne, pour être distribuées au peuple.

22 VII. Que pour la défense des places  
22 fortes du Royaume, il n'y mettroit au-  
22 cune garnison de soldats étrangers, mais  
22 uniquement de Portugais naturels. Par  
22 une suite du même engagement il pro-  
22 mettoit de tenir les Armées de terre &  
22 de mer dans le même état, le même  
22 nombre, la même forme, la même dis-  
22 cipline, les mêmes loix, en usage dans  
22 le Royaume: avec cette condition de  
22 plus, qu'il ne donneroit les emplois mi-  
22 litaires quels qu'ils fussent qu'à des Officiers  
22 du pays, & que les matelots, soldats,  
22 Capitaines, & autres sans exception, se-  
22 roient tous Portugais.

22 VIII. Qu'en cas que le Roi fût absent,  
22 il ne remettrait le gouvernement du Ro-  
22 yaume qu'à des Portugais, ou à des Prin-  
22 ces du sang royal, ou à un Prince de  
22 sa maison. Que pour mieux remplir cet-  
22 te promesse, il envoyeroit son fils aîné  
22 en Portugal, pour lui faire prendre les  
22 mœurs, les coutumes, & le caractère  
22 des gens du pays.

22 IX. Qu'en quelque endroit que le Roi  
22 pût se trouver, il auroit en tout tems à  
22 sa suite des Seigneurs Portugais, pour  
22 l'aider

» l'aider de leurs conseils dans les affaires  
 » qui concerneroient leur patrie, & que  
 » tout ce qui se traiteroit à ce sujet seroit  
 » écrit sur les registres en langue Portu-  
 » gais.

» X. Qu'il recevroit à son service dans  
 » sa maison de jeunes Gentilshommes Por-  
 » tugais, ainsi qu'il étoit pratiqué par les  
 » Princes de la Maison de Bourgogne. Pa-  
 » reillement, que la Reine auroit à sa Cour  
 » des Demoiselles de la même nation,  
 » pour les marier ensuite dans les tems con-  
 » venables. De plus, qu'en conformité de  
 » la coutume observée par les Rois de  
 » Portugal, les nobles au dessus de l'â-  
 » ge de douze ans seroient inscrits sur la  
 » liste des pensionnaires de l'Etat, les ro-  
 » turiers pour le service des Armées à la  
 » paye qu'on nomme Maradias, & que tous  
 » les ans le Roi en recevroit deux cens  
 » de cette dernière classe à son service.

» XI. Qu'il annulleroit tous les droits &  
 » impôts qui se payoient jusqu'alors entre  
 » les Portugais & les Castillans, & qu'il  
 » laisseroit une pleine liberté de transporter  
 » de Castille en Portugal la quantité de  
 » vivres dont ce dernier Royaume auroit  
 » besoin.

» XII. Enfin qu'il seroit délivrer trois cens  
 » mille écus, pour être partie distribuez aux  
 » pauvres, partie pour le rachat des prison-  
 » niers.

Tels furent les articles offerts par le Roi <sup>Autres</sup>  
 aux Portugais. Philippe ne manqua pas de <sup>offices.</sup>  
 les rendre publics, dans la vue de faire con-  
 noître sa bonne volonté pour ses nouveaux

1580.

Sujets, & ne laisser aucun doute sur les dispositions où il se trouvoit d'éviter tous les incidens capables de conduire les affaires à des extrêmités préjudiciables au Royaume. Il ne s'en tint pas aux promesses ci-dessus, il déclara avec beaucoup plus d'étendue, comme nous l'apprenons de Viperano & de Conestaggio après lui, que son intention étoit, non seulement de porter la Religion & la Justice au plus haut degré de grandeur & de perfection, mais encore d'amplifier certains privilèges tant publics que particuliers.

Succès de ces démarches.

Cette conduite donnoit beaucoup d'ombrage à ses concurrens, qui craignoient avec juste raison que ces excès de générosité ne fissent revenir une bonne partie du peuple de l'obstination où il paroïsoit, d'exclure tous les étrangers. En effet cet entêtement étoit si fixe dans tous les esprits, qu'il ôtoit toute idée du bien public, cet unique but écartoit toutes les réflexions sur le salut du Royaume, étouffoit même tout sentiment pour sa propre conservation & l'intérêt de sa fortune. A la vue de ce préjugé, il n'est pas étonnant que toutes les démarches pacifiques de Philippe ne fissent aucun effet. Cette fermentation étoit entretenue par les discours de quelques mauvais compatriotes, qui éblouissoient par l'aspect trompeur de l'intérêt de la patrie. Ces émissaires étoient eux-mêmes animez par des Puissances du dehors, qui jalouses de l'excessive grandeur du Roi Catholique, n'avoient rien plus à cœur que d'y mettre des bornes, pour se délivrer de leurs inquié-

quiétudes. Ainsi les ennemis de l'Espagne conjurez fomentoient sous main les folles idées d'un peuple ignorant, dont la fureur n'aboutit qu'à combler la misère du Royaume, par les maux inséparables d'une guerre qui devoit le réduire en servitude.

1580.

On reviendra moins de cet opiniâtre aveuglement des Portugais, quand on saura que dans ce tems-là même ce malheureux pays étoit affligé du plus terrible de tous les fléaux. La peste le ravageoit depuis l'année précédente, qu'elle avoit commencé à se faire sentir à Lisbonne, où peu après elle fut si violente, que souvent on comptoit plus de mille morts en un jour. En peu de tems cette capitale parut déserte; d'autant plus que presque toute la Noblesse en sortit pour se renfermer dans ses terres, soit pour se mettre à couvert de cette cruelle maladie, soit pour marquer une neutralité exacte, & attendre en repos la fin des troubles. Ceux qui vouloient acquérir le relief d'un zèle ardent pour le bien public, suivirent les Administrateurs du Royaume, qui pour ne pas être exposez au danger de la peste, s'étoient retirez à Almerin:

Peste en Portugal.

Ils y furent accompagnés par les membres des Etats, autrement les députés des trois Ordres du Royaume, du Tiers Etat, des Ecclésiastiques & de la Noblesse. Dans ces deux derniers il y avoit un assez grand nombre de personnes, qui marquoient ouvertement de la disposition à recevoir le Roi Catholique pour maître, & même trois des Gouverneurs entroient dans ce projet. Mais la crainte du peuple, qui ne contenoit pas

Disposition des Etats à l'égard de Philippe.

1580.

les mouvemens de sa haine contre les étrangers, sur tout contre Philippe, & qui continuoit à déclarer hautement sa ferme résolution de n'obéir qu'à un Roi du pays; cette crainte arrêtoit le parti contraire, & cette fatale division augmentoit le desordre dans l'assemblée.

Fuite des  
Etats.

Telle étoit la situation déplorable du Portugal. La majeure partie de ceux qui pensoient à déférer la Couronne au Roi d'Espagne, n'osoit trop le faire connoître, encore moins travailler à se mettre en état d'exécuter ce projet; les autres ne vouloient point entendre parler de ce Monarque. L'animosité de ceux-ci, l'incertitude des autres, furent cause que bien peu méritèrent d'avoir part aux effets de la clémence & des bontez du Roi, comme sans aucun doute une conduite contraire les auroit répandus sur tout le monde. Et ce qu'il y a de plus incompréhensible dans l'emportement des Portugais, peu avoient assez de sagesse & de prudence pour se résoudre à prendre le parti qui présentoit une paix solide, & aucun n'avoit assez de ressources pour offrir les moyens de faire la guerre. Dans le tems que l'assemblée flottoit dans cette confusion, la peste pénétra à Almerin, quantité en moururent, entre autres, Don Jean Gonzalez Comte de la Coglietta. L'épouvante saisit la Noblesse qui s'étoit retirée dans cette ville, chacun songea à s'enfuir, les uns d'un côté, les autres de l'autre, où la frayeur croyoit trouver une retraite plus sûre. Les Administrateurs du Royaume se sauvèrent dans la forteresse de Setuval, où ils se fortifièrent le

le mieux qu'il leur fut possible.

1580

Le Duc d'Albe étoit à Cantillane avec toute l'Armée, entre les fleuves de Guadiane & de Douro, à trois milles de Pradagios, où il entra accompagné de Ferdinand son fils & de Sanche d'Avila. Ces deux Officiers avoient eu ordre de prendre les devans, pour préparer toutes choses à la revue générale. Elle se fit le 4. de Juin dans la plaine de Santillane, en présence du Roi, de la Reine, des Infans, de l'Archiduc, & des Grands de la Cour. Philippe s'étoit transporté au camp, pour voir le Duc d'Albe & prendre avec ce Général les mesures convenables à une expédition de cette importance. Il vouloit aussi voir par lui-même l'état & la force de ses troupes, dont la montre présenta un spectacle des plus brillans, par le concours de tant de Princes & de Seigneurs, dont le cortége aussi nombreux que magnifique offroit aux yeux une variété pompeuse de livrées plus riches les unes que les autres, une éclatante diversité dans les armes & dans tout l'attirail des combats.

Revue  
générale  
del'Armée  
d'Espagne

Le nombre des soldats qui composoient cette Armée est différent dans les Historiens. Les uns le font monter à vingt mille hommes, dont ils donnent le détail. Quatre mille cinq cens Italiens, trois mille cinq cens Espagnols vétérans, autant d'Allemands en un régiment du Comte de Lodrone, & neuf mille Espagnols de nouvelles recrues, outre quinze cens chevaux. D'autres soutiennent qu'il n'y avoit pas plus de dix sept mille hommes. Qu'on admette l'un ou l'autre de ces sentimens, il n'importe. Il est certain qu'il

Diversifié  
sur la force.

1580. n'étoit pas besoin d'une Armée plus forte pour faire la conquête du Portugal, dépourvu de toutes les provisions nécessaires pour sa défense. Ajoutons que l'Armée de Philippe avoit à sa tête des Chefs d'une grande expérience. Sans compter le Généralissime qui ne voyoit point d'égal, on distinguoit entre autres Prosper Colonne, le Prieur de Hongrie, & Charles Spinelli, Commandans des troupes Italiennes, tous sous les ordres supérieurs de Don Pierre de Médicis; le Comte Jérôme de Lodrone Colonel des Allemans; le Mestre de camp général de l'Armée étoit Don Sanche d'Avila; les Espagnols des nouvelles milices obéissoient à Don Pierre Soto & à Pierre Gonçalez de Mendoza, qui les avoient amenez d'Italie. Enfin on voyoit quantité d'autres Officiers de la première réputation. Le Général de la cavalerie étoit Don Ferdinand de Toléde fils du Duc d'Albe, qui remplissoit la charge de Lieutenant de son père.

Elle entre en Portugal.

Sans perdre de tems le Duc d'Albe se mit en marche, & pénétra dans le Portugal. L'ouverture de la campagne fut brillante, la prise d'Elvas, place importante à huit milles de Badajox, fut le premier coup des armes Espagnoles. Il est vrai qu'on s'en rendit maître par intelligence: car il s'en falloit bien que les villes du Royaume eussent toutes l'intention de se défendre, il y regnoit une division favorable aux progrès des conquérans. Enforte qu'avant la fin de Juin le Duc avoit soumis Olivença, Portalegre, Campo-Major, & d'autres lieux de moindre conséquence. En même tems il envoya Don Sanche

che d'Avila avec un détachement d'infanterie & de cavalerie, pour surprendre Villavitiosa, place forte du domaine du Duc de Bragance. Cette forteresse ne put tenir contre le ravage des bombes, elle fut emportée par escalade, & d'Avila en remit la garde à Gaspar Gemel, à qui il laissa une garnison de cent cinquante soldats Italiens.

D'un autre côté le Duc avoit pénétré jusqu'à Sétuval, où il savoit que la plus illustre Noblesse du Royaume s'étoit retirée avec les Gouverneurs. Quoique cette place fût extrêmement fortifiée, & de la dernière importance pour les Portugais, ils ne firent point de défense, & le Duc la prit sans peine. Pendant qu'il étoit occupé à cette expédition, le Marquis de Ste. Croix amena soixante galères, sur lesquelles le Duc fit embarquer son Armée, pour la transporter à Cascais où il débarqua peu de tems après. Cette place étoit une des forteresses du Royaume, voisine de Lisbonne dont elle n'est pas éloignée de plus de cinq lieues, & où commandoit Don Diégue de Menesez, grand partisan de Don Antoine. Ce Seigneur, hors d'état de soutenir un Siège, fut contraint de se rendre peu de jours après l'arrivée des Espagnols. Alors le Duc d'Albe, dans la vue de répandre l'épouvante, revint à sa sévérité naturelle, fit trancher la tête à Menesez, pendre le Gouverneur avec vingt autres, & mettre quantité d'autres à la chaîne, tous condamnez sous le titre de rebelles à Philippe leur légitime Souverain.

Sévérité  
du Duc  
d'Albe.

Pendant que les Espagnols avançaient leurs conquêtes, Don Gaspar Sergos étoit arrivé

Ambassadeur de D.  
Antoine à  
à la Porte.

## 346 VIE DE PHILIPPE II.

1580.

à Constantinople, revêtu du caractère d'Ambassadeur de Don Antoine, & chargé de demander du secours à la Porte. C'est en vertu de semblables démarches que le Grand-Seigneur prend avec juste raison le superbe titre d'arbitre de tous les différends des Princes Chrétiens, puisque les foibles implorent son assistance, & que les forts recherchent son amitié & son alliance. Telle est la source fatale de cette énorme grandeur, qu'on voit croître prodigieusement de jour en jour.

Son discours.

L'Ambassadeur remit au Sultan & au Grand-Visir divers présens, pour gagner plus facilement leur faveur, dans l'espérance de donner plus de force à ses représentations, qu'il exprima de cette manière. „ Que Philippe II. par une violence inouïe vouloit  
 „ dépouiller de la Couronne de Portugal le  
 „ Roi Don Antoine, à qui elle appartenoit  
 „ par le droit naturel, comme en ayant hérité de son père. Que le Roi d'Espagne,  
 „ non content de la possession de tant de  
 „ Royaumes qui composoient sa vaste Monarchie, vouloit encore ravir de force ce  
 „ qui appartenoit à son propre sang selon  
 „ toutes les loix. Que ce Monarque étoit  
 „ le plus irréconciliable ennemi de la Porte, à qui il ne convenoit pas de laisser  
 „ grandir un rival qui lui avoit juré une haine éternelle. Que Sa Hauteſſe ne pouvoit  
 „ pas trouver de conjoncture plus favorable,  
 „ pour attaquer les États de cet insatiable  
 „ concurrent avec de puissantes Flottes, qu'elle  
 „ ne pouvoit même jamais voir plus de  
 „ jour à faire de grandes conquêtes, que  
 „ dans le tems qu'il étoit occupé à envahir

„ le

„ le bien d'autrui. Que les généreuses en-  
 „ treprifes du Grand-Seigneur feroient sou-  
 „ tenues des forces du Royaume de Portu-  
 „ gal, jointes à celles de France, d'Angle-  
 „ terre, & de Hollande, toutes nations en-  
 „ nemies de l'Espagne, qui ne feroit pas en  
 „ état de réfister aux armes unies des prin-  
 „ cipales Puiffances de l'Europe”.

En apparence on reçut avec plaifir la pro-  
 pofition de l'Ambaffadeur, on affembla mê-  
 me plusieurs fois le Conseil pour en délibé-  
 rer: mais c'étoit plutôt dans la vue de don-  
 ner quelque fatisfaction au Miniftre Portu-  
 gais, que par le defir qu'on eût de prendre  
 part aux querelles des Potentats de la Chrétien-  
 té. La Monarchie Ottomane fe trouvoit a-  
 lors bien déchue de cette grandeur, qui a-  
 voit fait trembler tous fes voifins fous les re-  
 gnes précédens. Un Empereur imbécille oc-  
 cupoit le Trône, & d'ailleurs rempli de la  
 guerre de Perfe, il ne pouvoit pas entrepren-  
 dre l'expédition à laquelle on l'invitoit avec  
 des offres fi féduifantes. Dans cette circon-  
 ftance, fa réponfe fut, „ que Don Antoine  
 „ fit en forte de fe foutenir & de gagner du  
 „ tems pendant cette année, & qu'il lui pro-  
 „ mettoit pour la fuivante les fecours con-  
 „ venables à fes intérêts”.

Réponfe  
qu'il re-  
çoit.

Don Antoine de fon côté employoit les  
 intrigues, jufqu'à la violence, pour avancer  
 fes affaires. Soutenu du crédit de l'Evêque  
 de Guarda & de fes parens de la Maifon de  
 Portugal, qui entretenoient la fureur du peu-  
 ple & fa haine pour les Efpagnols, il met-  
 toit tout en ufage pour fe faire proclamer  
 Roi le plutôt qu'il lui feroit poffible. Il al-

Conduite  
violente  
de D. An-  
toine.

1580.

loit même jusqu'à la cruauté pour se faire obéir, il exigeoit des Gouverneurs, des Officiers publics, en vertu de sa seule autorité, de diriger les affaires à sa fantaisie. C'étoit un crime capital d'oser faire des remontrances, & il en couta la vie au Docteur Ferdinand Pina, qui voulut avec liberté le persuader de ne point contraindre les personnes en charge dans les fonctions de leurs emplois; Don Antoine le fit tuer publiquement par un des assassins qu'il entretenoit à sa suite. Mais il eut le chagrin de ne pouvoir pas mettre le meurtrier à couvert des poursuites de la Justice, ni empêcher qu'il ne fût condamné à expier son crime par le plus rigoureux supplice. Cette mortification ne put le faire changer de conduite, il parut même insensible à celle qu'il reçut peu après, lorsque dans un lieu assez public il s'entendit accabler du reproche d'être le plus ingrat de tous les hommes.

Qui se  
fait pro-  
clamer  
Roi.

Mais toutes ces fautes ne furent pas aussi lourdes, que celle qu'il fit ensuite. Il se trouvoit à Santarem, sous prétexte d'assister à une fête publique où il y avoit un concours infini de peuple; il eut l'imprudence de se faire proclamer Roi à Lisbonne par ses partisans. Aussitôt qu'il reçut cette nouvelle, il prit ce titre, & suivi d'une foule considérable il se mit en chemin pour se rendre dans cette capitale, où à la vérité il fut reçu & salué Souverain avec quelques acclamations. Ce triomphe apparent n'avoit rien de solide, il ne dut ces applaudissemens qu'à la confusion générale & à la crainte de s'exposer à de fâcheuses extrê-

trémitez, & il ne pouvoit pas se flatter de recevoir des suffrages libres & sincères. D'ailleurs, par la retraite des meilleurs bourgeois que la peste avoit obligez de fuir, il ne restoit que la plus vile populace, qui sans connoître l'état des affaires, se laissoit emporter en aveugle à des mouvemens d'avarice & de cruauté. Aussi cette démarche ne servit qu'à rendre l'établissement de Don Antoine plus difficile, & causa enfin sa ruine. Les Gouverneurs du Royaume, qui s'étoient enfuis pendant la nuit de Setuval pour s'enfermer dans Castelmario, n'eurent pas plutôt appris la révolution arrivée à Lisbonne, qu'ils déclarèrent Philippe II. légitime Roi de Portugal.

1580.

Philippe  
déclaré.  
Roi de  
Portugal.

Ce Monarque, à la nouvelle de cet événement, envoya ordre au Duc d'Albe de s'approcher de Lisbonne. Don Antoine, qui se trouvoit déjà déconcerté par la perte de Cascais, au bruit de la marche du Général Espagnol, résolut d'aller à sa rencontre & de le combattre. Pour cet effet il fit mettre sous les armes dix mille hommes du peuple de la capitale, à la tête desquels il vouloit faire contenance auprès de la forteresse de St. Julien, place très importante qui tenoit encore pour lui. Mais pour son malheur, Sforce Orfino qui étoit dans son Armée l'engagea à changer de dessein, & par le conseil de cet Officier il se retira à Alcantara à un mille de Lisbonne, au delà d'un torrent qui le séparoit de l'ennemi. Le Duc d'Albe de son côté fit avancer son Armée au Fort de St. Julien, & le jour de St. Laurent il commença à le battre avec dix pièces de canon.

Le Duc  
d'Albe  
marche à  
Lisbonne.

1580.

Négocia-  
tions pour  
la paix.

Pendant tous ces mouvemens, les Administrateurs jettèrent des propositions qui firent entamer un traité d'accommodement entre le deux parties. Don Antoine s'y monroit très disposé, & à ce sujet il écrivit au Duc d'Albe une lettre dans les termes les plus modérez. Mais la fierté naturelle du Duc & le caractère de hauteur qui distingue la nation Espagnole firent échouer la négociation: dans la réponse le Duc ne voulut pas mettre la qualité d'Altesse, & ne donna au Prince que le simple titre de Seigneurie. Don Antoine, piqué au vif de cette affectation insultante, rompit les pourparlers. Le Duc se repentit d'avoir donné lieu à cet incident, mais il s'en consola par la conquête de St. Julien & d'une autre forteresse nommée la Cabezza secca, dont il se rendit maître par composition.

Situation  
du camp  
& de l'Ar-  
mée de  
Don An-  
toine.

Cependant il y avoit eu quelque légère escarmouche entre la cavalerie de l'un & l'autre camps, à l'occasion des mouvemens que faisoit Don Sanche d'Avila, qui alloit souvent reconnoître celui des Portugais. Le Duc, impatient d'en venir à une action que les ennemis paroissoient éviter, voulut s'instruire par lui-même de leur situation, & le 24. d'Aout il s'y transporta en personne. Il les trouva bien fortifiez à un mille de Lisbonne dans un poste très commode, s'ils avoient su mettre à profit les avantages de leur terrain, comme toutes les raisons devoient les y obliger. Ils avoient devant eux une petite rivière dont les bords escarpez les mettoient entièrement à couvert de toute surprise, d'un côté la capitale les couvroit, & de l'autre ils étoient

toient défendus par le Tage, sur lequel ils avoient une Flotte d'environ cent bâtimens, où l'on comptoit quarante deux galions fournis d'une nombreuse artillerie. Leur Armée consistoit en seize mille fantassins & deux mille chevaux, à la vérité tous soldats ramassez, jusqu'à un nombre assez considérable de Mores de Barbarie.

A la vue d'une situation aussi avantageuse, fortifiée de bons retranchemens, qui devoient être défendus par des soldats frais & reposez pendant plusieurs jours, au lieu que les Castillans étoient harassés d'une marche précipitée & d'autres maux qu'ils avoient soufferts, il sembloit que le Duc d'Albe ne dût point songer à entreprendre de forcer les ennemis. Ces difficultez ne l'effrayèrent pas, il résolut de les attaquer, convaincu que la qualité de ces troupes devoit faire espérer leur défaite par elles-mêmes, sur tout après avoir considéré que peu auparavant on avoit compté dans Lisbonne plus de quarante mille hommes, dont le nombre étoit considérablement diminué & diminuoit encore de jour en jour. Sur ces expositions, son avis fut généralement applaudi dans le Conseil de guerre, où il fut déterminé d'engager la bataille le jour de St. Barthelemi, pour ne point donner le tems aux Portugais de prendre des mesures, & de recevoir de nouveaux secours, qu'on apprenoit être en marche de toutes les parties du Royaume.

Avant toutes choses le Duc d'Albe ordonna au Marquis de Ste. Croix de tenir ses galères en état de combattre dans le fleuve, qui dans l'endroit où il devoit se poster avoit trois mil-  
les

Résolution du Duc d'Albe.

Fin de l'histoire de Portugal.

Qui attaque les ennemis.

1580.

les de largeur. Cette Flotte ainsi disposée devoit servir comme d'aile à l'Armée, dont elle étoit peu éloignée. Tous les précautions prises, les Espagnols se mirent en marche la nuit du jour convenu pour le combat, & ils s'avancèrent en bon ordre auprès du camp des ennemis. Ils l'attaquèrent de grand matin, & l'action se soutint plusieurs heures, sans que la victoire parût se déclarer pour aucun des deux partis. Le plus grand effort fut à l'attaque du pont de la petite rivière que les Portugais défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté, mais enfin il fut emporté de vive force par les Italiens. Dans ces entre-faites, l'arrivée d'un régiment de piquiers Allemands décida de la journée, & ouvrit une victoire complete. Les Portugais à l'aspect de ce corps ne firent plus de résistance, & prirent la fuite. Le Duc les poursuivit jusques aux portes de Lisbonne, & en tua un assez grand nombre au moyen du desordre de cette populace, & le carnage auroit été beaucoup plus grand, si les fuyards avoient eu plus de chemin à faire. Sur le Tage les Espagnols étoient aussi vainqueurs: le Marquis de Ste. Croix se mit à poursuivre de près la Flotte Portugaise, & après avoir fait sécher les éperons & mettre les pavésades, il se fit suivre par les gros navires, dans la résolution de livrer le combat. A son approche les galions & tous les vaisseaux ennemis arborèrent pavillon blanc en signe de paix, & furent reçus en grace sans aucune difficulté.

Fuite des  
Portugais.

Mouvements de  
D. Antoine.

La fuite de l'Armée vaincue se fit avec un desordre extraordinaire, & Don Antoine n'eut

n'eut pas assez d'autorité pour retenir les fuyards. Ce malheureux Prince, blessé d'un coup de lance au cou, ne vit d'autre parti pour lui-même que de se sauver à toute bride à Santaren, avec un petit nombre de ses plus intimes amis. Il y fut bientôt joint par Don François Comte de Vimiosa, qui avoit reçu une blessure. Quoique Santaren fût une place extrêmement forte, Don Antoine, rempli de frayeur, ne s'y crut pas en sûreté, & il se détermina à s'éloigner du voisinage des ennemis. A la vérité, il avoit également à craindre la poursuite du vainqueur, & les funestes effets de l'épouvante de ses partisans qui l'avoient accompagné. Pour prévenir les revers qu'il envisageoit, il employa toutes les voyes d'honnêteté & de bienfaisance pour se séparer de ceux qui s'étoient sacrifiés pour ses intérêts, & après leur avoir fait approuver ses raisons, il partit le lendemain escorté de soixante & dix cavaliers Maures, & de peu de Gentilshommes, pour se retirer à Aveiro, & de là à Porto. Son intention étoit d'y rassembler des troupes & d'y attendre des secours étrangers, toujours prévenu du vain espoir d'être puissamment secouru par les autres Puissances, qui marquoient une passion dominante de ne rien obmettre pour empêcher l'aggrandissement du redoutable Philippe II. Cette fausse idée le trompa, & il fit la triste expérience de la politique ordinaire des Souverains, qui se servent du ministère des plus foibles pour s'approprier ensuite le fruit de leurs travaux.

L'Armée victorieuse s'approcha de Lisbonne sous la conduite de Don Ferrand, qui étoit Sac d'un des faux-bourgs de Lisbonne.

1580.

toit chargé d'empêcher le pillage. On ne doit pas faire honneur au Duc d'Albe d'une conduite si modérée, son tempérament sanguinaire l'auroit porté aux exécutions les plus rigoureuses de la guerre, & peut-être ne se seroit il pas borné aux desordres inévitables d'une conquête, s'il avoit été le maître de suivre les mouvemens redoutables de son humeur cruelle & inflexible. Le Roi avoit envoyé les ordres les plus absolus de ne pas permettre qu'on exerçat la moindre violence dans cette capitale. Quelque sévères que fussent à cet égard les défenses de Philippe, & en conséquence celles de son Général, il ne fut pas possible de prévenir le sac d'un des faubourgs de la ville, où il n'y avoit pas moins de quinze mille maisons. Et ce qu'il y eut de plus triste dans cette rencontre, fut que les habitans firent une perte inexprimable, sans que le soldat s'enrichît. La plus grande partie des effets qu'il trouva consistoit en meubles, riches à la vérité, mais d'un poids à ne pouvoir être transportez, le vainqueur les mit tous en pièces avec une fureur brutale. Il est vrai qu'un grand nombre de ces pillards eurent le bonheur de tomber sur des effets précieux, dont ils tirèrent des sommes considérables. Au surplus la vigilance des Officiers garentit le reste de la ville, où il arriva peu de desordre, il en couta même la vie à quelques-uns qui commirent des excès. Le butin qui se fit sur mer & dans le faubourg fut assez grand, mais il y eut peu de morts, à cause de la foible défense des Portugais, qui ne perdirent pas plus de mille personnes.

Prise de  
cette capi-  
tale.

nes, & il n'en couta que cent aux Espagnols.

1580.

Philippe étoit resté à Badajoz avec toute la Cour pour y attendre l'événement de cette guerre, il y reçut la nouvelle de la prise de Lisbonne avec des transports de joye, qu'il est également impossible de concevoir & d'exprimer dans des termes convenables. C'est tout dire à l'égard de ce Monarque, qu'il ne put se contenir, & qu'il quitta sur le champ ce flegme extraordinaire, qui passoit chez ses admirateurs pour une modération héroïque. Il fit paroître l'excès de son contentement aux Ambassadeurs qu'il reçut à cette occasion: il est bien vrai qu'il terminoit tous ses discours par ces paroles, „ Les „ Portugais avoient dessein de me faire tort, „ mais il a plu à Dieu de me faire raison de „ cette injustice”. Cependant, soit que le mouvement trop vif & trop subit de son transport eût causé une fermentation violente dans son sang, soit que l'air de Badajoz ne convînt pas à son tempérament, le lendemain de la nouvelle il fut saisi d'une fièvre continue, qui devint en peu de tems si maligne, que les Médecins commencèrent à desespérer de sa vie. En un moment l'allegresse fit place à la plus sombre consternation: ce n'étoit pas sans sujet, dans l'état des affaires il ne pouvoit rien arriver de plus funeste à la Monarchie Espagnole, que la mort précipitée de son Souverain auroit plongée dans un abîme de trouble & de desordre.

Aussitôt que le Duc d'Albe eut appris le danger de la maladie du Roi, il prit sur le champ la résolution de faire en toute diligen-

Maladie dangereuse de Philippe.

Le Duc d'Albe fait proclamer le Roi.

ce

## 356 VIE DE PHILIPPE II.

1580. ce prêter serment de fidélité à Philippe, avant que ce Monarque mourût. Par cette démarche il comptoit assurer le droit de son maître, ou du moins diminuer la force des difficultez que cette mort pouroit faire naitre, & ôter par là le prétexte d'exciter de nouveaux troubles. Ainsi le 11. de Septembre il fit assembler dans son palais tous les Gouverneurs & Officiers généraux du Royaume, auxquels il fit jurer obéissance au Roi Catholique en la forme ordinaire. Le lendemain les Magistrats firent le tour de la ville, avec leur cortége accoutumé, enseignes déployées & au son des Attabales, (ces instrumens sont une espèce de tambours que les Portugais ont nommez ainsi) & ils crièrent à haute voix, *Vive Philippe d'Autriche, Roi de Portugal, notre Souverain.* Enfin on observa dans cette proclamation toutes les cérémonies, & formalitez, d'usage à l'avènement des autres Rois.

Il fait  
poursuivre  
D. Antoine.

Pendant qu'à Lisbonne le Duc d'Albe s'occupoit à faire reconnoitre le Roi son maître, & à prendre toutes les mesures convenables pour assurer la tranquillité dans cette capitale, plusieurs lui faisoient un crime de sa négligence à poursuivre Don Antoine, qui ne pouvoit rester libre en Portugal, sans y entretenir une semence perpétuelle de discorde. En effet on ne fut pas longtems sans apprendre que ce Prince étoit passé d'Aveiro à Coimbre, qu'il avoit rassemblé des troupes, & qu'il exerçoit de grandes violences sur les peuples de ces contrées pour en tirer des contributions. L'avis étoit sérieux, & Don Antoine se mettoit en disposition de vexer les  
Pro-

Provinces circonvoisines, si le Duc n'eût fait partir en toute diligence Don Sanche d'Avila avec une partie de l'Armée. Le Prince parut même si fort, que ce détachement ne fut pas jugé assez considérable pour le réduire, & le Duc d'Albe en dépêcha un autre sous la conduite de Don Diégué de Cordoue, afin que sans perdre de tems ces Généraux joints ensemble chassassent l'ennemi de ces cantons.

Malgré le nombre de leurs troupes, il ne leur auroit pas été facile d'exécuter ce dessein, si la même fortune, qui à la bataille de Lisbonne avoit mis la victoire dans le parti des Espagnols, ne s'étoit pas déclarée une seconde fois pour ces conquérans. Le terrain qu'ils choisirent pour combattre étoit par sa situation fort inférieur à celui que Don Antoine avoit déjà pris pour asséoir son camp dans la résolution de se défendre. Le fleuve du Douro se trouvoit opposé à d'Avila, & l'Armée Portugaise bordoit l'autre rive, après avoir ôté tout ce qui pouvoit faciliter le passage, en sorte que cette entreprise paroïssoit absolument impossible. Pour surmonter ces obstacles, d'Avila & son collègue mirent en usage tous les stratagêmes des Capitaines expérimentez. Ils soumirent d'abord à l'obéissance de Sa Majesté Catholique, Coimbre, Monte-Major, Aveïro, & quelques autres places. Ensuite ils manœuvrèrent avec tant d'habileté, qu'ils ne craignirent pas de traverser le fleuve à la vue des ennemis. Leur hardiesse eut tout le succès imaginable, soit épouvante, soit ignorance, soit foiblesse: ou défaut de courage, les soldats de Don Antoine

Défaite & fuite de ce Prince.

1580. toine ne se mirent pas en devoir de les empêcher, uniquement remplis de l'espérance de pourvoir à leur salut par la fuite. Cette inaction anima les vainqueurs, qui poussèrent les Portugais avec tant de résolution, que le Prieur de Crato n'eut d'autre ressource que de se sauver avec les siens. Il voulut gagner Porto dont on lui ferma les portes, ce qui le contraignit de s'évader fort secrètement, & par de longs détours il se rendit à Viana, suivi de l'Evêque de Guarda, du Comte de Vimosa, & de quelque autre Grand du Royaume.

Réflexion sur la conduite des Généraux Espagnols. A l'occasion de cette seconde victoire, ou ne sauroit trop relever la faute que firent les Généraux Espagnols, de laisser à Don Antoine la liberté de se faire une retraite. Tout les forçoit à ne rien négliger pour avoir entre leurs mains ce Prince, dont la prise importoit si fort aux intérêts du Roi Catholique : & ils furent d'autant moins excusables, qu'ils auroient pu en venir à bout sans beaucoup de perte. Peut-être voulurent-ils mettre en pratique cette maxime, qui enseigne qu'il faut faire un pont d'or à un ennemi qui fuit. Ce fut une démarche contraire à toute raison d'Etat, cette sentence n'étoit point du tout de mise en cette rencontre, où il devenoit indispensable de risquer le tout pour le tout, pour s'assurer de la personne d'un prisonnier, dont l'évasion devoit perpétuer les troubles dans le Royaume. Bien plus, d'Avila abandonna la poursuite de Don Antoine, pour se mettre avec tout l'acharnement possible à celle de Don Pierre-Hernandez de Castro Comte de Lemos, que

qui avoit la garde de tout le pays entre le Douro & le Minho. 1580.

Voici une circonstance bien digne de remarque. Don Antoine, après avoir pris la fuite avec une extrême précipitation, dans le dessein de se retirer en France ou en Angleterre, ne put alors en avoir les moyens, comme il les trouva dans la suite, & il se vit contraint de rester plusieurs mois caché en Portugal, jusqu'à ce qu'une meilleure fortune lui présentât l'occasion de reparoitre sur la scène en état de disputer efficacement la Couronne. Ce qui met au grand jour les dispositions des Portugais, personne ne découvrit la retraite du Prince, quoiqu'il y eût beaucoup à gagner, vû que Philippe avoit promis des sommes considérables à quiconque livreroit son concurrent, ou révéleroit le lieu de son séjour. Rien ne prouve plus invinciblement la haine de la nation Portugaise pour les Castillans, & son éloignement à recevoir le Roi d'Espagne pour son Souverain. Sentimens que Philippe connoissoit, & sur lesquels il jugea d'une conséquence décisive d'envoyer en Portugal une Armée, pour faire à force ouverte la conquête de ce Royaume. Il réussit, mais ce fut le coup d'une fortune extraordinaire de se voir maître en si peu de tems d'un peuple armé pour sa défense, & sans qu'il lui en coutât plus de cent hommes, encore des moindres de ses troupes & de nulle considération.

La joye d'un succès aussi rapide fut interrompue par un triste événement. La peste qui en ce tems là affligoit plusieurs contrées de l'Europe, ne s'y faisoit pas sentir avec  
Mort de la Reine, Anne-Marie.  
 tant

1580. tant de fureur qu'en Portugal, où elle moissonna une quantité prodigieuse de peuple, sans respecter les plus grands personnages de la Terre. On va voir un exemple bien remarquable de cette vicissitude continuelle des choses humaines, agitées par un mélange de biens & de maux, qu'il plait à Dieu de faire sentir aux hommes, à peu d'interval le d'événemens qui ont le plus fixé leur attention. A peine l'Espagne commençoit-elle à retentir du bruit de l'heureuse nouvelle de la conquête d'un Royaume, qui augmentoit à un si haut degré les forces, les richesses, & la puissance de son Souverain, qu'elle se vit accablée de la plus sensible douleur. Ce fut par la perte qu'elle fit le 27. d'Octobre de la Reine Anne-Marie, Princesse qui rassembloit en sa personne toutes ces éminentes qualitez, qu'on distinguoit si particulièrement dans l'illustre Maison dont elle tiroit l'origine, Princesse ornée au plus haut point de perfection, des vertus qu'on doit attendre dans une Reine d'Espagne, née d'Empereurs, & sortie de la religieuse famille d'Autriche. Véritablement la circonstance dans laquelle ce malheur arriva ne servit qu'à le rendre plus affligeant, ce fut dans le tems que Philippe prenoit toutes les mesures propres à éviter les périls, dont ce redoutable fléau menace tous les lieux où il répand sa malignité. Dans ces conjonctures, le Roi a la mortification de voir la compagne de son Trône & de sa grandeur attaquée de cette affreuse maladie, qui en peu de jours l'enlève à l'amour des peuples & de son époux. Enfin, ce qui met le comble à l'éloge de cette ver-

vertueuse Souveraine, tous ses Sujets honno-  
rèrent sa mémoire des plus vifs regrets, & 1580.  
le Roi son époux, quoique dans les adver-  
sitez d'une constance à toute épreuve, ne put  
soutenir ce revers sans s'abandonner à des  
mouvemens de plaintes, dont jusques alors  
on ne l'avoit jamais vu susceptible.

Après la mort de la Reine, Philippe, pour Entrée de  
Philippe à  
Elvas.  
ne point exposer davantage sa personne &  
toute sa Cour aux funestes accidens de la  
contagion, se retira à Elvas, la première vil-  
le de la dépendance du Royaume de Portu-  
gal du côté de la Castille. Les habitans le  
reçurent avec tous les honneurs convenables,  
& dans ce lieu il supprima les droits établis  
sur les marchandises des deux Etats. Com-  
me il avoit appris que Don Antoine ne pou-  
voit pas sortir du Royaume, il mit à prix  
la tête de ce Prince, sous le titre de rebelle  
& perturbateur du repos public, & promit  
quatre vingt mille ducats à quiconque four-  
nirait les moyens de le prendre. Pendant  
que le Roi étoit à Elvas, quantité de Gen-  
tilshommes & de Grands vinrent lui rendre  
leurs hommages. Dans cette affluence il y  
en avoit plusieurs qui ne faisoient cette dé-  
marche, que par l'espérance d'être distin-  
gués des autres, & de recevoir du nouveau  
Monarque les plus grandes récompenses de  
leur soumission: mais comme l'effet ne ré-  
pondit pas à leur attente, ils commencè-  
rent dès lors à montrer du mécontentement.

Ils crurent avoir d'autant plus lieu d'être  
choquez, qu'ils virent le Duc de Bragance Renoncia-  
tion du  
Duc de  
Bragance  
à ses  
du droits.  
comblé d'honneurs & de biens. Outre la  
confirmation de sa charge de Connétable

1580.

du Royaume, Philippe lui conféra l'Ordre de la Toison d'or, & nombre d'autres graces très étendues. Mais toutes ces marques éclatantes de faveur & d'affection n'étoient que l'effet de la politique du Roi, dont le but étoit d'engager ce Seigneur, ou plutôt la Duchesse son épouse, à renoncer à ses prétentions sur la Couronne. Il réussit: mais un acte aussi authentique n'empêcha pas soixante ans après Don Jean de Bragance, petit-fils de ce Duc, de revenir contre la renonciation de son ayeul, & de renouveler les droits de sa Maison sur le Trône, où il se plaça malgré la puissance de l'Espagne.

Obstination des  
Iles Ter-  
cères.

De tous les Etats de la domination du Portugal, il n'y avoit que les Iles Tercères seules qui n'eussent pas reconnu Philippe, & prêté serment de fidélité & d'obéissance, ou entre les mains de ce Monarque, ou à ses Ministres en son nom. Ces sept Iles, à la réserve de celle de St. Michel, ne s'étoient pas encore soumises, & refusoient même avec obstination de le faire, malgré les remontrances & les injonctions réitérées du Sénat de Lisbonne. On fait que ces Iles sont petites & presque inhabitées, si l'on en excepte deux seulement. Ces deux sont l'Ile St. Michel, dont le lieu principal nommé Punta del Gada est la résidence d'un Evêque, qui exerce son pouvoir spirituel sur toutes les autres. L'autre est celle de Tercère, dont ce petit Archipel a pris son nom général; elle est la plus fertile, la plus considérable, & la plus forte par sa situation: elle a une ville appelée Angra, dont l'Evêque prend son titre. Les autres cinq sont Sainte Marie,

rie, Fayals, Pico, Corvo, & Flores. Les habitans sont superstitieux & vains, enforte qu'il ne fut pas possible de leur persuader que la mort du Roi Sebastien étoit véritable, quelque détail circonstancié qu'on pût leur donner de la révolution arrivée en conséquence de cet événement. Cependant on peut conjecturer que ces peuples rejettoient la souveraineté de l'Espagne, puisqu'ils avoient proclamé Roi Don Antoine, qui avoit envoyé prendre possession de ces domaines.

Si Philippe pouvoit se féliciter de l'acquisition d'un Royaume aussi riche que le Portugal, d'un autre côté il avoit le chagrin de voir démembrement de son patrimoine la plus grande partie des Pays-Bas. Dans ce tems-là même les Hollandois avoient conçu le projet de réduire en un corps de République les Provinces qui combattoient avec eux pour leur liberté. Ils faisoient retentir l'Europe de cette maxime d'Etat, que le Roi Catholique, maître de la plus vaste Monarchie du monde, devoit se contenter de la possession de l'Espagne, si considérablement aggrandie par la conquête du Portugal; que tous les Potentats étoient obligés de s'unir, pour mettre des bornes à ce prodigieux accroissement de la puissance de ce Monarque. En conséquence de cet intérêt général, ils soutenoient qu'à la rigueur ce n'étoit pas un crime de rébellion d'entreprendre de lui arracher un domaine superflu, semblable à Briarée que la diminution de quelques membres ne pouvoit jamais rendre plus foible. Voici ce que Campana, Sujet du Roi d'Espagne, écrit au sujet de cette résolution des Hollandois. „ Il ne suf-

1580.

„ fisoit pas à ces esprits si corrompus de s'être  
 „ revoltez tant de fois contre leur Souve-  
 „ rain, de s'être avec tant d'impiété & de  
 „ fureur montrez ennemis de Dieu & de sa  
 „ sainte Eglise. Il falloit, pour combler la  
 „ mesure de leurs crimes & de leur perversi-  
 „ tés, qu'ils formassent le monstrueux pro-  
 „ jet de fonder un corps de République ima-  
 „ ginaire. (Le tems a fait avoir que ce plan  
 „ n'étoit rien moins que chimérique, puis-  
 „ qu'on l'a vu porter à une pleine exécution.)  
 „ On vit en conséquence de ce complot  
 „ s'élever divers Chefs de l'entreprise, des-  
 „ quels les idées & les vues différentes, les  
 „ discordes perpétuelles, prouvoient d'une  
 „ manière invincible l'affreuse nuit où les a-  
 „ voit précipitez le péché d'hérésie, ce mon-  
 „ stre qui cachoit à ces pauvres peuples les  
 „ moyens d'apercevoir l'horrible abime de  
 „ mière, où il se plongeioient à suivre leurs  
 „ aveugles conducteurs, dont les conseils  
 „ empoisonnez leur faisoient mépriser les  
 „ grands avantages qui leur étoient offerts”.

Le Duc  
 d'Alençon  
 appelé  
 par les mé-  
 zoniens.

Faute de secours convenables, ce grand  
 dessein ne put être alors exécuté. Les Hol-  
 laudois n'étoient aidez par les Princes Protec-  
 tans d'Allemagne, qu'autant qu'ils avoient de  
 l'argent à leur fournir, & aussitôt que les fonds  
 manquoient, les troupes auxiliaires se reti-  
 roient, & ils se voyoient abandonnez à la dis-  
 crétion de leurs ennemis. Ils n'avoient pas  
 plus de ressources du côté de la Reine d'An-  
 gleterre. A la vérité, cette Souveraine faisoit  
 éclater une attention soutenue à abaissier la  
 puissance du Roi Catholique, ou du moins à  
 susciter des embarras à ce Monarque, enne-  
 mi

mi par tempérament de la Religion Proteſtante, dont par principe d'Etat, & peut-être par des motifs plus chrétiens, elle embrassoit la défense avec zèle. Mais au travers de ces démarches qui lui faisoient tant d'honneur, elle paroissoit plus remplie du projet d'annexer à sa Couronne quelques domaines des Pays-Bas, à la faveur des troubles de ces Provinces; & elle mettoit les plus dures conditions aux secours d'hommes & d'argent qu'elle fournissoit aux Etats. Dans ces circonstances, peu propres à entreprendre une révolution de cette nature, ils se déterminèrent à inviter le Duc d'Alençon à venir recevoir la Souveraineté des Provinces confédérées, résolus cependant de ne lui remettre aucune place en propre. Par cet expédient ils s'assuroient d'obtenir de ce Prince des forces plus considérables que d'aucune autre Puissance, & de trouver en sa personne un appui capable de les défendre contre les efforts du Roi d'Espagne. Le Prince d'Orange approfondit la solidité de cette résolution dans un mémoire qu'il fit présenter aux Etats, & où il avoit renfermé dans une grande étendue toutes les raisons qui l'appuyoient, peut-être d'une manière plus artificieuse que solide. Quoi qu'il en soit, cette assemblée de mécontents, qui se tenoit à Anvers sous le titre d'Etats-Généraux, donna les mains au projet, & sans autre délai fit partir en diligence des députés, pour porter cette nouvelle au Duc d'Alençon. Elle fut reçue avec joye, mais après une mure délibération sur cette affaire, le Conseil du Prince ne jugea pas convenable d'accepter ces offres, à moins qu'au pré-

1580. lable les Etats ne congédiaient l'Archiduc.

Succès  
d'Alexan-  
dre.

Mais toutes ces ressources n'étoient ni suffisantes, ni ne pouvoient venir assez à tems, pour réparer les pertes des Etats, & rompre le cours de la bonne fortune du Prince de Parme, qui par sa bonne conduite & son habileté faisoit des conquêtes, & avoit ramené les Provinces Vallones à l'obéissance du Roi. Par le Traité il avoit été contraint de congédier toutes ses troupes étrangères, à un petit nombre de cavaliers près qui furent réservez, & dont il se servit pour reprendre Courtrai, vers la fin de Février, succès dont à la vérité il fut redevable à l'adresse du Comte d'Egmont. Peu après ce Seigneur, qui se tenoit mal sur ses gardes à Ninove, se laissa surprendre dans cette place par les troupes des Etats qui le firent prisonnier. On le traita avec beaucoup de dureté, sans avoir égard aux grands services que son père avoit rendus aux Provinces, jusqu'à perdre la vie pour la défense de leur liberté. En effet on le retint cinq ans de suite dans une prison fort étroite en Zélande, & même il fut agité si on ne lui feroit pas perdre la tête, comme à un traître & à un rebelle à sa patrie.

Prison du  
Comte  
d'Egmont.

Sac de Ma-  
lines,

Philippe fut sensible au malheur du Comte, par rapport au besoin qu'il en avoit, & dans la crainte qu'il ne prît le parti de changer de Religion. A la suite de cette fâcheuse nouvelle, il en reçut une autre qui augmenta son chagrin. Ce fut l'expédition des Calvinistes à Malines. Norris Colonel Anglois à la tête d'un corps de troupes non seulement se rendit maître de cette ville, mais encore

y commit des cruautez, qui ont excité l'horreur & l'indignation des Ecrivains mêmes de la communion Protestante. Tous unanimement conviennent qu'il n'y a jamais eu d'exemple d'un sac de ville, où le vainqueur ait exercé les exécutions militaires avec autant d'inhumanité & de barbarie. Cependant le Seigneur de Rassinghem, un des Généraux d'Alexandre Farnese, qui se trouvoit dans la place avec une compagnie de cavaliers Albanois qu'il avoit pour sa garde, eut le bonheur de se sauver avec le Commandant de la ville.

La conquête d'une ville aussi considérable que Malines fut un coup important pour les États, qui en sentirent tout l'avantage. Mais cette joye fut en même tems empoisonnée par la perte qu'ils firent du Sieur de la Noue, le Capitaine le plus vaillant, le plus habile, le plus accrédité qu'ils eussent à leur service. Cet Officier se retiroit, après avoir tenté vainement de surprendre une place où il avoit des intelligences: le Vicomte de Gand Marquis de Rubais le suivit de si près, qu'il le força de combattre, & après un choc de quelques heures il remporta une pleine victoire, & le fit prisonnier. Rubais se rendit encore maitre de la personne du Baron de Heez, soupçonné d'entretenir correspondance avec le Duc d'Alençon, & d'avoir tenté par ses pratiques secretes de remettre entre les mains de ce Prince quelques forteresses du pays. Ce Seigneur fut convaincu de ce crime, & quelques mois après sa détention il fut condamné à perdre la tête, & exécuté au Quenoi.

La Noue  
fait pri-  
sonnier.

## 368 VIE DE PHILIPPE II.

1580.

Proscrip-  
tion du  
Prince  
d'Orange.

Tous ces événemens se passèrent dans le tems que Philippe faisoit son séjour à Elvas, où il étoit accablé des douleurs de la goutte. La révolution des Pays-Bas lui fit tant de peine, qu'il résolut de poursuivre le Prince d'Orange par les voyes usitées contre les rebelles, convaincu que l'habileté de ce Chef des mécontens entretenoit les troubles, & encore plus rempli d'indignation de son opiniâtreté dans la revolte, & du dessein fixe qu'il manifestoit de soustraire toutes ces Provinces à l'obéissance de leur Souverain. Animé de la plus vive colére, il le condamna au bannissement, & voulut que l'Acte de proscription, conçu dans les termes les plus flétrissans, fût publié en Espagne & dans tous les Etats de sa Monarchie. Alexandre Farnese fut chargé de le rendre public dans son gouvernement, comme dans le lieu où cette formalité devenoit le plus nécessaire. Il remplit ce soin avec toute la rigueur imaginable, il fit imprimer la sentence en deux langues, & non content de la faire simplement publier, il la fit afficher dans les places publiques de tous les lieux qui obéissoient alors au Roi. Ce Prince même donna peu après un exemple de sévérité, qu'on croyoit bien éloignée de son caractère. Deux personnes eurent la hardiesse de déchirer nombre de ces copies, ils furent découverts & pendus par ordre d'Alexandre, qui refusa de faire grace à la grande jeunesse d'un des coupables qui n'avoit pas plus de dix huit ans. Quoique la faute de ces infortunez partisans du Prince proscrit fût très grave, leur supplice donna de mauvaises impressions aux Flamans Catholiques,

liques, qui s'étoient remplis des idées les plus avantageuses de la clémence de Farnese. 1580.

De son côté le Prince d'Orange mit au jour une Apologie, qu'il adressa avec une Epitre dédicatoire aux Etats-Généraux des Pays-Bas. Il comprenoit dans son Manifeste le Comte de Hohenloe, & quelques autres Seigneurs des plus attachez à sa fortune. Il soumettoit sa personne, son corps, & sa vie à l'autorité des Etats, il les prioit de vouloir être les juges des services qu'il se vançoit d'avoir rendus, & des défenses qu'il produisoit dans son Apologie. Ce qu'il y a de remarquable, est que cet Ecrit fut depuis imprimé, sans que le nom du Prince d'Orange y parût, & même on ne pouvoit pas s'apercevoir qu'il y parlât. Sa réponse.

Voici un précis de cette Justification. D'abord il se lavoit du reproche d'ingratitude, qu'on l'accusoit d'avoir fait paroître à l'égard de l'Empereur Charlequint, il reconnoissoit avoir de grandes obligations à ce Monarque en plusieurs choses. Mais au sujet des biens que lui avoit laissez René de Chalons, il soutenoit qu'on lui avoit moins fait une grace que rendu justice, puisqu'il étoit propriétaire légitime des domaines de cette Maison, attendu que chez tous les peuples du monde un légataire acquiert incontestablement en propre tout ce qui lui est laissé par un testament. Ensuite il entroit dans un grand détail des services considérables, que ses ancêtres avoient rendus à la Maison d'Autriche. Entre autres il rapelloit le souvenir de la victoire du Comte Engelbert son oncle, qui avec le Seigneur de Romont gagna la bataille de Guine.

## 370 VIE DE PHILIPPE II.

1580.

Guinegaste, dont les suites furent si avantageuses à l'Empereur Maximilien, qu'elle mit en possession de tout le pays au delà de la Meuse, après avoir terminé par ce coup la guerre de Flandres. Ce même Comte y étoit encore ramené comme un grand homme d'Etat, qui avoit rempli avec succès diverses Ambassades en France & en Angleterre. On faisoit paroître après le Comte Henri de Nassau, qui avoit mis la Couronne Impériale sur la tête de Charlequint. Delà on parloit du Prince René, qui reconquit la Gueldre, & mourut au service de cet Empereur. Sans entrer dans une trop longue énumération des services de tant d'autres, on se contentoit de renouveler le souvenir des exploits de Philibert de Chalons, qui soumit à ce même Monarque le Duché de Bourgogne, le Royaume de Naples, le Duché de Milan, & d'autres Seigneuries. Quant au reproche d'avoir été comblé de graces par le Roi, d'en avoir reçu des gouvernemens, des honneurs, des titres, il répondoit que ces bienfaits lui coutoient bien cher, puisqu'il avoit dépensé au service de ce Souverain la plus grande partie de ses biens à faire bâtir des citadelles, sur tout pour sauver l'honneur & la reputation de Charlequint, lorsqu'il fuyoit devant le Duc Maurice. Par rapport au gouvernement de Bourgogne, il disoit qu'il n'en avoit jamais joui, quoique ses ancêtres eussent toujours soutenu & prouvé que cette charge leur appartenoit par droit héréditaire. Enfin aux autres articles, par exemple, l'honneur d'avoir place dans l'Ordre de la Toison, le reproche piquant au sujet de son

son mariage, de sa qualité d'étranger dans le pays, & toutes les imputations de cette nature, il oppofoit des défenses appuyées de raisons si fortes, qu'il mettoit toute l'obligation du côté de la Couronne d'Espagne.

Au reste la foiblesse des deux partis dans les Pays-Bas ne leur permettoit pas de faire des expéditions, aussi n'y eut-il point cette année d'entreprise considérable, ni même de campagne ouverte. On ne voit, tant les Royalistes que les mécontents, tâcher de prendre l'avantage que par des intrigues secrètes, dont les unes réussissoient aux auteurs, les autres tournoient à leur honte. De cette dernière espèce fut la tentative sur Brusselles. Le Baron de Montigni & le Comte de Lallain s'approchèrent de cette capitale, dans l'espérance de s'en rendre maîtres par le moyen d'un complot qu'ils avoient ménagé avec quelques-uns des principaux habitans. Il se trouva que c'étoit une conspiration feinte, & ils seroient tombez dans le piège que les conjurez leur avoient préparé, si par une fortune extraordinaire une grosse pluye qui survint, & qu'ils regardèrent d'abord comme un malheur, ne les eût empêchez de paroître au rendez-vous la nuit destinée pour l'entreprise. Cet incident fut leur salut, & ils reconnurent ensuite le péril qu'ils avoient évité.

Les Flamans confédérez furent plus heureux, ils attaquèrent Dieft, qu'ils prirent par escalade. Il est vrai que cette conquête leur couta beaucoup de monde, elle se fit sous les ordres du Colonel de la Garde, & du Capitaine Alonzo Espagnol, qui avoit

Suite des troubles de Flandres.

Expéditions des deux partis.

1580.

quitté le service du Roi Catholique son souverain. Cet avantage fut balancé par celui qu'eurent en même tems les Catholiques, de se rendre maitres de Bouchain, après avoir contraint, par un Siège vigoureusement poussé, le Seigneur de Villiers qui défendoit la place, d'en sortir par composition. Au milieu de ce mélange de gain & de perte, les Etats, par l'entremise du Prince d'Orange, sollicitoient avec les dernières instances dans des lettres particulières le Duc d'Alençon de venir se mettre à leur tête. Mais, sur le refus que ce Prince faisoit de répondre à leur invitation, à moins qu'ils ne lui envoyassent le détail du projet, & les conditions sous lesquelles ils prétendoient lui offrir la Souveraineté de leurs Provinces, ils lui firent remettre quelques articles de ce Traité.

Médailles.  
antiques.

Pour lui donner toute la satisfaction convenable dès son entrée dans le pays, & célébrer d'avance d'une manière à prévenir les peuples les services qu'on en attendoit, dans la vue de rendre public le but de cette association, & d'y attacher tous les suffrages, les Provinces confédérées firent frapper quelques médailles de cuivre. Sur l'une on voyoit un Lion, par allusion à cet animal que presque toutes les Provinces des Pays-Bas portent dans leurs armes. Ce Lion paroissoit lié à une colombe, au haut de laquelle étoit la statue d'un soldat victorieux, une épée à la main, & un Rat s'efforçoit de ronger la corde qui attachoit le Lion. Autour se lisoit une légende Latine qui exprimoit ces paroles, LE LION EST DE LIVRE' PAR UN RAT QUI COUPE LE LIEN QUI LE TIENT ENCHAINE'.

Sur.

Sur le revers étoient le Pape & le Roi d'Espagne, qui, à l'ombre des promesses qu'ils faisoient d'accorder une paix sainte & inviolable, tâchoient de remettre le Lion à la chaîne. La ruse étoit pénétrée, les mécontens en garde contre les desseins de ces Puissances, marquoient leur attention à ne pas se laisser surprendre, & disoient, LE LION UNE FOIS REMIS EN LIBERTÉ NE PEUT PLUS SOUFFRIR UN SECOND ESCLAVAGE.

La ville de Gand se signala aussi en cette rencontre, par les médailles qu'elle fit paroître pour ce même sujet. L'emblème étoit un anneau soutenu par deux mains entrelassées, au milieu de l'anneau se lisoit le mot Hébreu JEHOVA, & autour cette légende, POUR CHRIST, SA LOI, ET SON PEUPLE. Au revers on avoit gravé ces paroles, RE'TABLISSEMENT DE LA RELIGION ET DE LA JUSTICE, AU MOYEN DE L'ELECTION DU DUC D'ANJOU, PACIFICATEUR DE LA FRANCE, POUR PRENDRE LA DÉFENSE DE LA LIBERTÉ BELGIQUE.

Les Zélandois en répandirent, qui, sans exprimer d'une façon particulière le sujet de leur monument, renfermoient sous des emblèmes généraux la plus spirituelle allégorie. D'une part étoient gravées les armes de la Province, savoir, un Lion qui sort de la mer, & à qui on faisoit prononcer ces paroles qu'il adressoit aux Provinces confédérées, POUR VOUS, DÉFENDEZ LES PAYS DE TERRE, QUANT A MOI JE ME CHARGE DU SOIN DE GARDER LA

1580.

MER. Au revers se présentoit un Zélandois, attentif à planter avec un soin extraordinaire de petits arbres, & derrière lui on voyoit un chapeau suspendu au bout d'une pique, ce qui est l'emblème de la liberté. Ces mots donnoient le sens de cette ingénieuse fiction, SI CE N'EST PAS POUR NOUS, AU MOINS CE SERA POUR NOTRE POSTE'RITE'.

Arrivée  
de Marguerite  
d'Autriche dans  
les Pays-Bas.

Dans ces entrefaites, Marguerite d'Autriche étoit arrivée en Flandres. Cette Princesse y avoit passé d'Italie à la persuasion & sur les instances du Roi Catholique son frère, qui pour dernier moyen de parvenir à la paix, voulut encore employer le ministère de la Duchesse de Parme sa sœur, après avoir mis en œuvre inutilement l'entremise du Nonce du Pape, des Ambassadeurs de l'Empereur & de plusieurs autres Princes. Comme cette Princesse, par la douceur de son gouvernement, avoit acquis l'estime & l'affection des Hollandois, Philippe s'étoit imaginé que, même dans l'extrémité où se trouvoient alors les affaires, le retour de cette Gouvernante si chérie seroit encore assez agréable aux peuples, pour les ramener à l'obéissance de leur ancien Monarque. Prévenu de cette espérance du rétablissement de la paix, il avoit pris la résolution de partager l'administration des Pays-Bas entre Marguerite & Alexandre son fils. De son côté ce Prince parut très mécontent de ce partage, & fit connoître sa jalousie à l'arrivée de la Duchesse sa mère. Revenu des emportemens d'une jeunesse trop portée au plaisir, auquel il s'étoit

s'étoit livré avec ardeur dans ses premières années, il se sentoit dans la force de l'âge, & se distinguoit par une gravité & une modestie propres à la conduite des peuples. Par ces qualitez il s'étoit tellement assuré l'amour des Flamans & des soldats, qu'il n'étoit pas possible de croire que personne pût jamais l'emporter sur lui à cet égard. Aussi, à recueillir les suffrages, il n'y avoit personne qui ne se persuadât & avec justice, que ce Prince méritoit d'avoir seul le commandement, d'autant plus que la situation des affaires n'avoit pas besoin d'être conduite par une femme, mais requeroit toute l'activité, toute l'expérience dans la guerre d'un habile Général. La Duchesse pénétra les sentimens de son fils, & comme elle ne souhaitoit rien avec tant de passion que de contribuer à sa grandeur, elle prit le parti de lui abandonner en entier le gouvernement. Joint à cet intérêt, qu'elle voyoit les playes des Pays-Bas trop cangrenées, pour risquer la voye des lenitifs dont autrefois elle avoit fait usage avec tant de succès. Ensorte qu'après quelque tems de séjour dans ces Provinces sans se mêler des affaires publiques, elle s'en retourna en Italie, aussitôt que le Roi eut envoyé à Alexandre la confirmation de son emploi. L'Archiduc se démit aussi du sien, & se retira en Allemagne. Le Souverain-Pontife & le Roi Catholique envoyèrent quelques secours aux Irlandois.



LA VIE  
DE  
PHILIPPE II.  
ROI D'ESPAGNE.



SECONDE PARTIE.

LIVRE VI.

---

ARGUMENT

DU LIVRE SIXIEME.

*Sentimens des autres Princes à l'égard de Philippe. Des Catholiques & de ses Sujets. On résout le couronnement de ce Monarque. Ordonnance de cette cérémonie. Discours au Roi. Harangue du député de Lisbonne. Le Roi prête serment. Forme du serment de fidélité. Suites de cette solemnité. Amnistie générale.*

PARTIE II. LIVRE VI. 377

générale. Privilèges que le Roi accorde. Son entrée dans Lisbonne. Actes de clémence. Ambassadeur du Roi de Fez à la Porte. Sujet & succès de cette Ambassade. L'Impératrice Marie va en Espagne. Sa Cour. Ordres de la République de Venise pour la réception de cette Princesse. Ordre de sa marche à son entrée sur les terres de l'Etat. Sa réception par les Ambassadeurs Vénitiens. Honneurs qu'elle reçoit dans les principales villes. Son passage à Milan & à Gènes. Don Antoine passe en France & en Angleterre. Inquiétude du Roi Catholique. Ses soupçons contre les desseins de la Porte. Commissaire à Naples. Grand-Maitre de Malte à Rome. Sujet de son voyage. Sa mort. Préparatifs de Philippe. Le Duc de Savoye lui demande du secours contre Genève. Il s'adresse à Henri III. Flotte de France en faveur de Don Antoine. Flotte Espagnole. Les François perdent la bataille. Exécution rigoureuse. On en fait le Duc d'Albe auteur. Pardon accordé par le Roi. Il assemble son Conseil. Sentiment du Duc d'Albe. Mort de l'Infant Don Diégué. Suivie de celle du Duc d'Albe. Eloge de ce Général. Comparé au Connétable de Montmorenci. Sentimens de Philippe à son égard. Voyage du Duc d'Oszone à Naples. Sédition dans cette capitale. Opposition du peuple à la Gabelle. Secondée par les Religieux. Don fait au Roi. Affaires de Flandres. Manifeste des Hollandois contre Philippe. Mouvement de Philippe à cette nouvelle. Réforme du Calendrier Romain. Comment elle est reçue. Paroles remarquables de  
Phi-

## 378 VIE DE PHILIPPE II.

*Philippe sur la colonie des Philippines. Son commerce avec la Cour de Rome.*

1581.

Sentimens  
des autres  
Princes à  
l'égard de  
Philippe.

RESQUE tous les Potentats de l'univers, qui se tenoient dans l'inaction pendant toutes ces révolutions, sentirent les plus vives allarmes à la vue de la prodigieuse augmentation de richesses & de puissance, que Philippe ajoutoit à l'immense étendue de ses Etats, par la conquête d'un Royaume tel que celui de Portugal. Surtout les Princes ennemis de la Religion Chrétienne, & les Souverains détachés de l'obéissance de l'Eglise Romaine, par un intérêt égal éprouvèrent tous les mouvemens de la jalousie d'Etat. Les Infidèles ne purent voir sans ombrage le commerce des Indes orientales & la possession de tant de places en Afrique réunis en la personne d'un Roi, qui n'avoit rien plus à cœur que de leur imposer le joug de la plus dure servitude. Par une triste expérience les autres connoissoient Philippe pour le plus cruel persécuteur de leur Religion, c'en étoit trop pour souffrir avec indifférence cet accroissement démesuré de forces, dans la crainte légitime que cet irréconciliable ennemi ne les employât à leur ruine, comme il avoit fait par le passé.

Des Catholiques & de ses Sujets.

Les Puissances mêmes les plus attachées à la foi du Siège Apostolique n'envisageoient pas avec plus de tranquillité les nouvelles acquisitions de ce Monarque; assez instruites de son caractère avide de la supériorité, pour ne pas prévoir que son ambition sans bornes n'en seroit que plus irritée par la jonction

jonction de ces domaines , qui le rendoient maître de tous les trésors du nouveau Monde. Elles jugeoient qu'il n'en acquerroit qu'une volonté plus fixe de soumettre l'univers à ses décisions souveraines, & que sous la qualité d'arbitre il se formeroit le système de tenir tous les Princes avec des verges de fer dans une dépendance servile de ses vues & de ses projets. Enfin ses Sujets ne voyoient qu'en tremblant cette grandeur illimitée de leur Souverain, & dans la vivacité de leur empressement à célébrer sa gloire par des réjouissances extérieures, ils avoient le cœur rongé des plus sérieuses inquiétudes. Assurez que toute sa politique, toutes ses démarches tendoient à introduire dans tous ses Etats le rigoureux tribunal de l'Inquisition, ils ne pouvoient que craindre de s'y voir assujettis par une force supérieure à leur répugnance. Principalement le Royaume de Naples & le Duché de Milan, où il avoit tant de fois tenté de le faire recevoir, sans avoir abandonné ce dessein, qu'il projettoit de remplir à quelque prix que ce pût être. Remplis de cette frayeur, il ne leur étoit pas possible de voir un si riche domaine augmenter la puissance de leur Roi, sans juger qu'il en feroit usage pour les contraindre à subir ce joug pour lequel ils avoient tant d'horreur.

Philippe n'ignoroit pas ces dispositions, il s'imaginoit de plus que tous les Princes animez d'une jalousie commune, s'accorderoient à remuer tous les ressorts capables de répandre le trouble dans toutes les parties de ses Etats. Sur ce soupçon, il avoit envoyé

On résout  
le couron-  
nement  
de ce Mo-  
narque.

1580.

voyé dans toutes les Cours les ordres nécessaires, pour découvrir par la vigilance de ses Ministres ce qui pouvoit s'y tramer de contraire à ses intérêts. Pendant qu'il prenoit toutes ces mesures, au premier avis que le Duc d'Albe avoit fait faire les préparatifs du couronnement, il se transporta à Lisbonne, accompagné des plus grands Seigneurs de son Royaume, & des Ambassadeurs que les Têtes Couronnées venoient de lui dépêcher, pour lui faire en même tems des complimens de félicitation & de condoléance, à l'occasion de sa nouvelle conquête & de la mort de la Reine son épouse. Mais, parce que l'air n'étoit pas encore entièrement purifié dans cette capitale, quoiqu'on eût pris toutes les précautions requises, on jugea qu'il y avoit du péril à séjourner dans un lieu, où à peine on se voyoit délivré des fureurs de la peste, qui s'y étoit fait sentir avec une violence extraordinaire. Que ce fût par un motif de sûreté, ou par quelque autre raison, on prit le parti de faire la cérémonie du couronnement à Tomar, dans un monastère apellé de l'Ordre de Christ. Le Roi s'y rendit suivi de la plus grande partie de la Noblesse Castillane, & y trouva presque tous les Grands & les Evêques du Portugal, qui étoient arrivés la veille & les jours précédens.

Ordonnance de cette cérémonie.

On avoit dressé dans l'Eglise de ces Religieux un théâtre des plus superbes, couvert des plus magnifiques tapisseries. Au côté droit se placèrent tous les Archevêques, Evêques, & autres Prélats Abbez les plus considérables du Royaume, jusqu'au nombre.

bre de cent; à gauche on voyoit sur une file la plus illustre Noblesse, qui avoit à sa tête le Marquis de Villareal & tous les Grands. Après que tout le monde eut pris sa place, Philippe parut dans un habillement d'une richesse extraordinaire, & d'autant plus remarquable, que même dans des cérémonies de cette nature il n'avoit pas coutume de se distinguer par la pompe d'une parure éclatante. Ce Monarque monta au lieu le plus élevé, & s'assit au milieu sous un dais orné des étoffes les plus précieuses. A sa gauche, mais debout, se tenoit le Duc de Bragance l'épée à la main, & au bas des gradins du Trône étoit Menecez chargé de l'étendard royal.

Après que chacun eut pris sa place, & que les députés des villes & seigneuries au nombre de quatre vingt dix se furent assis, avec un grand nombre de Gentilshommes, au bas des gradins en très bon ordre & sans aucune confusion, l'Evêque de . . . s'avança au milieu de l'échafaut jusqu'auprès du Roi. Ce Prélat étoit chargé de faire la harangue au nom de la nation, suivant l'usage en pareille rencontre, & il fit un discours aussi éloquent, que plein de solidité & dans les termes les plus clairs & les plus nobles. Il fit voir que par une grace singulière de la bonté divine, les Portugais avoient le bonheur de voir sur leur Trône, par un droit légitime à la succession, Don Philippe d'Autriche, oncle le plus proche du Roi Don Sebastien, fils de l'Infante Isabelle, & neveu du Roi-Cardinal Henri, En conséquence de l'avènement

Discours  
au Roi.

de

1581.

de ce Monarque à la Couronne, l'Orateur dit que, selon la coutume observée de tout tems dans le Royaume, le nouveau Roi paroissoit dans cette assemblée, pour y jurer l'observation des privilèges de ses nouveaux Sujets, & leur assurer la jouissance de la liberté, qu'ils avoient possédée depuis tant de siècles sous la protection d'une longue suite de Rois leurs légitimes souverains. Enfin, qu'après avoir pris ces engagements à l'égard de ses peuples, il venoit recevoir en échange leur serment de fidélité & d'obéissance, ainsi qu'il convenoit de faire à un Seigneur naturel.

Harangue  
du député  
de Lis-  
bonne.

Ce discours fini, le député de Lisbonne, à qui, comme Procureur de la capitale du Royaume, il appartenoit de porter la parole au nom de tous, se leva & dit en peu de mots : Que par sa voix toute la nation rendoit à Dieu de très humbles actions de grâces, de la faveur qu'il lui faisoit d'avoir fait parvenir au gouvernement de l'Etat, comme héritier incontestable du Sceptre, un Roi orné de tant de vertus. Qu'à cet effet toutes les villes du Royaume, par un mouvement sincère d'affection & de respect, comparoissoient en cette assemblée, par le ministère de leurs Procureurs légitimement élus, & chargez de prêter en leur nom le serment de fidélité dû, comme il protestoit de leur part qu'ils étoient tous prêts de le faire. Tous les députez confirmèrent cette assurance par une inclination très profonde, qu'ils firent au Roi, sans cependant rien dire. Aussitôt la salle retentit de cris d'allégresse & d'applaudissemens,

mens, (qui peut-être ne parloient pas du cœur) & que quelques Grands interrompirent en criant qu'on fît silence, ce qui fut répété par les Officiers de la garde du Roi, qui étoient répandus dans la salle pour empêcher le desordre & la confusion.

Aussitôt que les Orateurs eurent fini leurs harangues, qu'ils ne manquèrent pas d'orner de toutes les graces du discours, on mit aux piez de Sa Majesté, au dessus des gradins, un banc couvert d'un riche tapis, sur lequel le Maître des cérémonies du Clergé posa un Missel ouvert. Ensuite Michel de Mora Secrétaire d'Etat se leva, & s'avança vers le banc, où il se mit à genoux. Dans le même tems parurent trois Archevêques, qui après être descendus de leurs sièges, vinrent aussi se mettre à genoux de l'autre côté du banc. Ils y attendirent le Roi, qui sortit de dessus son Trône, & après s'être agenouillé sur un coussin relevé en broderie d'or, il mit la main sur le Missel, ayant la tête découverte. Sur le champ le Secrétaire d'Etat lut à haute voix la formule ordinaire du serment, & pendant cette lecture Philippe tint toujours ses yeux levez vers le Ciel, avec toutes les marques de la plus grande piété. Cette cérémonie terminée, le Roi retourna s'asseoir sur son Trône, & les Archevêques allèrent reprendre leurs places. Après quoi l'Enseigne de la Couronne déploya l'étendard, & découvrit les armes du Royaume, qui jusques là avoient été enveloppées autour de la pique.

Ensuite on commença la cérémonie de la

Le Roi  
prête ser-  
ment.

Forme du  
serment de  
fidélité.

la

1581.

la prestation du ferment de fidélité. Pour cet effet on tira à coté du Trône le banc sur lequel étoit le Missel. Le premier qui se présenta pour remplir ce devoir fut le Duc de Bragance, qui fut suivi du Duc de Barcelos son fils, du Marquis de Villaréal, de son fils, & après ces Seigneurs des Comtes de Castagnede, de Portalegre, de Matorinos, de Linares, & de Figuera. Philippe donna à chacun de ces Grands les témoignages les plus éclatans de ses bontez, principalement au Duc de Bragance & à son fils, tenant ses mains sur leurs épaules avec des signes de la plus affectueuse tendresse, faisant aux autres plus ou moins d'accueil selon leur rang. Après ces Chefs de la Noblesse se présentèrent les Archevêques, les Evêques, les Conseillers d'Etat, les Conseillers du Royaume, des Gentilshommes, des Officiers généraux des Armées, & des députez des villes. Cette solemnité se termina par des acclamations réitérées, des cris de joye à la manière des Portugais, c'est à dire ces mots répétez, le Roi, le Roi, le Roi de Portugal. A ces applaudissemens, entremêlez d'autres cris ordinaires, comme Vive Sa Majesté le Roi Philippe notre Seigneur, se joignit la douce harmonie de divers instrumens de musique, qui faisoient retentir la salle dessus deux échafauts qu'on avoit préparez à cette fin.

Suites de  
cette so-  
lemnité.

Un peu avant, les Archevêques & Evêques s'étoient retirez dans l'Eglise pour y prendre leurs habits pontificaux, & ils sortirent en chapes & la mitre sur la tête, suivis processionnellement de tout le Clergé,

gé, pour aller au devant de Sa Majesté. 1581.  
 Ce Monarque, accompagné de tous ceux  
 qui composoient l'assemblée, avoit pris le  
 chemin de l'Eglise, à la porte de laquelle  
 l'Archevêque de Lisbonne lui présenta la  
 Croix à baiser, & l'Evêque de l'eau benite.  
 Dans le même tems l'Archevêque de  
 Braga entonna le *Te Deum*, qui fut chan-  
 té par la musique de la chapelle royale,  
 pendant que les Prélats conduisirent le Roi  
 devant le grand autel, où, après que l'him-  
 ne fut achevé, le même Archevêque récita  
 je ne fais quelle oraison ayant le Missel de-  
 vant lui. Le service fini, Philippe fut ac-  
 compagné par les assistans, au bruit des ac-  
 clamations du peuple, dans l'appartement  
 qu'on lui avoit préparé, qui étoit celui du  
 Prieur du Monastère. Après y avoir quitté  
 son pesant manteau de cérémonie, il se  
 rendit dans le grand corridor, pour rece-  
 voir avec plus de familiarité les félicita-  
 tions des Grands & Seigneurs de Castille,  
 des Ambassadeurs des Princes, & des au-  
 tres. Il dina ensuite en public, & fut ser-  
 vi par les principaux Seigneurs du Royau-  
 me, comme il se pratiquoit à l'égard des  
 autres Rois. Il fit l'honneur à vingt-six des  
 premiers de les faire manger avec lui, mais  
 sur une table de deux doigts plus basse  
 que la sienne, & à ses côtez se placèrent  
 le Duc de Bragance & l'Archevêque de  
 Braga. Il est à remarquer que le Nonce  
 du Pape n'assista pas à la cérémonie, à  
 cause de la préséance, qu'en semblables  
 rencontres l'Archevêque de Braga prétend,

1581.

en vertu d'un privilège annexé à son titre par les loix du Royaume.

Amnistie  
générale.

Cinq jours après, Philippe fit reconnoître l'Infant Don Diegue son fils ainé pour le successeur présomptif à la Couronne de Portugal, & en cette qualité on prêta à ce jeune Prince le serment de fidélité d'une manière solennelle. Cette cérémonie se passa dans un salon du Couvent, avec les mêmes formalitez & le même ordre que la précédente, à quelque différence près. Le nouveau Monarque, ainsi assuré de sa conquête pour lui & ses descendans, publia une amnistie générale, que tout le monde attendoit avec la dernière impatience. Il est vrai qu'elle portoit ce nom, mais elle avoit des restrictions considérables. Trente personnes laïques & dix sept ecclésiastiques en furent exceptées, toutes qui s'étoient déclarées en faveur de Don Antoine, & avoient pris les armes contre Sa Majesté Catholique. Les principaux étoient, outre le Prince Don Antoine, l'Evêque de Guarda, Don Emanuel & un autre Don Antoine de la Maison royale de Portugal mais bâtards, Don François Comte de Villaviciosa, Don François & Don Ferdinand de Menecez, & divers autres que j'obmets pour n'être pas trop long. A l'égard du reste des Sujets, ils avoient part à la grace que la clémence du Roi accordoit, excepté néanmoins un certain nombre de Moines, qui contre leur état avoient porté les armes pour le parti contraire.

Privilèges  
que le Roi  
accorde.

Non content de recevoir en grace les rebelles, il fit sentir à tout le Royaume les effets

effets de sa générosité, par la quantité de privilèges & de concessions considérables qu'il accorda. Celle qui lui fit le plus d'honneur, fut la confirmation des prérogatives de l'Université de Coimbre. On ressentit ce bienfait avec d'autant plus de reconnoissance, que l'opinion générale étoit qu'il aboliroit cette Académie, préjugé que l'intérêt personnel rendoit plus que vraisemblable, puisqu'on y voyoit une communauté de quatre mille jeunes gens, que des droits exorbitans affranchissoient presque entièrement de la juridiction royale. Il accompagna cette grace inespérée d'une déclaration qui en releva le prix, il dit qu'il étoit disposé à augmenter le nombre des privilèges de l'Université, toutes les fois que son avantage particulier en exigeroit même encore de plus étendus.

Toutes les solemnitez du couronnement remplies à la satisfaction commune, Philippe donna les ordres nécessaires pour son transport à Lisbonne, où il vouloit aller dans la vue de rétablir les affaires du gouvernement de cette capitale, quoique les soins du Duc d'Albe eussent fort avancé cet ouvrage. Ce fut le jour de la fête de St. Pierre 29. de Juin, que ce Monarque fit son entrée dans Lisbonne. Il traversa le Tage sur ses galères, & en descendit sur un très beau pont de bois bâti exprès pour ce passage. Quoique les arcs de triomphe & les autres préparatifs pour la réception du Roi ne fussent pas encore achevez, parce qu'on avoit cru que cette cérémonie ne devoit se faire que le jour de St. Jaques,

Son entrée dans  
Lisbonne.

1581. elle ne laissa pas que de s'exécuter avec toute la pompe imaginable. Les maisons étoient tapissées l'espace d'un mille & demi, & toutes les rues présentoient aux yeux divers ornemens riches à l'usage du pays. Le jour même de l'entrée Philippe fut proclamé Roi de Portugal avec les solemnitez ordinaires, par le Magistrat qui étoit allé hors de la ville à sa rencontre suivi d'un cortège des plus éclatans. Dans toute la marche ce ne fut qu'un écho perpétuel d'acclamations, de cris d'allegresse, de vœux ardens pour la durée des jours de Philippe, qui de son côté se faisoit admirer par son port plein de majesté & de noblesse, & qui répondoit aux applaudissemens du peuple par des regards tendres & affectueux qu'il jettoit de toutes parts.

Actes de  
clémence.

Ce fut dans cette capitale qu'il commença à recevoir les Ambassadeurs des Princes, qui s'y rendoient continuellement de jour en jour. Cependant il ne s'occupoit qu'à prendre des arrangemens, propres à réparer les desordres passez, & à rétablir le repos dans le Royaume. En même tems il mettoit en usage tous les moyens les plus puissans, pour se concilier la bienveillance de ses nouveaux Sujets, il n'y avoit point de grace qu'il ne se montrât prêt à accorder, & qu'il n'accordât en effet, pourvû qu'il pût le faire sans trop compromettre son honneur & ses intérêts. Dans cet esprit, à la prière des Magistrats de Lisbonne il reçut en grace huit Seigneurs & cinq Ecclésiastiques, de ceux qu'il avoit exceptez de l'amnistie publiée à Tamar. La condition de ce retour fut qu'ils viendroient in-

incessamment se jeter à ses piez, & lui rendre l'obéissance due à leur légitime Souverain. 1581.

Pendant que ce Monarque s'assuroit, par des voyes aussi honorables que solides, la possession de sa nouvelle conquête, ses ennemis tâchoient de remuer contre lui les Puissances les plus formidables. Vers ce tems il étoit arrivé à Constantinople un Ambassadeur de la part du Roi de Fez, chargé de magnifiques présens dont la valeur fut estimée de plus de soixante mille écus. Ils consistoient en un petit seau d'or enrichi de pierres précieuses, trois tasses de nacre revêtues d'or, une autre de licorne enchassée aussi dans de l'or, un cimenterre & un poignard dont les gardes étoient couvertes de pierreries, deux petits jeux d'éches de nacre avec les tables & les figures d'or, une cassette de même matière remplie d'ambre le plus fin, un coffre d'écaille de tortue qui renfermoit vingt cinq livres de musc, quelques couronnes de perles, plusieurs selles & brides d'or d'un travail très délicat, un lit de camp avec les feuillages & autres garnitures d'or trait & tout couvert d'or massif.

A la vue de tant de richesses il est facile de juger de la réception qu'on fit à l'Ambassadeur Africain, le Grand-Seigneur lui fit un accueil qui répondoit au plaisir de recevoir de si magnifiques présens. Ce Ministre n'eut point de peine à être admis à l'audience, où, après avoir été comblé de caresses, il exposa le sujet de son voyage en cette manière. Il dit „ que le Royau-

Sujet & succès de cette Ambassade.

1581.

me de Portugal étant tombé entre les  
 mains de Philippe II., ce Monarque étoit  
 devenu si puissant, que le Roi son mai-  
 tre seroit contraint de lui payer le tribut,  
 au moyen duquel il avoit coutume de  
 reconnoître le Sultan comme le Chef de  
 la Religion Mahométane, la base & le  
 ferme appui de leur croyance commune.  
 Qu'il étoit de la saine politique de ne  
 pas souffrir l'augmentation des forces &  
 de la puissance des Espagnols, rivaux ja-  
 lous de tous les Potentats. Que cette  
 fière nation s'agrandissoit si prodigieuse-  
 ment, qu'elle osoit aller de pair avec la  
 Porte Ottomane. Qu'elle auroit un jour  
 la hardiesse de suivre les mouvemens de  
 cette haine irréconciliable, & connue de  
 tout l'univers, que son Souverain portoit  
 dans le cœur au nom des Turcs. Sur  
 cette proposition le Divan s'assembla, mais,  
 comme il avoit déjà résolu de continuer la  
 guerre en Perse, où les Turcs avoient fait  
 quelques conquêtes, il ne détermina rien  
 pour-lors en faveur des demandes du Mi-  
 nistre de Maroc. On le congédia, avec  
 promesse cependant d'envoyer en France,  
 pour savoir les intentions de cette Cour,  
 qui n'étoit pas moins que les autres jalouse  
 de la grandeur du Roi Catholique.

L'Impé-  
 ratrice  
 Marie va  
 en Espa-  
 gne.

L'Impératrice Marie sœur de Philippe é-  
 toit partie d'Allemagne. Cette Princesse,  
 remplie de la retraite du pieux & religieux  
 Empereur Charlequint son père, avoit ré-  
 solu d'imiter son exemple. Elle avoit choisi  
 l'Espagne pour son séjour, dans le dessein  
 d'y passer le reste de sa vie dans l'éloigne-  
 ment

ment des affaires, entièrement recueillie, 1581.  
 & détachée des embarras & des chagrins  
 de ce monde. Malgré le véritable sujet de  
 ce voyage, ceux qui l'ignoroient ou qui ne  
 pouvoient pas le pénétrer, tâchoient d'y  
 chercher une cause de politique. Ils s'ima-  
 ginèrent que l'Impératrice ne venoit en Es-  
 pagne qu'à la sollicitation du Roi son fré-  
 re, qui, disoient-ils, lui avoit promis le  
 gouvernement de son nouveau Royaume de  
 Portugal. Les suites firent connoître que  
 très souvent le public se trompe dans les  
 jugemens qu'il porte des actions secretes  
 des Princes, dont il croit approfondir les  
 vues les plus cachées. Cette illustre Sou-  
 veraine, fille, femme, mère d'Empereurs,  
 & sœur du plus grand Roi de la Chrétien-  
 té, mit à l'écart toutes ces grandeurs & ces  
 titres fastueux, pour exécuter sa résolution,  
 & renoncer de son vivant aux biens & aux  
 honneurs de la terre.

Elle partit de Bohême au commencement Sa Cour.  
 du mois d'Aout, accompagnée de l'Archiduc  
 Maximilien son fils. Les autres per-  
 sonnes les plus remarquables de sa suite é-  
 toient Don Jean Borgia, qui revenoit de  
 l'Ambassade qu'il avoit remplie auprès de  
 l'Empereur, le Comte d'Harach Conseiller  
 de Sa Majesté Impériale, Louis Coloreto  
 Grand-Maitre de la Maison de l'Impératri-  
 ce, le Comte Jean-Baptiste Nogarola, Char-  
 les Trivulce, & d'autres Seigneurs de cette  
 considération. Outre ces Grands il y avoit  
 une suite nombreuse de domestiques & gens  
 de service, & quantité de Gentilshommes  
 Allemans & Bohémiens. A l'égard des Da-

1581. mes qui faisoient partie de ce cortège brillant, la principale étoit Madame de Cardonne première Dame d'honneur, une jeune Demoiselle Pernesstein, une Landi, une Malaspini, & deux Osorio. L'Impératrice avoit choisi la route d'Italie pour se rendre en Espagne, à Prague elle déclara sa résolution à l'Ambassadeur de la République de Venise, sur les terres de laquelle il falloit que cette Princesse passât.

Ordres de la R. de Venise pour la réception de cette Princesse.

Aussitôt que le Sénat eut reçu cet avis, il fit témoigner à l'Impératrice par son Ministre qui étoit à Prague l'attention qu'il auroit de répondre à l'honneur qu'elle vouloit bien faire à la République. Il députa pour la recevoir sur les frontières de l'Etat trois Seigneurs des plus qualifiez, Procurateurs & Chevaliers de S. Marc, qui furent Jean Micheli, Jaques Soranzo, & Paul Tiepolo. Ces Ambassadeurs furent accompagnés de la fleur de la Noblesse Vénitienne, & des principaux Seigneurs de Terre ferme. Cette brillante cohorte reçut Sa Majesté Impériale sur les confins du Frioul de la manière la plus splendide, & dans tous les lieux de son passage cette Princesse fut défrayée avec toute sa suite aux dépens de la République, qui en cette rencontre égala la magnificence des plus grands Rois. Le 18 du mois de Septembre Marie fit son entrée dans Bezonné, lieu appartenant à l'Etat. A ce sujet il ne sera pas ennuyeux de décrire en peu de mots l'ordre de la marche, après avoir toutefois averti que la République avoit destiné pour cette dépense mille sequins par jour.

A la tête de cette cavalcade marchaient les

les chariots de Bohême, au nombre de cent tous tirés par six chevaux, & chargés des meubles, ustenciles, des filles de service, & autres domestiques. Derrière cette file marchoit Madame de Cardonne dans une litière richement ornée. Cette Dame suivoit ainsi les équipages, & précédoit sa maitresse, pour faire accommoder les appartemens, mais suivant ses ordres avec la plus grande simplicité. La litière de la première Dame d'honneur étoit suivie de quinze carosses, neuf à quatre & les autres à six chevaux, & pleins de Dames de la Cour de l'Impératrice, pour le service desquelles, si le besoin le requeroit, se tenoient plusieurs cavaliers, chacun desquels menoit en lessé ou une haquenée ou un cheval de monture tout équipé, afin que dans les mauvais chemins, ou par d'autres occasions imprévues, les Dames pussent descendre de carosse, & trouvassent des chevaux prêts pour continuer leur route.

Ensuite paroissoit d'un air majestueux l'Archiduc Maximilien, suivi de toute sa Cour réunie sous un drapeau, tous armés d'arquebuses, avec des trompettes & autres instrumens de guerre comme si c'eût été un détachement de Troupes. Douze de ses pages suivoient à cheval, avant le Capitaine & le Lieutenant des Gardes de ce Prince, & les Gentilshommes de sa maison selon les charges & le rang qu'ils y occupoient. Après venoit la litière où étoit l'Impératrice, avec l'Archiduchesse Marguerite sa Fille. Cette circonstance prouve l'erreur de ceux qui ont écrit que cette jeune Princesse étoit morte deux ans auparavant. On voyoit

Ordre de  
sa marche  
à son en-  
trée sur les  
terres de  
l'Etat.

1581.

derrière montée sur une très belle haquenée Mademoiselle de Pernesstein, qui prenoit son plaisir à voyager de cette sorte. Elle étoit immédiatement suivie de deux carosses à six chevaux, remplis des Dames de la plus haute distinction. Enfin la marche étoit fermée par quarante arquebusiers à cheval, tous dans un équipage extrêmement simple, sans aucune parure, & la plupart habillés de noir.

Sa réception par les Ambassadeurs Vénitiens.

Les Ambassadeurs Vénitiens sortirent de Bezonné, pour aller au devant de l'Impératrice. Ils étoient accompagnés d'une Noblesse nombreuse & la plus distinguée de l'Etat, entre laquelle on remarquoit plus particulièrement les Seigneurs Forlani : cette Troupe illustre montoit en tout à treize cens Cavaliers, qui firent dans ce passage une figure éclatante : mais il n'y en eut point qui portât la dépense aussi loin que Jules Savorgnano, à qui cette campagne couta six mille écus. Les Ambassadeurs, arrivés à une petite distance de la litière de Sa Majesté Impériale, descendirent de cheval, & Micheli complimenta la Princesse de cette manière. Il lui dit „ que la Sérénissime République les avoit „ députés pour rendre à Sa Majesté sur les „ domaines de l'Etat tous les services & tous „ les honneurs qu'elle pourroit souhaiter ; „ l'assurant en même tems qu'ils avoient ordre de lui offrir tout ce qu'elle demanderoit, & de la prier de disposer de tout ce qui appartenoit à la Seigneurie, comme du bien propre du Roi son Frere”. L'Impératrice sensible à ces offres y répondit en peu de paroles en langue Espagnole, qu'elle avoit

avoit coutume de parler. „ Je ressens, dit-elle, comme je le dois l'honnêteté de la Sérénissime République, & je la remercie de tout mon cœur. Je me servirai de la liberté qu'elle me donne sans lui être à charge autant qu'il me sera possible, l'assurant de mon affection & de ma reconnaissance”.

Dans cette première ville de la dépendance de la République elle fut logée avec beaucoup de magnificence. Le lendemain au matin elle poursuivit son voyage par Spilimberg, Sacilé, & Conigliano, & elle admirera beaucoup la situation de cette dernière place. De là elle se rendit à Trevise, où elle permit qu'on la reçût sous un dais. La proximité de Venise attira dans cette ville un concours extraordinaire de Noblesse des deux sexes, & tout le monde s'en retourna comblé des manières gracieuses de l'Impératrice. Cette Princesse eut encore en cet endroit la visite du Duc & de la Duchesse de Brunswic, qui avoient déjà fixé leur résidence à Venise. Deux jours après elle trouva à Padoue le Duc Alfonse de Ferrare. Elle resta trois jours dans cette ville, pour y voir toutes les Eglises, principalement le Couvent de S. Antoine de Padoue, à qui elle fit de grandes largesses. De Padoue elle passa à Vicence, où elle voulut loger dans le Palais des Seigneurs Valmerani, anciens serviteurs de la Maison d'Autriche, quoique les Ambassadeurs lui eussent fait préparer ailleurs un logement. A Verone l'Archiduchesse Eléonor sa Belle-Sœur vint de Mantoue pour la voir, avec sa fille & sa bru. Peu après arriva le

Honneurs qu'elle recevoit dans les principales villes.

1581. Cardinal Madruccio, sous le Titre de Légat du Pape. L'Impératrice passa ensuite à Brescia, où elle reçut la visite du Cardinal Borromée Archevêque de Milan, avec lequel elle eut de longues conférences, prévenue de la haute opinion qu'elle avoit de la sainteté de ce Prélat. Vespasien Gonzagues Duc de Sabionette vint encore lui rendre ses devoirs : enfin elle reçut dans cette dernière Ville de l'Erat les complimens des Ambassadeurs du Sénat de Milan.

Son passage à Milan & à Gênes,

De Brescia parvenue aux frontières des domaines de la République, elle congédia les Ambassadeurs de Venise, & en même tems elle envoya en poste Claude Trivulce, pour remercier de sa part le Sénat de toutes les honnêtetés qu'elle avoit reçues. Elle trouva ensuite dans sa route Ranuce Farnese, suivi d'un cortège nombreux & magnifique; ce Prince venoit prier l'Impératrice de lui faire l'honneur de passer à Parme & à Plaisance. Marie étoit dans la résolution de hâter son voyage avec toute la diligence qu'il lui seroit possible, d'autant plus qu'elle avoit appris que les galères l'attendoient à Gênes: cette raison l'obligea de refuser le Duc, ce qu'elle fit avec les témoignages de bonté les plus satisfaisans. Ainsi elle prit le chemin plus court, passa à Cremona, ensuite à Milan, où on lui fit une réception des plus pompeuses. Pour ne point lasser la patience du lecteur, je finirai ce récit sans entrer dans le détail des fêtes magnifiques, que cette ville imagina pour lui faire honneur. Par la même raison, je passerai sous silence ce qu'on fit à Gênes, pour dire simplement qu'elle s'y embar-

embarqua pour se rendre par mer en Espagne, où elle arriva heureusement.

Je reviens aux affaires de Portugal. Don Antoine, par un événement digne d'admiration, se tint plusieurs mois caché dans le Royaume, sans qu'aucun des Sujets le découvrit, malgré les promesses & les proclamations de son concurrent. Ce Prince proscrit changeoit de tems en tems de retraite avec des précautions incroyables, & ainsi la faveur & le silence des peuples lui facilitèrent les moyens de trouver une occasion sûre pour passer en France. Il avoit auparavant envoyé quelques-uns de ses partisans aux Iles Terçeres, pour s'en rendre maîtres en son nom; ceux ci se trouvèrent assez forts pour en chasser quelques Castillans, qui y avoient été conduits sur quatre vaisseaux par Diego Valdes, & dans une action ils perdirent beaucoup de leurs gens. Don Antoine arriva en France, où il fut admis à exposer au Roi sa querelle avec Philippe, & il représenta ses droits sous les couleurs qu'il crut les plus capables de prévenir en sa faveur, & d'engager cette Cour à prendre en main ses intérêts. Mais, quoique la Reine Mere parût disposée à lui fournir du secours, les suites firent juger qu'on ne lui avoit donné que des espérances très éloignées. Il ne se rebuta pas, & rempli de ses grands desseins, & de l'idée qu'il pourroit enfin émouvoir quelques Puissances, il eut encore recours aux Anglois, & passa auprès d'Elizabet. Le succès de ce voyage ne répondit pas à ses vœux, cette Reine l'entretint quelque tems de belles promesses, qui n'aboutirent à rien, ou

D. Antoine passe en France & en Angleterre.

1581. pour parler plus exactement, à une très légère assistance. Ensorte qu'après avoir consommé sans fruit les bijoux & les richesses qu'il avoit apportées de Portugal, il revint en France où il mourut, comme je le dirai en son lieu.

Inquiétude du Roi Catholique.

Philippe apprit avec chagrin l'évasion de son rival, & il ne put voir sans inquiétude l'accueil que les deux Cours lui avoient fait. Ses allarmes redoublèrent encore à la réponse que le Roi de France avoit faite à son Ambassadeur. Ce Ministre, en conformité de ses ordres, témoigna dans les termes les plus adoucis le juste sujet que son maître avoit de se plaindre de l'ingratitude du Roi Très-Chrétien, qui recevoit ouvertement sous sa protection les ennemis de la Couronne d'Espagne, après avoir reçu de Sa Majesté Catholique de si puissans secours contre les Huguenots. Henri III. répondit „ qu'il écou-  
 „ toit Don Antoine, non comme un re-  
 „ belle de Philippe, mais comme un Sujet  
 „ de la Reine sa Mere, à qui le Royaume  
 „ de Portugal appartenoit par son droit in-  
 „ contestable d'hérédité”. Cette déclara-  
 tion si précise ne laissoit aucun doute sur les intentions de la Cour de France, Philippe en conjectura qu'il s'y tramoit quelque dessein contre le repos de ses Etats, & il ne put même se rassurer à la vue des troubles de ce Royaume, où la supériorité des Huguenots avoit réduit leur Souverain dans les plus fâcheuses extrémités.

Ses soupçons contre les desseins de la Porte.

Ce Monarque avoit encore dans le même tems une crainte bien plus présente, par les soupçons qu'il eut avec fondement, que l'Ambassadeur

bassadeur de Fez n'eût obtenu les forces de  
 l'Empire Ottoman pour l'exécution de ses  
 desseins. Dans ces entrefaites Uluzzali for-  
 tit du port de Constantinople avec soixante  
 & dix vaisseaux, & la Cour d'Espagne, dans  
 le préjugé légitime que ces forces étoient  
 destinées à faire des courses dans les mers  
 de Naples, avoit envoyé les ordres néces-  
 saires pour mettre en défense les côtes de ce  
 Royaume. Mais bientôt après ce soupçon  
 s'évanouit, on fut que la commission de ce  
 barbare, le plus cruel persécuteur des Chré-  
 tiens, n'étoit que de visiter les places d'A-  
 frique, principalement Alger, & de pourvoir  
 à leur sûreté. Ce fut en effet toute l'ex-  
 pédition de cet armement, l'Amiral Turc  
 se borna à prévenir par de justes mesures  
 les entreprises, qu'on craignoit que l'Armée  
 du Roi Catholique victorieuse en Portugal  
 ne formât sur ces Etats.

Sur la fin de l'Eté parut à Naples Don  
 Lopez de Guzman, que Philippe avoit en-  
 voyé comme un homme extrêmement rigi-  
 de, pour prendre connoissance des affaires  
 du gouvernement de ce Royaume, & faire  
 le procès aux Officiers qu'il trouveroit cou-  
 pables des malversations, dont les peuples  
 se plaignoient dans les Mémoires qu'ils en-  
 voyoient continuellement à la Cour. Ce  
 Commissaire remplit son emploi avec une  
 sévérité inaccessible à toutes les considéra-  
 tions, plusieurs furent privés de leurs char-  
 ges, d'autres condamnés à l'exil, & quanti-  
 té de Juges inférieurs subirent la peine des  
 galères.

Vers le même tems on vit arriver à Ro-  
 me

1581

Commissaire à Naples.

me

## 400 VIE DE PHILIPPE II.

1581. me avec trois fortes galères le Grand-Maitre de l'Ordre de Malte, nommé Jean l'Evêque de la Casiere de la langue d'Auvergne.

Grand-Maitre de Malte à Rome.

Il fut suivi de près d'un autre bâtiment qui amena Romagasse. Ces deux ennemis étoient partis séparément, pour se rendre auprès du Souverain Pontife, à l'occasion de certains différends, dont je crois à propos d'exposer le sujet pour la satisfaction du lecteur.

Sujet de son voyage.

Le Grand-Maitre avoit été accusé de plusieurs crimes des plus graves, une partie des Chevaliers lui avoit même fait son procès, & après l'avoir déclaré déchu de sa charge, l'avoit confiné en prison dans le Château S. Ange de Malte. Non contents de cette violence, les factieux avoient élu pour Lieutenant général au gouvernement de l'Ordre, Romagasse, Chef du parti contraire à celui du Grand-Maitre. A la nouvelle de ce desordre, le Pape, pour en prévenir les fâcheuses suites, envoya en diligence dans l'Isle Monsieur Visconti Auditeur de Rote, pour faire toutes les informations convenables, & cependant rester à Malte jusqu'à ce que la tranquillité y fût entièrement rétablie. Sa Sainteté lui avoit encore enjoint de procurer sur le champ la liberté du Grand-Maitre, & de le faire partir pour Rome de même que Romagasse. Ils obéirent l'un & l'autre, le Grand-Maitre fut reçu avec des honneurs extraordinaires, & logé dans le Palais du Cardinal d'Este. Le Pape, instruit de la querelle, ordonna à Romagasse & à tous ses adhérens d'aller sans aucun délai baiser la main du Grand-Maitre, & de lui faire tou-

tes

tes les soumissions dues à un supérieur & à un Souverain. Romagasse, d'un caractère altier, conçut de ce jugement un chagrin si vif, qu'il fut saisi d'une violente maladie qui l'emporta en peu de jours. Ce fut une perte pour l'Ordre, la Religion n'avoit point encore eu parmi ses Chevaliers un plus habile & plus intrépide corsaire, aussi étoit-il devenu la terreur des Turcs. Peu après le Grand-Maitre mourut d'un catarre à l'âge de quatre vingt deux ans, & sa mort mit fin aux troubles de l'Isle. Aussitôt on procéda à une nouvelle élection, & les suffrages tombèrent sur Hugues de Lobens Provençal, connu auparavant sous le nom de Grand Commandeur de Verdala.

1581.

Samort.

1582.

Préparatifs de Philippe.

Philippe avoit trop d'affaires sur les bras, pour ne point faire usage, dans de pareilles conjonctures, de cette prudence qui lui étoit si familière, & par laquelle il savoit prendre de bonne heure & toujours à propos les plus justes mesures, pour renverser les projets de ses ennemis & rendre tous leurs efforts inutiles. Dès le commencement de cette année il ordonna tous les préparatifs, propres à paroître par tout en état de défense. Il fit faire dans ses Royaumes de Naples & de Sicile de nouvelles levées de gens de guerre, & équiper des bâtimens pour le transport de ces troupes, & de dix mille hommes d'Infanterie qu'on devoit lui amener d'Allemagne. Une partie étoit destinée à servir en Portugal, l'autre devoit grossir l'Armée de Flandres, pour faire tête au Duc d'Alençon, que les Etats avoient appelé, comme je l'ai dit, pour le revêtir de la Souveraineté de leurs

leurs

1582. leurs Provinces. Philippe avoit encore une attention particulière à mettre en mer une Flotte considérable, pour porter du secours dans les Iles Terceres, où les partisans de Don Antoine avoient eu quelque avantage. Ce Prince fugitif espéroit se rendre maître de toutes ces Iles, par le moyen desquelles il comptoit être à portée d'inquieter les Flottes qui venoient des Indes, & se faciliter les moyens de revenir en Portugal. Il ne perdoit pas encore l'espérance de regagner cette Couronne, fondé sur la faveur du peuple, & d'un peuple toujours disposé au changement, par une inconstance naturelle qu'il portoit peut-être plus loin qu'aucune autre nation, parce qu'il tiroit pour la plus grande partie son origine des Mores.

Le Duc de Savoye lui demanda du secours contre Genève.

Charles-Emanuel Duc de Savoye, assis sur le Trône de ses ancêtres depuis la mort de Philibert son Pere, commença dès son avènement à faire paroître cette violente passion pour la guerre, qu'il soutint toute sa vie avec plus de courage que de prudence, puisqu'il ne sut jamais mesurer ses vastes desseins à la puissance & aux forces de son Etat. Ce Prince belliqueux n'avoit rien plus à cœur que de se rendre maître de la ville de Genève, moins par rapport à ses prétentions héréditaires sur cet Etat, que dans la vue de s'y fortifier & d'en faire un rempart capable de couvrir la Savoye, d'où il pût entreprendre sur les Suisses, & même se faire craindre par la France. Rempli de cette ambition, il envoya au Roi Catholique le Sieur de Perosa en qualité d'Ambassadeur, pour en obtenir des secours qui pussent le mettre

en

en état de détruire dans ses domaines cette pépinière impie d'hérétiques, comme il s'exprimoit. Philippe, plus expérimenté dans les affaires du monde, vit du premier coup d'œil que ce projet étoit alors impraticable, & il se contenta de promettre de grandes forces, quoiqu'il se trouvât embarrassé dans des guerres qui demandoient toute la puissance de sa Monarchie. Mais il ajouta une condition qui réduisoit à rien cet engagement, qu'il ne prit qu'en cas que le Souverain Pontife & le Roi Très-Chrétien contribuassent de leur part, ce qu'il savoit que ces Puissances ne manqueroient pas de refuser. Avec cette expectative imaginaire il congédia l'Ambassadeur, à qui il remit une lettre pour le Duc son maître, où entre autres choses il disoit ces paroles. „ J'entre volontiers dans votre

„ entreprise, & suis prêt à y contribuer de

„ tout mon pouvoir, parce que la puanteur

„ de ce membre pourri ne soulève pas moins

„ ma conscience que mon cœur”.

Sur cette assurance, Charles-Emanuel n'eut rien de plus pressé que de faire réitérer les instances qu'il avoit déjà commencées auprès du Pape, qu'il croyoit avec une flatteuse certitude devoir marquer un empressement à l'épreuve de tout délai, pour lui fournir des secours d'hommes & d'argent & l'aider de ses conseils. Pour consommer cet ouvrage, il engagea le Nonce à solliciter le Roi Très-Chrétien. La réponse de ce Monarque ne fut pas ambiguë, il dit „ que dans

„ le Traité d'Alliance qu'il avoit conclu avec

„ les Suisses, la République de Genève étoit

„ comprise, avec cette obligation particu-

„ lière

Ils s'adressé à  
Henri III.

1582.

„ lière de sa part de lui envoyer des trou-  
 „ pes, toutes les fois qu'elle seroit attaquée  
 „ par le Duc de Savoye ou par d'autres  
 „ Princes”. Cette déclaration renversa tou-  
 „ tes les espérances du Duc, qui se repaissoit  
 depuis longtems de l'idée agréable d'un suc-  
 cès certain. La France lui manquant, il  
 n'avoit plus de ressource, parce qu'il n'y a-  
 voit point de Puissance qui voulût allumer  
 une guerre, dans laquelle on étoit assuré de  
 perdre si cette Couronne étoit ennemie. Il  
 y avoit encore moins à attendre du Roi Ca-  
 tholique, qui savoit qu'Henri III se dispo-  
 soit à secourir Don Antoine, comme je  
 vais le dire en revenant aux affaires du Por-  
 tugal.

Flotte de  
 France en  
 faveur de  
 D. Antoi-  
 ne.

En effet, quand Philippe n'auroit pas été  
 instruit du dessein de Sa Majesté Très-Chré-  
 tienne, par la déclaration qu'elle avoit faite  
 à son Ambassadeur en faveur de Don An-  
 toine, il ne pouvoit pas l'ignorer à la vue de  
 l'armement maritime qu'on préparoit en  
 France. On y mit à la voile une Flotte de  
 soixante & dix vaisseaux, montés de sept  
 mille hommes d'infanterie, sous les ordres  
 de Philippe Strozzi & du Comte de Briffac;  
 Don Antoine s'y trouvoit aussi en personne.  
 Le Roi Catholique envoya ordre au Mar-  
 quis de Ste Croix, chargé du commandement  
 en chef de l'Armée navale d'Espagne, de  
 cingler en toute diligence vers les Iles Ter-  
 ceres pour s'en assurer, attendu qu'il étoit  
 incontestable que de cette conquête dépen-  
 doit absolument la sureté du Royaume de  
 Portugal. Quelques mesures que cet Ami-  
 ral pût prendre, il n'arriva que six jours après  
 la

la Flotte François. Dans cet intervalle Strozzi avoit déjà attaqué l'Île S. Michel, où commandoit Laurent Noghera, avec trois mille fantassins de Biscaye, de Castille, & de Portugal. Il alla au devant des François, pour empêcher le débarquement; mais une blessure mortelle qu'il reçut au premier choc, & la défection des Portugais qui se retirèrent auprès de Don Antoine, le contraignirent de retourner sur ses pas & des'enfermer dans la ville. Aussitôt il y fut assiégé, & faute de Troupes suffisantes pour se soutenir, il se vit forcé de se rendre. Le vainqueur abandonna la Ville au pillage, & commit tous les excès ordinaires en semblable rencontre.

Ce desastre étoit arrivé, lorsque la Flotte Flotte Es- Espagnole parut. Elle avoit été onze jours pagnole. à faire cette traversée, toujours agitée par de gros tems & des bourasques, qui avoient même contraint quelques vaisseaux de rester en arrière, enforte que de trente cinq bâtimens qui composoient l'Armée au départ de Lisbonne, il ne s'y en trouva pas plus de vingt huit aux Açores. Comme les Espagnols ignoroient l'expédition des François dans l'Île S. Michel, peu s'en fallut qu'ils ne donnassent dans leur Flotte, qui les attendoit disposée de manière à les faire tomber dans l'embuscade. La prudence & l'habileté de leurs Généraux les tirèrent de ce péril, & même sans s'épouvanter de la conquête & de la supériorité des ennemis, ils résolurent dans un Conseil de guerre de leur livrer bataille. Le Marquis de Ste. Croix avoit six mille fantassins Espagnols, com-  
man-

1582. mandés par Don Lopez de Figueroa, & l'on comptoit encore un grand nombre de volontaires de la première noblesse, dont les plus remarquables étoient Don Pierre de Tolède, le Marquis de Favara, Don Pierre de Tassis, Don Pierre Boadiglia Mestre de camp, & d'autres de ce rang. De plus, douze galères & plusieurs caravelles devoient joindre dans peu de jours le gros de l'Armée. Strozzi informé de cette dernière circonstance, résolut de combattre avant l'arrivée de ce renfort, en sorte que les deux Amiraux se trouvèrent dans la même disposition. Ils restèrent cependant quatre jours en présence, sans pouvoir en venir aux mains, les vents & d'autres contretens ne leur permirent pas de satisfaire leur impatience.

Les François perdent la bataille.

Enfin le 27 du mois de Juillet jour de la fête de S. Anne, ou selon d'autres le jour précédent, l'action s'engagea. On combattit cinq heures de suite, sans qu'on pût voir de quel côté panchoit la victoire. Au bout de cet intervalle elle se déclara pour les Troupes du Roi Catholique, les François perdirent huit de leurs vaisseaux, & plus de deux mille hommes, outre un grand nombre de blessés. Entre les personnes de marque qui furent tuées, on compta Philippe Strozzi & le Comte de Vimiose, & il y eut quantité de prisonniers. De la part des Espagnols il n'y eut pas trois cens morts & cinq cens blessés. La veille du combat, Don Antoine s'étoit retiré dans l'île Tercere, laissant à ses défenseurs le soin de se battre pour sa querelle, pendant qu'il s'occupoit à se faire pro-

proclamer Roi, & à faire son entrée dans la ville d'Angra, comme s'il eût été paisible possesseur des Etats qu'il disputoit. 1582.

Après cette victoire, le Marquis de Ste. Croix revint dans l'Île S. Michel, où il donna toute son attention à faire panser les blessés. Le 1. d'Août il fit débarquer le Mestre de camp Boadiglia, à la tête de quatre compagnies de soldats, qui conduisoient tous les prisonniers François. Aussitôt qu'ils furent arrivés dans la ville, on leur lut à haute voix, de dessus un échafaut dressé exprès pour cette cérémonie, la sentence par laquelle le Marquis les condamnoit tous à la mort. Les motifs de cette cruelle exécution étoient, qu'ils avoient mérité le dernier supplice, ne pouvant être regardés que comme des voleurs, qui, dans le dessein de piller les Flottes chargées des richesses des Indes, étoient, venus sur cet apât au secours de Don Antoine Sujet rebelle de Sa Majesté Catholique. Que cette accusation étoit d'autant mieux fondée, qu'ils ne pouvoient avoir été autorisés par aucune Puissance, encore moins par le Roi Très-Chrétien ami & proche parent de Philippe. Qu'ainsi ils étoient suffisamment reconnus rebelles, fauteurs de rebelles, perturbateurs du repos public, corsaires ennemis de toutes les nations. Sous ces Titres on les fit tous mourir, huit Comtes, Marquis, ou Barons, & cinquante deux Gentilshommes eurent la tête tranchée, & cent tant matelots que soldats furent pendus.

Exécution rigoureuse.

On ne peut justifier une action aussi barbare, & le Marquis de Ste. Croix ne put s'en laver.

On en fait le Duc d'Albuquerque.

1582.

laver auprès des Espagnols mêmes, qu'en soutenant qu'il ne l'avoit faite que par les ordres exprès du Roi son maître. Et comme dans ce tems Philippe étoit à Lisbonne continuellement avec le Duc d'Albe, on ne manqua pas de croire ce Général auteur d'un conseil aussi sanguinaire. Cependant, si l'on veut approfondir le fait sans partialité, il ne paroît pas vraisemblable qu'on ait donné un ordre de cette nature, avant que de savoir l'événement de la bataille : & depuis la victoire jusqu'à l'exécution, il y a un trop court intervalle, pour avoir eu le tems de faire savoir le succès, & de recevoir à ce sujet les intentions du Roi. Ainsi l'on ne peut rendre que le Marquis de Ste. Croix seul responsable d'une barbarie aussi criante. A l'égard de Don Antoine, dans la crainte de tomber entre les mains d'un ennemi aussi cruel, il rassembla trente vaisseaux de ceux qui étoient échappés de la défaite des François, & partit de Tercère avec eux au mois d'Octobre. Ce Prince ramena ces débris en France, où il espéroit trouver de nouvelles ressources, fondé sans doute sur les preuves qu'il venoit de recevoir de la bonne volonté de cette Cour.

Pardon  
accordé  
par le Roi.

Au bruit du sort cruel des prisonniers François, Philippe donna en public toutes les marques du plus vif ressentiment de l'inhumanité du Marquis de Ste. Croix. Il voulut même effacer en quelque sorte l'horreur qu'elle inspiroit, par un nouvel acte de clémence. Ce Monarque étendit le pardon publié à Tamar jusques sur les partisans de Don Antoine, qu'il en avoit exceptés, & à la re-  
serve

serve de dix seulement, il les reçut tous en grace, avec promesse de leur faire sentir tous les effets de sa clémence, & d'oublier sans retour tout ce qu'ils avoient fait par le passé contre son service.

Pendant tous ces mouvemens, Philippe, résolu de s'en retourner en Castille, voulut assembler son Conseil, pour délibérer sur les moyens les plus propres à assurer l'union du Portugal à sa Couronne. Les opinions furent très partagées. Quelques-uns conseillèrent de bâtir de fortes citadelles, particulièrement à Lisbonne, pour tenir en bride cette capitale. Sentiment qu'ils appuyèrent du succès qu'avoit eu à Naples une pareille précaution, qui avoit servi à arrêter les mauvais desseins de ces peuples ennemis de la domination, en les assujettissant sous le joug de trois forteresses. D'autres trouvoient plus expédient & plus sûr d'entretenir en tout tems une Armée de Castillans & d'Italiens, pour s'en servir dans le besoin. Il y en eut qui proposèrent de réunir les humeurs, les intérêts des deux peuples par le moyen des mariages, de former des alliances entre les Portugais & les autres Sujets de Sa Majesté, & de confondre les familles, sur tout les plus considérables des deux nations, par ce lien si capable de donner un même esprit, les mêmes idées, les mêmes coutumes, les mêmes loix, aux peuples, que la nature semble avoir rendus incompatibles, par la différence du caractère & des préjuges. Divers autres moyens furent agitez, entre autres celui d'éloigner du Royaume la plus grande partie des Por-

Il assem-  
ble son  
Conseil

1582.            tugais , principalement ceux qui pouvoient se faire craindre , ou par leur crédit , ou par leur naissance , ou par leur esprit factieux & entreprenant. Exil qu'il falloit couvrir du prétexte éblouissant de récompenser le mérite & les services , par des charges considérables dans d'autres Provinces éloignées. Avec cette précaution nécessaire , de remplir en même tems les dignitez du Portugal de Sujets étrangers , & qui ne connussent d'autres intérêts que ceux de leur patrie & du Roi leur Souverain naturel.

Senti-  
ment du  
Duc d'Al-  
bc.

Le Duc d'Albe rejetta tous ces expédiens , & soutint que jamais les Rois Catholiques ne se verroient délivrez de l'inquiétude de perdre à tout moment le Royaume de Portugal , tant qu'il y auroit des héritiers de la Maison de Bragance. D'où il assuroit que le seul moyen de se maintenir dans la possession de cette Couronne , étoit d'extirper toute cette famille , & de ne pas laisser devant les yeux des Portugais l'image présente de Princes , à qui toute la nation étoit convaincue que la Couronne appartenoit. Préjugé qu'il assura devoir un jour causer la perte de ce Royaume , dont ces peuples attachez à la postérité de leurs Rois ne manqueroient pas de chasser les Castillans , & de placer sur le Trône quelqu'un de la branche royale de Bragance. Révolution inévitable , continua-t-il , & qui prouve la nécessité de s'assurer le Trône par la mort de tous ceux qui peuvent appartenir à la Maison de Bragance. On ne manqua pas de lui objecter que tant de sang répandu contre toutes les loix divines & humaines , attireroit sur Sa  
Ma-

Majesté & ses descendans le poids de la justice & de la colere de Dieu, & que par cette inhumanité odieuse le Roi se dégraderoit du titre de Prince, & se verroit de son vivant flétri de la diffamante qualité de Tyran. Ce Ministre sanguinaire répondit que les Royaumes se gouvernoient par les maximes d'État, par les régles de la politique, & non par les scrupules de la conscience.

Dans ces entrefaites on reçut à Lisbonne la nouvelle de la mort du Prince d'Espagne Don Diégue, fils ainé & présomptif héritier de Philippe. Ce Monarque fit de très expresses défenses de prendre à cette occasion aucune marque de deuil, comme il l'avoit ordonné à la mort de Don Carlos. Il écrivit par-tout à ses Ministres de faire faire des prières & autres dévotions, plutôt que des pompes funébres, pour apaiser par ce moyen, s'il étoit possible, le cours de la colere de Dieu, qu'il croyoit avoir attirée sur lui par quelque grand péché. Dans le monde chacun donna une cause à ce malheur. Les Protestans publioient que la vangeance céleste éclatoit dans de semblables fléaux, dont la Monarchie d'Espagne étoit affligée, pour les sanglantes persécutions que Philippe avoit excitées contre leurs Eglises. Les parens des malheureux prisonniers que la barbarie du Marquis de Ste. Croix avoit si inhumainement fait mourir, attribuoient ce chatiment à un effet de la justice divine, qui vouloit faire sentir au cruel Philippe les mêmes playes, que sa fureur avoit répandues sur tant de pauvres familles, qui lui redemandoient, avec des cris qui avoient

Mort de  
l'Infant  
Don Dié-  
gue.

1582. pénétré jusqu'au ciel, les unes un père, d'autres un mari, un fils, ou un frère.

Suivie de  
celle du  
Duc d'Al-  
bc.

Presque dans le même tems, le 12 de Décembre, le Duc d'Albe mourut d'une fièvre à Lisbonne dans le Palais des Rois, à l'âge de soixante & quatorze ans. Sa maladie parut légère dans le commencement, & il eut l'honneur de recevoir plusieurs visites du Roi son maître. Le fameux Père Grenade Dominicain vint souvent l'entretenir, & le jour même de sa mort le Général lui dit ces paroles si remarquables.

„ Mon Père, ainsi meurent comme le  
„ commun des hommes ceux qui, pour  
„ conformer leur conduite à l'humeur de  
„ leurs Souverains, ont versé tant de sang  
„ chrétien”. Philippe, contre sa coutume, donna des larmes à la mémoire de ce grand Capitaine, & l'on entendit dire à ce Monarque vraiment pénétré, „ Qu'il n'avoit  
„ jamais mieux été convaincu que dans cette occasion de la vicissitude des choses  
„ humaines, puisque dans le tems qu'il  
„ faisoit la conquête d'un Royaume si étendu & si riche, il se voyoit coup sur  
„ coup privé d'un fils aîné qui devoit recueillir une si vaste succession, de la  
„ Reine son épouse qui l'auroit consolé dans des malheurs si accablans, & du  
„ plus grand & du plus fidele Capitaine qu'il eût dans l'immense étendue de sa  
„ Monarchie”.

Eloge de  
ce Géné-  
ral.

Le Duc d'Albe eut pour père Don Garcias de Toléde, qui mourut Général de Ferdinand le Catholique à l'expédition de l'Île de Gerbes, où trois mille Espagnols pé-

pérent dans le combat. A la gloire de cette Maison, on peut assurer qu'il n'y en a point dans toute l'Espagne, qui ait produit un plus grand nombre de Capitaines du premier mérite. Pour ne pas entrer sur ces illustres personnages dans un détail qui seroit trop long, il suffit de dire que Frédéric ayeul du Duc acquit le Royaume de Navarre à son Souverain par voye de conquête, & son petit-fils par le même moyen annexa à la Monarchie celui de Portugal. Mais ce dernier effaça la réputation de ses ancêtres par sa supériorité dans la science des armes, & il eut ce relief pendant sa vie de ne voir aucun Général qui pût prétendre même l'égalité sur ce fait. En sa personne, ainsi qu'en celle d'Anne de Montmorenci Connétable de France, on vit manquer le proverbe commun, qui dit qu'un Capitaine, s'il a les qualitez convenables à sa profession, ne peut pas vivre longtems.

En effet ces deux grands hommes firent leur apprentissage, pour ainsi dire, dès leur enfance, & terminèrent leur vie glorieuse en campagne & les armes à la main, après une longue suite d'expéditions éclatantes. Tous deux parvinrent à une heureuse vieillesse, le Général François à l'âge de quatre vingts deux ans, l'Espagnol à celui de soixante & quatorze. Le premier (ce détail est tiré de Strada) sous quatre Rois se trouva à huit batailles rangées, en quatre desquelles il eut le commandement en chef. Le Duc d'Albe sous l'Empereur Charlequint & Philippe II. son fils, fut chargé de la conduite d'entreprises des plus considérables en Al-

1582.

Comparé  
au Con-  
nétable de  
Montmo-  
renci.

1582.

lemagne, en Hongrie, en Afrique, en Italie, en Flandres, & en Portugal. Mais le Connétable, rempli de cette valeur active & bouillante, qui forme si particulièrement le caractère distinctif de sa nation, ne vit pas son courage secondé de la fortune; il fut rarement victorieux, il eut le malheur d'être trois fois prisonnier, enfin il périt en combattant. L'autre par l'art de temporer habilement conduit, plutôt que par le nombre des batailles qu'il livra, eut tous les succès que donnent les victoires les plus signalées, & cette continuité d'actions heureusement finies le fit paroître sur le théâtre du monde avec beaucoup plus de gloire & de réputation. Par ce parallele on voit qu'on peut mettre ces deux guerriers de niveau pour la bravoure & la science militaire; mais qu'ils ont agi sur des plans peu semblables, & qu'ils sont des modeles différens dans la profession des armes.

Sentimens de Philippe à son égard.

Au surplus, le Duc d'Albe ne fut pas moins soldat à la Cour que dans les champs de bataille. Né avec un esprit rude & sévère, il avoit entretenu & fortifié ce caractère ennemi de la politesse par l'exercice continuel des armes: au milieu des courtisans il négligeoit en homme de guerre les complimens, les formalitez, les bienséances, & même il portoit cette négligence jusqu'à une affectation pleine d'orgueil & de mépris, ce qui lui attira la haine de bien du monde. Cette conduite non seulement ne déplaisoit pas à Philippe, mais même elle étoit fort de son gout. Ce Monarque, d'une circonspection raffinée sur ses intérêts,

pre-

prenoit plaisir à voir dans ses Ministres cette dureté, qu'il estimoit un moyen assuré de les contenir dans une fidélité constante, & de les rendre impénétrables aux brigues, aux promesses, & aux sollicitations. Avec cette liberté de soldat le Duc d'Albe défendoit les intérêts de son Souverain, aussi bien à la Cour qu'à la tête des Armées, & par là il s'avança plus que personne dans la faveur du Roi, qu'il avoit méritée par ses longs services. Il est vrai que cette faveur fut toujours fort douteuse, & qu'on appercevoit dans les démarches de Philippe plus d'estime & de reconnoissance, que d'amitié & d'attachement de cœur. C'est ce qu'au moins il fit clairement connoître, lorsqu'il rapella d'exil ce Général, pour lui confier l'expédition de Portugal. Il ne voulut jamais lui permettre de venir à la Cour, pour se justifier en sa présence des crimes dont ses accusateurs l'avoient chargé. D'où l'on doit être convaincu de la haute opinion qu'il avoit conçue de la fidélité de son Sujet, puisque malgré sa disgrâce, malgré l'incertitude où il le tenoit du retour de sa première faveur, il ne craignit pas de lui abandonner sans second l'absolue direction d'une entreprise, aussi importante à tous égards qu'étoit la conquête d'un Royaume.

Après cette digression, je reprendrai le fil de l'Histoire. J'ai dit que le Marquis de Ste. Croix attendoit un renfort, c'étoient les galères de Naples qu'on avoit commandées, & qui ne purent exécuter l'ordre; en voici le sujet. Dans ce même tems

Voyage  
du Duc  
d'Osone à  
Naples.

1582.

Don Pierre Girone Duc d'Offone, nommé Viceroy de Naples, étoit arrivé à Barcelonne, d'où il comptoit se faire transporter dans son gouvernement. Comme il n'avoit que six galères, il jugea à propos de différer son départ, parce que le bruit couroit, & les avis donnoient cette nouvelle pour certaine, que le Gouverneur d'Alger se mettoit en devoir avec plusieurs vaisseaux de l'attaquer à moitié chemin. Le Duc, pour se mettre à couvert de l'insulte, voulut avoir une escorte capable en cas d'attaque de faire tête à l'ennemi, & il fit venir les douze galères de l'Escadre de Naples destinées à joindre l'Armée navale. Il s'embarqua, & se rendit à Gènes, où il fut logé au palais Doria, mais traité aux dépens de la République. Son séjour en cette ville fut long, en partie par le plaisir qu'il prenoit aux fêtes & aux honneurs qu'on lui procuroit avec une générosité sans exemple, en partie parce que le mauvais tems ne lui permettoit pas de poursuivre son voyage. Enfin plus d'un mois après son arrivée il partit, accompagné de vingt neuf galères, savoir six qu'il avoit amenées d'Espagne, douze de Naples, & onze du Prince Doria. A la hauteur de Porto-Hercolé, comme on avoit fait prendre les devans à une barque Génoise du convoi, chargée des équipages d'Augustin Grimaldi Duc d'Evoli qui passoit à Naples par la même occasion, sortit d'une de ces gorges un brigantin de Tripoli ou de quelque autre endroit pour faire cette prise. Mais le corsaire s'aveugla tellement de la vue de sa proye qu'il croyoit certaine, que  
sans

fans appercevoir l'Escadre qui suivoit il fit force de voiles, & fut pris par la galère le St. Jaques de Naples, au grand contentement de tout le monde. Enfin le Duc débarqua à Pouzol, où il attendit le départ du Commandeur qui suivit peu de jours après. Ainsi vers la fin du mois de Novembre il fit son entrée solemnelle dans la capitale de son gouvernement, où les principaux officiers du Roi & le peuple vinrent le recevoir au mole sur un pont tout couvert de damas & de velours jaunes & de couleur de feu.

Quelques jours après l'arrivée de ce Viceroi, il y eut à Naples de grandes rumeurs, qui auroient été suivies des derniers desordres, si l'on n'y avoit pas apporté à tems les remèdes convenables. Voici l'origine de ces mouvemens. Plusieurs citoyens dans la vue de donner des preuves méritoires de leur attachement au Roi leur Souverain, & de se frayer en même tems le chemin aux bonnes grâces du nouveau Gouverneur, & d'autres conduits par des desseins & des intérêts particuliers, dont le principal étoit peut-être d'augmenter leur fortune à la faveur des impositions, proposèrent d'honorer l'avènement du Duc par la concession d'un don gratuit au Roi, ainsi que cela s'étoit pratiqué à l'installation du Grand-Commandeur. Tel fut le sujet d'un soulèvement, qui pensa bouleverser la ville. Pour remplir le projet concerté, on imagina d'établir un nouveau droit sur chaque tonneau de vin qu'on mettroit en perce, & ce droit étoit d'un ducat; l'on comptoit tirer par ce moyen

Sédition  
dans cette  
capitale.

1582. une somme suffisante pour faire au Roi un présent considérable, sans que le public, comme le disoient les auteurs, en reçût la plus petite incommodité. Le malheur fut que les habitans se trouvoient dans l'impuissance de soutenir de nouvelles taxes quelles qu'elles fussent: depuis longtems on leur en imposoit de si fréquentes & de si fortes, & on les avoit tellement sucez, qu'ils n'avoient plus de quoi subvenir à de nouvelles demandes. On eut d'abord les suffrages de la plus grande partie des collèges de Nobles, & Don César Davalos Grand-Chancelier du Royaume se chargea de ramener à ce sentiment les esprits de ceux qui y formoient opposition. Mais les Nobles du collège de Capoue & le peuple ne voulurent rien entendre, & la contestation fut si vive, qu'on vit le moment que cette querelle alloit mettre la ville en feu.

Opposition du peuple à la gabelle

Toute taxe nouvelle étoit odieuse au peuple, qui se montroit toujours disposé à n'en souffrir aucune. En vain on spécifioit sous les engagements les plus solennels, qu'on n'avoit dessein de lever l'imposition qu'une fois, toujours intraitable sur cet article il ne se laissoit pas entamer par cette promesse, sachant parfaitement que les impôts sont comme la lèpre, qui ne quitte jamais un corps qu'elle a attaqué. Quelques-uns des Officiers du Roi, principalement Salazar un des Régens de la Chancellerie, mirent tout en usage pour engager les Capitaines des quartiers à donner leur consentement: plusieurs souscrivirent, mais le plus grand nombre tint ferme, & quelque biais qu'on pût pren-

prendre, il ne fut pas possible de faire recevoir le nouveau subside.

Secondée  
par les  
Reli-  
gieux.

L'obstination du Peuple fut soutenue par une foule de Religieux, tant prédicateurs, que directeurs de conscience, qui tous soutenoient en chaire & dans les maisons qu'on se rendoit coupable de péché mortel, de consentir à l'imposition de la taxe. Mais il n'y en eut point de plus animé qu'un certain Père le Loup de l'Ordre de St. François, & ce qui doit paroître plus étrange, Espagnol de nation. Ce Moine fougueux & emporté osa mettre en avant qu'on s'attireroit les plus terribles châtimens de la colère de Dieu, si l'on donnoit les mains à l'exécution du projet des exacteurs. Par cette menace & d'autres discours séditieux il entretenoit avec tant de fureur l'animosité du peuple, que les Officiers du Roi pleins d'indignation lui ordonnèrent de sortir incessamment de Naples. A cette nouvelle, presque toutes les Communautés religieuses se soulevèrent, & firent tant de bruit de l'attentat sacrilège des Magistrats, que le peuple fut sur le point de prendre les armes, & l'on ne trouva d'autre moyen d'arrêter la révolte, que de faire revenir le Moine exilé. Enfin promesses, menaces, prières, rien ne put calmer l'agitation des esprits, & pour prévenir les extrémités inséparables de la rage d'une populace irritée, le Viceroi, quoique souhaitant avec passion d'obtenir le présent demandé, fut contraint de défendre de passer outre au moins pour cette heure. La tranquillité fut rétablie, mais il resta un levain de haine entre les deux par-

1582.

tis ; les refusans traitoient dans toutes les rencontres de traitres à la patrie, ceux qui avoient consenti à l'imposition du subside, & l'animosité fut portée si loin de part & d'autre, qu'ils en vinrent à l'odieuse manière d'assouvir leur vengeance à la mode d'Italie, ce qui couta la vie à quantité de personnes.

Don fait  
au Roi.

Cependant l'année suivante les choses changèrent à la satisfaction du gouvernement. On procéda le 2. de Janvier à l'élection d'un nouveau Syndic, & le choix tomba sur Muzio Tuttavilla Comte de Sarno, Noble du collège de Porto, d'un grand crédit, & extrêmement aimé du Peuple qui respectoit ses grandes qualitez. Ce Seigneur affecta de se rendre encore plus agréable au peuple par toutes les voyes propres à surprendre son affection, dans la vue d'amener les esprits à quelque accommodement raisonnable. Il parvint enfin à convoquer une assemblée générale dans le Couvent royal de St. Laurent, il y parla avec tant de force & de succès, qu'il fut convenu de faire un présent au Roi de douze cens mille ducats. La condition fut qu'on n'imposeroit pour cela aucune taxe, & que la somme accordée se payeroit dans l'espace de deux ans de quartier en quartier, suivant l'usage. Ainsi fut terminée cette grande affaire, les troubles furent entièrement apaisez, & Philippe en eut une joye si grande, que depuis le jour de l'Epiphanie il accorda aux Napolitains des graces extraordinaires, entre autres, celle de délivrer presque tous les prisonniers.

Ce

Ce Monarque avoit moins sujet de s'ap- 1582.  
plaudir du succès de ses affaires dans les  
Pays-Bas. On y attendoit le Duc d'Alen-  
çon, pour lui déférer tous les droits & les  
titres qui appartennoient au Roi Catholique.

Affaires  
de Flan-  
dres.

Les Hollandois même, dans une assemblée  
générale de leurs Provinces confédérées  
tenue à la Haye, avoient publié un Mani-  
feste fort étendu contre la souveraineté de  
Philippe. Je crois faire plaisir au lecteur  
de l'insérer ici, il y verra les raisons sur  
lesquelles ces peuples prétendoient être fon-  
dez à dépouiller Sa Majesté de toute ju-  
risdiction sur leurs Provinces.

„ LES ETATS GENERAUX DES PRO-  
„ VINCES UNIES DES PAYS-BAS à tous  
„ ceux qui liront ces présentes, SALUT.  
„ Il est notoire à tout le monde que les  
„ Princes ne sont établis par la divine Pro-  
„ vidence Chefs & Souverains des peuples,  
„ que sous l'engagement de défendre, ga-  
„ rantir, & protéger leurs Sujets de toute  
„ sorte d'injures, de violences, & d'op-  
„ pressions: semblables aux pasteurs, dont  
„ le devoir est de mettre en sûreté & à  
„ couvert de tout accident les troupeaux  
„ confiés à leurs soins. Il n'est pas moins  
„ incontestable que Dieu n'a pas donné  
„ l'être aux hommes, & ne les a pas affu-  
„ jettis à la condition de Sujets, pour l'u-  
„ sage arbitraire des Souverains, & pour  
„ leur obéir comme des esclaves dans tout  
„ ce qu'ils leur commandent, sans appro-  
„ fondir la justice ou l'injustice de leurs  
„ ordres, soit que ces Princes méritent la  
„ soumission & l'amour des peuples par  
„ leur

Manifeste  
des Hol-  
landois  
contre  
Philippe.

1582. „ leur bonté, ou qu'ils se foyent dégradez  
 „ par leur tyrannie. C'est une vérité sans  
 „ réplique, le Prince n'a le pouvoir absolu,  
 „ que pour faire le bien de ses Sujets,  
 „ sans lesquels il cesseroit d'être Prince;  
 „ que pour les gouverner selon les règles  
 „ de la justice & de la raison, que pour  
 „ les maintenir dans leurs droits naturels  
 „ & légitimes, que pour les aimer comme  
 „ un père aime ses enfans, comme un pas-  
 „ teur aime son troupeau, pour la défense du-  
 „ quel il expose dans les rencontres ses  
 „ biens & sa vie. Quand un Souverain  
 „ manque à ces obligations dont nul pré-  
 „ texte ne peut le dispenser, quand au lieu  
 „ de couvrir ses Sujets à l'ombre de sa  
 „ protection, il ne se sert de sa puissance  
 „ que pour les opprimer, pour les dépouil-  
 „ ler de leurs anciens privilèges, pour les  
 „ mettre sous le joug comme des esclaves:  
 „ alors il ne doit plus être regardé comme  
 „ Souverain, c'est un Tiran, & sous cet  
 „ aspect ses Sujets sont autorisez à se sou-  
 „ straire de son obéissance. Démarche en-  
 „ core plus légitime, quand elle se fait par  
 „ une délibération unanime & sous l'auto-  
 „ rité des États du pays. Quand toutes ces  
 „ raisons concourent ensemble, ils sont en  
 „ droit, sans qu'on puisse leur imputer de  
 „ crime, de rejeter ce maître indigne, &  
 „ d'en choisir un sous lequel ils espèrent  
 „ jouir du bonheur qu'assure un gouverne-  
 „ ment équitable.

„ Ce droit a encore bien plus particulié-  
 „ rement lieu, lorsque les Sujets, ni par  
 „ prières ni par représentations très hum-  
 „ bles,

bles, n'ont jamais pu réduire le Prince à  
tenir à leur égard une conduite raisonna-  
ble, lorsque par tous les moyens les plus  
légitimes ils n'ont jamais pu le détourner  
de ses mauvaises entreprises & de ses des-  
seins tyranniques. Quand, après avoir  
tenté ces voyes, il ne leur reste d'autre  
ressource que celle de secouer sa domi-  
nation, pour conserver & défendre leur  
liberté naturelle & ancienne, moins par  
rapport à eux, qu'en faveur de leurs fem-  
mes, de leurs enfans, même de toute  
leur postérité: objets que la nature doit  
leur rendre respectables, & pour lesquels  
ils sont obligez de prodiguer leurs tra-  
vaux, leurs biens, & leur sang. Révo-  
lution au reste dont il y a quantité d'ex-  
emples, en différens siècles, chez nombre  
de nations, & pour causes de la même  
espèce. Révolution d'ailleurs qui doit  
être singulièrement autorisée dans les Pays-  
Bas, qui de tout tems ont été gouvernez  
selon leurs privilèges & leurs anciennes  
coutumes, & en conséquence du serment  
que leurs Souverains ont toujours fait à  
leur installation d'en observer tous les ar-  
ticles. Joint encore que la plus grande  
partie de ces Provinces n'ont jamais reçu  
ces mêmes Souverains, que sous certaines  
conditions qu'ils juroient d'observer, avec  
cette clause remarquable à laquelle ils se  
soumettoient, qu'en cas qu'ils vinssent à  
les enfreindre de quelque manière que ce  
fût, ils seroient dès-lors censez déchus du  
droit de leur souveraineté, sans qu'il fût

## 424 VIE DE PHILIPPE II.

1582.

„ besoin d'autre procédure ou déclaration  
„ spéciale à ce sujet.

„ Ces maximes préliminaires exposées,  
„ Philippe Roi d'Espagne, après la mort  
„ de l'Empereur Charles V. son père, a  
„ marqué dans toutes ses démarches qu'il  
„ oublioit les services que tant son père que  
„ lui-même avoient reçus des peuples de ces  
„ Provinces, au moyen desquels Philippe  
„ en particulier avoit remporté sur ses enne-  
„ mis des victoires si glorieuses & si mémo-  
„ rables, que son nom & sa puissance don-  
„ noient de l'ombrage à tous les Potentats  
„ de l'univers. Ce Monarque de plus, ou-  
„ bliant les bons conseils & les excellentes  
„ instructions que Charlequint lui avoit  
„ données en lui résignant la souveraineté  
„ de ces Pays, s'est entièrement livré aux  
„ maximes violentes de ses Ministres Espa-  
„ gnols, animez de la plus furieuse haine  
„ contre notre patrie, à cause qu'ils voyoient  
„ l'impossibilité absolue d'y avoir des char-  
„ ges, & par conséquent d'y introduire le  
„ gouvernement tyrannique & les vexations,  
„ qu'ils exercent avec tant d'impunité dans  
„ les Royaumes de Naples & de Sicile de  
„ même qu'au Duché de Milan. Ces Mi-  
„ nistres lui ont plusieurs fois remontré que,  
„ pour sa réputation & l'accroissement de  
„ son autorité, il étoit plus convenable à  
„ Sa Majesté de faire une nouvelle conquê-  
„ te des Pays-Bas, afin d'être en droit sous  
„ le titre de conquérant (conseils que des  
„ Turcs seuls sont capables de donner à des  
„ Barbares) de les gouverner avec un pou-

„ VOIR

„ voir despotique, plutôt que de s'en voir  
 „ le maître sous la réserve de l'entière ob-  
 „ servation de leurs privilèges, qu'il avoit  
 „ lui même jurée d'une manière solennelle.  
 „ Prévenu de ces maximes, le Roi d'Espa-  
 „ gne a tenté plusieurs fois de réduire ces  
 „ Provinces sous la plus dure servitude, il  
 „ leur a donné des Gouverneurs Espagnols,  
 „ dont l'administration est odieuse & insup-  
 „ portable aux Sujets mêmes naturels de  
 „ cette Monarchie. Sous le prétexte spé-  
 „ cieux de l'intérêt de la Religion, il a  
 „ augmenté le nombre des Sièges Episco-  
 „ paux & des Chapitres, il n'a rien épargné  
 „ pour introduire le tribunal sanguinaire de  
 „ l'Inquisition, à l'usage d'Espagne. Atten-  
 „ tats qui ont plongé ce malheureux pays  
 „ dans un abîme de desordres. Les peu-  
 „ ples justement allarmez ont pris les armes,  
 „ sur-tout après avoir été convaincus que  
 „ leur Souverain n'avoit d'autre vue que de  
 „ les tyranniser, non seulement dans leurs  
 „ biens & leurs personnes, mais encore  
 „ dans leurs consciences, dont ils ne pré-  
 „ tendent rendre compte qu'à Dieu seul.  
 „ Mais avant que d'en venir aux extrê-  
 „ mitez, quelques-uns des principaux du  
 „ pays, mus de compassion de l'état de mi-  
 „ sère où l'on vouloit réduire leurs compa-  
 „ triotes, présentèrent au Roi des remon-  
 „ trances, & le prièrent de vouloir modé-  
 „ rer la rigueur de ses ordres, particuliè-  
 „ rement au sujet de l'établissement de l'In-  
 „ quision, & sur le fait de la liberté de  
 „ conscience. Sa Majesté, au-lieu de faire  
 „ attention à ce Mémoire, déclara rebelles  
 „ tous

1582.

„ tous ceux qui l'avoientigné, fans vou-  
 „ loir une seule fois écouter leurs défenses,  
 „ en ayant même fait mourir plusieurs, jus-  
 „ qu'aux députez mêmes des Provinces.  
 „ Enfin, pour se mettre en situation d'abo-  
 „ lir les privilèges des Pays-Bas, & pouvoir  
 „ par là les gouverner aussi tyranniquement  
 „ que ses autres Royaumes, il a envoyé  
 „ pour les opprimer le Duc d'Albe à la tête  
 „ d'une puissante Armée. Tout l'univers  
 „ est instruit de l'humeur sanguinaire de ce  
 „ Général, dont les Flamans ont éprouvé  
 „ la barbarie que sa haine jurée pour ces  
 „ peuples a portée aux derniers excès. Par  
 „ surprise, par d'indignes artifices, par vio-  
 „ lence, par force, il a tenté tous les mo-  
 „ yens de réduire cette misérable nation à une  
 „ affreuse indigence, de la sucer jusqu'au sang,  
 „ de la dépouiller de tous ses privilèges. Il  
 „ a étendu sa rage jusques sur ceux qui a-  
 „ voient abandonné leur patrie, dans la  
 „ crainte d'être les victimes de son insatia-  
 „ ble inhumanité. Un nombre prodigieux  
 „ d'infortunez ont péri par les plus infames  
 „ supplices, tant de familles dépouillées de  
 „ leurs biens, tant d'exécutions de toute es-  
 „ pèce faites avec des traits de barbarie  
 „ qu'on ne peut ni concevoir ni exprimer,  
 „ n'ont pu assouvir la féroce cruauté de  
 „ ce Gouverneur. Il paroissoit ne devoir  
 „ jamais se rassasier de sang, son avarice  
 „ ne pouvoit se lasser d'envahir les hérita-  
 „ ges par des confiscations diffamantes.  
 „ Enfin pour comble de fureur, il a totale-  
 „ ment renversé l'ordre de la Justice ordi-  
 „ naire.

„ Il

„ Il ne feroit pas possible de rapporter le  
 „ nombre des villes faccagées, des maisons  
 „ particulières livrées à la brutalité, à la li-  
 „ cence d'un soldat soutenu des ordres de  
 „ son Chef. Des torrens de sang répandu  
 „ dans tant de batailles, les prisons remplies  
 „ d'innocens, & en si prodigieuse quantité,  
 „ que pour en donner une idée il suffit de  
 „ dire que les boureaux manquèrent plutôt  
 „ que les victimes, pour remplir la barba-  
 „ rie de ce monstre, qui ne respiroit qu'in-  
 „ cendies & que massacres. Sur des excès  
 „ si énormes, le Roi d'Espagne donnoit les  
 „ marques extérieures du plus sensible dé-  
 „ plaisir. Il protestoit que les violences du  
 „ Duc dans les Pays-Bas se commettoient  
 „ contre sa volonté, il promettoit de les ré-  
 „ parer par des effets de sa clémence, qu'il  
 „ disoit être dans la disposition de répandre  
 „ sur tous ses Sujets persécutés. Cependant  
 „ le cœur de ce Monarque démentoit ses  
 „ paroles, au-lieu de punir son Ministre  
 „ comme il le méritoit, il approuvoit, il  
 „ louoit tout ce qu'il avoit fait. C'est ce  
 „ qui se prouve par plusieurs de ses lettres  
 „ qu'on a interceptées, on y voit que le  
 „ Duc n'agissoit que par ses ordres, que son  
 „ zèle à les exécuter lui donnoit une satis-  
 „ faction inconcevable. D'où il n'est que  
 „ trop manifeste qu'il ne prenoit pas moins  
 „ de plaisir que son Général, à remplir nos  
 „ misérables Provinces de toutes les horreurs  
 „ de la tyrannie la plus outrée.  
 „ Dans la suite il a envoyé pour nous gou-  
 „ verner Don Juan d'Autriche son frère bâ-  
 „ tard, croyant pouvoir mieux nous éblouir par  
 „ l'hon-

„ l'honneur d'avoir à notre tête un Prince  
 „ de ce rang. En effet Don Juan fit à son  
 „ arrivée tout ce qui paroïssoit capable  
 „ d'effacer le souvenir des desordres pré-  
 „ cédens, il promit d'observer le Traité de  
 „ Gand, de faire sortir les Espagnols, de  
 „ punir les auteurs des troubles & des vio-  
 „ lences commises par le passé, de donner  
 „ tous les ordres nécessaires pour le rétablis-  
 „ sement de la paix & de la tranquillité pu-  
 „ blique. Mais ces démarches cachotent un  
 „ dessein formé de nous endormir & de  
 „ nous tromper: pendant ces apparences de  
 „ réunion, il travailloit sous main à diviser  
 „ les Etats, à soumettre les Provinces l'une  
 „ après l'autre, comme nous ne l'avons que  
 „ trop vu par une expérience fatale. Par  
 „ la bonté de Dieu, dont le nom soit béni  
 „ à jamais, la fourberie a été découverte  
 „ assez à tems, pour en prévenir les suites  
 „ par des mesures convenables à la gran-  
 „ deur du péril, qui menaçoit de nous ac-  
 „ cabler. Ainsi en la place de la paix qu'à  
 „ son avènement il se vançoit d'apporter dans  
 „ les Pays-Bas, il y a continué les horreurs  
 „ d'une guerre des plus sanglantes.

„ Tant de griefs si crians ont fourni un  
 „ motif plus que suffisant de renoncer à la  
 „ domination du Roi d'Espagne, & de nous  
 „ mettre sous la protection d'un Prince plus  
 „ clément, & dont la puissance puisse nous  
 „ aider à défendre nos Provinces, & à les  
 „ soustraire au joug sous lequel elles gémissent.  
 „ Nécessité d'autant plus indispensa-  
 „ ble, que depuis plus de vingt ans leur

„ Souve-  
 „ nant

„ Souverain les a jettées dans la plus horri-  
 „ ble confusion , dans la violence de l'op-  
 „ pression la plus tyrannique. Pendant ce  
 „ long espace il nous a traités , non comme  
 „ des Sujets , mais en ennemis , par des exé-  
 „ cutions militaires , par la force des armes ,  
 „ il a voulu de notre Prince légitime deve-  
 „ nir notre tiran. D'ailleurs depuis la mort  
 „ de Don Juan , il a déclaré nettement par  
 „ la bouche du Baron de Selles , sous pré-  
 „ texte de lui proposer quelque accommo-  
 „ dement , qu'il ne vouloit en aucune ma-  
 „ niere confirmer le Traité de Gand , quoi-  
 „ qu'il eût été juré solennellement en son  
 „ nom par Don Juan. Malgré cette obstina-  
 „ tion à ne vouloir rien céder en faveur de  
 „ la paix , nous n'avons pas laissé de conti-  
 „ nuer nos démarches pour l'obtenir , solli-  
 „ citations , prières , instances , tout a été  
 „ mis en usage de notre part. Nous avons  
 „ même eu recours à des médiations étran-  
 „ gères , plusieurs Princes Chrétiens à notre  
 „ réquisition ont interposé leur crédit pour  
 „ nous réconcilier avec le Roi Philippe , &  
 „ le faire condescendre à un accord raison-  
 „ nable. A cette fin nous avons tenu long-  
 „ tems nos Ambassadeurs au Congrès de  
 „ Cologne , dans l'espérance d'y conclure  
 „ un Traité qui pût établir une réunion fin-  
 „ cère & durable , par l'entremise de Sa  
 „ Majesté Impériale & des Electeurs , qui  
 „ agissoient avec tout le zèle imaginable  
 „ pour consommer heureusement cet ou-  
 „ vrage.

„ Ensorte que réduits à ne plus avoir de  
 „ ressources pour regagner les bonnes graces

„ de

1582.

„ de notre Souverain, & rendre à notre  
 „ patrie affligée son ancien état & sa pre-  
 „ mière tranquillité, après avoir mis sans  
 „ succès tant de ressorts en œuvre, sans es-  
 „ poir, sans appui, sans protecteurs, nous  
 „ nous voyons contraints de recourir aux  
 „ moyens que le Droit de toutes les nations  
 „ nous fournit. Ainsi, légitimement auto-  
 „ risés par les loix de la nature, pour notre  
 „ sûreté, celle de tous nos habitans, de nos  
 „ privilèges, de nos anciens statuts, de la  
 „ liberté de notre patrie, de la vie & de  
 „ l'honneur de nos femmes, de nos enfans,  
 „ & successeurs, pour les mettre à couvert  
 „ de la tyrannie des Espagnols; nous avons  
 „ résolu, forcés par la nécessité, en  
 „ renonçant, par les justes motifs que nous  
 „ en avons, à la domination du Roi d'Es-  
 „ pagne, de chercher des remèdes à nos  
 „ maux, & de mettre en pratique toutes les  
 „ voyes qui peuvent nous y conduire. Ré-  
 „ solution que nous avons prise comme la  
 „ plus expédiente, pour notre plus grande  
 „ sûreté, & la conservation de nos privilè-  
 „ ges & franchises.

„ A CES CAUSES NOUS FAISONS SAVOIR  
 „ qu'après avoir murement considéré tous  
 „ les sujets de plaintes ci-dessus mentionnés,  
 „ contraints, comme nous l'avons dit, par  
 „ une extrême nécessité, nous avons d'un  
 „ commun accord, par une délibération &  
 „ un consentement unanimes, déclaré,  
 „ & nous déclarons par ces présentes, le  
 „ Roi d'Espagne déchu de plein droit de sa  
 „ souveraineté, de ses prétentions, de ses  
 „ droits héréditaires sur ces pays. Que nous  
 „ som-

„ sommes dans le dessein de ne plus le re-  
 „ connoître en aucune chose qui concerne  
 „ sa qualité de Prince, sa domination sou-  
 „ veraine, sa juridiction, ou son pouvoir  
 „ domanial sur ces Etats, de ne plus nous  
 „ servir de son nom sous le titre de Souve-  
 „ rain, & de ne pas permettre que qui que  
 „ ce soit s'en serve à l'avenir.

„ En conformité de cette résolution, nous  
 „ déclarons encore que tous les Officiers  
 „ d'Épée & de Justice, les Seigneurs parti-  
 „ culiers, vassaux, & tous autres habitans  
 „ de ces Provinces, de quelque qualité &  
 „ condition qu'ils puissent être, sont dès à  
 „ présent & pour toujours libres & dégagés  
 „ du serment qu'ils ont prêté de quelque ma-  
 „ nière que ce soit à Philippe Roi d'Espa-  
 „ gne, en qualité de Souverain de ces pays,  
 „ & de tous les engagemens qu'ils peuvent  
 „ avoir contractés à son égard sous ce titre.  
 „ Et, attendu que, pour les causes ci-dessus  
 „ énoncées, quelques-unes des Provinces-  
 „ Unies, d'un commun accord & par un  
 „ consentement unanime, se sont soumises  
 „ à la domination & au gouvernement de  
 „ l'illustre Prince le Duc d'Alençon, sous  
 „ certaines conditions arrêtées & consenties  
 „ avec Sadite Altesse: vû encore que le Sé-  
 „ rénissime Archiduc Matthias a résigné  
 „ & remis entre nos mains le gouvernement  
 „ général de nos Provinces, que nous avons  
 „ accepté & repris: Nous commandons &  
 „ ordonnons à tous les Officiers, Justiciers,  
 „ & tous autres renfermés dans cet article  
 „ de quelque manière que ce soit, de quit-  
 „ ter & de ne plus employer à l'avenir le  
 „ titre

„ titre, le nom, le grand & le petit sceau,  
 „ le contrefeing, ou autres instrumens pour  
 „ les expéditions, qui marquoient ci-devant  
 „ la souveraineté du Roi d'Espagne. Et à  
 „ leur défaut, pendant que le Sérénissime  
 „ Duc d'Alençon sera contraint de rester ab-  
 „ sent pour des affaires importantes qui con-  
 „ cernent le bien de ces Provinces, nous  
 „ enjoignons à toutes les personnes compri-  
 „ ses ci-dessus de se servir dans tous les Actes  
 „ par interim du titre & du nom du Conseil  
 „ souverain des Etats-Généraux des Pays-  
 „ Bas.

„ Et pendant que le Chef désigné ci-des-  
 „ sus & les susdits Conseillers ne seront pas  
 „ pleinement & effectivement nommés,  
 „ convoqués, & établis dans l'exercice de  
 „ leurs charges, on se servira de notre  
 „ sceau, de notre nom, de nos ordres. Ex-  
 „ cepté dans les Comtés de Hollande & de  
 „ Zélande, où toutes les expéditions se fe-  
 „ ront sous l'autorité & le nom du Sérénis-  
 „ sime Prince d'Orange & des Etats de ces  
 „ Provinces; jusqu'à ce que le Conseil sou-  
 „ verain ci-devant mentionné soit entière-  
 „ ment établi. Alors les affaires se régleront  
 „ suivant les délibérations dudit Conseil, &  
 „ les instructions qu'il délivrera, & en con-  
 „ formité des articles du Traité conclu avec  
 „ Son Altesse Sérénissime le Duc d'Alençon.  
 „ Et en la place du sceau du Roi d'Espagne,  
 „ on apposera à l'avenir notre grand &  
 „ petit sceau, pour les affaires qui regarde-  
 „ ront le gouvernement général, en quoi le  
 „ Conseil du pays suivant ses instructions

„ sera

„ seil Privé, à tous les autres Chancelier,  
 „ fera autorisé. A l'égard des affaires qui  
 „ concernent l'administration de la Justice &  
 „ autres intérêts particuliers en chaque Pro-  
 „ vince, le Conseil Provincial, & les autres  
 „ Conseils du pays, se serviront respective-  
 „ ment du nom, du titre, & du sceau de ladite  
 „ Province, où le cas se présentera, & non  
 „ d'autres. Le tout sous peine de nullité  
 „ de lettres, documens, ou expéditions fai-  
 „ tes ou scellées d'une autre manière. Et  
 „ pour mieux accomplir & effectuer tout ce  
 „ qui est ci-dessus statué, nous avons com-  
 „ mandé & ordonné, comme nous com-  
 „ mandons & ordonnons, par ces présentes,  
 „ que tous les sceaux du Roi d'Espagne, qui  
 „ se trouvent dans ces Provinces-Unies,  
 „ soyent immédiatement après la publication  
 „ des présentes apportés & remis entre les  
 „ mains des Etats de chaque Province res-  
 „ pectivement, ou de ceux qui feront respec-  
 „ tivement commis & autorisés par lesdits  
 „ Etats, sous peine de punition arbitraire.

„ De plus nous faisons de très expresse  
 „ inhibitions & défenses de frapper à l'ave-  
 „ nir dans l'étendue desdites Provinces-  
 „ Unies aucune monnoye, avec le nom, les  
 „ titres, ou les armes du Roi d'Espagne.  
 „ Nous ordonnons & commandons de fon-  
 „ dre les matrices de la forme & figure qui  
 „ sera ordonnée, pour frapper d'autres mon-  
 „ noyes nouvelles d'or & d'argent, avec les  
 „ quarts & diminutions.

„ Commandons en outre & ordonnons  
 „ au Président & autres Seigneurs du Con-

1582.

„ Présidens, & Seigneurs du Conseil Pro-  
 „ vincial, à tous les autres Présidens & prin-  
 „ cipaux Maitres des Comptes, aux autres  
 „ de toutes les Chambres des Comptes, qui  
 „ sont respectivement dans ces pays, & aussi  
 „ à tous les autres Officiers d'épée, de jus-  
 „ tice, & de finances, (qui par ces présen-  
 „ tes sont tenus libres & déliés du serment  
 „ de fidélité qu'ils ont ci-devant juré au Roi  
 „ d'Espagne, suivant la teneur de leurs com-  
 „ missions) de faire entre les mains des Etats  
 „ du pays, desquels ils relèvent respective-  
 „ ment, ou des personnes qu'ils auront com-  
 „ mises à cet effet, un nouveau serment par  
 „ lequel ils jureront d'être fidèles aux Etats  
 „ contre le Roi d'Espagne & tous les adhé-  
 „ rans de ce Monarque : le tout conformé-  
 „ ment au formulaire, que les Etats-Géné-  
 „ raux ont établi à cet égard.

„ A tous les Conseillers, Justiciers, & au-  
 „ tres Officiers, qui sont attachés au parti  
 „ des Provinces-Unies, s'ils ont pris des  
 „ engagemens avec le Sérénissime Duc  
 „ d'Alençon, on donnera acte de continua-  
 „ tion dans leurs emplois ; & l'on entend  
 „ que cet acte leur tiendra lieu d'une nou-  
 „ velle commission, qui abolira & fera ces-  
 „ ser la précédente, le tout par manière de  
 „ provision, jusqu'à l'arrivée de Son Altesse.  
 „ Quant aux Conseillers, Maitres des Comp-  
 „ tes, Justiciers, & autres Officiers, adhé-  
 „ rans aux Provinces-Unies, mais qui n'ont  
 „ pas encore traité avec Sadite Altesse, ils  
 „ recevront une nouvelle commission sous  
 „ notre nom & notre sceau. Bien entendu  
 „ que

„ que les impétrans de ladite première com-  
 „ mission ne seroit point atteints & convain-  
 „ cus d'avoir contrevenu en façon quelcon-  
 „ que aux privilèges du pays, d'avoir fait  
 „ des démarches préjudiciables aux intérêts  
 „ de la patrie, ou de s'être rendus coupables  
 „ de crimes de cette nature.

„ En outre enjoignons & commandons  
 „ aux Président, Conseillers, & Officiers du  
 „ Conseil Privé, au Chancelier du Duché  
 „ de Brabant, semblablement au Chancelier  
 „ du Duché de Gueldres & Comté de Zut-  
 „ phen, aux Président & autres membres du  
 „ Conseil d'Hollande, au Receveur, aux  
 „ grands Officiers du Beoorsterschelde & Be-  
 „ wersterschelde en Zélande, aux Président  
 „ & Conseil de Frise, aux Président & Of-  
 „ ficiers du Conseil d'Utrecht, & à tous au-  
 „ tres Justiciers & Officiers que ce mande-  
 „ ment pourra regarder, à leurs Lieutenans,  
 „ & à tous généralement quelconques en  
 „ particulier à qui il appartiendra: à tous &  
 „ un chacun de ces titulaires nous, comme  
 „ dit est, commandons & ordonnons de fai-  
 „ re sans aucun délai publier notre présente  
 „ Ordonnance dans tous les lieux de leurs  
 „ juridictions, & autres où l'on a coutume  
 „ de faire de semblables proclamations, de  
 „ manière que personne n'en puisse préten-  
 „ dre cause d'ignorance. De plus toutes les  
 „ personnes mentionnées dans ces présentes  
 „ seront tenues de faire exécuter & observer  
 „ inviolablement dans tous ses points sans  
 „ aucune restriction ledit ordre, d'y con-  
 „ traindre les transgresseurs par les voyes qui  
 „ sont par nous spécifiées, sans aucun délai,

1582.

„ sans aucune considération pour les délin-  
 „ quans. Pour ce faire, & tout ce qui en  
 „ dépend, nous donnons à chacun en parti-  
 „ culier, & à tous conjointement en gé-  
 „ néral, à qui il appartient de tenir la main  
 „ à l'entière exécution de notre présent man-  
 „ dement, & de connoitre des contraven-  
 „ tions, un plein & absolu pouvoir, auto-  
 „ rité, & ordre spécial. En foi de quoi nous  
 „ avons fait apposer notre sceau. Signé DE  
 „ ASSELIERS”.

Mouve-  
 ment de  
 Philippe à  
 cette nou-  
 velle.

En conformité de cette Ordonnance, qu'on fit publier par-tout à son de trompe, on commença à faire renoncer tous les Officiers du pays au serment de fidélité qu'ils avoient auparavant prêté au Roi d'Espagne. On ne sauroit concevoir la joye que les peuples firent éclater à la publication de ce fameux Statut. Il est bien vrai que les pauvres Catholiques gémissent d'avance des desordres, & de tous les malheurs qu'ils prévirent dès lors devoir être les suites inévitables d'un coup aussi violent; mais contraints par la nécessité de mêler leurs applaudissemens à l'allegresse immodérée des ennemis de leur Religion, ils étoient réduits à pleurer entre eux & en secret les playes dont ils se voyoient menacés. Farnese envoya cet écrit au Roi qui étoit alors en Portugal, & ce Monarque le reçut le jour même que lui vint la nouvelle de la défaite de la Flotte Françoisse aux Iles Tercères, & de la barbare exécution que le Marquis de Ste. Croix avoit faite de ses prisonniers. Alors se retournant vers le Comte de Luna qui se trouvoit avec lui, il dit: „ Le Marquis de Ste. Croix votre on-  
 „ cle

„ cle vient de montrer aux Iles Tercères la  
 „ vraye manière dont on doit agir dans les  
 „ Pays-Bas: il n'est plus question que de  
 „ châtier la force à la main les attentats con-  
 „ tre leur Souverain, dont ces peuples re-  
 „ belles ont l'impudence de faire gloire dans  
 „ des écrits publics”.

1582.

Cette année est remarquable dans toute la Chrétienté, pour le rétablissement du calcul des tems qu'on y fit, moyennant la réformation du Calendrier Romain, dont voici l'histoire. Il y avoit déjà longtems que les Péres du Concile de Trente avoient laissé à la disposition du Souverain Pontife, d'examiner les causes des irrégularitez qui pouvoient se rencontrer dans le Breviaire Romain, & de les rectifier de la manière qu'il jugeroit la plus sûre & la plus convenable. Entre autres erreurs, on trouva celle de la variation des tems, c'est à dire du dérangement des Fêtes mobiles. Quoique d'autres Papes eussent entrepris sans succès cette réforme importante & absolument nécessaire, Grégoire, sans se rebuter des tentatives inutiles de ses prédécesseurs, résolut de faire les derniers efforts pour rendre ce service à l'Eglise Chrétienne. La grande difficulté étoit qu'il paroïssoit impossible d'établir une réforme qui pût se perpétuer dans tous les siècles, & par conséquent que les ordres & les rites ecclésiastiques se conservassent dans toute la pureté qu'il convient de leur assurer. Et c'étoit là l'unique point de vue, qui engageoit le Siège Apostolique à entreprendre avec ardeur la réforme du Calendrier.

Réforme  
du Calendrier  
Romain.

Pendant que Grégoire cherchoit tous les

1582.

moyens de parvenir à l'exécution de ce grand ouvrage, Antoine Lilio lui remit un petit traité que son Frère qui étoit Médecin avoit fait sur cette matière. Ce savant Astronome imaginoit un nouveau Cicle d'Epactes, qu'il rapportoit à une certaine règle du Nombre d'or, & à une grandeur arbitraire de l'année solaire, accommodée & réduite avec une justesse assortie aux principes de son système. Il démonstroît de cette manière que toutes les défautsités de l'ancien Calendrier pouvoient aisément se rétablir, sans craindre que jamais on fût en risque de tomber dans de semblables desordres : en sorte qu'il soutenoit qu'à l'avenir le Calendrier seroit exempt du dérangement, qui renverseroit par succession de tems l'ordre naturel des saisons.

Grégoire envoya sur le champ copie de cette dissertation à tous les Princes de la Chrétienté, principalement au Roi Philippe, qui, maître d'une plus grande étendue d'Etats que les autres, devoit par une conséquence nécessaire avoir un plus grand nombre d'Universités & de Sujets habiles en toute sorte de sciences. Dans une affaire qui regardoit l'utilité publique, le Souverain Pontife ne vouloit rien faire que de l'avis & du consentement de toutes les parties intéressées. Le Roi Catholique lui fit une réponse telle qu'il la souhaitoit & qu'il l'attendoit, ce Monarque lui promit pour cette entreprise tous les secours qui dépendroient de lui. Les autres Puissances offrirent toute leur protection, l'Empereur, le Roi Très-Chrétien, la République de Venise, & les autres Princes promirent de concourir au succès

succès de ce projet. Sur ces assurances, le Souverain Pontife remit l'examen & la décision de cette importante réforme à quelques Astronomes les plus renommés de leur tems, qui de toutes les parties de l'Europe s'étoient rendus à Rome par ordre de leurs Souverains. Ces savans travaillèrent long-tems ensemble avec tout le soin qu'on devoit attendre de leurs profondes lumières, & ils tenoient de fréquentes conférences dans une congrégation de Cardinaux formée à cet effet, dans laquelle ils discutoient à fond cette matière si intéressante. Enfin ils conclurent qu'il étoit convenable & même nécessaire de recevoir le Cycle d'Épactes inventé par Lilio, avec quelques additions qu'ils jugèrent propres à donner une plus grande perfection au nouveau Calendrier.

Il n'y eut aucun de ces Mathématiciens qui ne s'apperçût que le vrai cours du Soleil étoit de quelques minutes moindre que les trois cens soixante cinq jours & six heures, dont ils avoient déterminé la longueur de l'année ordinaire. Pour obvier aux inconvéniens qui pourroient naitre dans la suite de cette différence, ils statuèrent que tous les quatre ans on compteroit un jour de plus que de coutume, & c'est l'année qu'on nomme communément bissextile; parce que les six heures surnuméraires chaque année, ont quelques minutes de moins, ensorte qu'il n'est pas possible de former un jour entier chaque quatrième année. Et afin que la fête de Paques se célébrât selon l'ordre établi par les Pères de l'Eglise, pareillement suivant la décision du Concile général de Nicée, on fixa

1582. l'Équinoxe du printems à un certain terme invariable. Outre cela le premier mois de l'année solaire fut déterminé à la quatorzième Lune, qui commence le jour même de l'Équinoxe, ou environ à quelque petite distance près.

Ensuite pour réduire d'une manière juste l'Équinoxe du printems au 21. du mois de Mars, ainsi que les Pères du Concile de Nicée l'avoient anciennement déterminé, on ordonna qu'une fois seulement on retrancheroit dix jours du mois d'Octobre de cette même année 1582. Et afin que la différence de quelques minutes dans le cours du Soleil par rapport à la longueur de l'année, ne devînt pas dans la suite la cause d'un semblable retranchement, on ordonna qu'on continueroit par un usage qui seroit perpétué à mettre le bissextes chaque quatrième année, excepté les centièmes, qui toutes jusqu'à présent se sont trouvées bissextiles. Ils établirent encore que la première année du siècle suivant 1600. eût le jour d'augmentation, ou le bissextes, mais qu'à l'avenir toutes les centièmes années qui suivroient ne seroient pas bissextiles, mais que de quatre cens en quatre cens ans les premières années des trois premières centaines se compteroient sans bissextes, qu'on inséreroit toujours dans la quatrième centaine. Par exemple, l'année 1600. ayant été bissextile, les années séculaires 1700. 1800. & 1900 ne le seront pas, mais le bissextes reviendra à l'année qui commencera le vingtième siècle : & ainsi successivement à perpétuité. De cette manière on pré-

prétendit suivre avec exactitude le cours du Soleil, & réparer dans tous les tems l'ex-cédent qui avoit causé le dérangement avant cette réforme. 1582

Ainsi fut faite par le Souverain Pontife Gregoire XIII. cette fameuse correction du Calendrier. Elle fut reçue par les Princes Catholiques, qui la firent publier dans leurs Etats, sous l'autorité du Pape & en vertu de sa Bulle. Mais les Princes Protestans la rejettèrent, & firent même tout ce qu'ils purent pour la détruire; non qu'ils ne connussent la nécessité de rétablir les irrégularitez de l'ancien calcul, leur seule vue dans cette opposition étoit de ne marquer aucune obéissance aux decrets du Siège de Rome. Si cette publication avoit été faite sous le nom de l'Empereur, il est certain que toutes les Puissances auroient accepté cette réforme avec empressement, & l'on ne verroit pas cette confusion qui se trouve aujourd'hui dans différentes Eglises sur l'article des deux Calendriers Julien & Gregorien. La Reine Elizabet fit écrire contre le nouveau, & le Landgrave de Hesse fit publier une apologie de l'ancien, que Meteren rapporte toute entière. Mais de quelque manière qu'on veuille tourner cette discussion, il est certain que le nouveau Calendrier est plus parfait.

Le Conseil des Indes avoit reconnu que les Iles Philippines étoient à tous égards trop onéreuses à la Couronne d'Espagne, qu'elles caufoient plus de peine & de dépense à les entretenir, qu'elles ne rapportoient de profit. Joint à l'intérêt, que ces

Com-  
ment elle  
est reçue.

Paroles  
remar-  
quables  
de Philip-  
pe sur la  
colonie  
des Phi-  
lippines.

1582.

colonies infructueuses occupoient une multitude prodigieuse de personnes, dont l'industrie seroit beaucoup plus utile, même nécessaire, dans nombre de cantons de la Monarchie, où elle seruiroit à en soutenir la grandeur & les richesses. Sur ces points de vue, ce Conseil exhorta Philippe par les motifs les plus pressans d'abandonner cette conquête, tant par rapport au nombre trop considérable de ces Iles, que par la difficulté de s'y maintenir. Pour donner plus de poids aux raisons qu'il alléguoit, il cita l'exemple des Chinois qui avoient renoncé à la possession de ces domaines, par tous les mêmes inconvéniens, quoique leur voisinage les mît en état de s'y maintenir avec plus de facilité que les Européens. A toutes ces remontrances Philippe répondit,

„ que si les revenus qu'on tiroit des Phi-  
 „ lippines & de la nouvelle Espagne, ne  
 „ se trouvoient pas suffisans pour l'entre-  
 „ tien d'un hermite, quand il ne se rencon-  
 „ treroit d'autre personne, pour perpétuer  
 „ dans ces pays le nom de Jésus-Christ, il  
 „ sacrifieroit les richesses de l'Espagne,  
 „ dans la ferme résolution où il étoit de ne  
 „ rien épargner pour soumettre ces peu-  
 „ ples au joug & à la doctrine de l'Evan-  
 „ gile ”. Ce Monarque avoit coutume de  
 dire que les Iles Orientales ne devoient pas  
 être privées de la prédication des vérités é-  
 vangéliques, par la raison qu'elles ne ren-  
 fermoient ni mines d'or & de métaux, ni  
 d'autres précieuses productions. Le salut  
 des nations infideles, ajoutoit-il, doit être  
 l'unique objet des travaux & de la plus sé-  
 ricu-

rieuse attention des Princes, par le devoir indispensable que leur impose le Titre qu'ils portent de Lieutenans de Dieu sur la Terre. 1582.

C'est sans doute en faveur de ce zèle si ardent pour les intérêts de la Religion, qu'il obtenoit à son gré les graces les plus éclatantes de la Cour de Rome. Sur sa demande, Grégoire accorda la permission de célébrer l'office de St. Hermenigilde Prince patron de l'Espagne, sous le titre de fête double, comme s'exprime la rubrique. Outre cela il lui accorda une infinité d'autres indulgences. Il faut le dire ici, Philippe faisoit un commerce particulier de ces présents spirituels avec la Cour de Rome, tous les jours on y recevoit de sa part de nouvelles sollicitations, pour obtenir quantité de privilèges, tantôt pour une Eglise, tantôt pour l'autre. Démarches que ce politique Monarque prodiguoit, dans la vue d'éblouir ses Sujets, & les amuser par ces concessions si recherchées, comme un moyen qu'il croyoit propre à les rendre insensibles aux taxes accablantes dont on les surchargeoit, pendant qu'ils croiroient leur Souverain uniquement rempli de la gloire de Dieu. En effet il ne marquoit jamais plus d'ardeur à procurer à ses peuples ces dons de l'Eglise, jamais on ne voyoit tant d'indulgences & d'autres objets de la piété & du culte de la multitude, que quand ses affaires l'obligeoient d'avoir recours aux impositions extraordinaires, pour subvenir à ses besoins. Dans le tems qu'il faisoit publier dans toute l'étendue de ses Etats, avec

Son commerce avec la Cour de Rome.

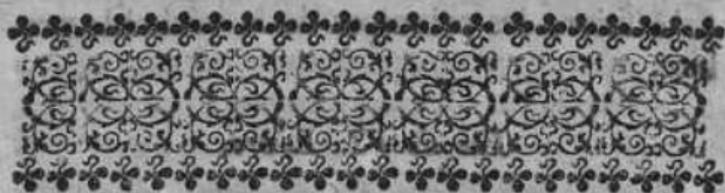
1582.

tout le faste imaginable, ces convois de dévotion, c'étoit alors que les exacteurs forçoient au payement des taxes, par les menaces, les emprisonnemens, & les plus violentes exécutions. Au reste tous ces amusemens de Religion ne surprennent que la simplicité & l'ignorance des idiots, & le respect intéressé des Moines: les personnes éclairées connoissoient les abus de ces pratiques, mais elles étoient forcées au silence, dans la crainte d'être en butte à la malignité des espions répandus dans tous les coins du Royaume. Philippe avoit coutume de se servir des Religieux, comme gens qui s'introduisoient par-tout à l'ombre de leur profession, & qui avoient la liberté de s'entretenir avec plus de hardiesse avec toutes sortes de personnes. Pareil manége n'est ni nouveau dans le monde, ni particulier à Philippe, il s'exerce communément dans toute l'Europe, où il n'y a presque point de Souverain, qui, comme cet artificieux Roi d'Espagne, ne mette toute son étude à se donner le relief de piété, de justice, & de bonté par des apparences séduisantes, plutôt qu'à se rendre dignes de ces titres par l'acquisition réelle des vertus qui forment les bons Princes. Mais pourquoi les Princes ne tiendroient-ils pas une semblable conduite, puisque le général des particuliers se conduit dans la vie civile sur de pareilles maximes? De là vient qu'on ne voit dans le monde qu'un faux brillant, que la plus grande partie des hommes n'aspire qu'à attraper l'écorce de la vertu, & qu'il y en

à si peu qui veulent travailler à prendre  
& à suivre les principes de la véritable pro-  
bité. 1582

*Fin du VI. Livre.*





LA VIE  
DE  
PHILIPPE II.  
ROI D'ESPAGNE.



SECONDE PARTIE.

LIVRE VII.

---

ARGUMENT

DU LIVRE SEPTIEME.

*Retour de Philippe en Espagne. Il fait prêter serment de fidélité en Portugal à l'Infant Don Philippe. Ordres qu'il laisse pour le gouvernement de ce Royaume. Armées de terre & de mer pour sa garde. La Flotte fait voile pour les Iles Tercéres. Descente à Tercére. Combat & fuite honteuse des par-*

PARTIE II. LIVRE VII. 447

partisans de Don Antoine. Les François capitulent. Puniton de la barbarie du Gouverneur de Fayal. Entière réduction des Açores. Conduite du Duc d'Alençon suspecte aux Flamans. Son entreprise sur Anvers. Massacre des François. Retraite du Duc d'Alençon. Conduite du Prince d'Orange. Lettre du Duc aux Etats pour se justifier. Résolution de renouveler l'alliance. Articles du Traité. Retour de ce Duc en France. Sa mort. Fils supposé de Charlequint. L'Archevêque de Cologne embrasse la Religion Réformée. Mouvements du Roi Catholique à cette occasion. Election d'un nouvel Archevêque. Mariage du Prince d'Orange. Un Espagnol écartelé. Promotion de Cardinaux. Marc-Antoine Colonne appelé en Espagne. Son passage à Genes. Son différend avec Doria. Sa mort à Medina-Celi. Mariage du Duc de Savoie conclu avec l'Infante d'Espagne. Don Philippe reconnu à Madrid successeur de la Monarchie. Forme de cette cérémonie. Ambassadeurs du Japon en Espagne. Sujet de leur députation. Noms & qualitez de ces Ambassadeurs. Comment Philippe les reçoit. Querelle entre deux Seigneurs Napolitains. Défense des duels. Soupçons contre le Grand-Maitre de Malte. Doria passe dans cette Ile. Histoire de l'assassinat du Prince d'Orange. Son éloge. Maurice son fils. Supplice du meurtrier du Prince d'Orange. Les partisans de Truchses défaits par les Catholiques. Capitulation de la ville de Bonn. Retraite de Gebhard Truchses. Siège & prise d'Anvers. Articles de cette

## 448 VIE DE PHILIPPE II.

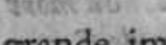
*capitulation. Farnese reçoit la Toison d'Or. Son entrée dans Anvers. Conspiration découverte en Angleterre. Supplice du Chef. Mesures d'Elisabet, pour s'accommoder avec l'Espagne. Le Roi de Dannemarc négocie la paix. Conduite des Flamans conféderez. Députez du Roi & de la Reine. Les Hollandois ne veulent pas y intervenir. Philippe affligé de la goutte. Sa patience dans les douleurs. Exemple admirable de justice. Autre exemple de fermeté d'un Moine. Modération de Philippe. Acte de justice de ce Monarque.*

1583.

Retour  
de Phi-  
lippe en  
Espagne.






 I
 




 L y avoit déjà longtems que Philippe paroissoit résolu de retourner en Castille, où sa présence étoit absolument nécessaire pour des raisons de la plus grande importance, entr'autres pour se trouver à l'assemblée des Etats-Généraux du Royaume d'Arragon, pour conclure le mariage qui se traitoit alors de l'Infante sa fille avec l'Empereur, & d'autres affaires de cette nature. Il avoit cru pouvoir se mettre en chemin dès l'année précédente, mais deux incidens aussi intéressans qu'extraordinaires le contraignirent de différer son départ jusqu'au mois de Février de celle-ci. La première cause de ce retardement fut la nécessité de découvrir les auteurs des conspirations qu'on avoit tramées contre sa vie, & en même tems le dessein de faire connoître à la vue du péril une fermeté, capable de déconcerter les complots des amis de son concurrent. En effet il se vit deux

deux fois en grand danger, on éventa deux mines creusées sous le Palais où il faisoit sa résidence, & dans l'Eglise où il avoit coutume d'assister au Service divin. Ce Monarque auroit été immanquablement enseveli sous les ruines de l'un ou l'autre de ces bâtimens, si l'on n'avoit pas découvert à tems l'entreprise, dont les auteurs furent punis avec la dernière rigueur.

L'autre motif du délai de son voyage fut à l'occasion de la mort de l'Infant Don Diégue son fils, que les Portugais avoient reconnu & proclamé l'héritier immédiat de cette Couronne. Au défaut de ce Prince, Philippe crut indispensable de s'assurer un nouveau successeur, en la personne de son autre fils Don Philippe, qui depuis regna troisième de ce nom. Pour le faire reconnoître, & lui faire prêter un nouveau serment de fidélité, il assembla les Etats-Généraux du Royaume. Cette cérémonie se fit à sa satisfaction, & avec toute la pompe convenable à la grandeur d'un aussi puissant Monarque; cependant l'épuisement du trésor obligea de modérer la dépense.

Immédiatement après cette solemnité, il établit la forme du gouvernement de sa nouvelle conquête. Il déclara Gouverneur du Portugal l'Archiduc Albert d'Autriche, & Chefs du Conseil de ce Prince George d'Almoda Archevêque de Lisbonne, Pierre d'Alcasona, & Michel de Mora. Trois jours après il se mit en route pour se rendre en Castille, & il fut accompagné jusques sur les frontières des deux Etats par l'Archiduc, le Duc de Bragance, & tous les Grands

Il fait prêter serment de fidélité en Portugal à l'Infant D. Philippe.

Ordres qu'il laisse pour le gouvernement de ce Royaume.

1583. Grands du Royaume qui se trouvoient alors à sa Cour.

Armées  
de terre  
& de mer  
pour sa  
garde.

Ce Monarque laissa encore en partant tous les ordres nécessaires pour la sûreté du Portugal, qu'il ne marqua pas de pourvoir de toutes les munitions propres à ne pas craindre les entreprises de ses ennemis de dehors, & à contraindre l'obéissance exacte de ses nouveaux Sujets. La plus grande précaution qu'il prit, fut d'y entretenir deux fortes Armées de terre & de mer. Cent vaisseaux, dont environ soixante étoient armez en guerre, couvroient les côtes, & il confirma le commandement général de cette Flotte au Marquis de Ste. Croix, avec ordre de terminer l'expédition des Terceres. Les Troupes de terre comptoient neuf mille hommes d'infanterie Espagnols, commandez par trois Mestres de camp Figueroa, Boadiglia, & de Sande; ce dernier avoit succédé en cette charge à Don Sanche d'Avila, ce grand Capitaine, qui avoit eu le malheur de périr d'un coup de pié de cheval. Les Allemans au nombre de sept cens avoient à leur tête le Comte Jérôme de Lodrone. Un corps d'Italiens, divisez en trois compagnies, obéissoit à Don Lucio Pignatelli Napolitain. Enfin il y avoit cinquante aventuriers, Gentilshommes de la première naissance, sous la conduite de Don Felix d'Arragon.

Sa Flotte  
fait voile  
pour les  
Iles Ter-  
ceres.

Sur la fin de Juin, en conformité des ordres du Roi, le Marquis de Ste. Croix leva l'ancre du port de Lisbonne avec soixante gros vaisseaux de guerre, pour faire voile vers les Iles Terceres, où il aborda

le

le 1. ou le 2. de Juillet. Sa première démarche fut de faire débarquer dix mille hommes d'infanterie dans l'île St. Michel, de s'y remettre pendant quinze jours des fatigues de la mer, d'ordonner toutes les réparations propres à soutenir la campagne, ensuite de cingler droit à Tercère. Cette île étoit en état de défense, Don Emanuel de Silva, que Don Antoine avoit établi Gouverneur de toutes les Açores, avoit assez de monde pour faire tête aux Espagnols. Don Antoine avoit obtenu de la Cour de France un nouveau renfort, que le Commandeur de Chatte avoit amené sur plusieurs vaisseaux, & qui consistoit en dix huit compagnies de troupes Françaises faisant en tout trois mille hommes d'infanterie. De plus il y avoit trente six autres compagnies de milices du pays, qui montoient à neuf mille fantassins. Enfin la force naturelle du terrain, la situation presque inaccessible de l'île, se trouvoit soutenue par de nombreuses fortifications répandues en tant de lieux, que presque toute l'île étoit pleine de Forts distribuez de distance en distance, & qui se communiquoient par de bonnes & longues tranchées.

Le Marquis de Ste. Croix mit son Armée à terre le jour de la fête de Ste. Anne, jour auquel il différa la descente, dans l'idée qu'il étoit heureux pour lui, par rapport à la grande victoire que l'année précédente il avoit remportée dans ces mêmes mers contre Don Antoine. Rempli de cette confiance, il résolut, aussitôt après son débarquement, d'attaquer & de combattre les en-

Descente  
à Tercère.

1583.

nemis. A l'arrivée des Espagnols, il y eut de grands débats entre les Généraux de Don Antoine, sur ce qu'ils devoient faire dans cette conjoncture. Silva vouloit qu'on allât au devant des troupes débarquées, & qu'on fondît sur elles sans leur donner le tems de se reconnoître & de prendre du repos. Le Commandeur de Chatte au contraire étoit d'avis qu'il ne falloit pas mettre les affaires du parti au hazard d'une bataille, & risquer de tout perdre d'un seul coup, sur tout dans le tems que l'épouvante avoit saisi les insulaires, & que s'ils étoient battus il ne leur resteroit aucun lieu assez fort pour s'y retirer & s'y défendre. Dans ces circonstances, il conseilloit de transporter dès la nuit même à terre dans les endroits les moins accessibles tous les effets & munitions, & d'attendre au lendemain à livrer bataille.

Combat  
& fuite  
honteuse  
des parti-  
sifans de  
D. Antoi-  
ne.

Ce sentiment passa, on se mit sur le champ en devoir de suivre ce plan, & le jour suivant l'action s'engagea. Dans le premier choc les Espagnols eurent plusieurs personnes de marque de blessées, entre autres Lucio Pignatelli, qui à la tête de l'avant-garde reçut un coup de mousquet dans le bras droit, qui le mit en danger de perdre la vie. Le premier feu des Portugais partisans de Don Antoine se passa bientôt, saisis de frayeur de même que les Italiens ils se mirent tous à fuir de côté & d'autre, & Silva à la vue de ce desordre prit lui-même la fuite & se sauva dans les montagnes voisines. De Chatte, par cette lâche défection de ses alliez & de leur Com-

man-

mandant, réduit à soutenir seul les efforts des vainqueurs, songea aussi à se mettre & les siens en sûreté. Je dois avertir qu'immédiatement après la descente des troupes du Roi Catholique, les galères se rendirent dans le port d'Angra, où elles s'emparèrent de tous les vaisseaux qui y étoient. Elles les trouvèrent remplis de monde, mais avec peu d'effets, parce qu'on les avoit transportés dans les montagnes. De sorte que le plus grand butin fut une assez grande quantité d'artillerie, & quinze cens esclaves qu'on mit aussitôt à la chaîne, le Général en faveur de sa victoire en ayant délivré beaucoup de vieux, qu'il avoit amenés dans les vaisseaux pour s'en servir en guise de soldats s'il eût fallu combattre.

Après cette déroute générale, les François hors d'état de se soutenir dans la situation désespérée de leurs affaires, firent au Marquis de Ste. Croix toutes les soumissions imaginables, pour en obtenir une honnête composition. Mais ce Général, qui ne respiroit que sang & carnage, refusa dans le commencement de faire quartier, résolu de les traiter tous comme des corsaires, avec la même inhumanité dont il avoit ensanglanté sa dernière victoire. Il ne lui fut pas permis de sacrifier ces nouvelles victimes à sa barbarie, le Commandeur lui montra les patentes du Roi de France & de la Reine sa mère, qui lui donnoient commission de défendre l'Île Tercère. Ce fut donc une nécessité de suivre les règles usitées de la guerre, on ca-

Les François capitulent.

1583.

pitula, mais il n'y eut pas moyen d'avoir d'autre condition que celle du transport libre en France sur des vaisseaux bien équipés sans autres armes que l'épée seule. Cette grace ne fut cependant pas générale, deux cens François faits prisonniers avant ce traité furent condamnez à la rame, & quelques prières que lui fit de Chatte, il ne put faire changer le sort de ces malheureux.

Punition  
de la barbarie  
du Gouverneur  
de Fayal.

Le Marquis de Ste. Croix ne se vit pas plutôt maître de l'Ile Tercère, qu'il envoya Don Pierre de Toléde à celle de Fayal avec une partie de l'Armée. Ce Commandant pour épargner le sang des deux partis, députa à son arrivée à Don Antoine Guidesosa Gouverneur de cette Ile Muzio Clevio, pour l'exhorter à se rendre à des conditions honorables qu'il lui faisoit offrir, d'autant qu'il lui étoit impossible de résister après la défaite de son parti à Tercère, & la réduction de cette Ile. Mais ce Gouverneur féroce, sans autre réponse, fit pendre l'Ambassadeur sur les murailles de sa place à la vue des Espagnols. Ce trait de la plus brutale barbarie toucha si sensiblement Don Pierre, qu'il jura d'en tirer la plus terrible vengeance, dût-il y sacrifier sa propre vie. L'effet suivit de près sa menace, il battit avec tant de fureur la forteresse où Guidesosa s'étoit enfermé avec quatre cens hommes, qu'après avoir soutenu courageusement l'attaque deux jours de suite, ce cruel Gouverneur fut contraint de se rendre à discrétion. Aussitôt que Don Pierre l'eut en son pouvoir, il  
lui

lui fit couper les mains au milieu de ses propres soldats, ensuite il le fit pendre par les bras, & expirer sous les coups de bâton. Le Général Espagnol amena le reste des prisonniers au Marquis de Ste. Croix, après avoir laissé le gouvernement de l'île conquise à Don Antoine surnommé le François.

Au bruit de ces conquêtes, tous les Commandans des Iles qui tenoient pour Don Antoine s'empressèrent à l'envi à venir se soumettre, & rendre obéissance au Roi Catholique entre les mains du Marquis de Ste. Croix, qu'ils reconnurent comme Général des Armées de ce Monarque. Mais toute l'attention de ce conquérant avoit été d'abord de donner tous les ordres nécessaires pour découvrir la retraite de Silva & des autres Chefs du parti, qui fuyoient de tous côtez dans les lieux les plus inaccessible & les plus cachez de l'île. A la fin ce Commandant fut pris avec plusieurs autres, & le Marquis lui fit sur le champ trancher la tête, après avoir auparavant fait pendre à ses yeux quarante des principaux de ses complices. Ces exécutions se firent dans la ville d'Angra, où quantité de François furent aussi condamnez aux galères. De cette manière toutes ces Iles furent assujetties à Philippe : le Marquis employa quelque tems à prendre les mesures capables de retenir les habitans dans la soumission, ensuite il remit le gouvernement de Tercère à Jean Dorbino, à qui il laissa deux mille Espagnols. Après avoir réglé toutes choses, il fit voile avec toute la Flotte

vers

Entière  
réduction  
des Açores.

1583.

vers l'Andaloufie, où il avoit ordre du Roi son maitre de se rendre incessamment, pour exécuter d'autres entreprises que Philippe projettoit de faire en Afrique. Ce Monarque ordonna des réjouissances extraordinaires dans tous ses États, à l'occasion des victoires du Marquis de Ste. Croix & de la conquête des Tercéres.

Conduite du Duc d'Alençon suspecte aux Flamans.

Il sembloit que la fortune voulût mettre par-tout les affaires de Philippe au comble de la prospérité: ce n'étoit pas seulement en Portugal & dans les États dépendans de ce Royaume qu'elle le faisoit triompher de ses ennemis, dans les Pays-Bas même elle lui préparoit les plus heureux succès par divers événemens propres à affoiblir les confédérés. Le Duc d'Alençon fut à peine établi dans ces Provinces, où les peuples l'avoient reçu avec une magnificence incroyable, qu'il donna par sa conduite lieu de le soupçonner d'avoir des desseins contraires aux articles de son Traité. Aussi les Flamans veilloient sur ses démarches, dans l'opinion qu'il prenoit des mesures pour se rendre absolu dans le pays, & se l'assujettir à force ouverte. En effet il avoit dans cette vue distribué ses troupes dans les meilleures places, dont il méditoit de s'emparer, particulièrement dans Anvers, qu'il croyoit impossible de réduire par d'autres voyes que par quelque stratagème.

Son entreprise sur Anvers.

Pour remplir son projet, il fit répandre le bruit que son Armée devoit passer dans la Gueldre à la faveur des glaces, & sur ce prétexte il ordonna qu'elle eût à se trouver sous les murs d'Anvers à la mi-Janvier, avec

vec promesse de lui payer sa solde. Dans le même tems il avoit envoyé ordre aux Commandans des garnisons Françoises, de se rendre maitres le 17. du même mois des places où ils étoient en garnison. Le complot réussit à Dunkerque, à Bergues, & dans plusieurs autres villes, mais il échoua à Bruges, à Alost, à Nieuport, & à Ostende. Le matin même du 17 on vit dans les fauxbourgs d'Anvers jusqu'à quatre mille tant François que Suisses, qui firent ouvrir les rues, que les bourgeois avoient fermées de chaines, pour se mettre en sûreté contre toute entreprise de la part des étrangers, dont on craignoit quelque violence. Les troupes s'approchèrent de la ville, sous prétexte que le Duc vouloit en sortir, dans la vue d'ôter tous les soupçons, & de mettre les habitans dans une pleine assurance. Ce Prince en effet vint à la porte de Rildorp accompagné d'environ deux cens Gentilshommes, & aussitôt qu'il fut auprès du corps de garde où les bourgeois étoient sous les armes avec leurs Officiers, un François poussa un grand cri, comme s'il eût reçu un coup de pié de cheval. A la plainte du blessé prétendu la plûpart des factionnaires & le Capitaine même accoururent, & sur le champ les François les chargèrent & en firent un grand carnage. Par cette surprise ils n'eurent point de peine à s'emparer de la porte, & d'une autre nommée la porte Impériale, avec la courtine qui étoit au milieu, & l'artillerie qu'ils pointèrent contre la ville.

Après ce succès, ils se crurent maitres d'Anvers. Mais pendant qu'ils attendoient

Massacre  
des François.

le corps de troupes qui se tenoit dehors, & qui devoit entrer à un certain signal qui étoit de mettre le feu à une maison, les bourgeois tombèrent sur eux avec tant d'impétuosité & de fureur, qu'il paroît impossible de s'imaginer comment les vainqueurs purent être chassés des portes en si peu de tems. Elles se trouvèrent en un moment bouchées par le monceau de leurs corps morts ou expirans, n'y ayant eu de sauvez qu'un petit nombre qui dans l'extrémité où ils se voyoient, eurent la hardiesse de se jeter par dessus les murailles. La cause de ce revers & de la boucherie des François fut en partie le peu d'ordre qu'on observa dans l'exécution du complot: la plupart de ceux qu'on avoit mis en mouvement ignoroient ce dont il étoit question, en sorte qu'ils avoient pris les armes & combattoient sans savoir ni pourquoi ni comment. On avoit jugé à propos d'en user ainsi, dans la crainte que le secret ne fût révélé: mais pareille précaution est toujours très préjudiciable dans les expéditions de guerre, principalement dans les surprises, où tout le monde doit être instruit de ce qu'il doit faire, attendu que la plus légère inadvertance ruine les entreprises d'ailleurs les mieux concertées. On peut dire qu'il n'y a point eu de rencontre où l'on ait répandu tant de sang, à considérer le peu de tems que celle-ci dura. En moins d'une heure plus de quinze cens François furent massacrés, parmi lesquels on croit qu'il y eut trois cens Gentilshommes de la première noblesse. Les habitans ne perdirent pas cent hommes sur le champ  
de

de bataille, il est vrai qu'il en revint beaucoup d'avantage bleffez à mort, & qui en effet moururent peu de jours après de leurs bleffures. 1583.

C'est ainsi que le Duc d'Alençon eut la douleur de voir d'un seul coup toutes ses espérances renversées, c'est ainsi qu'échoua son projet de franchir les bornes que les États avoient mises à son pouvoir, & de se faire dans les Pays-Bas une Souveraineté indépendante & absolue. L'entreprise d'Anvers manquée contre son attente, & par cette violence contraire aux droits les plus sacrés, chargé de la haine de ceux mêmes qui avoient le plus contribué au choix des États, il se retira dès le soir même dans la petite forteresse de Barchen proche de la ville. Par hazard il y passa deux bourgeois, auxquels le Duc remit une lettre pour les Magistrats, où il excusoit ce qui venoit de se passer, en protestant qu'il n'auroit jamais pris une résolution aussi extrême, s'il ne s'étoit pas apperçu qu'on ne remplissoit à son égard aucun des engagements de son Traité. Au surplus il finissoit par de vives assurances de sa bonne volonté, de son zèle pour l'avantage & les intérêts des Provinces-Unies. Les Magistrats d'Anvers ne jugèrent pas à propos de répondre, pour éviter l'aigreur inséparable des éclaircissémens sur une action de cette nature. Ils se contentèrent de lui envoyer des députez avec des vivres, sachant qu'il manquoit de toute sorte de provisions.

On a prétendu que cette démarche se fit par le conseil du Prince d'Orange, qui

Retraite  
du Duc  
d'Alençon.

Conduit  
du Prince  
d'Orange  
se

1583.

se montra toujours favorable au Duc d'Alençon & dans ses discours & par des effets. Ce qui frappa fut qu'il se tint soigneusement renfermé dans la Citadelle pendant le tumulte, & il donna pour excuse qu'il n'avoit rien entendu, ensuite il dit qu'il s'étoit imaginé que ce ne pouvoit être qu'un soulèvement des soldats, causé par quelque querelle particulière, ou d'autres accidens imprévus. Tout ce qu'il put dire ne persuada pas, surtout lorsqu'on vit qu'il envoya Justin son fils naturel, faire compliment au Duc d'Alençon, que par son ordre il accompagna jusqu'en France. Cette conduite si marquée fit naître de violens soupçons contre la partialité de ce Prince pour les François, & dès ce moment il perdit la confiance des Etats.

Lettre du  
Duc aux  
Etats pour  
se justifier.

Les députés que les Magistrats d'Anvers avoient envoyés, comme je viens de le dire, ne trouvèrent pas le Duc d'Alençon dans le lieu de sa retraite. Ce Prince, trop près de la ville pour ne pas craindre quelqu'insulte, d'autant plus qu'il avoit trop peu de monde à sa suite pour se défendre, s'étoit déterminé à passer l'Escaut pour se mettre à couvert de toute surprise. Dans ce dessein il se mit sur le champ en marche, mais il rencontra en plusieurs endroits des obstacles qu'il ne put franchir, & il ne parvint à se mettre en sûreté qu'après bien des dangers & des combats, où il perdit plusieurs des siens, & courut lui-même risque de la vie. Il écrivit ensuite aux Etats-Généraux une lettre, remplie de plaintes amères des mauvais procédés des habitans d'Anvers

vers à son égard , & en conséquence il prétendoit couvrir son entreprise d'un prétexte légitime : excuse qu'il accompagna d'offres de sa personne , de son crédit , & de ses troupes , pour le service des Provinces confédérées. Ces espèces de Manifestes se répandirent , & prévinrent les peuples en sa faveur , ce qui obligea les Etats à publier de leur côté une apologie , fondée sur le détail de tout ce qui s'étoit passé avant & après le complot du Prince. Dans ces entrefaites Henri III , informé du massacre des François , s'en plaignit vivement aux Etats , qui lui répondirent d'une manière capable de le satisfaire , adoucissant le mieux qu'il leur fut possible les excès commis dans cette rencontre , dont ils rejettoient toutes les suites funestes sur les conseils violens & la mauvaise foi des Ministres du Duc d'Anlençon son frère.

Malgré l'indignation des Flamans , le mauvais état de leurs affaires les contraignit de reprendre le premier projet de l'alliance avec les François. La prospérité des armes du Roi Catholique dans toutes les parties du monde où il faisoit la guerre , les conquêtes du Prince de Parme dans les Pays-Bas , les contretens que les Etats venoient d'essuyer , toutes ces fâcheuses circonstances jettoient par-tout l'allarme , & les peuples paroissoient ouvertement disposez à se remettre sous l'obéissance de leur premier & légitime Souverain. Les oppositions du Prince d'Orange & des autres Chefs de la ligue détournèrent ce coup , dans lequel ils voyoient la ruine inévitable de leur fortune,

Résolution de renouveler l'alliance.

1583.

ne, qu'ils comptoient établir à la faveur des troubles. Pour dissiper l'épouvante générale, ils ne virent point d'expédient plus convenable que de se réconcilier avec le Duc d'Alençon, & de lui rendre la souveraineté de leurs Provinces. Cette délibération passa contre le sentiment de la plupart, principalement de ceux d'Anvers; mais le motif fut de retirer des mains des François les places dont ils s'étoient rendus maîtres par surprise, dans la ferme résolution de ne plus remettre le pouvoir souverain au Duc, & de ne plus se fier à ses promesses. Sur ce plan on convint de conclure le Traité, dont voici les articles.

Articles  
du Traité.

„ I. Que le Duc se rendroit à Dunkerque, avec quatre cens fantassins & trois cens cavaliers, & qu'il se renfermeroit dans cette place, jusqu'à ce qu'on eût mis la dernière main aux conditions du Traité. Mais que dans l'intervalle il remettroit en liberté tous les prisonniers faits dans les derniers mouvemens, & qu'il restitueroit aux Flamans tous leurs effets qu'on avoit transportez en France, à Dunkerque, ou dans quelque autre ville. Que pareillement les François seroient sur le champ de Vilvorde, & que le Duc ratifieroit ces conditions.

„ II. Que l'Armée du Duc, qui consistoit en deux mille cinq cens Suisses & trois mille François, seroit envoyée du côté de Vilvorde, où les Etats leur feroient compter pour leur solde quatre vingt dix mille florins, qui font environ cent mille écus Romains.

„ III. Que

„ III. Que le Duc s'engageroit par ser-  
 „ ment à faire la guerre en personne avec  
 „ ses troupes contre les Espagnols en faveur  
 „ des Etats, & à soutenir leurs intérêts a-  
 „ vec une fidélité inaltérable. Que les  
 „ François sortiroient incessamment du pays  
 „ de Waes, pour aller délivrer Eindhove  
 „ que le Prince Alexandre Farnese assiégeoit  
 „ depuis quelque tems.

„ IV. Que pour sûreté de l'exécution de  
 „ ces engagements, les Etats envoyeroient  
 „ au Duc d'Alençon des otages & des Am-  
 „ bassadeurs. Qu'immédiatement après l'ar-  
 „ rivée de ces députés auprès de Son Al-  
 „ tesse Sérénissime, elle feroit sortir de Den-  
 „ dermonde la garnison Françoisise, & iroit  
 „ elle-même aussitôt faire sa résidence à  
 „ Dunkerque.

„ V. Qu'aussitôt que Son Altesse feroit  
 „ arrivée en cette ville, les Etats feroient  
 „ sans aucun délai remettre en liberté tous  
 „ les prisonniers retenus jusqu'alors dans An-  
 „ vers, & tous les effets appartenans à S.  
 „ A. ou à ses gens, & qui se trouveroient  
 „ en ce même tems dans la ville. Que S.  
 „ A. évacueroit encore Dixmude. Mais  
 „ que les prisonniers payeroient toute la dé-  
 „ pense qu'ils auroient faite dans les lieux de  
 „ leur détention, excepté les principaux Of-  
 „ ficiers.

„ VI. Que S. A. donneroit ordre aux  
 „ François qui étoient à Berg St. Vinoc de  
 „ sortir de cette place, & d'aller joindre  
 „ sur le champ le reste de l'Armée”.

Ces conditions furent arrêtées par trois dé-  
 „ putez du Duc qui les signèrent en son nom

Retour de  
 ce Duc en  
 le France.

1583.

le 18 de Mars. On n'en exécuta qu'une partie, le Duc se rendit à Dunkerque, se défaisit de quelques places, & les prisonniers François furent relâchez. Mais à la vue de la bonne fortune d'Alexandre, qui par ses victoires & ses conquêtes continuelles paroïssoit toucher au moment de rétablir le Roi Catholique dans sa première domination sur les Pays--Bas, le Duc d'Alençon jugea plus convenable de s'en retourner en France, dans la crainte de compromettre son honneur, & de tomber dans les plus grandes disgraces. Ainsi il s'embarqua avec toute sa suite & fit voile vers la Zélande, d'où peu après il passa en France. On remarque qu'avant son départ il laissa l'ordre de faire Ste Aldegonde Bourguemaitre, pour exercer jusqu'à la fin au moins en apparence les prérogatives du pouvoir souverain qu'il étoit contraint d'abandonner.

**Sa mort.** Son retour causa les plus vives inquiétudes au Roi Très-Chrétien. En effet la conduite précédente de ce Prince donnoit tout lieu de craindre qu'il n'excitât de nouveaux troubles dans le Royaume, par cette pétulance d'esprit qui le portoit à entreprendre avec ardeur les commencemens de ses projets, quelque difficiles, quelque dangereux qu'ils fussent, sans en prévoir les conséquences, sans en approfondir les suites & le succès. Dans cette appréhension Henri promit à son frère les plus puissans secours d'hommes & d'argent, lorsque peu après il fut rapellé dans les Pays-Bas par ses adhérens, & par ceux qui avoient plus d'horreur de la domination Espagnole, que de scrupule de met-  
tre

tre à leur tête un Chef aussi variable, aussi peu propre à suivre une entreprise. Il ne faut pas douter que le Roi de France n'eût fourni au Duc des forces considérables, pour le mettre en état de se maintenir dans une Souveraineté hors de sa patrie, & par son absence se délivrer lui-même des allarmes continuelles que lui donnoit l'humeur toujours inquiète de ce frère ennemi de la subordination. La mort mit fin à ces agitations, le Duc mourut l'année suivante, accablé du chagrin de ses disgrâces, affoibli par les fatigues non interrompues des campagnes précédentes, plus que cela ruiné par ses excessives débauches. Ainsi les Flamans confédérés se virent en liberté de se choisir un Souverain, & Henri III. fut dégagé de ses promesses, & de l'embarras de soutenir la révolution de Flandres. Par cet événement, ce Monarque réunit au domaine de sa Couronne les Duchez d'Anjou, d'Alençon, & de Berri, qui avoient été assignez au Prince défunt pour son apanage.

On vit cette année dans les Pays-Bas un fait digne de la curiosité du lecteur, qui y verra une nouveauté si singulière, que je n'ai pas cru devoir la passer sous silence. Il parut en Hollande un certain Corneille Hooe, qui se donna publiquement pour être fils naturel de Charlequin, & en cette qualité il prétendoit se faire déférer le gouvernement de ces Provinces. Le bruit courut que les Espagnols soutenoient l'avanturier, & ne faisoient pas difficulté de compromettre le nom du Roi pour mieux

Fils sup-  
posé de  
Charle-  
quin.

1583.

surprendre la crédulité du public, dans l'espérance de donner lieu à quelque desunion dans le parti contraire par cet artifice. En effet le prétendu frère de Philippe trouva bientôt des partisans, & même sur ce prétexte quelques cantons commencèrent à se soulever, & à demander le nouveau Prince pour Gouverneur. Mais dans le tems qu'il étoit en chemin pour se retirer en Allemagne, où il avoit dessein de faire imprimer l'histoire de sa naissance & d'autres mémoires importans, le Prince d'Orange, intéressé personnellement à prévenir les suites de cette révolution, le fit mettre en prison, & mourir par la main du bourreau comme un imposteur & un ennemi de la patrie.

L'Archevêque de Cologne embrassa la Religion Réformée.

J'ai cru nécessaire de transporter à cette année un événement, qui peut-être auroit dû trouver place parmi les faits détaillés dans la précédente. Je veux parler des mouvemens arrivez en Allemagne, & qui fournirent un sujet d'allegresse aux ennemis du Roi Catholique dans les Pays-Bas. Voici l'occasion de ces troubles. Gebhard Truchses Archevêque de Cologne embrassa ouvertement la Religion Réformée, poussé brusquement à cette résolution, si l'on en croit les Historiens Catholiques, par le violent amour qu'il conçut pour une Religieuse nommée Agnes, fille de Jean-George Comte de Mansfeld. Le Prélat passionné ne voyant d'autre moyen de jouir de sa maîtresse, fit profession publique de la Religion Réformée, qu'il tâcha d'introduire dans sa capitale, rempli du dessein formé sur la coutume de l'Eglise Anglicane de se marier, sans être obli-

obligé de se démettre de son Archevêché. Le Chapitre de Cologne, soulevé contre l'entreprise de son Archevêque, après avoir mis inutilement en usage les remontrances & toutes les voyes de la douceur, procéda contre lui dans la rigueur des Canons, & de son autorité soutenue par une Bulle d'excommunication il prononça une sentence, qui le déclaroit déshu de sa dignité, avec défense de reconnoitre son pouvoir tant pour le spirituel que pour le temporel, & de lui remettre aucun des revenus & émolumens qu'il pouroit prétendre dans le diocèse.

Philippe apprit avec la plus sensible douleur le changement de l'Archevêque de Cologne, dont il jugea que la querelle ne manqueroit pas de donner de nouvelles forces & de grands avantages à ses Sujets rebelles des Pays-Bas. Pour terminer ces troubles dès leur naissance, il écrivit sur le champ à Alexandre Farnese d'envoyer à lettre vue les secours nécessaires au Chapitre, & s'il étoit possible, de les conduire lui-même en personne. Sur cet ordre le Prince fit partir le Comte d'Arrenberg à la tête d'un corps considérable de troupes, pour agir conjointement avec celles du Chapitre. Ce renfort vint d'autant plus à propos, que l'Archevêque, secondé d'un nombre de personnes qui aimoient les nouveautez, avoit eu l'adresse de se rendre maitre de Bonn par surprise & sur de fausses lettres du Chapitre, & s'étoit extrêmement tortifié dans cette ville, où il avoit avec lui Jean de Nassau frère du Prince d'Orange. D'un autre côté le Chapitre se voyoit puissamment aidé par les troupes de Sa Majesté

Mouvements du Roi Catholique à cette occasion.

1583. Catholique, sur tout des services de Frédéric de Saxe Duc de Lawembourg, qu'il venoit d'élire Général de ses forces, & qui avoit pris Bruyll & Werden. Il auroit même poussé plus loin ses conquêtes, si l'Empereur n'avoit pas fait les instances les plus pressantes auprès du Roi d'Espagne, pour en obtenir le rappel de ses troupes, dans la vue de calmer les Princes Protestans d'Allemagne, qui refusoient de payer leur contingent des subsides ordinaires, irrités des efforts que l'Espagne faisoit contre les sectateurs de leur Religion. Philippe, touché de ces raisons qui intéressoient tout l'Empire, révoqua ses premiers ordres, & voulut que le Comte d'Arenberg se tint sur les frontières de l'Electorat, sans se joindre à l'Armée du Chapitre.

Electio  
d'un nou-  
vel Arche-  
vêque.

Cependant sous prétexte que l'Eglise de Cologne ne pouvoit pas demeurer plus long-tems sans Chef, d'ailleurs sur les instances de l'Evêque de Verceil Nonce du Souverain Pontife, les Chanoines résolurent de procéder à l'élection d'un nouvel Archevêque. Ernest de Bavière eut la préférence sur quantité de prétendans, & il dut sa promotion à une circonstance favorable, qui fut que le Cardinal André d'Autriche ne put jamais arriver à Cologne, où le Pape l'avoit envoyé pour présider en son nom à l'assemblée avec le caractère de *Légat a Latere*. Ferdinand de Bavière frère du nouvel Electeur vint à la tête d'un puissant secours, après que le Chapitre lui eut déferé le commandement en chef de l'Armée des Catholiques. Ce Général signala son arrivée par d'importans exploits,

ploits, s'étant en peu de jours rendu maître de vive force du château de Godsberg, qui dans ce tems-là passoit pour imprenable: aussi cette conquête causa un extrême préjudice aux affaires de Truchses.

Mariage  
du Prince  
d'Orange.

Vers ce tems s'accomplit le mariage du Prince d'Orange, qui épousa en quatrièmes noces la veuve du Seigneur de Teligni, tué au massacre de la St. Barthelemi en 1572. Cette Dame étoit fille du fameux Amiral de Coligni, qui avoit aussi perdu la vie dans cette funeste journée. Elle vint par mer de France en Zélande, où elle débarqua le 8 d'Avril, & quatre jours après le mariage fut célébré sans aucune pompe extraordinaire, tant à cause que les deux époux étoient veufs, que par rapport à la conjoncture du succès des armes du Roi Catholique. Par cette alliance le Prince d'Orange fortifia les soupçons qu'on avoit depuis longtems de son attachement à la nation Françoisse: Alexandre Farnese en conçut l'espérance de tirer de grands avantages de cet événement, dont en effet il se servit pour augmenter la jalousie qui étoit déjà entre Guillaume & les Provinces.

Un Espa-  
gnol écar-  
telé.

Pendant que ce Prince jouissoit des embrassemens de sa nouvelle épouse à la Haye lieu de sa résidence, on arrêta à Anvers un Espagnol, qui se nommoit Pierre Dordogne, sous l'habillement Flamand, & qui fut pris sur le soupçon qu'on eut qu'il étoit espion d'Alexandre Farnese. Mais lorsqu'on mit cet homme à la question, il avoua qu'il étoit venu exprès d'Espagne dans la résolution d'assassiner le Prince d'Orange, at-

1583. tentat dont il dit avoir reçu la commission & l'ordre de Philippe. Il est vrai qu'il se retracta dans la fuite, & qu'après avoir déchargé ce Monarque, il se réduisit à dire qu'il n'avoit concerté le complot qu'avec le Secrétaire d'Etat. D'abord il se dit de Croatie, en effet il entendoit parfaitement la langue de ce Pays. Il confessa de plus qu'il s'étoit trouvé à Anvers, lorsque cette ville fut prise & saccagée. Du reste il révéla diverses choses de peu d'importance: mais comme rien n'étoit plus capable de le rendre l'objet de la haine des peuples & de toute la rigueur des Juges, que son aveu du dessein formé contre la vie du Prince, il fut condamné sous ce titre à être écartelé vif.

Promo-  
tion de  
Cardi-  
naux.

Cette année finit par une promotion de Cardinaux, moins remarquable par le nombre qui fut de dix-neuf, que par le mérite éclatant des Sujets que le Souverain Pontife éleva à cette suprême dignité. Entre ces nouveaux membres du Sacré Collège, il y en eut trois qui furent jugez dignes de remplir la Chaire Apostolique, savoir, Jean-Baptiste Castagna Archevêque de Rossano dans la Calabre, depuis Pape sous le nom d'Urbain VII, Alexandre de Médicis Archevêque de Florence qui fut dans la suite Léon XI, & Nicolas Sfrondate Evêque de Cremone appelé Grégoire XIV. Les autres étoient tous Prélats de la plus haute réputation. Cette création donna beaucoup de jalousie à la Couronne de France, parce que de ce grand nombre il s'en trouva neuf ou Sujets du Roi Catholique, ou qui

occupoient des Prélatures dans ses États. 1583.  
 Aussi Philippe ne manqua pas d'en marquer sa reconnoissance au Souverain Pontife, qui par cette attention pour ce Monarque confirma l'idée que tout le monde avoit de sa partialité pour l'Espagne.

Au commencement de cette année, Philippe envoya ordre à Marc-Antoine Colonne alors Viceroy de Sicile de revenir en Espagne. Ce Seigneur partit aussi-tôt avec dix galères commandées par Don Pierre de Leve, & arriva dans le mois d'Avril à Naples, où le Duc d'Osône le reçut avec toute la magnificence imaginable. Don Guzman, Commissaire pour le rétablissement de la justice dans ce Royaume, joignit deux galères à l'Escadre de Colonne, pour retourner de compagnie en Espagne, après avoir exercé les plus rigoureuses procédures contre les Officiers & les Juges convaincus de malversation. Marc-Antoine avec sa Capitane seule arriva à Gaete, d'où il se rendit à Terracine, pour continuer son voyage, après avoir laissé ordre aux autres galères d'aller l'attendre à Civita-Vecchia. Il fit voile pour cette ville avec un petit nombre de ses domestiques, & il alla par terre à Rome, où chacun s'empressa à lui faire les plus grands honneurs, & à le combler de témoignages extraordinaires de respect & de considération. Après avoir baisé les piez du Souverain Pontife, il rejoignit son Escadre, & trouva dans le port quatre galères de Malte & autant de Florence, qui étoient venues de conserve de Gaete. 1584.  
 Marc-Antoine Colonne appelé en Espagne.

1584.

Son pas-  
sage à Gé-  
nes.

Avant que de lever l'ancre, il eut avis qu'un nombre de vaisseaux d'Alger, conduits par le Gouverneur, se tenoient dans ces mers dans le dessein de le combattre & de piller son Escadre. Sur cette nouvelle, Colonne prit la résolution de marcher à la rencontre de ces corsaires, & suivi de ces vingt galères, il courut les Iles de ces cantons. Il ne rencontra que deux brigantins qu'il prit, & qui lui rapportèrent que la nuit précédente il en étoit parti sept autres: ainsi sans espérance de remplir son projet, il poursuivit sa route. A Livourne il trouva Marc Colonne Duc de Zagarolo, qui s'embarqua pour passer avec lui en Espagne. Les galères de Malte & de Florence le quittèrent dans ce port, & avec les fiennes seules il passa à Gènes, où le Sénat lui fit une réception magnifique.

Son diffé-  
rend avec  
Doria.

Dès le lendemain il partit sur le soir, & à Savone il rencontra Jean-André Doria, qui déclaré depuis peu Généralissime des Armées navales de Sa Majesté Catholique, alloit se faire reconnoître en cette qualité dans tous les lieux où il croyoit cette formalité nécessaire: il avoit aussi à sa suite une Escadre de douze galères. Marc-Antoine Colonne marchoit pavillon déployé, & comme il avoit encore sur le cœur les querelles qu'il avoit eues en 1570. avec Doria pour la préséance, il ne voulut en aucune manière baisser son pavillon, dans la vue de mortifier l'orgueil de l'Amiral Génois. Ce fut en vain que Doria pour l'y contraindre lui envoya ses patentes, Colonne n'en fut pas plus disposé à lui rendre les honneurs qu'il

qu'il étoit en droit d'exiger, & de peur d'être forcé d'en venir à quelque soumission, il fit faire force de voiles & de rames à sa Capitane avec laquelle il prit les dévans. Doria piqué de cette insulte retint les onze autres galères, & les ramena à Gènes. Cependant il tenta les voyes de la négociation pour terminer ce differend d'une manière convenable, il dépêcha une frégate avec des lettres propres à ramener son ennemi, le bâtiment joignit Colonne, & raporta sa réponse. Il est bien vrai que plusieurs Historiens nient cet envoi de lettres de la part de ces deux Généraux. Quoi qu'il en soit, il suffit de savoir que Doria relâcha les galères, avec ordre d'aller rejoindre leur Capitane.

Colonne arriva heureusement en Espagne, mais en entrant dans Medina-Celi une mule s'abattit, & la litière fut renversée si rudement, que le coup put avoir avancé la mort de ce Général; qui étoit alors accablé d'une grosse fièvre: au moins prit-on cet accident comme un présage de sa fin, qui en effet arriva bientôt après. Aussitôt qu'il eut mis pied à terre, il alla voir le Duc Seigneur de la ville, & son mal empira de manière, qu'il ne languit pas longtems. Peut-être fut-il la victime de la pratique commune des Médecins Espagnols, qui ont la manie d'employer les plus violens remèdes, & de n'épargner pas plus le sang des hommes que s'ils étoient des bêtes. Quoi qu'il en soit, il fut saigné quatre fois, & le septième jour il se trouva si atténué, qu'il expira dans une foiblesse sur le minuit, entre les bras du Duc & de Muzio Colonne qui ne l'avoient pas  
aban-

Sa mort à  
Medina-  
Celi.

1584. abandonné. Cet illustre défunt n'avoit pas encore quarante neuf ans tout à fait accomplis. On crut alors assez généralement que sa mort avoit été avancée par ordre du Roi, prévenu contre ce Seigneur de je ne fais quel soupçon, pour lequel il l'avoit mandé à la Cour. Quelle qu'ait été la cause de cette mort, il est certain que Marc-Antoine Colonne fut universellement regretté, sur tout de sa famille, qui ne put jamais découvrir le sujet de son rappel en Espagne, sur lequel Philippe garda toujours un secret impénétrable. Cependant ce Monarque honora la mémoire de ce Capitaine de toutes les marques extérieures de la plus sensible tristesse, & il ordonna qu'on lui fît par-tout de magnifiques obsèques. Mais c'étoit la coutume de ce Roi de combler d'honneurs après leur mort, ceux qu'il avoit sacrifiés à sa vengeance.

Mariage  
du Duc de  
Savoie  
conclu  
avec l'In-  
fante d'Es-  
pagne.

Cette année Philippe donna à l'univers une preuve sensible de cette prudence raffinée, qui dirigeoit toutes ses démarches, sur des avantages qu'il se préparoit pour l'avenir, par une habitude acquise à prévoir de loin les événemens, propres à assurer le succès de ses desseins. Par cette politique il conclut le mariage de l'Infante Catherine sa fille avec Charles-Emanuel Duc de Savoie. Au moyen de cette alliance il comptoit attacher à ses intérêts un Prince, maître des avenues de l'Italie du côté de la France; aussi le préféra-t-il à tous les Potentats beaucoup plus puissans, même aux Têtes couronnées, qui recherchèrent la Princesse. Outre l'honneur d'écartier tant d'illustres rivaux, le Duc de  
sa

fa part se faisoit un protecteur, dont il espé- 1584.  
roit tirer de puissans secours pour entrepren-  
dre la conquête de Genève. Ce point de  
vue l'engagea à solliciter vivement ce maria-  
ge, qui fut arrêté cette année, mais qui ne  
se consumma que la suivante, comme je le  
dirai en son lieu.

Le Roi Catholique voulut faire précéder D. Philip<sup>e</sup>  
la solemnité de ces noces, par une cérémo-  
nie éclatante & digne d'une description par-  
ticulière. Ce fut celle de faire reconnoître  
le Prince Don Philippe son successeur pré-  
somp<sup>tif</sup>, & sous ce titre lui faire prêter le  
serment de fidélité, ce qui s'exécuta au com-  
mencement de Novembre de la manière sui-  
vante, à Madrid dans le monastère royal de  
S. Jérôme. Sa Majesté y assista avec Marie  
sa sœur & veuve de l'Empereur Maximilien,  
le Prince, les deux Infantes, tous les Grands  
de la Cour, les Ambassadeurs des Princes  
étrangers qui furent invités. La Messe fut  
célébrée pontificalement par l'Archevêque  
Cardinal de Tolède, assisté du Cardinal Gran-  
velle, & des Evêques de Plazencia, de Sa-  
lamanque, de Zamora, d'Avila, de Segov-  
ie, de Cuença, de Siguença, & d'Osina.  
Le Cardinal Granvelle porta en son tems  
l'Évangile & la paix à baiser au Roi, ce que  
l'Evêque de Plazencia fit ensuite à l'égard du  
Prince & des Infantes.

La Messe finie, le Cardinal Granvelle vint Forme  
prendre le Prince pour le conduire devant de cette  
le maitre-autel, & le ramena à sa place, cérémoni-  
après que le Cardinal Archevêque de Tolède nic.  
lui eut administré le Sacrement qu'on nom-  
me de Confirmation. Aussitôt le Roi d'Ar-  
mes

mes se leva, & vint au côté gauche de l'autel, où étoient assis les Ambassadeurs, les Grands de la Cour, les Seigneurs & Gentilshommes tant du pays qu'étrangers. Cet Officier cria à haute voix qu'on étoit assemblé, pour prêter serment de fidélité au Prince d'Espagne, unique héritier de Sa Majesté Catholique le Roi Philippe. Cette proclamation fut suivie de la lecture du formulaire de ce serment, que fit debout un Secrétaire d'Etat, qui déclara en même tems que l'Impératrice Marie devoit remplir cette formalité avec les deux Infantes sœurs du Prince. Sur le champ l'Ambassadeur du Roi annonça que l'Impératrice alloit prêter le serment, en qualité d'Infante de Castille & comme Reine des Romains. Ensuite le Roi & l'Impératrice sa sœur allèrent devant un petit autel voisin, où l'on avoit préparé le Missel & la Croix, qu'ils baisèrent avant que de commencer la cérémonie. Mais l'Impératrice ayant voulu se mettre en devoir de baiser la main de son neveu, suivant la coutume, ce Prince par respect ne voulut jamais le permettre, ainsi elle se vit contrainte de le baiser au front, ce qu'elle fit avec toute la tendresse imaginable. Après cette Princesse s'approchèrent les deux Infantes, qui firent place aux Archevêques & Evêques, assis d'un côté pendant l'office. Ils furent suivis en cet ordre par l'Amirante de Castille, le Marquis de Villena, le Duc de Pastrana, le Marquis de Denia, & le Prince d'Ascoli. Le reste de la Noblesse s'avança, c'est à dire, l'un après l'autre & selon leur dignité les principaux d'entre les Barons du

Royau-

Royaume, & les autres Seigneurs de la Cour, & la cérémonie fut terminée par le Marquis d'Aguilar & le Cardinal de Tolède. 1584.

Pendant plusieurs jours la Cour solennisa cette cérémonie par des fêtes magnifiques, les peuples à l'envi signalèrent leur zèle par des réjouissances extraordinaires, il n'y eut point de famille qui ne donnât des marques particulières d'une satisfaction sans égale, enfin trois jours de suite toutes les maisons furent illuminées. Mais ce qui augmenta l'allégresse publique, fut l'arrivée de quatre Ambassadeurs des Rois du Japon, dont la présence dans ces jours de divertissemens servit à relever la pompe des plaisirs. Comme on n'avoit point encore vu de semblables Ambassades, le Roi voulut qu'on fît à ces Orientaux des honneurs inusités, & que ses Sujets célébraissent cet événement par tous les témoignages de joye les plus éclatans. Il faut donner des circonstances particulières de cette députation.

Le Souverain Pontife, rempli du projet d'étendre la domination du Siège Apostolique, envoya sous l'autorité & l'appui du Roi Catholique plusieurs Jésuites dans la vaste Ile du Japon, contrée voisine des pays de cet hémisphère soumis à la Couronne d'Espagne, & qu'on assure être trois fois plus grande que l'Italie. Le succès de cette mission fut si heureux, que ces Religieux voulurent par reconnoissance en faire honneur à Grégoire XIII., qui bruloit du desir de faire connoitre son zèle ardent pour l'établissement de la Religion Chrétienne chez les Infidèles. A ce motif se joignit la vue de donner

Ambassadeurs du Japon en Espagne.

Sujet de leur députation.

1584.

ner une preuve irréfragable du fruit de leurs travaux. Pour cet effet ils engagèrent quelques Rois & Seigneurs du Japon à envoyer des Ambassadeurs au Pape, ce qui fut exécuté nonobstant les obstacles & les oppositions qu'ils eurent à surmonter. Ils réussirent à la faveur de la bonne volonté du Roi de Bungo, de Don Protais Roi d'Arima, & de Don Barthelemi Seigneur d'Omura, qui résolurent de faire partir quatre personnes, que les mêmes Jésuites s'offrirent d'accompagner en Europe. L'occasion se trouva alors favorable, le Père Alexandre Valignano Visiteur-Général de l'Ordre étoit venu faire sa visite jusques dans ces missions éloignées, & après avoir rempli les fonctions de sa charge il se préparoit à retourner dans sa patrie. On se servit à propos de cette conjoncture, qui facilita beaucoup le dessein de l'Ambassade, & fut un moyen honorable au Visiteur de faire son voyage.

Noms & qualitez de ces Ambassadeurs,

Le plus considérable de ces Ambassadeurs fut Don Manzio, neveu du Roi de Fungo, qui vint au nom & de la part du Roi de Bungo. Le second se nommoit Don Michel Cinguina, & étoit chargé de la commission par le Roi d'Arima & le Souverain d'Omura, auxquels il appartenoit de fort près, étant neveu du premier & cousin de l'autre. Ces Seigneurs avoient deux adjoins de la première noblesse & des plus riches du pays, le premier Sujet du Roi de Bungo, & l'autre feudataire du Seigneur d'Omura. Celui-ci s'apelloit Don Martin Farra, celui-là Don Julien Nacavira : tous deux

deux dans la fleur de la jeunesse, de l'âge de vingt deux ans au plus, beaux, bien faits, d'un esprit vif & brillant. On n'avoit pas jugé à propos de faire entreprendre ce voyage à des personnes d'un âge plus avancé, à cause de la distance des lieux; d'autant plus qu'on avoit suivi à cet égard le conseil des Jésuites, qui font une profession ouverte de se consacrer à l'éducation de la jeunesse, parmi laquelle ils passent la plus grande partie de leurs jours.

1584.

Ces illustres Ambassadeurs, accompagnez, comme je l'ai dit, du Père Alexandre, après un voyage de près d'un an & demi débarquèrent en Espagne, dans le tems que le Royaume retentissoit de cris d'allégresse, & que la Cour étoit dans les réjouissances, dans les fêtes, dans les plaisirs, pour la conquête du Portugal & les victoires subséquentes, pour la publication du nouveau mariage de l'Infante, & à l'occasion de la cérémonie du serment prêté au successeur présomptif de la Couronne. Ces circonstances rendirent l'arrivée des Japonois plus remarquable, non seulement ils furent reçus avec une magnificence & une splendeur vraiment royale, mais Sa Majesté Catholique & toute la Cour accompagnèrent les honneurs qu'ils leur firent des témoignages les plus éclatans d'une joye extraordinaire. À leur première audience, Philippe ne voulut jamais souffrir qu'ils lui baissassent les mains, malgré les instances qu'ils réitérèrent pour lui rendre ce devoir; ce Monarque les embrassa comme ses égaux avec une bonté touchante, & pour comble de

Com-  
ment Phi-  
lippe les  
reçoit.

dis-

1584.

distinction il ordonna aux Infans de faire la même chose. Par son ordre encore l'Amirante de Castille & le Marquis de Villena, les premiers Seigneurs de la Cour, ne les quittèrent pas, & leur firent voir toutes les maisons de plaifance & les raretez qu'elles renferment. A la solemnité du serment, il les fit placer à sa droite dans l'endroit le plus élevé, ce qui se fit du consentement du Nonce du Pape & de l'Ambassadeur de l'Empereur, qui voulurent de leur part contribuer à l'éclat de cette réception. Aux piez des Princes Japonois étoient deux Jésuites qui possédoient leur langue, & qui leur expliquoient l'ordre & les formalitez de la cérémonie, marquant par les noms de familles & de terres chacun des Seigneurs qui passoient, sans oublier le rang & les dignitez qu'ils tenoient dans l'Etat. Enfin après que ces Orientaux eurent été comblez d'honneurs, sur le desir qu'ils marquèrent de vouloir poursuivre leur route pour se rendre à Rome, le Roi leur fit fournir des voitures, avec ordre de les traiter par-tout à ses frais de la manière la plus splendide, & de les recevoir avec tout le faste & toute la pompe possibles dans tous les lieux de leur passage. C'est ainsi qu'ils furent conduits à Alicante, où ils s'embarquèrent sur un vaisseau que Philippe avoit fait équiper.

Querelle  
entre deux  
Seigneurs  
Napolitains,

Vers la fin du mois de Mars il arriva à Naples un accident, qui eut les plus fâcheuses suites. Deux jeunes Seigneurs des principales Maisons du Royaume, qui se nommoient Don Diomedé Caraffe Comte de Montorio & Don Ferrand de Loffredo fils du

du Marquis de Treviso, tous deux d'un même âge de vingt & un à vingt deux ans, eurent une querelle des plus vives pour un sujet très léger, & se donnèrent rendez-vous pour se battre entre l'Eglise de Ste. Claire & le palais du Prince de Bisignano. Ils se rendirent sur le champ de bataille, & s'attaquèrent avec une animosité aussi furieuse, que s'il se fût agi de ces haines anciennes & héréditaires qui ne peuvent s'effacer que par le sang d'une des parties ennemies. En vain nombre de personnes accoururent à leur secours, il ne fut pas possible de les séparer & de les desarmer, avant qu'ils se fussent blessés tous les deux mortellement. L'infortuné Comte de Montorio ne vécut que peu d'heures après sa blessure, & en lui fut éteinte cette branche de la Maison de Caraffe, qui se glorifioit d'avoir donné à l'Eglise un Souverain Pontife sous le nom de Paul IV. Malgré le coup mortel que Loffredo avoit reçu, ce jeune Seigneur eut encore la force de s'enfuir, pour ne pas tomber entre les mains de la Justice. Ainsi cette funeste aventure remplit de deuil deux des plus puissantes Maisons de Naples, qui demeurèrent inconsolables de la perte de ces héritiers.

On ne manqua pas d'envoyer à la Cour un détail circonstancié de ce malheur, & Philippe, pour rompre à l'avenir le cours de cette fureur des combats particuliers, défendit les duels sous peine de la vie. Il se réserva à lui seul le droit de prononcer la punition des transgresseurs, avec ordre aux Commandans & Officiers de Justice d'in-

Défense  
des duels.

1584.

struire le procès des coupables, & de s'assurer de toutes les personnes qui contreviendroient à son ordonnance. Enfin il fit publier dans tous ses Etats ce nouveau règlement, dans lequel il déclaroit être fermement résolu de ne faire grace à qui que ce fût, qui auroit la témérité de donner un cartel.

Soupçons  
contre le  
Grand-  
Maitre de  
Malte.

La mort du dernier Grand-Maitre de Malte & de Romagasso, que j'ai ci-devant rapportée, n'éteignit pas à Malte les dissensions & les haines des deux partis, qui y avoient auparavant causé tant de desordre. Il y eut plus cette année, tout l'Ordre se vit en butte à de faux soupçons, qui se répandirent dans les pays étrangers. Dans les Royaumes de Naples & de Sicile il courut un bruit desavantageux à la Religion, on disoit publiquement que le nouveau Grand-Maitre Hugues Lobens de Verdala, de concert avec les principaux de son Conseil, avoit formé le dessein de remettre l'Île de Malte entre les mains des François, ou plutôt au pouvoir des Turcs à la sollicitation de la France. Il ne fut pas difficile de faire prendre le change là-dessus aux Espagnols, quelque peu de vraisemblance qu'il y eût à cet égard : la nouvelle fit d'autant plus d'impression, qu'on est accoutumé en Espagne à prêter facilement l'oreille à tout ce qui est capable de donner de l'ombrage. En effet ce complot prétendu trouva tant de croyance, que le Grand-Maitre se vit contraint d'envoyer au Roi Catholique le Chevalier Marcel Mastillo, pour supplier ce Monarque de vou-  
loir

loir charger quelqu'un de ses Ministres de venir faire la visite de l'Île, & se convaincre par lui-même de la fausseté des bruits, que la malice de ses ennemis répandoit calomnieusement contre sa réputation.

Sur cette réquisition, Philippe prévenu par les allarmes que lui donnoient ces bruits, ne voulut pas s'en tenir à la démarche du Grand-Maitre qui paroissoit suffisante pour faire juger de son innocence. Doria reçut ordre de se transporter à Malte. Cet Amiral, qui se trouvoit alors à Naples, fit voile sur le champ avec quarante galères, mais avant que d'exécuter sa commission, il courut une partie des côtes de Barbarie, où il pilla quelques brigantins des pirates. Après ces expéditions, il se rendit à Malte, où il fut reçu avec les honneurs dus à un Général de son rang & de son mérite, qui venoit chargé des ordres d'un aussi puissant Monarque. Il visita avec la plus grande exactitude toutes les fortereſſes, les villes, & autres endroits importans de l'Île, & il trouva tout en si bon état & si bien pourvu de toutes les choses nécessaires & de fortes garnisons, qu'il resta extrêmement satisfait de la bonne conduite & du sage gouvernement du Grand-Maitre. Aussi il rendit compte à Sa Majesté de tout ce qu'il avoit vu, & par une apologie des plus vives il fut si bien mettre en évidence la fausseté de l'accusation, que Philippe témoigna être entièrement satisfait.

Doria  
passe dans  
cette Île.

A peu près dans le même tems il arriva dans les Pays-Bas un événement, qui causa autant de consternation aux Hollandois,

Histoire  
de l'assas-  
sinat du  
Prince  
d'Orange.

qu'il répandit de joye à la Cour d'Espagne & dans toute cette nation. Ce fut la mort tragique du Prince d'Orange, dont je vais rapporter quelques circonstances particulières. Au commencement du mois de Mai un jeune homme d'environ vingt sept ans, de petite stature, d'une phisionomie commune, d'un regard sinistre, les yeux louches, se présenta au Prince d'Orange, qui faisoit alors sa résidence à Delft dans le monastère de Ste. Agate. Le véritable nom de ce misérable étoit Baltazar Girard, de Villefranche dans le Comté de Bourgogne. Il se faisoit apeller François Guyon, & se disoit né à Besançon, fils d'un certain Guyon Lionnois, qu'autrefois les Catholiques avoient fait mourir par rapport à la Religion Réformée qu'il professoit. Le faux Guyon marquoit en public un zèle extraordinaire pour la foi, dont il disoit avoir hérité de son prétendu père, & il remit au Prince des lettres à ce sujet, qui rendoient un témoignage éclatant de son attachement à la croyance des Réformez, & de la passion qu'il avoit d'entrer au service de Son Altesse & de lui être utile.

Ce meurtrier ajouta qu'en passant à Luxembourg, il avoit été rendre visite à un sien cousin, nommé Jean du Pré, qui étoit Secrétaire du Comte de Mansfeld. Que ce parent l'avoit retenu quelque tems auprès de lui, mais que comme il avoit tout lieu de craindre d'être inquiété au sujet de sa Religion, il s'étoit déterminé à partir sans délai, pour mettre sa conscience en repos, d'autant plus qu'il commençoit à devenir  
fort

fort suspect aux Jésuites. La bonne foi du Prince fut surprise par le détail, quoique faux, contenu dans les lettres, & par le récit du jeune homme. Le rapport qui se trouvoit entre les lettres de recommandation & les réponses de ce malheureux, convainquit le Prince de la vérité de cette histoire, & il regarda le nouveau-venu comme un homme rempli d'un zèle ardent pour la Religion & les intérêts de ses sectateurs. Dans cette prévention, sans faire les recherches convenables pour approfondir une affaire de cette conséquence, il le prit à son service. Peu après il l'envoya en France avec le Seigneur de Schonwal, & au retour Girard eut l'adresse de s'insinuer plus avant dans la confiance de son maître, dont peut-être la destinée le conduisoit invinciblement à sa fin. Enfin le 10. de Juillet lorsque le Prince alloit passer dans une salle, l'assassin s'approcha de lui pour lui remettre je ne sais quels papiers. A peine le Prince eut-il commencé de les lire, que ce forcené lui tira un coup de pistolet chargé de trois balles, qui lui percèrent le ventre & le firent tomber roide mort, selon Meteren. Les autres Historiens assurent qu'il eut encore le tems de proférer ces paroles, » Ah, traître, tu m'as tué pour satisfaire » les Espagnols, & plonger ce pauvre peuple dans les plus affreux malheurs ».

Telle fut la fin du Prince d'Orange, qui Son éloge marqua autant de prudence dans le sage parti qu'il prit de se mettre à couvert par la fuite de la haine du Duc d'Albe, qu'il fit voir d'indiscrétion à ne pas se garantir

de la main d'un scélérat. Ce Prince fut généralement estimé un des plus sages, des plus prudens, des plus courageux personnages de son siècle. Sa vie & sa mort répondirent exactement à la devise qu'il avoit choisie en ces termes, *Tranquille au milieu des plus violentes tempêtes.* Ainsi mourut Guillaume Prince d'Orange à l'âge de cinquante deux ans, né & pourvu des qualitez nécessaires pour s'élever à la plus haute fortune, s'il ne se fût pas aheurté à s'y frayer le chemin au travers d'obstacles insurmontables, & des plus affreux précipices. Charlesquint & Philippe II. le regardèrent toujours comme le premier de tous les Grands des Pays-Bas, eurent en tout tems pour lui des déférences conformes à ce préjugé, & ces deux puissans Monarques parurent toujours se disputer à l'envi le plaisir de le combler de graces, & de le porter au comble des honneurs. On vit chez cet illustre Prince un concours d'activité, de vigilance, de ressources dans les revers, de générosité, de grandeur d'ame, de cette éloquence séduisante, de la plus subtile pénétration dans toutes les affaires. Tant de qualitez furent obscurcies par l'ambition démesurée de parvenir à la souveraineté, & une souplesse à prendre dans les occasions les sentimens, le caractère de toutes les personnes qu'il avoit à ménager. A ce mélange de vertus & de défauts il joignit tous les talens, qu'on acquiert dans l'école de la politique la plus raffinée, & où l'on puise les maximes du gouvernement. Dans les congrès publics, dans les conférences parti-

ticulières, dans les assemblées, personne ne savoit mieux que lui disposer les esprits, amener les opinions à son but, colorer les prétextes, accélérer ou suspendre une affaire; enfin personne ne possédoit à un plus haut point l'art de prendre ses avantages, par les artifices les plus étudiez. On lui reproche une variation d'idées sur les projets & sur la Religion. A ce dernier égard, il naquit Catholique, dans sa première jeunesse il embrassa le Luthéranisme, qu'à son arrivée en Flandres il parut abandonner, pour reprendre la profession de sa première croyance, ensuite il se déclara le protecteur de la Réforme sans en faire ouvertement l'exercice, jusqu'à ce que son intérêt particulier lui imposa une obligation indispensable de suivre cette doctrine.

Son second fils nommé Maurice hérita par sa mort de la Principauté d'Orange. Ce jeune Prince, à peine âgé de dix huit ans, commença dès ce moment à marcher sur les traces de son père dans l'exercice de ses charges & la conduite des affaires, que les Etats-Généraux lui remirent malgré son extrême jeunesse. Aussitôt qu'il se vit à la tête du gouvernement, il fit graver une médaille qui marquoit la disposition où il étoit de répondre à la confiance des Etats, & de soutenir le grand ouvrage que son père avoit si habilement dirigé pendant sa vie. Cette médaille portoit un arbre coupé & couché à terre, au pied duquel paroissoient divers rejettons, qui donnoient lieu à la légende qu'on lisoit autour en ces termes, *Enfin le rejetton devient un grand arbre.* Par cette

Maurice  
son fils.

1584.

devise le Prince vouloit faire entendre que, quoiqu'on eût coupé l'arbre, c'est-à-dire, quoiqu'on eût fait mourir son père, les auteurs de sa mort étoient encore bien éloignez de recueillir le fruit qu'ils s'étoient promis de leur attentat, puisque le rejetton que cet illustre défunt laissoit, se proposoit de vanger sa mort d'une manière éclatante.

Supplice  
du meur-  
trier du  
Prince  
d'Orange.

L'assassin de Guillaume avoit eu la facilité de s'enfuir, & d'aller avant qu'on l'eût joint jusqu'aux murailles de la ville, où il fut attrapé, lorsqu'il étoit déjà monté dessus, & prêt à se jeter dans le fossé pour se sauver à la nage. Quoique ceux qui le poursuivoient, se fussent jettez sur ce misérable avec la dernière fureur, ils eurent la retenue de ne le pas tuer, & ils le remirent vif entre les mains de la Justice. Sur le champ on le mit à la torture, & par les plus affreux tourmens on tâcha de lui faire avouer les auteurs de son crime, dans la ferme persuasion où l'on étoit qu'il l'avoit commis sur les ordres du Roi d'Espagne, ou du moins de ses Ministres. Rien ne fut capable de tirer d'autre confession de lui, sinon qu'il avoit assassiné le Prince d'Orange dans la seule vue de rendre un service signalé à la Religion Catholique, & qu'il ne croyoit pas avoir commis en cela aucun péché. Il fut condamné à être tenaillé vif & déchiqueté par morceaux, ce qui fut exécuté de 14. de Juillet dans la grande place de Delft. Quand Philippe eut reçu la nouvelle de cet événement, il ne dit que ces paroles, „ Sice coup avoit été fait il y „ a douze ans, l'Eglise de Dieu & ma  
„ Cou-

„ Couronne en auroient tiré de grands a-  
 „ vantages ”.

1584

J'ai dit au détail de la révolution de l'Ar-  
 chevêché de Cologne, que la guerre s'y  
 faisoit entre les deux Electeurs concurrens.  
 L'armée Catholique avoit mis le Siège de-  
 vant Bonn, & réduit presque aux dernières  
 extrêmités Charles Truchses frère du Pré-  
 lat dégradé qui défendoit cette place. Ce  
 Gouverneur, qui avoit engagé le Comte  
 de Nuenaer & le bâtard de Brunswic à lui  
 amener du secours, & qui les faisoit en  
 marche à la tête de cinq mille hommes  
 qu'ils avoient levez, se confioit dans la di-  
 ligence de ces troupes auxiliaires, qu'il comp-  
 toit devoir surprendre les assiégeans & les  
 assaillir dans leur camp. La chose tourna  
 autrement, les Catholiques avertis du mou-  
 vement des ennemis envoyèrent un gros  
 détachement en embuscade dans un bois,  
 où ils devoient nécessairement passer après  
 avoir traversé la rivière. En effet une par-  
 tie des Protestans n'eut pas plutôt paru au-  
 delà du pont, que les Bavaois l'attaquèrent  
 avec tant d'impétuosité, qu'ils la mirent en  
 fuite. Les fuyards coururent en desordre  
 se jeter au milieu de leurs compagnons par-  
 mi lesquels ils croyoient trouver leur sureté:  
 ce fut la perte des uns & des autres, ils  
 s'embarassèrent réciproquement sur le  
 pont où ils se trouvèrent tous à la fois, &  
 la confusion fut si grande dans les efforts  
 que chacun faisoit pour se sauver, que le  
 pont rompit accablé du poids & du mou-  
 vement de tant de monde. Ils tombèrent  
 tous dans l'eau, & comme ils étoient saisis

Les par-  
 tifans de  
 Truchses  
 défaits  
 par les Ca-  
 tholiques.

1584.

de frayeur, chargez de plus d'armes pesantes, il n'y en eut presque point qui pût échaper.

Capitulation de la ville de Bonn.

L'autre partie de cette Armée qui avoit pris sa route par le chemin qui mène droit à Bonn, n'éprouva pas une meilleure fortune, elle fut passée au fil de l'épée par les Bavaois qui ne firent aucun quartier. Enfin il n'y eut de sauvé que ceux qui n'étoient point encore parvenus jusqu'au pont, ils eurent tout le tems de pourvoir à leur sûreté par une prompte fuite sans être poursuivis. Par cet échec les affaires du malheureux Gebhard Truchses furent ruinées sans ressource, d'autant plus qu'après cette défaite il ne put jamais obtenir de ses anciens Sujets, qui s'étoient assemblez à Bruyll, ni argent pour envoyer du secours aux assiégés, ni des troupes de la part des Nobles qui se bornèrent à offrir de défendre chacun en particulier leurs domaines. La nouvelle de cet incident répandue parmi les soldats de la garnison de Bonn, ils se mutinèrent au point qu'il ne fut plus possible aux Commandans de s'en faire obéir. Au bruit de ce tumulte, le Comte d'Arrenberg, qui, comme je l'ai dit, se tenoit avec son corps d'Armée sur les frontières, s'avança aussitôt, & fit proposer à la garnison de traiter avec l'Archevêque Ernest, pour éviter les malheurs qui devoient accabler les habitans & leurs défenseurs, si l'on étoit contraint de les mettre au ban de l'Empire. La situation des affaires donna du poids à ces remontrances, l'accordement fut conclu, on rendit les clefs de

la

la ville, où le nouvel Electeur, accompagné du Comte d'Arenberg & des autres Généraux, entra avec toute la pompe d'un triomphe.

1584.

Cette conquête ôta à Truchses toute espérance de se soutenir dans les terres de l'Archevêché, & il prit le parti de se retirer en Westphalie. De son côté le bâtard de Brunswic se mit en marche avec le reste de ces troupes pour gagner Zutphen, mais il ne put faire assez de diligence, pour se soustraire à la poursuite de Ferdinand de Bavière qui l'atteignit auprès de Burg. Il fallut combattre, mais ce fut avec tant de perte de la part de Brunswic, qu'après avoir vu tomber tous les siens, à la réserve de soixante qui eurent le bonheur de se sauver, il resta lui-même prisonnier couvert de trois blessures considérables. Le butin des vainqueurs ne put pas être plus complet, entr'autres dépouilles ils prirent jusqu'à quarante drapeaux, parmi lesquels se trouva celui de l'Archevêque dépossédé. Ferdinand profita de sa victoire, informé que Truchses se fortifioit dans le Duché, il revint sur ses pas, & se rendit maître d'Arenberg que les ennemis avoient abandonnée, dans l'épouvante qu'ils prirent des succès rapides des Catholiques, qui sans se reposer forcèrent en peu de tems les meilleures forteresses du pays.

Retraite  
de Geb-  
hard  
Truchses.

Pendant tous ces mouvemens, Alexandre Farnese songea à tirer les avantages les plus considérables de la mort du Prince d'Orange, événement qui avoit jetté la consternation parmi les ennemis du Roi,

Siège &  
prise  
d'Avers.

1584.

& qui devoit, selon toutes les apparences, déranger entièrement leurs affaires. Depuis quelque tems il tenoit Gand comme assiégé, par le moyen de plusieurs Forts qu'il avoit fait bâtir autour de cette ville. Il voulut encore former de plus grandes entreprises, & comme dans les Pays-Bas il n'y avoit point de ville plus importante qu'Anvers, qui étoit alors la première de ces Provinces & par sa force & par ses richesses, ce Prince tenta d'abord de s'en rendre maître par quelque surprise. Au défaut de ce moyen qui échoua, il résolut d'emporter de force deux forteresses voisines qui la défendoient, savoir, les Forts de Lillo & de Liefkenshoek, dont la réduction faite en peu de jours le mit en état de faire sans obstacle le Siège de cette ville.

Qui sera curieux de savoir une foule d'événemens fameux arrivez pendant ce Siège, un des plus mémorables dont l'Histoire fasse mention, poura lire Strada, Bentivoglio, Meteren, Grotius, & d'autres Ecrivains, qui en ont donné un ample détail. Tout ce que je puis dire est qu'il y a guères de faits qui soient plus dignes d'être connus, il y a eu peu de Sièges aussi distingués par le nombre d'actions surprenantes de part & d'autre, & d'entreprises qui paroissent au dessus de la portée ordinaire de l'esprit humain. Je me contente de dire que le Baron de Ste. Aldegonde premier Magistrat d'Anvers, au moment qu'il apprit que le Prince de Parme approchoit dans le dessein d'assiéger cette ville,

le, ne put retenir sa surprise, & s'écria qu'il avoit toujours estimé Alexandre Farnese comme un grand Capitaine, mais que dans cette occasion il ne pouvoit le regarder que comme un téméraire. Même le Commandant de la garnison tourna en ridicule la résolution du Prince par ces paroles, qu'Anvers étoit une ville qu'on pouvoit défendre en dormant. En effet qui jamais se seroit imaginé qu'Alexandre Farnese eût été assez hardi, pour entreprendre avec vingt six mille hommes le Siège d'une ville, qui dans la multitude de ses habitans en comptoit plus de trente mille capables de porter les armes, outre l'Armée des confédérez qui tenoit la campagne, forte de dix huit mille combattans, & la certitude de recevoir dans peu du secours d'Angleterre & d'autres Puissances? Quoi qu'il en fût, Farnese, plein de confiance en la justice de la cause pour laquelle il combattoit, assiégea Anvers, soutint son attaque, & força cette ville avec d'autant plus de gloire, qu'il n'y avoit personne qui ne crût le succès impossible. La valeur, l'habileté, la constance du Prince de Parme surmontèrent tous les obstacles, & Anvers fut contrainte de se rendre aux conditions suivantes.

„ I. Que les habitans d'Anvers rentroient sous l'obéissance du Roi Philippe, en qualité de Duc de Brabant, & qu'ils renonceroient à tous les Traitez quels qu'ils fussent, où ils étoient entrez par le passé contre le service de Sa Majesté.

Articles  
de cette  
capitulation.

„ II. Qu'en vertu de leur soumission, ils seroient reçus en grâce par le Prince de

1584.

„ Parme au nom de Sa Majesté le Roi Ca-  
 „ tholique, pour être traitez avec une bon-  
 „ té paternelle comme de bons vassaux &  
 „ de fideles Sujets, avec le reste du Bra-  
 „ bant. Sous cette déclaration d'être dans  
 „ le dessein d'entretenir & de confirmer les  
 „ anciens Traitez d'alliance, de confédéra-  
 „ tion, & d'amitié, d'en procurer même  
 „ de nouveaux selon le besoin, avec tous  
 „ les autres Royaumes, Principautez, &  
 „ Villes, pour le soutien & l'avancement  
 „ du commerce.

„ III. Qu'il y auroit une amnistie généra-  
 „ le, le Prince de Parme promettant au  
 „ nom de Sa Majesté d'oublier toutes les  
 „ offenses & tous les excès commis ci-de-  
 „ vant contre le service & la souveraineté  
 „ du Roi pendant tous le cours de la révo-  
 „ lution passée, par les habitans d'Anvers,  
 „ tant dans la ville que dans toute l'étendue  
 „ de son territoire, soit à l'égard de leurs  
 „ hostilitéz pendant la guerre, que pour  
 „ tout autre crime dont ils pouvoient s'être  
 „ rendus coupables de quelque manière que  
 „ ce fût envers le Roi & les intérêts de sa  
 „ Couronne.

„ IV. Que dans la vue d'entretenir au-  
 „ tant qu'il seroit possible la tranquillité dans  
 „ les familles par rapport aux engagemens  
 „ du commerce, il seroit permis pendant  
 „ quatre ans à toute personne de demeurer  
 „ dans la ville en toute liberté de conscien-  
 „ ce, sans être obligée de changer de Re-  
 „ ligion, pourvû qu'il ne se fît rien de  
 „ scandaleux contre la Religion Catholique,  
 „ dont à l'avenir l'exercice seroit seul permis.

„ Et

„ Et qu'après l'expiration du terme ci des-  
 „ sus marqué , ceux qui ne voudroient pas  
 „ faire profession de la Religion Catholi-  
 „ que , auroient la liberté de sortir & de  
 „ transporter avec eux tous leurs effets,  
 „ sans recevoir aucun empêchement, ni é-  
 „ tre inquietez en leurs personnes ou en  
 „ leurs biens de quelque façon que ce pût  
 „ être.

„ V. Que les habitans seroient tenus de  
 „ trouver les moyens , qui pourroient leur  
 „ être le moins à charge qu'il seroit possi-  
 „ ble , pour le rétablissement des Eglises ,  
 „ qui se trouveroient détruites depuis la  
 „ naissance des troubles, même pendant le  
 „ Siège.

„ VI. Que la ville seroit maintenue dans  
 „ l'entière jouissance de tous ses anciens  
 „ privilèges , de toutes ses autres libertez,  
 „ prérogatives, & franchises pour le fait du  
 „ commerce.

„ VII. Que les habitans d'Anvers seroient  
 „ obligez de payer au plutôt deux cens cin-  
 „ quante mille écus, pour une partie de la  
 „ solde des soldats qui leur seroit distribuée  
 „ comme une récompense des fatigues qu'ils  
 „ avoient souffertes au Siège, & un dédom-  
 „ magement des dépenses qu'une aussi lon-  
 „ gue expédition avoit causées au Roi.

„ VIII. Que les habitans d'Anvers seroient  
 „ obligez de recevoir & loger une garnison  
 „ de deux mille hommes d'infanterie & de  
 „ deux cens chevaux, qui y resteroient jusqu'à  
 „ ce qu'on vît la résolution que prendroient  
 „ la Hollande , la Zélande , & les autres  
 „ Provinces confédérées , ou de persister

„ dans

## 496 VIE DE PHILIPPE II.

1584. „ dans leur revolte, ou de rentrer sous l'ob-  
 „ béissance du Roi, Que dans ce dernier  
 „ cas le Prince promettoit d'ôter la garni-  
 „ son, & de ne point rétablir la citadelle  
 „ dans son premier état.

„ IX. Qu'on remettroit en liberté tous les  
 „ prisonniers faits de part & d'autre, excep-  
 „ pté le Sieur de Teligni, au sujet duquel  
 „ il étoit nécessaire que le Prince reçût des  
 „ ordres précis de Sa Majesté. Enfin le  
 „ Baron de Ste. Aldegonde promettoit de  
 „ se contenir dans la condition d'un hom-  
 „ me privé, de ne point porter les armes  
 „ pendant un an, & de n'avoir aucune cor-  
 „ respondance avec les Chefs de l'Armée en-  
 „ nemie.

Farnese  
 reçoit la  
 Toison  
 d'Or.

Après s'être ainsi assuré de la réduction  
 d'Anvers, Alexandre Farnese, pour rendre  
 son entrée dans cette ville beaucoup plus é-  
 clatante, voulut recevoir dans son Camp  
 le collier de l'Ordre de la Toison d'Or, que  
 Philippe lui avoit envoyé depuis peu. Cet-  
 te cérémonie se fit dans le Fort de St. Phi-  
 lippe, aux cris de joye, aux acclamations de  
 tous les soldats, qui célébrèrent cette fête  
 par des réjouissances extraordinaires. Le  
 Prince reçut le collier des mains du Comte  
 de Mansfeld, le plus vieux Chevalier qui se  
 trouvât alors dans les Pays-Bas, & la so-  
 lemnité se termina par nombre de déchar-  
 ges du canon & de salves de la mousque-  
 terie.

Son en-  
 trée dans  
 Anvers.

Immédiatement après son installation, la  
 plus pompeuse qu'on eût encore vue par  
 rapport aux circonstances, le Prince entra  
 dans Anvers, non seulement comme un

sim-

simple conquérant, mais avec toutes les marques fastueuses d'un véritable triomphe. Il marchoit à cheval armé de pied en cap, précédé de plus de trois cens Gentilshommes aussi à cheval, superbement vêtus & armez. Au devant de ce superbe cortège on voyoit plusieurs compagnies de soldats à pied. De cette manière Farnese entra dans la ville par la porte impériale, où il fut reçu par le Magistrat, suivi des Chefs de tous les Ordres de la bourgeoisie. En plusieurs endroits les habitans avoient élevé des arcs de triomphe, des statues, des colonnes, & tous les ornemens propres à décorer cette fête, ce qu'ils firent avec une magnificence qu'il n'étoit pas permis d'attendre dans le court intervalle de cinq jours.

Il arriva cette année un événement en Angleterre, qui sembloit devoir plonger ce Royaume dans le trouble & la confusion. On y découvrit une conspiration, dont le Chef étoit un certain Guillaume Parry Gentilhomme du Pays, & Docteur ès Loix. Par les conseils du Secrétaire de l'Ambassadeur du Roi d'Espagne il avoit abjuré la Religion Réformée, pour faire profession de la croyance de l'Eglise Romaine. Après avoir abjuré, il prit de lui-même la résolution d'ôter la vie à la Reine Elizabet, pour acquérir la gloire de délivrer sa patrie du monstre de l'hérésie, comme il le disoit. Pour exécuter plus facilement son complot, il tâcha de s'insinuer dans la confiance d'Edmond Newil, qui avoit beaucoup de crédit à la Cour. Il réussit, & de-

Conspira-  
tion dé-  
couverte  
en Angle-  
terre.

1584. venu en peu de tems son ami intime, il lui découvrit son dessein, & le trouva même fort disposé à lui servir de second. Mais comme ils différèrent le coup, peut-être pour mieux s'assurer des moyens de tuer la Reine, & prendre de justes mesures pour leur sûreté & leur fuite, dans cet intervalle Newil par un mouvement de repentir alla tout révéler à la Reine, qui lui fit grace de la vie, & se contenta pour toute punition de le faire enfermer quelque tems dans une forteresse.

Supplice  
du Chef.

Parry fut traité plus rigoureusement, on l'arrêta lorsqu'il comptoit être sur le point d'exécuter le complot, & il fut resserré dans une prison très étroite. On ne jugea pas à propos de l'appliquer à la question, dans l'idée que la crainte des tourmens l'engageroit à déclarer de lui-même ses complices. Elizabeth & la plupart de ses Ministres tenoient comme une chose certaine que le criminel avoit agi par les sollicitations des Espagnols, mais convaincus en même tems des ressorts extraordinaires que cette Cour favoit faire jouer, pour obliger à un secret inviolable les malheureux qu'ils chargent de pareils forfaits, ils desespéroient de tirer du prisonnier la vérité du fait même par les plus affreuses tortures. C'étoit sans doute un préjugé évidemment faux, puisqu'il n'y a point d'enchantement, de sortilège qui puisse tenir contre les tourmens que la Justice employe. Quoi qu'il en soit, Parry appliqué à la plus violente question, & convaincu de son crime, fut condamné au supplice des criminels de Léze-Majesté selon les loix

loix du Royaume, qui à cet égard font les plus rigoureuses du monde. Il fut rôti vif à feu lent sur un gril de fer, où on le tourna plusieurs fois, & pendant qu'il respiroit encore, on lui ouvrit le ventre pour lui arracher le cœur qu'on donna à manger aux chiens. Malgré sa constance à soutenir jusqu'au dernier moment de sa vie qu'il n'avoit jamais eu à ce sujet de correspondance avec les Espagnols, qu'aucun de cette nation ne l'avoit poussé à ce régicide, Elizabeth resta toujours persuadée que le coup étoit parti de la Cour d'Espagne. Ainsi remplie de cette sinistre prévention, cette Princesse songea dès ce moment à consommer sa vengeance, & saisit dès-lors la conjoncture de la révolution des Pays-Bas, en se déclarant la protectrice des Flamans confédérés.

La bonne fortune du Roi Catholique rompit les effets d'une aussi puissante protection. Après cet éclat, Alexandre Farnese força l'Ecluse en peu de jours, & cette perte causa une funeste mesintelligence entre les Anglois & les Flamans. Les Etats rejettoient ce malheur sur la lenteur du Comte de Leycester Général des troupes auxiliaires, qu'ils accusoient d'avoir trop tardé à conduire du secours aux assiégés. De son côté le Comte se plaignoit que les Provinces ne lui avoient pas fourni à tems les provisions dont il avoit besoin. Sur ces contestations, Elizabeth, d'une habileté supérieure à prendre à propos les expédiens convenables pour sa conservation, voyant les forces des Flamans s'affoiblir de jour en jour,

Ses mesures pour s'accommoder avec l'Espagne.

1584.

jour, & bien informée des entreprises que Philippe se propofoit d'exécuter fur l'Angleterre, auffi-tôt qu'il auroit réduit toutes les Provinces des Pays-Bas; Elizabet fe déterminâ à conjurer la tempête dont elle fe voyoit menacée, par des fignes évidens qui commençoient à éclater, & elle prit les plus juftes mefures pour fe réconcilier avec ce puiffant Monarque.

Le Roi  
de Dan-  
nemark  
négocie la  
paix.

Dans cette vue, elle ne crut pas de moyen plus efficace que de faire agir le Roi de Dannemarc, auprès duquel elle ménagea fort fecrettement cette négociation. Ce Prince témoigna toute l'ardeur imaginable à s'entremettre dans cette affaire, & il fit avec zèle toutes les démarches convenables. En effet Philippe lui répondit „ que tout „ l'univers connoiffoit l'intention fincère où „ il étoit d'entretenir une paix folide avec „ toutes les Puiffances de l'Europe, qu'il „ proteftoit n'avoir rien plus à cœur, quoi- „ qu'il eût toujours en mains les armes, „ pour faire fentir à quiconque entrepren- „ droit de troubler la tranquillité de fes E- „ tats, que Dieu lui avoit donné des forces „ fuffifantes pour rabattre leur orgueilleufe „ témérité. Que fi les autres Potentats a- „ voient les mêmes fentimens que lui, on „ verroit renaitre cette heureufe époque pré- „ dite par les Oracles facrez, & la Chré- „ tienté retentiroit de ces paroles énoncées „ dans l'Ecriture, Alors tout l'univers étoit „ en paix”. Ces assurances furent fuivies d'un ordre qu'Alexandre Farnefe reçut d'entendre les propositions de la Reine d'Angleterre, mais de fe conduire avec une adref-  
fe,

se, qui pût non seulement parer les artifices de cette habile Souveraine, mais encore lui donner le change s'il étoit possible. 1584.

On n'étoit pas embarrassé dans le monde de développer le but de l'un & l'autre Monarques: le Roi de Dannemarc conjecturoit assez, comme tous les politiques, qu'ils ne songeoient qu'à s'amuser réciproquement par ces apparences d'une feinte réconciliation, dans la vue de suspendre les préparatifs de guerre qui se faisoient dans les deux Royaumes. Préjugé établi sur les maximes que les Princes puisent dans l'école de la politique, où ils apprennent à renfermer dans leurs démarches les mystères les plus profonds. A la première nouvelle de cette négociation, les Etats-Généraux des Provinces confédérées n'épargnèrent rien pour la faire échouer. De son côté le Comte de Leycester les sollicita vivement d'y intervenir, ils répondirent qu'ils avoient pris leur parti, & la résolution fixe de ne jamais se remettre sous la domination du Roi d'Espagne, & que quand la Reine les abandonneroit, ils feroient les derniers efforts pour se défendre jusqu'au dernier soupir.

Conduite  
des Fla-  
mans con-  
féderez.

Mais, sans m'arrêter aux intrigues qu'on mit en œuvre dans cette rencontre, sans approfondir les vues secrètes des parties contractantes, je me borne à dire que Philippe & Elizabet, ou pour faire paroître une sincère disposition à la paix, ou par d'autres motifs, résolurent de mettre en apparence la dernière main au Traité. On choisit unanimement pour le lieu du congrès la ville de Bourbourg entre Dunkerque & Grave-  
li-

Députez  
du Roi &  
de la Reine.

1584. lines dans la Province de Flandre, & les Plénipotentiaires de part & d'autre y vinrent & entamèrent les conférences. Ceux de Sa Majesté Catholique étoient le Comte d'Arenberg Chevalier de la Toison d'Or, Perrenot Seigneur de Champigni Chef des finances, & Richardot Président du Conseil d'Artois. Au nom de la Reine d'Angleterre comparurent le Comte de Darbi Chevalier de l'Ordre de la Jarretière, le Baron de Cobham, & Jérôme Croft, tous trois Conseillers d'Etat & fort habiles négociateurs.

Les Hollandois ne veulent pas y intervenir.

Aussitôt que l'assemblée fut formée, on ne manqua pas de presser les Etats d'y envoyer leurs Commissaires, mais ils soutinrent avec fermeté leur premier refus. Ils étoient bien instruits de cette maxime, qui enseigne que la paix n'est utile & honorable qu'à ceux qui ont l'avantage, & qui se voyent dans un état de prospérité à n'avoir rien à desirer qu'un profond repos. A la différence de ceux que les revers, la mauvaise fortune accablent, il leur est honteux de vivre dans l'inaction, ils ne peuvent se rétablir & ramener la victoire dans leur parti que par la voye des armes. Je crois de plus que les Hollandois agissoient sur ce principe commun, qu'on ne doit pas offenser les Souverains, mais que si on s'attire une fois leur colére, il n'y a point de milieu, il ne faut plus songer à la réconciliation, il faut tout sacrifier à la nécessité de se soustraire à leur obéissance, & chercher d'autres maîtres : parceque les injures des Sujets restent profondément gravées dans le

le cœur des Princes, qui ne pardonnent jamais sincèrement. Pour finir cette réflexion, c'est un excès condamnable de prendre les armes contre son Souverain, sur le prétexte de l'infraction des privilèges; mais c'est le comble de la folie, c'est se préparer une source intarissable de malheurs, que de ne pas poursuivre la guerre, quand une fois on a tiré l'épée. Il vaut pourtant mieux éviter ces fâcheuses extrêmités, & se maintenir dans la fidélité quoiqu'on souffre quelque oppression, que de lever l'étendard de la revolte dans l'espérance de se procurer du soulagement.

En Espagne Philippe étoit accablé des douleurs de la goutte, & quoique depuis plusieurs années il se vît tourmenté de ce mal, il ne l'avoit jamais ressenti avec tant de violence que cette fois. Soit que ce fût l'effet de quelque excès avec ses maitresses, ou par quelque autre cause, il eut une attaque si vive, qu'il ne put sortir du lit pendant trois mois entiers. Ce qu'il y a de remarquable, est qu'au milieu des souffrances les plus aiguës il n'interrompit aucune des occupations du gouvernement. Il donnoit régulièrement audience, il se faisoit rendre compte de tout ce qui se traitoit dans ses Conseils, il dictoit toutes les lettres qu'il étoit nécessaire d'écrire, il distribuoit les charges vacantes tant dans l'Eglise que dans l'Etat, enfin il vaquoit avec son attention ordinaire au détail inséparable de la conduite d'une vaste Monarchie. Un jour son Médecin lui dit qu'il étoit nécessaire de prendre quelque relâche, de faire trêve au travail, pour ne point

Philippe  
affligé de  
la goutte.

1584. point échauffer les humeurs du corps par la fatigue de l'esprit. „ Mon cher Docteur, „ *lui répondit sur le champ l'infatigable Monarque*, les douleurs de la goutte ne changent pas la condition d'un Souverain, ni son ardeur à consacrer ses soins & sa vie à l'utilité commune de ses Sujets. Les douleurs ne sont qu'accidentelles, mais les obligations d'un Prince à l'égard de ses Etats lui sont imposées par la nature. Ordonnez moi telle diète que vous jugerez convenable, je l'exécuterai avec soumission, pourvû que ce ne soit point l'interruption des fatigues du gouvernement.

Sa patience dans les douleurs.

Un jour qu'il se trouvoit dans les plus vives douleurs, l'Ambassadeur de l'Empereur vint à l'audience pour traiter de quelques affaires de la plus grande importance. Comme ce Ministre vit le Roi dans un aussi triste état & agité de souffrances extraordinaires, il voulut se retirer avant que de conclure aucune négociation, disant qu'il ne vouloit pas aggraver le mal de Sa Majesté par une conférence trop longue, attendu que les paroles mêmes pouvoient lui faire de la peine. Philippe répondit, „ Parlez toujours, „ Monsieur l'Ambassadeur, sans craindre de vous rendre incommode; graces à Dieu la douleur que je ressens aux jambes, toute cuisante qu'elle est, ne m'ôte pas la liberté de l'esprit”. En effet on ne vit jamais un Roi plus infirme que ce Monarque, plus accablé de maladies les plus douloureuses, jamais personne ne fut les soutenir avec autant de patience, sans interrompre un seul moment les pénibles occupations du gouver-

vernement. Et même il disoit souvent à ce sujet qu'il ne savoit point de moyen plus efficace pour se procurer du soulagement, que de faire diversion à ses souffrances en occupant son esprit des soins ; qui regardent le service des États que Dieu avoit confiez à sa conduite. Aussi quelque violentes que fussent ses douleurs, il ne cessa jamais de dicter toutes les expéditions, de donner audience à tout le monde, en un mot de prescrire ses ordres & sa décision sur toutes les affaires.

Il se trouvoit alors à Madrid un certain marchand, à qui la Cour devoit des sommes considérables, en sorte qu'il étoit à la veille de se voir dans une entière indigence. Ce pauvre homme, lassé de poursuivre inutilement le paiement de sa dette, perdit patience, convaincu qu'il ne devoit s'en prendre qu'à la négligence du Roi, qu'il accusoit de ne pas donner à ses Ministres les ordres nécessaires pour lui donner une satisfaction convenable. Dans le desespoir d'un aussi long retardement, il se laissa emporter aux mouvemens de sa colére, qui ne lui permit pas de retenir les invectives les plus injurieuses à la personne de son Souverain, jusques-là même qu'il en vint à maudire tous les Princes qui avoient porté & qui portoient le nom de Philippe. Le Prévôt, ou si l'on veut le Juge criminel, averti des emportemens criminels de ce pauvre créancier, le fit enlever de nuit, mettre en prison, & commença tout de suite à instruire son procès. Après que le coupable eut été convaincu par les dépositions de plusieurs témoins,

Exemple  
admirable  
de Justice.

1584.

& par son propre aveu, le Juge jugea à propos d'instruire Sa Majesté de ce fait, avant que de prononcer la sentence. Le Roi demanda les pièces du procès, les lut, & dit au Juge ces paroles remarquables. „ Par „ cette procédure & par la confession du „ criminel il demeure indubitable qu'il a „ offensé la mémoire de tous les Rois, tant „ morts que vivans, qu'on a connus & „ qu'on connoit sous le nom de Philippe. „ Ceux qui ont fini leur carrière sont en „ paix dans le tombeau, où il ne leur a pas „ été possible d'entendre les injures de cet „ homme, & quand même ils auroient pu les „ entendre, il n'est pas juste que je prenne „ en main la cause & la défense de tous les „ Potentats. Outre qu'on doit présumer à „ leur honneur qu'ils auroient généreusement pardonné une offense de cette nature, pour faire connoître qu'ils n'étoient pas susceptibles des emportemens de la vengeance. A mon égard, qui suis revêtu du pouvoir de punir un Sujet insolent, je veux être plus généreux par l'oubli des invectives qu'il a proférées contre moi, de mon vivant & presque sous mes yeux. Je lui pardonne de tout mon cœur, & je veux qu'à l'avenir on ne parle plus de son crime, que dans ce moment même vous le fassiez sortir de prison, sans qu'il lui en coûte aucun frais. Et parceque je m'imagine que le manque d'argent a réduit ce malheureux au désespoir, & l'a porté à cet excès de ressentiment, je vous ordonne d'aller dire de ma part au Président des finances d'exa-

„ mi-

„ miner les demandes de cet homme, & 1584.  
 „ de le satisfaire incessamment selon la plus  
 „ exacte justice”. C'est ainsi que ce grand  
 Monarque renvoya son créancier content.

Exemple de justice vraiment capable d'im-  
 mortaliser la mémoire d'un Prince tel que  
 Philippe. Exemple qui fait honte à tant  
 d'autres Souverains, morts & vivans, qui  
 foulant aux piez les obligations d'un devoir  
 indispensable, & peu jaloux de leur réputa-  
 tion qu'ils sacrifient à leur injustice, pour se  
 dispenser de payer leurs dettes, ne se font  
 pas un scrupule de susciter des affaires à  
 leurs créanciers, & quelquefois même de  
 leur dresser des pièges pour les faire tomber  
 dans quelque faute, qui puisse leur fournir  
 le prétexte de s'en défaire. De là vient que  
 les Princes sont le plus souvent mal servis, &  
 s'ils le sont bien, ils reconnoissent les services  
 avec tant d'ingratitude, que leur conduite  
 à cet égard paroît fort voisine de la tiran-  
 nie. Au reste je ne prétens pas rendre les  
 Princes responsables de ces excès, je n'en  
 accuse que leurs Ministres, qui ne songent  
 qu'à établir leur grandeur & leur fortune  
 aux dépens du travail des commissionaires  
 du Souverain, qui viole les devoirs les plus  
 sacrez, sur des idées & des espérances fla-  
 teuses dont il laisse surprendre sa religion.

Le Docteur Michel Martinez, premier <sup>Autre ex-  
 Professeur en Théologie au monastère royal <sup>emple de  
 de St. Laurent, mourut en ce tems-là. <sup>fermé  
 Aussitôt les Ministres & les Seigneurs, qui <sup>d'un Moi-  
 approchoient le plus de la personne du Roi <sup>ne.  
 & qui possédoient le plus haut degré de la  
 faveur, employèrent tout leur crédit & les  
 plus</sup></sup></sup></sup></sup>

1584.

plus pressantes sollicitations, pour engager ce Monarque à ne plus remettre cette chaire entre les mains d'un Religieux, mais de la remplir dorenavant d'un Prêtre séculier; à quoi le Roi consentit, & fit expédier des lettres en conséquence. Il faut observer que dans les patentes de la fondation de ce Collège il est expressément statué par la disposition spéciale du même Monarque fondateur, que personne ne pouroit exercer cet emploi sans le consentement du Prieur de la maison qui devoit souscrire le brevet accordé par le Roi. On ne voulut pas obmettre cette dernière formalité: les nouvelles lettres furent présentées à Michel d'Alaexos qui étoit pour lors Supérieur du Couvent, auquel le porteur ne manqua pas d'ajouter que Sa Majesté lui ordonnoit absolument de signer la commission sans autre réplique. En cela il passoit ses ordres, Philippe n'avoit pas eu la pensée d'user d'une pareille violence. Le Prieur, sans s'effrayer de la menace qu'on lui annonçoit au nom de son Souverain, refusa avec fermeté de donner sa signature. Il dit qu'une pareille innovation étoit trop préjudiciable à son Ordre & aux privilèges de cette maison royale, & que si Sa Majesté vouloit être obéie, elle n'avoit qu'à choisir un autre Prieur, que pour lui il renonçoit volontiers dès ce moment à sa charge, plutôt que de faire ce tort à son Couvent.

Modération de Philippe.

Celui qui s'étoit chargé de la commission, surpris de la réponse du Prieur, alla sur le champ en rendre compte à Sa Majesté. Toute la Cour étoit attentive à ce que ce

Mo-

Monarque alloit faire, il n'y avoit personne qui ne s'attendît à le voir prendre feu sur une desobéissance d'un aussi dangereux exemple, on s'imaginoit qu'il ne souffriroit pas qu'un petit Moine eût l'audace de se roidir contre la volonté de son Souverain, enfin on ne doutoit pas qu'il ne déployât sur ce refractaire à ses ordres les châtimens les plus rigoureux. Tout le monde se trompa : Philippe, bien loin de se choquer de la résistance du Prieur, resta tellement édifié du zèle de ce bon Religieux, que sans autre réflexion il donna de nouvelles lettres en faveur d'un Docteur de la maison, en conformité du privilège de ce monastère. Non content de cette retractation, il récompensa la fermeté d'Alaexos, qu'il promut à l'Evêché de Cuença. De son côté le Religieux fit admirer son desintéressement, par le refus qu'il fit d'abord de cette dignité. En cela il voulut donner une preuve éclatante de sa modestie, suivant la manœuvre ordinaire de ces Ecclésiastiques hypocrites, qui voulant se donner le relief d'un zèle plein d'humilité, & de cette modération en effet si convenable à un Religieux, ne marquent jamais tant de répugnance à se voir élevez aux premiers honneurs, que lorsqu'on les presse plus vivement de les accepter. Il faut le dire, on ne pouvoit plus sûrement surprendre l'estime de Philippe que par cet artifice. Quoiqu'à s'en tenir à l'expérience, les Princes d'ordinaire se laissent facilement éblouir par ces fausses apparences de desintéressement, qui rejette avec une espèce d'obstination les charges & les honneurs que le général des

1584.

hommes ambitionne avec tant d'ardeur. En effet il paroît qu'il ne peut y avoir que les infensés & les Anges capables de mépriser les présens de la fortune, les premiers parce qu'ils n'en connoissent pas le prix, les autres parce que leur état les met au dessus des besoins de la nature humaine.

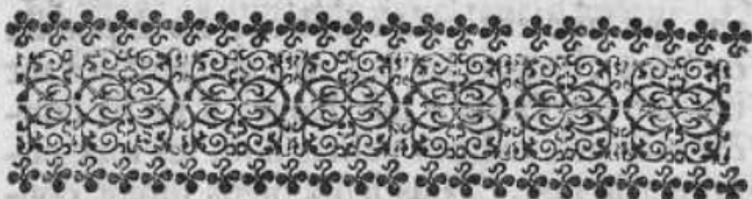
Acte de  
justice de  
Monar-  
que.

Vers la fin de cette année il arriva une affaire fort grave, qui ne fut pas l'effet du hazard, mais la suite d'un dessein prémédité. Le Marquis de la Cerda, passionnément amoureux de la femme d'un marchand de Gand, après avoir employé sans succès auprès de cette belle les plus brillantes promesses, même les menaces les plus effrayantes qu'il lui faisoit faire par ses entremetteurs, résolut de l'enlever de force pendant la nuit d'entre les bras de son mari. Il exécuta son projet avec le secours de deux ou trois de ses confidens, & devenu possesseur de l'objet de ses plus tendres desirs, il ne songea qu'à s'en procurer la jouissance, sans trop se mettre en garde contre les suites de son crime. Le mari poursuivit en justice le ravisseur, & forma sa plainte devant les Juges ordinaires. Ce fut sans succès, les Magistrats ne voulurent en aucune manière recevoir sa requête, soit qu'ils craignissent le grand crédit du Marquis & de s'attirer sa haine & sa vengeance, soit qu'en qualité d'amis de ce Seigneur ils voulussent le mettre à couvert de la honte d'une condamnation. Le mari rebuté pénétra jusqu'au Trône, & alla se jeter aux pieds du Roi. Il eut audience; & après avoir exposé le sujet

jet de ses plaintes, Philippe fit venir les Juges qui avoient refusé justice, les dépouilla de leurs charges, les mit en jugement devant un autre tribunal, par lequel il les fit condamner aux mêmes peines dont les loix punissent le rapt. Tous leurs biens furent confisqués, & par son ordre la moitié de ces biens fut remise au mari de la femme ravie, pour réparation en quelque sorte de son honneur. De plus cet équitable Monarque, pour dédommager les parens & les héritiers des Juges punis, leur accorda recours contre la personne & les biens du Marquis. Ils ne manquèrent pas de le poursuivre vivement, ils eurent le moyen de le faire arrêter, & l'amenerent au Roi. Sur le champ ce Prince ordonna aux premiers Juges dégradés de reprendre leurs emplois, & de juger le criminel suivant la rigueur des loix : Dieu fait s'ils adoucirent les peines prononcées contre les ravisseurs.

*Fin du VII. Livre.*





LA VIE  
DE  
PHILIPPE II.  
ROI D'ESPAGNE.



SECONDE PARTIE.

LIVRE VIII.

---

ARGUMENT

DU LIVRE HUITIEME.

*Vues du Duc de Savoye & du Roi d'Espagne.  
Le Duc passe en Espagne. Philippe va au  
devant de lui jusqu'à Sarragosse. Cérémonie  
des épousailles. Fêtes à ce sujet. Création  
de Chevaliers. Les deux époux retournent  
en Italie. Mort de Grégoire, promotion de  
Sixte V. Ambassadeur du Duc de Parme à  
Madrid.*

PARTIE II. LIVRE VIII. 513

*Madrid. Délibération sur ses demandes. Restitution du château de Plaisance à Farnese. Résolution du Pape contre les bannis. Circonstance remarquable de sa lettre au Roi Catholique. Le Roi de Navarre & le Prince de Condé excommuniés. Différends entre le Roi de France & le Pape. Comment terminés. Demande de Philippe aux Napolitains. Conduite du Duc d'Osône. Troubles à ce sujet. Indignation du peuple contre Storace. Son corps trainé par la ville. Suites & fin de ce tumulte. Deputés des Etats en France. Philippe tâche d'empêcher qu'ils n'ayent audience. Démarches de son Ambassadeur. Réponse du Roi de France. Offres des Deputés. Réponse du Roi. Situation des affaires de ce Monarque. Les Hollandois demandent du secours à l'Angleterre. Indignation de Philippe contre Elizabet. Conseil tenu à ce sujet. Sentiment pour la guerre contre l'Angleterre. Comment cet avis est reçu. Opinion différente. Avis d'Alexandre Farnese. Embarras de Philippe. Sa joye au sujet de la guerre entre les Turcs & les Persans. Détail de cet événement. Prise de Tauris. Infidélité & barbarie des Turcs. Désir des Persans aux Turcs. Bataille & défaite des Turcs. Conduite de la Porte à cette occasion. Sujets de mortification pour Philippe. Ce Monarque tâche de faire alliance avec la Porte. Traité entre Elizabet & les Etats. Allegresse publique à ce sujet. Le Comte de Leicester passe dans les Pays-Bas. Dont il est déclaré Gouverneur. Indignation de la Reine à ce sujet. Satisfaction que lui donnent les Etats. Ordres du Roi d'Espagne*

## 514 VIE DE PHILIPPE II.

*contre les Anglois. Fêtes célébrées à Turin. Eloge du Duc Charles-Emanuel. Deseins sur la Suisse qu'il inspire à Philippe. Lettre sur les forces de cette République. Heureuse situation de Philippe. Tranquillité de ses Etats.*

1585.

Vues du  
Duc de  
Savoie &  
du Roi  
d'Espagne.

ANS les projets de guerre & de conquêtes, que Charles-Emanuel méditoit depuis qu'il étoit sur le Trône de ses ancêtres, ce Prince avoit une impatience extraordinaire de passer en Espagne, où sa nouvelle alliance lui faisoit espérer toutes les ressources propres à remplir son ambition. En effet il entreprit ce voyage avec tant d'empressement, moins pour terminer son mariage avec l'Infante Catherine, que dans la vue d'obtenir du Roi son beau-pere des forces, capables de le mettre en état de poursuivre avec succès son expédition contre la ville de Genève, qui faisoit l'unique objet de sa politique. De son côté Philippe souhaitoit avec passion de voir son nouveau gendre, autant pour consommer l'établissement de sa fille, que par rapport à ses propres intérêts. Ce Monarque habile prévoyoit une rupture inévitable avec les François, & vouloit assurer ses Etats d'Italie par une ferme intelligence avec le Duc de Savoie, qui étoit le boulevard le plus assuré de ce pays. Par ces motifs de part & d'autre il n'étoit pas difficile à ces deux Potentats de s'unir, d'autant moins encore que le Duc marquoit ouvertement de la disposition à prendre parti contre la Couronne de France, à laquelle même il faisoit sou-

sou-

souvent des plaintes amères des injures que son Pere en avoit reçues. 1585.

Le Duc  
passe en  
Espagne.

En conséquence des vues dont je viens de parler, Philippe au commencement de cette année envoya un ordre à Doria de se transporter avec vingt cinq galères sur les côtes de Gènes, pour y embarquer le Duc de Savoie son gendre. L'Amiral obéit sur le champ, & arriva après une navigation heureuse.

Les superbes préparatifs que Charles-Emanuel faisoit pour son voyage le retinrent quelque tems. Il étoit accompagné de plus de cent Seigneurs tous avec une suite magnifique, outre le cortége ordinaire de sa maison, savoir ses Gentilshommes, estafiers, & autres domestiques, qui par la variété & la richesse des habillemens formoient la Cour la plus belle & la plus leste de l'Europe. En effet l'Espagne en fut d'autant plus surprise, qu'on ne s'y attendoit pas d'y voir paroître un Prince beaucoup au dessous du premier ordre avec une pompe digne des Têtes couronnées. Aussi le tems qu'il falloit mettre à faire les arrangemens convenables pour une Cour aussi nombreuse & aussi brillante, retarda, comme je l'ai dit, le départ du Duc, que Doria fut obligé d'attendre quelques jours à Villefranche. Le Prince vint, & l'embarquement ne se fit que vers le 7 de Mars. On fit voile aussitôt, & en moins de quatorze jours l'escadre poussée par un vent favorable entra dans le port de Barcelone. Après un jour de repos, Charles se rendit par terre à Sarragosse, dans les carosses & autres voitures que le Roi lui avoit envoyées. Il faut observer qu'aussitôt que le Duc eut mis pied à terre

1585. terre à Barcelone, il fit partir un des Seigneurs de sa Cour, pour aller saluer de sa part le Roi & l'Infante sa future épouse, & leur donner avis de son arrivée dans ce port.

Philippe  
va au de-  
vant de lui  
jusqu'à  
Sarragoſſe.

Cependant Philippe, suivi de la nouvelle Duchesse, des deux Infantes ses filles, des principaux Seigneurs d'Espagne & de ses autres Royaumes, s'étoit avancé jusqu'à Sarragoſſe, pour y attendre le Duc, qui n'arriva que six jours après. D'abord qu'on le fut près de la ville, le Roi alla au devant de ce Prince avec une suite très nombreuse, qu'il envoya à sa rencontre jusqu'à la distance de deux milles, mais il ne s'éloigna point des portes de plus de cent pas ou environ. Il reçut son gendre avec des témoignages d'une joye extraordinaire, il le combla d'honneurs, au grand chagrin des Grands, qui avoient ouvertement déclaré ne vouloir donner au Duc que le titre qu'il leur donneroit, savoir celui d'Excellence. Philippe prévint cette difficulté, & fixa le cérémonial par sa propre conduite: en abordant son gendre il lui dit, Votre Altesse soit la bien-venue; c'en fut assez, cette décision ferma la bouche à tous les Grands, qui n'osèrent plus disputer la prééminence.

Cérémonie des  
épouſailles.

Après les premiers complimens, le Duc entra dans le carosse du Roi, à la gauche duquel il se plaça. En cet ordre ils allèrent au palais, où après qu'ils se furent reposés deux heures, on fit dans l'appartement de Sa Majesté la cérémonie des épouſailles, par un baiser à la bouche que le Duc donna à la Princesse, au doigt de laquelle il mit ensuite  
l'an-

l'anneau nuptial, le Roi tenant lui même la main de l'Infante sa fille. A cette solemnité assistèrent, le Cardinal de Seville qui quelques jours auparavant avoit reçu le chapeau, ce Prélat se nommoit Roderic Castro, d'une illustre noblesse & d'un mérite très distingué; de plus le Cardinal Granvelle qui célébra le mariage, le Nonce du Pape Evêque de Taverna, l'Archevêque de Sarragosse, & quelque autre Prélat de la Cour. On y vit encore les Ambassadeurs alors résidens auprès de Sa Majesté Catholique, dont le plus considérable étoit Vincent Gradenigo, fameux dans la République de Venise par son éloquence & son habileté dans les négociations, enfin plusieurs autres Ministres de Puissances inférieures; mais une grande maladie empêcha celui de l'Empereur de s'y trouver.

Le lendemain les nouveaux époux furent conduits à la Cathédrale, sous un voile très riche & d'une blancheur éclatante, suivant la coutume d'Espagne. L'Archevêque de Sarragosse, par le droit qui lui appartenoit dans la capitale de son Diocèse, célébra la Messe pontificalement, & fit le reste de la cérémonie. Le service fini, on retourna au palais, où Sa Majesté dina en public avec le Duc, la nouvelle Duchesse, & l'Infante Isabelle, qui étoient tous trois à un même côté de la table vis à vis du Roi. Ensuite ces noces furent solemnisées par diverses réjouissances, & le soir il y eut un bal magnifique. Plusieurs jours de suite on donna des fêtes différentes, des joutes, des tournois, & autres exercices ordinaires à la Noblesse, où les Seigneurs à l'envi s'efforcèrent de paroître

Fêtes à ce  
sujet.

## 518 VIE DE PHILIPPE II.

1585. roitre dans les plus superbes habits. Mais dans ces diverses actions ceux qui se firent remarquer avec plus d'éclat, furent le Duc de Medina de Rio Secco, l'Amirante de Castille, le Duc d'Albuquerque, le Duc de Medina-Celi, le Duc de Maqueda, le Marquis de Denia, le Duc de Pastrana, le Marquis d'Aguilar, le Prince d'Ascoli, & le Grand Commandeur de Castille Gouverneur du Prince Don Philippe & Grand-Maitre de sa maison. Toutes ces fêtes furent décorées par un nombre infini d'autres Gentilshommes distingués, quoique d'un rang inférieur aux Grands que je viens de nommer. Cette brillante Noblesse, mêlée d'Espagnols & d'étrangers, étoit accourue de toutes parts pour honorer une aussi pompeuse solemnité qui intéressoit tant le Roi son souverain. Chacun de ces assistans avoit fait les plus grandes dépenses pour paroître avec tout le faste possible, on étoit embarrassé à qui donner le prix soit pour la magnificence & le bon gout des habits, pour la richesse des livrées, pour le nombre des domestiques, ou la beauté des équipages, sur tout pour les ornemens des chevaux qui d'ordinaire frappent le plus & font le plus d'honneur dans de semblables occasions, en sorte qu'on peut dire qu'il ne s'étoit jamais vu d'assemblée ni si nombreuse, ni si illustre, ni qui présentât à la fois tant de magnificence si bien entendue & si variée.

Création  
de Cheva-  
liers.

La solemnité de ces noces dura trois mois entiers, toujours dans des plaisirs, dans des divertissemens nouveaux & d'une égale pompe. Dans cet intervalle, quelques Grands changé-

changèrent plusieurs fois d'habits & de livrées. Mais ce qui acheva de rendre ces fêtes plus éclatantes, fut que vers la fin le 24. de Mai le Roi créa Chevaliers quelques Seigneurs, du nombre de cette illustre suite que le Duc avoit amenée. Entre ceux qui reçurent cet honneur, Philippe conféra la Croix de l'Ordre de St. Etienne à Jean-Baptiste de Savoye & au Marquis de la Chambre, présens; outre lesquels il fit une promotion d'absens, savoir, le Marquis de Nemours coulin du Duc, & Ascanio Roba: de plus Charles Pallavicini qui venoit d'être fait Grand-Ecuyer de la nouvelle Duchesse, le Comte Octave San-Vitalé, & Michel Bonelli. Huit jours après ce même Monarque donna le Collier de l'Ordre de la Toison d'Or à trois Princes qui furent, le Duc son gendre, l'Amirante de Castille, & le Duc de Medina-Celi: & à cette occasion les fêtes, les plaisirs redoublèrent avec la même magnificence. Enfin on ne se sépara point sans se faire réciproquement de très riches présens, le Roi au Duc, le Duc au Roi, & les Seigneurs des deux Cours les uns aux autres.

Au commencement de Juin les nouveaux mariés prirent congé de Philippe, qui voulut les conduire jusqu'à Barcelone, avec le Prince Don Philippe, la première Infante, & une nombreuse suite de Grands & de Seigneurs d'Espagne. L'adieu se fit enfin, le Duc & la Duchesse montèrent sur la Capitane de Doria, dont l'Escadre étoit alors de quarante galères. Après une navigation heureuse, ils arrivèrent à Gènes, où l'Amiral

Les deux  
époux re-  
tournent  
en Italie.

1585.

ral les reçut & les traita dans son palais avec une splendeur sans égale. De Gènes le Duc passa à Nice, de là à Turin; les peuples de cette capitale le reçurent & leur nouvelle Souveraine avec toutes les marques de la plus sensible allegresse, & célébrèrent le mariage par de nouveaux divertissemens. A l'égard du Roi d'Espagne, il étoit retourné à Sarragosse, où les États s'étoient assemblés par son ordre: il y fit reconnoître pour son successeur l'Infant Don Philippe, à qui l'on prêta le serment avec les cérémonies ordinaires. Ensuite Philippe revint en Castille, pour y prendre du repos & les ménagemens qu'exigeoient les fréquentes infirmités, qui avoient fort affoibli son tempérament.

Mort de  
Grégoire,  
& promo-  
tion de  
Sixte V.

Pendant son séjour à Sarragosse, il reçut la nouvelle de la mort du Souverain Pontife Grégoire XIII, & quelques jours après arriva l'avis de l'exaltation du Cardinal Montalte, qui prit le nom de Sixte V. J'ai écrit amplement la vie de ce Pape, qu'une excessive sévérité a rendu si fameux dans l'univers. Sa promotion sur la Chaire de St. Pierre se fit à Rome le 24. d'Avril, & peu auparavant les Ambassadeurs du Japon étoient arrivez dans cette capitale de Livourne, où ils avoient pris terre, & été reçus par le Grand-Duc en personne, qui les avoit comblés d'honneurs & de caresses. Parvenus à Rome, les Cardinaux, les Ambassadeurs, toute la Noblesse, se disputèrent le plaisir de leur donner tous les témoignages de la plus vive affection. Le nouveau Pontife voulut qu'ils assistassent à la cérémonie de son couronnement, ensuite il leur donna audience  
dans

dans un Consistoire public, comme avoit fait son prédécesseur, qu'ils avoient trouvé encore vivant, & qui étoit tombé malade le lendemain de leur réception.

Dans ces entrefaites arriva à la Cour d'Espagne Pomponio Torelli Comte de Montechiarugolo, revêtu du caractère d'Ambassadeur du Duc & du Prince de Parme. Je m'abstiendrai de décrire les particularités de l'accueil gracieux que Philippe fit à ce Ministre, pour me renfermer à dire les sujets de son voyage. Il étoit chargé de deux commissions, l'une au nom du pere, l'autre de la part du fils. Quant à la première, il s'agissoit de solliciter la restitution du château de Plaisance, si nécessaire, non seulement à la sûreté des Etats du Souverain de Parme, mais encore à la conservation de sa propre vie. Au dernier égard, on alléguoit que le séjour des Espagnols maitres de cette forteresse enhardissoit les malintentionnés de la ville de Plaisance, & tous les scélérats qui ne respirent que les forfaits, à entreprendre contre la personne du Duc. Crainte fondée sur des exemples, puisque peu auparavant quelques conjurés, convaincus de ce crime, s'étoient mis à couvert des poursuites à la faveur de cette garnison, & demeuroient en état d'accomplir impunément leur premier dessein, s'ils en trouvoient l'occasion. Alexandre Farnese avoit chargé le Comte de presser les préparatifs pour la guerre des Pays-Bas. De plus ce Prince appuyoit de toute sa faveur la demande de son pere, mais avec défense expresse de recevoir cette grace, si on l'obtenoit, comme une récompense

Ambassadeur du Duc de Parme à Madrid.

1585.

penſe de ſes ſervices, pour ne pas laiſſer répandre le bruit que le Duc, peu confiſéré à la Cour d'Eſpagne, ne devoit le ſuccès d'une affaire auſſi importante qu'au ſeul crédit de ſon fils.

Délibération ſur ſes demandes.

Philippe écouta la propoſition de l'Ambaſſadeur, d'une manière à faire eſpérer une iſſue favorable. Ce Monarque remit en même tems le mémoire entre les mains & au jugement du Cardinal Granvelle, du Grand-Commandeur de Caſtille, & de Don Jean Idiaquez qui depuis la diſgrace de Perez avoit été élevé à la charge de Secrétaire d'Etat. Mais Philippe défendit expreſſément à ces commiſſaires de Communiquer cette affaire à aucun des autres Miniſtres du Conſeil, comme s'il avoit voulu faire entendre qu'il ne ſe faiſoit aucune violence, mais qu'il craignoit d'en faire à ſes Conſeillers, de rendre une place dont toutes les loix déclaroient la reſtitution légitime. Les Juges ne tardèrent pas longtems à rendre répoſe au Roi, & elle fut entièrement à l'avantage du Duc. En cette rencontre le Cardinal Granvelle donna à la Maïſon Farnèſe une preuve ſenſible de ſa bonne volonté, & en ſoumettant les intérêts de politique à la juſtice de la cauſe du Duc, il voulut témoigner ſa reconnoiſſance d'une obligatton particulière qu'il avoit au Prince Alexandre, à qui le Seigneur de Champigni ſon frère publioit hautement devoir la vie. Avec ces motifs concourut encore le ſervice particulier du Roi, qui requeroit qu'on animât par des grâces le courage & le zèle du Général de ſes Armées dans les

les Pays-Bas, en même tems Gouverneur de ces Provinces. 1585.

Sur le rapport des Commissaires, le Roi ne balançoit pas un moment à ordonner la restitution demandée par le Duc de Parme. Le Comte retourna en Italie, pleinement satisfait sur tous les points de sa négociation, & il fut chargé d'un ordre particulier au Duc de Terranova Gouverneur du Milanez, en l'absence du Commandant du château de Plaisance, de faire restituer cette forteresse. Cette résolution fut plutôt publique en Italie qu'en Espagne. Ainsi en conformité des ordres de Philippe, la garnison Espagnole sortit de la citadelle, en présence du Comte Borromée que le Duc de Terranova avoit envoyé à cette fin à Plaisance. Le Duc fit distribuer une paye entière à chaque soldat, & tous les Officiers reçurent de beaux présens. Immédiatement après la sortie des Espagnols, une nouvelle garnison d'Italiens entra dans la place, dont le Duc remit le gouvernement à Léon-Lazare Aller Gentilhomme Allemand, qui dès sa plus tendre enfance avoit été élevé avec le Prince Alexandre, & d'une fidélité à toute épreuve. Le Prince Ranuce alla en personne prendre possession de la forteresse au nom de son ayeul, & termina cette cérémonie à la vue d'une troupe nombreuse de Noblesse d'élite qu'il avoit amenée. De leur côté le Duc père des Princes & Alexandre son fils firent partir un Exprès, pour remercier Sa Majesté Catholique.

Restitution du château de Plaisance à Farnese.

Résolution du Pape contre

1585.

tre les ban-  
nis.

tre son amour pour la sureté publique. Le Roi d'Espagne avoit envoyé un Ambassadeur d'obédience, qui fut Philippe Comte d'Olivarez, dont j'aurai occasion de parler dans la suite en plus d'un endroit de cette Histoire. Sixte V. fit alors tout d'un coup éclorre aux yeux de l'univers, ses grands & généreux desseins, que la naissance la plus vile, une patrie très abjecte, son commerce continuel dès sa plus tendre jeunesse avec de simples Freres d'un Ordre peu relevé, ne permettoient pas d'attendre dans un Sujet de cette espèce, parvenu à une dignité aussi éminente qu'épineuse. A son avènement le premier objet de ses soins, fut de chercher avec toute l'ardeur imaginable les moyens de réprimer l'insolence des bannis, qui pouffoient leur audace à un point qu'il n'étoit plus permis de soutenir. Ceux de l'Etat Ecclésiastique entretenoient une étroite correspondance avec les proscrits du Royaume de Naples, & les Chefs des uns & des autres s'abouchoient souvent sur les confins des deux terres. Curzietto del Sambucco, retiré dans les bois des domaines de l'Eglise à la tête d'une grosse troupe de voleurs, concertoit ses brigandages avec Marc Sciarra, qui de son côté sortoit avec sa bande des forêts de Naples, pour se joindre à ses associés dans l'Etat Ecclésiastique; enforte qu'ils formoient ensemble un corps de plus de quatre cens déterminés. Sixte V. fermement résolu d'éterminer ces scélérats, crut nécessaire d'écrire à Philippe d'envoyer sans délai les ordres les plus précis au Viceroy & aux autres Officiers du Royaume de Naples, de pour-  
suivre

suivre ces bandits jusqu'à leur entière extinction, pendant que de sa part il feroit donner la chasse à ceux de l'Etat Ecclésiastique. 1585.

Dans le contenu de sa lettre on remarque les paroles suivantes, qui firent une vive impression sur l'esprit de Philippe. „ N'étant pas convenable, *disoit le fier Pontife en parlant du Royaume de Naples*, n'étant pas convenable que ce Royaume dont la souveraine domination nous appartient, ni que l'Etat Ecclésiastique demeurent plus longtems en proye aux brigandages de cette canaille si dangereuse, il est expédient que vous qui êtes notre feudataire, n'ayez pas d'autre volonté que la nôtre”. Circonstance remarquable de sa lettre au R. C.

Ces paroles frappèrent extrêmement le Roi, on ne sauroit dire quelle fut sa surprise à la lecture de ces mots *notre Royaume & notre feudataire*, dont aucun autre Pape ne s'étoit encore servi. Il en fut piqué jusqu'au fond du cœur, & quoiqu'il prît assez sur lui-même pour paroître mépriser ces hauteurs, il ne put retenir cette exclamation, *O Dieu, de quelle humeur sera ce Pontife*? Malgré son ressentiment il ne voulut pas lui déplaire, & sur le champ il expédia un ordre au Duc d'Osse d'agir de concert avec les Ministres du Pape, pour exterminer ces perturbateurs de la tranquillité publique. En effet on leur fit une guerre si vive, qu'en peu de tems ils furent détruits sans retour.

La seule chose qui flatta ce Monarque dans le commencement de ce Pontificat, fut de voir dans le nouveau Pape une conformité de sentimens & de desseins contre les Protestans. En effet Sixte dans ses premières Le Roi de Navarre & le Prince de Condé excommuniés,

mieres

1585. mières démarches manifesta sa haine pour les ennemis de son Siège, par la rigoureuse excommunication dont il foudroya dans le premier Consistoire qu'il tint, le Roi de Navarre & Henri de Bourbon Prince de Condé, qu'il déclara inhabiles à succéder au Royaume de France, donnant à tous leurs vasseaux & sujets l'absolution de leur serment de fidélité. Cette Bulle fut publiée le 11. de Septembre, & le 6. de Novembre suivant ces Princes mirent au jour un Ecrit, dans lequel ils protestoient de nullité de l'excommunication, & donnoient un démenti à quiconque avoit la hardiesse de dire qu'ils professoient une Religion hérétique. Au grand étonnement du Pontife, ils trouvèrent même le moyen de faire afficher leur réponse, non seulement dans plusieurs endroits de la ville de Rome, mais encore dans l'intérieur du Vatican: ce qui dès ce moment donna à Sixte V. une estime singulière pour les grandes qualitez du Roi de Navarre.

Diffé-  
rends en-  
tre le Roi  
de France  
& le Pape.

Ce qui dans cette occasion redoubla la joye de Sa Majesté Catholique, fut d'apprendre que dans ce tems-là on voyoit éclore un commencement de brouilleries très vives entre les Cours de Rome & de France; brouilleries que le politique Monarque ne manqua pas de fomenter par les intrigues de ses Ministres. Aussi avoit-il alors un intérêt sensible de susciter des ennemis à la Cour de France, sur-tout de lui attirer à dos le Souverain Pontife, parce qu'elle faisoit déjà connoître ses dispositions à soutenir les Flamans confédérez. Le  
su-

sujet de la rupture entre Sixte & le Roi 1585.  
 Très-Chrétien fut que l'Evêque de Naza-  
 ret, qui le fut depuis de Bergame, Prêlat à  
 la vérité d'un mérite supérieur, mais suspect  
 au Roi à différens égards, ayant été nom-  
 mé Nonce en France, Henri se vit con-  
 traint d'écrire à ce Ministre de s'arrêter sans  
 passer outre, jusqu'à nouvel ordre de Ro-  
 me, en quelque lieu qu'il reçût sa lettre.  
 A cette nouvelle, le fougueux Pontife, sans  
 demander d'autres éclaircissemens sur cette  
 affaire, sans même vouloir entendre aucu-  
 ne justification, n'écoutant que sa colère  
 donna ordre à l'Ambassadeur du Roi de  
 sortir de Rome & de l'Etat Ecclésiastique  
 dans l'espace de huit jours. Et comme l'Am-  
 bassadeur repliqua que pour sa propre dé-  
 charge il souhaitoit qu'on lui déclarât la  
 cause d'une pareille violence, Sixte lui en-  
 voya dire pour toute réponse, que s'il n'o-  
 béissoit pas ponctuellement à ses ordres sans  
 autre replique, il le feroit conduire piez &  
 poings liez jusques sur les confins des ter-  
 res de l'Eglise.

Un procédé aussi injurieux pénétra Sa  
 Majesté Très-Chrétienne de la plus vive  
 douleur, elle en fit ses plaintes, elle repré-  
 senta qu'il n'y avoit point d'exemple d'un  
 affront de cette nature, que jamais, dans  
 quelque situation que les Puissances se fussent  
 trouvées entre elles, pas même dans le cas  
 d'une guerre déclarée, ni les Souverains  
 Pontifes, ni les autres Potentats n'avoient  
 renvoyé d'une manière aussi insultante un  
 Ambassadeur de la Couronne de France.  
 On en vint de part & d'autre à des mani-  
 fes-

Com-  
ment ter-  
minez.

1585. festes, à des apologies, pour se charger réciproquement du tort & justifier sa conduite. Enfin, comme il arrive assez ordinairement en pareilles rencontres, toutes ces procédures aboutirent à rendre aux yeux du public les Ministres responsables de la rupture, pour n'avoir pas fait des rapports exacts & fidèles à leurs Souverains, qui pourtant en leur particulier prétendoient avoir eu raison d'en venir à d'aussi grandes extrêmités. Cette affaire donnoit lieu de craindre des suites fâcheuses, si le Cardinal d'Este & d'autres Cardinaux ne s'étoient pas entremis pour rétablir l'union des deux Cours. L'accommodement fut conclu en peu de jours, à cette condition, que le Roi de France recevoit pour Nonce l'Evêque de Nazaret, & que de l'autre part le Pape rapelleroit à Rome le même Ambassadeur qu'il en avoit fait sortir.

Demande  
de Philip-  
pe aux Na-  
politains.

Pendant que ces choses se passaient à Rome, on vit naître à Naples des disorders, qui donnèrent les plus sérieuses inquiétudes au Roi Catholique. Voici le sujet de ces troubles. Philippe avoit convoqué les Etats d'Arragon à Monçon, & il étoit prêt à s'y transporter en personne avec toute sa Cour. Et parcequ'il avoit entendu dire qu'il y avoit dans ces cantons une grande disette de blé, il écrivit lettre sur lettre au Duc d'Offone Viceroy de Naples pour lui notifier le dessein où il étoit de se rendre à cette assemblée, & vû la circonstance du manque de grains, lui donner ordre d'en envoyer une quantité suffisante au lieu prescrit. Il est à remarquer que les lettres por-  
toient

toient expressement cette reserve , pourvû 1585.  
 que cet envoi ne prive pas le Royaume des provisions nécessaires à sa subsistance. Au premier ordre le Duc d'Osse fit assembler les Elus de la ville, auxquels il communiqua la volonté du Roi, mais il ajouta avec hauteur, que les prières des Souverains étoient des commandemens absolus. Cette demande fut reçue favorablement, les Elus répondirent qu'il y avoit dans le Royaume du blé en assez grande abondance, pour donner à Sa Majesté la satisfaction qu'elle demandoit, sans incommoder en aucune manière le pays, pourvû que la provision destinée pour la Cour n'allât qu'à une certaine quantité.

Il n'en fallut pas davantage pour fournir au Duc d'Osse, naturellement très avide, l'idée de faire son profit particulier de cet octroi. En peu de tems il tira du Royaume un amas si prodigieux de grains, dont la vente lui rapporta des sommes considérables, que l'Espagne qui peu auparavant se trouvoit dans le besoin, vit ses magasins autant remplis, qu'il y eut de disette dans toutes les Provinces de l'Etat de Naples, qui sortoient d'une abondance extraordinaire. Ce vuide fut bientôt aperçu, ceux qui étoient à la tête du gouvernement, informez qu'il n'y avoit plus de blé dans la Pouille, craignirent que la disette ne se communiquât dans la capitale, & pour prévenir cet inconvénient, ils ordonnèrent une diminution sur le poids du pain. Le peuple ne souffrit pas impunément cette nouveauté, la ville retentit de ses plaintes,

Conduite  
 du Duc  
 d'Osse.

1585.

de ses lamentations, il protesta hautement qu'il ne consentiroit jamais à l'établissement de cette ordonnance. Il alléguoit comme une circonstance criante, qu'on songeoit à diminuer le pain, dans le tems qu'on avoit eu une recolte aussi abondante; qu'il étoit étrange alors d'entendre parler de disette, & de voir manquer le pain, d'autant plus que dans ce tems-là même le pain n'étoit déjà pas assez gros, & qu'il deviendroit à rien pour peu qu'on entreprit de le diminuer.

Troubles  
à ce sujet.

Bientôt toute la ville fut en rumeur, le peuple en furie commença à faire des imprécations contre les Chefs du gouvernement, qu'il rendoit responsables de la cause du desordre. Mais personne ne se vit plus en butte à sa haine & à ses violences, que Jean-Vincent Storacé Elu du peuple, & qui par sa charge étoit obligé de pourvoir à la fourniture des magasins publics. Storacé étoit un homme riche, & qui plusieurs fois avoit été élevé à cet emploi de confiance, par la grande réputation qu'il s'étoit acquise d'une probité toujours soutenue, & d'un attachement à toute épreuve aux intérêts de ses compatriotes. En effet il ne s'étoit jamais démenti à ces égards jusqu'à l'arrivée du Duc d'Osone, mais ce Viceroi fut si bien se rendre maître de son esprit, qu'il le faisoit condescendre à tout ce qu'il vouloit au desavantage & à la ruine du peuple. Les Napolitains, avertis de la manœuvre de leur Elu, changèrent en haine la considération & le respect dont ils étoient prévenus en faveur de cet Officier, qui

qui allarmé de ces sinistres dispositions chercha tous les moyens imaginables de se justifier, & fit protester par tout de sa part qu'il n'avoit jamais eu d'autre idée que de régler sa conduite sur les volontez & le bien du public.

1585.

Sur ces entrefaites, tous les autres Elus s'assemblèrent au commencement de Mai dans St. Laurent, pour convenir des expédiens propres à empêcher la diminution du pain. Storacé, qui étoit alors détenu au lit par une maladie feinte ou réelle, envoya en sa place à l'assemblée deux personnes estimées, qui furent Antoine Catalan & Camille de Pino, celui-ci Médecin, l'autre Docteur en Droit. Les Nobles conclurent à la diminution du pain attendu la disette de blé, mais les députez du peuple ne voulurent jamais y consentir, ainsi l'affaire demeura indéciſe. Cependant Storacé, inquiet de ce tumulte, & informé qu'il étoit seul en butte à l'indignation du peuple, qui commençoit à prendre les armes, crut le calmer par sa présence, & il se transporta dans la place publique, lieu ordinaire des assises. Les douleurs de la goute, dont il se trouvoit alors accablé, l'empêchèrent d'y aller à pié, il s'y fit porter sur une chaise par deux hommes. A peine eut-il paru, que la multitude courut à lui, & cria qu'elle ne vouloit plus que les assemblées se tinſſent à St. Augustin. Comme il s'opposa avec vigueur à cette résolution, il se vit tout d'un coup assailli par une foule de cette populace, & enlevé à une assez grande distance de là, non par deux, mais par plus

Indignation du peuple contre Storacé.

1585.

de mille personnes, ayant la tête nue, & poursuivi des huées des séditieux, qui le chargeoient d'injures & de malédictions, fouvent même lui jettoient des ordures sur le visage. Il fut conduit de cette manière à St. Augustin, où il ne trouva pas moins de monde, qui à son arrivée augmenta le bruit par des cris tumultueux pleins de rage & de fureur. Dans ces tristes circonstances, le malheureux Storacé, couvert de boue & de poussière, hors de lui-même, & dans un état pitoyable, eut toutes les peines à gagner le cloître du monastère, où il courut risque plusieurs fois de la vie, quoi qu'il pût dire pour se justifier. Enfin voyant toutes ses défenses infructueuses, il trouva le moyen de se faire descendre secrètement dans une cave mortuaire, où il comptoit s'être assuré un asile impénétrable aux recherches & à l'animosité de ses ennemis.

Son corps  
trainé par  
la ville.

Dans le cours de cette sédition, le Viceroi avoit envoyé quelques personnes de marque, pour tâcher par leur crédit de remettre les esprits. Mais la rage des mutins étoit montée à un tel excès, qu'ils furent sourds à toutes les remontrances, & les agens du Duc, après avoir essuyé toutes les insultes & les violences imaginables purent à peine se tirer de leurs mains & garantir leur propre vie. En vain le Duc d'Osse fit assurer que le pain ne seroit pas diminué, en vain des Gentilshommes de la première distinction & respectez par le peuple parurent dans la foule, & firent les promesses les plus satisfaisantes, cette populace animée n'écouta rien, & ne voulut

lut jamais entendre parler d'accommodement. Il lui falloit fans doute une victime, elle l'eut bientôt, l'infortuné Storacé fut découvert & tiré de sa retraite. Alors les rebelles ne mirent plus de bornes à leur ressentiment, peu touchés de voir leur Elu déjà à demi mort, ils se jettèrent dessus lui armez, les uns de couteaux, les autres de broches, de bâtons, & de pierres, chacun se fit un plaisir barbare de lui porter des coups, & ils achevèrent de le tuer, sans lui permettre de se confesser suivant l'usage du pays. Sa mort n'affouvit pas leur haine, ils attachèrent une corde au cou de ce cadavre froissé, le mirent nud, & le tirèrent du couvent pour le traîner dans toutes les grandes rues & les places publiques, principalement dans celle où le peuple s'assemble ordinairement. Enfin ce corps fut déchiré en pièces sans qu'il restât un membre entier, & pendant cette cruelle exécution on n'entendoit que ce cri menaçant, *du pain, du pain, vive le Roi, & meurent ainsi les mauvais & infidèles administrateurs du gouvernement.*

Non contents de remplir leur rage par les insultes qu'ils firent à ce cadavre, ils ne se crurent pas satisfaits s'ils laissoient sur pié la maison du défunt. Ils s'y transportèrent avec une fureur sans exemple, & se mirent à la piller & à en détruire tous les effets de la manière la plus cruelle, ce qui dura jusques au soir. Quelques Pères Jésuites se flattèrent de les arrêter à la vue du Crucifix qu'ils vinrent leur présenter, cet objet de leur culte ne fut pas plus respecté, les

Suites &  
fin de ce  
tumulto.

## 534 VIE DE PHILIPPE II.

1585.

Religieux furent maltraitez, & ne virent d'autre ressource que de se soustraire à leurs violences le plutôt qu'il leur fut possible. Après avoir achevé le sac de la maison, ils furent sur le point d'y mettre le feu & de la raser jusqu'aux fondemens, les prières de Don Gaspar Toraldo arrêterent cette exécution. Pendant le tumulte, le Viceroy, dans la crainte qu'il n'eût de plus grandes suites, fit publier à son de trompe que son intention n'avoit jamais été de diminuer le pain, & qu'au contraire il étoit prêt à contribuer de tout son pouvoir à en faire augmenter le poids. Néanmoins il prit des mesures pour la sûreté de sa personne, il renforça la garde de son palais, & y fit veiller nuit & jour. Ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est qu'il donna lieu à tout le monde de l'accuser d'avoir manqué de courage, & de s'être rendu méprisable par ses démarches basses & indignes du poste qu'il occupoit. En effet au lieu de réprimer les mutins dans le commencement de la sédition, & de les réduire à leur devoir par sa présence soutenue des secours qu'il avoit en main, il fut lui-même tellement saisi d'épouvante, qu'il n'osa pas mettre la tête hors des fenêtres. Ce n'est pas qu'il laissât cette émotion impunie, il donna l'effort à sa cruauté, par la barbarie des supplices les plus inouis qu'il inventa pour punir les coupables. Le calme rendu, il ne pouvoit pas se rassasier de sang, & il poussa si loin sa vengeance, que le Roi informé de la rigueur des exécutions qu'il faisoit faire, lui envoya ordre d'y mettre fin, & de publier une amnistie générale pour tout ce  
qui

qui s'étoit passé dans cette révolution. 1585.

Au commencement de cette année les Etats-Généraux des Provinces confédérées des Pays-Bas envoyèrent en France des députez, qui s'embarquèrent sur quatorze vaisseaux de guerre dans le port de la Brille, avec une suite très nombreuse. De la part du Brabant furent Richard de Merode, Jean Hinckartz, & Jean de Straalen. Le Docteur Léonin, le Docteur Gerard, & Jean de Ghent, représentoient la Gueldre. Au nom de la Flandre paroissoit Noel de Caron Seigneur de Schoonwall. La Hollande avoit nommé Arent de Dorp Seigneur de Maesdam & Léonard Casembrot. De la part de la Zélande étoit Jaques Vale. Utrecht, commit Godard de Rede Seigneur d'Ameronge. Pour la Frise Golger de Fartsma & Hessel d'Aisma devoient agir. Enfin Antoine de Lalain & Quentin Taffine avoient la procuration de Malines. Il y avoit plusieurs Secrétaires de la députation. De plus les Etats par des lettres particulières avoient prié Pierre de Melun Prince d'Epinoi, qui se trouvoit alors à la Cour de France, de vouloir accorder sa protection aux députez, & les soutenir de son crédit. Ces Ambassadeurs arrivèrent en France vers le milieu de Janvier, mais les gros tems qu'il eurent sur mer les contraignirent de prendre terre à diverses reprises en plusieurs endroits, & par tout il y eut ordre de les recevoir avec beaucoup d'honneur & de marques d'affection. Enfin ils s'arrêtèrent à Senlis, où le Roi Très-Chrétien fixa leur séjour, jusqu'à ce qu'il jugeât

Députez  
des États  
en France

1585. convenable de les laisser paroître en public  
& de leur donner audience.

Philippe  
tâche  
d'empê-  
cher qu'ils  
n'ayent  
audience.

Farnese averti de bonne heure de la résolution des Etats & du départ de leurs députez, manqua pas d'en instruire sur le champ le Roi Catholique. Cet avis reçu, Don Bernardin de Mendoza Ambassadeur de ce Monarque eut immédiatement après ordre de mettre tous les moyens possibles en usage, oppositions, remontrances, pour empêcher l'audience de ces Envoyez. Philippe même en écrivit à Henri, & lui marqua entre autres choses, „ qu'il ne pou-  
„ voit pas s'imaginer que Sa Majesté eût  
„ dessein de contracter alliance avec des  
„ peuples, qui non seulement étoient re-  
„ belles de sa Couronne, mais encore qui  
„ se voyoient abandonnez de Dieu & des  
„ hommes. Des peuples qui, convaincus  
„ dans l'intérieur de leurs consciences de  
„ la grandeur des crimes dont ils s'étoient  
„ rendus coupables, marquoient leur des-  
„ espoir de pouvoir obtenir leur pardon  
„ de leur Souverain naturel, par la démar-  
„ che de recourir contre toute sorte de  
„ droits à une protection étrangère, sous  
„ l'offre de certaines conditions qu'il n'é-  
„ toit pas en leur pouvoir d'accorder”.

Démar-  
ches de  
son Am-  
bassadeur.

En conformité des ordres de Philippe, Mendoza se rendit plusieurs fois au Louvre, pour supplier le Roi de la part de son Souverain par les motifs les plus pressans, de vouloir considérer combien il seroit préjudiciable à tous les autres Potentats, & scandaleux à toutes les nations, de donner audience à des rebelles de cette es-  
pèce.

pèce. Sur tout il infista avec force sur les circonstances où Henri lui-même se trouvoit alors, il lui représenta que ce seroit fournir un mauvais exemple à ses propres Sujets, qui prenoient la licence de former divers partis dans son Royaume. Par ces motifs qui intéressoient si particulièrement Sa Majesté Très-Chrétienne, le Ministre concluoit que non seulement elle devoit refuser audience aux Députez des Pays-Bas, mais encore qu'elle étoit engagée à les remettre au pouvoir de leur Souverain pour les punir. D'où il prioit instamment Sa Majesté de faire cette démarche qui regardoit le bien & l'avantage de toute la Chrétienté, de ne point admettre ces rebelles à son audience, de leur commander même de sortir sur le champ de son Royaume, d'autant que leur séjour si court qu'il pût être n'étoit que trop suffisant pour y répandre le poison de l'hérésie. Pour flatter davantage le Roi, il ajouta qu'il croyoit Sa Majesté trop généreuse, pour faire à l'égard des rebelles du Roi son maître le contraire de ce qu'il avoit toujours fait contre les factieux de la France, aux offres desquels il n'avoit non seulement jamais voulu prêter l'oreille, mais contre lesquels même il avoit fourni ses forces & ses finances pour aider leur Souverain à les faire rentrer sous son obéissance.

Le Roi Très-Chrétien répondit à l'Ambassadeur que, „ bien loin de se sentir obligé de refuser audience aux députez des „ États des Provinces confédérées des Pays- „ Bas, il avoit les motifs les plus conformes „ à la justice pour les entendre. Qu'il n'a-

Réponse  
du Roi  
de France.

1585.

„ voit jamais regardé ces peuples comme des  
 „ rebelles , mais comme de pauvres gens  
 „ opprimez & violentez contre tout droit  
 „ dans leurs privilèges, & dans tous les points  
 „ d'une liberté acquise & légitime. Que  
 „ les Rois de France n'avoient pas coutume  
 „ de refuser leurs secours & leur protection  
 „ à des malheureux qui gémissent sous une  
 „ dure oppression : sur tout ceux qui avoient  
 „ toujours fait éclater les plus sincères dis-  
 „ positions , de se réconcilier de bonne  
 „ foi avec leur Souverain naturel. Qu'il  
 „ savoit parfaitement que les Provinces a-  
 „ voient à cet effet présenté divers mémoi-  
 „ res à leur Roi, pour être reçus en grace,  
 „ & rétablir la tranquillité de leur pays,  
 „ mais que les Ministres d'Espagne les a-  
 „ voient toujours rejettez avec hauteur.  
 „ Qu'il accusoit les Ministres de ces injusti-  
 „ ces criantes, persuadé que le Roi avoit  
 „ trop de sentimens d'équité & d'amour  
 „ pour ses Sujets. Qu'ainsi ceux à qui l'on  
 „ refusoit justice, étoient en droit de se  
 „ pourvoir ailleurs, & de chercher les as-  
 „ sistances nécessaires ”.

•ffres des  
 députez.

Par cette réponse Henri fit assez connoi-  
 tre qu'il n'étoit rien moins que disposé à  
 suivre les mouvemens de l'Espagne. Aussi  
 prit-il la résolution d'admettre les députez à  
 son audience, qu'ils reçurent le 13. de Fé-  
 vrier en présence du Duc de Joyeuse, du  
 Sieur de la Valette, & de nombre d'autres  
 Seigneurs de la Cour. Le Docteur Léonin  
 Chancelier du Brabant porta la parole au  
 nom de tous, & après les préliminaires &  
 les complimens accoutumez, il exposa le

su-

sujet de la députation à peu près dans ce sens. Il dit que les Provinces confédérées des Pays-Bas, enhardies par les promesses consolantes de Sa Majesté, la supplioient instamment & avec la plus profonde humilité de vouloir les recevoir au nombre de ses plus soumis vassaux & Sujets, avec prière très respectueuse & très ardente de leur part de leur laisser l'exercice libre de leur Religion, une pleine liberté de conscience, & la jouissance de leurs privilèges. Il ajouta que nonobstant les pertes considérables que les Flamans confédérez avoient souffertes, ils ne laissoient pas de remettre au pouvoir & sous la domination de Sa Majesté plus de quatre vingt dix villes entourées de murailles, pourvues d'artillerie, & de toutes les munitions de guerre & de bouche convenables. Que ces places étoient tellement fortifiées, qu'elles pouvoient passer pour invincibles, pour peu qu'elles fussent soutenues des forces d'un Prince, même médiocrement puissant. Outre ces avantages dans l'intérieur du pays, que les Provinces avoient ceux de plusieurs grands fleuves qui les arrosoient, un bon nombre de ports vastes & assurez, une quantité remarquable de vaisseaux de guerre armés & en état de livrer bataille en tout tems & contre quelque puissance que ce pût être: sans compter une quantité prodigieuse de bâtimens de transport, & d'autres pour le commerce. Enfin ce qui faisoit un objet digne d'attention, qu'elles entretenoient à leur service une foule de gens de mari-

1585.

„ ne de tous les ordres, les plus expérimentez, les mieux dressez, qu'il y eût chez aucune autre nation de l'univers : outre leurs magasins remplis de matériaux & de provisions de toutes les espèces, en état de construire & d'armer un plus grand nombre de vaisseaux de tous les rangs ”.

Sur cette exposition, l'Orateur pria Sa Majesté Très-Chrétienne de vouloir se rappeler la conduite du Roi Henri son père, qui par des motifs d'une moindre importance avoit entrepris la protection des Princes d'Allemagne. Fondé sur cet exemple, il sollicita ce Monarque de vouloir accepter une Souveraineté raisonnable sur ces Provinces, & les défendre contre les violences des Espagnols, qui cherchoient à les réduire sous le joug de la plus odieuse tyrannie. Evénement d'autant plus à redouter pour la Couronne de France, qu'elle devoit s'attendre à se voir en butte aux continuelles attaques de l'ambitieuse Cour d'Espagne, qui ne manqueroit pas de profiter de ce voisinage pour envahir les Provinces de ce Royaume. Joint à cet intérêt, que Sa Majesté Très-Chrétienne se couvroit de gloire en se chargeant de rétablir les Pays-Bas dans leur première splendeur.

Réponse  
du Roi.

A ces offres Henri répondit „ qu'il avoit un plaisir singulier de voir en sa Cour les députez des Provinces confédérées des Pays-Bas, & que pour le leur faire connoître par des effets réels, à la nouvelle de leur arrivée dans son Royaume, il avoit envoyé ordre de leur faire par tout une réception, qui répondît à l'affection qu'il leur portoit.

„ Qu'il

„ Qu'il se sentoît beaucoup plus honoré  
 „ qu'aucun de ses prédécesseurs des grandes  
 „ offres que les Etats lui faisoient, & de la  
 „ haute opinion qu'ils marquoient pour sa  
 „ personne. Qu'il les en remercioit avec les  
 „ plus vifs sentimens de reconnoissance &  
 „ d'amitié, qu'il ne pouvoit trop leur déclara-  
 „ rer à quel point il faisoit cas de leur bon-  
 „ ne volonté. Que depuis longtems il con-  
 „ servoit précieusement le souvenir de ce  
 „ qu'ils avoient fait en faveur du Duc d'A-  
 „ lençon son frère, mais qu'il reconnoissoit  
 „ alors leur avoir une obligation plus sensible  
 „ de la bonne disposition qu'ils témoignoient  
 „ à son égard. Qu'il leur promettoit de fai-  
 „ re pour eux tout ce qui seroit en son pou-  
 „ voir, & qu'il auroit toujours pour eux &  
 „ pour leur conservation autant & peut-être  
 „ plus de zèle & d'ardeur, qu'il n'en pou-  
 „ voit faire éclater pour ses intérêts person-  
 „ nels & le soutien de sa propre Couron-  
 „ ne".

Malgré ces protestations vastes & brillan-  
 tes, ce Monarque ne promit positivement  
 aucun secours. L'état de ses affaires ne lui  
 permit pas de prendre des engagemens si  
 onéreux, il se voyoit à la veille de se défendre  
 contre une nouvelle faction prête à s'é-  
 lever dans son Royaume. Un nombre de  
 Catholiques s'étoient assemblez à Joinville,  
 dans le dessein de prendre des mesures pour  
 soutenir les affaires de leur Religion, dont la  
 ruine leur paroissoit prochaine, à la vue de  
 la puissance des Calvinistes qui étoient mai-  
 tres des principales charges de l'Etat. Cette  
 confédération donna tant d'inquiétude à

Situation  
 des affaires  
 de ce Mo-  
 narque.

1585. Henri, qu'il ne lui fut pas possible de suivre la résolution qu'il avoit prise de secourir les Flamans. Ce fut sans doute un coup de fortune pour le Roi Catholique, dont l'adroite politique ne manqua pas de fomentier ces divisions naissantes, par les intrigues de ses Ministres qui en effet les amenèrent au point de se faire craindre. On avoit résolu dans cette assemblée de prendre les armes, sous la protestation de ne pas s'en servir contre la Couronne, mais seulement contre les hérétiques. Enfin on vit paroître de toutes parts des Manifestes, des Edits, des menaces, & l'éclat auroit suivi de près, si quelques Seigneurs, touchés des suites affreuses qu'entraînoient ces troubles nouveaux, n'avoient pas procuré un accommodement entre le Roi & les confédérez. Il se conclut à cette condition, que les deux partis se réuniroient, pour tourner contre les Huguenots les armes préparées à leur propre destruction.

Les Hollandois demandent du secours à l'Angleterre.

Ainsi les Etats, déçus par tant d'incidens des espérances qu'ils avoient fondées sur la France, se tournèrent du côté de la Reine Elizabet, qui les reçut à bras ouverts. Même pour un témoignage irrévocable de sa sincérité, cette Princesse parut vouloir rompre avec le Gouverneur des Pays-Bas. Dans le tems de la négociation, Farnese, instruit de ce qui se passoit, envoya un de ses Gentilshommes à Londres, sous prétexte d'y traiter de quelques affaires de commerce. La Reine pénétra aisément le véritable but de cette députation, & renvoya sur le champ le négociateur, non seulement parce qu'elle jugeoit

jugeoit qu'il n'étoit venu que pour s'éclaircir de plus près sur ses desseins, mais encore pour donner une plus grande satisfaction aux Envoyez des Etats. Elle leur donna parole de sacrifier toutes ses forces à la défense des Provinces, mais pour son honneur elle exigea des suretez de tout ce qu'elle alloit faire pour leur service. Sur ce pié, les Etats envoyèrent d'autres Ministres, munis de pleins-pouvoirs pour conclure tous les articles du nouveau Traité de confédération.

Pendant que toutes ces intrigues se ménageoient dans les Pays-Bas & en Angleterre, Philippe tenoit de fréquentes assemblées de son Conseil d'Etat, pour y délibérer des moyens de satisfaire le ressentiment qu'il avoit de l'acharnement de la Reine Elizabet à entretenir les Flamans dans la revolte, par les secours continuels qu'elle leur fournissoit. Il vouloit à quelque prix que ce fût en tirer vengeance, il ne s'agissoit que de déterminer la manière de le faire avec éclat & sans risque. Cependant, quelque animé qu'il eût été jusqu'alors à satisfaire sa haine, les conjonctures des affaires ne le lui avoient pas permis, & par une sage politique il s'étoit fait assez de violence pour dissimuler ses injures. Mais il ne put tenir à la nouvelle de ce dernier Traité si capable de perpétuer les troubles des Pays-Bas, & rapellant alors tous ses griefs au sujet de l'obstination non interrompue de cette Princesse à soutenir la revolte des Flamans, sur tout pendant le Siège d'Anvers, qui sembloit devoir mettre fin à cette guerre; à la vue, dis-je, de tant d'affronts, ce Monarque s'émut tellement, qu'il

Indignation de Philippe contre Elizabet.

1585. jugea qu'il y alloit de son honneur & de tous ses intérêts les plus chers de repouffer la force par la force, & de poursuivre son ennemie par une guerre ouverte.

Conseil tenu à ce sujet. Quelque fixe que fût cette résolution, qu'il avoit murement pesée sur tous les motifs les plus assortis à sa grandeur & à sa puissance, il se vit arrêté par les difficultez de l'entreprise & l'incertitude du succès. Il connoissoit parfaitement de quelle conséquence un revers seroit pour les affaires de la Monarchie, sur tout dans la situation embarrassée où elles se trouvoient, dans le tems même qu'il formoit le dangereux dessein d'assaillir l'Angleterre à main armée. Dans cet embarras, ce sage Souverain, accoutumé à ne rien entreprendre qu'après les plus mures réflexions, voulut avoir là-dessus de fréquentes conférences avec les plus habiles de ses Ministres, avant que de se disposer à une expédition de cette nature. Don Alvarez Bastan Marquis de Ste. Croix, dont j'ai eu occasion de parler plusieurs fois, Sujet véritablement supérieur à tout autre pour son habileté dans la marine, ne cessoit de l'animer à cette guerre. Peut-être ce Général agissoit-il autant pour son intérêt personnel, que dans la vue de la gloire de son maître & du bien général de ses Etats. Il avoit alors le commandement en chef avec une autorité presque absolue de toutes les Armées navales de la Monarchie sur l'Océan, & il espéroit se faire valoir & par rapport à sa charge, & par la nécessité de lui remettre la conduite de la Flotte, vû que de son tems il n'y avoit personne plus capable que lui, & par sa valeur

leur & par sa grande expérience, d'être le Généralissime dans une occasion de cette importance. Un jour donc qu'on agitoit cette affaire dans le Conseil en présence du Roi, il parla de la maniere suivante.

1585.

„ Peut-être, TRES PUISSANT MONARQUE, Senti-  
 „ ne paroitra-t-il étrange à personne, princi- ment pour  
 „ palement à Votre Majesté, qui par une fa- la guerre  
 „ veur extraordinaire a daigné me revêtir de contre  
 „ la charge suprême du commandement en l'Angle-  
 „ chef de ses Armées navales sur l'Océan; terre.  
 „ peut-être, dis-je, ne fera-t-on pas surpris,  
 „ lorsqu'on délibère d'une expédition mari-  
 „ time, de m'entendre exposer mon senti-  
 „ ment avec cette hardiesse, que m'inspi-  
 „ rent des lumières acquises par une longue  
 „ expérience. Quand je considère la gloire  
 „ & l'utilité de l'entreprise qui se propose,  
 „ quand j'envisage une espérance presque  
 „ certaine de voir ce grand projet conduit  
 „ à une heureuse fin par les diverses ressour-  
 „ ces qui se trouvent dans cette puissante  
 „ Monarchie, je confesse qu'il ne m'est pas  
 „ possible, sans manquer au devoir que  
 „ m'impose la qualité de fidèle vassal de Vo-  
 „ tre Majesté, de pouvoir m'abstenir de  
 „ l'exhorter avec le zèle le plus vif, les  
 „ prières les plus ardentes, à vouloir consa-  
 „ crer sa puissance à une conquête, qui pré-  
 „ sente tant d'avantages pour ses peuples &  
 „ une gloire inexprimable pour sa Couron-  
 „ ne. Je supplie en premier lieu Votre Ma-  
 „ jesté de regarder comme la plus précieuse,  
 „ la plus honorable de ses prérogatives, l'au-  
 „ guste surnom de Catholique, qui lui a été  
 „ donné

1585.

„ donné & confirmé par tant de Pontifes,  
 „ que tout l'univers lui défère avec un ap-  
 „ plaudissement d'aurant plus libre, qu'il voit  
 „ Votre Majesté faire profession de soute-  
 „ nir ce glorieux titre par ses actions, plu-  
 „ tôt que de s'en prévaloir avec une osten-  
 „ tation dénuée d'effets qui y répondent.  
 „ Sur ce point de vue, quelle plus gran-  
 „ de gloire Votre Majesté peut-elle désirer  
 „ que de rétablir, avant que de songer à tout  
 „ autre intérêt, l'obéissance due à l'Eglise,  
 „ d'accroître la réputation & l'honneur du  
 „ Siège Apostolique qui l'a investie d'une  
 „ qualité aussi éminente, d'augmenter l'an-  
 „ cienne vénération des autels dans un  
 „ Royaume aussi étendu & aussi noble qu'est  
 „ l'Angleterre? Quel relief plus éclatant,  
 „ que celui d'acquérir le nom de destructeur  
 „ de l'hérésie, qui a planté dans ce pays l'é-  
 „ tendard de sa rebellion, qui a établi son  
 „ empire dans cette Ile, comme dans un  
 „ asile impénétrable aux forces de ses enne-  
 „ mis? Votre Majesté ne se rapelle-t-elle  
 „ pas avec quel éclat les siècles précédens  
 „ ont vu fleurir dans ce Royaume la piété,  
 „ la justice, & la Religion? Votre Majesté  
 „ n'a-t-elle pas devant les yeux le nombre  
 „ considérable de Catholiques, qui subsis-  
 „ tent encore dans cet Etat? N'est-elle pas  
 „ touchée des cris de tant de malheureuses  
 „ victimes de leur foi, qui attendent avec  
 „ une impatience égale à leurs maux, le mo-  
 „ ment qui pourra finir la cruelle persécution,  
 „ sous laquelle ils voyent tous les jours leurs  
 „ personnes en proye à la haine furieuse des  
 „ hérétiques? Et de quelle part peuvent-ils  
 „ es-

„ espérer avec plus de fondement leur déli-  
 „ vrance que de Votre Majesté, qui a vu  
 „ par elle-même une bonne partie de leurs  
 „ misères, & qui est obligée de les prendre  
 „ sous sa protection par toutes les maximes  
 „ divines & humaines ?

„ De ces motifs de gloire, d'intérêt de  
 „ Dieu, d'obligation indispensable à un Mo-  
 „ narque Catholique, je passe à l'utilité de  
 „ l'entreprise. Il est manifeste que rien ne  
 „ peut offrir à l'Espagne des avantages aussi  
 „ réels, aussi grands, non seulement par  
 „ rapport à ses intérêts présens, mais enco-  
 „ re pour sa sûreté à l'avenir, que de n'a-  
 „ voir plus à redouter d'obstacles, d'opposi-  
 „ tions de la part de l'Angleterre. De cet-  
 „ te Puissance formidable s'élèvent tous les  
 „ tourbillons, toutes les tempêtes qui infes-  
 „ tent les Indes. De là sortent les foudres  
 „ qui menacent continuellement nos Flottes.  
 „ C'est cette implacable ennemie qui fo-  
 „ mente en tout tems, ou sous main, ou à  
 „ découvert, la rebellion des Pays-Bas, qui  
 „ fait aujourd'hui le principal sujet de la dé-  
 „ libération présente. Bien plus, & ce qui  
 „ doit principalement animer notre vangean-  
 „ ce, il est évident que les Anglois aspirent  
 „ à joindre ces Provinces à leurs domaines.  
 „ Mais que dis-je ? C'est l'Angleterre qui  
 „ porte à la Couronne d'Espagne les plus  
 „ terribles coups dont elle souffre à présent  
 „ tant de dommage, c'est de cette fière na-  
 „ tion que nous devons craindre à l'avenir  
 „ les secousses les plus capables d'ébranler  
 „ les fondemens de cette Monarchie.

„ Par rapport à l'incertitude du succès

„ qui

1585.

„ qui frappe tant de personnes, qui jette  
 „ dans les plus sérieuses allarmes à la vue  
 „ trop précipitée des suites accablantes d'un  
 „ revers, je ne vois pas ce qui peut empê-  
 „ cher Votre Majesté de concevoir les es-  
 „ pérances d'une victoire certaine. Ses for-  
 „ ces de mer ont été de tout tems & très  
 „ nombreuses & très puissantes, elles sont  
 „ considérablement augmentées par l'acqui-  
 „ sition du Royaume de Portugal, n'est-on  
 „ pas fondé à les dire formidables, même  
 „ invincibles? A la vue de l'avènement de  
 „ Votre Majesté à ce Trône par son droit hé-  
 „ réditaire, n'est-il pas sensible que Dieu a  
 „ voulu lui faciliter les moyens de se déter-  
 „ miner à l'entreprise dont on délibère, &  
 „ l'inviter par un accroissement de pouvoir  
 „ à en presser l'exécution, tant désirée des  
 „ Catholiques, si redoutée des sectateurs de  
 „ l'hérésie? Peut-être même que cette su-  
 „ perbe Reine, au seul bruit des préparatifs  
 „ de Votre Majesté, se verra contrainte de  
 „ rabattre de sa fierté, de s'humilier, par  
 „ l'impuissance de soutenir son orgueil, de  
 „ défendre ses domaines. En ce cas quelle  
 „ gloire plus solide, quelle réputation plus  
 „ durable Votre Majesté pourra-t-elle atten-  
 „ dre chez les Peuples Chrétiens?

„ De ce que je viens de dire on peut donc  
 „ juger que la Flotte de Votre Majesté, qui  
 „ est déjà en état d'agir, & qui sera encore  
 „ considérablement renforcée, ne peut avoir  
 „ qu'un très heureux succès contre l'Angle-  
 „ terre, qui se trouve dans l'impuissance ab-  
 „ solue d'opposer sur mer des forces suffisan-  
 „ tes, même avec le secours de la Hollande

„ &amp;

» & de la Zélande. Pour donner à l'Ar-  
» mée navale qui sortira des ports d'Espagne  
» tout le soutien nécessaire à un prompt suc-  
» cès, il faudra tenir prêt sur les côtes de  
» Flandres un gros corps de troupes, qu'A-  
» lexandre Farnese aura le tems de mettre  
» sur pié, & de pourvoir de toutes les cho-  
» ses nécessaires pour l'expédition. La Flot-  
» te devenue maitresse du canal facilitera le  
» passage de l'Armée de terre, & la descen-  
» te une fois faite, & toutes les forces réu-  
» nies ensemble, quel obstacle pourra-t-on  
» rencontrer dans la marche, qui s'opposera  
» à nos conquêtes, qui nous empêchera de  
» pénétrer dans les parties les plus reculées  
» du Royaume? En quoi donc consistent les  
» forces, les espérances, les ressources des  
» Anglois, pour les rendre si formidables à  
» nos yeux? Ce ne peut être que la situation  
» de leur pays, qui, pour avoir de toutes  
» parts la mer pour bornes, paroît inacces-  
» sible, du moins où il ne paroît pas prati-  
» cable d'aborder sans se mettre au hazard  
» d'essuyer les plus grands périls.

» Mais cette même raison doit faire en-  
» visager le débarquement facile, la con-  
» quête inévitable & prompte. Les Anglois,  
» trop remplis d'une confiance aveugle à cet  
» égard, ne songent à rien moins qu'à pren-  
» dre les mesures convenables pour se ga-  
» rantir d'une invasion, leur Ile est ouverte  
» & dépourvue de forteresses qui puissent en  
» défendre l'entrée. Dans cet état, si une  
» fois on y a introduit une nombreuse Ar-  
» mée, si l'on parvient une fois à se forti-  
» fier dans des postes lorsqu'ils y penseront  
» le

1585.

„ le moins, qui pourra nous arrêter dans no-  
 „ tre course? L'expédition heureusement ter-  
 „ minée, les Flamans n'auront plus de res-  
 „ source du côté de l'Angleterre, leur re-  
 „ volte tombe du même coup, il faut qu'ils  
 „ rentrent dans leur devoir, qu'ils implorant  
 „ la clémence de leur Souverain. Les in-  
 „ cendies ne durent, qu'autant qu'on laisse  
 „ la matière propre à entretenir le feu; a-  
 „ t-on ôté tout ce qui est combustible, les  
 „ flammes les plus animées s'éteignent, il  
 „ ne reste plus que des cendres. Il n'est pas  
 „ possible de conjurer par des moyens plus  
 „ efficaces l'orage terrible qui menace les  
 „ Provinces des Pays-Bas, Elizabet est dé-  
 „ terminée à secourir les rebelles de toutes  
 „ ses forces, si Votre Majesté ne dissipe de  
 „ bonne heure la nuée prête à crever; il  
 „ ne sera plus possible de couper ce nœud  
 „ Gordien, lorsque cette implacable enne-  
 „ mie aura eu le tems de le fortifier, de  
 „ l'embarrasser d'un nombre infini de liens  
 „ qui le mettront à toute épreuve.

Com-  
 ment cet  
 avis est re-  
 çu.

Ce discours, prononcé par un Général du  
 crédit & du poids du Marquis de Ste. Croix,  
 parut faire impression sur l'esprit des assistans,  
 au moins fut-il fort applaudi par ceux qui  
 entroient dans ses vues ou par intérêt ou par  
 amitié. Telle est la dangereuse maxime pra-  
 tiquée dans les Conseils des Princes, plus  
 particulièrement encore dans les délibérations  
 des Républiques, de soutenir avec une com-  
 plaisance peu réfléchie les opinions de tels &  
 tels Ministres, non par une ferme persua-  
 sion de leur solidité, mais par une politique  
 „ qu'on

qu'on croit devoir à la correspondance étroite où l'on se trouve avec le représentant. Malgré le nombre d'amis admirateurs du sentiment de l'Amiral, plusieurs le combattirent, entre autres Don Jean Idiaquez, aussi distingué par une naissance illustre, que recommandable par son expérience dans les affaires & par les services qu'il avoit rendus. Aussi étoit-ce un des Ministres les plus employés par le Roi, dont il favoit mieux que personne prendre l'humeur & les idées, ce qui le mettoit dans le plus haut degré de faveur. Ce Seigneur avoit rempli plusieurs années de suite l'Ambassade de Gènes, d'où il avoit été envoyé dans le même emploi à Venise, & après son retour en Espagne, Philippe très satisfait de ses négociations précédentes, l'admit dans ses Conseils, même dans le secret du cabinet, & lui confia la conduite des affaires les plus importantes de la Couronne. Ce Ministre ouvrit donc son avis de la manière suivante.

„ Si pour le succès des expéditions mili- Opinion  
 „ taires il n'étoit question que de la valeur différente.  
 „ & de l'habileté du Général, il n'y a point  
 „ de doute, TRES PUISSANT MONARQUE,  
 „ qu'à faire attention à l'expérience conformée  
 „ mée du Marquis de Ste. Croix dans la con-  
 „ duite des Armées navales, l'entreprise dont  
 „ il est question ne paroisse du premier coup  
 „ d'œil d'une nécessité aussi indispensable,  
 „ qu'il s'est efforcé de le faire voir. Pour  
 „ moi, je crois nécessaire avant toutes cho-  
 „ ses de peser, & de bien près de peur de  
 „ s'embarquer trop imprudemment & de se  
 „ trou-

„ trouver hors d'état de prévenir les revers,  
 „ toutes les difficultez qui peuvent traverser  
 „ la conquête qui fait le sujet de la délibéra-  
 „ tion présente. S'il m'est permis de dire ce  
 „ que je pense, j'y en vois en si grand nom-  
 „ bre & de si insurmontables, que je n'apper-  
 „ çois aucune espérance de réussir, que par des  
 „ coups imprévus de la fortune, sur l'atten-  
 „ te desquels il ne convient pas de hasarder  
 „ des Royaumes.

„ La situation de l'Angleterre est telle,  
 „ comme chacun fait, qu'il semble que la  
 „ nature ait pris plaisir à mettre cette Ile à  
 „ couvert des menaces de toutes les autres  
 „ nations. Ce Royaume renferme dans son  
 „ sein des forces si considérables & de si  
 „ puissantes ressourçes, que si elles ne sont  
 „ pas capables de faire la loi à ses voisins,  
 „ elles suffisent au moins à le défendre des  
 „ attaques d'un monde entier. Vérité d'au-  
 „ tant plus incontestable, qu'il est notoire  
 „ que ses habitans, non moins courageux  
 „ que riches, n'ont rien plus à cœur que la  
 „ défense de leur patrie. On ne peut en  
 „ disconvenir, ce pays par sa puissance in-  
 „ térieure se voit au dessus de tous les efforts  
 „ qu'on pourroit faire contre sa liberté, il  
 „ peut les repousser par lui-même sans avoir  
 „ besoin de secours; & cet avantage, joint  
 „ à la forme particulière de son gouverne-  
 „ ment, présente à quelque nation étrangé-  
 „ re que ce soit des obstacles invincibles  
 „ pour y faire une descente, & supposé qu'on  
 „ y mette le pié, il devient impossible de s'y  
 „ maintenir.

„ De toutes parts cette Ile est environnée

„ & défendue d'une mer en tout tems su-  
 „ jette à des tempêtes, qui rendent son ap-  
 „ proche dangereuse & exposée à une perte  
 „ manifeste. Il y a peu de ports, il est vrai,  
 „ mais de chacun de ces ports une poignée  
 „ d'habitans peut défendre l'entrée à la Flot-  
 „ te la plus nombreuse. Les Anglois ne le  
 „ cèdent à aucun peuple de l'Univers, au  
 „ moins de l'Europe, pour la connoissance  
 „ de la marine, & leurs forces maritimes  
 „ jointes à celles des Hollandois & des Zé-  
 „ landois pourront sans aucun doute faire tête  
 „ à la plus formidable Armée navale d'Espa-  
 „ gne, sinon pour l'attaque offensive, du  
 „ moins pour rendre ses efforts inutiles.  
 „ Mais supposons que les tentatives réus-  
 „ sissent, que la descente se fasse, comment  
 „ pourra-t-on se soutenir ?

„ Dans les conquêtes ordinaires, encore  
 „ plus dans celles qui sont de cette importan-  
 „ ce, il faut de toute nécessité pouvoir comp-  
 „ ter sur la disposition favorable d'une partie  
 „ des habitans, pour se voir au point de  
 „ remplir ses desseins avec succès. Sans cet-  
 „ te ressource, nul espoir de réussir, les ren-  
 „ forts même qu'il convient en pareil cas de  
 „ faire venir continuellement de dehors,  
 „ quelque nombreux qu'ils puissent être,  
 „ doivent attendre plutôt leur défaite que la  
 „ victoire, s'ils ne sont aidez des intelligen-  
 „ ces du dedans. On n'en doit point espé-  
 „ rer des Anglois, au moins sur lesquelles on  
 „ puisse se fier avec prudence, c'est un peu-  
 „ ple jaloux de sa liberté, de ses privilèges,  
 „ de son gouvernement, ennemi de toute  
 „ domination étrangère. Jusques là même

1585.

„ qu'il n'y a aucune fureté dans les promef-  
 „ ses des Catholiques de certe Ile, que l'in-  
 „ térêt de leur Religion ne seroit pas capa-  
 „ ble de faire sacrifier la liberté de leur pa-  
 „ trie, pour laquelle on les verra toujours  
 „ prêts, sans en excepter aucun, à exposer  
 „ leur vie. Ainsi ces mêmes Anglois, qu'u-  
 „ ne même foi nous fait envisager comme  
 „ amis, signaleront avec autant d'ardeur que  
 „ les autres leur zèle pour la défense de leur  
 „ pays. D'un autre côté, les secours qu'il  
 „ conviendra d'avoir à tout moment, au-  
 „ ront tant de peine à parvenir dans l'Ile,  
 „ coûteront tant de dépense, sans qu'on  
 „ puisse s'assurer de leur jonction, que tou-  
 „ te les forces de l'Espagne, ainsi affoiblies  
 „ par tant d'incidens, ne pourront jamais y  
 „ suffire. Sur-tout dans la circonstance où  
 „ nous nous trouverons, d'avoir à combat-  
 „ tre contre un peuple, qui sacrifiera tout  
 „ pour se soustraire au joug odieux des é-  
 „ trangers.

„ Votre Majesté n'a-t-elle pas elle-même  
 „ éprouvé, lors de son mariage avec la Rei-  
 „ ne Marie, jusqu'où les Anglois portent  
 „ l'horreur pour toute espèce d'étrangers,  
 „ même leurs amis & leurs confédérés? A  
 „ combien plus forte raison marqueront-ils  
 „ leur haine contre une nation ennemie, qui  
 „ viendra dans le dessein de les soumettre à  
 „ son empire? Ne fait-on pas les mesures  
 „ qu'ont prises les Législateurs de ce Royau-  
 „ me, pour le garantir de toute domination  
 „ étrangère? La revolte des Flamans ne suf-  
 „ fit-elle pas pour tirer le plus pur sang des  
 „ veines de l'Espagne, sans ajouter encore  
 „ le

„ le soulèvement contre lequel on aura à se  
 „ défendre en Angleterre, dès le premier  
 „ instant qu'on y aura débarqué ?

„ Par tant de motifs, soutenus de quanti-  
 „ té d'autres dont la force se fait peut-être  
 „ mieux sentir, si l'on doit envisager si peu  
 „ d'espérance de conduire cette entreprise à  
 „ une heureuse fin, il seroit beaucoup plus  
 „ convenable ( si toutefois je ne m'aveugle  
 „ pas ) d'abandonner ce projet, attendu qu'il  
 „ est de la prudence & de la sagesse de s'en  
 „ tenir au certain, sans chercher les hazards,  
 „ sans courir le risque de se rendre le jouet  
 „ de l'inconstance de la fortune. Votre  
 „ Majesté ne manque pas de moyens de fai-  
 „ re sentir à la Reine d'Angleterre le poids  
 „ de sa vengeance, elle peut employer contre  
 „ cette orgueilleuse Souveraine, les ressorts  
 „ qu'elle met elle-même en usage, elle peut  
 „ lui susciter assez d'embarras, sans en ve-  
 „ nir à l'extrémité dangereuse d'une guerre  
 „ ouverte avec les Anglois.

„ La rupture résolue, la guerre une fois  
 „ déclarée, l'expédition entreprise, si le suc-  
 „ cès ne répond pas aux espérances de Vo-  
 „ tre Majesté, que deviendront les Catho-  
 „ liques d'Angleterre & d'Irlande ? Mais que  
 „ dis-je ? Comment tourneront les affaires  
 „ des Pays-Bas ? Ne sera-ce pas ouvrir à  
 „ Elizabet les moyens faciles de fomenter les  
 „ troubles de ces Provinces ? Ne sera-ce pas  
 „ lui présenter l'apât propre à nourrir, à irri-  
 „ ter plus que jamais cette faim insatiable  
 „ qui la dévore, d'usurper la souveraineté de  
 „ ces domaines ? Combien plus après cette  
 „ révolution, unie avec les Hollandois & les

1585.

„ Zélandois, aura-t-elle les forces néces-  
 „ res pour enlever les richesses des Indes, ce  
 „ ne sera encore rien, pour porter le fer &  
 „ le feu dans tous les coins de la Monarchie  
 „ d'Espagne? Par la jonction de leurs for-  
 „ ces, ces peuples acquerront tant de har-  
 „ diesse, que les uns allumeront le feu d'un  
 „ côté par des intrigues secrettes, les autres  
 „ réveilleront ailleurs l'esprit de revolte, en-  
 „ sorte que notre propre maison sera au mi-  
 „ lieu des flammes, dans le tems même que  
 „ nous voudrons embraser celle de nos en-  
 „ nemis. Il est donc certain qu'une entre-  
 „ prise de cette nature, non moins incertaine  
 „ que dangereuse, non seulement ne peut  
 „ rapporter que peu de gloire, encore moins  
 „ d'utilité, mais encore qu'elle ne doit être  
 „ suivie que de dommages particuliers à no-  
 „ tre nation, qui de plus se verra l'objet des  
 „ railleries, du blâme même de tout l'uni-  
 „ vers.

„ Votre Majesté n'a donc d'autre parti à  
 „ prendre que de tourner toutes ses vues,  
 „ toutes ses forces à la conquête des Pays-  
 „ Bas, sans donner de relâche aux rebelles.  
 „ Les choses sont à présent disposées de ma-  
 „ nière, que Votre Majesté peut être sûre  
 „ du succès. Le Prince de Parme maitre  
 „ d'une puissante Armée que ses victoires ren-  
 „ forcent tous les jours, si l'on employe à  
 „ l'attaque des Provinces de Hollande & de  
 „ Zélande la Flotte destinée contre l'Angle-  
 „ terre, Votre Majesté doit s'assurer de voir  
 „ en peu de tems la fin de cette rebellion,  
 „ tout ce pays remis dans son premier état  
 „ d'obéissance à l'Eglise Catholique. Je  
 „ mets

„ mets cet objet avant tous les autres, con-  
 „ vaincu qu'il est le premier mobile des dé-  
 „ marches de Votre Majesté, qu'il va mê-  
 „ me avant la maxime d'État, qui sembleroit  
 „ devoir d'abord lui inspirer le dessein de ré-  
 „ tablir sa Couronne dans la jouissance légi-  
 „ time & primitive de ces domaines. Que si  
 „ dans le cours de cette guerre la Reine  
 „ d'Angleterre, par des intérêts personnels  
 „ peut-être plutôt que pour le bien général  
 „ de son Royaume, continue de combler la  
 „ mesure des offenses dont Votre Majesté se  
 „ plaint avec tant de justice, alors Votre Ma-  
 „ jesté, par une résolution plus assortie à l'é-  
 „ tat de ses affaires, plus avantageuse, & qui  
 „ sera accompagnée d'une fortune constante,  
 „ parce qu'elle sera fondée sur tous les droits  
 „ de l'équité, alors, dis-je, Votre Majesté  
 „ pourra satisfaire son ressentiment par une  
 „ guerre ouverte. Alors Votre Majesté se  
 „ verra applaudie de l'univers entier, frappé  
 „ du juste fondement d'un éclat, auquel tout  
 „ le monde reconnoitra qu'elle a été con-  
 „ trainte d'avoir recours. Au lieu qu'une  
 „ vengeance trop précipitée donnera sujet de  
 „ croire qu'elle n'a pour but que l'ambition  
 „ de dominer, que Votre Majesté, non con-  
 „ tente de la nouvelle acquisition du Portu-  
 „ gal, veut encore ajouter l'Angleterre à la  
 „ vaste étendue de ses Etats, pour se frayer  
 „ le chemin à la Monarchie universelle,  
 „ qu'on croit généralement être l'objet favo-  
 „ ri de la politique de nos Souverains, &  
 „ des vœux de la nation Espagnole. Pour  
 „ ne pas ennuyer Votre Majesté & le Con-  
 „ seil par la longueur de mon discours, je fi-

1585.

„ nis en concluant que, si l'expédition d'An-  
 „ gleterre ne réussit pas, comme il y a lieu  
 „ de le craindre, (faise le Ciel au reste que  
 „ je me trompe) il n'y a point de doute que  
 „ ce sinistre événement ne doive rendre é-  
 „ ternelle la revolte des Flamans, qui ani-  
 „ mez par notre disgrâce se croiront en état  
 „ de mépriser nos efforts, d'autant plus que  
 „ l'importance de ce premier avantage ne  
 „ manquera pas d'avoir pour eux les suites  
 „ les plus heureuses”.

Avis d'A-  
 lexandre  
 Farnese.

Philippe ordonna aux deux Ministres opi-  
 nans de mettre leurs sentimens par écrit, &  
 ce Monarque examina en particulier avec  
 Granvelle les raisons alléguées de part & d'au-  
 tre. Le Cardinal, pour faire honneur au  
 Gouverneur Général des Pays-Bas, représen-  
 ta au Roi qu'il seroit à propos de savoir l'a-  
 vis de ce Prince, qui dans le voisinage de  
 l'Angleterre pouvoit connoitre mieux que  
 personne la situation présente de la Reine,  
 les forces de son Royaume, la qualité & les  
 dispositions de ses Sujets Catholiques. Sur  
 cette remontrance le Roi envoya sur le  
 champ les deux mémoires en Flandres, avec  
 ordre à Farnese de lui marquer ce qu'il en  
 penseroit, & en même tems son opinion par-  
 ticulière sur l'entreprise projetée. Alexan-  
 dre se trouva fort embarrassé de la demande,  
 il se faisoit un véritable scrupule de prendre  
 parti contre l'un ou l'autre des Ministres sous-  
 crivans, dont il étoit également ami. Obligé  
 néanmoins de se déclarer, il le fit, mais  
 quelque ménagement qu'il voulût avoir pour  
 le Marquis de Sainte Croix, comme il n'é-  
 toit

toit pas possible de réunir deux avis aussi con- 1585.  
 traire, le sien parut donner la préférence à  
 celui d'Idiaquez. Entr'autres conseils, dans  
 le cas que l'expédition d'Angleterre fût réso-  
 lue, il jugea d'une nécessité indispensable de  
 conquérir quelque port en Zélande, &  
 cela pour deux raisons de la dernière impor-  
 tance. La première, pour avoir à portée de  
 la Manche un lieu sûr où l'Armée navale pût  
 se mettre à l'abri des tempêtes, & se retirer  
 si elle essuyoit quelque revers: la seconde,  
 parce que la possession d'un poste dans cet-  
 te Province maritime rendoit les ports de  
 Flandres entièrement libres, & assuroit con-  
 tre les attaques des Hollandois & des Zélan-  
 dois tous les convois que le Prince seroit  
 obligé de faire partir pour la Flotte.

Cette diversité d'opinions jetta Philippe <sup>Embar-</sup>  
 dans une incertitude accablante. Enfin dans <sup>ras de Phi-</sup>  
 l'embarras de prendre une résolution fixe, il <sup>lippe.</sup>  
 se détermina à remettre son entreprise à un  
 autre tems. On marque plusieurs motifs de  
 cette conduite. Les uns croyent qu'il vou-  
 lut attendre l'entière conclusion du Traité,  
 qui se négocioit entre la Reine d'Angleterre  
 & les États, dans la vue d'agir selon la te-  
 neur des articles. D'autres s'imaginent qu'il  
 se régla sur la situation des affaires des Pays-  
 Bas. Les victoires & les conquêtes d'Ale-  
 xandre Farnese lui firent espérer que, mo-  
 yennant de fréquens renforts de troupes &  
 d'argent, ce Prince avec le tems acheveroit  
 l'entière réduction des Provinces rebelles,  
 sans qu'il fût besoin de s'embarquer dans une  
 expédition, qui outre l'épuisement de ses fi-  
 nances lui présentoit des dangers sans nom-

1585. bre, & les plus funestes suites si la fortune  
 ——— lui étoit contraire.

Sa joye  
 au sujet de  
 la guerre  
 entre les  
 Turcs &  
 les Perses.

Au milieu de ces agitations d'esprit, il reçut une nouvelle qui servit à calmer en partie les vives inquiétudes, qui contribuoient le plus à tenir son esprit en suspens. Ce fut la guerre allumée entre les Turcs & les Perses. Il ne pouvoit souhaiter rien de plus avantageux, dans le dessein où il étoit d'employer toutes ses forces maritimes sur l'Océan, & pour faire la conquête d'un des meilleurs ports de Zélande suivant le conseil de Farnese, & pour tenir la Flotte Angloise en échec, & mettre à couvert de ses entreprises les places soumises à l'Espagne, comme on devoit s'y attendre après la conclusion de la ligue d'Elizabet avec les Flamans confédérez. Ainsi il n'y avoit rien à craindre du côté de la Méditerranée, pendant que les deux Empires ne songeoient qu'à se détruire, par des efforts qui occupoient en Asie toutes leurs troupes, & faisoient une diversion favorable à la Chrétienté. Et la satisfaction de Philippe fut d'autant plus complete, qu'il apprit que la victoire s'étoit déclarée pour les Persans, circonstance qui faisoit conjecturer que le superbe Osman n'en seroit que plus aheurté à poursuivre ses desseins contre les rivaux de ses Souverains. Par manière de digression, & pour faire un changement de scène sur le théâtre des événemens que je décris, je vais toucher en peu de mots les particularitez les plus remarquables de cette révolution.

Détail de  
 cet événe-  
 ment.

Après que le Grand-Visir Osman eut pris la résolution de se rendre maître de Tauris, il

il fit répandre le bruit que les préparatifs de guerre étoient destinez à faire le Siège de Naksivan, ville qui ne le cède à aucune de l'Europe pour les richesses & l'étendue du commerce. A cette nouvelle, il se présenta pour s'enrôler un nombre si prodigieux de personnes, attirées par l'espérance d'un butin immense qu'offroit une place aussi opulente, que le Général jugea impossible de nourrir longtems cette Armée nombreuse, & il ordonna à plus de quarante mille des prétendans de s'en retourner dans leurs maisons. Ce qui fut plus mortifiant pour cette troupe rejetée, c'est qu'ils furent tous contraints de payer une certaine somme en argent, chacun selon ses facultez. Ainsi ces pauvres gens, que l'avidité de s'enrichir du bien d'autrui avoit fait ambitionner de prendre les armes, se virent forcez de fournir de leur propre fonds aux frais de l'entreprise. Telle est la manœuvre assez ordinaire des Princes, mais particulièrement des Tirans, d'imaginer des prétextes pour surprendre le zèle & la bonne foi de leurs Sujets, & de se servir d'artifices & de violence pour en tirer de l'argent.

Au commencement du mois d'Aout Osman, à la tête d'une Armée d'environ quatre vingt mille combattans, partit d'Erzerum où il avoit assigné le rendez-vous général, pour prendre la route de Tauris, & contre son attente il arriva heureusement à la vue de cette ville en moins de quarante jours. Au premier avis de l'approche des Turcs, le Sophi sortit de Tauris avec son fils aîné, plutôt par la terreur qu'il se fit du

Prise de  
Tauris.

1585.

nombre des troupes Ottomanes, que par les effets qu'il auroit dû craindre s'il avoit été instruit de la situation où elles se trouvoient. En effet, le Grand-Vifir étoit dans un embarras dont il n'auroit pu se tirer, pour peu qu'il eût rencontré de résistance, il manquoit de vivres, les milices marquoient ouvertement du dégoût pour cette guerre, irritées de se voir les dupes de la promesse qu'on leur avoit faite du sac de Naksivan, & tous les jours elles se débandoient en foule. Cet incident n'ébranla pas Osman. Toujours ferme dans sa résolution, ce Général, après avoir battu quelques coureurs Persans envoyez pour le reconnoître, s'approcha de Tauris, que les ennemis frapés d'épouvante abandonnèrent, sans faire mine de se défendre. Osman, qu'un succès aussi inespéré mettoit au comble de ses desirs, ne perdit point de tems & fit bâtir une citadelle, pour conserver par les ressources de l'art & de l'imagination des hommes une conquête, qu'il ne devoit qu'au hazard & à sa bonne fortune.

*Infidélité & barbarie des Turcs.* Dans les articles de la capitulation les habitans de Tauris avoient obtenu la vie sauve, & s'étoient rachetés du pillage moyennant une contribution de cinquante mille ducats. Cette dernière condition fut violée bientôt après: le Grand-Vifir effrayé des murmures de ses soldats, mécontents de n'avoir pas pu obtenir le pillage de la ville conquise, conformément à la promesse qui leur en avoit été faite, prit pour satisfaire leur avarice le prétexte de la mort de huit Jannissaires étranglez dans un bain, en punition de quoi  
il

il ordonna le sac de cette malheureuse place pendant trois jours consécutifs. Une infidélité aussi criante remplit les Persans d'indignation, & leur courage irrité par le desir de la vengeance leur fit chercher les moyens de sacrifier à leur ressentiment des ennemis aussi barbares. Ils leur dressèrent une embuscade, où cependant les Turcs ne donnèrent pas comme ils s'y étoient attendus, mais il y eut à cette occasion une escarmouche des plus opiniâtrées & des plus sanglantes, dont le succès fut entièrement à l'avantage des Persans. Ceux-ci, animez par cette victoire, se crurent en état de faire sentir les efforts de leurs armes à ces cruels assaillans, qu'ils étoient résolus de faire repentir du traitement inhumain exercé dans Tauris contre tous les droits les plus sacrez. Rempli de cette vigoureuse résolution, le Sophi ne balança pas à faire voir aux ennemis, que non seulement il se croyoit assez fort pour ne pas craindre leurs insultes, mais que même il étoit disposé à les combattre. Pour cet effet il envoya un héraut porter un cartel à Osman, & le défier à une bataille générale, nonobstant la supériorité du nombre des Troupes Ottomanes.

Le Grand-Visir étoit alors fort malade d'une fièvre lente qui l'obligeoit de garder le lit, & par cette raison il ne jugea pas convenable d'accepter le défi, mais il crut pouvoir honorablement remettre le combat sur quelque prétexte. Sur cette idée, il fit assembler le Conseil de guerre, où il proposa son avis. D'une commune voix il fut rejeté, tous les Généraux soutinrent que ce se-

Défi des  
Persans  
aux Turcs.

1585. roit perdre la réputation des armes de l'Empire, d'autant plus que le refus du défi donneroît encore mieux au Sophi la hardiesse d'attaquer les Turcs, avec une ardeur impétueuse que soutiendroît l'opinion justement conçue de leur foiblesse ou de leur lâcheté. Osman, contraint de céder à ces remontrances, remit le commandement en chef à Cicala, qu'il chargea de donner les ordres nécessaires pour la bataille.

Bataille  
& défaite  
des Turcs.

Les Persans étoient déjà préparés, ainsi l'on ne tarda pas à en venir aux mains. Des deux côtez les combattans furent également animés à faire leur devoir par la valeur & la bonne conduite des Généraux, qui étoient le fils du Sophi & Cicala que je viens de nommer. Mais enfin un événement fit déclarer la victoire pour les Persans: le Bacha de Diarbekir, le plus vaillant & le plus acrédité des Commandans de l'Armée Turque, tomba entre les mains des ennemis, sur le champ le Sophi lui fit couper la tête, qu'on exposa sur une pique à la vue des Ottomans. A ce spectacle les Turcs, saisis d'épouvante par la mort de l'Officier sur lequel ils fondoient toute l'espérance du succès, prirent honteusement la fuite, & furent longtemps poursuivis par les vainqueurs, qui en firent un carnage horrible. L'action dura jusqu'à deux heures avant dans la nuit, & dans l'intervalle Osman, averti de la fuite des siens, futa de son lit, tout accablé qu'il étoit de sa fièvre, se fit apporter ses armes, & courut à cheval pour ramener ses troupes sur le champ de bataille. Les premiers fuyards qui se trouvèrent sur son chemin, il  
les

les abattit à ses piez avec une masse armée de fer qu'il portoit. Il se présenta par tout, il mit tout en usage pour rallier ses gens & renouveler le combat, il tâcha de ranimer leur courage par son exemple & ses promesses, par les menaces, par les reproches, par le souvenir de leurs victoires. Tous ses efforts furent inutiles, la frayeur avoit tellement troublé ses soldats, qu'ils étoient hors d'état d'être sensibles aux exhortations, aux menaces de leur Général. Pour comble de disgrâce, pendant qu'il redoubloit ses mouvemens, qu'il couroit de côté & d'autre pour arrêter les fuyards & leur faire tourner tête contre l'ennemi, un Persan lui déchargea un coup sur l'épaule, & peu après il en reçut un autre au travers du visage qui le fit tomber mort sur la place. Sa perte décida du sort des vaincus, ce ne fut plus après cet incident qu'une boucherie, & pour tout dire en un mot il y eut quarante mille Turcs tuez, parmi lesquels on compta quatre Bachas & dix huit Sangiacs.

Enfin les Persans las d'affommer, couverts du sang de leurs ennemis, chargés de butin & d'esclaves, cessèrent de poursuivre les fuyards, & crurent plus à propos de se rabattre sans reprendre haleine sur Tauris, qu'ils reprirent en très peu de tems. Mais ce qui mérite une remarque particulière, c'est qu'à Constantinopie on cacha au peuple la connoissance de cette sanglante défaite, on ne répandit dans cette capitale que l'agréable nouvelle de la prise de Tauris, & cela dans le tems même qu'elle étoit rentrée sous l'obéissance de la Perse. Au reste les Persans

Conduite  
de la Porte  
à cette oc-  
casion.

1585.

tirèrent aucun fruit d'une victoire aussi considérable, ils se virent immédiatement après déchirez par des guerres civiles, qui furent les suites des divisions survenues dans la Maison royale. Les Turcs furent profiter de ces discordes, ils refirent une nouvelle Armée, après des difficultez infinies à trouver des soldats, pas même à force d'argent & de promesses, tant le dernier événement avoit rendu les Persans redoutables, au point que l'épouvante étouffa la jalousie des deux nations, & prévalut sur l'avarice naturelle des Turcs.

Sujets de mortification pour Philippe.

Si la guerre de Perse, & les suites funestes pour l'Empire Ottoman dont elle avoit été suivie, avoient fait envisager à Philippe les plus grands avantages pour ses desseins, sa joye & ses espérances furent bientôt altérées par deux incidens, qui lui causèrent un chagrin sensible & les allarmes les plus vives. Le premier fut le choix que le Sultran fit d'un Grand-Visir en la place d'Osman tué à la bataille de Tauris : ce nouveau Ministre étoit Siman que sa disgrâce sembloit exclure de cette première charge de l'Empire. Le Roi Catholique n'étoit que trop instruit des sentimens de cet Officier, qu'il savoit n'avoir rien plus à cœur que de faire la guerre sur la Méditerranée, & d'abandonner tout autre projet de conquête. En effet il avoit coutume de dire qu'il n'en connoissoit point de plus nécessaire à la grandeur de la Maison Ottomane, & qu'il n'en voyoit point de plus aisée, que celle du Royaume de Sicile, qui la mettoit à portée d'établir sa domination sur la plus grande partie de l'Italie. A la nouvelle du ré-

rétablissement de Sinan, Philippe jugea que ce Ministre ne feroit usage de son pouvoir que pour attaquer ses Royaumes dans la Méditerranée, & qu'il renonceroit à l'expédition de Perse que les pertes précédentes rendoient impossible. L'autre sujet des inquiétudes du Roi d'Espagne, & qui lui donnoit une jalousie accablante, fut l'étrouite correspondance que de nouveaux liens feroient tous les jours de plus en plus entre la France & l'Empire Ottoman. De plus ce Monarque prenoit les plus violens ombrages du séjour continuel de l'Ambassadeur François à Constantinople, & du grand crédit qu'il y avoit, il attribuoit même aux sollicitations de ce Ministre toutes les irruptions que les Turcs faisoient dans ses Etats, tous les ravages dont ils les avoient infestez, un nombre si prodigieux d'esclaves, des richesses si immenses qu'ils en avoient enlevées. A l'aspect de ces circonstances, il ne douta pas qu'à la faveur du crédit de Sinan, l'Ambassadeur de France ne fit les plus grands efforts pour animer ce Grand-Visir à mettre ses anciennes idées en exécution, & de là il envisageoit toutes les forces des Turcs à la veille de fondre sur ses domaines.

Agité de cette crainte, Philippe ne songea qu'à traverser à la Porte les intrigues & les desseins de ses ennemis. Tout le zèle dont il avoit fait jusqu'alors parade contre les Infidèles, toute la haine qu'il avoit marquée pour ces ennemis du nom Chrétien, ces sentimens si dignes d'un Monarque Catholique s'évanouirent à la vue de l'orage dont

il

Ce Monarque tâche de faire alliance avec la Porte.

1585.

il se croyoit menacé. Il résolut de chercher à quelque prix que ce fût les moyens de le conjurer, & de faire alliance avec la Porte, & ce qui mérite d'être remarqué, ce conseil lui fut donné par le Cardinal Granvelle. C'est ainsi que les animositez des Chefs de la République Chrétienne ne tendent qu'à en affoiblir les forces, & à rendre plus audacieux ces superbes Ottomans, qui à dire le vrai ne peuvent que s'enorgueillir de se voir recherché & flatté par les plus grands Monarques de la Terre, comme on ne l'éprouva que trop dans ces conjonctures. Ainsi Philippe envoya à Constantinople Etienne Ferrari & Jean Marigliani, qui à la vérité dans les commencemens parurent agir sous d'autres prétextes, mais qui répandirent une prodigieuse quantité d'or dont ils avoient été pourvus, parce qu'on savoit parfaitement que ce métal applanit tous les obstacles à la Porte, & mène à la conclusion des Traitez les plus difficiles. Les Ambassadeurs n'eurent point de peine à se faire jour dans le cabinet des Ministres, & même à force de présens ils se facilitèrent des intelligences dans le Serrail. Malgré le succès de leurs premières démarches, ils essuyèrent des délais infinis, sans pouvoir parvenir à rien terminer. Les premiers Officiers de l'Empire n'avoient garde de se défaire des Espagnols, dont la main libérale irritoit leur avidité, & l'espérance de ne point voir cesser cette pluye d'or, qui les avoit rendus si traitables. Mais la plus grande difficulté vint de la part des Ambassadeurs de France & d'Angleterre, qui ne vouloient pas souffrir qu'au-

qu'aucune autre Cour de l'Europe s'insinuât dans l'amitié de cette redoutable nation, & qui n'épargnerent rien pour en exclure celle d'Espagne. On doit juger qu'ils ne soutinrent leur crédit qu'en distribuant des sommes considérables, en sorte que l'avarice des Turcs pleinement satisfaite, leur fournit encore un ample sujet de rire à la vue de tant de richesses prodiguées, d'un côté pour conclure une négociation, de l'autre pour la faire échouer. De cette manière la mesintelligence des Princes Chrétiens ne servit qu'à remplir les bourses des Ottomans.

Pour comble de mortification & d'allarmes, & ce qui devenoit d'une conséquence bien plus sérieuse, Philippe apprit la conclusion du Traité entre Elizabet Reine d'Angleterre & les Etats des Provinces confédérées des Pays-Bas. Cette Reine s'engageoit à envoyer à leur service quatre mille hommes d'infanterie, qu'elle devoit payer en entier jusqu'à leur débarquement, après lequel elle devoit fournir la moitié de leur solde pendant six mois. De leur part les Etats, pour la fureté qu'Elizabet exigeoit, s'obligèrent de remettre entre ses mains Ostende, ou l'Écluse, un mois après la conclusion du Traité, avec toutes les fortifications, les munitions de guerre & de bouche nécessaires: & que dans l'une ou l'autre de ces places, au choix de la Reine, elle feroit entrer une garnison de sept cens Anglois.

Traité entre  
Elizabet & les  
Etats.

Peu de tems après il y eut un nouveau Traité, dont voici les principaux articles. La Reine promettoit de fournir un corps de cinq mille hommes d'infanterie & de cinq  
cens

1585.

cens chevaux, (ce dernier nombre fut dans la suite augmenté à mille) sous la conduite d'un Gouverneur Général, qui seroit établi par la Reine, de même que tous les autres Officiers, qu'elle devoit payer jusqu'à la fin de la guerre. Et pour le remboursement de ses deniers, les Etats s'obligeoient de le faire, immédiatement après que, moyennant la grace de Dieu & l'assistance de la Reine, ils se verroient dans un plein repos, & que la paix seroit solidement rétablie. Dans ce remboursement étoient comprises les dépenses que la Reine auroit faites tant pour la levée de ses troupes, que pour leur transport d'Angleterre dans les Pays-Bas, & tous autres frais qu'elle seroit ensuite pour l'entretien de ces troupes. Ces payemens devoient se faire en quatre termes, le premier aussitôt après la publication de la paix, les autres successivement d'année en année.

Ce Traité comprenoit plusieurs autres articles jusqu'au nombre de vingt cinq, entre autres ceux qui suivent. Qu'aucun des soldats Anglois ne pourroit en aucune manière avoir la plus petite correspondance avec les Espagnols, & que si l'on en découvroit quelqu'un coupable, il seroit puni sur le champ. De plus il fut convenu qu'il seroit permis à la Reine, outre le Gouverneur Général qu'elle enverroit, & qui jouiroit de toutes les prérogatives, de tous les droits & honneurs, dont les précédens Gouverneurs avoient joui par le passé, de mettre dans le Conseil d'Etat deux autres de ses Sujets, personnes qualifiées & recommandables par leur attachement à la Religion  
Chrè-

Chrétienne Réformée. De plus, que dans le Conseil de guerre seroient admis deux autres Officiers Anglois, au choix & à la nomination du Gouverneur Général, mais avec le consentement du Conseil même.

1585.

Le jour de la publication de cette alliance, on fit à Londres & dans les Pays-Bas des feux de joye & des réjouissances extraordinaires. Les Zélandois sur tout se distinguèrent par les monumens qu'ils ont transmis à la postérité, pour perpétuer la mémoire de cet heureux événement. Ils firent frapper des médailles, sur lesquelles on voyoit d'un côté un Lion à moitié sorti des ondes de la mer, avec cette légende, J'EN SORS APRES AVOIR BIEN COMBATTU. Sur le revers on avoit gravé les armes de la Province, entourées de ces paroles, PAR LA VOLONTE' TOUTE PUISSANTE DE DIEU ET L'ASSISTANCE DE LA REINE. Il en parut encore d'autres, l'une desquelles portoit l'effigie de la Reine avec ces mots, VOUS ETES NOTRE ESPE'RANCE.

Allegresse  
publique  
à ce sujet.

En conséquence du Traité de confédération dont je viens de parler, Elizabeth nomma pour Gouverneur Général des Pays-Bas, & y représenter sa personne, le Comte de Leycester, fils de Jean Dudley Duc de Northumberland, avec une autorité absolue sur les troupes, & le pouvoir d'en changer les Officiers, selon le besoin & quand il le jugeroit convenable. Ce Seigneur arriva au commencement de Décembre en Zélande, où il fut reçu avec tous les honneurs imaginables. Il étoit accompagné du Comte d'Essex fils de sa femme, du Comte de North-

Le Comte  
de Leycester  
passé  
dans les  
Pays Bas.

1585. Northumberland, du Baron d'Audley, & d'environ sept cens Gentilshommes. De Zélande il passa en Hollande, dont toutes les villes lui firent des entrées triomphantes, & dans les premiers jours de l'année suivante il se rendit à la Haye, où les Etats-Généraux assemblez extraordinairement à cette occasion le reçurent de la manière la plus solennelle.

Dont il est déclaré Gouverneur.

Deux jours après, les Etats lui remirent les Patentes de Gouverneur Général des Provinces-Unies, & le Docteur Léonin Chancelier de Gueldre en fit la lecture, & prononça un discours convenable à la cérémonie. Il lui dit que les Etats-Généraux, pénétrez de reconnoissance des témoignages éclatans d'affection que Sa Majesté la Reine d'Angleterre & Son Excellence leur avoient donnez en tant de rencontres, jugeant absolument nécessaire de rétablir l'autorité publique dans les Provinces-Unies, convaincus d'ailleurs de la sagesse, de l'expérience, du zèle sincère de Son Excellence, l'avoient d'un commun consentement choisi & nommé pour être leur Gouverneur & Capitaine Général dans toute l'étendue des Provinces-Unies, c'est-à-dire, dans le Duché de Gueldre, le Comté de Zutphen, les pays & Comtez de Flandres, Hollande, Westfrise, Zélande, & Frise: lui donnant une autorité absolue & pouvoir de gouverner & commander absolument dans les Provinces ci-dessus nommées & tous les pays leurs confédérez, en tout ce qui concerne la guerre & ses dépendances, tant par terre que par mer, avec une faculté la plus

plus ample de commander à tous les Gouverneurs, Commandans, Amiraux, Vice-Amiraux, & tous les autres Officiers de guerre, de quelque rang qu'ils pussent être, tant d'infanterie que de cavalerie, lesquels à cet effet seroient tenus de prêter serment de fidélité à Son Excellence, en qualité de Gouverneur & Capitaine Général. Que de plus les Etats-Généraux avoient décerné & décernoient à Son Excellence pouvoir & autorité en tout ce qui regarde le gouvernement politique & l'administration de la justice dans le ressort de toutes les Provinces ci-dessus mentionnées, conjointement & de concert avec le Conseil d'Etat, qui soit établi à cet effet, de la même manière & avec la même puissance & les mêmes prérogatives qui avoient été annexées aux autres Gouverneurs du tems de Charlequint. En outre les Etats déclaroient & promettoient que des revenus provenans des domaines desdites Provinces seroit prélevée par préférence à tout la paye des Officiers & Gouverneurs suivant les anciens roles, & que le reste seroit appliqué aux dépenses de la guerre. Toutes les conditions ci-dessus sous cette réserve, que lesdites Provinces conserveroient la pleine jouissance de leurs privilèges, droits, & coutumes, selon qu'il seroit encore plus amplement déclaré par Son Excellence. Et comme il étoit impossible de soutenir la guerre, sans tirer des contributions au delà de celles que l'Angleterre fournissoit, les Provinces s'obligeoient à payer toutes les taxes ordinaires. Et en cas que les conjonctures réduisissent à la nécessité d'en imposer de

1585. nouvelles, les impositions se feroient du consentement du Gouverneur Général sous les ordres & le bon plaisir du Conseil, sans qu'on pût rien innover dans la manière usitée de faire les levées.

Indignation de la Reine à ce sujet.

En conformité de ces engagements, les Etats en corps promirent à Son Excellence d'entretenir toujours avec elle une étroite correspondance, de l'assister, & de la servir dans toutes les occasions avec une fidélité à toute épreuve. Ensuite ils firent publier à son de trompe & afficher une Ordonnance, par laquelle il étoit enjoint à toutes personnes engagées au service des Provinces, tant dans l'infanterie que dans la cavalerie, & à tous autres de quelque rang & condition qu'ils pussent être dans le département de la marine, en un mot à toutes les troupes de terre & de mer à la solde des Flamans confédérez, d'être fidèles à Son Excellence, & de suivre exactement ses ordres dans toutes les rencontres. Ensuite le Comte de Leycester accepta le gouvernement, & les Etats furent les premiers à lui prêter serment de fidélité, ce que firent aussitôt le Prince Maurice & tous les Officiers présens. Elizabeth fut très mécontente quand elle apprit que le Comte avoit accepté un pouvoir aussi étendu, cette Princesse étoit trop habile pour se laisser éblouir par la démarche que les Etats venoient de faire, & elle connut assez que par cette résignation des droits de la Souveraineté, leur but avoit été de lui imposer sous cette ombre des engagements au delà de ce qu'elle s'étoit proposé. Pour prévenir cet inconvénient, elle

elle fit partir sur le champ Thomas Heneage son Chambellan, qu'elle chargea de faire ses plaintes au Comte de ce qu'il avoit passé ses ordres en acceptant le gouvernement des Pays-Bas avec un pouvoir aussi absolu, & de lui témoigner de sa part qu'elle trouvoit fort étrange que son Sujet eût eu la hardiesse de recevoir des titres qu'elle avoit absolument refusez. L'Agent avoit ordre de protester aux Etats que la Reine n'entendoit en aucune façon s'immiscer dans la souveraineté de leurs Provinces, ni les prendre sous sa protection d'une manière illimitée: qu'elle n'avoit d'autre dessein que de leur fournir les secours promis. Enfin elle ordonna au Comte de ne prendre d'autre autorité, que celle dont le Traité faisoit mention.

Ces ordres furent un coup de foudre pour le Comte de Leycester, qui envisageoit comme un affront d'abdiquer un pouvoir qu'il avoit accepté avec tant de gout & d'empressement. D'un autre côté les Etats concurent de cette déclaration les plus vives inquiétudes, à la vue du besoin qu'ils avoient d'une puissante assistance dans les tristes conjonctures où ils se trouvoient. Sur ces mouvemens, le Comte & les Etats écrivirent une lettre commune, par laquelle dans les termes les plus humiliez & les plus soumis ils tâchoient de colorer sous différens prétextes ce qui s'étoit passé. Les Etats y protestoient que leur intention n'avoit jamais été de mettre Sa Majesté dans des obligations plus étendues, que celles qui étoient établies dans le Traité: que la

né-

Satisfac-  
tion que  
lui don-  
nent les  
Etats.

1585. nécessité de leurs affaires exigeoit qu'ils mis-  
 sent à leur tête un Gouverneur revêtu d'une  
 puissance absolue: que dans ces circon-  
 stances ils avoient cru pour la plus grande  
 gloire de Sa Majesté ne pouvoir établir  
 dans cette charge suprême d'autre Sujet que  
 le Comte de Leycester, déjà revêtu par  
 Sa Majesté du commandement de ses trou-  
 pes auxiliaires & de celles des Etats; que  
 même ce Seigneur n'auroit jamais pu gou-  
 verner d'une manière avantageuse, s'il n'a-  
 voit pas été muni d'une autorité absolue.  
 Elizabet fut satisfaite de ces excuses, & ré-  
 pondit que, puisque c'étoit une affaire fi-  
 nie, les Etats prissent bien garde d'en u-  
 ser avec le Comte de Leycester comme  
 ils avoient fait à l'égard de l'Archiduc Mat-  
 thias. Elle les exhortoit encore à avoir une  
 attention particulière à remplir constam-  
 ment & avec toute l'exactitude requise tous  
 leurs engagemens, sur tout par rapport à  
 la remise des fonds entre les mains de son  
 fufdit Général, & à la promesse qu'ils a-  
 voient faite de lui abandonner toute la puis-  
 sance nécessaire, pour l'exécution des des-  
 feins qu'il jugeroit convenables à leurs in-  
 térêts. Enfin elle ajoutoit qu'ils ne devoient  
 pas ajouter foi aux bruits que des brouil-  
 lons faisoient courir, qu'elle étoit disposée  
 à faire la paix à leur insû, avec protestation  
 de sa part qu'elle ne le feroit jamais, &  
 qu'elle avoit pour la conservation de leur  
 liberté des sentimens plus favorables, qu'on  
 ne le croyoit dans le monde.

Ordres du  
 Roi d'Es-  
 pagne  
 contre les  
 Anglois.

Après la publication du Traité, qui se fit  
 à l'arrivée du Comte de Leycester en Hol-  
 lan-

lande, sur le champ le Roi d'Espagne expédia des ordres à tous les Officiers & Gouverneurs de ses Provinces & places dans toute l'étendue de ses Etats, de faire arrêter les Anglois qui s'y trouveroient, & de confisquer leurs vaisseaux, marchandises, deniers, & tous autres effets généralement quelconques. Cette ordonnance fut exécutée avec tant de rigueur, qu'un grand nombre de ces négocians ne purent éviter la honte de faire banqueroute, d'autres se virent contraints pour subsister de faire le métier de pirates. Aucun d'eux ne put se mettre à couvert de ces hostilités, la guerre entre l'Espagne & l'Angleterre n'ayant pas été déclarée, ils ne pensèrent à rien moins qu'à se retirer, & ils n'auroient pu même en avoir le tems. Les Espagnols furent mettre à profit cette conjoncture, sous ce prétexte ils prirent ou pillèrent tous les bâtimens Anglois, qu'ils rencontrèrent sur la route des Indes Occidentales, soit qu'ils y allassent ou qu'ils en revinssent, & cela avec d'autant plus de facilité, que la nation Angloise ne pouvoit en aucune manière trafiquer en Espagne, en Portugal, ni dans les pays des autres parties du monde soumis à ces Couronnes, que sous le bon-plaisir des Espagnols. Les Anglois voulurent user de représailles; mais Alexandre Farnese avoit donné de si bons ordres aux marchands Espagnols, qu'ils avoient mis en sûreté tous leurs effets, fait sortir leurs vaisseaux des ports d'Angleterre, & s'étoient ensuite retirés, avant qu'on pût en venir à ces exécutions. La nation Angloise fit des pertes

1585.

immenses dans cette rencontre, ou du moins elle se ressentit de la ruine de quantité de particuliers, qui remplirent le Royaume de murmures contre les Ministres qui gouvernoient la Reine, principalement contre le Comte de Leycester, comme celui qui avoit déterminé leur Souveraine à prendre en main la défense des Provinces confédérées des Pays-Bas.

Fêtes célébrées à Turin.

La fin de cette année est remarquable par les réjouissances & les fêtes qui se célébrèrent à la Cour royale de Turin, avec une magnificence & une pompe qui effaçoient les triomphes les plus superbes. Il s'y trouvoit un concours d'Ambassadeurs de tous les Souverains de l'Europe, qui y avoient été envoyez pour féliciter le Duc & la Duchesse à l'occasion de leur mariage. On y voyoit encore un nombre incroyable de Seigneurs des plus illustres Maisons, qui s'y étoient rendus de tous les côtez, pour prendre part aux plaisirs des tournois, des bals, des jeux, des comédies, & des spectacles de toutes les espèces, qui diversifioient tous les jours les délicieux amusemens, imaginez pour faire éclater avec plus de faste aux yeux de cette foule d'étrangers l'allegresse des Piémontois. Il faut rendre justice à ces peuples, ils se font honneur par les dépenses qu'ils n'épargnent jamais dans de semblables rencontres, de même qu'ils estiment comme le plus grand bonheur qui puisse leur arriver de pouvoir répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le service à de leur Prince.

Eloge du Duc Charles-Emmanuel.

Pendant ces divertissemens, le Duc Charles-

les-Emanuel, toujours rempli de ses vastes idées, occupoit son esprit d'une manière bien différente, & ne songeoit qu'aux desseins sans bornes que son imagination enfantoit pour se mettre au plus haut degré de grandeur. On peut dire que son corps seul assistoit à toutes ces fêtes, & que son esprit parcouroit toutes les contrées qu'il envelopoit dans ses projets, que son insatiable avidité portoit à un point de hauteur si disproportionnée à ses forces, qu'il lui devenoit impossible de parvenir à l'exécution. Jusqu'alors l'Europe n'avoit point encore vu de Prince, je ne dis pas de sa sphère, mais d'une puissance infiniment supérieure, qui ait jamais flatté ses desirs de conquêtes plus étendues. Il s'imaginait que la nature & l'art devoient nécessairement concourir à l'entier accomplissement de ses souhaits. Ce que son esprit échauffé des méditations du jour lui présentait pendant son sommeil, le lendemain il ne le croyoit pas au dessus de son pouvoir, & il ne pensoit plus qu'aux moyens de l'exécuter. Semblable au génie d'un certain Philosophe, le sien se transportoit dans tous les Royaumes & dans toutes les Provinces, pour choisir les plus faciles à être incorporées à ses domaines. Mais il s'aveugloit tellement de ces chimères, qu'il perdoit de vue la route propre à le ramener dans son centre, presque toujours il oublioit l'état de ses forces & ne se connoissoit plus lui-même, & voilà la source de cette présomption qui lui faisoit envisager le succès infaillible de toutes les entreprises qu'il se forgeoit. Il avoit une fécon-

1585.

dité d'esprit inconcevable, pour pénétrer les choses les plus impossibles, comme les plus capables de le satisfaire. Son ambition égaloit au moins celle d'Alexandre qui se trouvoit trop resserré dans l'univers, il avoit le courage de Jason pour tenter toutes les expéditions qui nourrissoient sa soif de conquérir. Il est certain que, si la fortune de ce Prince avoit répondu à la grandeur de ses desseins, il seroit mort possesseur d'une vaste Monarchie, & non pas dépouillé comme il le fut toute sa vie de presque tous ses Etats patrimoniaux, ou du moins de ceux sur lesquels il formoit des prétentions, & qui étoient sans nombre. On lui entendoit dire souvent „ qu'il ne pou-  
 „ voit pas comprendre que Philippe II.,  
 „ maître de tant de Royaumes, fût assez  
 „ tranquille pour souffrir des Souverains au  
 „ voisinage de ses Etats, & que si la for-  
 „ tune lui avoit remis la moitié des domai-  
 „ nes de ce Monarque, il auroit bientôt  
 „ réduit l'univers entier sous un même mai-  
 „ tre & une même Religion ”. D'où l'on peut connoître sans se tromper le véritable caractère de ce Prince ambitieux.

Les Desseins  
 sur la Suisse  
 qu'il  
 inspire à  
 Philippe.

Voici un échantillon des projets qu'il rouloit dans sa tête. Pendant qu'il étoit en Espagne, dans les entretiens qu'il eut avec le Roi Philippe son beau-père, il lui exposa les plans d'un si grand nombre de conquêtes, que ce Monarque pour s'en débarrasser se vit contraint de lui dire un jour,  
 „ que Dieu lui avoit donné tant d'Etats,  
 „ que l'ambition même ne pouvoit en sou-  
 „ haiter davantage; en sorte que ce seroit  
 „ ten-

„ tenter Dieu, de vouloir entreprendre sur les domaines des autres Souverains ”. Entre autres expéditions, le Duc lui rendit si facile celle de la Suisse, il lui fit voir tant de gloire à tourner ses forces à cette entreprise, qu'à l'entendre parler le succès devoit être aussi certain qu'il l'assuroit. Quoique Philippe fût trop éclairé sur la situation des Puissances de l'Europe, pour ne pas connoître le faux de ces idées, néanmoins il eut la complaisance de faire les démarches, qu'il auroit faites s'il avoit été dans la disposition de suivre les mouvemens de son gendre: Peut-être n'avoit-il d'autre vue que d'entretenir dans ce Prince cette ardeur guerrière, cette ambition démesurée qui le dévoroit. Quoi qu'il en soit, il donna ordre au Sieur Spanel Bourguignon de se transporter sur les lieux, sous prétexte d'un voyage particulier, & de prendre toutes les connoissances convenables. Il le chargea de lui rendre compte de la situation des affaires des Cantons, si les Catholiques vivoient en bonne intelligence avec les Protestans, si ces peuples avoient des Officiers de réputation, jusqu'où ils portoient l'amour de la liberté, en quoi consistoient les principales forces des uns & des autres, & d'autres particularitez de cette nature. Spanel exécuta fidelement sa commission, & comme il connoissoit le pays dont il possédoit la langue, versé d'ailleurs dans le manège du monde, il eut bientôt tous les éclaircissemens que son Souverain lui demandoit, & il lui envoya le mémoire suivant.

1585.

## TRES PUISSANT MONARQUE,

Lettre sur  
les forces  
de cette  
Républi-  
que.

„ En conformité des ordres de Votre  
„ Royale Majesté, je n'ai pas manqué de  
„ me transporter en personne, non seule-  
„ ment dans chaque Canton, mais encore  
„ dans chaque forteresse de cette Républi-  
„ que, pour découvrir par moi-même les  
„ sentimens, l'état, la conduite de ces peu-  
„ ples. J'ai fait tout mon possible pour ré-  
„ pondre à la confiance de Votre Majesté,  
„ & suivre exactement les ordres qu'elle m'a  
„ prescrits; j'espère que cette lettre la con-  
„ vaincra de la sincérité de mon zèle pour  
„ son service, telle que Votre Majesté doit  
„ l'attendre d'un Sujet très fidele & très  
„ soumis.

„ La Suisse est un corps, à tous égards  
„ entièrement semblable au corps humain.  
„ Il paroît, comme lui, divisé en plusieurs  
„ membres, comme lui il n'a en substance  
„ qu'un seul canal, d'où la nourriture se ré-  
„ pand dans toutes ses parties. La liberté est  
„ aujourd'hui l'ame & le premier mobile de  
„ la Suisse, &, à l'instar de l'ame qui ani-  
„ me le corps humain, elle est dans cette  
„ République toute dans tout le corps &  
„ toute dans chaque partie. Si dans le corps  
„ humain il n'est pas possible de toucher a-  
„ vec la pointe d'une aiguille l'extrémité  
„ d'un doigt, que tout le corps ensemble ne  
„ ressent en même tems de la douleur; il  
„ n'est pas moins impossible d'offenser la plus  
„ petite parcelle du vaste corps Helvétique,  
„ sans l'émouvoir tout entier. Sur cette idée

„ con-

„ constante & incontestable, il fera toujours  
 „ de la prudence & de la saine politique de  
 „ ne point troubler son repos, parce qu'il ne  
 „ peut en arriver que les plus grands dom-  
 „ mages, à quiconque aura la témérité de  
 „ le réduire à la nécessité de se défendre.  
 „ Quelques-uns comparent la Suisse à un  
 „ Roi d'abeilles, qui lors qu'on le laisse  
 „ tranquille sans le toucher, ne s'occupe a-  
 „ vec son essain qu'à faire du miel, mais  
 „ qui au moment qu'on l'inquiete fait fortir  
 „ des troupes de petits animaux armez d'ai-  
 „ guillons, dont ils font de si vives blessu-  
 „ res, qu'ils ôtent bientôt l'envie de s'en  
 „ approcher. La Suisse en corps est vérita-  
 „ blement comme ce Roi des abeilles, elle  
 „ fait tenir ses peuples tellement unis, mais  
 „ en même tems si jaloux de leur indépen-  
 „ dance, qu'à l'exemple des abeilles ils ne  
 „ font sentir leur force & leur courage, que  
 „ quand on veut entreprendre sur leurs droits  
 „ & leurs domaines. Et de quelle nature  
 „ sont les coups que porte leur valeur irri-  
 „ tée, on peut l'apprendre des Ducs de Bour-  
 „ gogne & des Sérénissimes Archiducs d'Au-  
 „ triche, qui, pour avoir voulu piquer cette  
 „ guêpe redoutable, se sont vus contraints  
 „ plusieurs fois de laisser les champs de ces  
 „ braves défenseurs de leur liberté couverts  
 „ des corps de leurs Capitaines & de leurs sol-  
 „ dats. Les Suisses sont doux & humains  
 „ dans les Etats étrangers, chez eux ils sont  
 „ fiers & intraitables, & n'ont d'autre at-  
 „ tention que celle de veiller continuelle-  
 „ ment à la conservation du voile d'or de  
 „ leur liberté. Quelque divisez qu'ils soient

1585.

„ sur le fait de la Religion, qui y forme  
 „ deux branches, cet intérêt ne les empê-  
 „ che pas d'avoir en tout tems un même ef-  
 „ prit pour le bien général. Cette circon-  
 „ stance même sert à les tenir plus alertes sur  
 „ leur fureté, & tous réunis sous ce point  
 „ de vue ils agissent avec un concert admi-  
 „ rable, & vivent ensemble de manière que  
 „ par rapport à cette intelligence fraternelle  
 „ ils ne peuvent être mieux comparez qu'à  
 „ un essain d'abeilles. Ces réflexions suffi-  
 „ sent à la sagesse consommée de Votre Ma-  
 „ jesté Royale. Je finis par lui dire que si les  
 „ Suisses se distinguent au service des autres  
 „ Princes par une fidélité & une valeur à  
 „ toute épreuve, ne doit-on pas redouter leur  
 „ courage, lorsqu'ils se verront dans la né-  
 „ cessité de défendre leur propre Patrie”?

Heureuse  
 situation  
 de Philip-  
 pe.

Cette année fut la soixantième de l'âge du Roi Catholique. Ainsi ce Monarque, parvenu à une vieillesse que les fatigues du gouvernement avoient rendu sujette à de grandes infirmités, aggravées par les attaques presque continuelles d'une goutte fort douloureuse, sembloit ne devoir songer qu'à se mettre dans une situation moins agitée, pour ne pas voir succomber sous le poids des affaires le peu de force de son tempérament, qui s'affoiblissoit de jour en jour. La divine Providence, qui se plait souvent à confondre la prudence humaine par les événemens qu'elle permet, dispoit le succès des affaires de ce Prince de manière que, pour peu qu'il fît usage de cette sagesse dont le Ciel l'avoit abondamment pourvu, il pouvoit trouver tou-  
 jour

jours l'occasion d'acquérir d'autant plus de gloire, que ses démarches tournoient à l'avantage de la République Chrétienne. En même tems il se voyoit si heureux dans sa famille, qu'il avoit un sujet légitime d'oublier les chagrins que lui avoient donnez la mort de sa femme, de plusieurs Princes ses enfans, & de tant d'autres personnes qui lui étoient si chères. On peut assurer que tout autre que lui n'auroit pu survivre à tant de revers, mais ce grand Monarque, à ses malheurs domestiques, aux embarras, aux agitations inséparables des guerres importantes qu'il eut à soutenir pendant toute sa vie, opposa toujours une tranquillité d'esprit, une égalité d'ame, qu'il n'est presque pas possible de concevoir, & qui effectivement le faisoit croire insensible à quiconque ne connoissoit pas son caractère. Jamais Prince n'eut à soutenir autant de traverses aussi accablantes, jamais Prince ne fut mieux soumettre les mouvemens de son cœur aux conseils de sa Raison; aussi le fruit de cette habitude à se faire violence, fut de jouir dans ce monde de la souveraine félicité.

Pour tracer en peu de mots l'étendue de son bonheur, il suffit de dire que dans ce tems tout concouroit à le combler de gloire. L'Espagne lui obéissoit avec cette soumission & cet attachement qu'elle a toujours témoigné pour ses Souverains; tout étoit tranquille en Italie, malgré la jalousie d'une domination étrangère; les troubles des Pays-Bas, quoique dans un état à ne pouvoir pas en espérer fitôt la fin, commençoient néanmoins par la valeur d'Alexandre Farnese à prendre

Tranquillité de ses Etats.

1585.

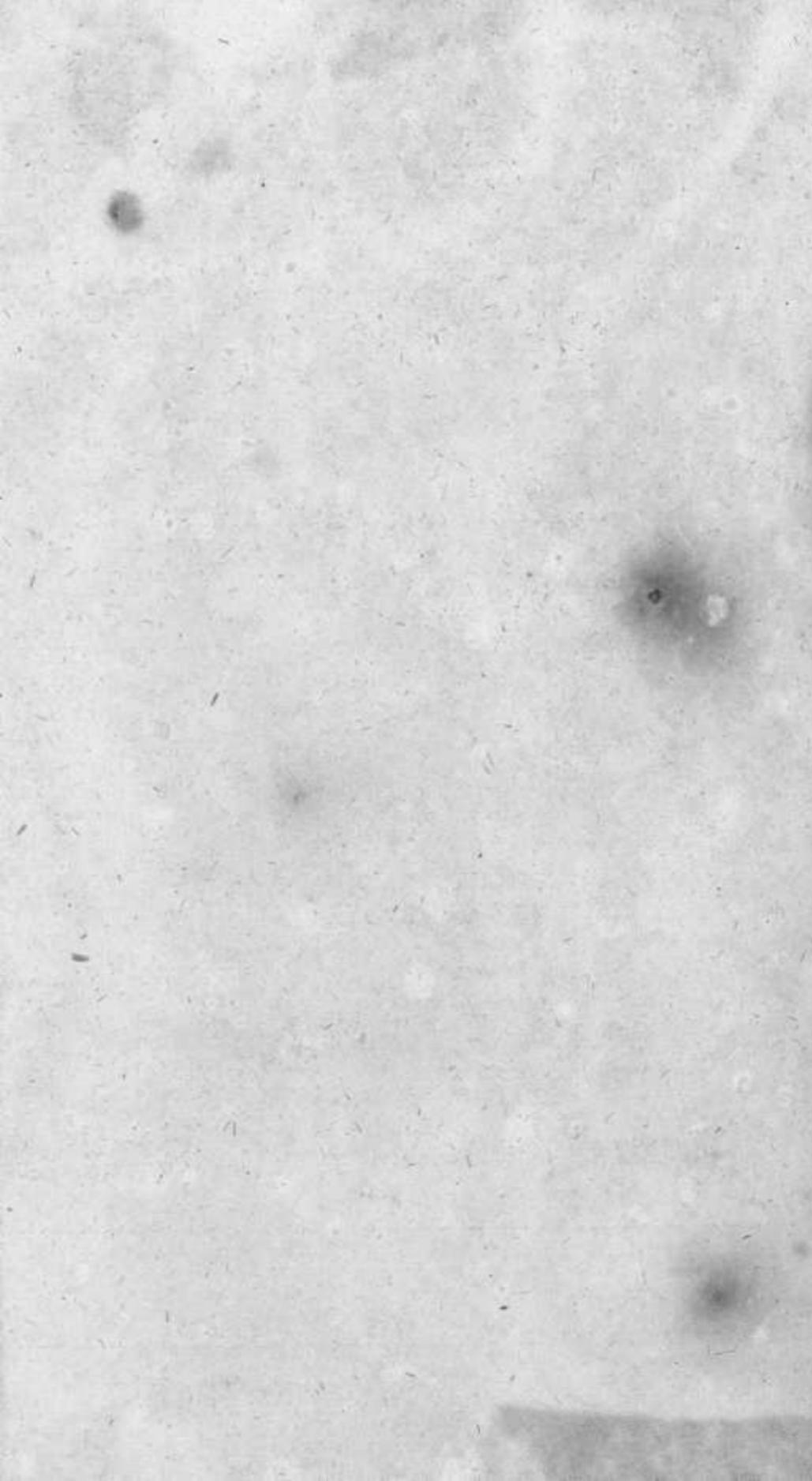
un train qui flattoit de les voir un jour terminer. Pour surcroit de satisfaction, le Prince Philippe, qui avoit été longtems mal-sain & presque impotent, enforte qu'on des-espéroit qu'il pût vivre, parut cette année surmonter la foiblesse de son tempérament, son esprit se dévelopa, & fit paroître une force, une noblesse, une pénétration, un penchant à la gloire, convenables à l'héritier de tant de Royaumes, en qui couloit le sang de tant de héros.

*Fin du VIII. Livre, & du IV. Tome.*









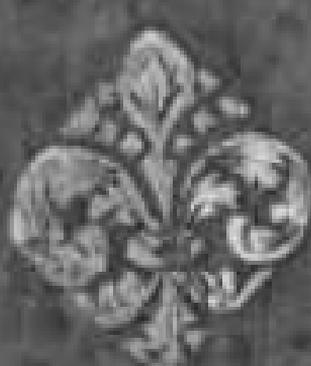








LA VIE  
DE  
PHILIPPE II  
ROI D'ESP.



TOM. IV



G-E 244